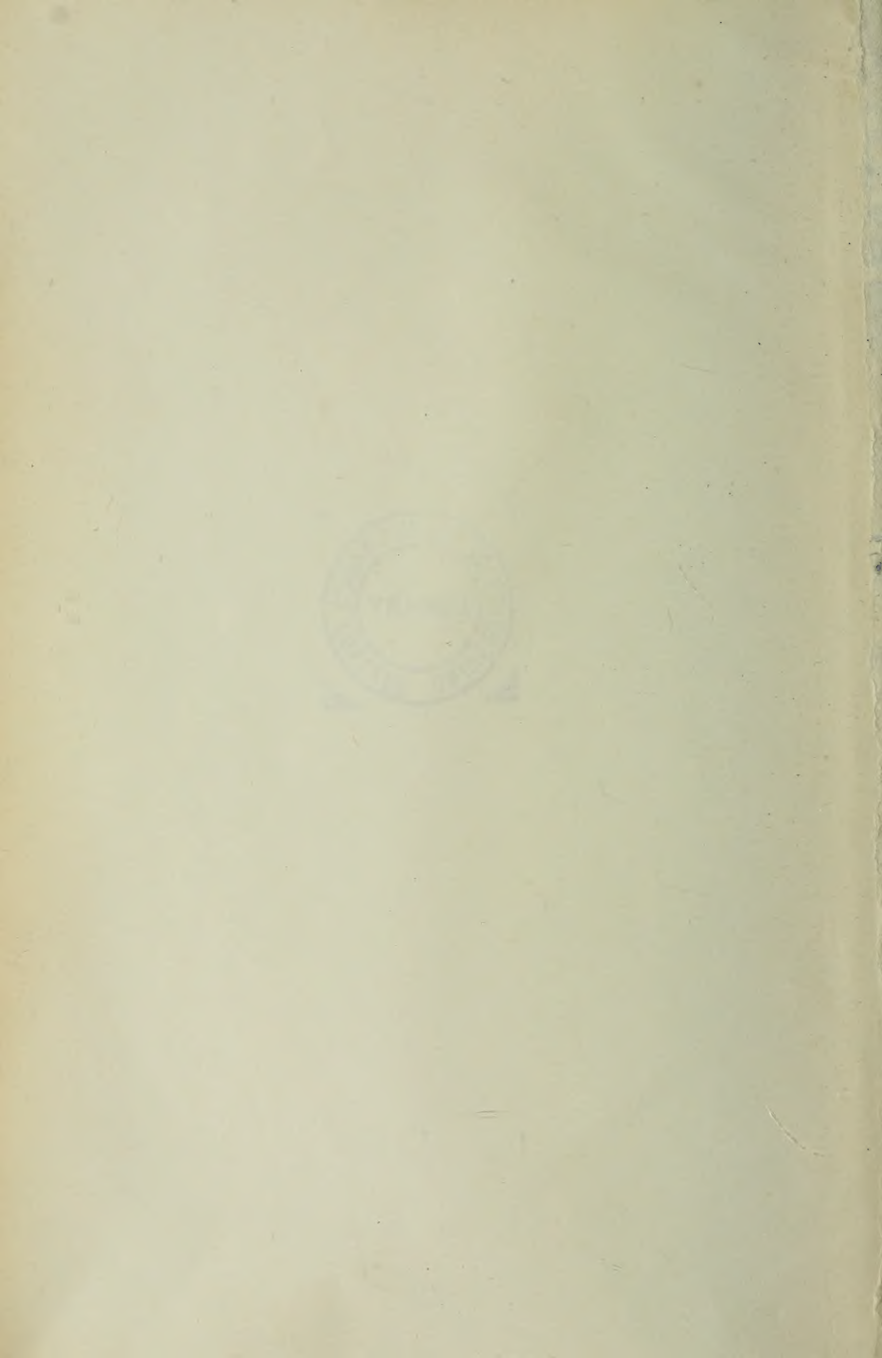

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01866551 3


DE
L. G. CHABOT
QUÉBEC





ŒUVRES COMPLÈTES

DU

VÉNÉRABLE JEAN EUDES

VI

DÉCLARATION

S'il nous arrive de donner le nom de *saint* ou de *bienheureux* au Vénérable Jean Eudes, dans les introductions ou dans les notes qui accompagneront ses ouvrages, nous tenons à déclarer ici, conformément au Décret du Pape Urbain VIII, que nous n'employons point ces mots dans leur sens strict, et que nous n'avons nullement l'intention de devancer le jugement de la sainte Église, dont nous voulons rester toujours les enfants soumis.



Les Fils du V. P. Eudes puisant dans le Cœur de Jésus et de Marie

le feu de l'amour divin, pour en embraser le monde.

Gravure du XVIIe siècle.

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

VÉNÉRABLE JEAN EUDES

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie
de l'Ordre de Notre-Dame de Charité
et de la Société du Cœur admirable de la Mère de Dieu

AUTEUR DU CULTE LITURGIQUE DES SS. CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE

ÉDITION ENTIÈREMENT CONFORME AU TEXTE ORIGINAL
AVEC DES INTRODUCTIONS ET DES NOTES

TOME VI

Le Cœur admirable de la Très Sacrée Mère de Dieu

LIVRES I-IV



VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES

—

1908

APPROBATIONS

De horum scriptorum omnium revisione actum fuit in ordinariis Sacrorum Rituum Congregationis Comitiis ad Vaticanum subsignata die habitis. Eminentissimi porro et Reverendissimi Patres sacris tuendis Ritibus præpositi, ad relationem Eminentissimi et Reverendissimi D. Card. Joannis Baptistæ Pitræ, Causæ Ponentis, scripta accurata Theologica Censura communita proponentis, post auditum voce et scripto R. P. D. Laurentium Salvati S. Fidei Promotorem, decernendum statuerunt : Nihil obstare quominus procedi possit ad ulteriora... Die 7 decembris 1878.

Facta postmodum de præmissis SS^{mo} Domino nostro Leoni Papæ XIII per infrascriptum Secretarium relatione, Sanctitas Sua sententiam Sacræ ipsius Congregationis ratam habuit et confirmavit. Die 19 iisdem mense et anno.

D. Card. Bartholinius, *S. R. C. Præf.*

Placidus Rolli, *S. R. C. Secret.*

Après avoir fait examiner l'ensemble des *OEuvres du Vénérable Jean Eudes*, éditées avec des introductions et des notes, j'en autorise la publication.

Paris, 21 février 1905.

Ange Le Doré,
Supér. de la Cong. de Jésus et Marie.

Imprimatur.
Parisiis, die 24 februarii, 1905.

G. Lefebvre,
Vic. gén.

LE CŒUR ADMIRABLE

DE LA TRÈS SACRÉE

MÈRE DE DIEU

OU

LA DÉVOTION AU TRÈS SAINT CŒUR

DE LA

BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

Contenant douze Livres

Livres I-IV

INTRODUCTION

Le *Cœur admirable* est le plus considérable des ouvrages du P. Eudes, et c'est aussi celui où il explique de la manière la plus complète la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, telle qu'il la comprenait. A raison de son importance, nous l'étudierons un peu plus longuement que les autres ouvrages du Vénérable. Toutefois, dans cette *Introduction*, nous suivrons notre plan ordinaire, et nous traiterons successivement : 1. de l'occasion et de la publication ; — 2. du sujet ; — 3. de la doctrine ; — 4. des sources ; — 5. de l'importance et de la valeur du *Cœur admirable*.

I. — OCCASION ET PUBLICATION DU « CŒUR ADMIRABLE ».

Dans la Préface du *Cœur admirable*, le P. Eudes nous indique lui-même la raison qui le détermina à écrire son livre.

« La terre, dit-il, est pleine de saints livres, qui ont été composés à la louange de la Mère admirable, et en si grande quantité qu'un excellent auteur en rapporte plus de cinq mille... Mais je ne trouve point de livres qu'on ait faits sur son très aimable Cœur. Et cependant, c'est ce qu'il y a de plus digne, de plus noble et de plus admirable en cette divine

Vierge ; et même c'est la source et l'origine de toutes ses grandeurs, ainsi que nous le ferons voir clairement ci-après. C'est pourquoi j'ai cru rendre service à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère, et obliger ceux qui font profession de l'honorer et de l'aimer comme leur Souveraine et comme leur véritable Mère, de mettre ce livre au jour, pour exciter dans les cœurs de ceux qui le liront une vénération et dévotion particulière envers son très aimable Cœur. »

Le *Cœur admirable* est donc le fruit de la dévotion singulière que le Vénérable avait pour le saint Cœur de Marie.

Cette dévotion remontait à sa plus tendre enfance. Dès ce moment, il avait « consacré » au Cœur de Marie, « son cœur, son corps, son âme », et toutes les « dépendances et appartenances de son être et de sa vie » pour le temps et pour l'éternité[1]. Cependant, avant 1643, le P. Eudes ne parlait que rarement du Cœur de Marie, et, sous cette dénomination, il ne comprenait, croyons-nous, que le Cœur spirituel de la bienheureuse Vierge.

On peut en dire autant de sa dévotion au Cœur de Jésus. En un sens, elle remonte aussi loin que sa dévotion au Cœur de Marie. En étudiant le *Royaume de Jésus*, nous avons vu que, de bonne heure, le Vénérable avait fait de Jésus le centre de ses pensées et de ses affections, et que ce qu'il honorait principalement en Notre-Seigneur, c'était son esprit, sa vie intérieure, et surtout son ardent amour pour son Père et pour nous, en un mot ce qu'il appela plus tard le Cœur spirituel de l'Homme-Dieu.

Peu à peu, la dévotion du P. Eudes se fixa d'une manière habituelle sur les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et elle s'étendit à la fois à leur Cœur cor-

1. *Cœur admirable,* Élévation du début.

porel et à leur Cœur spirituel. Il y eut à cela plus d'une cause. Les réflexions du Vénérable et les attraits de la grâce y furent pour beaucoup. Les écrits de sainte Gertrude, et surtout ceux de sainte Mechtilde et de sainte Brigitte y contribuèrent aussi. Les biographes du P. Eudes le déclarent expressément [1], et l'usage que le Vénérable fait des révélations de ces Saintes en est déjà une preuve convaincante. Il est possible aussi qu'il ait reçu d'une manière surnaturelle la mission d'établir le culte des Sacrés Cœurs. Sur ce point, toutefois, nous ne trouvons, dans ses ouvrages et dans ceux de ses biographes, que des indications assez vagues, qui ne nous permettent de rien affirmer de certain [2].

Il est difficile également de dire avec précision à quelle époque le Vénérable commença à rendre aux Sacrés Cœurs un culte spécial. Il est certain

1. Martine-Lecointe, *Vie du P. Eudes*, tome 2, p. 404.

2. Voir les textes dans l'ouvrage du R. P. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs et le V. J. Eudes*, tome I, p. 45 sq. ; et dans le P. Boulay, *Vie du V. J. Eudes*, tome I, p. 362 sq. Le R. P. Le Doré s'est efforcé de prouver que Dieu se servit de l'intermédiaire de Marie des Vallées pour confier au P. Eudes la mission d'établir la dévotion aux Sacrés Cœurs. D'autres pensent, au contraire, que ce fut Marie des Vallées qui reçut cette dévotion du Vénérable. Deux choses sont certaines, c'est que jamais les anciens biographes du P. Eudes n'ont attribué à Marie des Vallées aucune influence sur l'établissement de la dévotion aux Sacrés Cœurs, et que, jusqu'ici, on n'a cité aucun texte précis du P. Eudes lui-même qui oblige à l'admettre. Il n'y a de formels, dans ce sens, que quelques assertions des adversaires du Vénérable, qui visaient à discréditer sa dévotion. Qui voudrait s'y fier? Dans le manuscrit de Québec, *Vie admirable de Marie des Vallées*, qui paraît être un abrégé de la *Vie* écrite par le P. Eudes lui-même, et malheureusement perdue, on lit ce qui suit, liv. 7, ch. 3 : « La Sœur Marie ayant su que quelques personnes murmuraient contre la fête du très saint Cœur de la B. Vierge, qui se fait le 8 février, elle en parla à Notre-Seigneur, qui lui dit que c'était lui qui l'avait inspirée, et qu'il châtirait ceux qui s'y opposeraient. » Ces paroles laissent bien supposer que l'inspiration n'était pas venue au serviteur de Dieu par l'intermédiaire de la pieuse voyante.

pourtant que, dès qu'il songea à instituer l'Ordre de Notre-Dame de Charité, la pensée lui vint de le dédier au Saint Cœur de Marie[1], et nous savons que les commencements de cet institut remontent à 1641.

Deux ans plus tard, le P. Eudes institua la Congrégation de Jésus et Marie. Il lui donna pour patrons les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, dont il commença dès lors à organiser le culte. Dès ce moment, en effet, il fit réciter chaque jour, dans ses deux instituts, une salutation en leur honneur, l'*Ave Cor sanctissimum*[2]. Il voulut, de plus, que dans sa Congrégation, on terminât tous les exercices de communauté par le *Benedictum sit Cor amantissimum*. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à établir, en l'honneur du Cœur de Marie, une fête solennelle, fixée d'abord au 20 octobre, puis, à partir de 1647, au 8 février[3]. Il avait composé pour cette fête une messe et un office propres. Durant une mission qu'il prêchait à Autun, en 1648, il les fit imprimer, avec l'approbation de l'Ordinaire, en y ajoutant une messe et un office pour la fête de son saint Nom, et deux courtes notices sur les Salutations, *Ave Cor sanctissimum*, et *Ave Maria Filia Dei Patris*. La fête du Cœur de Marie fut célébrée solennellement dans la cathédrale d'Autun en 1648.

Encouragé par ce succès, le P. Eudes sollicita et obtint pour son livre et ses offices des approbations nouvelles, et il réussit à faire accepter la fête du Cœur de Marie dans plusieurs communautés religieuses et dans quelques diocèses.

Le petit livre imprimé à Autun fut vite épuisé. Le Vénérable le réédita à Caen en 1650 et en 1663, en y ajoutant quelques considérations sur la dévo-

1. *Constitutions des Religieuses de N.-D. de Charité*, Souhaits.
2. Martine-Lecointe, *Vie du P. Eudes*, tome II, p. 406.
3. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs*, tome I, p. 82.

tion au saint Cœur de Marie, une neuvaine de Litanies et quelques autres prières qu'il avait composées en son honneur. Ce n'était, d'ailleurs, qu'un essai, et, dans l'édition de 1663, l'auteur annonçait un ouvrage plus considérable, où il traiterait à fond de sa chère dévotion.

« Si vous aimez véritablement le tout aimable Cœur de la Mère de belle dilection, disait-il dans un avis au lecteur, vous serez bien aise de savoir que ce qui en est écrit ci-après, n'est qu'un échantillon d'une plus grande pièce, et une petite partie d'un livre beaucoup plus ample que celui-ci, que j'ai commencé depuis quelque temps, et que j'ai grand désir d'achever, s'il plaît à Dieu. »

L'ouvrage en question est le *Cœur admirable*. On voit qu'il était déjà commencé en 1663, et que le P. Eudes avait un grand désir de pouvoir l'achever.

Cependant, il projetait aussi l'établissement d'une fête en l'honneur du Cœur de Jésus. A cette fin, il composa un office et une messe qu'il fit approuver par les Evêques qui lui avaient confié la direction de leurs Séminaires, et, en 1672, il adressa à ses enfants une circulaire triomphante où il les invitait à célébrer solennellement, le 20 octobre, la fête du divin Cœur de Jésus. Il leur demandait expressément d'y convoquer le peuple et d'y prêcher.

Dès l'année 1670, il soumettait à l'approbation des docteurs Le Goux, de Blanger et Trousseville un traité de la *Dévotion au Cœur adorable de Jésus*[1], qui jusqu'ici n'a pu être retrouvé. La perte, d'ailleurs, n'en est regrettable qu'au point de vue historique ; car le Vénérable a reproduit, dans le douzième livre du *Cœur admirable*, toutes les idées qu'il avait d'abord exposées dans ce petit traité.

1. *Offices*, Édit 1672, p. 421.

Cependant le saint missionnaire travaillait avec persévérance à la composition de son grand ouvrage. Dans l'*Enfance admirable*, qui parut, comme l'on sait, en 1676, il demandait à Marie de lui obtenir la grâce de l'achever avant de mourir.

Trois ans auparavant, le 20 mai 1673, il avait obtenu, pour la publication du *Mémorial de la vie ecclésiastique* et du *Prédicateur apostolique*[1], un privilège royal qui s'étendait au *Cœur admirable*.

Cet ouvrage pourtant était loin d'être terminé. Le P. Eudes ne put l'achever que quelques semaines avant sa mort. Ce fut le 25 juillet 1680 qu'il y mit la dernière main. Il a lui-même consigné le fait dans cette phrase qui termine son *Mémorial des bienfaits de Dieu* : « Aujourd'hui, 25 juillet 1680, Dieu m'a fait la grâce d'achever mon livre du *Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu.* »

La conclusion du livre se ressent des circonstances où elle fut écrite. Elle ressemble à un testament. Le P. Eudes y remercie Marie des grâces que Dieu lui avait accordées par son entremise ; il lui recommande ses enfants spirituels ; et il sollicite de sa bonté maternelle la dernière de toutes les grâces, celle d'une bonne mort. Moins d'un mois après, le 19 août, le Vénérable mourut au Séminaire de Caen, à l'âge d'environ 79 ans.

Son successeur, M. Blouet de Camilly, s'occupa sans délai de la publication du *Cœur admirable*. L'impression en fut confiée à Jean Poisson, libraire à Caen, et c'est chez lui que l'ouvrage parut le 28 avril 1681[2], sous ce titre :

1. Ces deux ouvrages ne parurent qu'après la mort du Vénérable. Ce fut M. Blouet de Camilly qui les fit imprimer.

2. Dans son livre sur les *Sacrés Cœurs et le V. J. Eudes*, tome 1, p. 327, le R. P. Le Doré recule jusqu'en 1682 la publication du *Cœur admirable*. C'est une erreur. *L'achevé d'imprimer* porte la date du 28 avril 1681.

Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu

Ou la Dévotion au très saint Cœur de la bienheureuse Vierge Marie. Contenant douze livres. Par le R. P. Jean Eudes, prêtre de la Congrégation de Jésus et Marie. A Caen, chez Jean Poisson, imprimeur et libraire, rue Notre-Dame. M. DC. LXXXI. Avec approbation et privilège du Roi.

C'est un volume in-4° de 774 pages, sans compter les dédicaces, la préface et les tables, qui ont une pagination spéciale ou ne sont point paginées.

L'ouvrage était dédié au saint Cœur de Marie ; mais le Vénérable avait également tenu à en faire hommage à Son Altesse Royale Mme de Guise, qui lui avait donné douze mille livres pour la construction de la chapelle du Séminaire de Caen[1] ; et aux membres de la Congrégation de Jésus et Marie, qui devaient y trouver l'explication de la dévotion que leur avait léguée leur pieux fondateur.

La première édition du *Cœur admirable* fut faite avec beaucoup de soin, et, par sa correction comme par sa beauté, elle fait le plus grand honneur à Jean Poisson. En tête de chaque livre, on trouve de larges vignettes, dont un bon nombre représentent les armes de la Congrégation. Ces armes sont également reproduites en culs-de-lampe de diverses grandeurs à la fin de plusieurs livres, et dans ce cas, elles sont complétées par l'addition de deux branches de laurier, qui prennent naissance au pied de la croix plantée dans l'enclavure du cœur[2].

1. Cf. Martine-Lecointe, *Vie du P. Eudes*, tome 2, p. 302 sq.

2. On trouve également ces branches de laurier dans les armes de la Congrégation placées en tête de certains ouvrages du P. Eudes, par exemple en tête du *Mémorial de la vie ecclésiastique* (édit. 1681), et du traité de la *Dévotion au T. S. Cœur de Marie* éditions de 1648 et 1663.

Le *Cœur admirable* ne fut pas réimprimé dans le cours du XVIIIe siècle, et au commencement du XIXe il était devenu tellement rare qu'on ne le trouvait que dans quelques bibliothèques religieuses. En 1834, le P. Loüis le réédita à Paris en deux volumes in-8° de 383 et 424 pages. Il fut imprimé chez Poussielgue, 12, rue du Croissant, et parut à la librairie Delossy, 1, rue de Tournon[1]. Cette édition a le défaut de présenter à l'œil un texte très compact, dont la lecture est pénible. Par ailleurs, elle est généralement correcte et, à part l'orthographe, absolument conforme à la première édition.

L'éditeur toutefois a supprimé l'épître dédicatoire à la duchesse de Guise et, en cela, il a été mal inspiré. Car, abstraction faite de l'intérêt historique qu'elle présente, cette épître est un témoignage de la profonde reconnaissance du P. Eudes à l'égard de ses bienfaiteurs, et, ne fût-ce qu'à ce titre, elle méritait d'être conservée.

Ajoutons que, dans le second volume, le numéro d'ordre des livres est modifié. Au lieu d'être numérotés de VII à XII, les six derniers livres qui en forment la matière, portent les numéros I à VI, sans que l'on puisse s'expliquer cette étrange anomalie autrement que par une méprise de l'imprimeur.

II. — LE SUJET DU « CŒUR ADMIRABLE ».

Le sujet du *Cœur admirable*, c'est, comme l'indique le titre, le très saint Cœur de la bienheureuse Vierge. Il est vrai que le Vénérable y traite également, et

1. On rencontre des exemplaires qui portent des dates postérieures, avec la mention : *troisième* ou *quatrième édition*. Cela porterait à croire que cette édition fut stéréotypée, et qu'il s'en fit plusieurs tirages. Ce qu'il y a de certain c'est que ces divers exemplaires n'offrent absolument aucune différence, sinon à la page du titre.

d'une manière assez étendue, du divin Cœur de Jésus, qu'il ne voulait pas séparer du Cœur de Marie. Mais il n'en traite qu'accidentellement, de telle sorte que le vrai sujet de son ouvrage est bien le Cœur de Marie.

Le pieux auteur a divisé son ouvrage en douze livres, en mémoire de la couronne de douze étoiles que saint Jean contempla un jour autour du front de la bienheureuse Vierge [1].

Le *premier livre* est consacré à déterminer l'objet de la dévotion au saint Cœur de Marie. Après avoir indiqué les divers sens du mot *cœur* dans la sainte Écriture, le Vénérable distingue en Marie, comme en Jésus, trois Cœurs : son Cœur corporel ; son Cœur spirituel, qui est la partie supérieure de son âme, et surtout son amour pour Dieu et pour les hommes ; et enfin son Cœur divin, dont nous aurons à parler plus tard. Pour être distincts, ces trois Cœurs n'en sont pas moins intimement unis, et ils rentrent tous les trois, bien que d'une manière différente, dans l'objet de la dévotion au saint Cœur de Marie. On voit, par ce rapide exposé, que le premier livre du *Cœur admirable* a une importance capitale. Il faut toujours y revenir, quand on veut se faire une idée juste de la dévotion du P. Eudes aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Dans le *second* et le *troisième livres*, le Vénérable commence à décrire les perfections du Cœur de Marie, en étudiant douze tableaux dans lesquels Dieu s'est plu à l'avance à en esquisser des figures. Six de ces tableaux sont empruntés au monde phy-

1. Cette division revient souvent dans le *Cœur admirable*. Ainsi le Vénérable distinguera douze oracles relatifs au Saint Cœur de Marie, douze Pères qui en prêchent la dévotion, douze Jésuites qui s'en sont fait les apôtres, douze qualités de son amour pour Dieu, douze qualités de sa charité pour le prochain, douze effets de son humilité, etc. Cf. *Enfance admirable*, p. 18.

sique ; les six autres sont tirés de la loi mosaïque. Ce sont, d'une part, le ciel, le soleil, la terre, la fontaine merveilleuse dont il est question au second chapitre de la Genèse, la mer, et le Paradis terrestre ; et, d'autre part, le buisson ardent, la harpe de David, le trône de Salomon, le temple de Jérusalem, la fournaise de Babylone, et la montagne du Calvaire. Entre ces divers objets et le Cœur de Marie, le P. Eudes découvre des analogies qu'il développe avec complaisance. Les pages qu'il y consacre sont à la fois pleines de doctrine et de suavité. Et il ne faudrait pas voir dans les tableaux du saint Cœur de Marie que le Vénérable nous met sous les yeux, une pure invention de son esprit. Le monde physique, qui sert de support à l'ordre surnaturel, n'en est en effet, qu'une pâle figure[1]; et quant à la loi mosaïque, saint Paul ne nous dit-il pas expressément que tout y était figuratif[2] ? On verra d'ailleurs que, bien souvent, le P. Eudes s'appuie sur l'enseignement des Pères, ou sur des textes scripturaires que les commentateurs ou l'Église elle-même appliquent à la sainte Vierge.

Toutefois, le monde physique, et la loi mosaïque elle-même, dans ce qu'elle avait de plus excellent, ne nous donnent qu'une faible idée des perfections du Cœur de Marie. A part le divin Cœur de Jésus, il n'y a rien, dans la création, que le Cœur de Marie ne surpasse presque infiniment en grandeur et en beauté. C'est pourquoi, dans le *quatrième* et le *cinquième livres du Cœur admirable*, le P. Eudes élève nos regards jusqu'aux perfections divines, qu'il nous invite d'abord à contempler en elles-mêmes, pour nous montrer ensuite comment elles se réfléchissent

1. *Cœur admirable*, l. 2, ch. 3.

2. « Omnia in figura contingebant illis. » I *Cor.*, X, 11.

dans le Cœur de Marie. Le Vénérable ne s'étend pas longuement sur ce que l'on nomme les attributs métaphysiques de Dieu, l'unité, la simplicité, l'infinité, l'immensité, l'éternité. Il en est autrement des attributs moraux, la sainteté, la puissance, la justice, le zèle, la souveraineté, la paix. A la complaisance avec laquelle il en parle, on sent qu'il aimait à chercher dans la contemplation de ces divines perfections un aliment pour sa piété, et que c'est un bonheur pour lui d'en faire admirer la « parfaite image » dans le Cœur de la bienheureuse Vierge.

Il n'y a pas, d'ailleurs, que les attributs divins à se réfléchir dans le Cœur de Marie. L'œil de la foi y découvre en outre une participation très remarquable aux propriétés de chacune des trois personnes de la sainte Trinité. Marie, en effet, participe d'une manière admirable à la paternité du Père, puisqu'elle a engendré dans le temps celui qu'il engendre de toute éternité, et qu'elle continue encore à l'engendrer mystiquement dans le cœur des fidèles. Associée à la primogéniture du Verbe incarné, elle a concouru avec lui à l'œuvre de la Rédemption, et à l'effusion du Saint-Esprit dans le monde ; et on peut, en un sens, la considérer, avec son divin Fils, comme la source de tous les biens qui procèdent de l'Incarnation. Quand on réfléchit, d'autre part, qu'entre les pures créatures, elle est le chef-d'œuvre de l'amour éternel, qu'elle-même est tout amour, qu'elle sert de lien entre Jésus-Christ et les membres de son corps mystique, qu'elle est, à sa manière, le principe de tout ce qu'il y a de vie surnaturelle sur la terre et au ciel, comment ne pas voir en elle l'image vivante du Saint-Esprit ? Le P. Eudes ne manque pas de faire valoir ces considérations, et il en conclut qu'on peut, en un sens, dire du saint Cœur de Marie, qu'il est, selon le mot d'Hésychius, Evêque de Jérusalem, le

complément de la Trinité : *Complementum Trinitatis*[1].

La création et la loi mosaïque sont ordinairement attribuées à Dieu le Père. Aussi le P. Eudes lui attribue-t-il les symboles et les figures du Cœur de Marie, dont il est question dans les livres II et III du *Cœur admirable*. Il rapporte au Fils, qui est la splendeur du Père et la figure de sa substance, la parfaite reproduction dans le Cœur de Marie des perfections divines, dont il traite dans le quatrième et le cinquième *livres*. De la sorte, le Père et le Fils sont les premiers auteurs, ou, comme dit le P. Eudes, les premiers fondements de la dévotion au saint Cœur de la bienheureuse Vierge. A son tour, le Saint-Esprit, qui a inspiré les Livres saints et dirige l'Église, s'en est fait le promoteur par les oracles de la sainte Écriture, l'enseignement des Pères et des théologiens, l'autorité des princes de l'Église, et la pratique des Saints. Le P. Eudes consacre à le montrer trois livres entiers, le sixième, le septième et le huitième.

Le *sixième livre* contient les oracles de l'Ecriture. Le Vénérable en rapporte douze. Le premier est emprunté à Ézéchiel, le second et le troisième au psaume XLIV, le dernier à saint Luc ; tous les autres sont tirés du *Cantique des cantiques,* que le P. Eudes appelle le « livre du Cœur virginal et des célestes amours de la Mère de belle dilection ». Il était fondé à le faire, puisque de graves et illustres auteurs appliquent ce livre tout entier à la très sainte Vierge. Le Vénérable explique ces oracles avec beaucoup de science et de piété, et les explications qu'il en donne sont d'autant plus précieuses qu'elles aident à comprendre son office du saint Cœur de Marie, dans lequel il s'est souvent inspiré du *Cantique des cantiques*.

1. *Cœur admirable*, l. 5, ch. 12.

Le texte de saint Luc que commente le P. Eudes, est celui-ci : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in Corde suo*[1]. Aux yeux du Vénérable, il a une importance particulière, car il montre que la dévotion au saint Cœur de Marie a son origine et son fondement dans l'Évangile. Pourquoi, en effet, le Saint-Esprit nous présente-t-il le Cœur de Marie comme le dépositaire et le gardien des mystères de Jésus, sinon pour que, à son imitation, nous honorions un Cœur si auguste et si digne de vénération ? Ce passage de saint Luc a fourni au P. Eudes l'évangile de la messe du saint Cœur de Marie. Il forme également l'évangile de la messe du Cœur de Marie que l'on trouve dans le Missel romain, au propre de certains lieux.

Aux oracles de l'Écriture succèdent ceux de la tradition et de l'autorité ecclésiastique. Le P. Eudes les a réunis dans le septième et le huitième livres.

Le *septième* renferme ce que les Pères et les écrivains modernes ont écrit de plus beau à la gloire du Cœur de Marie.

Le *huitième* contient les approbations officielles délivrées au Vénérable, en faveur de sa chère dévotion, par Clément X, le Cardinal de Vendôme légat *a latere* du Saint-Siège, et par un grand nombre d'Archevêques, d'Évêques et de Docteurs en théologie. Le P. Eudes y a ajouté les exemples des Saints, et ceux des Ordres religieux qui avaient adopté la fête instituée par lui en l'honneur du Cœur de Marie. Au point de vue historique, ces deux livres sont très précieux, puisqu'on y trouve, avec l'histoire du culte privé du saint Cœur de Marie, les documents relatifs à l'institution du culte public.

Le *neuvième livre* traite des « excellences » du

1. Luc. II, 19.

Cœur spirituel de Marie. Le Vénérable en avait déjà parlé longuement dans les livres précédents. Sans cela, il n'aurait pu expliquer ni les figures du Cœur de Marie, ni sa participation aux perfections divines, ni les oracles qui chantent sa gloire. Toutefois, les excellences intrinsèques du Cœur de la bienheureuse Vierge étant le fondement principal du culte qu'on lui rend, le Vénérable devait les envisager en elles-mêmes, et en traiter pour ainsi dire *ex professo*. Il le fait dans ce neuvième livre, qui devient ainsi par son objet, sinon par la place qu'il occupe, le centre de tout l'ouvrage. A raison de son importance, il est d'une longueur exceptionnelle.

La beauté morale du cœur humain consiste essentiellement dans l'exemption du péché et la possession de la grâce sanctifiante. Elle trouve son complément dans ce magnifique cortège de vertus et de dons qui accompagnent toujours la grâce sanctifiante dans l'âme du juste. Le P. Eudes, qui rappelle ces principes[1], commence donc par nous faire admirer la pureté du Cœur immaculé de Marie, et la plénitude de grâce dont il a toujours été rempli. C'eût été un bonheur pour lui de montrer à quel degré suréminent le Cœur de Marie a possédé toutes les vertus chrétiennes. La crainte de grossir démesurément son livre le détermina à s'en tenir aux principales. Il ne traite donc que de l'amour du Cœur de Marie pour Dieu, de sa charité pour les hommes, de son humilité, de sa mansuétude et de sa soumission à la volonté de Dieu. Ce sont les vertus que le Vénérable estimait le plus et qu'il recommandait spécialement dans tous ses écrits. Inutile de dire qu'il en parle avec autant de piété que de science. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'il ne termine jamais

1. Ch. 3.

l'exposé des vertus de Marie sans nous inviter à les imiter, et sans indiquer les moyens de le faire.

Dans les derniers chapitres du neuvième livre, le P. Eudes nous montre dans le Cœur de la Mère de Dieu le dépôt sacré des grâces gratuites, un trésor inépuisable de toutes sortes de biens, le sanctuaire, le prêtre, la victime et l'autel de l'amour divin, le centre de la croix et le roi des martyrs. Puis il conclut cette étude des excellences du Cœur de Marie en montrant que c'est un monde de merveilles.

Le *dixième livre* contient l'explication du *Magnificat*. Ce n'est point un hors-d'œuvre. Le *Magnificat* est en effet, comme le dit le P. Eudes, le Cantique du Cœur de Marie. La sainte Vierge y épanche les sentiments qui ne cessèrent de remplir son âme, son Cœur spirituel, depuis l'heureux moment de l'Incarnation du Verbe. Son Cœur corporel contribua, à sa manière, à l'explosion de ce chant d'amour, et n'est-ce pas le Saint-Esprit, son Cœur divin, qui le lui inspira ?

Le *livre onzième* est tout pratique. Le P. Eudes y résume les raisons qui doivent nous porter à honorer le Cœur de la très sainte Vierge, et indique les moyens de le faire. Ce qui en constitue le principal intérêt, ce sont les méditations qu'on y trouve pour la fête et l'octave du saint Cœur de Marie. Elles sont fort belles et, dans leur brièveté, elles renferment en substance toute la doctrine du Vénérable sur sa chère dévotion.

Le Cœur de Jésus est uni au Cœur de Marie par des liens trop étroits pour qu'il soit possible de les séparer. Aussi le P. Eudes, après avoir « amplement » parlé du Cœur de Marie, crut devoir dire « quelque chose » du Cœur de Jésus. Dans le corps de son ouvrage, il avait été amené bien souvent à en parler, à propos du Cœur de Marie. Mais il voulut

en traiter à part, et il lui consacra le *douzième livre* du *Cœur admirable*.

Dans le cadre restreint où il devait se renfermer, le Vénérable ne pouvait traiter toutes les questions relatives à la dévotion au Cœur de Jésus. C'est en vain, par exemple, qu'on y chercherait l'histoire du culte privé du Sacré Cœur, ou les approbations que le Vénérable avait obtenues pour en inaugurer le culte public [1]. C'est en vain même qu'on y chercherait une étude complète sur les perfections du Cœur du divin Maître. Une pareille étude aurait exigé de trop longs développements, et aurait amené l'auteur à répéter en partie ce qu'il avait écrit au sujet du saint Cœur de Marie. Dans ce que l'on peut appeler la partie dogmatique de ce douzième livre, le P. Eudes ne traite que de l'amour du Cœur de Jésus à l'égard de son Père, de sa divine Mère, et surtout à l'égard des hommes. Mais cette question, il la traite si largement et avec tant de profondeur, qu'aucun des écrivains qui, depuis, se sont occupés du Sacré Cœur, ne l'a surpassé, du moins à notre avis.

A la suite de cette étude dogmatique, on trouve quelques citations empruntées à Lansperge, à saint Bonaventure, à sainte Gertrude et à la sœur Marguerite de Beaune. Puis viennent deux séries de méditations pour la fête du Cœur de Jésus et les huit jours de l'octave. On y trouve appliqués au Cœur du divin Maître des aperçus longuement développés dans le corps de l'ouvrage à propos du Cœur de Marie. Il n'y a pas lieu d'en être surpris, car les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie étant la parfaite image l'un de l'autre, ce que l'on dit de l'un, on peut d'ordinaire, toute proportion gardée, le redire de l'autre.

1. Nous publierons ces approbations en appendice, à la fin du *Cœur admirable*.

Pour avoir été incorporé au *Cœur admirable*, ce douzième livre n'en constitue pas moins un véritable traité de la dévotion au Cœur de Jésus. En y joignant, comme il est juste de le faire, les notions exposées dans le premier livre, on y trouve à la fois, dans ce qu'elles ont d'essentiel, la théorie et la pratique de la dévotion au Sacré Cœur. C'est d'ailleurs le premier traité qui ait été écrit sur cette matière, puisqu'il est antérieur de dix ans au livre du P. Croiset (1691), et de dix-huit à celui du P. Froment (1699). De l'avis d'écrivains sans parti pris, tel que le Cardinal Pitra[1], et tout récemment le P. Bainvel[2], il assure au P. Eudes l'honneur d'avoir été le premier théologien du Sacré Cœur, comme il en fut le premier apôtre et le premier chantre liturgique.

III. — LA DOCTRINE DU « CŒUR ADMIRABLE ».

On n'a l'intelligence d'une dévotion qu'à la condition d'en bien connaître l'objet et la pratique. Ce sont donc là les deux choses à envisager dans la doctrine du P. Eudes sur les Sacrés Cœurs. Pour le faire avec ordre et d'une manière complète, nous étudierons successivement : 1. l'objet de sa dévotion au Saint Cœur de Marie ; — 2. l'objet de sa dévotion au Sacré Cœur de Jésus ; — 3. l'union des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie dans la dévotion du Vénérable ; — 4. la pratique de la dévotion aux Sacrés Cœurs, telle qu'il la conçoit. Enfin, pour achever notre étude, nous consacrerons un dernier article à comparer la doctrine du P. Eudes et celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie touchant la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

1. *Vie du P. Libermann*, l. 3, ch. 3.
2. *La dévotion au Sacré Cœur*, p. 267. Paris, 1906.

I. — L'objet de la dévotion au Saint Cœur de Marie.

Les dévotions qui se rapportent à la sainte Vierge ont cela de commun qu'elles se terminent à sa personne tout entière. C'est qu'en effet, comme le remarque saint Thomas[1], à proprement parler on n'honore jamais qu'une personne. Même quand nous célébrons la bonté d'un de nos semblables, ou que nous lui baisons la main par respect, ce n'est ni sa bonté ni sa main pour elles-mêmes que nous voulons honorer, c'est à sa personne tout entière que s'adressent nos hommages. De ce chef les dévotions relatives à Marie ont toutes un objet commun. Seulement chacune d'elles envisage en Marie une ou plusieurs perfections spéciales, qui sont la raison de lui rendre un culte particulier, et c'est là ce qui les différencie et constitue leur objet propre.

L'objet que le P. Eudes nous invite à considérer dans la dévotion au Saint Cœur de Marie, c'est bien entendu le Cœur de la bienheureuse Vierge, et le Vénérable nous explique lui-même, dans ses ouvrages, ce qu'il entend par le Cœur de Marie. Nous avons vu qu'il distingue en Marie trois Cœurs : son Cœur corporel qui bat dans sa poitrine virginale ; son Cœur spirituel, qui est la partie supérieure de son âme ; et son Cœur divin qui est Jésus[2]. A des titres divers, ces trois Cœurs appartiennent tous à la dévotion au Saint Cœur de Marie, telle que la conçoit le P. Eudes ; mais les deux premiers seuls en constituent l'objet propre.

1. « Proprie honor exhibetur toti rei subsistenti. Non enim dicimus quod manus hominis honoretur, sed quod homo honoretur ; et si quandoque contingat quod dicatur honorari manus vel pes alicujus, hoc non dicitur ea ratione quod hujusmodi partes secundum se honorentur ; sed quia in istis partibus honoratur totum. » *Sum. theol.*, 3 p., q. 25, a. 1.

2. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 2.

1. — Le Cœur corporel de Marie.

Pris en lui-même, le Cœur corporel de la bienheureuse Vierge mériterait déjà nos hommages ; mais il n'est pas dans l'esprit de l'Église d'honorer d'un culte particulier un objet purement sensible. Toutes les dévotions qu'elle approuve, réunissent, dans la complexité de leur ojbet, un élément sensible et un élément spirituel, et c'est sur ce dernier surtout qu'elle nous invite à fixer notre attention. Voilà pourquoi, dans la dévotion au Saint Cœur de Marie, le P. Eudes propose à notre vénération, non pas le Cœur corporel ou le Cœur spirituel de la bienheureuse Vierge pris isolément, mais la réunion de l'un et de l'autre dans l'unité d'un même objet. Seulement, ici comme dans toute dévotion, l'élément sensible se trouve placé au premier plan, c'est sur lui que se fixe d'abord notre pensée, c'est en lui et par lui que nous atteignons l'élément spirituel ; et voilà pourquoi, ici comme toujours, c'est lui qui donne son nom à la dévotion.

En vertu de l'union hypostatique, toutes les parties de l'humanité de Jésus appartiennent à la personne du Verbe, et ont droit de ce chef à notre adoration. La maternité divine relève également tout ce qui appartient à la personne de Marie, toutes les facultés de son âme, tous les membres de son corps ; et puisque le culte se termine à la personne et se proportionne à sa dignité, il est évident que tous les membres de son corps, comme toutes les facultés de son âme, méritent le culte d'hyperdulie [1]. Toutefois, on ne peut songer à faire de chacun d'eux l'objet d'une dévotion, et surtout d'une fête spéciale. Si donc le P. Eudes propose d'honorer d'un culte particulier le

1. *Cœur admirable,* l. 1, ch. 3, au commencement.

Cœur corporel de Marie, c'est parce qu'il jouit de prérogatives exceptionnelles, que ne possèdent pas les autres membres de son corps ; de sorte que l'on peut célébrer une fête en son honneur, sans être obligé d'en faire autant, par exemple, pour la tête ou pour les mains de la bienheureuse Vierge[1]. Voilà comment, longtemps à l'avance, le Vénérable répondait à une objection qu'on ne cessa d'opposer aux instances faites en Cour de Rome pour obtenir la concession d'une fête en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus[2].

Les prérogatives du Cœur corporel de Marie dérivent évidemment du rôle du cœur dans la vie humaine. Le P. Eudes le regarde non seulement comme la partie la plus noble du corps, mais comme le principe de la vie dont il jouit. Il pensait que le sang, qui porte la vie dans tout l'organisme, se forme dans le cœur, ou tout au moins y reçoit sa dernière perfection, à tel point qu'avant d'y avoir passé, il n'est propre ni à nourrir le corps, ni à concourir à l'accomplissement des fonctions vitales[3]. Il se trompait en cela, comme tous ses contemporains. Mais il reste vrai que le cœur est le principe de la vie, qu'il influe dans tout l'organisme en y projetant le sang. « C'est du cœur que part tout le mouvement vital, dit Claude Bernard, et c'est ainsi le cœur qui est le principe de la vie... Il veille encore lorsque les autres organes font déjà silence autour de lui... Jamais lui ne se repose : pendant que tout sommeille, lui, il bat. Tant qu'il se meut, la vie peut se rétablir ; mais, lorsqu'il cesse de palpiter, elle est irrévocablement perdue. De même que son

1. *Cœur admirable,* l. 1, ch. 1, sect. 4.
2. Cf. Nilles, *De rationibus festorum SS. Cordis Jesu et Mariæ,* tome 1, p. 39. Édit. 1885.
3. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 3, sect. 5.

premier mouvement a été le signe certain de la vie, son dernier battement est le signe certain de la mort [1]. » La première prérogative du Cœur de Marie, c'est donc d'avoir été et d'être encore le principe de sa vie corporelle et sensible, vie toute sainte et digne à jamais de la vénération des Anges et des hommes.

Le P. Eudes tire de la maternité divine trois autres prérogatives du Cœur corporel de la bienheureuse Vierge.

La première, c'est qu'il a fourni, d'une manière plus ou moins médiate, le sang dont fut formé le corps de Jésus ; en sorte que le Verbe incarné est le fruit du Cœur de Marie, aussi bien que de son sein.

La seconde, c'est que le Cœur de Marie fut, dans une certaine mesure, le principe de la vie de Jésus, tout le temps qu'il résida dans les entrailles de sa divine Mère.

La troisième, c'est que le Cœur de la bienheureuse Vierge fut souvent le lit de repos du divin Maître, puisque Marie, comme il arrive à toutes les mères, eut souvent l'occasion de porter son Fils dans ses bras, et que, plus souvent encore, elle se fit une joie de le presser sur son Cœur.

Le P. Eudes s'appuie sur les rapports du cœur avec les passions, pour mettre en lumière une dernière prérogative du Cœur corporel de la bienheureuse Vierge. Il y a, en effet, une étroite relation entre le cœur et les affections sensibles. « Nous sentons notre cœur intéressé dans nos états affectifs, et jusque dans nos dispositions morales, dit justement le P. Bainvel ; nous sentons nos états affectifs et jusqu'à nos dispositions morales reliés avec certains

1. Cité par le R. P. Le Doré, *Les SS. Cœurs et le V. Jean Eudes*, II, p. 25.

états et certains mouvements de notre cœur. Ce n'est pas seulement par métaphore que nous disons : Le cœur me battait fort ; j'avais le cœur gros ; j'en ai encore le cœur serré ; mon cœur se dilatait... Ces expressions traduisent pour nous une réalité physiologique en même temps qu'une réalité psychique[1]. »

La relation du cœur avec les émotions sensibles a été expliquée diversement. D'après les physiologistes modernes, le cœur ne ferait que subir la répercussion des affections sensibles, dont l'organe serait le cerveau et le système nerveux. Au temps du P. Eudes, au contraire, on regardait le cœur comme l'organe de l'amour et des autres affections passionnelles. C'était encore l'opinion dominante au XVIIIe siècle, et le Père de Galliffet y avait recours pour légitimer la fête du Sacré Cœur de Jésus dont il sollicitait l'institution. A notre époque, cette théorie trouve encore des partisans. Il y a une trentaine d'années, elle a été chaudement défendue par le P. Ramière contre les attaques de M. Riche ; et tout récemment, le P. Billot, professeur de théologie dogmatique à l'Université Grégorienne, écrivait hardiment ces paroles qu'on a déjà citées plusieurs fois : « Le cœur n'est pas seulement le symbole de l'amour (sensible), il en est aussi l'organe ; et même il n'en est le symbole que parce qu'il en est l'organe[2]. » Sur cette question, le P. Eudes ne se séparait pas de ses contemporains. Il est vrai que, dans le *Cœur admirable*, il se contente de dire que le cœur est le « siège des pas-

1. *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 183.

2. « Cor non solum symbolum amoris est, sed etiam organum : imo symbolum quia organum ; organum, inquam, amoris sensitivi et compassivi qui subjectatur in conjuncto. » *De Verbo incarnato*, p. 348, édit. 4, Rom. 1904. Cf. Bainvel, *La dévotion au Sacré Cœur*, p. 122 ; Vermeersch, *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré Cœur*, p. 392.

sions »[1], et que, prise en elle-même, cette expression n'est pas inconciliable avec la théorie moderne. Elle resterait vraie, alors même que le cœur ne ferait que subir le contre-coup des passions, sans être l'organe qui les produit. Seulement, les explications données par le P. Eudes ne laissent aucun doute sur le fond de sa pensée. Il regarde le cœur comme le siège de l'amour, parce qu'il « est fait pour aimer », et que « l'amour sensible en procède[2] ». C'est dire très nettement qu'il en est l'organe.

Les passions font partie de la nature humaine. La sainte Vierge n'en a donc pas été privée. Seulement, tandis qu'en nous, par suite du péché originel, les passions sont trop souvent en révolte contre la raison, en Marie, elles étaient sous la dépendance absolue de la volonté et de l'amour divin. « L'esprit du nouvel homme, qui régnait parfaitement dans le Cœur de Marie, dominait si absolument sur toutes ses passions, qu'elles n'avaient aucun mouvement que par son ordre. De sorte qu'elle n'en a jamais fait aucun usage que par la conduite de l'Esprit de Dieu et pour la seule gloire de sa divine Majesté. Elle n'a rien aimé que Dieu seul, rien désiré, ni prétendu, ni espéré que de lui plaire, rien craint que de lui déplaire, rien entrepris de grand et de difficile que ce qui regardait son service et sa gloire, laquelle a toujours été aussi l'unique sujet de sa joie, comme la seule cause de sa tristesse a été l'injure et le déshonneur qui lui est fait par le péché, lequel pareillement a été le seul objet de sa haine, de son aversion et de sa colère. Si bien que toutes ses passions n'ont eu aucun usage ni sentiment, mais ont été mortes et comme anéanties, au regard du monde et de toutes les choses du

1. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 3, sect. 6 ; ch. 4 et *passim*.
2. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 3 et 4.

monde... et elles n'ont eu ni vie ni mouvement qu'au regard de ce qui plaisait ou déplaisait à celui qui les possédait, qui les animait et qui les conduisait en toutes choses[1]. »

La contemplation de ces merveilles ravissait le P. Eudes et lui faisait comparer le Cœur de Marie à un autel où, entre autres victimes, l'amour divin immole constamment à Dieu les onze passions de l'appétit sensitif[2]. Parfois aussi, se plaçant à un point de vue un peu différent, il voyait dans les passions les « gardes » qui n'ont cessé de protéger l'amour divin dans le Cœur de Marie[3]. Et à cause de toutes ces prérogatives, il n'hésitait pas à dire qu'à le considérer en lui-même, le Cœur corporel de la Bienheureuse Vierge serait déjà digne de toute sorte d'honneur et de vénération[4].

2. — Le Cœur spirituel de Marie.

Le Vénérable d'ailleurs ne nous demande pas, nous l'avons vu, de faire du Cœur corporel de Marie l'objet d'un culte particulier. A son Cœur corporel, il veut que nous réunissions dans notre dévotion ce qu'il appelle son « Cœur spirituel ». Il entend par là, dans un sens large, la partie supérieure de son âme avec toutes les perfections dont elle est le sujet, et dans un sens plus restreint son amour pour Dieu et pour nous.

Pour expliquer sa pensée, le Vénérable rappelle que l'âme humaine est en nous, soit par elle-même, soit avec le concours du corps qu'elle informe, le principe d'une triple vie, la vie végétative qui nous

1. *Cœur admirable*, l. 2, ch. 7, sect. 1. Cf. l. 1, ch. 3, sect. 6.
2. *Ibid.*, l. 1, ch. 3, sect. 6; l. 2, ch. 7, sect. 1.
3. *Ibid.*, l. 3, ch. 3. — 4. *Ibid.*, l. 1, ch. 3, sect. 6.

est commune avec les plantes, la vie sensitive par laquelle nous ressemblons aux animaux, et la vie raisonnable qui, sous l'action de l'Esprit-Saint, devient la vie chrétienne. Il y a donc lieu de distinguer dans l'âme humaine comme trois parties, l'âme végétative, l'âme sensitive et l'âme raisonnable. C'est cette dernière que, par analogie, le P. Eudes appelle le cœur de l'âme. Elle en est, en effet, la partie la plus excellente, comme le cœur est l'organe le plus noble du corps. De plus, elle est le principe de la vie intellectuelle et morale, qui est la vie propre de l'âme humaine, comme le cœur est le principe de la vie du corps. Enfin, comme le cœur est, d'après le P. Eudes, le siège et l'organe de l'amour et des affections sensibles, la partie intellectuelle de l'âme est aussi, à raison de la volonté qu'elle renferme, le principe de l'amour et des affections spirituelles de l'homme. Elle est donc bien le cœur de l'âme, et partant, le cœur spirituel de l'homme [1].

Le Cœur spirituel de Marie c'est donc, dans un sens large, la partie supérieure de son âme, avec toutes les perfections naturelles et surnaturelles qu'elle renferme, savoir ses facultés naturelles, la mémoire, l'intelligence et la volonté, la plénitude de grâce et de vertus dont elle a été comblée, et la vie admirable dont elle est le principe. Voilà pourquoi, dans le *Cœur admirable*, le P. Eudes traite de la pureté du Cœur de Marie, de sa sainteté, de sa science, de sa sagesse, et généralement de toutes ses vertus et de toutes ses perfections intellectuelles et morales.

On trouvera peut-être que le Vénérable fait entrer beaucoup de choses dans l'objet de sa dévotion. On s'étonnera peut-être en particulier qu'il y comprenne la mémoire, l'intelligence et toutes les vertus qu'on

1. *Cœur admirable,* l. 1, ch. 4.

nomme intellectuelles. Le P. Eudes se croyait autorisé à le faire, parce que la sainte Écriture qui lui sert de guide, attribue au cœur spirituel de l'homme les actes de l'intelligence et de la mémoire, aussi bien que ceux de la volonté. D'ailleurs, les théologiens qui traitent de la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie en étendent l'objet aussi loin que lui. Ainsi, d'après le P. de Galliffet, dont on connaît l'autorité en cette matière, l'élément spirituel qui, avec le Cœur de chair de l'Homme-Dieu, constitue l'objet de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, ce n'est pas seulement son amour, mais encore son âme sainte, avec les dons et les grâces qu'elle renferme, les vertus et les affections dont elle est le siège et le principe. L'illustre théologien ne fait exception ni pour les vertus intellectuelles, ni pour l'intelligence elle-même ; au contraire, il les comprend positivement dans l'objet de la dévotion, quand il nous invite à considérer le Cœur de Jésus « plein de vie, de sentiment et d'intelligence ». Et voici en quels termes, il résume toute sa doctrine sur ce point : « Qu'on envisage donc, dit-il, ce composé admirable qui résulte du Cœur de Jésus, de l'âme et de la divinité qui lui sont unies, des dons et des grâces qu'il renferme, des vertus et des affections dont il est le principe et le siège, des douleurs intérieures dont il est le centre, de la plaie qu'il reçut sur la croix : voilà l'objet complet, pour m'exprimer ainsi, qu'on propose à l'adoration et à l'amour des fidèles[1]. »

L'Église elle-même, dans sa liturgie, donne au mot cœur un sens aussi large que le P. Eudes et le P. de Galliffet. J'en pourrais citer comme preuve les Litanies du Sacré Cœur de Jésus approuvées par

1. *L'excellence de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ*, l. 1, ch. 4.

Léon XIII. Le Sacré Cœur y est présenté comme un « abîme de toutes les vertus », et comme « contenant tous les trésors de la sagesse et de la science. » Mais, puisqu'il s'agit présentement du saint Cœur de Marie, prenons l'office que l'Église a approuvé pour en célébrer la fête le dimanche dans l'octave de l'Assomption. Nous y verrons que le Cœur de Marie c'est l'âme de la très sainte Vierge, c'est son esprit, c'est son intelligence, c'est sa mémoire, c'est sa volonté, en un mot, c'est tout son intérieur[1].

Du reste, ce que le P. Eudes envisage principalement dans le Cœur de Marie, et ce qui, à ses yeux, constitue proprement le Cœur spirituel de la Bienheureuse Vierge, c'est sa volonté et son amour.

Le Vénérable le déclare très nettement dans son livre sur la *Dévotion au très saint Cœur de Marie :* « Surtout, dit-il, [sous le nom de Cœur de Marie] nous entendons et désirons révérer et honorer premièrement et principalement cette faculté et capacité d'aimer, tant naturelle que surnaturelle, qui est en cette Mère d'amour, et qu'elle a toute employée à aimer Dieu et le prochain, ou, pour mieux dire, tout l'amour et toute la charité de la Mère du Sauveur au regard de Dieu et au regard de nous... Car, encore que le cœur représente tout l'intérieur, il signifie pourtant principalement l'amour... De sorte que, quand le céleste Époux dit à sa divine Epouse, la très pure Vierge : « Mettez-moi comme un sceau dessus votre cœur, et comme un sceau dessus votre bras », c'est comme s'il disait : Gravez en vous une image parfaite de l'amour que j'ai pour moi-même et que j'ai pour vous, et un vif portrait de la charité que j'ai pour les hommes. Aimez-moi comme je m'aime moi-même..., et aimez votre prochain comme

1. Cf. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs et le V. J. Eudes*. II, p. 99.

je l'aime. Que votre Cœur soit embrasé intérieurement du feu sacré de l'amour que j'ai pour moi-même et de la charité que j'ai pour mes créatures, et que les flammes de ce feu paraissent extérieurement en vos paroles et en vos œuvres.

« Il ne s'est jamais trouvé et il ne se trouvera jamais personne qui ait accompli ce commandement du divin Epoux des âmes fidèles, si parfaitement comme la Vierge très fidèle. C'est pourquoi elle est appelée : MATER PULCHRÆ DILECTIONIS, LA MÈRE D'AMOUR ET DE CHARITÉ.

« C'est donc cet amour incomparable et cette charité ineffable que nous regardons et révérons spécialement en notre très honorée Dame et en notre très chère Mère. C'est ce que nous entendons principalement par son très saint Cœur. C'est sous cette belle qualité et sous ce glorieux titre de MATER PULCHRÆ DILECTIONIS, MÈRE D'AMOUR ET DE CHARITÉ, que nous désirons honorer et louer singulièrement cette Vierge très aimable et cette Mère admirable[1]. »

Dans le *Cœur admirable*, le Vénérable n'est pas moins explicite sur l'objet de sa dévotion. Voici comment il s'en explique dans une méditation où il expose les raisons d'honorer le saint Cœur de Marie :

« Nous avons à honorer cette sacro-sainte Vierge, non pas seulement en quelqu'un de ses mystères, ou en quelqu'une de ses actions, ou en quelqu'une de ses qualités, non pas même seulement en sa très digne personne ; mais nous avons à honorer *premièrement et principalement* en elle la source et l'origine de la dignité et de la sainteté de tous ses mystères, de toutes ses actions, de toutes ses qualités et de sa personne même, c'est-à-dire son amour et sa charité, puisque l'amour et la charité sont la

1. *La dévotion au T. S. Cœur de Marie*, Édit. 1663, p. 35 sq.

mesure du mérite et le principe de toute sainteté. C'est cet amour et cette charité qui a sanctifié toutes les pensées, paroles, actions et souffrances de la très sainte Mère du Sauveur,... qui a orné toute sa vie intérieure et extérieure d'une merveilleuse sainteté, qui contient en soi en souverain degré toutes les vertus, tous les dons et tous les fruits du Saint-Esprit[1]. »

Le P. Eudes revient souvent sur cette idée que toutes les grandeurs et toutes les gloires de Marie ont leur principe dans son Cœur, et il en donne toujours comme raison que le cœur est le siège de l'amour, et que l'amour est la source de toute vertu et de tout mérite. Tant il est vrai que, pour lui, le Cœur de Marie, c'est avant tout son amour !

Voici quelques textes qui achèveront de mettre dans tout son jour la pensée du Vénérable.

« La beauté spirituelle et intérieure de Marie, écrit-il, tire son origine de son divin Cœur, puisque ce Cœur virginal est le siège de l'amour dont elle est remplie, amour qui est la racine et le principe de toutes les vertus, de toutes les saintetés, et de toutes les perfections et beautés dont son âme est ornée[2]. »

« Le Cœur de Marie, dit-il ailleurs, est la source de toutes les grandeurs, excellences, prérogatives dont elle est ornée, de toutes les qualités suréminentes qui l'élèvent par-dessus toutes les autres créatures, de toutes les grâces que Dieu lui a prodiguées, de tout le saint emploi qu'elle en a fait, de toute la sainteté de ses pensées, de ses paroles, de ses actions, de ses souffrances, et de tous les mystères de sa vie. » « Et pourquoi est-ce, ajoute-t-il,

1. *Cœur admirable*, liv. 11, Méditation pour le quatrième jour de l'octave.

2. *Cœur admirable*, liv. 6, or. 7, sect. 1.

que son Cœur est la source de toutes ces choses? En voici la raison... Ne savez-vous pas que le cœur est le siège de l'amour et de la charité, et que l'amour et la charité sont le principe, la règle et la mesure de toute la sainteté qui est en la terre, et par conséquent de toute la gloire qui est dans le ciel? A raison de quoi, la Vérité éternelle nous annonce dans son saint Évangile que, comme le cœur de l'homme est l'origine de tout mal, il est aussi la source de toutes sortes de biens. C'est du cœur, dit le Fils de Dieu, que procèdent les mauvaises pensées, les homicides, les blasphèmes. Le cœur de l'homme de bien, dit encore notre Sauveur, est un bon trésor d'où il tire toutes les bonnes choses... Concluez donc que le très bon Cœur de la sacro-sainte Mère de Dieu est la source de tout ce qu'il y a de grand, de saint, de glorieux et d'admirable en elle[1]. »

« Sachez, dit encore le P. Eudes, que l'amour divin possédait, remplissait et pénétrait tellement le Cœur et l'âme et toutes les puissances de cette Vierge Mère, qu'il était véritablement l'âme de son âme, la vie de sa vie, l'esprit de son esprit et le cœur de son Cœur. De sorte que l'amour était tout et faisait tout en elle et par elle[2]. »

Il est évident que l'amour dont il est ici question, est avant tout l'amour de Dieu. C'est lui, en effet, qui est le principe et la source de toutes les grandeurs de la sainte Vierge. Sa tendresse maternelle pour nous en découle comme toutes ses autres vertus, ou plutôt elle n'est que le rejaillissement sur nous de son amour pour Dieu. Il est donc tout naturel de faire de celui-ci l'objet principal de notre dévotion, et c'est à quoi nous invite le P. Eudes.

Seulement, en Marie, comme en nous, l'amour de

1. *Cœur admirable*, liv. 6, or. 3. — 2. *Ibid.*, liv. 9. ch. 3, sect. 3.

Dieu et l'amour des hommes ne sont point séparables, puisqu'ils procèdent d'une seule et même vertu qui est la charité. Le V. P. Eudes le rappelle à plusieurs reprises[1], et quand il définit l'objet de la dévotion au saint Cœur de Marie, ou qu'il en expose les motifs, toujours il nous présente en même temps son amour pour Dieu et son amour pour les hommes[2]. Il les unissait si étroitement dans sa pensée que, quand l'occasion se présente de parler du premier, il est rare qu'il n'en profite pas pour parler aussi du second. Lorsque, par exemple, il compare le Cœur de Marie à un océan, dont la largeur représente l'immensité de son amour pour Dieu, il ajoute que sa longueur signifie l'étendue de sa charité pour les hommes[3]. Lorsqu'il le compare à l'Arche d'alliance qui était recouverte d'or très pur au-dedans et au-dehors, il voit dans l'or du dedans la figure de l'amour de Marie pour Dieu, et dans l'or du dehors celle de sa charité pour nous[4]. Quand il le représente sous l'emblème d'une fournaise, les flammes qu'il nous y fait contempler sont des flammes d'amour pour nous en même temps que pour Dieu[5]. On n'en finirait pas, si l'on voulait relever tous les exemples de ce genre.

En développant les amabilités du Cœur de Marie, il arrive souvent au Vénérable de parler à la fois de son amour et de sa charité. Il ne faudrait pas croire que, sous sa plume, la réunion de ces deux expressions constitue un pléonasme. D'ordinaire, le P. Eudes se sert du mot « amour » quand il parle de l'amour de Dieu, et il réserve celui de « charité » pour dési-

1. *Cœur admirable*, l. 2, ch. 6 ; l. 9, ch. 4.
2. *Ibid.*, l. 1, ch. 4 ; l. 9, ch. 3, 4, etc.
3. *Ibid.*, l. 2, ch. 6, sect. 2. — 4. *Ibid.*, l. 3, ch. 4, sect. 2.
5. *Ibid.*, l. 3, ch. 6 ; l. 9, ch. 4, sect. 1 ; l. 11. Méditation pour le jour de l'octave.

gner l'amour du prochain[1]. Lors donc qu'il réunit ces deux expressions, à moins que le contexte n'indique le contraire, il semble que chacune d'elles garde son sens particulier, et que le Vénérable ne les emploie conjointement que pour exprimer le double amour dont le Cœur de Marie est embrasé.

Le P. Eudes, d'ailleurs, ne se lasse pas de parler de l'un et de l'autre, et il le fait avec un profond sentiment d'admiration et une sorte d'enthousiasme. Il se complaît à analyser la perfection de l'amour de Marie pour Dieu, dont il exalte l'intensité, la continuité et la pureté. Pour en donner une idée plus saisissante, il a recours aux images les plus variées et les plus grandioses. Il aime surtout à comparer le Cœur de Marie à une fournaise d'amour destinée à embraser l'univers[2]. Et quant à l'amour de Marie pour chacun de nous, le Vénérable y revient avec d'autant plus d'insistance que, d'une part, il sait que l'amour appelle l'amour et inspire la confiance, et que, d'autre part, de toutes les vertus du Cœur de Marie, l'une de celles qu'il désire le plus nous voir

1. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 4, sect. unique; l. 2, ch. 5 : l. 2, ch. 6, sect. 2; l. 3, ch. 3, sect. 1 ; l. 3, ch. 4, 5 ; l. 6, oracle 7, sect. 2; l. 9, ch. 3 et 4; l. 11, méditation pour le jour de l'octave, et *passim*.

2. Le P. Eudes propageait une image, dite de *Notre-Dame des Cœurs*, où il avait fait représenter le Sacré Cœur de Jésus et de Marie sous l'emblème d'une fournaise d'amour. Au bas de la gravure, deux prêtres présentaient d'une main, à Jésus et à Marie, leurs cœurs embrasés, tandis que, de l'autre, ils s'efforçaient d'embraser l'univers avec des torches allumées aux flammes qui jaillissaient de la fournaise. Dans le cours du XIX[e] siècle, les Carmélites d'Orléans, qui possédaient un exemplaire de cette gravure, le donnèrent à un Jésuite. Celui-ci, reconnaissant dans les personnages représentés au bas de la gravure des enfants du P. Eudes, en fit cadeau aux religieuses de Notre-Dame de Charité de Blois. Elle fut photographiée par leurs soins, et depuis lors, on l'a souvent reproduite. Pour l'intelligence de cette gravure, voir le *Cœur admirable*, l. 3, ch. 5 ; l. 12, ch. 2.

imiter c'est sa charité pour le prochain. A chaque instant il exalte la bonté de Marie, sa patience, sa clémence, sa mansuétude, sa miséricorde et son zèle pour le salut des âmes, et c'est toujours avec les plus vifs sentiments d'admiration et de joie qu'il le fait.

Nous connaissons maintenant les deux éléments qui constituent l'objet propre de la dévotion au saint Cœur de Marie telle que la conçoit le P. Eudes.

Quant aux rapports qui existent entre l'un et l'autre, et qui permettent d'en faire l'objet d'une seule et même dévotion, ils consistent tout d'abord dans des analogies frappantes que le P. Eudes a analysées avec soin, et que nous avons nous-mêmes indiquées plus haut : elles font du Cœur corporel de Marie le symbole de son Cœur spirituel, et cela suffirait pour que nous les réunissions dans notre culte.

Toutefois, entre l'un et l'autre, il y a plus que des analogies. Nous avons vu, en effet, qu'il y a des relations très étroites entre les affections sensibles et l'organe cardiaque. Si elles n'en procèdent pas, comme on l'enseignait autrefois, du moins on ne peut nier qu'elles ne l'affectent plus qu'aucun autre organe. Elles l'impressionnent si fortement que, dans les grandes douleurs, elles peuvent suffire à en arrêter les battements et à causer la mort. Or, par suite de l'unité de la nature humaine, les actes de la vie spirituelle, même ceux qui appartiennent à l'ordre surnaturel, réagissent souvent sur la partie sensible de notre être, comme à leur tour ils en subissent l'influence. Cela se vérifie surtout quand il s'agit des affections de la volonté. Elles ont fréquemment leur contre-coup dans l'appétit sensitif, et par l'intermédiaire des passions, elles font sentir leur

action jusqu'au cœur. Les actes de la charité, si parfaits soient-ils, n'échappent pas à cette loi.

La vie des Saints en fournit des exemples frappants[1]. En Marie, la dépendance des passions à l'égard de la volonté était plus étroite encore, puisqu'en elle, comme nous l'avons vu, l'amour divin dirigeait l'activité des passions et en inspirait tous les actes. C'est là ce qui a permis au P. Eudes de dire du Cœur corporel de Marie qu'il est « tout spiritualisé »[2], et « tout embrasé de la divine charité »[3], comme son Cœur spirituel est « tout divinisé » par l'action du Saint-Esprit[4]. C'est là également ce qui lui a permis de dire que le Cœur spirituel de la Sainte Vierge est « l'âme et l'esprit de son Cœur corporel »[5]. Et puisque ces deux Cœurs sont si étroitement unis, qu'ils participent l'un et l'autre, quoique d'une manière différente, à toute la vie intime de Marie, il est clair qu'il y a là une nouvelle raison de les réunir dans un culte commun ; et c'est sur cette raison, encore plus que sur le symbolisme du Cœur corporel, que le P. Eudes s'appuie pour le faire.

3. — Le Cœur divin de Marie.

Le Vénérable, toutefois, ne se bornait pas à considérer, dans le Cœur de Marie, les perfections et les vertus que Dieu y a déposées ; il y apercevait les trois personnes de la Très Sainte Trinité elles-mêmes, qui y résident avec complaisance et lui communiquent cette surabondance de vie divine dont il est

1. Voici, par exemple, ce qu'on lit au bréviaire romain, dans la légende de saint Paul de la Croix : « Tanta in ejus pectore alebatur divinæ charitatis flamma, ut indusium quod erat cordi propius sæpe veluti adustum, et binæ costulæ elatæ apparuerint. »

2. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 2. — 3. *Ibid.*, l. 1, ch. 3, sect. 5.

4. *Ibid.*, l. 1, ch. 2. — 5. *Ibid.*, l. 1, ch. 5, sect. 1.

rempli, en même temps qu'elles sont l'objet unique de toutes les pensées et de toutes les affections qui en procèdent. Il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Quand il traite de la vie chrétienne ou de la vie sacerdotale, le P. Eudes ne manque jamais d'appuyer sur les rapports étroits qu'elles établissent l'une et l'autre entre nous et les trois personnes divines. Comme elles vivent et règnent toutes les trois, d'une manière admirable, dans le Cœur de Marie, le P. Eudes ne pouvait manquer de nous inviter à contempler ce spectacle, et de nous exhorter à les faire vivre et régner, nous aussi, dans notre propre cœur. Il le fait souvent, dans le *Cœur admirable*, ainsi que dans son office du saint Cœur de Marie, dont les hymnes se terminent par la doxologie que voici :

O sacrosancta Trinitas,
Æterna vita cordium,
Cordis Mariæ sanctitas,
In corde regnes omnium.

Pourtant, le Vénérable insiste d'une manière toute spéciale sur les relations du Cœur de Marie avec le Verbe incarné et avec le Saint-Esprit ; il va même jusqu'à leur donner à l'un et à l'autre le nom de Cœur divin de Marie, et il veut que les hommages que nous rendons au Cœur de la bienheureuse Vierge remontent jusqu'à eux.

Déjà, dans le *Royaume de Jésus*, le P. Eudes donnait au divin Maître le nom de Cœur de Marie, et il voulait qu'on l'honorât en cette qualité. « O Jésus, dit-il dans une de ses élévations, je vous contemple et adore comme vivant et régnant en votre très sainte Mère, et comme celui qui êtes tout et qui faites tout en elle : car vous êtes sa vie, son âme, son *Cœur*[1]. »

1. *Royaume de Jésus*, 5 part., Méditation pour le samedi.

On voit pourquoi le Vénérable donnait à Jésus le nom de Cœur de Marie ; c'est parce qu'il vit et règne en sa divine Mère, qu'il est tout et fait tout en elle, qu'il est l'âme de son âme et la vie de sa vie. Il n'y avait là, en somme, qu'une application à la dévotion à la sainte Vierge de l'idée que le P. Eudes se faisait de la vie chrétienne. Il la concevait comme la vie de Jésus dans les membres de son corps mystique, Jésus, en effet, vit en nous parce que, d'une part, il est l'objet de nos pensées et de nos affections dans la mesure où elles sont chrétiennes, et que, d'autre part, il est le principe de la vie surnaturelle dont nous jouissons, et opère en nous et par nous tout ce que nous faisons de bien[1].

Dès lors qui ne voit qu'à titre soit d'objet aimé, soit de principe de vie, Jésus peut être appelé le cœur du chrétien ? Rien n'est plus commun, en effet, que de donner le nom de cœur à une personne que l'on aime. Est-ce qu'une mère, par exemple, ne le fait pas tous les jours à l'égard de son enfant ? Et d'autre part, puisque le cœur est le principe de la vie du corps, et que Jésus se donne à nous pour être le principe de tout ce qu'il y a en nous de vie surnaturelle, de ce chef encore, pourquoi ne pourrait-on pas, par analogie, lui donner le nom de cœur ? C'est dans ce dernier sens que, dans le *Royaume de Jésus*, le P. Eudes donnait à Jésus le nom de Cœur de Marie, et c'est encore dans ce sens qu'il le lui donne le plus souvent dans les ouvrages qu'il a composés pour défendre et propager la dévotion au Cœur de la bienheureuse Vierge.

« Le cœur n'est-il pas le principe de la vie, écrit-il dans le *Cœur admirable* ? Et qu'est-ce que le Fils de Dieu est dans sa divine Mère, où il a toujours été

1. Voir là-dessus notre Introduction au *Royaume de Jésus*.

et sera éternellement, sinon l'esprit de son esprit, l'âme de son âme, le cœur de son cœur, et le seul principe de tous les mouvements, usages et fonctions de sa très sainte vie? N'oyez-vous pas saint Paul qui nous assure que ce n'est point lui qui vit, mais que c'est Jésus-Christ qui est vivant en lui, et qu'il est la vie de tous les vrais chrétiens, *Christus vita vestra* ? Qui peut douter qu'il ne soit vivant dans sa très précieuse Mère, et qu'il ne soit la vie de sa vie et le cœur de son cœur ?... Qui pourrait penser de quelle façon, et avec quelle abondance et perfection il communique sa vie divine à celle de laquelle il a reçu une vie humainement divine et divinement humaine, puisqu'elle a engendré et enfanté un Homme-Dieu ? Il est vivant en son âme et en son corps, et en toutes les facultés de son âme et de son corps ; et il est tout vivant en elle, c'est-à-dire que tout ce qui est en Jésus est vivant en Marie... C'est ainsi que Jésus est principe de vie en sa très sainte Mère. C'est ainsi qu'il est le cœur de son cœur et la vie de sa vie. C'est ainsi que nous pouvons dire véritablement qu'elle a un Cœur tout divin[1]. »

Voilà qui est clair. Jésus est le Cœur divin de Marie, parce que c'est de lui que procède la vie divine dont elle jouit.

Il est vrai que, d'ordinaire, pour exprimer les rapports du Verbe incarné avec les membres de son corps mystique, on dit plutôt qu'il en est la tête. Mais rien n'empêche qu'on lui donne également le nom de cœur. C'est peut-être même celui qui lui convient le mieux quand on veut exprimer l'action qu'il exerce immédiatement dans les âmes, puisqu'elle est intime et cachée comme celle du cœur

1. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 5.

dans l'organisme. Quand surtout on ramène toute la vie chrétienne à l'amour, comme le fait constamment le P. Eudes, n'est-ce pas le nom de cœur qu'il convient de donner à celui qui vient en nous pour en être le principe ? J'ajoute qu'on n'en peut guère employer d'autre en parlant de l'action vivifiante de Jésus dans le Cœur de sa très sainte Mère ; car, s'il est naturel de dire, avec le P. Eudes, que Jésus est le Cœur de son Cœur, comme on dit qu'il est l'âme de son âme et la vie de sa vie, il serait au moins singulier de prétendre qu'il en est la tête.

Le P. Eudes était donc fondé à considérer Jésus comme le Cœur divin de sa Mère[1]. Et comme il s'était habitué à voir Jésus en toutes choses, et qu'il le regardait comme la gloire et la splendeur du Cœur de Marie[2], il eût cru déplaire à cette bonne Mère, et n'entrevoir qu'en partie la ravissante beauté de son Cœur, en le séparant de Jésus, pour le contempler uniquement dans ses perfections intrinsèques.

Par ailleurs, il est clair qu'on ne participe à la vie de Jésus qu'autant qu'on est animé de son esprit. Si quelqu'un, dit saint Paul, n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, celui-là n'est pas chrétien : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus*[3]. Or l'esprit de Jésus-Christ, ce sont évidemment les dispositions et les intentions de son Cœur adorable ; mais c'est aussi et même principalement le Saint-Esprit lui-même. Le Saint-Esprit est, en effet, l'esprit de Jésus,

1. « La *Raccolta*, recueil officiel des pratiques et prières auxquelles l'Église a attaché des indulgences, à la page 138, cite une prière approuvée par Léon XII en 1828, et dans laquelle se trouvent ces paroles : *Gesu Cuor di Maria, vi prego a benedir l'anima mia* : Jésus, Cœur de Marie, je vous prie de bénir mon âme ». Le Doré, *Les Sacrés Cœurs*, tome 2, p. 270.
2. *Cœur admirable*, l. 6, oracle 7, sect. 2.
3. *Rom.*, VIII, 9.

puisqu'il est l'amour substantiel du Père et du Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre. Il l'est encore parce que la sainte humanité de Jésus fut toujours remplie de ce divin Esprit, et suivit en tout sa conduite et ses inspirations[1]. On peut même, à ce double titre, le considérer comme le Cœur divin de Jésus, et nous verrons que le P. Eudes n'a pas manqué de le faire.

Or, pour nous initier à sa vie divine, Jésus ne s'est pas contenté de nous donner part aux dispositions et aux vertus de son Cœur, il a voulu nous donner celui qui est à la fois son Esprit et son Cœur pour être notre esprit et notre cœur. C'est pour cela que le Saint-Esprit vient habiter notre âme, et que l'Église l'appelle l'Esprit vivificateur : *Spiritus vivificans.* Le P. Eudes revient souvent sur cette pensée. On la retrouve dans tous ses ouvrages ; par où l'on voit qu'elle occupe une place importante dans sa théorie de la vie spirituelle. Voici, par exemple, un passage de son *Manuel*, où il l'expose avec une admirable précision : « Adorons et aimons Jésus, comme principe du Saint-Esprit avec son Père, et comme celui qui nous l'a mérité par son sang, et qui nous l'a donné pour être en quelque manière notre esprit et notre cœur... Rendons-lui en grâces. Demandons-lui pardon du peu d'usage que nous avons fait d'un si grand don[2]. »

Il ne faudrait pas s'imaginer que cette doctrine est nouvelle. Elle remplit les épîtres de saint Paul, et on la rencontre en plusieurs endroits de l'Évangile de saint Jean. Déjà même on la trouve dans l'ancien Testament. C'est du moins dans ce sens que le

1. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 2.

2. *Manuel*, 1e p., troisième manière pour l'exercice d'avant midi, pour le lundi. Cf. *Contrat de l'homme avec Dieu par le saint Baptême*, ch. 3.

P. Eudes entend le passage d'Ézéchiel où Dieu promet de donner à son peuple, dans la nouvelle alliance, un esprit et un cœur nouveau, en leur envoyant son propre Esprit, et cette explication est conforme, au moins en substance, à l'interprétation traditionnelle [1].

C'est donc en nous communiquant son Esprit que Jésus nous fait vivre de sa vie, et dès lors ce divin Esprit peut être appelé, aussi bien que Jésus lui-même, le cœur du chrétien. Saint Thomas déclare même que ce nom lui convient d'une manière spéciale, parce que son action est toujours occulte [2]. Le P. Eudes ne s'écartait donc ni de l'enseignement ni même du langage reçu en donnant au Saint-Esprit le nom de Cœur divin de Marie. Toutefois, comme il envisageait le Saint-Esprit plutôt comme l'esprit de

1. Cf. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 2 et 5 ; l. 6, 1er oracle. Voici le texte d'Ézéchiel, XXXVI, 26-27 : « Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri ; et auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum. Et spiritum meum ponam in medio vestri. » Dans son office du Sacré Cœur de Jésus, au deuxième répons des Matines, le P. Eudes développe et explique ce texte de la manière suivante : « Dabo vobis Spiritum et Cor novum ; Spiritum et Cor meum ponam in medio vestri : ut diligatis Deum Corde magno et animo volenti. ℣. Quoniam estis filii Dei, et membra Christi, posuit Deus Spiritum suum et Cor Filii sui in medio vestri : ut cum Patre et capite vestro sit vobis Spiritus unus et Cor unum. » On admet communément que le texte d'Ézéchiel se rapporte à la Nouvelle Alliance, et qu'il vise le renouvellement intérieur que produit en nous le baptême. Or, tout le monde sait que ce renouvellement intérieur est l'œuvre du Saint-Esprit qui, en nous infusant la grâce sanctifiante, se donne lui-même à nous pour nous faire vivre de la vie surnaturelle. Nous avons donc raison de dire que l'interprétation du P. Eudes est conforme, en substance, à l'interprétation traditionnelle. Voici comment Maldonat commente le texte en question : « In medio vestri. In corde vestro, aut, in visceribus vestris, sicut dixit sup., cap. 11, vers. 19. Consentaneum est ut hunc locum de Spiritu sancto, qui post baptismum dabatur christianis, interpretemur, quemadmodum D. Petrus, *Act.* 2, v. 17, similem Joelis locum interpretatur, cap. 2, vers. 28. » Apud Migne, *Cursus completus*, tom. 19, col. 920.

2. *Sum. theol.*, 3a p., q. 8, a. 1, ad 3.

Jésus que comme une personne à part, c'est à Jésus principalement qu'il donne le nom de Cœur de Marie ; il ne le donne au Saint-Esprit que par voie de conséquence, et en union avec le Verbe incarné dont il est l'esprit.

Après tout ce que nous venons de dire, il est clair que le Cœur divin de Marie, si étroitement uni qu'il soit à son Cœur spirituel, et même, en un sens, à son Cœur corporel, est pourtant extrinsèque à sa personne. Il est vrai que le P. Eudes insiste sur l'union de ces trois Cœurs, et cela se comprend, puisqu'il entend les faire rentrer tous les trois, bien qu'à des titres divers, dans l'objet de sa dévotion. « Vous voyez, dit-il, ce que l'on entend par le Cœur de la très sacrée Vierge. Vous voyez qu'il y a trois Cœurs en elle, son Cœur corporel, son Cœur spirituel et son Cœur divin. Vous voyez que ces trois Cœurs ne font qu'un en la Mère d'amour, comme notre corps et notre esprit ne sont qu'un, parce que son Cœur spirituel est l'âme et l'esprit de son Cœur corporel, et que son Cœur divin est le cœur, l'âme et l'esprit de son Cœur corporel et spirituel[1]. »

Ailleurs il ne craint pas de dire qu'entre ces trois Cœurs il y a une union si parfaite qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais de « plus étroite après l'union hypostatique[2]. »

Il ne faudrait pourtant pas dénaturer la pensée du Vénérable, et pour cela, il importe de se souvenir que, si étroite qu'on la prétende, l'union de Jésus avec sa très sainte Mère ne va pas jusqu'à supprimer la distinction des personnes. En venant dans le Cœur de sa Mère, Jésus en prend possession, il y vit,

1. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 5, sect. 1.
2. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 2.

il y règne au point que toute la vie de Marie relève de lui comme de son principe et est véritablement sa vie, à peu près comme la vie du corps relève de l'âme qui le vivifie ; mais avec cette différence toutefois, que le corps et l'âme s'unissent dans l'unité d'une seule nature et d'une seule personne, ce qui ne saurait exister entre Jésus et sa divine Mère. Il en est tout autrement du Cœur spirituel et du Cœur corporel de Marie. L'union entre eux ne consiste pas seulement dans une communauté d'opération et de vie, elle va jusqu'à l'unité de personne, et même, si sous le nom de Cœur spirituel de Marie on n'entendait que la partie supérieure de son âme avec ses perfections naturelles, jusqu'à l'unité de nature.

Cette observation va nous aider à comprendre dans quel sens Jésus, et avec lui le Saint-Esprit, peut rentrer dans la dévotion au saint Cœur de Marie.

Evidemment, en tant qu'elle vise Marie elle-même, cette dévotion ne peut avoir d'autre objet que ce qui appartient à sa personne. Elle s'arrête donc au Cœur corporel et au Cœur spirituel de la bienheureuse Vierge, qui, pris ensemble, constituent son objet propre. Sans doute il faut les envisager l'un et l'autre dans leurs relations avec le Verbe incarné, sous peine de n'en pas apercevoir toute l'excellence ; mais quant à la personne même de Jésus, on ne peut, à aucun titre, en faire l'objet immédiat de la dévotion au saint Cœur de Marie.

Seulement, il faut bien le remarquer, la dévotion à la sainte Vierge et aux Saints, quand elle est bien comprise, ne s'arrête jamais à leur personne ; elle remonte jusqu'à Dieu, qui est l'auteur de leur sainteté, et qui n'est pas moins adorable dans ce qu'il est et dans ce qu'il opère dans ses Saints, que dans ce qu'il est en lui-même. Sans cela, la dévotion aux

Saints ne serait pas un acte de religion, car la religion se rapporte à Dieu, et, si parfois les actes qu'elle inspire s'adressent aux créatures, c'est en raison de leur union spéciale avec la divinité. La dévotion que nous avons pour les Saints, dit saint Thomas, ne se termine pas à eux, elle les dépasse pour s'élever jusqu'à Dieu, car c'est Dieu lui-même que nous honorons dans les Saints : *Devotio quæ habetur ad sanctos Dei, non terminatur ad ipsos, sed transit in Deum, in quantum scilicet in ministris Dei Deum veneramur*[1].

Dans ses controverses avec les Protestants, qui ont toujours rejeté comme idolâtrique le culte de la sainte Vierge et des Saints, Bossuet a souvent rappelé ce principe.

« L'Église enseigne, dit-il dans son *Exposition de la foi catholique*, que tout culte religieux se doit terminer à Dieu comme à sa fin nécessaire ; et si l'honneur qu'elle rend à la sainte Vierge et aux Saints peut être appelé religieux, c'est à cause qu'il se rapporte nécessairement à Dieu[2]. »

« Personne ne nie, dit-il ailleurs, qu'il n'y ait plusieurs créatures qui ont un rapport particulier à l'objet de la religion, c'est-à-dire à Dieu. L'honneur qu'on rend à ses créatures n'est point religieux par lui-même, parce qu'elles ne sont pas Dieu. Mais personne ne peut nier qu'il ne s'y mêle quelque chose de religieux, parce qu'on les honore pour l'amour de Dieu, ou plutôt c'est Dieu même qu'on honore en elles[3]. »

Il ne faudrait pas conclure de là que le culte que nous rendons à la sainte Vierge et aux Saints n'est

1. *Sum. theolog.* 2ª 2æ q. 82, a. 2, ad 3.
2. *Exposition*, n. II.
3. *Fragments relatifs à l'Exposition de la foi catholique*, 1er fragment, du culte qui est dû à Dieu, n. VIII.

que relatif, comme celui des images. On honore les images à cause de la personne qu'elles représentent, et c'est à elle seule que s'adresse le culte qu'on leur rend. Il n'en est pas de même des Saints. Bien que le culte dont ils sont l'objet ne se limite pas à leur personne, il s'adresse pourtant à eux, et il est fondé sur l'excellence de leurs vertus et de leurs mérites. Seulement, comme, en définitive, tout ce qu'il y a en eux de vertu et de sainteté vient de Dieu, le culte que nous leur rendons n'est légitime et ne peut leur plaire qu'autant qu'il « s'y mêle », comme dit Bossuet, un hommage qui s'adresse à Dieu lui-même[1]. Voilà pourquoi le P. Eudes, qui faisait de Jésus le centre de la religion, et qui prétendait que les hommages qu'on lui rend, s'adressent également au Père et au Saint-Esprit[2], recommande si souvent de l'honorer en Marie et dans les autres Saints[3].

Le Vénérable était d'ailleurs convaincu, et à juste

1. Dans le *Fragment* que nous avons cité, Bossuet observe justement que tous les actes de la vie chrétienne se rapportent à Dieu : « Comme ce premier être, dit-il, doit être la fin de toutes les actions humaines, le motif de la religion s'étend à tout : et en ce sens tous les devoirs de la vie chrétienne ont quelque chose de religieux et de sacré. Car peut-on dire, par exemple, que ce ne soit pas un acte de religion que d'exercer la miséricorde, elle qui vaut mieux que les victimes ? Et qu'y a-t-il de plus religieux que la charité fraternelle, que nous voyons préférée à tous les holocaustes ? Que si le respect qu'on rend aux princes et aux magistrats n'avait pas quelque chose de religieux et de sacré, saint Paul aurait-il dit, comme il a fait, qu'il leur faut obéir non seulement pour la crainte, mais encore pour la conscience ? En un mot, toute la vie chrétienne est pleine de religion et de piété. Tout y est religieux, parce que tout est animé par la charité, qui est le sacrifice continuel par lequel nous ne cessons de vouer à Dieu tout ce que nous sommes. »

2. Voir sur cette question notre Introduction au *Royaume de Jésus*, p. 36 sq.

3. Sur la manière d'honorer Jésus dans les Saints, voir le *Royaume de Jésus*, 3 p., §§ 11-17. Voir aussi dans le *Manuel*, 1re partie, l'examen avant midi, première manière, et, dans la 3e partie, l'élévation pour la distribution des Sentences du mois.

titre, que tout l'honneur que l'on rend à la sainte Vierge et aux Saints dans l'Église catholique, renferme implicitement un hommage à la personne de Jésus. C'est du moins ce qui nous semble résulter des paroles suivantes qu'il adresse aux fidèles dans le *Cœur admirable*, pour les décider à recourir au Cœur de Marie :

« Hâtez-vous, qu'est-ce que vous attendez ? Pourquoi différez-vous un seul moment ? N'est-ce point que vous craignez de faire tort à la bonté nonpareille du très adorable Cœur de Jésus, si vous vous adressez à la charité du Cœur de sa Mère ? Mais ne savez-vous pas que Marie n'est rien, et n'a rien, et ne peut rien que de Jésus, et par Jésus, et en Jésus ; et que c'est Jésus qui est tout, qui peut tout et qui fait tout en elle [1] ? Ne savez-vous pas que c'est Jésus qui a fait le Cœur de Marie tel qu'il est, et qui a voulu en faire une fontaine de lumière, de consolation et de toutes sortes de grâces pour tous ceux qui y auront recours dans leurs nécessités ? Ne savez-vous pas que non seulement Jésus est résidant et demeurant continuellement dans le Cœur de Marie, mais qu'il est lui-même le Cœur de Marie, le Cœur de son Cœur, et l'âme de son âme ; et qu'ainsi venir au Cœur Marie, c'est venir à Jésus ; honorer le Cœur de Marie, c'est honorer Jésus ; invoquer le Cœur de Marie, c'est invoquer Jésus [2] ? »

Toutefois le V. P. Eudes souhaitait que les fidèles, et spécialement ceux qui aspirent à la vraie piété, s'habituassent à considérer et à honorer d'un culte explicite Jésus vivant et régnant dans le Cœur de

1. Cf. *Royaume de Jésus*, 3ᵉ p., § 11.

2. *Cœur admirable*, l. 2, ch. 5, sect. unique. Dans l'*Enfance admirable*, 3 p., ch. 15, le P. Eudes avait déjà dit, dans un sens analogue, que « Marie donne à son Fils tout ce qu'on lui offre, sans se rien réserver ».

sa divine Mère. Il les en pressait déjà dans le *Royaume de Jésus*, et lorsque, dans ce livre, il traite de la dévotion à la sainte Vierge, il est à remarquer qu'il fait précéder son Élévation à Marie d'une Élévation à Jésus, pour l'honorer dans ce qu'il est et dans ce qu'il opère en sa divine Mère. Plus tard, à mesure qu'il attribua à Marie une place plus grande dans sa dévotion, il le fit encore avec plus d'insistance. Voilà pourquoi, dans tous ses ouvrages sur le saint Cœur de Marie, tout en célébrant avec complaisance les perfections et les vertus de la sainte Vierge, il nous invite à élever nos regards jusqu'à la personne adorable de Jésus qui en est l'auteur, et qui, à ce titre, a un droit spécial à nos louanges et à notre amour : *Jesum in Corde Mariæ regnantem venite adoremus.*

Ce serait trop peu de dire qu'il n'y a là rien que de très légitime. Il est impossible, croyons-nous, de n'y pas voir une magnifique application de la doctrine catholique dans ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé.

II. — L'objet de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

1. — Le Cœur corporel de Jésus.

Le P. Eudes a conçu la dévotion au Sacré Cœur de Jésus de la même manière que la dévotion au Saint Cœur de Marie. Nous allons donc retrouver dans l'objet de la dévotion au Cœur de Jésus, telle que la comprenait le Vénérable, les mêmes éléments que dans sa dévotion au Cœur de Marie. De fait, dès le début du *Cœur admirable*, le pieux auteur distingue en Jésus, comme en sa divine Mère, trois Cœurs qui n'en font qu'un, et qu'il présente à notre adoration

sous le nom de Cœur de Jésus. « En l'Homme-Dieu, dit-il, nous adorons trois Cœurs qui ne sont qu'un même Cœur... Le premier Cœur de l'Homme-Dieu, c'est son Cœur corporel, qui est déifié, ainsi que toutes les autres parties de son sacré corps, par l'union hypostatique qu'elles ont avec la Personne du Verbe éternel. Le second, c'est son Cœur spirituel, c'est-à-dire la partie supérieure de son âme sainte, qui comprend sa mémoire, son entendement et sa volonté, et qui est particulièrement déifiée par la même union hypostatique. Le troisième, c'est son Cœur divin, qui est le Saint-Esprit, duquel son humanité adorable a toujours été plus animée et vivifiée que de son âme propre et de son propre Cœur. Trois Cœurs dans cet admirable Homme-Dieu, qui ne sont qu'un Cœur, parce que son Cœur divin étant l'âme, le cœur et la vie de son Cœur spirituel et de son Cœur corporel, il les établit dans une si parfaite unité avec lui, que ces trois Cœurs ne sont qu'un Cœur très unique, qui est rempli d'un amour infini au regard de la très sainte Trinité, et d'une charité inconcevable au regard des hommes[1]. »

Désireux de trouver une différence essentielle entre la dévotion au Sacré Cœur, telle que la prêcha le P. Eudes, et celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie, deux écrivains modernes, les PP. Hausherr[2]

1. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 2.

2. « Le V. P. Eudes, dit le P. Hausherr, n'a pris le mot cœur qu'au figuré. A cet égard, aucun doute n'est possible. C'était seulement sous cette forme qu'il pouvait alors produire cette nouvelle dévotion. S'il avait entendu ce terme dans son sens propre, il aurait pu craindre, par la nouveauté de cette expression, de se créer une opposition (de la part des Jansénistes, ennemis puissants et acharnés), et de leur fournir l'occasion désirée d'étouffer à sa naissance le succès de sa doctrine. » « Pour louer le P. Eudes comme prédicateur du Cœur de Jésus, dit encore le P. Hausherr, il faudrait prouver qu'il entendait cette expression du cœur réel de Jésus, et non pas au sens figuré. » « Parmi les adorateurs du Cœur de Jésus,

et Letierce[1], Jésuites, ont prétendu que la dévotion du Vénérable n'avait pour objet que le Cœur spirituel de Jésus, c'est-à-dire son amour, à l'exclusion de son Cœur de chair. On voit combien cette assertion est erronée. Les Pères Haussherr et Letierce ne l'auraient pas émise, s'ils avaient pris la peine d'étudier soit l'office du Sacré Cœur composé par le P. Eudes, soit le livre du *Cœur admirable*[2].

Dans l'office, en effet, les leçons du second Nocturne, tant celles de la fête que celles de l'octave, roulent presque toutes sur la blessure faite au Cœur de Jésus par la lance du soldat romain. Elles ont donc pour objet le Cœur de chair de l'Homme-Dieu.

Quant au *Cœur admirable*, il est vrai que le Père Eudes n'y traite pas, dans un chapitre à part, du Cœur corporel du Sauveur. Obligé d'être court sur le Cœur de Jésus, dans un ouvrage qui a pour sujet

ajoute-t-il, ceux-là seuls peuvent avec raison voir dans le P. Eudes le premier apôtre de ce culte qui, laissant de côté le cœur matériel, prennent pour objet immédiat et unique de leur dévotion le cœur spirituel ou l'amour de Jésus. Nous ne voulons pas contester la légitimité d'un tel culte, mais il faudrait montrer que c'est bien là le culte du Cœur de Jésus approuvé par l'Église et admis par elle dans sa liturgie. » Citations extraites du *Bulletin de Paray*, 15 juin 1887, 15 janvier 1888, et empruntées au livre du R. P. Le Doré, *Les Saints Cœurs*, tome 2, p. 74, 75.

1. « L'objet de la dévotion eudiste n'est nullement le même que l'objet adoré par la B. Marguerite-Marie. On chercherait en vain cette identité parfaite dans le livre XII[e] du grand ouvrage, où, après avoir chanté les perfections du Cœur de la Mère admirable, le P. Eudes s'attache à glorifier spécialement le Cœur adorable de Jésus. Ce Cœur est l'amour immense de Jésus pour son Père et pour les hommes dans tous ses mystères et dans toutes ses manifestations. Le Cœur de chair organe de cet amour est à peine nommé. » Letierce, *Étude sur le Sacré Cœur*, tome 1, p. 112.

2. Le P. Letierce en fit l'aveu au R. P. Le Doré : « Le P. Letierce m'écrivait le 12 novembre 1890 : « J'avoue n'avoir guère étudié que votre livre » (édition de 1870), où la théorie du V. P. Eudes sur le Sacré Cœur de Jésus n'est pas développée. Il n'avait même pas lu, ajoute-t-il, l'office du Sacré Cœur, un des principaux documents qui aident à connaître la doctrine de notre apôtre ». Le

le Cœur de Marie[1], le Vénérable s'est surtout appliqué à mettre en relief l'étendue de son amour pour son Père et pour nous. Toutefois, dans le XIIe livre, on trouve bien des passages qui se rapportent au Cœur de chair du Verbe incarné. Quand, par exemple, le P. Eudes nous dit du Cœur de Jésus que le Saint-Esprit l'a bâti du sang virginal de Marie[2], quand il fait de lui le siège et l'organe des passions déifiées du Sauveur[3], quand il nous le montre sur l'arbre de la croix rompu et brisé par l'excès de la douleur et de l'amour[4], quand il nous le présente ouvert par la lance de Longin et répandant, pour notre rédemption, jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il contenait[5], quand, avec le biographe de la Mère Marguerite du Saint-Sacrement, il nous parle de ses langueurs, de ses abattements et de ses palpitations[6], ou que, avec Lansperge, il nous recommande d'en avoir une image dans nos maisons[7], le Cœur dont il parle est évidemment le Cœur corporel de l'Homme-Dieu.

Parmi les méditations, que renferme ce douzième livre, il y en a une qui, au point de vue qui nous occupe, a une importance spéciale, parce qu'elle roule justement sur l'objet de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Or dans cette méditation, comme dans le passage du livre I, que nous avons cité, le P. Eudes dis-

Doré, *La Dévotion au Sacré Cœur et le V. Jean Eudes*, p. 10. Cette brochure de 32 pages, parue chez Delhomme et Briguet, en 1892, est la réponse du R. P. Le Doré à la critique que fit de son livre sur *Les Sacrés Cœurs* le P. Bouvier, Jésuite, dans les *Études* du 20 mai 1892. Quand on signale l'article du P. Bouvier, il serait équitable de signaler aussi la réplique du R. P. Le Doré. On ne l'a pas toujours fait.

1. *Cœur admirable*, l. 12, ch. 1.
2. Méditations, 2e série, 3e méditation. Cf. ch. 3, et *passim*.
3. Méditations, 2e série, 1e méditation.
4. Ch. 13, et *passim*. — 5. Ch. 15, 20, etc.
6. Ch. 19. — 7. Ch. 16.

tingue en Jésus trois Cœurs, qui n'en font qu'un, son Cœur divin, son Cœur spirituel, et le « très saint Cœur de son corps déifié, qui est une fournaise d'amour divin, et d'un amour incomparable au regard de nous[1]. » Est-ce assez clair, et après des textes aussi formels, comment peut-on soutenir que la dévotion du P. Eudes au Sacré Cœur n'a pour objet que l'amour de Jésus, à l'exclusion de son Cœur de chair ?

J'ajoute que, s'il y a, dans le livre XII, des passages qui ne peuvent s'entendre que du Cœur spirituel ou du Cœur divin de l'Homme-Dieu, comme il y en a d'autres qui ne s'appliquent qu'à son Cœur corporel, l'ensemble du livre les vise tous les trois, parce qu'ils appartiennent tous les trois à la même personne, et qu'il y a entre eux une dépendance et une harmonie si parfaite qu'ils n'ont jamais cessé de battre à l'unisson. Aussi, quand le P. Eudes nous présente le Cœur de Jésus comme une « fournaise d'amour », et c'est ce qu'il fait d'un bout à l'autre du livre XII, il n'entend pas parler uniquement de son Cœur spirituel et de son Cœur divin, comme l'a cru à tort le P. Letierce, sa pensée va plus loin et s'étend jusqu'à son Cœur corporel. Le passage que je viens de citer nous en fournit une preuve évidente. Le P. Eudes y donne expressément au « très saint Cœur du corps déifié » de Jésus le nom de « fournaise d'amour. » Il n'y a là, d'ailleurs, rien que de très légitime ; car si, comme nous l'avons vu, le cœur se trouve associé à toute la vie affective de l'homme, au point que ses affections les plus spirituelles y ont souvent un retentissement profond, les ardeurs de l'amour de Jésus pour son Père et pour nous ne se sont pas renfermées dans l'enceinte de son âme, elles se sont

1. Méditations, 2e série, 6e méditation.

communiquées à son Cœur de chair et en ont fait, en un sens très vrai, une fournaise d'amour. C'est pour cette raison que Notre-Seigneur disait à la B. Marguerite-Marie, en lui montrant son Cœur de chair : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes*, unissant ainsi, dans l'objet qu'il présentait à sa contemplation, son Cœur corporel et son amour pour nous. Et c'est pour cette raison encore qu'à plusieurs reprises le Cœur de Jésus apparut à la Bienheureuse précisément sous la forme d'une fournaise d'amour [1].

En traitant de la dévotion au Saint Cœur de Marie, le P. Eudes s'était appliqué à mettre en lumière les prérogatives qui donnent au cœur une importance exceptionnelle dans l'organisme humain. Il avait montré en lui l'organe le plus noble du corps, le principe de la vie qui circule dans les membres, et surtout le siège et même, nous l'avons vu, l'organe de l'amour et des autres affections sensibles. C'est sur ces prérogatives qu'il s'appuyait pour réclamer un culte spécial en l'honneur du Cœur de la bienheureuse Vierge.

Le culte du Cœur corporel du Verbe incarné repose sur les mêmes principes. A elle seule, l'union hypostatique ne saurait suffire à l'expliquer. Elle s'étend à toutes les parties de l'humanité du Sauveur, et on ne peut songer à faire de chacune d'elles l'objet d'un culte spécial. Si donc on accorde cet honneur au Cœur de Jésus, c'est qu'il y a des titres particu-

1. « Comme notre chère Sœur s'approchait pour recevoir son divin Maître par la sainte Communion, il lui montra son Sacré Cœur comme une ardente fournaise ». *Vie de la Bienheureuse* par les Contemporaines, p. 90. « Le premier jour, dit la Bienheureuse elle-même dans le compte-rendu d'une de ses retraites, le divin Maître me présenta son Sacré Cœur comme une fournaise d'amour. » *Vie et Œuvres de la Bienheureuse*, tome 1, p. 193 (1re Édit.) Voir aussi tome 2, p. 327.

liers, et ces titres il faut évidemment les chercher dans l'excellence qui lui est propre, dans la nature de ses fonctions, et surtout dans sa participation intime à toute la vie affective du divin Maître. Le P. Eudes n'aurait pas manqué de développer ces pensées, s'il avait eu à écrire un traité complet de la dévotion au Sacré Cœur. Dans le *Cœur admirable*, il n'a pas cru devoir le faire, sans doute parce qu'il n'y traite qu'accidentellement du Cœur de Jésus, et que d'ailleurs, dans le premier livre, bien qu'il s'occupât spécialement du Cœur de Marie, il avait également appliqué au Cœur du Sauveur les principes qu'il posait.

Pourtant, le Vénérable ne manque pas d'appuyer, à l'occasion, sur la part que prit le Cœur corporel de l'Homme-Dieu à son amour pour son Père et pour nous, ainsi qu'aux douleurs de toutes sortes dont il fut accablé au temps de sa Passion. Il revient même assez souvent sur les plaies que reçut alors le Cœur du bon Maître.

Les amants du Sacré Cœur ont toujours contemplé avec complaisance la plaie faite au Cœur de Jésus par la lance du soldat romain. Il semble même que ce soit la considération de la plaie du sacré côté qui ait conduit les mystiques du moyen âge à la contemplation et à l'amour du Sacré Cœur. En tout cas, ils ont vu dans la blessure matérielle faite au Cœur inanimé du Sauveur le symbole de son amour et de ses douleurs, en même temps qu'une ouverture qui leur donnait accès dans ce divin Cœur, et leur permettait d'y trouver à la fois un asile et un foyer d'amour. Le P. Eudes connaissait ce que les ascètes du moyen âge ont écrit de cette plaie, et il s'en est souvent inspiré ; il leur a même emprunté toutes les leçons du second Nocturne de l'office qu'il a composé pour la fête du Sacré Cœur et son octave.

Cependant, sainte Brigitte, sainte Gertrude, et au temps même du P. Eudes, Louis Bail avaient fait mention d'une autre plaie qui attira peut-être davantage l'attention du Vénérable, et qu'il n'omet jamais de rappeler avec un profond sentiment d'admiration et d'amour, quand il s'occupe du Sacré Cœur.

On lit, en effet, dans les *Révélations* de sainte Brigitte, qu' « étant en la croix, le divin Sauveur, souffrit pour l'amour de nous des douleurs si vives, si pénétrantes, si violentes et si terribles, que son Cœur se rompit et se brisa [1] », ce qui fut la cause prochaine de sa mort. De sorte que, selon la remarque du P. Eudes, Jésus est mort de douleur et d'amour pour chacun de nous [2], et on peut dire à la lettre, de son Cœur adorable, qu'il fut une victime de douleur et d'amour [3].

On comprend que le Vénérable se soit arrêté à considérer cette plaie qui déchira le Cœur de Jésus, de préférence à celle qu'il reçut plus tard du soldat romain. Celle-ci, en effet, toute mystérieuse et adorable qu'elle est, n'a qu'un rapport extérieur, si l'on peut ainsi dire, avec l'amour du divin Maître. Elle en est la figure, singulièrement expressive sans doute, mais enfin elle n'en est que la figure, et ce n'est qu'après avoir cessé de battre que le Cœur de Jésus la subit. Il n'en est pas de même de la plaie dont parle sainte Brigitte. Elle n'est pas seulement

1. *Cœur admirable*, l. 12, ch. 13. Cf. sainte Brigitte, *Révélations extravagantes*, ch. 51, 106 : Louis Bail, *Théologie affective*, 3e part., Méd. 45.

2. *Cœur admirable*, l. c.

3. Ave, *dolorum victima*,
Centrum crucis, Rex martyrum.
. . . .
Tu *caritatis hostia*,
Mortalium salvatio...
Office du Sacré Cœur, Hymne des I Vêpres.

un symbole, elle est l'effet de l'excès d'amour et de douleur dont fut rempli le Cœur de Jésus sur l'arbre de la croix, un effet qui, dit le P. Eudes, « excelle par-dessus tous les autres[1]. » Seulement cette blessure ne nous est connue que par des révélations privées. La sainte Écriture n'en parle pas, et il n'en est jamais question non plus dans les apparitions de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie. C'est pour cette raison sans doute, que, parmi les théologiens du Sacré Cœur, le P. Eudes est le seul qui s'en soit occupé.

2. — Le Cœur spirituel de Jésus.

Le Cœur corporel du Sauveur ne constitue que partiellement l'objet de la dévotion au Sacré Cœur : il n'en est que l'élément sensible. L'élément spirituel qui doit s'y ajouter pour former avec lui l'objet total de la dévotion, est ce que le P. Eudes appelle le « Cœur spirituel » de l'Homme-Dieu.

Dans un sens large, le Vénérable entend par là la partie supérieure de son âme sainte, celle qui comprend sa mémoire, son entendement et sa volonté[2], et aussi, bien entendu, toutes les perfections et toutes les vertus dont elle est le sujet.

Au sens strict, le Cœur spirituel de Jésus, c'est, dit le P. Eudes, « la volonté de son âme sainte, laquelle est une faculté purement spirituelle, dont le propre est d'aimer ce qui est aimable, et de haïr ce qui est haïssable[3]. » C'est par conséquent, son amour envisagé, non pas dans quelqu'une de ses manifestations, mais dans son principe et son foyer.

1. *Cœur admirable*, liv. 12, ch. 13. — 2. *Ibid*. l. 1, ch. 2.
3. *Cœur admirable*, l. 12, Méditations, 2e série, 6e méditation.

Dans son office du Sacré Cœur, et dans le XII[e] livre du *Cœur admirable*, le P. Eudes s'en tient presque toujours à ce sens restreint. S'il avait écrit un traité complet de la dévotion au Cœur de Jésus, je crois qu'il n'aurait pas manqué de nous faire admirer en détail, je ne dis pas toutes les perfections et toutes les vertus de ce divin Cœur, — cela est impossible, — mais du moins celles dont la contemplation peut le mieux contribuer à nous faire connaître et aimer le divin Maître, et à nous fournir les leçons morales dont nous avons besoin. Il aurait eu soin toutefois de les ramener à l'amour dont elles ne sont, en Jésus comme en nous, que le complet épanouissement[1]. Mais, comme dans le *Cœur admirable* c'est le Cœur de Marie surtout qu'il a en vue, il n'y a voulu envisager le Cœur de Jésus que comme une fournaise d'amour.

Quant à l'objet de cet amour, il est multiple ; car, si Jésus nous a aimés jusqu'à se sacrifier pour nous, il a eu plus d'amour encore pour sa très sainte Mère, et surtout pour son divin Père, et dans la dévotion au Sacré Cœur, le P. Eudes nous invite à honorer le Cœur de Jésus tel qu'il est, avec tout l'amour qui le remplit. C'est pourquoi, dans le *Cœur admirable*, avant de traiter de l'amour de Jésus pour nous, il s'occupe de son amour pour son Père et pour sa divine Mère.

Toutefois, dans l'esprit du P. Eudes, la dévotion au Sacré Cœur a surtout pour objet l'amour de Jésus pour les hommes ; son amour pour son Père n'y occupe, en somme, qu'une place secondaire. La raison en est que Jésus est Dieu comme son Père, et que, sous le voile de son humanité, nous voyons toujours

1. Cf. *Royaume de Jésus*, 2[e] part., § VI ; *Cœur admirable*, liv. 2 ch. 3, etc.

sa divinité qui réclame notre adoration et notre amour, et rien n'est plus propre à nous déterminer à l'aimer et à le servir, que la considération de son amour pour nous. Aussi est-ce cet amour que le P. Eudes a pris pour thème de son office du Sacré Cœur, et il en célèbre avec enthousiasme les ineffables merveilles, tandis qu'il mentionne à peine son amour pour son Père. Il est vrai que, dans le XII[e] livre du *Cœur admirable*, il consacre à celui-ci un chapitre spécial[1]; mais on remarquera que ce chapitre est fort court, et qu'il tend moins à nous faire honorer l'amour de Jésus pour son Père, qu'à nous apprendre à l'utiliser pour la réparation de nos négligences et de nos fautes. Dans le reste du livre, le P. Eudes ne s'occupe guère que de l'amour de Jésus pour les hommes, tant il est vrai que pour lui, comme pour les disciples de la Bienheureuse Marguerite-Marie, c'est cet amour qui, avec le Cœur corporel de l'Homme-Dieu, constitue l'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur[2].

Le Vénérable, d'ailleurs, étudie cet amour du Cœur de Jésus pour nous avec complaisance. Il y voit la source de tous les mystères du Verbe incarné, de tous les états de sa vie, de tout ce qu'il a pensé, dit, fait et souffert pour notre salut[3]; et il en conclut que, s'il est légitime de célébrer une fête en l'honneur du Saint-Sacrement et des principaux mystères de la vie du Sauveur, il est plus juste encore de le faire en l'honneur de son Sacré Cœur[4].

Cette fête devrait même, selon lui, l'emporter sur toutes les autres. « C'est, dit-il, la fête des fêtes en

1. Ch. 2

2. Les preuves abondent. Voir, par exemple, les deux premières méditations sur le Sacré Cœur, à la fin du XII[e] livre.

3. Méditations, 1[e] série, 1[e] méditation.

4. *Cœur admirable*, liv. 12, ch. 7.

quelque manière, d'autant que c'est la fête du Cœur admirable de Jésus, qui est le principe de tous les mystères qui sont contenus dans les autres fêtes qui se font dans l'Église, et la source de ce qu'il y a de grand, de saint, de vénérable dans ces autres fêtes [1]. »

Pour nous donner une idée de l'amour du Cœur de Jésus, le Vénérable nous rappelle les bienfaits inappréciables dont il nous a gratifiés en nous délivrant du péché et en nous méritant la béatitude du ciel [2]. Il nous détaille les libéralités dont le divin Maître nous a comblés, nous donnant son Église pour être notre mère spirituelle, ses Sacrements pour opérer l'œuvre de notre sanctification, ses Saints pour être nos avocats, ses Anges pour être nos protecteurs, sa Mère pour être notre seconde Mère, son Père pour être notre Père, son Saint-Esprit pour être notre lumière et notre conduite, enfin son Cœur, qui est l'origine et le principe de tous ses autres dons, pour être, en même temps que l'objet de notre amour, notre refuge, notre oracle, notre trésor, notre modèle, et même en quelque manière notre cœur [3].

Toutefois, le Vénérable attire notre attention sur

1. Méditations, 1e série, 3e méditation. Il est intéressant de rapprocher de ces paroles du P. Eudes la réponse suivante de la S. Congrégation des Rites, dont nous empruntons la traduction au P. Terrien : « La fête du Sacré Cœur n'a pas pour objet un mystère particulier dont la sainte Église n'ait pas fait mémoire spéciale aux jours solennisés par elle ; c'est comme un résumé des autres fêtes, où l'on célèbre différents mystères : car elle a pour but d'honorer l'immense charité par laquelle le Verbe s'est fait chair pour notre salut, a institué le Sacrement de l'autel, a porté nos péchés, et s'est offert en mourant sur la croix à son divin Père comme victime et comme sacrifice. » Terrien, *La dévotion au Sacré Cœur*, p. 83. Voir le texte dans Gardellini, *Decreta*, tome III, n. 4549 ; ou dans Nilles, *De rationibus festorum SS. Cordis Jesu et purissimi Cordis Mariæ*, tome. I, p. 163. Edit. 1885.

2. *Cœur admirable*, l. 12, ch. 8.

3. *Ibid.*, Méditations, 1e série, 2e méditation.

deux mystères, où reluit d'une manière toute spéciale l'amour du Cœur de Jésus pour nous.

Le premier est le mystère de l'Eucharistie, où Jésus se renferme pour être le compagnon de notre exil, pour adorer et glorifier son Père en notre nom, pour s'immoler chaque jour pour nous, et se donner en nourriture à nos âmes, alors que, en échange de tant d'amour, nous l'abreuvons d'ingratitudes de toutes sortes[1].

Le second est le mystère de la Passion, où Jésus a tant souffert pour nous, et où son Cœur a été, dit le P. Eudes, navré d'une infinité de plaies très sanglantes et très douloureuses[2]. D'après le Vénérable, ces plaies étaient de deux sortes. Les unes provenaient des innombrables péchés du monde. Jésus comprenait l'injure qu'ils font à son Père, et le malheur effroyable qu'ils causent aux âmes en les précipitant dans l'enfer, et à la vue de tant de maux, son Cœur, tout rempli d'amour pour son Père et pour nous, était en proie à d'inconcevables douleurs. Les autres plaies du Cœur de Jésus étaient les peines et les souffrances de ses enfants, et spécialement les tourments réservés aux Martyrs. Le divin Maître fut le premier à en savourer l'amertume ; car il en avait la vue très nette dès le moment de son entrée dans le monde, et la peine qu'il en ressentit aurait suffi, dès lors, à lui donner la mort, si sa toute-puissance n'en avait modéré les effets[3]. Au jour de la Passion, toutes ces douleurs d'ordre moral s'ajoutèrent aux tortures physiques que lui firent endurer ses bourreaux, et c'est sous leur étreinte que, s'il en faut croire sainte Brigitte, son Cœur de chair se brisa et devint momentanément la proie de la mort.

1. *Cœur admirable*, l. 12, ch. 9. — 2. *Ibid.*, ch. 10.
3. *Cœur admirable*, l. c.

On voit par là que, sur ce point encore, le P. Letierce s'est étrangement mépris lorsque, opposant la dévotion du P. Eudes à celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie, il a écrit que l'une, celle du P. Eudes, vise un Cœur *aimant*, et l'autre « un Cœur *aimant* et *souffrant*, toujours sacrifié et crucifié de nouveau par une passion sans cesse renaissante[1]. » Non, le Vénérable ne s'est pas contenté de contempler l'amour du Cœur de Jésus ; comme la Bienheureuse Marguerite-Marie, il en a médité les douleurs, il y a compati de toute la force de son cœur, il s'est efforcé, par l'ardeur de sa charité, de réparer les ingratitudes qui en sont la cause, et il invite ses disciples à en faire autant[2].

3. — Le Cœur divin de Jésus

La dévotion au Sacré Cœur, telle que la prêcha le P. Eudes, a pour objet tout d'abord le Cœur corporel et le Cœur spirituel de l'Homme-Dieu ; mais elle ne s'y arrête pas, elle s'élève jusqu'à ce que le Vénérable appelle son « Cœur divin. »

On pourrait déjà, dans un sens très vrai, appeler divins le Cœur corporel et le Cœur spirituel du Sauveur, puisque l'un et l'autre sont déifiés par l'union hypostatique. De fait, on dit souvent en parlant de l'un ou de l'autre, ou des deux réunis : *le divin Cœur de Jésus*, et le P. Eudes lui-même l'a fait bien des fois. Mais, quand il parle du Cœur divin du Sauveur, en plaçant l'adjectif après le substantif, le Vénérable a en vue un Cœur qui est divin en lui-même, par sa nature propre, et non pas uniquement à raison de la personne dont il relève.

1. Letierce, *Étude sur le Sacré Cœur*, tome 1, p. 112.
2. *Cœur admirable*, l. 12, ch. 9 et 10.

Sous le nom de Cœur divin de Jésus, le P. Eudes désigne parfois le Saint-Esprit. Il le fait surtout lorsqu'il traite du saint Cœur de Marie et qu'il le rapproche du Sacré Cœur de Jésus. En ce cas, pour que le rapprochement soit complet, il distingue, en Jésus comme en Marie, trois Cœurs qui, à certains égards, n'en font qu'un, le Cœur corporel, le Cœur spirituel et le Cœur divin, qui est le Saint-Esprit. « En l'Homme-Dieu, dit-il au début du *Cœur admirable,* nous adorons trois Cœurs qui ne sont qu'un même Cœur. » Et après avoir parlé du Cœur corporel et du Cœur spirituel, il ajoute : Le « troisième Cœur de l'Homme-Dieu, c'est son Cœur divin, qui est le Saint-Esprit, duquel son humanité adorable a toujours été plus animée et vivifiée que de son âme propre et de son propre cœur[1]. » Quelques pages plus loin, le Vénérable répète le même enseignement jusqu'à deux fois dans le même chapitre[2].

Comme le montre le texte que nous venons de citer, quand il fait du Saint-Esprit le Cœur divin de Jésus, le P. Eudes envisage habituellement le Sauveur dans sa nature humaine, et à ce point de vue le Saint-Esprit est en effet le Cœur divin de Jésus, comme il est le Cœur divin de Marie, puisqu'il est le principe de tout ce qu'il y a de grâce et de vie surnaturelle dans le Fils aussi bien que dans la Mère[3]. A ce titre, il a certainement droit à notre culte ; mais

1. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 2. — 2. *Ibid.*, ch. 5.

3. Parfois aussi le P. Eudes dit du Saint-Esprit « qu'il est le Cœur du Père et du Fils » et « qu'ils veulent nous le donner [l'un et l'autre], pour être notre esprit et notre cœur ». Cf. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 2 ; l. 12, ch. 11. Dans ce cas, il est évident que le Vénérable envisage le Verbe incarné dans sa nature divine. Du reste les deux idées se tiennent. Car c'est parce que le Saint-Esprit est l'esprit et le cœur du Père et du Fils, qu'ils nous le donnent l'un et l'autre pour être en quelque manière, notre esprit et notre cœur, et qu'il fut donné en cette qualité à l'humanité du Christ.

on ne peut le faire rentrer dans l'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur, qui, directement, ne s'adresse qu'au Verbe incarné. Il en est seulement l'objet final, comme il est avec le Père et le Fils, l'objet final de la dévotion au saint Cœur de Marie, car, dit Léon XIII, dans l'encyclique *Divinum illud*, le culte que nous rendons au Verbe incarné, aussi bien que celui de la sainte Vierge et des Saints, rejaillit finalement jusqu'à la Trinité : *Cultus enim qui sanctis Cælitibus, qui Virgini Deiparæ, qui Christo tribuitur, is demum in Trinitatem ipsam redundat et desinit.*

C'est ce que M. Baruteil semble avoir oublié, quand il a écrit, sans distinction ni explication, que d'après le P. Eudes la dévotion au Sacré Cœur comprend deux personnes, la personne de Notre-Seigneur et celle du Saint-Esprit[1]. Non, la dévotion au Sacré Cœur, telle que l'entend le P. Eudes, ne comprend pas deux personnes, du moins immédiatement. Elle ne s'adresse directement qu'à la personne du Verbe incarné, et le Saint-Esprit n'y a part qu'autant qu'il est, avec les deux autres personnes de la très sainte Trinité, l'objet final où aboutit nécessairement le culte de l'Homme-Dieu.

Au reste, quand il traite *ex professo* de la dévotion au Sacré Cœur, le Vénérable ne se borne plus à envisager le Verbe incarné dans sa nature humaine, il le considère également dans sa nature divine, et alors il trouve en Jésus lui-même, sans avoir à faire intervenir le Saint-Esprit, ce qu'il appelle le Cœur divin du Sauveur.

En Jésus, en effet, puisqu'il y a deux natures, il y a aussi deux opérations, et partant deux amours : un amour humain qui procède de sa volonté humaine, et qui est créé et fini, comme tout ce qui est humain ;

1. Baruteil, *Genèse du culte du Sacré Cœur de Jésus*, p. 103.

et un amour divin, qui s'identifie avec l'essence divine et est, comme elle, increé et infini. C'est cet amour increé et infini que le P. Eudes désigne d'ordinaire sous le nom de Cœur divin de Jésus.

Pour comprendre dans tous ses détails la doctrine du Vénérable sur ce sujet, il est nécessaire de se rappeler que l'amour divin et increé du Verbe incarné peut être envisagé à deux points de vue distincts. On peut d'abord le considérer comme l'amour qu'il possède en commun avec le Père, et par lequel il est, avec lui, le principe du Saint-Esprit, et alors c'est l'amour *notionel* ou *spiration active*. On peut, en second lieu, l'envisager comme l'un des attributs de l'essence divine, et alors c'est l'amour *essentiel*, qui est commun aux trois personnes de la sainte Trinité, mais qui ne cesse pas pour cela d'être l'amour de chacune d'elles [1].

Parfois, le P. Eudes donne le nom de Cœur divin de Jésus à l'amour notionel. C'est ainsi qu'il écrit dans une de ses méditations : « Le premier Cœur de notre Sauveur, c'est son Cœur divin, qu'il a de toute éternité dans le sein adorable de son Père, qui n'est qu'un Cœur et qu'un amour avec le Cœur et l'amour de son Père, et qui, avec le Cœur et l'amour de son Père, est le principe du Saint-Esprit. A raison de quoi, lorsqu'il nous a donné son Cœur, il nous a aussi donné le Cœur de son Père et son adorable Esprit [2]. » C'est en ce sens aussi que, dans son of-

1. « Diligere in divinis dupliciter sumitur : essentialiter et notionaliter. Secundum quod essentialiter sumitur, sic Pater et Filius non diligunt se Spiritu sancto, sed essentia sua. Secundum vero quod notionaliter sumitur, sic diligere nihil aliud est quam *spirare* amorem, sicut dicere est producere verbum, et florescere est producere flores. Sicut ergo dicitur arbor florens floribus, ita dicitur Pater dicere Verbo, vel Filio, se et creaturam ; et Pater et Filius dicuntur diligentes Spiritu sancto, vel amore procedente, et se et nos. » S. Thom., *Sum. theol.*, 1 p., q. 37, a. 2.

2. *Cœur admirable*, liv. 12, Méditations, 2e série, 6e médit.

fice du Sacré Cœur, le Vénérable dit du Cœur de Jésus qu'il est l'origine du Saint-Esprit : *Origo sacri Flaminis*[1]. Toutefois, dans l'office comme dans le livre du *Cœur admirable*, cette pensée n'apparaît que très rarement. Nous n'avons donc pas à nous y arrêter : ce n'est en somme, qu'un détail dans la théorie de la dévotion au Sacré Cœur telle que le P. Eudes la concevait.

D'ordinaire, le pieux auteur désigne sous le nom de Cœur divin de Jésus l'amour essentiel qui s'identifie, comme nous l'avons dit, avec l'essence divine et en a toutes les perfections. C'est cet amour, commun aux trois personnes divines, mais envisagé dans la personne du Verbe incarné, qui fait, avec l'amour créé du Sauveur, le sujet du XIIe livre du *Cœur admirable*. Très souvent le P. Eudes parle de l'un et de l'autre à la fois, sans distinguer la part qui revient à chacun d'eux dans les bienfaits dont nous a comblés le Cœur de Jésus. Mais souvent aussi, il attribue à l'amour du divin Maître des actes ou des perfections qui ne peuvent s'entendre que de l'amour incréé. C'est ainsi, par exemple, que le pieux auteur explique à diverses reprises que l'amour dont Jésus nous aime est le même que celui dont il est aimé par son Père[2] ; et qu'il est, en toute rigueur, éternel, immense, infini, toujours en acte[3] ; que c'est lui qui a porté le Fils de Dieu à se revêtir de notre nature[4] ; qui a creusé le Purgatoire pour purifier les âmes saintes que des fautes non expiées au-

1. Ave Patris mirabilis
Et Unici Cor unicum :
Origo sacri Flaminis.
Terræ polique vinculum.
Hymne de Matines, 2e strophe.

2. *Cœur admirable*, l. 12, ch. 13. — 3. *Ibid.*, Méditations, 2e série, 4e méditation.

4. *Cœur admirable*, l. 12, Méditations, 1re série, médit. 1 et 2.

raient à jamais exclues du Paradis[1]; qui a créé le feu de l'enfer en vue d'allumer dans nos cœurs le feu de l'amour divin[2]. Il est évident que de telles assertions ne s'appliquent qu'à l'amour incréé de Jésus.

D'après le Vénérable, cet amour incréé est, conjointement avec l'amour créé, la raison spéciale, ou, comme on dit, l'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur.

Que l'amour incréé appartienne de quelque manière à cette dévotion, on ne saurait le nier. Nous avons déjà dit qu'il en est au moins l'objet final. Ajoutons que toute dévotion s'adressant, quel qu'en soit l'objet propre, à la personne entière, tout ce qui constitue cette personne, et même tout ce qui lui est uni personnellement, bénéficie des hommages qu'on lui rend, et, de ce chef encore, l'amour divin participe nécessairement au culte que nous rendons à Jésus dans la dévotion au Sacré Cœur. Mais tout le monde n'admet pas qu'il en soit l'objet propre. De nos jours, un théologien belge, le P. Vermeersch, Jésuite, l'a nié formellement, sous prétexte que le Cœur de chair du Sauveur ne peut symboliser directement que son amour créé, le seul dont il subisse la répercussion[3]. Il semble bien pourtant, comme le fait observer le P. Bainvel[4], que la dévotion des fidèles embrasse conjointement les deux amours et trouve dans le Cœur corporel de Jésus le symbole de l'un et de l'autre. Et parmi les documents ecclésiastiques qui se rapportent à la dévotion

1. *bid.*, ch. 7. — 2. *Ibid.*, l. 12, ch. 7.

3. Cf. *Études*, 20 janvier, 20 février, 5 juin 1906. Le P. Vermeersch a réédité ses articles des *Études* dans son livre intitulé : *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus,* 2 p., ch. 1, art. 5. Tournai, Casterman, 1906.

4. *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 151. Voir aussi, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, l'article sur le *Cœur de Jésus,* dont le P. Bainvel est l'auteur.

au Sacré Cœur, il y en a plusieurs qui font entrer l'amour incréé dans l'objet de la dévotion[1], et on n'en cite aucun qui l'exclue.

Quoi qu'il en soit, la pensée du P. Eudes sur ce point n'est nullement douteuse. Pour lui, l'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur, c'est, avec le Cœur corporel du Sauveur, tout son amour pour nous, son amour créé et son amour incréé. Tout en les distinguant, le Vénérable se gardait bien de les séparer. Il tenait au contraire à les unir dans sa pensée et dans son culte, à cause de leur union dans la personne du Verbe incarné, et aussi à cause de leur parfaite conformité et de la dépendance totale dans laquelle l'amour créé resta toujours vis-à-vis de l'amour incréé, qui en était le modérateur et le principe, et qui, en se donnant à lui-même ce prolongement créé, faisait sentir son action jusqu'au Cœur corporel du Sauveur et en réglait tous les battements. Le Vénérable exprimait cette pensée en disant que les trois Cœurs du Sauveur, son Cœur divin, son Cœur spirituel et son Cœur corporel ne font qu'un Cœur, parce que son Cœur divin est l'âme et la vie de son Cœur spirituel, et que celui-ci est, à son tour, l'âme et la vie de son Cœur corporel.

1. Le P. Vermeersch lui-même cite, en essayant d'en atténuer la portée, le décret rendu par la S. Congrégation des Rites le 6 février 1765, où le Saint-Siège proclame que « la messe et l'office du Sacré Cœur tendent à renouveler symboliquement l'amour divin *sous l'impulsion duquel le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine*, et, devenu obéissant jusqu'à la mort, a déclaré donner en exemple aux hommes la mansuétude et l'humilité de son Cœur. » On peut encore citer ce passage de l'hymne *Auctor beate sæculi :*

Amor coegit te tuus
Mortale corpus sumere...

Sur le sens de ces textes, voir Vermeersch, *Pratique et doctrine de la dévotion au S. Cœur*, p. 422 sq. ; et Bainvel, *La dévotion au S. Cœur*, p. 154 sq.

III. — L'union des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie dans la dévotion du V. P. Eudes

Dans le *Royaume de Jésus*, le P. Eudes recommandait aux fidèles de ne point séparer Jésus et Marie, mais d'en faire les deux objets de toutes leurs pratiques de piété. « Nous ne devons point, disait-il, séparer ce que Dieu a uni si parfaitement. Jésus et Marie sont si étroitement liés ensemble, que qui voit Jésus voit Marie, qui aime Jésus aime Marie, qui a dévotion à Jésus a dévotion à Marie. Jésus et Marie sont les deux premiers fondements de la religion chrétienne, les deux vives sources de toutes nos bénédictions, les deux sujets de notre dévotion, et les deux objets que nous devons regarder en toutes nos actions et exercices [1]. » La dévotion au Cœur de Marie n'est qu'une forme de la dévotion à la sainte Vierge, comme la dévotion au Cœur de Jésus n'est qu'une forme de la dévotion au Verbe incarné. Dès lors, il n'est pas surprenant qu'à partir du moment où les Sacrés Cœurs devinrent l'objet ordinaire de sa dévotion, le P. Eudes se soit plu à les réunir dans son culte. L'habitude qu'il avait de ne point séparer la Mère du Fils, ni le Fils de la Mère, l'y conduisait naturellement. Pour avoir l'intelligence complète de la dévotion du Vénérable, il ne suffit donc pas de connaître sa doctrine sur les Sacrés Cœurs considérés en eux-mêmes, il faut de plus examiner quelle idée il se faisait de leur union, et dans quelle mesure il entendait qu'on en fît l'objet d'un culte commun.

1. *Royaume de Jésus*, 3e p., § XI ; Cf. *Enfance admirable*, 1e p., ch. 3.

1. — L'union des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie d'après le P. Eudes.

Le P. Eudes aimait à caractériser les rapports des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie en disant qu'ils ne sont qu'un Cœur. Toutefois, pour qu'on ne se méprît pas sur le sens de ses paroles, il prenait souvent la précaution d'y ajouter un adoucissement ou une explication, en disant qu'ils ne sont qu'un « en quelque manière », « en unité d'esprit, d'affection et de volonté ».

A cet égard, la doctrine du Vénérable tient tout entière dans ces quelques lignes qu'on lit dans son premier ouvrage sur la *Dévotion au saint Cœur de Marie*, et qu'on retrouve textuellement dans le *Cœur admirable* : « Encore que le Cœur de Jésus soit différent de celui de Marie, et qu'il le surpasse infiniment en excellence et sainteté, si est-ce que Dieu a uni si étroitement ces deux Cœurs, qu'on peut dire avec vérité qu'ils ne sont qu'un Cœur, parce qu'ils ont toujours été animés d'un même esprit, et remplis des mêmes sentiments et affections [1]. »

Les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie sont donc deux Cœurs physiquement distincts, dont l'un surpasse l'autre infiniment en excellence et en sainteté. Seulement, il y eut toujours entre eux une telle communauté d'esprit, d'affections et de volonté, que moralement ils ne font qu'un Cœur. Voilà en deux mots toute la doctrine du P. Eudes sur ce point. Elle ne contient rien de singulier ni de nouveau. C'est la doctrine que l'Église catholique a toujours professée.

En étudiant la question de plus près, il est aisé de voir que l'union morale des Sacrés Cœurs de Jé-

1. *La Dévotion au T. S. Cœur de Marie*, p. 18., édit. 1663. *Cœur admirable*, l. 11, Méditation pour le troisième jour de l'octave.

sus et de Marie se résoud dans les trois liens de dépendance, de conformité et d'amour qui rattachent le cœur des fidèles à celui de Jésus, avec cette différence qu'entre le Cœur de Jésus et celui de sa divine Mère, la perfection de ces liens répond à l'excellence incomparable que donne à Marie sa dignité de Mère de Dieu.

Voyons ce qu'en dit le P. Eudes.

La dépendance qui existe entre le Cœur de Jésus et celui de Marie varie suivant le point de vue auquel on se place.

Au point de vue naturel, Jésus a voulu dépendre de la très sainte Vierge. C'est dans son sein qu'il s'est incarné, et c'est d'elle qu'il a reçu le corps dont il s'est revêtu. D'où il suit, comme le dit saint Augustin, que la chair de Jésus est la chair de Marie. Le Cœur de Jésus est aussi, en un sens, le Cœur de Marie, puisque c'est du Cœur de Marie qu'il a reçu, d'une façon plus ou moins médiate, les éléments qui le constituent et la vie qui l'anime. Le P. Eudes n'a pas manqué d'en faire la remarque [1]. Toutefois, ce n'est pas sur cette dépendance qu'il insiste le plus, mais bien sur celle qui, dans l'ordre surnaturel, rattache le Cœur de Marie à celui de Jésus.

A ce point de vue, les rôles se trouvent renversés, et au lieu de communiquer la vie au Cœur de Jésus, c'est Marie qui la reçoit de lui, puisqu'elle fait partie, comme nous, du corps mystique dont Jésus est le chef. « Le Cœur de Jésus, dit le P. Eudes, est le principe de la vie de la Mère de Dieu. Car, pendant que cette Mère admirable portait son Fils bien-aimé dans ses bénites entrailles, comme son Cœur virginal était le principe de la vie corporelle et naturelle de son divin Enfant, le Cœur de cet Enfant adorable

1. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 5, et passim.

était aussi le principe de la vie spirituelle et surnaturelle de sa très digne Mère ; et conséquemment, ce Cœur déifié du Fils unique de Marie était le principe de toutes les pieuses pensées et affections de sa bienheureuse Mère, de toutes les saintes paroles qu'elle disait, de toutes les bonnes actions qu'elle faisait, de toutes les vertus qu'elle pratiquait, et de toutes les peines et douleurs qu'elle souffrait saintement pour coopérer avec son Fils à l'œuvre de notre salut[1]. » Et ce que le Vénérable dit de l'influence du Cœur de Jésus sur la vie surnaturelle de Marie, durant les neuf mois qu'elle le porta dans son sein, il faut évidemment l'étendre à toute la vie de la sainte Vierge. Dans l'ordre surnaturel, en effet, « Marie n'est rien, n'a rien et ne peut rien que de Jésus, par Jésus et en Jésus ; et c'est Jésus qui est tout, qui peut tout et qui fait tout en elle[2] ».

Quand il veut montrer que le Cœur de Marie ne fait qu'un avec le Cœur de Jésus, le P. Eudes a toujours soin d'invoquer ce principe.

Ainsi, dans son petit livre sur la *Dévotion au Cœur de Marie*, après avoir signalé la conformité d'esprit et de sentiment qui a toujours existé entre la Mère et le Fils, il ajoute : « Joint que Jésus est tellement vivant et régnant en Marie, que véritablement il est l'âme de son âme, l'esprit de son esprit et le Cœur de son Cœur ; si bien qu'à proprement parler, le Cœur de Marie, c'est Jésus. Et ainsi, honorer et glorifier le Cœur de Marie, c'est honorer et glorifier Jésus[3]. » Et cet enseignement, le P. Eudes le reproduit en termes identiques dans le *Cœur admirable*[4].

1. *Cœur admirable*, l. 12, Méditations, 2e série, cinquième méditation.
2. *Cœur admirable,* l. 2, ch. 5, section unique.
3. *La dévotion au T. S. Cœur de Marie*, p. 19, édit. 1663.
4. Liv. 11, Méditations, 1e série, pour le troisième jour de l'octave.

La perfection de la vie mystique de Jésus dans nos âmes se mesure, d'une part, à l'action qu'exerce en nous le Saint-Esprit que Jésus nous donne pour être, en quelque manière, notre esprit et notre cœur, et, d'autre part, à la docilité avec laquelle nous nous laissons conduire par ce divin Esprit. Or il n'est personne à qui Jésus ait communiqué son Esprit avec autant de plénitude qu'à la très sainte Vierge. Elle en fut remplie dès le moment de sa Conception dans une mesure proportionnée à sa dignité, et d'autre part, dès ce moment aussi, elle se laissa conduire par lui avec une docilité si parfaite, qu'elle n'opposa jamais à son action la moindre résistance. C'est pour exprimer cet abandon complet du Cœur de Marie à l'action du Saint-Esprit, que le P. Eudes répète si souvent que Jésus vit et règne en sa divine Mère. Si, en effet, Jésus vit dans toutes les âmes qui possèdent la grâce sanctifiante, il ne règne que dans celles qui sont mortes à elles-mêmes et qui suivent en tout la conduite du Saint-Esprit. Il est bien rare que les chrétiens en arrivent là, si tant est que quelques-uns y arrivent en cette vie. La sainte Vierge, au contraire, s'éleva du premier coup à cette perfection ; car « jamais, dit le P. Eudes, son Cœur virginal n'a eu d'autres inclinations ni d'autres mouvements que ceux qu'il a reçus de celui qui régnait absolument en lui[1] ».

Le Vénérable a exprimé cette pensée d'une manière bien gracieuse dans un passage du *Cœur admirable*, où il compare le Cœur de Marie à la harpe de David. « La harpe du saint roi David, dit-il, représente excellemment le Cœur de Marie, lequel est la vraie harpe du véritable David, c'est-à-dire, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car c'est lui-même qui l'a

1. *Cœur admirable*, l. 3, ch. 3, sect. 1.

faite de sa propre main. C'est lui seul qui la possède et qui l'a toujours possédée. Jamais [elle] n'a été en d'autre main qu'en la sienne ; jamais [elle] n'a été touchée d'autres doigts que des siens, parce que ce Cœur virginal n'a jamais eu aucuns sentiments, ni affections, ni mouvements que ceux qui lui ont été donnés par le Saint-Esprit.

« Les cordes de cette harpe, ce sont toutes les vertus du Cœur de Marie, spécialement sa foi, son espérance, son amour vers Dieu, sa charité vers le prochain, sa religion, son humilité, sa pureté, son obéissance, sa patience, sa haine contre le péché, son affection pour la croix, et sa miséricorde. Douze cordes sur lesquelles le divin Esprit a fait résonner aux oreilles du Père éternel une si merveilleuse harmonie, et des cantiques d'amour si mélodieux, qu'en étant tout charmé, il a oublié toutes les colères qu'il avait contre les pécheurs, a quitté les foudres dont il était armé pour les perdre, et a donné son propre Fils pour les sauver[1]. »

Et le Vénérable continue ce gracieux tableau en décrivant l'usage que le Fils de Dieu a fait de sa harpe, et les cantiques admirables qu'il lui a fait chanter.

L'abondante communication que Jésus fit à Marie du divin Esprit qui l'animait, jointe à la docilité qu'elle apporta de son côté à se laisser conduire par lui, eut pour résultat d'établir entre le Cœur du Fils et celui de la Mère une admirable conformité. Les pensées, les affections, les vertus, les joies, les douleurs du Cœur de Jésus devinrent celles du Cœur de Marie, à tel point qu'entre ces deux Cœurs il n'y eut jamais, comme dit le P. Eudes, qu'une seule et même vie[2].

1. *Cœur admirable*, ch. 2.
2. Voir la collecte de l'office du Cœur de Marie.

Le Vénérable a exprimé cette pensée de bien des manières.

Parfois il dit simplement que Marie se conformait en tout à la volonté de son divin Fils. « N'ayant qu'un Cœur, qu'une âme, qu'un esprit et qu'une volonté avec Jésus, écrit-il, Marie voulait tout ce qu'il voulait, elle faisait et elle souffrait en quelque façon avec lui et en lui tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il souffrait. De sorte que, lorsqu'il s'immolait en la croix pour notre salut, elle le sacrifiait aussi avec lui pour la même fin[1]. »

Ailleurs, il nous montre le Cœur de Marie « tout transformé au Cœur de Jésus[2]. »

D'autres fois, pour mieux rendre sa pensée, il a recours à des images variées, et le Cœur de Marie nous est presenté comme un miroir où se réfléchissent toutes les vertus du Cœur de Jésus, un écho qui en répète fidèlement toutes les émotions, une harpe qui vibre toujours à l'unisson avec lui.

« Le Cœur de la Mère du Sauveur, dit le Vénérable, est comme un divin miroir, dans lequel son Fils bien-aimé a dépeint et représenté, d'une manière très excellente, toutes les vertus qui règnent dans son divin Cœur. De sorte que, qui pourrait voir le Cœur de la Reine des Anges, comme les Anges le voient, y verrait une image vivante et parfaite de l'amour, de la charité, de l'humilité, de l'obéissance, de la patience, de la pureté, du mépris du monde, de la haine du péché, et de toutes les autres vertus du très adorable Cœur de Jésus[3]. »

« Entre plusieurs grands miracles que le Sauveur

1. *Cœur admirable*, l. 2, ch. 4, sect. 1.
2. *Cœur admirable*, l. 12, Méditations, 1re série, neuvième méditation.
3. *Cœur admirable*, l. 11, Méditation pour le troisième jour de l'octave.

fait sur le Calvaire, dit ailleurs le P. Eudes, le plus signalé, selon le sentiment de saint Augustin, est le miracle de bonté et de charité qu'il fait en faveur de ceux qui le crucifient, en priant son Père de leur pardonner. Or, au même temps qu'il fait ce miracle, il est dans le Cœur de sa sainte Mère, lui communiquant la même charité dont le sien est rempli au regard de ces misérables, et l'excitant à faire la même chose qu'il fait pour eux. J'entends sa très bénigne voix qui parle ainsi pour eux à son Père : *Mon Père*, *pardonnez-leur*, *car ils ne savent ce qu'ils font*. Mais j'entends aussi cette même voix qui, faisant un écho dans le Cœur de sa divine Mère, lui fait dire derechef ces mêmes paroles : *Mon Père*, *pardonnez-leur*, *car ils ne savent ce qu'ils font*.

« C'est sur le Calvaire que le Fils unique de Marie, par un excès de bonté incompréhensible, nous fait un don inestimable, lorsque parlant à un chacun de nous en la personne de saint Jean, et parlant de sa sainte Mère, il nous dit : *Ecce Mater tua* : « Voilà votre Mère. » C'est là aussi que cette Mère de Jésus, qui n'a qu'un même sentiment et une même volonté avec son Fils, se donne à nous d'un même Cœur et avec un pareil amour, pour être notre véritable Mère ; et qu'ayant reçu ces paroles de son Fils dans son Cœur maternel, elles y font un autre écho, qui les prononce derechef et qui dit à un chacun de nous en particulier : *Ecce Mater tua* : Voilà votre Mère. De sorte que Jésus nous dit : Voilà votre Mère ; et Marie nous dit aussi : Voilà votre Mère[1]. »

« Notre adorable David, dit encore le P. Eudes en parlant du Verbe incarné, a plusieurs harpes que son Père éternel lui a données... Sa première et souveraine harpe, c'est son propre Cœur... C'est sur

1. *Cœur admirable*, l. 3, ch. 6.

cette harpe qu'il a chanté continuellement durant sa vie mortelle en la terre, et qu'il chantera éternellement dans la gloire du ciel, mille et mille cantiques d'amour, de louange et d'action de grâces à son Père..., mais d'un ton infiniment plus élevé, et d'un chant infiniment plus saint, plus doux et plus charmant que ceux qu'il a chantés et qu'il chante sur sa seconde harpe..., qui est le Cœur de sa très digne Mère.

« Ces deux Cœurs néanmoins et ces deux harpes sont unies si étroitement ensemble, qu'elles ne sont, en quelque façon, qu'une seule harpe qui n'a qu'un même son et un même chant, et qui chante les mêmes cantiques. Quand la première chante un cantique d'amour, la seconde chante un cantique d'amour. Quand la première chante un cantique de louange, la seconde chante un cantique de louange. Si le Cœur de Jésus aime son Père, le Cœur de Marie l'aime avec lui... Tout ce que le Cœur de Jésus aime, le Cœur de Marie l'aime. Tout ce que le Cœur de Jésus hait, le Cœur de Marie le hait. Tout ce qui réjouit le Cœur du Fils, réjouit le Cœur de la Mère. Ce qui crucifie le Cœur du Fils, crucifie le Cœur de la Mère. *Erant enim*, dit saint Augustin, *duæ citharæ mysticæ, quarum una sonante, resonat altera, nullo etiam pulsante*[1]. »

La sainte Vierge a été associée à tous les mystères de la vie du Sauveur, mais elle a participé d'une manière toute spéciale au mystère de sa sainte Passion.

« Qui pourrait compter, dit le P. Eudes, toutes les douleurs très violentes et toutes les plaies très sanglantes dont le Cœur maternel de la Mère de Jésus a été navré durant toute sa vie, et spécialement au temps de la Passion de son Fils ?.. *Factum*

1. *Cœur admirable*, l. 3, ch. 2.

est Cor Virginis, dit saint Laurent Justinien, *speculum clarissimum Passionis Christi, et imago perfecta mortis ejus* : « Le Cœur de la bienheureuse Vierge a été fait comme un miroir très clair de la Passion de son Fils Jésus, et une image parfaite de sa mort[1]. »

Dans le *Cœur admirable*, le P. Eudes s'étend à plusieurs reprises sur la compassion de Marie, et il se fait l'écho de ce que les Pères en ont écrit de plus touchant. Il résume leurs enseignements en nous montrant, dans le Cœur de Marie, l'image du Calvaire, une mer d'amertume et de souffrance, le centre de la Croix et le Roi des Martyrs[2].

« La bienheureuse Vierge étant, dit le Vénérable, plus remplie de l'esprit, des sentiments et de l'amour de son Fils que tous les Saints, elle seule a plus aimé la croix que tous les Saints ensemble. Elle l'a tant aimée, que l'on peut dire véritablement que, durant qu'elle était en la terre, son Cœur était le centre de la croix ; car les croix venaient à la foule de toutes parts se rendre dans son Cœur comme dans leur centre[3]. »

Pour justifier le titre de Roi des Martyrs qu'il donne au Cœur de Marie, le P. Eudes établit que le martyre de la sainte Vierge au pied de la croix, fut incomparablement plus douloureux que celui de tous les autres Martyrs ; et l'une des raisons qu'il en apporte, c'est que le martyre qu'elle eut à souffrir fut celui de son divin Fils. « Cette divine Mère, dit-il, voyant son Fils bien-aimé plongé dans un abîme de douleurs et de supplices très atroces, souffrait dans son Cœur tous les tourments qu'il endurait en

1. *Cœur admirable,* l. 11, Méditation pour le cinquième jour de l'octave. Le P. Eudes s'est inspiré du texte de saint Laurent Justinien en divers endroits de la messe et de l'office du saint Cœur de Marie.

2. *Cœur admirable,* l. 9, ch. 12. — 3. *Ibid.*

son corps, et les souffrait avec autant de douleur qu'elle avait d'amour pour lui, et par conséquent avec une douleur en quelque façon infinie. De sorte que l'amour qui consolait les autres Martyrs, crucifiait la bienheureuse Vierge, et faisait que les tourments de son Fils lui étaient plus sensibles que si elle-même les avait endurés ; et qu'elle aurait mieux aimé souffrir tous les supplices de tous les Martyrs, et même tous les tourments de la terre et de l'enfer, que de voir son très cher Fils abandonné, comme il l'était, à la fureur des Juifs... C'est ainsi que le martyre de Jésus était le martyre de Marie. *Quot læsiones in Corde Filii*, dit saint Jérôme, *tot vulnera in Corde Matris :* « Toutes les plaies que le Fils de Marie souffrait en son corps étaient autant de plaies dans le Cœur de sa très sainte Mère ». *Vulnera Christi morientis*, dit saint Bernard, *erant vulnera Matris dolentis* : « Toutes les douleurs de Jésus mourant étaient les douleurs de sa très digne Mère souffrant avec lui. » De sorte que, qui aurait pu voir le Cœur de la Mère du Sauveur, étant au pied de la croix, y aurait vu un portrait accompli de Jésus crucifié. *In corpore Filius*, dit saint Laurent Justinien, *in Corde Genitrix erat crucifixa :* « Le Fils de Marie était crucifié en son corps, et la Mère de Jésus était crucifiée en son Cœur[1]. »

On n'aurait qu'une idée bien imparfaite de la compassion de Marie, si on n'y voyait qu'une participation matérielle, pour ainsi dire, à la Passion de Jésus.

1. *Cœur admirable*, l. c. Dans l'hymne des II Vêpres de l'office du saint Rosaire, on trouve la strophe suivante qui reproduit d'une manière frappante la pensée du P. Eudes :

Ave dolens et intimo
In Corde agonem, verbera,
Spinas crucemque Filii
Perpessa, Princeps Martyrum.

Le drame du Calvaire est profondément mystérieux. Ce fut un sacrifice où le Souverain Prêtre, qui est Jésus, s'offrit à son Père pour l'expiation du péché et la rédemption du genre humain. Et ce sacrifice, entouré de tant d'humiliations et de souffrances, Jésus l'offrit avec de tels sentiments d'amour pour son Père et pour nous, que le jour de sa Passion fut pour son Cœur un jour de joie.

Marie avait reçu l'intelligence de ce mystère. Elle savait que le Verbe s'était incarné pour l'expiation des péchés du monde, et longtemps à l'avance, entrant dans ses sentiments de prêtre et d'hostie, elle l'offrit à Dieu dans le secret de son Cœur, et elle s'offrit elle-même avec lui pour satisfaire à la divine Justice. Quand l'heure suprême arriva, elle voulut être au pied de la croix, pour y consommer, au milieu d'inexprimables douleurs, le sacrifice de son Fils et le sien, et coopérer ainsi, en quelque manière, à l'œuvre de la Rédemption. C'est ainsi que, durant toute sa vie, et spécialement au temps de la Passion, Marie fit de son Cœur un autel, où elle sacrifia son Fils bien-aimé, et ne cessa de s'immoler avec lui. « C'est sur cet autel, dit le P. Eudes, que la sainte Vierge a sacrifié à Dieu toutes les choses de ce monde... C'est sur cet autel qu'elle a sacrifié à Dieu son être, sa vie, son corps, son âme... et généralement tout ce qu'elle était, tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle pouvait. C'est sur cet autel qu'elle a offert à sa divine Majesté le même sacrifice que son Fils Jésus lui a offert sur le Calvaire. Cet adorable Sauveur ne s'est sacrifié qu'une fois à son Père sur l'autel de la croix ; mais sa sainte Mère l'a immolé dix mille fois sur l'autel de son Cœur, et ce même Cœur a été comme le prêtre qui l'a immolé, et il s'est immolé aussi avec lui. De sorte que l'on peut dire que ce Cœur admirable a fait l'office de prêtre dans ce

sacrifice, et y a tenu lieu de victime et d'autel. Oh ! quel honneur est dû à ce saint prêtre ! Quel respect à cette précieuse victime ! Quelle vénération à ce sacré autel[1]. »

Ce rôle quasi sacerdotal que remplit Marie au pied de la croix est bien connu. Les Pères et les Docteurs catholiques se sont plu à le mettre en lumière. Il a valu à la sainte Vierge le titre de Corédemptrice du genre humain qu'on lui donne souvent, et celui de Mère des chrétiens que Jésus lui décerna lui-même, au moins d'après l'interprétation devenue commune, lorsqu'il lui dit en parlant de saint Jean et du peuple chrétien qu'il représentait : *Femme, voilà votre Fils.*

Le P. Eudes aime à rappeler cette doctrine qui met dans un si puissant relief la conformité et l'union du Cœur de Marie à celui de Jésus ; et, quand il le fait, il est rare qu'il ne cite pas un texte de sainte Brigitte, où le divin Maître déclare que sa Mère et lui n'ont eu qu'un Cœur pour opérer, sur le Calvaire, le rachat de l'humanité. « Les Pères disent hautement, écrit le Vénérable, que la Mère du Sauveur a coopéré avec lui, d'une manière très particulière, à ce grand ouvrage de notre Rédemption. Et c'est pourquoi cet adorable Rédempteur parlant à sainte Brigitte, dont les Révélations sont approuvées de l'Eglise, lui dit que lui et sa sainte Mère avaient travaillé unanimement, *uno Corde*, au salut du genre humain[2]. »

1. *Cœur admirable*, l. 3, ch. 4, sect. 5. Cf. l. 11, méditation pour le sixième jour de l'octave, et *passim*. On retrouve la même pensée dans l'office du saint Cœur de Marie, par exemple dans la 3e antienne des II Vêpres, dont voici le texte : « Christus Jesus, hostia sancta, semel in ara crucis, multoties in altari Cordis Virginis æterno Patri oblatus est, alleluia. »

2. *Cœur admirable*, l. 12, Méditations, 1e série, neuvième méditation. Cf. l. 1, ch 5, et *passim*. C'est évidemment le texte de sainte

Si les liens de dépendance et de conformité dont nous venons de parler unissaient étroitement les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, l'amour qu'ils se portaient mutuellement créait entre eux un lien encore plus fort. L'amour, en effet, tend à l'union, comme l'expliquent les philosophes, et les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ont toujours été embrasés l'un pour l'autre d'un amour dont l'intensité dépasse la portée de notre intelligence. Qu'on juge par là de la perfection de leur union !

Dans le *Cœur admirable*, il est souvent question de l'amour de Jésus pour Marie. A vrai dire, l'ouvrage tout entier roule sur ce sujet, puisque c'est l'amour de Jésus qui a enrichi le Cœur de Marie de toutes les perfections qui en font la merveilleuse beauté. Toutefois, le Vénérable a voulu en traiter à part dans le XII[e] livre. Là, il consacre plusieurs chapitres à montrer que le Cœur de Jésus est une fournaise d'amour à l'égard de Marie. « Les grâces inexplicables et inconcevables dont notre Sauveur a comblé sa bienheureuse Mère, font voir manifestement, dit-il, qu'il a un amour pour elle qui est sans mesure et sans bornes ; qu'après son divin Père, elle est le premier et le plus digne objet de son amour ; et qu'il l'aime plus, elle seule, incomparablement, que tous ses Anges, tous ses Saints et toutes ses créatures ensemble[1]. » Et pour justifier cette assertion, le P. Eudes passe en revue les principaux privilèges que Jésus a daigné accorder à sa sainte Mère.

Le Vénérable n'apporte pas moins de complaisance

Brigitte qui a inspiré l'antienne suivante, dont on se sert dans les instituts du V. P. Eudes pour faire mémoire des Sacrés Cœurs : « Tibi laus, tibi honor, tibi gloria, o amantissime Jesu, qui dedisti Cor tuum dilectissimæ Matri tuæ, ut ipsa tibi uno Corde in salutem humanam cooperans, digna Salvatoris Mater effici mereretur. »

1. *Cœur admirable*, l. 12, ch. 3.

à exalter l'amour de Marie pour Jésus. Voici en quels termes il essaye, dans le livre VI[e], d'en donner une idée : « L'amour de la Mère de notre Rédempteur était infini en quelque façon. Car le Père éternel l'ayant choisie pour l'associer avec lui dans sa divine Paternité, et pour la rendre Mère du même Fils, dont il est le Père, il lui a communiqué aussi l'amour inconcevable qu'il a pour ce même Fils, et un amour conforme à la dignité infinie de sa divine maternité. Oh ! quel doit être l'amour d'une telle Mère au regard d'un tel Fils ! C'est une Mère qui tient lieu de père et de mère au regard de son Fils, et qui, par conséquent, porte dans son Cœur un amour de père et de mère au regard de lui. C'est une Mère qui aime tant son Fils que, quand l'amour de tous les pères et de toutes les mères qui ont été, sont et seront, se trouverait ramassé dans le cœur d'une seule mère, à peine serait-il une étincelle de la très ardente fournaise d'amour qui brûle dans le Cœur de la Mère du Sauveur pour son très cher Fils. C'est un Fils unique et très uniquement aimé de sa Mère. C'est un Fils infiniment aimable, infiniment aimant, et en quelque manière infiniment aimé. C'est un Fils qui contient en soi tout ce qu'il y a de plus beau, de plus riche, de plus désirable, de plus admirable et de plus aimable dans le temps et dans l'éternité. C'est un Fils qui est tout à sa Mère : car c'est son fils, c'est son frère, c'est son père, c'est son époux, c'est son trésor, c'est sa gloire, son amour, ses délices, sa joie, son âme, son cœur, sa vie, son Dieu, son Créateur, son Rédempteur et son tout. Jugez de là quel est l'amour d'une telle Mère au regard d'un tel Fils[1]. »

Ailleurs, le pieux auteur analyse la perfection de cet amour, et, après en avoir célébré la continuité,

1. *Cœur admirable,* l. 6, or. 4.

l'intensité, la tendresse, il en signale les effets. L'un des principaux est précisément celui dont nous nous occupons, l'union du Cœur de Marie à celui de Jésus. « Cet amour très ardent du Cœur de Marie, dit-il, l'unit avec son Fils Jésus d'une union si forte et si merveilleuse, que la mort, qui a rompu l'union très étroite de l'âme sainte et du corps adorable de Jésus, n'a pu avoir aucune atteinte sur l'union inviolable qui est entre ce divin Sauveur et sa très chère Mère. Quand la cruelle lance du soldat inhumain perça le côté et le Cœur de Jésus pendant en la croix, elle ne causa aucune douleur à son âme, car elle n'était plus dans son Cœur ni dans son corps, la mort l'en ayant séparée ; mais elle transperça l'âme de sa bienheureuse Mère et la navra d'une plaie très sanglante et très douloureuse, car son amour la tenait unie au corps et au Cœur de Jésus. Oh ! qu'il est bien vrai que l'amour est plus fort que la mort, puisque la mort peut bien séparer l'âme de Jésus d'avec son corps, et que l'amour unit si intimement le Cœur et l'âme de Marie avec Jésus, que la plus cruelle de toutes les morts ne peut les en séparer[1]. »

Voilà comment le P. Eudes entend l'union des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et dans quel sens il répète souvent que ces deux Cœurs n'en font qu'un. Sa doctrine, si grande et si belle, défie toute critique.

L'expression dont il se sert est également très naturelle et très juste.

Rien de plus commun, en effet, que de dire de deux personnes unies par les liens d'une mutuelle affection, qu'elles n'ont entre elles qu'un cœur et qu'une âme. C'est une manière de parler usitée

1. *Cœur admirable*, l. 9, ch. 3, sect. 2.

dans toutes les langues. Saint Luc s'en est servi pour dépeindre la charité qui régnait parmi les premiers chrétiens[1]. Saint Bernard n'en a pas trouvé de meilleure pour marquer son union avec Jésus-Christ[2]. Est-il étonnant que le P. Eudes l'ait employée pour exprimer l'union du Cœur de Marie à celui de son divin Fils ? S'il fut jamais permis de dire de deux cœurs qu'ils n'en font qu'un, c'est évidemment le cas, car jamais cœurs ne furent aussi parfaitement unis.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que le langage du P. Eudes est équivalemment celui de Notre-Seigneur lui-même. Dans la prière qui suivit la Cène, le divin Maître demanda à son Père de faire régner entre ses disciples une union si parfaite, qu'elle fût l'image de celle qui les unit l'un à l'autre. Qu'ils soient un, répétait-il avec insistance : *sint unum*[3] ! Et il se donnait lui-même comme le lien qui devait les unir entre eux et les rattacher à Dieu. Unis à Jésus, ils n'auraient entre eux et avec lui qu'un cœur, qu'une âme, qu'une vie, et de la sorte ils arriveraient à l'union parfaite avec Dieu lui-même : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum*[4]. Cette union

1. *Act.*, IV, 32.

2. « Sicut oculi capitis mei corporalis mei oculi vere sunt, ita et spiritualis cor, cor meum est. Bene ergo mihi est : Ego vere cum Jesu cor unum habeo. » *Ex tract. de Passione Domini*, super illud Joannis : Ego sum vitis vera, cap. 3. L'auteur de ce traité serait saint Bonaventure, d'après l'édition de ses Œuvres publiées à Quarachi, 1892-1902.

3. Joan. XVII, 21, 22, 23.

4. Joan. XVII, 23. Il semble bien que le P. Eudes se soit inspiré du texte de saint Jean dans plusieurs passages de ses offices en l'honneur des Sacrés Cœurs, par exemple dans le 6e répons de l'office du S. Cœur de Marie, et dans le 2e de l'office du Cœur de Jésus. Voici le premier : « Corde et animo Christo canamus gloriam, qui Cor suum dedit sanctissimæ Matri suæ, et Spiritum suum posuit in medio ejus : ut sint Cor unum et anima una. » Voici le second : « Quoniam estis Filii Dei et membra Christi, po-

parfaite des chrétiens entre eux et avec Jésus-Christ est, aux yeux du P. Eudes, le fruit principal de la dévotion aux Sacrés Cœurs. Il en trouve le modèle dans l'union du Cœur de Marie à celui de Jésus, et c'est pour cela qu'il se plaît à en célébrer la perfection[1]. C'est pour cela aussi qu'il aime tant à répéter que ces deux Cœurs, tout distincts qu'ils sont, ne font pourtant moralement qu'un seul Cœur. On le voit, en parlant de la sorte, le P. Eudes n'est que l'écho du divin Maître.

Le Vénérable pouvait également s'autoriser de l'exemple de saint François de Sales. Voici en quels termes l'Évêque de Genève parle de l'union des Sacrés Cœurs dans son *Traité de l'amour de Dieu* : « Si les premiers chrétiens furent dits n'avoir qu'un cœur et une âme, à cause de leur parfaite et mutuelle dilection,... ô vrai Dieu, combien est-il plus véritable que la sacrée Vierge n'avait qu'une âme, qu'un Cœur et qu'une vie avec son Fils » ? « Ce n'était plus union, ajoute-t-il, mais unité de cœur, d'âme et de vie entre cette Mère et ce Fils[2]. » L'énergie de ces paroles est bien remarquable. Le P. Eudes en avait été vivement frappé. Il les cite dans le *Cœur admirable*[3], et je suis convaincu qu'il s'en inspirait déjà, lorsqu'il écrivait dans son livre sur la *Dévotion au Saint Cœur de Marie* : « S'il est dit des premiers chrétiens qu'ils n'avaient qu'un cœur et une âme, à raison de la très étroite union et charité mutuelle qui était entre eux, combien davantage peut-on dire de Jésus, Fils de Ma-

suit Deus Spiritum suum et Cor Filii sui in medio vestri ; ut cum Patre et capite vestro sit vobis Spiritus unus et Cor unum ». Cf. *Cœur admirable*, l. 12, Méditations, 1re série, 6e méditation, et *passim*.

1. *Cœur admirable*, liv. 1, ch. 5, sect. 3.
2. *Traité de l'amour de Dieu*, l. 7, ch. 13.
3. *Cœur admirable*, l. 8, ch. 3, sect. 10.

rie, et de Marie, Mère de Jésus, qu'ils n'ont qu'une âme et un Cœur, eu égard à la très parfaite liaison et conformité d'esprit, de volonté, de sentiment et d'inclination qui est entre un tel Fils et une telle Mère [1] ? » Ces paroles se retrouvent à la lettre dans le *Cœur admirable* [2]. Quand on les compare à celles de l'Évêque de Genève, on constate que, de part et d'autre, la pensée, la facture de la phrase et même les expressions sont identiques, ou peu s'en faut.

2. — L'expression : « Cœur de Jésus et de Marie ». Usage qu'en fait le P. Eudes. Sa portée. Son origine.

Le P. Eudes toutefois ne s'est pas borné à dire que les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ne font qu'un. Pour mieux exprimer leur union, il aimait à dire en parlant de l'un et de l'autre : *Le Saint Cœur de Jésus et de Marie*, au lieu de dire, comme nous le faisons maintenant : *Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie*. Non pas qu'il se servît exclusivement de cette expression, comme le prétend le P. Letierce dans son *Étude sur le Sacré Cœur* [3]. Il employait également la seconde, et parfois il lui arrivait de les réunir toutes les deux dans le même

1. Page 18, Edit. 1663.

2. Liv. 11, méditation pour le troisième jour de l'octave.

3. « Le P. Eudes ne connaît pas deux Cœurs, mais un seul *Cœur* de Jésus et de Marie. Il ne parle jamais *des Cœurs* de Jésus et de Marie, comme le font à tort ses panégyristes, il parle toujours du Cœur de Jésus et de Marie. » *Le Sacré Cœur et la Visitation*, p. 111. En lisant le *Cœur admirable* et spécialement le 12e livre, le lecteur jugera par lui-même de l'exactitude d'une assertion émise avec tant d'aplomb. Citons seulement ici quelques textes où le P. Eudes parle en termes exprès *des deux Cœurs*. Nous les empruntons au XIIe livre. — Ch. 1 : « Il n'est pas juste de séparer le divin Cœur de Jésus... et le Cœur virginal de Marie..., *deux Cœurs* qui sont unis ensemble... *Ces deux Cœurs* de Jésus et de Marie... » — Ch. 3 : « *Ces deux Cœurs* étaient si proches l'un de l'autre et si

texte[1]. J'ai cru remarquer que, dans le *Cœur admirable*, le Vénérable se sert ordinairement de la première formule dans la partie de l'ouvrage qui est consacrée au saint Cœur de Marie, tandis qu'il emploie plutôt la seconde dans celle qui a pour sujet le Cœur de Jésus.

Au reste, dans la pensée du P. Eudes, ces deux expressions sont synonimes, avec cette réserve que l'une fait ressortir davantage la distinction des Sacrés Cœurs, et que l'autre met mieux en relief leur union morale. La nuance qui les sépare est d'ailleurs assez légère, car le seul fait de réunir les Sacrés Cœurs dans une même expression, indique qu'on ne les envisage pas indépendamment l'un de l'autre, mais plutôt dans les rapports qui les unissent. Et réciproquement, quand on dit : *Le Cœur de Jésus et de Marie*, la pluralité des personnes révèle clairement la distinction des deux Cœurs.

Aujourd'hui, la formule préférée du P. Eudes n'est plus en usage[2]. Sous peine de paraître singulier, il faut dire *les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, et beaucoup de personnes, d'ailleurs instruites, ne supposent même pas qu'on ait jamais pu dire autrement.

étroitement unis.... » — Ch. 5 : « Comme *ces deux Cœurs* d'un tel Fils et d'une telle Mère s'entendaient bien entre eux... Après cela quelle obligation avons-nous d'honorer, d'aimer et de louer *ces deux Cœurs* très aimables de Jésus et de Marie ! » — Ch. 6 : « Ah ! quel douloureux spectacle de voir *ces deux Cœurs* de Jésus et de Marie, *deux Cœurs* si saints..! O Père des miséricordes, quels sont *ces deux Cœurs* que vous tenez ainsi crucifiés ? » Etc., etc.

1. La mémoire des Sacrés Cœurs en usage dans la Congrégation de Jésus et Marie nous en fournit un exemple. La voici : *Ant.* « Benedictum sit *Cor amantissimum Jesu et Mariæ*... etc. *Oraison.* Clementissime Pater, qui dilectissimi Filii tui et charissimæ Matris ejus *amantissima Corda* ardentissimo amore coadunari voluisti... etc. »

2. De nos jours pourtant, on dit encore : Le cœur du peuple, le cœur des fidèles, etc.

Au temps du P. Eudes, il n'en était pas ainsi. Je ne sache pas qu'aucun de ses contemporains ait été surpris de l'entendre parler du *Cœur de Jésus et de Marie.* Les théologiens qui ont approuvé ses ouvrages et ses offices n'ont point blâmé cette expression. Le pape Clément X ne l'a pas fait non plus. Au contraire, il l'a en quelque sorte consacrée en approuvant l'érection de Confréries en l'honneur du *Cœur de Jésus et de Marie*, et en leur accordant des indulgences. C'est que cette expression n'était nullement en opposition avec le langage de l'époque. Je n'en veux pour preuve que l'usage alors reçu de dire indifféremment *le saint Nom* ou *les saints Noms* de Jésus et de Marie. « Le sceau de tous les monastères, dit sainte Jeanne de Chantal, sera gravé d'un cœur, au milieu duquel il y aura *le très saint Nom de Jésus et de Marie* ensemble[1]. » Dans le billet célèbre où il proposait à la Mère de Chantal les armoiries dont ce sceau n'est que la reproduction, saint François de Sales avait dit « les sacrés Noms de Jésus et de Marie[2]. » Un contemporain du P. Eudes, le P. Paul de Barry, Jésuite, emploie tour à tour les deux expressions. Dans sa *Philagie*, il loue le P. Binans, minime, d'avoir gravé sur sa poitrine « le Nom de Jésus et de Marie », et trois pages plus loin, il parle d'une japonaise convertie, qui répétait des milliers de fois par jour « les sacrés Noms de Jésus et de Marie[3]. »

1. *Coutumier* des religieuses de la Visitation cité par Mgr Bougaud, Histoire de la B. Marguerite-Marie, ch. 8.

2. Lettre du 10 juin 1611. Nous en citerons tout à l'heure la partie essentielle.

3. *Le Paradis ouvert à Philagie* par cent dévotions à la Mère de Dieu, ch. 6, dévotions 4 et 5. En voici un autre exemple tiré des pratiques recommandées par la Vénérable Marguerite de Beaune aux dévots serviteurs de l'Enfant Jésus : « Nous révérerons les premières paroles avec lesquelles, il (l'Enfant Jésus) commence

« Le Nom de Jésus et de Marie », voilà donc une expression très répandue au temps du P. Eudes. Elle était en usage depuis longtemps, et on la trouve déjà dans une prière latine indulgenciée par Clément IV, à la demande de saint Louis, dont voici le texte : « Benedictum sit dulcissimum Nomen Domini nostri Jesu Christi et glorississimæ Virginis Mariæ Matris ejus in æternum et ultra ». Cette prière plut au P. Eudes, et de bonne heure il la fit réciter dans sa Congrégation, en y mentionnant le « Cœur » de Jésus et de Marie à côté de leur Nom[1]. »

Remarquons d'ailleurs que le Vénérable parlait du *Cœur de Jésus et de Marie* longtemps avant de songer à rendre aux Sacrés Cœurs un culte spécial. Il ne paraît pas, en effet, qu'il ait songé à le faire avant 1641, et dès 1637 il écrivait, dans le *Royaume de Jésus*, que « les Anges et les Saints du ciel et de la terre n'ont tous ensemble qu'un seul cœur avec le *très saint Cœur de Jésus et de Marie*[2] ». Voilà déjà la

de nommer *le nom de sa très sainte Mère et de saint Joseph* : nous honorerons la douceur qui sort de sa divine bouche et de ses saintes paroles, et les effets saints et divins qu'il opère en *l'âme de la très sainte Vierge et de saint Joseph* par la grâce de ses saintes et divines paroles. » *Vie de la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement* par l'abbé Deberre, Appendice 3, p. 409. Paris, 1907.

1. Cf. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 22. Dans son office du saint Nom de Marie, le P. Eudes dit également, à Laudes, 5e ant. : « Juvenes et virgines, senes cum junioribus laudent *Nomen Jesu et Mariæ*, quia exaltatum est Nomen eorum super terram. »

2. *Royaume de Jésus*, 4e part., Chapelet du saint amour de Jésus. Voici le texte complet du P. Eudes : « En disant : *De tout mon cœur*, il faut entendre cela du Cœur de Jésus, de celui de la sainte Vierge, et de tous les cœurs des Anges et des Saints du ciel et de la terre, lesquels tous ensemble n'ont qu'un seul cœur avec le très saint Cœur de Jésus et de Marie par l'union qui est entre tous ces cœurs ; et ce Cœur est nôtre, puisque saint Paul nous assure que toutes choses, sans exception, sont à nous : Omnia vestra sunt. » Le P. Eudes, on le voit, marque très nettement la distinction et l'union du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie et des autres membres de son corps mystique.

formule que plus tard le P. Eudes répétera avec tant de complaisance, et qu'il introduira dans ses prières et même dans ses offices en l'honneur des Sacrés Cœurs. Il l'emploie accidentellement et en passant, sans songer aucunement à l'expliquer ni à la justifier ; ce qui semble indiquer qu'elle lui était déjà familière, et qu'elle ne pouvait avoir rien d'étrange pour ses lecteurs.

De fait, cette expression n'était pas nouvelle. Avant le P. Eudes, saint François de Sales s'en était servi. Je ne sais s'il fut le premier à en faire usage. Mais s'il n'en est pas l'auteur, du moins il a contribué à l'accréditer. J'en trouve la preuve dans le billet cité plus haut. Le saint Évêque l'adressa à la Mère de Chantal, le 10 juin 1611. En voici le texte :

« Bonjour, ma très chère Mère... Dieu m'a donné cette nuit la pensée que notre maison de la Visitation est, par sa grâce, assez noble et assez considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai donc pensé, ma chère Mère, si vous en êtes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un cœur unique percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines ; ce pauvre cœur servant dans l'enclavure à une croix qui le surmontera, et sera gravé des sacrés Noms de Jésus et de Marie. Ma fille, je vous dirai, à notre première vue, mille petites pensées qui me sont venues à ce sujet; car vraiment notre petite Congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et Marie. Le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son Sacré Cœur. »

Ce billet est devenu fameux. On a remarqué qu'il fut écrit le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement[1], et que son contenu, comme sa date, semble

1. Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite Marie*, ch. 8.

présager le rôle réservé à la Visitation dans l'établissement de la fête du Cœur de Jésus. A l'époque du P. Eudes, ces mystérieuses coïncidences échappaient à tout le monde. Le Vénérable ne pouvait les soupçonner. Toutefois, il fut vivement frappé du billet de l'Evêque de Genève, et il semble bien qu'il y puisa, du moins en partie, l'idée des armes qu'il donna plus tard à la Congrégation de Jésus et Marie[1]. C'est là aussi, croyons-nous, qu'il trouva cette expression qui est devenue sienne par le fréquent usage qu'il en a fait : *Le Cœur de Jésus et de Marie*[2].

Il n'est pas le seul, d'ailleurs, qui ait repris, pour son compte, l'expression de saint François de Sales. En voici deux preuves d'autant plus intéressantes à relever qu'elles sont empruntées, l'une aux écrits de la Bienheureuse Marguerite-Marie, et l'autre à ceux du Vénérable P. de la Colombière.

« Je suis à vous, dit la Bienheureuse, dans une lettre à la Mère de Saumaise[3], de la plus tendre affection de mon cœur, dans l'amour de *celui de Jésus et de Marie.* »

« O Cœurs vraiment dignes de posséder tous les cœurs..., dit le P. de la Colombière, vous serez désormais ma règle, et, dans de pareilles occasions, je tâcherai de prendre vos sentiments. Je veux que mon cœur ne soit désormais que dans *celui de Jésus et de Marie* ; que *celui de Jésus et de Marie*

1. Voir ces armes en tête du présent volume.

2. On a remarqué que le P. Eudes, quand il parle du *Cœur de Jésus et de Marie* répète toujours la préposition *de* devant le nom de la sainte Vierge, tandis qu'en parlant de sa Congrégation il évite de le faire et dit : *La Congrégation de Jésus et Marie*. Saint François de Sales avait dit : *Le Cœur de Jésus et Marie*, sans répéter la préposition. Ce sont là, d'ailleurs, des détails de minime importance, qui n'affectent en rien la doctrine.

3. Lettre 9. *Vie et Œuvres,* tome 2, p. 16.

soient[1] dans le mien, afin qu'ils lui communiquent leurs mouvements, et qu'il ne s'agite ni ne s'émeuve que conformément à l'impression qu'il recevra de ces deux Cœurs[2]. »

3. — Le culte « conjoint » et le culte distinct des Sacrés Cœurs.

Le P. Eudes ne se contenta pas de proclamer l'union des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ; il se plut, surtout au début de son apostolat, à leur rendre un culte commun.

C'est vers le Cœur de Marie que le Vénérable se sentit attiré tout d'abord. Mais comme il n'allait à Marie que pour arriver à Jésus par une voie plus douce et plus sûre, il ne manqua pas d'associer le Cœur du Fils aux honneurs qu'il rendait à celui de la Mère. Les premières prières qu'il composa en l'honneur du Cœur de Marie sont le *Benedictum sit* et l'*Ave Cor sanctissimum*[3]. Elles s'adressent l'une et l'autre au Cœur de Jésus aussi bien qu'à celui de sa Mère. Seulement, en honorant « conjointement » ces deux Cœurs, le Vénérable n'entendait nullement

1. Remarquer ce pluriel après un sujet qui, grammaticalement, est au singulier. Dans le *Cœur admirable*, l. 9, ch. 10, le P. Eudes dit aussi : « Offrons à la divine Justice... les souffrances que le très bon Cœur de Jésus et de Marie *ont* endurées. »

2. Cité par Letierce, *Étude sur le Sacré Cœur*, II, p. 466.

3. Dans la pensée du P. Eudes, l'*Ave Cor sanctissimum* s'adresse principalement au Cœur de Marie. C'est une prière rédigée d'après les enseignements que Notre-Seigneur donna à sainte Mechtilde sur la manière de saluer sa Mère. Cf. *La dévotion au T. S. Cœur de Marie*, p. 199. Édit. 1663 ; *Cœur admirable*, l. 4, ch. 1. En substituant à l'expression du P. Eudes : *Ave Cor sanctissimum... Jesu et Mariæ*, la formule suivante : *Ave Cor sanctissimum... Jesu, Filii Mariæ*, on altère profondément sa prière qui cesse de viser le Cœur de Marie, pour ne plus s'adresser qu'au Cœur de Jésus. Cf. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs et le V. Jean Eudes*, tom. 2, p. 364, 391 sq.

qu'on leur rendît un culte identique. Bien qu'exprimés par une seule et même formule, les actes d'adoration, de louange, de reconnaissance, d'amour et autres qui s'adressent au Cœur du Fils et à celui de la Mère, n'ont pas la même portée. Le P. Eudes lui-même le déclare avec sa précision habituelle dans cette explication qu'il donne du *Te adoramus* de l'*Ave Cor sanctissimum* : « Au reste, mon cher lecteur, lorsque dans cette salutation qui s'adresse au Cœur adorable du Sauveur et au Cœur vénérable de sa Mère, vous trouverez ces paroles : *Te adoramus*, nous vous adorons, vous n'en serez pas surpris. Car vous savez très bien qu'il y a trois sortes d'adoration : l'adoration de *latrie*, c'est-à-dire, un honneur souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul ; l'adoration d'*hyperdulie*, c'est-à-dire une vénération singulière qui appartient à la Mère de Dieu, comme à celle qui n'a rien au-dessus d'elle que Dieu, et qui voit au-dessous d'elle tout ce qui n'est point Dieu ; et l'adoration de *dulie*, c'est-à-dire l'honneur et le respect qui doit être rendu aux serviteurs de Dieu. Or vous ne croirez pas qu'en disant ces paroles : *Te adoramus*, on veuille adorer le Cœur du Fils de Dieu et celui de sa sainte Mère d'une même adoration. O Dieu, nullement, mon très cher Frère ; mais on prétend rendre au Cœur divin du Fils de Marie une adoration souveraine, et au Cœur sacré de la Mère de Jésus une vénération singulière[1]. »

Rien de plus net que ces explications. Elles précisent admirablement le sens de l'*Ave Cor sanctissimum*. C'est une salutation qui s'adresse « conjointement » au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie, deux

1. Ces lignes sont tirées d'un opuscule que le Vénérable publia à Paris, chez Florentin Lambert, en 1666, sous ce titre : *La dévotion au très saint Cœur de la très précieuse Vierge Marie, Mère de Dieu.*

Cœurs différents, mais si étroitement unis que moralement ils n'en font qu'un ; et les actes qu'elle contient sont, à l'égard du premier, des actes de latrie, et à l'égard du second, des actes d'hyperdulie.

Quand le Vénérable institua la fête du saint Cœur de Marie, son intention, cette fois encore, fut d'honorer le Cœur du Fils « conjointement » avec celui de la Mère. « Quoique jusqu'ici, dit-il dans la circulaire de 1672, nous n'ayons pas célébré une fête propre et particulière du Cœur adorable de Jésus, nous n'avons pourtant jamais eu intention de séparer deux choses que Dieu a unies si étroitement ensemble, comme sont le Cœur très auguste du Fils de Dieu et celui de sa très bénite Mère. Au contraire, notre dessein a toujours été, dès le commencement de notre Congrégation, de regarder et honorer ces deux Cœurs comme un même Cœur en unité d'esprit, de sentiment, de volonté et d'affection, ainsi qu'il paraît manifestement en la Salutation que nous disons tous les jours au divin Cœur de Jésus et de Marie, comme aussi en l'oraison, et en plusieurs endroits de l'office et de la messe que nous célébrons en la fête du Cœur sacré de la même Vierge. » Dans le texte primitif de l'office du saint Cœur de Marie, les leçons du second nocturne se rapportaient au Cœur de Jésus. Le Vénérable les avait tirées du traité de la *Vigne mystique* qu'il attribuait à saint Bernard, et qui paraît être de saint Bonaventure. Plus tard, il les transporta dans son office du Cœur de Jésus.

Un jour vint, en effet, où le Vénérable se décida à rendre au Cœur de Jésus un culte à part. Il composa en son honneur des Litanies où il n'est question qu'une fois du Cœur de Marie. Il remania son office du Cœur de la bienheureuse Vierge et en élimina ce qui se rapportait au Cœur de Jésus. En même temps, il composait en l'honneur de ce dernier un office et

une messe propres. Quand il eut achevé son travail et obtenu les approbations requises, il l'adressa à toutes les maisons de sa Congrégation en leur enjoignant, par une circulaire datée du 29 juillet 1672, de célébrer chaque année, le 20 octobre, la fête du divin Cœur de Jésus.

Voilà comment peu à peu la dévotion du Vénérable se dédoubla.

D'abord elle s'adressait au Cœur de Marie, et secondairement au Cœur de Jésus qui ne fait qu'un avec lui. Plus tard, sans renoncer complètement à rendre aux Sacrés Cœurs un culte commun, le Vénérable fit de chacun d'eux l'objet d'une dévotion spéciale, en assignant à chacun une fête, une messe, un office, des litanies et d'autres prières qui lui sont absolument propres. On y trouve encore, il est vrai, quelques passages qui se rapportent à la fois aux Sacrés Cœurs ou, comme disait le P. Eudes au Sacré Cœur de Jésus et de Marie. Rares dans l'office du Cœur de Jésus, ils sont un peu plus nombreux dans les litanies et l'office du Cœur de Marie, sans doute parce que le Cœur de Jésus est l'exemplaire et la source de toute perfection, tandis que le Cœur de Marie n'a d'excellences que celles qui lui viennent de son étroite union avec le Cœur du divin Maître. Toutefois, malgré ces quelques passages qui ont pour objet le « Cœur de Jésus et de Marie », il suffit de jeter un coup d'œil, si superficiel soit-il, sur les offices du P. Eudes, pour reconnaître que chacune de ses fêtes a bien son objet propre et distinct, l'une le Cœur adorable de Jésus, et l'autre le saint Cœur de Marie.

Il est vrai que le P. Letierce n'est pas de cet avis. « Le P. Eudes, dit-il, n'avait d'abord pour sa dévotion qu'un seul office et une seule messe, où le Cœur de Marie avait le premier rang ; mais dans cette pre-

mière rédaction de l'office, le Cœur de Jésus entrait assez visiblement pour qu'il fût permis jusqu'à un certain point de regarder l'office comme celui du Cœur de Jésus et de Marie. Plus tard il institue deux fêtes, il compose deux offices consacrés plus spécialement l'un au Cœur de Marie, l'autre au Cœur de Jésus... mais la pluralité est tout extérieure. Au fond, il y a deux fêtes et deux offices pour un seul Cœur[1]. »

Deux fêtes pour un seul Cœur, le Cœur de Jésus et de Marie, alors surtout que l'une porte le titre de fête du Très Saint Cœur de Marie, et l'autre celui de fête du Divin Cœur de Jésus, voilà une assertion qui, même à première vue, paraît bien étrange. Quel que fût son désir de ne pas faire remonter le culte public du Cœur de Jésus au delà des révélations de Paray-le-Monial, le P. Letierce ne l'aurait pas émise, croyons-nous, s'il avait pris la peine de comparer les deux offices dont il parle, ou seulement les deux séries de Méditations que le P. Eudes a mises à la fin du XI[e] et du XII[e] livres du *Cœur admirable*, pour aider ses enfants à célébrer comme il faut la fête du saint Cœur de Marie et celle du divin Cœur de Jésus[2].

1. *Étude sur le Sacré Cœur*, tome 1, p. 111-112.

2. Nous ne sommes pas les seuls à contester l'autorité du P. Letierce. Dans les *Études* du 20 mai 1907, le P. de la Bégassière reproche au P. Bainvel de « se contenter assez souvent d'un renvoi pur et simple au P. Letierce, *lequel ne s'est peut-être pas toujours surveillé suffisamment dans ce qu'il écrivait* ». « Le livre du P Letierce, dit à son tour le P. Hamon dans sa *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 431, note 2, renferme des documents nombreux et ramassés à grand labeur ; il ne faut malheureusement pas trop se fier aux citations ; l'auteur les modifie à son gré, changeant les mots et quelquefois, bien involontairement sans doute, le sens lui-même. Une citation est une citation et, comme telle, inviolable. Cette liberté du P. Letierce rend son travail presque inutile : il faut toujours le contrôler et remonter aux sources. »

IV. — La pratique de la dévotion aux Sacrés Cœurs.

Dès sa jeunesse, le P. Eudes s'était fait une très haute idée de la dévotion au Verbe incarné. Il voulait que le divin Maître fût tout pour les chrétiens, et, dans le *Royaume de Jésus*, il s'était efforcé de leur apprendre à concentrer sur lui toutes leurs pensées et toutes leurs affections, à régler leur vie sur la sienne, à se laisser conduire par lui, et à offrir à Dieu ses actions et ses mérites pour suppléer à ce qu'il y a dans toute leur conduite de défectueux et d'imparfait. Proportion gardée, le Vénérable voulait que l'on se comportât de la même manière à l'égard de la très sainte Vierge, qui doit être, avec son divin Fils, l'objet constant de notre dévotion. La dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie n'étant, en somme, qu'une des formes de la dévotion au Verbe incarné et à sa sainte Mère, pour en expliquer la pratique d'une manière à la fois très complète et très belle, le P. Eudes n'avait qu'à appliquer à la nouvelle dévotion les principes qu'il avait exposés dans le *Royaume de Jésus*, et c'est, en effet, ce qu'il fit. Dans l'étude de sa doctrine sur ce point, nous pouvons donc, à notre tour, suivre le même plan que dans notre Introduction au *Royaume de Jésus*. Cette méthode aura l'avantage de faire mieux saisir l'unité de doctrine qu'on remarque dans les ouvrages du Vénérable. Voyons donc ce qu'il enseigne sur l'amour des Sacrés Cœurs, sur la conformité que nous devons avoir avec eux, sur la dépendance où nous devons vivre à leur égard, et enfin sur l'usage que nous en pouvons faire.

1. — L'amour des Sacrés Cœurs.

Le culte que nous devons rendre aux Sacrés Cœurs est assez complexe. Tous les actes qui entrent dans la dévotion à Jésus et à Marie doivent y trouver place.

Le premier est évidemment un acte de profond respect. Les Sacrés Cœurs y ont droit à raison de leur excellence et de leurs éminentes perfections. Ce respect doit même aller jusqu'à l'adoration proprement dite, quand il s'agit du Cœur de Jésus, puisqu'il est le Cœur d'un Dieu. A l'égard du Cœur de Marie, il ne peut dépasser les limites du culte d'hyperdulie.

A la vénération doit s'ajouter la louange. Il n'y a rien au monde de plus grand, de plus beau, de plus admirable que les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Ce doit être pour nous une joie, en même temps qu'un devoir, de les glorifier de tout notre pouvoir. Heureux si nous pouvions employer à le faire toutes les langues de l'univers, comme le souhaitait le P. Eudes !

Viennent ensuite l'action de grâces, pour remercier les Sacrés Cœurs de la gloire qu'ils procurent à Dieu et des bienfaits sans nombre dont ils ne cessent de nous combler ; l'amende honorable, pour réparer les outrages dont nos péchés les ont abreuvés ; et enfin l'amour, un amour ardent et généreux, qui réponde autant que possible à l'amour dont les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie sont embrasés à notre égard.

Dans le *Cœur admirable*, le P. Eudes ne manque jamais de recommander ces divers actes, à mesure que l'occasion s'en présente. Dans une de ses méditations sur le Cœur de Jésus, il les indique tous, en rappelant brièvement la raison d'être de chacun d'eux.

« Quelle est, demande-t il dans cette méditation, quelle est la fin et l'intention pour laquelle le Roi des cœurs nous a donné cette fête de son aimable Cœur ? C'est afin que nous rendions les devoirs que nous sommes obligés à ce même Cœur... Il y en a quatre principaux :

« Le premier est de l'adorer. Adorons-le donc de tout notre cœur et de toutes nos forces, car il est infiniment digne d'adoration, puisque c'est le Cœur d'un Dieu... Adorons-le au nom et de la part de toutes les créatures qui le devraient adorer. Offrons-lui toutes les adorations qui lui ont jamais été rendues, et qui lui seront rendues éternellement en la terre et au ciel. O mon Sauveur, que tout l'univers soit converti en adoration au regard de votre divin Cœur.

« Le second devoir est de louer, bénir, glorifier et remercier ce Cœur infiniment libéral pour tout l'amour qu'il a porté et portera à jamais au Père éternel, à sa très sainte Mère, à tous les Saints, à toutes les créatures et à nous spécialement ; et pour tous les dons, faveurs et bénédictions qui sont jamais sorties de cette mer immense de grâces, et qui se sont répandues sur toutes les choses créées et sur nous particulièrement. O Cœur très magnifique de Jésus, je vous offre toutes les louanges, les gloires et les actions de grâces qui vous ont été et seront rendues au ciel et en la terre, dans le temps et dans l'éternité. Oh ! que tous les cœurs vous louent et vous bénissent éternellement !

« Le troisième devoir est de demander pardon à ce très bon Cœur de toutes les douleurs, tristesses et martyres très sanglants qu'il a soufferts pour nos péchés ; et, en réparation, lui offrir tous les contentements et toutes les joies qui lui ont été données par le Père éternel, par sa sainte Mère, et par tous

les cœurs qui l'aiment ardemment et fidèlement ; et accepter, pour l'amour de lui, tous les ennuis, tristesses et afflictions qui nous arriveront jamais.

« Le quatrième devoir, c'est d'aimer cordialement et fervemment ce Cœur tout aimable, et l'aimer au nom de ceux qui ne l'aiment point, et lui offrir tout l'amour de tous les cœurs qui lui appartiennent. O Cœur tout aimable et tout amour, quand sera-ce que je vous aimerai comme je dois? Hélas ! j'ai une infinité d'obligations de vous aimer, et je ne puis pas dire que j'aie encore commencé à vous aimer comme il faut. Faites, s'il vous plaît, que je commence tout maintenant ; détruisez en mon cœur tout ce qui vous déplaît, et y établissez parfaitement le règne de votre saint amour[1]. »

De tous les actes indiqués ici par le Vénérable, le principal est évidemment l'amour. Dans le culte des Sacrés Cœurs, ce que nous honorons surtout, c'est l'amour de Jésus et de Marie : et la meilleure manière de répondre à l'amour n'est-ce pas d'aimer? L'amour est donc l'acte dominant, ou, comme on dit aujourd'hui, l'acte propre de la dévotion aux Sacrés Cœurs. Il se mêle au respect et à l'adoration, pour en tempérer l'austérité ; et pour ce qui est de la louange, de l'action de grâces et de l'amende honorable, il fait plus que de s'y mêler, c'est lui qui en inspire tous les actes, et ils sont d'autant plus fervents qu'il est lui-même plus ardent.

Le P. Eudes l'entend bien ainsi, et voilà pourquoi, quand il parle du Cœur de Jésus, il ne cesse de répéter qu'il est *très bon, très charitable, très bénin, très libéral*[2], *qu'il est tout aimable et tout amour*[3], et que

1. *Cœur admirable,* liv. 12, Méditations, 1re série, 3e méd.
2. *Cœur admirable*, l. 12, Méditations, 1re série, 4e médit. et *passim.*
3. *Cœur adm.*, l. 12, Méditations, 1re série, 3e et 6e médit., et *passim.*

par conséquent nous devons être *tout amour pour lui*[1]. Pour connaître la pensée du Vénérable sur ce point, il suffit de se reporter à la méditation qu'il propose pour la fête du divin Cœur de Jésus. Le jour même qu'il assigne à cette méditation en indique l'importance. Evidemment c'est là que le P. Eudes a dû s'expliquer le plus nettement sur la pratique comme sur l'objet de sa dévotion. Eh bien ! lisez cette méditation, et vous verrez qu'elle roule tout entière sur l'amour du Cœur de Jésus pour nous, et sur le retour d'amour qu'il est en droit d'attendre de notre part.

« Considérez, dit le Vénérable, notre très aimable Sauveur dans l'excès de sa bonté et dans les libéralités de son amour au regard de nous... Il nous donne l'être et la vie avec tous les avantages qui les accompagnent. Il nous donne ce grand monde, rempli d'une si grande multitude de choses pour nos usages et nécessités, et même pour nos divertissements. Il nous donne tous ses Anges pour [être] nos protecteurs. Il nous donne tous ses Saints pour [être] nos intercesseurs devant sa divine Majesté. Il nous donne sa très sainte Mère pour être notre très bonne Mère. Il nous donne son Église pour être notre seconde Mère. Il nous donne tous les sacrements et tous les mystères de son Église pour notre salut et sanctification. Il nous donne son Père éternel pour être notre vrai Père. Il nous donne son Saint-Esprit pour être notre lumière et notre conduite. Il nous donne toutes ses pensées, ses paroles, ses actions, ses mystères, toutes ses souffrances et toute sa vie, qu'il emploie et qu'il sacrifie pour nous entièrement.

« Mais, outre cela, il nous donne son très aimable Cœur, qui est le principe et l'origine de tous

1. *Cœur adm.*, l. 12, Méditations, 2e série, 3e médit.

ces autres dons. Car c'est son Cœur divin qui l'a fait sortir du sein adorable de son Père, et qui l'a fait venir en la terre pour nous faire toutes ces grâces. Et c'est son Cœur humainement divin et divinement humain qui nous les a méritées... par toutes les douleurs et angoisses qu'il a portées pendant qu'il était en ce monde.

« Après cela, que rendrons-nous à ce très bénin Rédempteur? Rendons-lui amour pour amour et cœur pour cœur.

« Pour cet effet offrons-lui et lui donnons nos cœurs, comme il nous a donné le sien. Il nous a donné le sien entièrement : donnons-lui les nôtres entièrement et sans réserve. Il nous a donné le sien pour jamais : donnons-lui les nôtres pour jamais et irrévocablement. Il nous a donné le sien avec un amour infini : donnons-lui les nôtres en union de ce même amour infini. Il ne se contente pas de nous donner son Cœur, mais il nous donne aussi le Cœur de son Père éternel, le Cœur de sa très sainte Mère, tous les cœurs de tous ses Anges et de tous ses Saints... Offrons-lui aussi et lui donnons en action de grâces le Cœur de son Père éternel, le Cœur de sa très sainte Mère, et les cœurs de tous les Anges et de tous les Saints... »

Dans le XIIe livre du *Cœur admirable*, le P. Eudes revient constamment sur cette pensée qu'il faut rendre à Jésus *amour pour amour et cœur pour cœur.* Souvent même, joignant l'exemple au précepte, il laisse échapper de son cœur des élans d'amour d'une ardeur admirable.

« Ouvrons les oreilles, dit-il, à la voix, ou plutôt aux voix de notre Sauveur. Je dis : aux voix, car tous les maux dont il nous a délivrés, et tous les biens qu'il nous a faits sont autant de voix qui nous crient : *Sic Jesus dilexit nos* : « C'est ainsi que Jésus

nous a aimés. » Aimons donc celui qui nous aime tant... O mon Sauveur, je ne sais si j'ai encore commencé à vous aimer comme je le dois. *Dixi, nunc cœpi* : C'est maintenant que je veux vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces... Je vous donne mon cœur : prenez-en une pleine et entière possession ; anéantissez-y tout ce qui vous déplaît, et l'anéantissez lui-même plutôt que de souffrir qu'il ne vous aime pas... Mais est-ce vous donner quelque chose que de vous donner le cœur d'un néant ? O mon Sauveur, si j'avais autant de cœurs de Séraphins que votre puissance pourrait en créer, avec quelle joie je les consacrerais tous à votre amour ! Je vous offre celui de votre très digne Mère qui a plus d'amour pour vous que tous les cœurs qui ont été, qui sont, qui seront et qui peuvent être. O Mère de Jésus, aimez votre adorable Fils pour moi. O bon Jésus, aimez votre aimable Mère pour moi. O tous les citoyens de la Jérusalem céleste, aimez Jésus et Marie pour moi, et m'associez avec vous dans l'amour que vous leur portez et que vous leur porterez éternellement[1]. »

« Voulez-vous, dit-il ailleurs, donner une grande joie à votre Sauveur, et faire en sorte que votre cœur soit toujours joyeux et content, et que vous commenciez votre Paradis en la terre ? Aimez votre très aimable Sauveur par-dessus toutes choses, et aimez votre prochain comme vous-même. Voilà tout... O mon Créateur, je vous dois mon corps et mon âme, parce que vous m'avez donné votre corps et votre âme, votre vie et vous-même. Que vous dois-je et que vous rendrai-je pour cela ?... Je vous offre toutes les puissances de mon âme, tous les sentiments de mon corps, tous mes membres, mon cœur et mes en-

1. *Cœur adm.*, 1. ch., 2.

trailles, me sacrifiant tout à votre adorable volonté, afin qu'elle fasse de moi ce qui lui sera le plus agréable[1]. »

Ainsi le P. Eudes ramenait à l'amour toute la dévotion au Cœur de Jésus, mais il voulait que cet amour fût à la fois plein de confiance et de générosité.

Déjà dans le *Royaume de Jésus*, le Vénérable avait insisté sur la confiance qu il faut avoir dans le divin Maître. Il avait consacré à cette question deux chapitres de son livre[2]. Pour faire naître la confiance dans le cœur de ses lecteurs, il y proclamait déjà que Jésus est tout amour, toute bonté, toute miséricorde à notre égard ; il y citait une longue série de textes de la sainte Écriture qui exaltent la confiance en Dieu, et il y ajoutait cette douce parole que Notre-Seigneur dit un jour à sainte Gertrude : « Celui-là me transperce le Cœur d'une flèche d'amour, lequel a une confiance assurée en moi, que je puis, que je sais, et que je veux l'assister fidèlement en toutes choses ; et cette confiance fait une telle violence à ma piété, que je ne puis aucunement m'absenter de lui[3]. » En présentant à notre vénération le divin Cœur de Jésus et l'amour immense dont il brûle pour nous, comment le Vénérable ne nous aurait-il pas invités à mettre en lui toute notre confiance ? Il n'a pas manqué de le faire, et dans ce but, il a inséré dans son office du Sacré Cœur une partie des textes qu'il avait cités dans le *Royaume de Jésus* ; et à plusieurs reprises, dans le *Cœur admirable*, il s'est plu à se faire l'écho des paroles de Notre-Seigneur à sainte Gertrude. Qui ne

1. *Cœur adm.*, l. 12, ch. 13. — 2. 2 part. § XXIX et XXX.

3. « Unus oculorum electæ quo transverberat Cor meum, secura est confidentia, quam habere debet de me, quod vere possim, sciam et velim sibi in omnibus fideliter adesse : quæ confidentia tantam vim facit pietati meæ, quod nullatenus possum ipsi abesse. » *Legatus divinæ pietatis*, l. 3, ch. 7.

les reconnaîtrait, par exemple, dans cet élan d'amour et de confiance qui termine un chapitre consacré en partie à exposer la manière dont il faut aimer le Cœur de Jésus : « Faites de moi, ô Jésus, ce que vous voulez, puisque vous avez fait de vous pour moi plus que je n'aurais osé vouloir ni pu désirer. Je me consigne entre les divines mains de mon Dieu, qui *veut* mon bien plus que moi-même, qui seul le *sait* connaître et qui seul le *peut* procurer[1]. »

Toutefois, quand il traite de l'amour dû au Cœur de Jésus, c'est sur la générosité que le P. Eudes insiste le plus. Ce n'est pas lui qui se serait contenté de cet amour tout sentimental, sans influence sérieuse sur la marche de la vie, où l'on réduit trop souvent, de nos jours, la dévotion au Sacré Cœur. Il demandait, au contraire, un amour fort et courageux, qui se traduisît par des actes, et qui ne reculât devant aucun sacrifice pour plaire au divin Maître. Eh quoi ! Jésus nous a aimés jusqu'à un excès qui nous jette dans la stupeur, et nous pourrions, en faisant de son amour pour nous l'objet ordinaire de nos pensées et de notre culte, lui marchander les preuves d'amour ! Voilà ce que le P. Eudes ne pouvait comprendre, et c'est pourquoi, comme la Bienheureuse Marguerite-Marie, il faisait consister la dévotion au Sacré Cœur dans le don complet de soi-même et dans le sacrifice total de sa personne et de sa vie au service de Notre-Seigneur.

« O Jésus, mon amour, s'écriait le Vénérable, ou que je ne vive plus, ou que je vive seulement pour vous aimer, pour vous louer et pour vous glorifier incessamment ; et que je meure plutôt de mille morts que de rien faire volontairement qui vous déplaise[2]. »

1. *Cœur adm.*, l. 12, *Médit.*, 2e série, 6e médit.
2. *Ibid.*, l. 12, ch. 13.

Ce n'est pas seulement dans le XII[e] livre du *Cœur admirable* que le P. Eudes prêche ainsi l'amour du Cœur de Jésus. Il le fait dans tout le cours de l'ouvrage, dont pourtant le sujet principal est, comme on le sait, la dévotion au Saint Cœur de Marie. Cela d'ailleurs n'a rien que de très naturel, car, nous l'avons dit bien des fois, toutes les perfections du Cœur de Marie dérivent du Cœur de Jésus, et, dès lors, n'est-il pas juste qu'il reçoive la meilleure part du culte que nous rendons à sa divine Mère ? D'ailleurs, le meilleur moyen de plaire à Marie, n'est-ce pas d'aimer Jésus, qui est tout pour elle aussi bien que pour nous ?

Toute proportion gardée cependant, le P. Eudes nous invite à avoir pour le Cœur de Marie le même amour que pour le Cœur de Jésus. Le Cœur de notre bonne Mère étant « tout feu et tout amour » pour nous, le Vénérable voudrait qu'à notre tour, nous fussions « tout feu et tout amour » pour lui[1]. Il n'a rien omis pour nous aider à en arriver là. On verra avec quelle insistance il appuie, dans le *Cœur admirable*, sur la bonté du Cœur de Marie à l'égard de tous les hommes, et surtout à l'égard de ceux qui se montrent ses véritables enfants en la servant de leur mieux. Voici en quels termes il décrit sa tendre sollicitude à l'égard de ceux-ci : « Son Cœur maternel, dit-il, [en] a un soin et une providence toute singulière, ayant toujours la vue fixée sur eux ; les conservant et protégeant comme la prunelle de ses yeux ; prenant le gouvernement et la conduite de leur vie et de leurs actions ; les conduisant par la main en toutes leurs voies ; ôtant de leur chemin les obstacles et empêchements qui les peuvent faire tomber ou broncher ; leur procurant les moyens et

1. *Cœur adm.*, l. 4, ch. 7.

les aides qui peuvent les fortifier et les faire avancer; les portant même entre ses bras et sur son sein virginal dans les pas dangereux; enfin les assistant très soigneusement dans le périlleux passage de cette vie en l'autre; les défendant puissamment des embûches et des efforts des ennemis de leur salut; recevant leurs âmes en ses douces et bénignes mains, à la sortie de leurs corps; les logeant amoureusement dans son très bénin Cœur; les emportant avec une joie indicible dans le ciel, et les présentant avec une bonté incroyable à son Fils bien-aimé. O Mère admirable, qui pourrait raconter tous les effets merveilleux de la bonté et de la providence de votre très charitable Cœur au regard de ceux qui vous honorent et qui vous aiment comme leur Mère? On compterait aussi tôt toutes les étoiles du ciel, toutes les gouttes d'eau de la mer, et tous les brins d'herbe qui sont sur la terre[1]. »

Voilà l'idée que le P. Eudes se faisait de la sollicitude de Marie pour ses enfants. En retour, il voulait que l'amour de ceux-ci pour leur Mère du ciel fût empreint d'une tendresse et d'une confiance toutes filiales.

La confiance en Marie, le Vénérable eût été heureux d'en remplir le cœur des chrétiens, même des pécheurs les plus endurcis, tant il était convaincu qu'il y a là pour tous un sûr moyen de salut! Aussi la recommande-t-il continuellement dans le *Cœur admirable*, alléguant tour à tour, pour l'affermir dans les âmes, les considérations les plus persuasives et les prodiges les plus merveilleux. Le Cœur de Marie est, à ses yeux, un asile ouvert à tous les chrétiens, un refuge où l'on peut toujours s'abriter, une tour inexpugnable, une fontaine de lait et de miel, la

1. *Cœur adm.*, l. 4, ch. 7.

source de toute consolation, le principe de tous les biens, enfin une fournaise ardente dont il est impossible de s'approcher sans se sentir embrasé des flammes du divin amour.

Ici, d'ailleurs, comme dans la dévotion au Cœur de Jésus, la confiance ne saurait aller sans la générosité. La vraie manière d'aimer Marie, c'est de la servir, et on la sert en obéissant à son divin Fils. Aussi, en tête des moyens à employer pour honorer le Cœur de Marie, le P. Eudes place-t-il la pratique des vertus chrétiennes. « Si vous désirez, dit il, donner un grand contentement à ce Cœur virginal.., faites ce que Notre-Seigneur vous dit en ces paroles : *Fili, præbe cor tuum mihi :* Mon fils, donnez-moi votre cœur ; et en celles-ci : *Convertimini ad me in toto corde vestro :* Convertissez-vous à moi de tout votre cœur. Pour cet effet, prenez une forte résolution d'accomplir la promesse que vous avez faite à Dieu en votre baptême, à savoir de renoncer entièrement à Satan, aux œuvres de Satan qui est le péché, et aux pompes de Satan, qui est le monde ; et de suivre Notre-Seigneur en sa doctrine, en ses mœurs et en ses vertus. Et afin de vous convertir à Dieu, non seulement de cœur, mais de tout votre cœur, entrez dans un grand désir de tourner toutes les passions de votre cœur vers sa divine Majesté, en les faisant servir à sa gloire[1]. »

Ainsi le premier moyen de plaire à Marie, d'après le Vénérable, c'est de se donner à Dieu, non seulement de cœur, mais de « tout son cœur », et, pour employer encore une autre expression qui lui était familière, de faire de son cœur un « holocauste[2] » au Père éternel, en union avec le sacrifice que lui ont fait d'eux-mêmes les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

1. *Cœur adm.*, l. 11, ch. 2. — 2. *Ibid.*. l. 11, Méditation pour le 6e jour de l'octave ; l. 12, Médit., 2e série, 3e méd.

2. — L'imitation des Sacrés Cœurs.

On a remarqué depuis longtemps que l'amour, surtout quand il a pour objet Notre-Seigneur et sa très sainte Mère, conduit à l'imitation. Tout le monde connaît cette maxime de saint Augustin, citée plusieurs fois dans le *Cœur admirable* : « La parfaite dévotion consiste à imiter ce que l'on veut honorer[1]. » De ce chef, l'imitation pourrait rentrer dans le culte des Sacrés Cœurs, puisqu'elle est une suite de l'amour. Mais le P. Eudes a tellement insisté sur ce point dans le *Cœur admirable*, qu'il nous a paru bon de l'envisager comme un devoir spécial, et d'en faire l'objet d'un article à part.

On peut dire, en effet, que l'une des pensées dominantes du *Cœur admirable*, c'est que les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie doivent être la règle vivante, en même temps que l'objet de toutes nos pensées et de toutes nos affections. « Le Cœur de Marie, dit le Vénérable, est l'exemplaire et le modèle de nos cœurs ; et tout le bonheur, la perfection et la gloire de nos cœurs consiste à faire en sorte que ce soient autant d'images vivantes du Sacré Cœur de Marie, comme ce saint Cœur est un portrait accompli du Cœur adorable de Jésus[2]. »

Cette pensée se retrouve partout dans le *Cœur admirable*. Vous la trouverez déjà émise dans les dédicaces qui ouvrent le livre ; et, dans le corps même de l'ouvrage, vous la rencontrerez si souvent qu'il vous sera comme impossible de la perdre de vue.

Quand le Vénérable déroule sous nos yeux les tableaux du Cœur de Marie qu'il découvre soit dans la

1. *Cœur adm.*, l. 5, ch. 13 ; l. 9, ch. 4, sec. 3.
2. *Ibid.*, l. 11, ch. 1.

nature, soit dans la Loi mosaïque, il tient à nous montrer dans ces tableaux un modèle de la perfection à laquelle nous devons tendre. Lorsque, par exemple, il nous montre dans le Cœur de Marie le paradis du Fils de Dieu, la harpe du véritable David, le trône du vrai Salomon, un autel plus saint que celui du temple de Jérusalem, un livre vivant plus admirable et plus instructif que les tables de la Loi, il ajoute que Jésus veut aussi faire de notre cœur son paradis de délices, une harpe harmonieuse dont il se servira pour chanter les louanges de son Père, le trône de son amour, l'autel où nous devons lui sacrifier nos passions et nos vices, un livre vivant où l'on puisse lire toute la loi évangélique.

La même pensée revient encore quand le Vénérable nous montre le Cœur de Marie tout transformé en Dieu par une admirable participation à ses divines perfections. « Voulez-vous, dit-il, honorer le Cœur de votre divine Mère ? Entrez à bon escient dans le dessein de l'imiter. Toutes les divines perfections et les trois Personnes éternelles se sont dépeintes elles-mêmes dans son Cœur, et l'ont tellement rempli, possédé, et pénétré qu'elles l'ont tout transformé en elles-mêmes... Aussi sa divine Majesté a dessein d'imprimer en vous une image vivante de ses adorables perfections, puisque c'est pour cela qu'il vous a créé à son image, et qu'étant votre Père et vous son enfant, vous devez lui être semblable, et qu'il déclare que vous devez être parfait comme il est parfait, miséricordieux comme il est miséricordieux, saint comme il est saint[1]. »

Le Vénérable appuie encore sur ce point dans ses méditations sur le saint Cœur de Marie : « Considérez, dit-il, que notre souverain Législateur nous a donné

1. *Cœur adm.*, l. 5, ch. 13.

le Cœur auguste de sa glorieuse Mère, comme une sainte règle, qui vous fera saint, si vous la gardez fidèlement : règle de la vie céleste que vous devez mener ; règle des mœurs et des qualités saintes dont vous devez vous revêtir ; règle de toutes les maximes évangéliques que vous avez à suivre ; règle des saintes dispositions avec lesquelles il faut faire toutes vos actions ; règle des sentiments et affections qui doivent être dans votre cœur ; règle de toutes vos pensées, paroles et actions ; en un mot règle de votre vie intérieure et extérieure. Rendez grâce à cet adorable Législateur de vous avoir donné une règle si sainte, si aimable, si douce et si facile, car elle est toute d'amour. Vous devez mettre votre joie et vos délices à la garder, puisque cette règle n'est autre chose que le Cœur tout aimable et tout amour de votre bonne Mère, qui ne manquera pas de vous obtenir de Dieu toutes les grâces convenables pour l'observer fidèlement. Mais il est nécessaire que, de votre côté, vous jetiez souvent les yeux de votre esprit sur cette divine règle, et que vous l'étudiiez soigneusement afin de la garder exactement[1]. »

Et ce que le P. Eudes répète si souvent en parlant du Cœur de Marie, il l'enseigne également, toutes les fois que l'occasion s'en présente, du Cœur de Jésus. Dans le XII[e] livre, il consacre même une méditation tout entière à nous montrer dans ce divin Cœur le modèle et la règle de notre vie. « Jésus, dit-il, m'a donné son Cœur pour être mon refuge et mon asile, mon oracle et mon trésor ; mais il me l'a donné aussi pour être le modèle et la règle de ma vie et de mes actions. C'est cette règle que je veux regarder et étudier continuellement, afin de la suivre fidèlement.

1. *Cœur adm.*, l. 11, Méditations, 2[e] série, 2[e] médit. Cf. médit. pour le troisième jour de l'octave.

Je veux considérer soigneusement ce que le Cœur de mon Jésus hait et ce qu'il aime, afin de ne haïr que ce qu'il hait, et de n'aimer que ce qu'il aime. Je trouve qu'il n'a jamais rien haï et qu'il ne haïra jamais qu'une seule chose, qui est le péché. N'a-t-il eu aucune haine contre les misérables Juifs qui l'ont tant persécuté, ni contre les bourreaux qui l'ont traité si cruellement? Nullement; au contraire, il a excusé devant son Père le plus horrible de tous les forfaits, et l'a prié de le pardonner. C'est la règle que je veux suivre pour l'amour de vous, mon Sauveur. Je ne veux rien haïr que le péché, et je veux aimer tout ce que vous aimez, et même ceux qui me haïssent, et faire tout le bien que je pourrai moyennant votre grâce, à ceux qui me feront du mal[1]. »

Les textes que nous venons de citer montrent que le P. Eudes ne se borne pas à recommander en général l'imitation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Les circonstances même où il le fait, l'amènent souvent à indiquer avec beaucoup de précision en quoi et comment nous devons les imiter. Et comme il traite en détail des perfections et des vertus du Cœur de Marie, il serait aisé d'extraire du *Cœur admirable* un traité à peu près complet de la vie et des vertus chrétiennes.

Cependant, à plusieurs reprises, le Vénérable a ramené l'imitation des Sacrés Cœurs à quelques points fondamentaux qu'il est bon de signaler.

Dans le XIe livre du *Cœur admirable*, il nous invite à développer dans notre cœur les sentiments qui animaient le Cœur de Marie, et il en mentionne cinq principaux, qui sont :

1. « Un grand sentiment d'horreur et d'abomination au regard du péché ;

1. *Cœur adm.*, l. 12, Méditations, 1re série, 5e médit.

2. « Un grand sentiment de haine et de mépris au regard du monde et de toutes les choses du monde ;

3. « Un profond sentiment de très basse estime, et même de mépris et de haine au regard de nous-même ;

4. « Un très profond sentiment d'estime, de respect et d'amour au regard de toutes les choses de Dieu et de son Église ;

5. « Un grand sentiment de vénération et d'affection au regard de la croix, c'est-à-dire au regard des privations, humiliations, mortifications et souffrances, qui sont un des plusriches trésors d'une âme chrétienne en ce monde[1]. »

Dans la méditation où il nous propose le Cœur de Jésus comme la règle de notre vie, le P. Eudes indique également les principaux sentiments qu'il importe le plus de développer en nous pour ressembler au divin Maître. Ce sont à peu de chose près ceux-là mêmes qu'il proposait tout à l'heure à notre imitation, en nous les faisant contempler dans le Cœur de Marie. Voici, d'ailleurs, ses propres paroles :

« J'entends, écrit-il, ma Règle qui me dit : *Hoc sentite in cordibus vestris, quod et in Christo Jesu* : Ayez en votre cœur les mêmes sentiments qui sont dans le Cœur de Jésus. Quels sont ces sentiments ? J'en trouve six :

1. « Les sentiments d'amour que Jésus a pour son Père et pour la très sainte volonté de son Père. Il aime tant son Père qu'il s'est sacrifié, et qu'il est encore prêt de se sacrifier un million de fois pour sa gloire. Il a tant d'amour pour sa divine volonté que, durant tout le cours de sa vie, il n'a jamais fait la sienne, non pas même une seule fois, mais qu'il

1. *Cœur adm.*, l. 11, ch. 2.

a mis tout son contentement dans l'accomplissement de celle de son Père.

2. « Les sentiments d'horreur et d'abomination qu'il a au regard du péché, lequel il abhorre tellement, qu'il s'est abandonné à la rage de ses ennemis et aux supplices de la croix, pour écraser ce monstre infernal.

3. « Les sentiments d'estime et d'affection qu'il a pour la croix et pour les souffrances, qu'il aime si tendrement, que le Saint-Esprit, parlant du jour de sa Passion, l'appelle le jour de la joie de son Cœur : *In die lætitiæ Cordis ejus.*

4. « Les sentiments d'amour qu'il a pour sa très sainte Mère, qu'il aime plus, elle seule, que tous ses Anges et tous ses Saints ensemble.

5. « Les sentiments de charité qu'il a pour nous, qu'il aime si passionnément, qu'il semble, dit saint Bonaventure, qu'il se haïsse soi-même pour nous[1].

6. « Les sentiments de mépris et de haine qu'il a contre le monde, qu'il hait tant, qu'il le traite comme un maudit et un excommunié, en déclarant qu'il n'a point de part en ses prières : *Non pro mundo rogo*, et que ses enfants ne sont point du monde, comme il n'est point du monde : *De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo*[2]. »

3. — La dépendance à l'égard des Sacrés Cœurs.

Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physiologique, la vie procède du cœur. C'est donc dans le Cœur de Jésus qu'il faut chercher le principe de la vie du divin Maître, de ses pensées et de ses affec-

1. « In tantum me diligis, ut te pro me odisse videaris. »
2. *Cœur adm.*, l. 12, Médit., 1re série, 5e médit. Cf. l. 6, or. 6.

tions, de ses actions et de ses mystères, de ses joies et de ses souffrances.

C'est à lui également qu'il faut remonter, pour trouver le principe de la plénitude de vie divine que nous admirons dans le Cœur de Marie. Nous l'avons suffisamment expliqué en traitant du Cœur divin de la bienheureuse Vierge.

Le P. Eudes ajoute que le Cœur de Jésus est aussi le principe de ce que nous possédons nous-mêmes de vie surnaturelle ; en sorte que notre vie n'est qu'un prolongement et comme un écoulement de la sienne. « Le Cœur de Jésus, dit-il, est le principe de la vie des enfants de Dieu. Car puisqu'il est le principe de la vie du chef, il est aussi le principe de la vie des membres ; et puisqu'il est le principe de la vie du Père et de la Mère, il est aussi le principe de la vie des enfants[1]. »

Le P. Eudes se plaisait à envisager les chrétiens comme les enfants de Jésus et de Marie, et à dire qu'ils ne doivent avoir d'autre vie que celle de leur Père et de leur Mère, et que cette vie, c'est d'eux qu'ils doivent la recevoir[2].

Il se plaisait encore davantage à considérer les chrétiens comme les membres du corps mystique dont Jésus est le chef. On sait qu'il avait fait de cette pensée la base de sa doctrine spirituelle, et que c'est pour aider les fidèles à la réduire en pratique dans le détail de la vie, qu'il avait composé le *Royaume de Jésus*. En s'attachant à la dévotion aux Sacrés Cœurs, le Vénérable ne modifia nullement ses vues sur la

1. *Cœur adm.*, l. 12, Méditations, 2e série, 5e médit.

2. *Cœur adm.*, l. 4, ch. 1 ; l. 12, Médit., 2e série, 1re médit., et *passim*. Voici la même idée exprimée dans l'office du Cœur de Jésus : « Gaude, Maria, Mater Redemptoris : ecce vulnerasti et rapuisti Cor ejus, et factum est Cor tuum, ipsumque nobis dedisti, ut *cum Patre et Matre cor unum habeamus.* » Ires Vêpres, antienne de *Magnificat*.

vie chrétienne : il se borna à appliquer au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie, ce qu'il avait dit auparavant de leurs personnes. Dans le *Cœur admirable*, comme dans le *Royaume de Jésus*, il répète que Jésus est notre chef et que nous sommes ses membres, et que, par conséquent, nous devons être animés de son esprit et vivre de sa vie ; et le moyen qu'il indique pour en arriver là, c'est de nous laisser conduire par le divin Maître, comme les membres se laissent conduire par le chef. D'où il suit que, puisque la vie de Jésus a son principe dans son Cœur adorable, c'est également ce divin Cœur qui doit nous conduire en toutes choses. Il faut qu'il vive et qu'il règne en nous, qu'il soit l'âme de notre âme et le cœur de notre cœur, comme il est l'âme et le cœur de sa divine Mère.

« Je vous dirai, écrit le P. Eudes à la fin du Ier livre du *Cœur admirable*, je vous dirai que ce même Jésus, qui a voulu être le Cœur et la vie de sa très précieuse Mère, veut aussi être votre Cœur et votre vie : *Christus vita vestra ;* et que, vous ayant fait la grâce d'être l'un de ses membres, il doit vivre dedans vous, de telle sorte que vous puissiez dire avec son Apôtre : *Vivit in me Christus :* « Jésus-Christ est vivant en moi. » Il veut établir sa vie non pas seulement dans votre âme, mais aussi dans votre corps : *Ut vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* Il veut que tout ce qui est en lui vive dans vous, que son âme vive dans votre âme, son Cœur dans votre cœur, son Esprit dans votre esprit... et qu'enfin toutes les facultés de son âme et de son corps soient vivantes et régnantes dans les facultés de votre âme et de votre corps[1]. »

Un peu plus loin, le P. Eudes revient encore sur ce point : « Je vous prie de considérer derechef,

1. *Cœur adm.*, l. 1, ch. 5, sect. 1.

dit-il, que Jésus-Christ Notre-Seigneur est votre véritable chef, et que vous êtes un de ses membres....

« Que vous êtes à lui comme les membres sont à leur chef; à raison de quoi il désire ardemment faire usage de tout ce qui est en vous, pour le service et la gloire de son Père, comme des choses qui sont à lui.

« Que non seulement il est à vous, mais qu'il veut être en vous, et qu'il veut être vivant et régnant en vous, comme le chef est vivant et régnant dans ses membres; et qu'il veut que tout ce qui est en lui soit vivant et régnant en vous, que son esprit soit vivant et régnant dans votre esprit; que son Cœur soit vivant et régnant dans votre cœur... afin que la vie de Jésus paraisse visiblement même dans votre chair et dans votre extérieur.

« Que non seulement vous êtes au Fils de Dieu; mais que vous devez être en lui, comme les membres sont en leur chef; que tout ce qui est en vous doit être incorporé en lui, et recevoir vie et conduite de lui; qu'il n'y a point de véritable vie pour vous qu'en lui seul, qui est la très unique source de la vraie vie; que hors de lui il n'y a que mort et perdition pour vous; qu'il doit être le seul principe de tous les mouvements, usages et fonctions de votre vie; et qu'enfin vous ne devez vivre que de lui, en lui et pour lui[1]. »

Ailleurs le Vénérable enseigne que Jésus veut nous donner un cœur nouveau, et que ce cœur qu'il nous veut donner pour être, en nous, le principe d'une vie nouvelle et en tout conforme à la sienne, n'est autre que son propre Cœur. Pour appuyer cette assertion, le P. Eudes cite le passage d'Ézéchiel que nous avons déjà signalé plus haut : « Notre adorable

1. *Cœur admirable,* l. 1, ch. 5, sect. 3.

Sauveur, dit-il, ayant formé le dessein de nous enrichir du trésor des trésors, qui est son Cœur adorable, et conséquemment, le Cœur incomparable de sa divine Mère, il a voulu nous en faire la promesse longtemps auparavant, par la bouche du prophète Ézéchiel, en ces paroles : *Dabo vobis cor novum* : « Je vous donnerai un Cœur nouveau. » *Auferam a vobis cor lapideum* : « Je vous ôterai votre cœur de pierre », c'est-à-dire, ce cœur dur et insensible aux choses divines et éternelles ; *Et dabo vobis cor carneum* : « Je vous donnerai un cœur de chair », c'est-à-dire un cœur docile, traitable, flexible à mes inspirations et à mes volontés. Et voulant nous faire connaître plus clairement quel est ce cœur nouveau qu'il nous veut donner, il ajoute : *Spiritum meum ponam in medio vestri :* « Je mettrai mon esprit au milieu de vous » ; c'est-à-dire, je mettrai mon Cœur au milieu de votre poitrine, car son esprit et son Cœur ne sont qu'une même chose[1]. »

1. *Cœur admirable*, l. 6, ch. 1, or. 1. Cf. Ezech., XXXVI. Il est intéressant de rapprocher de ces enseignements du P. Eudes ceux que l'on trouve dans les écrits de la B. Marguerite-Marie. « Le vendredi dans l'octave de la Fête-Dieu, dit-elle, après la sainte communion, mon Jésus me dit ces paroles : *Ma fille, je suis venu à toi pour substituer mon âme à la place de la tienne, mon Cœur et mon esprit en la place du tien, afin que tu ne vives plus que de moi et pour moi.* » *Vie par les contemporaines*, p. 114. « Je fis ma confession annuelle, dit-elle ailleurs, après laquelle il me semblait me voir et sentir dépouillée et revêtue en même temps d'une robe blanche, avec ces paroles : *Voici la robe d'innocence dont je revêts ton âme, afin que tu ne vives plus que de la vie d'un Homme-Dieu, c'est-à-dire, que tu vives comme ne vivant plus, mais me laisses vivre en toi. Car je suis ta vie, et tu ne vivras plus qu'en moi et par moi, qui veux que tu agisses comme n'agissant plus,* [*mais que*] *tu me laisses agir et opérer en toi et pour toi.* » *Vie et œuvres*, tom. 2, p. 333. « Après avoir perdu notre cœur de corruption, dit-elle encore, il nous faut prendre [dans le Cœur de Jésus] un cœur tout nouveau qui nous fasse désormais vivre d'une vie toute renouvelée. Il faut que ce cœur nouveau ait des pensées, des affections toutes nouvelles, et qu'il produise des opérations toutes nouvelles en pureté et en ferveur dans toutes nos actions ;

Notre-Seigneur a associé sa divine Mère à tout ce qu'il a fait et à tout ce qu'il continue de faire pour notre salut. Dans le corps mystique de Jésus-Christ, la sainte Vierge occupe une place à part. Elle en est « le cou », disait Pie X dans sa première encyclique. Elle est, en effet, notre médiatrice auprès de Jésus, et d'après l'enseignement commun, toutes les grâces qui nous viennent du Cœur de Jésus passent par le Cœur de Marie pour arriver jusqu'à nous. Le Cœur de Marie concourt donc avec le Cœur de Jésus à nous remplir de l'esprit du divin Maître, et à nous faire vivre de sa vie. Dans ce sens, on peut donc dire du Cœur de Marie, comme du Cœur de Jésus, qu'il doit être l'âme de notre âme, le Cœur de notre cœur.

« Le Fils de Dieu, dit le P. Eudes, est avec son Père, le principe du Saint-Esprit. La sacrée Vierge est la source et le principe, avec Dieu, du nouvel esprit de grâce et d'amour qui a été donné à la terre par le mystère de l'Incarnation. Si saint Chrysostome, parlant du cœur apostolique de saint Paul, dit que c'est le principe de l'esprit de vie qui a été répandu dans tous les membres de Jésus-Christ : *Principium spiritus vitæ, qui in omnia suppeditatus est, membrisque Christi datus* ; combien davantage cela est-il vrai du Cœur virginal de la Reine des Apôtres ? Car, comme le Fils de Dieu répand continuellement son divin Esprit dans son Église, et dans tous les cœurs des fidèles qui n'y apportent point

il faut que la volonté [divine] tienne tellement la nôtre anéantie, que cette [adorable] volonté puisse agir absolument, sans résistance de notre part ; et enfin que les affections, les pensées et les désirs du Cœur de Jésus soient en la place des nôtres, mais surtout son amour qui s'aimera lui-même en nous et pour nous ; c'est-à-dire qu'il faut que ce divin Cœur soit tellement substitué en la place de nos cœurs, que lui seul vive et agisse en nous et pour nous. » Texte cité par le P. Yenveux, *Le Règne du Cœur de Jésus*, tom. 3, p. 601, sans référence aux *Œuvres* de la Bienheureuse.

d'obstacle, il a aussi associé le Cœur très libéral de sa bienheureuse Mère avec le sien, dans cette divine effusion qu'il fait sans cesse de son adorable Esprit[1]. »

Les conséquences pratiques de cette doctrine sont très simples. Le P. Eudes les avait déjà exposées dans le *Royaume de Jésus*. A plusieurs reprises, il les expose de nouveau avec beaucoup de précision dans le *Cœur admirable*. Elles se réduisent à deux, savoir : le renoncement à nous-mêmes, surtout à notre esprit propre et à notre volonté propre ; et la donation de notre cœur à Jésus et à Marie, pour qu'ils en disposent à leur gré. Le P. Eudes, toutefois, y ajoute souvent l'application à pratiquer les vertus, qui n'est, au fond, que la coopération à l'action de Jésus en nous.

« Pour que Jésus vive en vous, dit-il, vous avez trois choses à faire. La première est de tâcher de faire mourir en toutes les puissances de votre âme et de votre corps, tout ce qui est désagréable à Dieu, selon ces paroles de saint Paul : *Nous portons toujours en notre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit manifestée en nos corps.* La seconde est d'orner ces mêmes puissances de toutes les vertus chrétiennes. La troisième, de vous donner souvent au Fils de Dieu, et le prier qu'il daigne employer lui-même la puissance de son bras, pour détruire en vous tout ce qui lui est contraire, et pour y établir la vie et le règne de toutes les facultés de son âme et de son corps[2]. »

Mourir à soi même, et se laisser conduire en toutes choses par l'esprit de Jésus, au fond c'est là tout le travail de la vie chrétienne. Nous devons

1. *Cœur adm.*, l. 5, ch. 10. Cf. l. 2, ch. 5 ; l. 11, médit. pour le 6e jour de l'octave.
2. *Cœur adm.*, l. 1, ch. 5, sect. 1. Voir des textes analogues 3, ch. 2 et 3.

apporter à le mener à bonne fin toute l'énergie de notre volonté. Mais le succès de ce travail dépend encore plus de Jésus que de nous. C'est à lui de nous dépouiller de nous-mêmes et de nous remplir des dispositions de son Cœur adorable. Dans le *Cœur admirable*, on trouvera un grand nombre de supplications ardentes adressées au divin Maître, pour le prier de le faire. « O Jésus, s'écrie quelque part le P. Eudes, anéantissez-nous en nous-mêmes, pour nous établir en vous, ou plutôt pour vous établir en nous : puisque nous sommes indignes de posséder l'être et la vie, ayant mérité de les perdre tant de fois par nos péchés ; et que vous seul êtes digne d'être et de vivre. Faites donc que nous ne soyons rien et que vous soyez tout en nous. Soyez notre être, notre vie, notre esprit, notre lumière, notre cœur, notre amour, notre force, notre trésor, notre joie, notre gloire, notre tout, afin que votre Père éternel, qui ne veut ni voir, ni aimer autre chose que vous, jetant les yeux sur nous, n'y aperçoive rien que son Jésus, l'unique objet de son regard, de son amour et de sa complaisance[1]. »

Et le Vénérable ajoutait, en songeant à l'obstacle que notre dépravation originelle oppose à l'action de la grâce en nous : « O Jésus, c'est de tout notre cœur que nous renonçons à ce premier père, qui n'est pas notre véritable père, puisqu'il nous a donné la mort avant que de nous donner la vie. Vous êtes notre vrai Père, ô Jésus, qui avez souffert la mort pour nous donner la vie. Aussi voulons-nous être vos vrais enfants ; mais nous ne pouvons être vos enfants, si nous ne cessons d'être enfants d Adam, et nous ne cesserons point d'être enfants d'Adam s'il ne meurt en nous. O Jésus, c'est

1. *Cœur adm.*, l. 2, ch. 7, sect. 2.

vous qui êtes le Chérubin établi de Dieu à la porte du second Paradis ; c'est vous qui portez en main ce glaive flamboyant. Frappez, frappez avec cette épée sur ce vieil homme, cet homme de péché, cet homme de perdition, cet homme qui vous est tout contraire, et par conséquent qui est un vrai Antéchrist. Si cet Antéchrist ne meurt en nous, vous n'y pouvez vivre, ô Jésus, et vous n'y vivrez qu'à mesure qu'il y mourra. Tuez-le donc tout à fait dedans nous, afin que vous y viviez parfaitement, et que nous puissions dire avec votre Apôtre : *Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1]. »

Le P. Eudes comparait les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie à une fournaise, et son vœu le plus cher était de se plonger dans cette ardente fournaise, et d'y plonger en même temps les cœurs de tous ses enfants spirituels, et même de tous les chrétiens, pour qu'ils y fussent embrasés des feux de l'amour divin. Voici comment il explique, dans une de ses méditations, l'action de cette fournaise sur ceux qui s'en approchent : « Le très aimable Cœur de notre bénin Sauveur est une fournaise ardente de très pur amour au regard de vous. Fournaise d'amour purifiant, d'amour illuminant, d'amour sanctifiant, d'amour transformant, et d'amour déifiant. D'amour purifiant, dans lequel les cœurs des saints amants sont purifiés plus parfaitement que l'or dans la fournaise. D'amour illuminant, qui dissipe les ténèbres de l'enfer dont la terre est couverte, et qui nous fait entrer dans les admirables lumières du ciel : *De tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum*. D'amour sanctifiant, qui détruit le péché dans nos âmes, pour y établir le règne de la grâce. D'amour transformant, qui transforme les serpents en colombes,

1. *Cœur adm.*, l. c.

les loups en agneaux, les bêtes en anges, les enfants du diable en enfants de Dieu... D'amour déifiant, qui fait les hommes dieux : *Ego dixi, Dii estis,* les rendant participants de la sainteté de Dieu, de sa miséricorde, de sa patience, de sa bonté, de son amour, de sa charité et de ses autres perfections : *Divinæ consortes naturæ.* O divin amour de mon Jésus, je me donne tout à vous : purifiez-moi, illuminez-moi, sanctifiez-moi, transformez-moi tout en vous, afin que je sois tout amour pour mon Dieu[1]. »

Quand ce travail de purification et de sanctification atteint sa perfection, Jésus fait plus que de vivre dans l'âme chrétienne, il y règne en maître absolu. Son désir serait de régner dans tous les cœurs, mais la résistance qu'il rencontre dans la plupart d'entre eux ne lui permet pas de le faire. Le P. Eudes en gémissait, et il invitait les chrétiens à pousser jusqu'aux dernières limites la pratique du renoncement et de la docilité à Jésus, pour que le divin Maître pût établir dans leurs cœurs le règne de son amour. « Jésus, disait-il, veut vous faire la grâce d'établir son trône dans votre cœur. Ne l'oyez-vous pas qu'il dit à votre âme ce qu'il dit à chaque âme chrétienne : *Veni, electa mea, et ponam in te thronum meum :* « Venez, mon élue, ma bien-aimée, quittez entièrement le parti du péché, du monde et de vous-même, et venez à moi qui suis Roi, et qui suis votre Roi, et je mettrai mon trône et établirai mon règne dedans vous ? » Oui, Jésus est Roi, c'est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, et il est votre Roi et le Roi de tous les cœurs qu'il a créés, et qu'il a rachetés au prix de son sang[2]. »

« O très bon Jésus, ajoutait le Vénérable, régnez sur

1. *Cœur adm.*, l. 12, Méditations, 2e série, 8e médit.
2. *Ibid.*, l. 3, ch. 3, sect. 2.

nous en la vertu de votre Esprit, en la force de votre amour, et en l'effusion de votre bonté... Régnez dans nos cœurs, régnez dans nos corps, régnez dans toutes les puissances de nos âmes, régnez sur tous nos sens intérieurs et extérieurs, et sur toutes nos passions ; régnez dans nos pensées, dans nos desseins et dans nos affections, dans nos paroles, dans nos actions et dans toutes les appartenances et dépendances de notre être et de notre vie. Faites-y régner votre puissance, votre sagesse, votre bonté, votre miséricorde, votre sainteté, et toutes vos divines perfections. Faites-y régner votre humilité, votre pureté, votre obéissance, votre patience, votre haine contre le péché et le monde, votre affection pour la croix, votre charité vers les hommes, votre zèle pour le salut des âmes, votre inclination pour votre Église, votre dilection vers votre sainte Mère, votre amour vers votre Père éternel et toutes vos autres... vertus. Enfin régnez sur tout ce qui est en nous et à nous, absolument, uniquement, éternellement et en la manière qui vous sera le plus agréable [1]. »

Il va sans dire, d'ailleurs, que quand le divin Maître prend possession d'un cœur, sa sainte Mère en prend possession avec lui. Le P. Eudes qui se plaisait à proclamer la royauté du Cœur de Jésus, aimait également à proclamer celle du Cœur de Marie, et ce qu'il demandait le plus instamment à cette bonne Mère, c'était justement de prendre une entière possession de son Cœur, afin d'y régner avec son divin Fils : « O Reine de mon cœur, s'écrie-t-il dans le *Cœur admirable*, je vous offre mon misérable cœur, et je vous conjure, par toutes les bontés du vôtre, d'employer toute la puissance que Dieu vous a donnée, pour y écraser, à quelque prix que

1. *Cœur admirable*, l. c.

ce soit, et y anéantir totalement tout ce qui déplaît à votre Fils, et pour y établir parfaitement le souverain empire de son Cœur et du vôtre, afin que ces deux Cœurs, qui ne sont qu'un Cœur, règnent incessamment, souverainement et éternellement dans mon cœur, pour la pure gloire et le seul contentement de la sainte Trinité[1]. »

4. — L'usage des Sacrés Cœurs.

Le divin Maître étant le chef dont nous sommes les membres, notre cœur lui appartient, et il veut en user pour y continuer et, en un sens, y parfaire, pour la gloire de Dieu et notre avantage personnel, la vie qu'il possède en lui-même. C'est pourquoi nous devons lui donner notre cœur et lui permettre d'en user à son gré, en nous laissant conduire par son divin Esprit. Et nous avons vu que, proportion gardée, Marie a sur nous les mêmes droits : ce qui nous impose à son égard les mêmes obligations. Mais, d'autre part, les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie nous appartiennent et, à notre tour, nous avons le droit d'en user.

« Je vous prie, dit le P. Eudes, de considérer que Jésus-Christ est votre véritable chef, et que vous êtes un de ses membres... ; qu'il est à vous, comme le chef est à ses membres ; que tout ce qui est à lui est à vous, son Esprit, son Cœur, son corps, son âme et toutes les facultés de son âme et de son corps ; et que vous devez en faire usage, comme de choses qui sont vôtres, pour servir, louer, aimer, et glorifier Dieu[2]. »

« Oui, dit-il ailleurs, le Cœur de Jésus est à vous,

1 *Cœur admirable*, l. 5, ch. 5. — 2. *Ibid.*, l. 1, ch. 5, sect. 3.

le Cœur de Marie est à vous, tous les cœurs des Anges et des Saints sont à vous[1]. » Et voici comment il prouve cette assertion : « Le Cœur de Jésus est à vous, parce que le Père éternel, en vous donnant son Fils, vous a donné le Cœur de son Fils ; parce que ce même Fils vous l'a aussi donné, en se donnant soi-même à vous, et parce qu'il a voulu être votre chef, et que tout ce qui est dans le chef appartient aux membres... Le Cœur de Marie Mère de Jésus est à vous, parce que Jésus vous l'a donnée pour être votre Mère, et que ce qui est à la mère est aux enfants. De plus, le Cœur de Marie est à vous et les cœurs des Anges et des Saints, parce que vous et eux êtes les membres d'un même corps, et que ce qui est à un membre est à l'autre ; comme aussi parce que le Père éternel, en vous donnant son Fils, vous a donné toutes choses avec lui[2]. »

« Oh ! quel sujet de joie ! s'écrie le Vénérable. Le Cœur de l'Homme-Dieu est à nous ; le Cœur de la Mère de Dieu est à nous ; tous les Cœurs des Anges et des Saints sont à nous. Tous les trésors qui sont renfermés dans tous ces Cœurs sont à nous. Oh ! quel sujet de joie ! Nous possédons le Cœur du Roi et de la Reine du ciel, et de tous les princes de leur cour. Oh ! quel sujet de réjouissance ! Nous avons le droit d'offrir tous ces Cœurs à Dieu, avec tout l'amour, la gloire et les louanges qu'ils lui donnent, comme une chose qui est à nous ; et nous pouvons l'aimer et le glorifier avec tous ces Cœurs qui ne sont qu'un Cœur, comme avec un cœur qui est nôtre . »

Si, en effet, Jésus nous a donné son divin Cœur, c'est afin que nous nous en servions pour l'acquit de nos obligations, et spécialement pour rendre à Dieu

1. *Cœur admirable*, l. 3, ch. 2. — 2 *Ibid.*, l. 3, ch. 2. — 3. *Ibid.*, l. c.

un culte digne de lui. « Le Fils de Dieu nous donne son Cœur pour être notre cœur, dit le P. Eudes, afin que, par ce Cœur immense, infini et éternel, nous puissions rendre à Dieu tous nos devoirs, et satisfaire à toutes nos obligations envers sa divine Majesté, d'une manière qui soit digne de ses perfections infinies. Nous sommes obligés à cinq grandes choses à l'égard de Dieu : 1° A l'adorer dans ses divines grandeurs ; 2° à lui rendre grâces des bienfaits inénarrables que nous avons reçus et recevons continuellement de son infinie bonté ; 3° à satisfaire à sa divine justice pour nos innombrables péchés et négligences ; 4° à l'aimer pour ses bontés incompréhensibles ; 5° à le prier pour obtenir de sa divine libéralité toutes les choses qui nous sont nécessaires tant pour l'âme que pour le corps. Or, quel moyen de nous acquitter de tous ces devoirs d'une manière digne de Dieu ? Cela nous est impossible ; car, quand nous aurions tous les esprits, tous les cœurs et toutes les forces de tous les Anges et de tous les hommes, et que nous les emploierions pour adorer, remercier et aimer Dieu dignement, et pour satisfaire parfaitement à sa divine justice, cela ne serait rien à l'égard de nos obligations infinies. Mais... notre très bon Sauveur nous a donné un moyen de remplir entièrement et parfaitement tous ces devoirs. Quel est ce moyen ? C'est son Cœur adorable qu'il nous a donné, afin que nous en fassions usage comme de notre propre cœur, pour adorer Dieu autant qu'il est adorable, pour l'aimer autant qu'il mérite de l'être, et pour satisfaire à toutes nos obligations d'une manière qui soit digne de sa Majesté suprême[1]. »

1. *Cœur adm.*, l. 12, Méditations, 1er série, 6e médit. ; voir aussi la 4e méditation, 3e point.

Il va sans dire que nous pouvons user également du Cœur de Marie et de tous les Cœurs des Anges et des Saints. Le Cœur de Marie est, comme celui de Jésus, un trésor d'une richesse immense, où nous pouvons puiser à pleines mains. « Si nous voulons jouir des biens inconcevables qui sont pour nous dans ce précieux trésor, dit le P. Eudes, ayons soin d'y avoir recours avec respect et confiance dans nos besoins. Nous y trouverons de quoi payer toutes nos dettes, de quoi satisfaire à toutes nos obligations, de quoi pratiquer toutes les vertus chrétiennes, de quoi faire saintement toutes nos actions, et de quoi honorer et aimer Dieu dignement[1]. »

Et voici comment le P. Eudes lui-même réduisait en pratique les conseils qu'il donnait aux autres : « O mon cher Jésus, que vous rendrai-je pour tant et tant de faveurs que je reçois incessamment de votre infinie bonté et de la charité incomparable de votre très sacrée Mère ? Je vous offre mon cœur qui vous appartient par une infinité de titres. Mais qu'est-ce que vous offrir le cœur d'un néant ? Je vous offre tous les cœurs de tous vos Anges et de tous vos Saints. Mais cela est encore peu de chose à l'égard du trésor immense que vous m'avez donné en me donnant le Cœur de votre très sainte Mère. Je vous offre ce même Cœur qui vous est plus agréable lui seul que tous les cœurs de l'univers. Mais ce n'est pas encore assez pour remplir entièrement mes obligations. Je vous offre votre Cœur adorable, qui est tout embrasé d'un amour immense et infini vers vous et vers votre divin Père. O Reine de mon cœur, je vous offre aussi ce Cœur tout aimable et tout amour de votre Fils, en actions de grâces du trésor

1. *Cœur adm.*, l. 11, Méditations, 2e série, 1re médit.

inestimable que vous m'avez donné en me donnant votre Cœur maternel[1]. »

Ajoutons que le Vénérable ne se contentait pas de dire que nous pouvons user des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie comme d'un bien propre ; il allait jusqu'à dire que nous le devons, si nous voulons remplir dans toute sa perfection le commandement d'aimer Dieu de tout notre cœur : « Jésus, dit-il, nous ayant donné son Cœur avec le Cœur de sa bienheureuse Mère et tous les cœurs de ses Saints, qui tous ensemble ne sont qu'un seul Cœur, non seulement vous pouvez, mais vous devez en faire usage pour aimer Dieu, puisque ce Cœur est vraiment vôtre, et que vous devez aimer Dieu de tout votre cœur[2]. »

Quant aux moyens à employer pour faire usage des Sacrés Cœurs, le P. Eudes en indique deux.

Le premier, c'est d'offrir à Dieu, pour suppléer à ce qu'il y a de défectueux et d'insuffisant dans les honneurs que nous lui rendons, les adorations et les hommages qu'il reçoit du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie. Cette pratique était déjà familière à sainte Gertrude, qui l'avait apprise du divin Maître lui-même. « Une fois qu'en psalmodiant l'office, elle s'efforçait de proférer chaque mot, chaque note, avec intention, et qu'elle n'y pouvait réussir, empêchée par la faiblesse de la nature.., le Seigneur lui présenta comme de ses propres mains son divin Cœur, sous la forme d'une lampe ardente, disant : Voilà que je présente aux yeux de ton âme mon très doux Cœur, l'organe de l'adorable Trinité ; tu lui remettras avec confiance, pour qu'il y supplée, tout ce que tu ne peux accomplir parfaitement toi-même ; et de la sorte, mes

1. *Cœur admirable*, l. 11, méditation pour la fête du saint Cœur de Marie. — 2. *Ibid.*, l. 3, ch. 2.

yeux ne verront rien en toi qui ne soit de la dernière perfection. Car, de même qu'un fidèle serviteur est toujours à la volonté de son maître, ainsi mon Cœur sera désormais toujours à ta disposition pour réparer à toute heure toutes tes négligences[1]. »

Dans une vision célèbre, Notre-Seigneur donna également son Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, afin qu'elle s'en servît pour l'acquit de toutes ses obligations : « Je te constitue, lui dit-il, héritière de mon Cœur et de tous ses trésors, pour le temps et pour l'éternité, te permettant d'en user selon tes désirs ; et je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance... Il réparera et suppléera à tes défauts et t'acquittera de tes obligations[2]. »

L'autre moyen indiqué par le P. Eudes consiste à agir dans les dispositions des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, en se les appropriant par un acte d'union avec eux. Voici ce qu'en dit le Vénérable dans une de ses méditations sur le Cœur de Jésus : « Que faut-il faire pour employer ce grand Cœur que Dieu nous a donné, afin de satisfaire à toutes ces obligations? Deux choses. Voici la première : c'est que, lorsqu'il est question d'adorer Dieu, de le louer, de le remercier, de l'aimer, de pratiquer quelque vertu ou de faire quelque action pour son service, il faut premièrement renoncer à nous-même, *Abneget semetipsum*, renoncer à notre propre cœur qui est tout empoisonné du venin du péché et de l'amour-propre. Secondement, nous donner à Jésus pour nous unir, dans la chose que nous allons faire, à son divin Cœur, à l'amour, à la charité, à l'humilité et à toute

1. *Héraut de l'amour divin*, l. 3, ch. 25. Traduction des Bénédictins de Solesmes.

2. *Vie et Œuvres*, tome 1, p. 129. Edit. 1867.

les saintes dispositions de ce même Cœur, afin d'adorer, d'aimer, de louer, de servir et de glorifier Dieu avec le Cœur d'un Dieu[1]. »

L'idée que le P. Eudes s'était faite de la pratique de la dévotion aux Sacrés Cœurs est, on le voit, bien grande et bien belle. Il la concevait comme une vie d'union parfaite avec l'un et l'autre, union d'amour et de conformité, de dépendance et de société ; et il y voyait un excellent moyen d'arriver à cette union parfaite avec Dieu, qui est la fin de la création et de la Rédemption, et que Jésus-Christ demandait pour nous à son Père lorsqu'il lui adressait ces admirables paroles : *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum*[2].

« O Jésus, disait le P. Eudes en rappelant ce mot du divin Maître, ô Jésus, vous demandez à votre Père que nous ne soyons qu'un avec lui et avec vous, comme lui et vous n'êtes qu'un, et par conséquent vous voulez que nous n'ayons qu'un cœur avec votre Père adorable et avec vous ; vous voulez être notre chef et que nous soyons vos membres, et conséquemment que nous n'ayons qu'un cœur et qu'un esprit avec vous... O Cœur tout aimable et tout amour de mon Sauveur, soyez le Cœur de mon cœur, l'âme de mon âme, l'esprit de mon esprit, la vie de ma vie, et l'unique principe de toutes mes pensées, paroles et actions[3]. »

1. *Cœur adm.*, l. 12, Méditations, 2e série, 6e médit. Cf. l. 3, ch. 2.
2. Joan , XVII, 23.
3. *Cœur adm.*, l. 12, méditations, 2e série, 6e médit.

V. — La dévotion du P. Eudes envers le Sacré Cœur de Jésus, et celle de la B. Marguerite-Marie.

Le Vénérable inaugura le culte public du Sacré Cœur de Jésus au plus tard en 1672, et le reste de sa vie il employa à le promouvoir toute l'activité de son zèle. L'année suivante, Notre-Seigneur commençait à révéler à la Bienheureuse Marguerite-Marie « les secrets inexplicables » de son divin Cœur, et le 16 juin 1675, il lui demandait de faire célébrer une fête en son honneur le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Le P. Eudes n'a pas connu ces faits. Ce n'est qu'après sa mort que le secret des révélations de Paray-le-Monial commença à transpirer. S'il avait eu le bonheur d'en être informé, le Vénérable eût tressailli de joie en voyant son apostolat confirmé d'une manière si éclatante, et à sa fête du 20 octobre, qui est la fête de l'amour, il se fût empressé d'ajouter la fête de réparation demandée par Notre-Seigneur. Et avec quel bonheur, il eût inséré dans le *Cœur admirable* les communications et les promesses faites par le divin Maître à l'humble Visitandine, lui qui a pris soin de relever ce qui regarde le Sacré Cœur dans les écrits de sainte Gertrude, de saint Bonaventure, de Lansperge et dans la vie de la Vénérable Marguerite de Beaune.

De son côté, la Bienheureuse Marguerite-Marie semble avoir ignoré l'apostolat du P. Eudes en faveur du Sacré Cœur [1]. La fête que le Vénérable avait

1. Dans une lettre à la mère Greyfié, la Bienheureuse parle d'une « Congrégation que l'on a érigée sous le titre du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » « Je ne sais pas bien, ajoute-t-elle, si c'est à Paris, mais je sais qu'il s'en fait encore une autre toute

instituée en l'honneur du Cœur de Marie ne lui fut pas inconnue. Elle dut la trouver établie au monastère de Paray-le-Monial [1], car elle a daté une de ses révélations de la fête du Cœur de la bienheureuse Vierge [2], et il n'est pas vraisemblable que cette date se réfère

dédiée à l'honorer ». Il ne peut être question ici que de la Congrégation de Jésus et Marie ou des confréries établies par le P. Eudes. Au moment où écrivait la Bienheureuse (1689 ou 1690), il n'existait pas d'autres confréries du Sacré Cœur. Cf. *Vie et Œuvres*, tome 2, p. 235. Edit. 1867.

1. Le P. Daniel, dans son *Histoire de la Bienheureuse*, ch. 12, et Mgr Bougaud, *Hist. de la Bienh.*, ch. 7, affirment, comme nous, que la fête du Cœur de Marie se célébrait au couvent de Paray à l'époque de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Mgr de la Madeleine de Ragny, évêque d'Autun, en avait autorisé la célébration dans tout son diocèse le 20 janvier 1648, et il l'avait fait célébrer lui-même dans sa cathédrale le 8 février de la même année A cette occasion, le P. Eudes fit imprimer, à Autun même, les deux offices du Saint Cœur et du saint Nom de Marie, en même temps que les deux salutations *Ave Cor sanctissimum* et *Ave Maria Filia Dei Patris*. Le petit volume du P. Eudes devait être entre les mains des Visitandines de Paray, car elles se servaient sûrement, pour célébrer la fête du Cœur de Marie, de la messe et de l'office composés par lui. C'est là qu'elles trouvèrent sans doute l'*Ave Maria Filia Dei Patris*, prière qui leur était familière. Car un jour la Bienheureuse Marguerite-Marie l'imposa en pénitence aux novices dont elle avait la charge : « Vous direz tous les jours, leur écrivit-elle, l'*Ave Maria, Filia Dei Patris*, pour demander l'esprit d'union et de charité les unes pour les autres. » *Vie et Œuvres*, tom. 2, p. 446.

2. « Un jour de la fête du Cœur de la très sainte Vierge, après la sainte communion, Notre-Seigneur me fit voir trois cœurs dont celui qui était au milieu paraissait très petit et presque imperceptible. Les deux autres étaient tout lumineux et éclatants, dont l'un surpassait incomparablement l'autre, et j'entendis ces paroles : C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours. Les trois n'en firent qu'un ; cette vue me dura assez longtemps, et m'inspira des sentiments d'amour et de reconnaissance qu'il me serait difficile d'exprimer. » *Vie et Œuvres*, tom. 1, p. 91, en note. Les Visitandines ajoutent : « Ces deux Cœurs lumineux sont évidemment les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et le plus petit celui de notre Bienheureuse qui s'y allait abîmer » Dans la collecte de la Messe du Cœur de Marie, le P. Eudes nous fait demander la grâce de n'avoir qu'un cœur avec Jésus et Marie : *cor unum... cum ipsis habere*. C'est précisément la grâce dont la Bienheureuse se vit favorisée.

à une fête qu'on ne célébrerait pas au couvent. La manière dont elle concevait la dévotion au Cœur de Marie rappelle, d'ailleurs, les vues du Vénérable. Témoin ce *défi* qu'elle donnait à ses novices pour l'Avent de 1685 : « O divin Cœur de Jésus, vivant dans le Cœur de Marie, je vous conjure de vivre et de régner dans tous les cœurs, et de les consommer dans votre pur amour[1]. » Quant à la fête instituée par le Vénérable en l'honneur du Cœur de Jésus, la Bienheureuse l'ignora toujours, de même qu'elle ignora toujours les pages si fortes et si suaves que le pieux auteur avait écrites sur le Sacré Cœur. Par où l'on voit que la dévotion du Vénérable et celle de la Bienheureuse sont entièrement indépendantes l'une de l'autre.

Il ne faudrait pas en conclure que ce sont deux dévotions différentes. Pour peu qu'on les étudie l'une et l'autre, on s'aperçoit vite qu'il n'y a entre elles aucune différence essentielle, ni du côté de l'objet, ni du côté de la pratique de la dévotion.

Pour le P. Eudes comme pour la Bienheureuse

1. *Vie et Œuvres*, tom. 2, p. 442. Voici un autre passage de ce *défi* qui rappelle également la doctrine du P. Eudes : « Vous offrirez au Père éternel les sacrifices que le Sacre Cœur de son divin Fils lui offre, par son ardente charité, sur l'autel du Cœur de sa Mère. » Dans un autre *défi* pour l'Avent, la Bienheureuse dit encore : « Pour honorer cette vie de sacrifice [du Verbe incarné], vous unirez et lierez votre esprit à celui de Jésus que l'amour tient immolé sur l'autel du Cœur de Marie. » *Vie et Œuvres*, tom. 2, p. 443. Voir un passage analogue dans un *défi* pour l'Avent de 1686. *Vie et Œuvres*, tom. 2, p. 452. A plusieurs reprises, la Bienheureuse demanda au P. Croiset d'insérer dans son livre sur la *Dévotion au Sacré-Cœur* les litanies du saint Cœur de Marie, que la Mère de Soudeilles avait déjà introduites dans un petit livre traitant également de la dévotion au Sacré Cœur qu'elle avait fait imprimer à Moulins. Cf. *Lettres inédites de la Bienheureuse*, lettre II et III ; Bainvel, *La Dévotion au Sacré Cœur*., p. 67; Hamon, *Vie de la Bienheureuse*, p. 410. Les litanies en question doivent être celles du P. Eudes, car à cette époque il n'en existait pas d'autres, croyons-nous.

Marguerite-Marie, l'objet de la dévotion, c'est à la fois le Cœur de chair du divin Maître, et l'immensité de son amour pour nous. A diverses reprises, le Sacré Cœur apparut à la Bienheureuse sous la forme d'une fournaise d'amour jetant des flammes de toutes parts ; et, de son côté, le Vénérable, dans le XIIe livre du *Cœur admirable*, ne fait guère que commenter cette belle pensée de saint Bernardin de Sienne, que le Cœur de Jésus est une fournaise d'amour destinée à embraser l'univers : *Fornacem ardentissimæ charitatis, ad inflammandum et incendendum orbem universum* [1]. C'est cette fournaise d'amour qu'ils présentent l'un et l'autre à notre vénération.

Sans contester l'identité des deux dévotions, le P. Bainvel affirme que celle du P. Eudes « fond et confond dans l'ampleur de son objet plus de choses que n'en comprend celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie [2]. » Il est possible que, de prime abord, la dévotion de la Bienheureuse paraisse un peu plus simple. Mais quand on étudie l'exposé qu'en font ses disciples, par exemple le P. de Galliffet ou le P. Bainvel lui-même, il ne semble pas qu'elle ait un objet moins complexe que celle du P. Eudes.

Le Vénérable fait entrer dans la dévotion au Sacré Cœur tout l'amour du Cœur de Jésus, son amour sensible comme son amour volontaire, son amour pour son Père céleste et pour sa sainte Mère en même temps que son amour pour nous, son amour incréé aussi bien que son amour créé. Mais parmi ces éléments, en est-il un seul que le P. de Galliffet ou le P. Bainvel excluent de la dévotion au Sacré Cœur ?

Bien qu'il ne parle guère que de l'amour du Cœur

1. *Serm.* 51, *De Passione,* p. 2, tit. 2. Cf. *Cœur admirable,* l. 12, ch. 2.
2. *La dévotion au Sacré-Cœur.* p. 267, 271.

de Jésus dans le XII[e] livre du *Cœur admirable* et dans son office du Sacré Cœur, le Vénérable y rattache toute la vie intime de l'Homme-Dieu, toutes ses affections, toutes ses vertus, toutes ses joies, toutes ses douleurs ; mais il me semble que le P. de Galliffet et le P. Bainvel en font tout autant.

Quant à la personne du Saint-Esprit, nous avons déjà dit que le P. Eudes ne la comprend nullement dans l'objet immédiat de sa dévotion. Sans doute il nous montre en lui le principe de la vie et des vertus du Cœur de Jésus, et par suite le principe de la vie que nous communique le Sauveur. A ce titre, le Saint-Esprit a droit à nos hommages, et les honneurs que nous rendons au Cœur de Jésus rejaillissent finalement jusqu'à lui, en union avec le Père et le Fils dont il est l'Esprit. Mais est-ce que ce ne sont pas là des vérités admises de tout le monde ? Et de ce que, mieux que tout autre, le P. Eudes a su les mettre en lumière, s'ensuit-il qu'il en résulte quelques complications ou quelque confusion dans l'objet de sa dévotion [1]?

Relativement à la pratique de la dévotion, le

1. Le P. Bainvel reproche encore au P. Eudes sa « phraséologie savante et un peu confuse » et « tout un langage qui se ressent des précieuses ». Le langage du P. Eudes n'a rien de savant ni de confus : il est très simple et très net. Se ressent-il des *précieuses?* Nous ne le pensons pas. Le P. Eudes ne les fréquentait point. Il les rencontra un jour sur son chemin, à la mission de Valognes (1643), et il les fit exécuter, du haut de la chaire, par un de ses missionnaires, comme le racontent tous ses biographes. Quelles sont, au juste, les expressions où le P. Bainvel trouve quelque préciosité? Nous ne pouvons le dire exactement. Ce sont probablement celles où le P. Eudes dit que le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ne font qu'un seul Cœur ; que le Cœur de Jésus est le Cœur de Marie ; qu'il doit être le Cœur de notre cœur, etc. A la lecture du *Cœur admirable*, on verra que ce langage est emprunté, au moins en substance, à Ézéchiel, à Salomon, à saint Luc, à saint Jean Chrysostome, à saint Bonaventure, à sainte Brigitte, à saint François de Sales.

P. Eudes et la Bienheureuse Marguerite-Marie ne sont pas non plus en désaccord.

Il est vrai que, sur la demande de Notre-Seigneur, celle-ci a adopté certaines pratiques particulières, que le P. Eudes n'a pas connues, et qui sont restées en honneur parmi les fidèles, entre autres la pratique de l'heure sainte, et surtout celle de la communion du premier vendredi du mois. Mais ces pratiques sont tout à fait dans l'esprit du Vénérable. Lui aussi, il demandait aux chrétiens de s'associer aux douleurs dont nos péchés ont abreuvé le Cœur de Jésus durant sa Passion, et il recommandait la sainte communion comme l'une des meilleures pratiques que l'on puisse employer pour honorer ce divin Cœur [1].

Il est vrai encore que la réparation occupe plus de place dans la fête du vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement que dans celle du P. Eudes. Mais sur ce point encore, le Vénérable est moins éloigné qu'on ne le pense de la Bienheureuse Marguerite-Marie, puisqu'il range expressément la réparation parmi les devoirs que nous avons à rendre au Cœur de Jésus quand nous célébrons sa fête [2]. D'ailleurs, est-ce que l'amour n'est pas déjà, par lui-même, une excellente réparation ? « Si des étrangers offensent la mère, dit un jour Notre-Seigneur à une fille du P. Eudes, la Mère Marie du divin Cœur, et que l'enfant aime tendrement celle-ci et ne cesse de lui donner des preuves de son amour, est-ce que, sans qu'il lui parle de dédommagement, son amour n'est pas pour le cœur de sa mère un ample dédommagement ? N'oublie-t-elle pas, devant l'amour de son enfant, les offenses des autres ? Ainsi ton amour est

1. *Cœur admirable*, l. 12, Méditations, 1re série, 4e méditation.
2. *Ibid.*, 3e méditation.

à mon Cœur un ample dédommagement pour les péchés des autres, pour lesquels tu voudrais pouvoir offrir une amende honorable, sans que tu le fasses formellement[1]. »

Quelque excellentes d'ailleurs que soient les pratiques dont nous venons de parler, elles ne sont pas ce qu'il y a d'essentiel dans la pratique de la dévotion au Cœur de Jésus. C'est ce que le P. Bainvel explique fort bien quand il dit, à propos de la Bienheureuse Marguerite-Marie : « La dévotion au Sacré Cœur se présente chez la Bienheureuse avec un ensemble de pratiques déterminées. Mais la *pratique* va pour elle bien au-delà de *ces pratiques*. Dans ses écrits comme dans sa vie, sa chère dévotion est l'âme de tout ; c'est un esprit d'amour, de renoncement et de réparation par amour qui pénètre et domine tout. La dévotion au Sacré Cœur, comme elle l'entend, c'est une formule admirable de vie chrétienne et parfaite, toute à Jésus, toute en Jésus, toute de Jésus ; c'est l'amour de Jésus envahissant l'âme, avec toutes ses pensées, toutes ses affections, tous ses actes, de façon que ce ne soit plus nous qui vivions, mais Jésus-Christ qui vive en nous[2]. »

Voilà bien la vraie pratique de la dévotion au Sacré Cœur. C'est bien ainsi que la concevait la Bienheureuse Marguerite-Marie. Sa vie et ses écrits en sont une preuve manifeste. Mais, nous l'avons vu précédemment, le P. Eudes ne la concevait pas autrement. Pour lui, comme pour la Bienheureuse, la dévotion au Sacré Cœur doit pénétrer toute la vie chrétienne, pour en faire une vie d'amour et d'immolation complète au service du Cœur de Jésus, et en union avec lui. Et comme la Bienheureuse, le

1. Chasles, *Sœur Marie du divin Cœur*, p. 226. Paris, 1905.
2. *La dévotion au S. Cœur de Jésus*, p. 49.

Vénérable conseillait aux fidèles de se vouer à cette vie de renoncement et d'amour, par une consécration totale de leur personne au Sacré Cœur. On trouve, dans les manuels à l'usage des confréries instituées par lui, une consécration au Cœur de Jésus qui est de toute beauté, et dont on ne peut guère douter qu'il ne soit l'auteur, car on y reconnaît à la fois son esprit et son style [1]. On en trouve une autre plus courte, mais bien nette et bien énergique, dans ces paroles qui terminent l'*Ave Cor sanctissimum*, la prière quotidienne des enfants du P. Eudes : « Nous vous offrons notre cœur, nous vous le donnons, nous vous le consacrons, nous vous l'immolons. Recevez-le et possédez-le tout entier, purifiez-le, éclairez-le, sanctifiez-le, afin que vous y viviez et régniez maintenant et toujours » : *Tibi cor nostrum offerimus, donamus, consecramus, immolamus ; accipe et posside illud totum, et purifica, et illumina, et sanctifica, ut in ipso vivas et regnes et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum.*

Il serait bien intéressant d'étudier en détail les rapports de la dévotion de la Bienheureuse avec celle du Vénérable. Une étude de ce genre achèverait de démontrer qu'elles ne sont, au fond, qu'une seule et même dévotion. Si la Providence le permet, nous l'essaierons un jour. En attendant, ce que nous venons de dire suffit à montrer qu'il n'y a aucune différence essentielle entre les deux dévotions.

Les premiers disciples de la Bienheureuse ne faisaient nulle difficulté d'en convenir. On pourrait en apporter bien des preuves [2]. En voici quelques-unes.

1. Voir le *Manuel* de la Congrégation des écoliers du collège de Lisieux et les *Règlements* de la Confrérie du S. Cœur de Jésus et de Marie. Nous publierons ces opuscules dans le tome VIII, à la suite du *Cœur admirable*. La consécration dont nous parlons porte le titre d'*Elévation*.

2. Cf. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs et le V. J. Eudes*, Introduction.

Dans une lettre datée de 1693 et adressée au P. de Villette, supérieur des Jésuites de Paray, le P. Croiset rapporte que les Bénédictines de Saint-Pierre, à Lyon, goûtaient extraordinairement la dévotion au Sacré Cœur, et qu'elles apprirent avec joie qu'il y avait eu autrefois, dans leur Ordre, « une fête et un office à l'honneur de ce Sacré Cœur ». « Dieu a permis, ajoute-t-il, qu'elles aient trouvé à Paris cet office à neuf leçons, avec une messe très bien composée à l'honneur de ce Sacré Cœur, le tout approuvé à Rome, avec permission à tout l'Ordre de Saint-Benoît de faire tous les ans cette fête[1]. » Il s'agit évidemment ici de la messe du P. Eudes, et on voit que le P. Croiset la trouvait *très bien composée*. Elle était donc, d'après lui, en parfaite harmonie avec la dévotion de Paray-le-Monial.

M. Boudon ne voyait pas, non plus, de différence notable entre les deux dévotions. Il avait accueilli l'un des premiers la dévotion du P. Eudes, et quand plus tard il apprit les révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie, il put écrire à l'un de ses amis, M. Bosguérard : « J'ai connu par mon expérience ce qui y est remarqué, que Notre-Seigneur fera de grandes grâces à ceux qui auront dévotion à son Sacré Cœur[2]. » Le P. Bainvel cite de lui des passages où il croit apercevoir l'influence de la Bienheureuse Visitandine ; nous croyons, nous, y reconnaître celle du P. Eudes[3]. Mais le fait même

1. Lettre citée par Letierce, *Étude sur le Sacré Cœur*, tome 2, p. 89. Cf. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs*, tome 2, p. 409 ; Bainvel, *La dévotion au Sacré Cœur*, p. 314.

2. Lettre citée par Letierce, *Étude sur le S. Cœur*, tome 1, p. 116. Cf. Bainvel, *Dévotion au S. Cœur*, p. 275.

3. Bainvel, l. c., p. 274 et 277. Dans cet endroit, le P. Bainvel cite une lettre de M. Boudon à une religieuse de la Visitation de Nancy qui a été publiée pour la première fois par le P. Letierce dans son *Etude sur le S. Cœur*, tome 1, p. 118. En voici quelques

que l'on peut y apercevoir l'une ou l'autre influence est déjà une preuve de l'identité des deux dévotions. Le P. Bainvel a donc raison d'écrire : « Dans l'âme de M. Boudon, la dévotion de Paray s'est fondue avec celle du P. Eudes comme une seule et même chose. Et n'est-ce pas parce qu'il ne les distingue pas, qu'il n'a pas songé à les rattacher[1] ? »

Quand il publia sa *Vie de la Sœur Marguerite-Marie*, Mgr Languet ignorait la dévotion du P. Eudes. Dès que le P. Lemoine, Assistant du Supérieur général des Eudistes, la lui eut fait connaître, il fit insérer dans son livre un carton, où il en reconnaissait la parfaite conformité avec celle de Paray. « La dévotion au Sacré Cœur de Notre-Seigneur, disait-il, était déjà approuvée en quelques diocèses, avant qu'elle fût connue dans le monastère de Paray, et que la Mère Marguerite eût commencé à recevoir à son sujet les lumières et les grâces qui sont rapportées dans sa vie. Ce fut par les soins du célèbre P. Eudes... que cette dévotion se répandit dès le milieu du siècle passé, que la fête du Cœur de Notre-Seigneur fut célébrée, avec l'approbation des Evêques,

passages où nous croyons retrouver les idées et les expressions du P. Eudes : « Le Sacré Cœur doit être pour nous une demeure permanente, ne vivant que de sa vie, n'agissant que par ses divins mouvements... de telle manière qu'il doit être le *Cœur de notre cœur, l'Ame de notre âme et la Vie de notre vie*, afin que nous puissions dire dans la pure vérité avec le grand Apôtre : « Je vis, mais non, je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ».... *Que le Saint-Esprit qui l'a animé, anime tous les nôtres,* qu'il soit le principe de toutes nos actions. »

1. *Dévotion au S. Cœur* p. 275, en note. M. Boudon était un ami du Séminaire d'Évreux que dirigeaient les Eudistes, et, en mourant, il leur légua « un riche présent par le don qu'il leur fit de son cœur ». Le pieux archidiacre avait même manifesté l'intention d'être inhumé dans la chapelle du Séminaire, mais les réclamations de MM. du Chapitre le firent revenir sur sa décision. « Ce fut ce qui l'obligea de dire au Supérieur du Séminaire : *Puisque je ne puis pas désobliger ces Messieurs, vous aurez ce méchant cœur.* » Costil, *Annales de la Cong. de Jésus et Marie*, tome 2, p. 195.

dans plusieurs Séminaires de Normandie ». Et il ajoutait : « Les Religieuses de la Visitation s'estiment heureuses d'avoir été prévenues dans leur dévotion par des autorités si respectables. Bien loin d'ambitionner en cette matière la gloire de l'invention et de la nouveauté, elles craindraient au contraire cette gloire périlleuse, et elles sont contentes de pratiquer en sûreté ce qui a été consacré par la ferveur de tant de Saints et autorisé par tant de Prélats[1]. »

Les Visitandines elles-mêmes étaient tellement convaincues que la dévotion du P. Eudes ne différait pas de la leur, qu'elles se servirent longtemps de son office et de sa messe pour célébrer la fête du Cœur de Jésus. « Quand les religieuses de la Visitation eurent obtenu du Pape et des Evêques la permission de célébrer la fête du Cœur de Jésus, dit le P. Le Beurier, et que quelques églises eurent obtenu de célébrer celle du Cœur de Marie, trouvant ces deux fêtes déjà établies dans les Séminaires des Eudistes et dans les Couvents de Notre-Dame de Charité, elles en empruntèrent l'office et la messe, dont elles se sont servi pendant un très long temps, et dont on se sert encore en plusieurs endroits. Il est vrai qu'aujourd'hui, dans quelques églises de la Visitation, à la fête du Cœur de Jésus, on dit une autre messe qui a été composée depuis ; mais à peine ce changement a-t-il trente ans de date ; jusque-là on s'y était toujours servi, soit à l'office, soit à la messe, des proses, des secrètes, des hymnes, des antiennes et des oraisons composées par le P. Eudes[2]. »

Ces faits sont bien connus. Le P. Bainvel y fait allusion dans son livre de la *Dévotion au Cœur de*

1. *Vie de la M. Marguerite-Marie*, Discours préliminaire.
2. *Vie du P. Eudes*. Ms, Caen, 1778. Citée par Martine-Lecointe, *Vie du P. Eudes*, tome 2, p. 406, 407.

Jésus. « Les premiers apôtres de la dévotion, dit-il, Marguerite-Marie, Croiset, Galliffet, Languet, etc., relevaient avec soin tous les indices de leur chère dévotion dans le passé ». « Depuis, ajoute-t-il, la tendance a été plutôt à distinguer, en vue de mieux revendiquer l'indépendance et l'originalité du mouvement parti de Paray[1]. »

De nos jours, en effet, on s'est efforcé non seulement de distinguer, mais d'opposer les deux dévotions. Il s'en faut pourtant que cette tendance soit générale.

Même à notre époque, bon nombre d'écrivains, et non des moins compétents, ont continué à rapprocher la dévotion du P. Eudes et celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie, sans apercevoir entre l'une et l'autre de différences essentielles.

C'est ainsi, par exemple, que le Cardinal Pitra a porté sur l'apostolat du P. Eudes le jugement que voici : « Il devrait être difficile en France de parler des œuvres inspirées par le Sacré Cœur, sans penser au V. P. Eudes. Le premier, et pendant toute sa vie active, il propagea le nouveau culte, lui dévoua la Congrégation dont il est le fondateur, inaugura ses fêtes, rédigea ses offices, imprima des manuels, bâtit en son honneur des chapelles et des églises, érigea d'innombrables confréries, et donna le branle à un mouvement qui a fini par envelopper l'Église tout entière[2]. »

Dans son livre sur la Dévotion au Sacré Cœur, le docteur J. Thomas a rendu au P. Eudes un hommage analogue : « Si l'action qui, à la fin du dix-septième siècle, partit du monastère de Paray-le-Monial, fut déterminante, dit-il, et si, grâce à elle, le culte privé

1. *Dévotion au S. Cœur*, p. 269.
2. *Vie du P. Libermann*, citée par le P. Le Doré : *Les Sacrés Cœurs et le V. J. Eudes*, Introduction.

devint définitivement public, elle n'est point cependant sous ce rapport la première dans l'ordre des dates. Quand Marguerite-Marie arbora sa bannière, les Eudistes avaient déployé la leur depuis près de quarante ans. Non seulement le culte privé était établi dans leurs maisons, mais le P. Eudes avait organisé toute une campagne en faveur du culte public, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il avait agi avec le concours des Evêques et l'assentiment du Saint-Siège.[1] »

Nous pourrions invoquer l'autorité de bien d'autres écrivains, par exemple, pour ne parler que des plus récents, celle de M. Sauvé[2] et de M. Baruteil[3]. Mais les textes que nous venons de citer suffisent à montrer que la tendance à distinguer, et surtout à opposer l'une à l'autre la dévotion du P. Eudes et celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie, est loin d'être générale.

En somme, cette tendance ne s'est guère manifestée que chez quelques écrivains de la Compagnie de Jésus, en tête desquels il faut placer les PP. Hausherr et Letierce[4].

1. *Théorie de la dévotion au Sacré Cœur*, p. 127.
2. *Le culte du Sacré Cœur de Jésus*, passim.
3. *Genèse du culte du Sacré Cœur*, p. 98.
4. Hausherr, série d'articles dans le Bulletin de Paray, 15 juin 1887, 15 février 1888 ; Letierce, *Etude sur le Sacré Cœur*, tom. 1, p. 106. Nous ne parlons pas de Mgr Bougaud, parce que, si dans son *Histoire de la B. Marguerite-Marie,* ch. 7, il a refusé de voir dans le P. Eudes le premier apôtre du Cœur de Jésus, du moins il n'a pas nié la conformité de la dévotion du Vénérable avec celle de la Vierge de Paray. Son raisonnement est d'ailleurs assez curieux. Après avoir rappelé l'amour de plusieurs Saints et Saintes du moyen âge pour le Sacré Cœur, il ajoute : « Ce qui m'étonne, ô saintes amantes de Jésus, laissez-moi vous le dire, c'est votre silence. Pourquoi, embrasées d'amour pour ce Sacré Cœur, n'en avez-vous révélé la beauté à personne? Je cherche parmi vous les apôtres et les évangélistes du Cœur de Jésus, je n'y trouve que des contemplatives, embrasées sans doute, mais muettes. » Là-dessus, Mgr Bougaud arrive au P. Eudes. Il semble qu'il devrait être

Ce dernier a tout fait pour établir que la dévotion du P. Eudes et celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie n'ont pas le même objet. Dans le cours de cette *Introduction* nous avons vu quels sont ses principaux arguments. Il prétend :

1. Que le P. Eudes ne connaît pas deux Cœurs, mais un seul Cœur de Jésus et de Marie, et que c'est ce Cœur unique qu'il chante dans ses offices et qu'il présente à la vénération des fidèles ;

2. Que sous le nom de Cœur de Jésus, le Vénérable n'honore que l'amour du divin Maître, à l'exclusion de son Cœur de chair à peine nommé dans le XIIe livre du *Cœur admirable* ;

3. Qu'il envisage le Cœur de Jésus à un autre point de vue que la Bienheureuse Marguerite-Marie, attendu qu'il ne voit en lui qu'un Cœur aimant, tandis que la Bienheureuse y voit un Cœur aimant et souffrant ;

4. Que le Vénérable entend la pratique de la dévotion autrement que la vierge de Paray, et la preuve

heureux de trouver enfin en lui un apôtre du Sacré Cœur, car le Vénérable n'a pas gardé le silence, tant s'en faut. Il a prêché durant de longues années l'amour du Cœur de Jésus, il l'a raconté dans des pages admirables, il l'a chanté dans un office et une messe dont tout le monde reconnaît la beauté. Eh bien, non ! Mgr Bougaud déclare qu'il ne peut voir dans le Vénérable le premier apôtre du Cœur Jésus Et pourquoi donc ? La raison qu'apporte Mgr Bougaud c'est que « ce que fit le P. Eudes pour promouvoir la dévotion au Cœur de Jésus n'égala jamais, ni dans la réalité, ni même dans son esprit, ce qu'il avait entrepris pour faire connaître le Cœur de Marie. » Autant vaudrait dire que Versailles n'est pas une ville, parce que, ni dans la réalité, ni dans l'esprit de ses habitants, elle n'est aussi importante que Paris. Ce serait aussi logique. Il n'est pas tout à fait juste, d'ailleurs, de dire, sans distinction ni réserve, que ce que le P. Eudes fit pour le Cœur de Jésus n'égala jamais ce qu'il avait fait pour le Cœur de Marie. Au point de vue liturgique il fit autant pour l'un que pour l'autre. Et si, dans le *Cœur admirable*, il n'a consacré qu'un livre sur douze au Cœur de Jésus, c'est qu'il ne pouvait faire davantage dans un ouvrage qui a pour sujet le Cœur de Marie.

c'est qu'il demande aux fidèles de rendre au Cœur de Jésus amour pour amour, au lieu que la Bienheureuse leur demande une amende honorable et des actes réparateurs[1].

Dans le cours de cette *Introduction*, nous avons suffisamment répondu à tous ces arguments pour n'avoir pas à y revenir[2]. Ils procèdent, semble-t-il,

1. Dans une lettre au P. Croiset, datée du 10 août 1689, la Bienheureuse explique ce que le Sacré Cœur attend de la Visitation et de la Compagnie de Jésus. Voici ses paroles : « Enfin c'est par ce moyen [de la dévotion au Sacré Cœur] qu'il veut répandre sur l'Ordre de la Visitation et de la Compagnie de Jésus l'abondance de ces divins trésors de grâce et de salut, *pourvu qu'ils lui rendent ce qu'il en attend, qui est un hommage d'amour, d'honneur et de louange, et de travailler de tout leur pouvoir à l'établissement de son règne dans les cœurs.* » Dans cette lettre, il n'est pas question d'amende honorable, ni d'actes réparateurs ; ce qui montre que, pour mieux établir sa thèse, le P. Letierce a exagéré quelque peu l'importance de la réparation formelle dans la pratique de la dévotion au Sacré Cœur.

2. Pour établir qu'il y a une différence essentielle entre la dévotion du P. Eudes au Cœur de Jésus et celle de la Bienheureuse Marguerite-Marie, le P. Letierce apporte un dernier argument que nous ne pouvons passer sous silence. Il le tire de la diversité des emblèmes qui représentent les deux dévotions : « Un cœur entouré d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix, blessé par la lance du soldat, et tout environné de flammes : voilà, dit-il, le Cœur de Jésus tel que Marguerite-Marie l'a vu, tel qu'elle l'a révélé à l'Église. L'emblème eudiste offre un seul cœur, dont l'intérieur divisé en deux parties représente sur l'une l'image de Notre-Seigneur, sur l'autre celle de sa Mère. » Ce que le P. Letierce appelle l'emblème eudiste, ce sont les armes de la Congrégation de Jesus et de Marie. Elles ne sont nullement pour le P. Eudes, l'emblème du Cœur de Jésus. Tout au plus pourrait on y voir une représentation de l'union des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Cf. Baruteil, *La Genèse du culte du Sacré-Cœur*, p. 103. Encore faudrait-il, pour cela, que le Cœur qu'on y aperçoit fût celui de Jésus et de Marie, et nous pensons qu'il n'en est rien. Voici pourquoi : 1. Si ce cœur était celui de Jésus et de Marie, il serait enflammé et rayonnant à l'extérieur, comme dans l'image de Notre-Dame des Cœurs, tandis que les figures de Jésus et de Marie seules sont rayonnantes à l'intérieur du cœur, comme dans les gravures que le P. Eudes fit mettre en tête de certaines éditions du *Royaume de Jésus*, et qui représentent certainement le cœur du chrétien ; — 2. Le cri d'armes, qui en héraldique donne le sens du blason, serait un hommage aux Sacrés Cœurs ou

d'une connaissance insuffisante de la doctrine du P. Eudes, et de la volonté très arrêtée de réserver à tout prix à la Bienheureuse Marguerite-Marie et au Vénérable P. Claude de la Colombière l'honneur d'avoir été les premiers à propager dans le monde la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

C'est un devoir et une joie pour nous de reconnaître que d'autres membres de la Compagnie de Jésus ont rendu complète justice au P. Eudes, entre autres le P. Nilles, dont personne ne contestera l'autorité en cette matière. Dans son savant ouvrage

une allusion à leur union : — 3. Les premiers biographes du Vénérable n'auraient pas manqué de nous montrer dans ces armes une manifestation de sa dévotion aux Sacrés Cœurs, et aucun d'eux ne l'a fait. Quelle est donc la signification de ces armes ? Le P. Eudes ne nous en a laissé, je crois, aucune explication authentique. Mais le cri d'armes : *Vive Jésus et Marie*, nous en donne la clef. C'est l'une des devises que le Vénérable donna dès le début à ses enfants, et elle leur rappelle qu'ils doivent constamment travailler à faire vivre dans leurs cœurs Jésus et Marie. Le cœur qui figure dans les armes de la société, c'est donc celui des Eudistes, et non celui de Jésus et de Marie. La croix qui y est plantée et les branches de lis et de roses qui l'entourent, indiquent les conditions fondamentales de la vie de Jésus dans les âmes, savoir la pureté de conscience, la charité et l'amour de la croix. A l'appui de cette interprétation, on peut signaler celle que les PP. Costil et Martine donnent du cœur d'argent que portent les Religieuses de Notre-Dame de Charité. « Le P. Eudes voulut, dit le P. Costil, *Annales*, I, p. 62, qu'elles portassent jour et nuit un cœur d'argent où serait gravée en relief l'image de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, et environnée de deux branches de roses et de lis, pour les avertir de l'obligation qu'elles ont de *porter et de graver dans leurs cœurs les images de Jésus et de Marie.* » — « Le saint Instituteur voulut, dit le *P. Martine,* II, p. 150, qu'elles portassent à leur cou un cœur d'argent, sur lequel serait en relief l'image de la sainte Vierge tenant entre ses bras le saint Enfant Jésus, avec deux branches de chaque côté, une de lis et l'autre de roses, pour leur marquer l'obligation qu'elles ont de *porter toujours Jésus et Marie dans leur cœur*, comme aussi pour exprimer l'amour inviolable qu'elles doivent professer pour la chasteté, figurée par la blancheur du lis, et le grand désir qu'elles doivent avoir de répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ, figurée par la douce odeur de la rose. » Voir aussi *Cœur admirable*, .3, ch. 6 1. 6, or. 5, sect. 1.

De rationibus festorum SS. Cordis Jesu et Cordis Mariæ, il ne fait nulle difficulté d'accorder au Vénérable le titre de *premier apôtre du Cœur de Jésus*. Il donne même les noms des Évêques qui ont, les premiers, à la requête du P. Eudes, approuvé l'office et la messe du Sacré Cœur, afin, dit-il, que la postérité leur accorde les louanges auxquelles ils ont droit[1].

Tout récemment, du reste, la Sacrée Congrégation des Rites vient de se prononcer dans le même sens que le P. Nilles. En étudiant la cause de béatification du P. Eudes, elle a eu à apprécier son apostolat en faveur des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et la preuve qu'elle n'a pas aperçu de différence essentielle entre la dévotion au Sacré Cœur en honneur aujourd'hui dans l'Église catholique, et celle du Vénérable, c'est que, dans le décret où elle a reconnu l'héroïcité de ses vertus, elle lui a décerné le titre glorieux d'*Auteur du culte liturgique des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*[2]. Elle a ainsi appuyé de sa haute autorité les revendications des enfants du P. Eudes, et nous aimons à penser que, désormais, personne n'en contestera plus le bien fondé. D'autant plus qu'en mettant en lumière le rôle joué par

1. « Ex his [Episcopis qui festum SS. Cordis Jesu cum officio et missa propria, rogante Patre J. Eudes, approbarunt] ad extremum sex memoriæ prodere libet, præ cæteris in propagandum hunc cultum meritis insignes, ut cum aliis claris viris, de eadem religione bene merentibus, ab intelligente posteritate debitam laudem ferant, nimirum : Carol. Franc. de la Vieuville, Eppus Rhedonensis, die 8 martii, 1670 ; Carol. Franc. de Loménie de Brienne Ep Constantiensis, die 20 Julii, 1670 ; Henr. Cauchon de Maupas du Tour, Ep Ebroïcensis, die 8 oct., 1670 ; Franc. de Harlay de Champvallon, Ep. Rothomagensis, die 3 feb., 1671 ; Franc. de Nesmond, Ep. Bajocensis, die 16 mart., 1671 ; Leonor. Franciscus Goyon de Matignon, Ep. Lexoviensis, die 24 sept., 1671. » *De Ration. Fest.*, l. 1, p. 1, c 2, § V.

2. « Auctor liturgici cultus SS. Cordium Jesu et Mariæ. » *Décret du 6 janvier 1903.*

le Vénérable dans l'établissement du culte public du Cœur de Jésus, nous n'avons jamais eu l'intention de diminuer la gloire de la Bienheureuse Marguerite-Marie, ni celle du Vénérable Claude de la Colombière en qui elle a trouvé un guide si éclairé et un auxiliaire si dévoué. Au XVIIIe siècle, le P. Le Beurier en faisait déjà la remarque. « C'est à ce digne prêtre, disait-il en parlant du P. Eudes, qu'est due la gloire d'avoir jeté les premiers fondements de la dévotion au Cœur de Jésus. Cependant, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, il faut convenir que cette dévotion est redevable de ses progrès à la vertueuse Sœur Marguerite de Paray, puisque, n'ayant guère été établie par le P. Eudes qu'en Normandie et en Bretagne, ainsi que dans quelques églises de Paris, elle s'est répandue, depuis la révélation faite à cette vénérable religieuse, dans presque toutes les parties du monde chrétien [1]. »

IV. — LES SOURCES DU « CŒUR ADMIRABLE. »

Dans la préface du *Cœur admirable*, le P. Eudes indique lui-même les principales sources où il a puisé les enseignements contenus dans son livre. Il en signale trois : la sainte Écriture, les saints Pères, et quelques auteurs mystiques dont il s'était déjà inspiré dans l'*Enfance admirable*.

C'est la sainte Écriture qui a le plus servi au Vénérable pour la composition du *Cœur admirable*. Des douze livres dont se compose l'ouvrage, il y en a trois, le troisième, le sixième et le dixième, qui ne sont qu'un long et beau commentaire de quelques passages de la Bible. Le troisième contient

1. *Vie manuscrite du P. Eudes*, citée par Martine-Lecointe, *Vie du R. P. Jean Eudes*, tome, 2, p. 497.

l'explication des principaux tableaux dans lesquels Dieu s'est plu à figurer le *Cœur* de Marie, depuis Moyse jusqu'à la mort de Jésus-Christ. Dans le sixième, le Vénérable explique douze oracles de l'Écriture, qui nous en révèlent les grandeurs et les amabilités. Le neuvième est le commentaire du *Magnificat*. Quant aux autres livres, l'allure en est plus libre et plus personnelle ; mais on constatera à la lecture qu'ils sont, eux aussi, tout remplis de la doctrine et même des textes de l'Écriture sainte.

Dans le *Cœur admirable*, le P. Eudes avait à exposer la théorie de la dévotion aux Sacrés Cœurs. C'était une théorie à créer. Le Vénérable en chercha les éléments dans la sainte Écriture. Il étudia avec soin les divers sens qu'elle attache au mot *Cœur*, et nous avons vu que, son enquête terminée, il crut pouvoir distinguer en Jésus et en Marie trois Cœurs, un Cœur corporel, un Cœur spirituel et un Cœur divin, et qu'il les fit entrer tous les trois, bien que d'une manière différente, dans l'objet de sa dévotion. On trouvera cette étude dans le premier livre du *Cœur admirable*, et on verra que, sur ce point, le Vénérable n'avance rien dont il ne trouve le fondement dans l'Écriture.

C'est aussi sur la sainte Écriture qu'il s'appuie pour comprendre, sous la dénomination de Cœur spirituel, toute la vie intime de Jésus et de Marie, en ayant soin, pourtant, de la ramener tout entière à l'amour, qui en est le principe.

Si de l'objet de la dévotion nous passons à la pratique, nous retrouvons encore la sainte Écriture à la base des enseignements du P. Eudes. Il n'avance rien, sur les rapports d'amour, de conformité, de dépendance et d'usage qui doivent exister entre nos cœurs et les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, qu'on ne trouve en termes formels dans les Livres

saints, ou qui n'y ait au moins son fondement. Et ici, comme toujours, c'est de saint Paul surtout que le Vénérable aime à s'inspirer. C'est de sa doctrine qu'il s'autorise pour nous dire que le Cœur de Jésus veut vivre et régner en nous, que nous devons prendre ses sentiments, et que nous pouvons en disposer à notre gré, ainsi que du Cœur de Marie et de tous les Cœurs des Anges et des Saints.

Toutefois, lorsqu'il traite du Cœur de Jésus, le Vénérable s'inspire aussi très souvent du discours de Notre-Seigneur après la Cène. Il en a tiré quelques-uns de ses plus beaux aperçus sur l'amour dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, et sur l'union qui doit s'établir entre notre cœur et celui du divin Maître pour aboutir à une union parfaite de nos cœurs les uns avec les autres.

Le P. Eudes est également très redevable aux Pères de l'Église et aux Docteurs du moyen âge. C'est à la lumière de leurs écrits qu'il étudie et commente la sainte Écriture, bien qu'il se serve aussi, à l'occasion, des commentateurs modernes, qui du reste n'ont fait bien souvent que reproduire, en les condensant, les enseignements des Pères.

Nous n'essaierons pas de dresser la liste des Pères et des Docteurs que le P. Eudes cite dans le *Cœur admirable*. Elle serait trop longue. Dans le VIIe livre, il en indique douze, qu'il considère comme les principaux apôtres de la dévotion au Saint Cœur de Marie. Ce sont : saint Augustin, saint Léon le Grand, saint Jean Chrysostome, saint Anselme, saint Pierre Chrysologue, saint Jean Damascène, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne, saint Laurent Justinien, Richard de Saint-Laurent et Louis de Grenade.

Parmi ces Docteurs, il y en a quelques-uns sur

lesquels il est juste d'attirer l'attention, à cause du parti que le P. Eudes a tiré de leurs écrits.

Le premier à signaler est saint Jean Chrysostome. Son amour pour saint Paul lui a fait dire des choses admirables du cœur de l'Apôtre. Il nous le présente comme un ciel d'une ravissante pureté, comme une mer d'une étendue et d'une profondeur insondables, comme le cœur de l'univers, comme le principe de notre salut, comme une source de toutes sortes de biens, comme la table du Saint-Esprit et le livre de la charité, enfin comme ne faisant qu'un avec le Cœur de Jésus-Christ : *Cor Pauli cor Christi.* Le P. Eudes reprend une à une toutes ces assertions et les applique au Cœur de Marie, auquel elles conviennent bien mieux encore qu'à celui de saint Paul. Le second livre du *Cœur admirable* est consacré presque en entier à développer ces idées[1].

A saint Augustin et à saint Léon, le P. Eudes a emprunté, entre autres choses, cette pensée qu'il s'est plu à mettre en lumière dans plusieurs passages de son livre, et qu'il n'a pas manqué de faire entrer dans son office du Cœur de Marie, à savoir que la bienheureuse Vierge a conçu Jésus dans son Cœur avant de le concevoir dans son sein[2].

Signalons encore l'auteur du traité de la *Vigne mystique*, que le P. Eudes croyait être saint Bernard, et qui serait en réalité saint Bonaventure, s'il faut en croire les derniers éditeurs du Docteur séraphique. Le Vénérable lui a emprunté les leçons du second Nocturne de son office du Cœur de Jésus, et, après lui, l'Église en a fait autant dans l'office qu'elle a approuvé pour le Vendredi après l'octave du Saint-Sa-

1. Voir les chapitres 2, 3, 4, 5, 6 ; et en plus : l. 3, ch. 4. sect. 3 ; liv. 7, ch. 1.

2. Liv. 7, ch. 1, et *passim.*

crement, en coupant toutefois le texte d'une manière un peu différente. Ce que le P. Eudes goûtait le plus dans ce traité, ce sont ces belles paroles où il retrouvait ses idées favorites sur l'union de nos cœurs à celui de Jésus : « Je le dis hardiment : Le Cœur de Jésus est à moi. Si, en effet, Jésus-Christ est mon chef, comment ce qui est à lui ne serait-il pas à moi ? De même que les yeux de ma tête corporelle sont vraiment mes yeux, de même le cœur de mon chef spirituel est vraiment mon cœur. Je puis donc dire en toute vérité que je n'ai qu'un cœur avec Jésus-Christ[1]. »

Saint Bernardin de Sienne mérite aussi de trouver ici une mention spéciale. Il nous a laissé sur le Cœur de la B. Vierge des considérations magnifiques dont le Vénérable s'est souvent inspiré dans le *Cœur admirable*, et qu'il a introduites dans son office du Cœur de Marie. C'est lui aussi qui a émis cette belle pensée que le Cœur de Jésus est une fournaise ardente de charité destinée à embraser l'univers, et l'on sait que c'est cette pensée que le Vénérable s'est efforcé de développer dans le douzième livre de son ouvrage.

Les Mystiques dont le P. Eudes a utilisé les écrits dans la composition du *Cœur admirable*, sont sainte Brigitte, sainte Gertrude et sainte Mechtilde. Dans sa préface, le Vénérable nous en avertit lui-même, en ajoutant à ces trois noms celui de sainte Thérèse, bien qu'il n'ait guère mis à contribution les œuvres de l'illustre Carmélite. Et pour qu'on ne s'étonne

1. « Cor illius meum est, audacter dicam. Si enim caput meum Christus est, quomodo quod capitis mei est, non meum est ? Sicut ergo oculi capitis mei corporalis, mei oculi vere sunt ; ita et spiritualis cor, cor meum est. Bene ergo mihi est : ego vere cum Jesu cor unum habeo. » Cf. *Cœur admirable*, l. 1, ch. 5 ; l. 11, méditation pour le 3e jour de l'octave, etc.

pas de l'usage qu'il fait des révélations de ces Saintes, il rappelle une fois de plus les approbations données à celles de sainte Brigitte par les conciles de Constance et de Bâle, et par les Papes Boniface IX, Martin V et Urbain VI ; à celles de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde par un grand nombre de docteurs et de théologiens, entre autres par Suarès, et par Louis de Blois qui lut jusqu'à douze fois, en une seule année, les livres de sainte Gertrude.

Le Vénérable, d'ailleurs, ne s'est pas servi également de ces diverses révélations. En somme, les emprunts qu'il a faits à sainte Mechtilde, et surtout à sainte Gertrude, sont peu nombreux. Ces deux Saintes ont écrit des pages admirables sur le Sacré Cœur de Jésus, et, chose singulière, le Vénérable ne les a pas citées dans le XIIe livre du *Cœur admirable*. On y trouve un exercice d'amour tiré de la *Préparation à la mort* de sainte Gertrude[1], et un texte où cette Sainte enseigne, comme sainte Brigitte, que, sous l'excès de la douleur et de l'amour, le Cœur de Jésus se brisa sur l'arbre de la croix[2]. Mais voilà tout. Il est rare également que le Vénérable cite sainte Mechtilde dans le XIIe livre du *Cœur admirable*. Je ne crois pas qu'on y rencontre son nom plus de deux ou trois fois. Cela tient sans doute à ce que, comme nous l'avons déjà dit bien des fois, ce XIIe livre n'est pas un traité complet de la dévotion au Cœur de Jésus. Ce n'est qu'une esquisse, très riche et très précise il est vrai, mais dans laquelle le Vénérable a dû s'en tenir à un rapide exposé de doctrine.

Dans le reste de l'ouvrage, on rencontre de temps à autre les noms de sainte Gertrude et de sainte

1. *Cœur adm.*, l. 12, ch. 2. —2. *Ibid* , ch. 17.

Mechtilde. Quelquefois même le pieux auteur rapporte et commente leurs paroles. Il cite notamment la belle page où sainte Mechtilde raconte comment Notre-Seigneur lui apprit à saluer le Cœur de sa divine Mère[1]. Toutefois, les révélations que le P. Eudes met surtout à contribution sont celles de sainte Brigitte. Il y a puisé bon nombre de détails relatifs à la personne ou à la vie de la très sainte Vierge ; mais ce qui l'a surtout frappé dans ces révélations, ce sont les enseignements de la Sainte relativement à la rupture du Cœur de Jésus sur la croix, et à l'union étroite qui associa le Cœur de Marie à celui de son divin Fils dans l'œuvre de la Rédemption, et nous avons vu qu'il les rappelle souvent dans le *Cœur admirable*.

V. — IMPORTANCE ET VALEUR DU « CŒUR ADMIRABLE ».

Le *Cœur admirable* est le premier ouvrage de fond qui ait été publié sur les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. De ce chef, il s'impose à l'étude de quiconque veut remonter aux origines de la dévotion aux Sacrés Cœurs, et, de nos jours, en effet, tous les écrivains qui ont voulu traiter d'une manière complète, non seulement de la dévotion au Cœur de Marie, mais même de la dévotion au Cœur de Jésus, y ont eu recours. Témoin le Docteur Thomas, le P. Nilles, le P. Granger, le P. Bainvel et M. Baruteil.

Ce livre, d'ailleurs, est remarquable au point de vue doctrinal.

Toutes les questions que soulève la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie y sont abordées et résolues avec autant de sûreté que de précision.

1. *Cœur admirable*, ch. 13.

L'objet de la dévotion y est déterminé avec une telle exactitude que, de nos jours, après deux siècles de discussions, les théologiens ne trouvent rien à reprendre ni à ajouter à la doctrine du Vénérable. Du premier coup, il a su assigner aux deux éléments dont la réunion constitue l'objet propre de la dévotion, la place qui leur convient, et il a parlé de l'un et de l'autre à peu près comme nous le faisons maintenant. Toutefois il a insisté d'une manière particulière sur l'élément spirituel, et il s'est appliqué à en montrer toute la beauté et toutes les amabilités. Personne n'a étudié plus à fond les perfections du Cœur de Marie, et personne, non plus, n'en a parlé avec plus d'enthousiasme et d'onction. Quant au Cœur de Jésus, le P. Eudes en traite d'une manière moins complète, il est vrai ; mais les pages qu'il a consacrées à décrire l'amour immense dont il est embrasé pour nous, sont si pleines et si ardentes, qu'elles peuvent soutenir la comparaison avec tout ce que l'on a écrit de plus beau sur ce sujet depuis deux siècles.

La pratique de la dévotion n'est pas exposée avec moins d'exactitude et de bonheur, et elle est comprise d'une façon si large, qu'elle embrasse toute la vie chrétienne, pour en faire une vie d'union aux Sacrés Cœurs par l'imitation et l'amour. Le Vénérable, d'ailleurs, ne se cantonne pas, comme tant d'autres l'ont fait, dans l'aridité d'un exposé didactique et savant. Il a su faire passer dans les pages de son livre toute la douceur et toute la vivacité de sa piété à l'égard des Sacrés Cœurs, et cette piété est si ardente et si communicative, qu'il est impossible, à la lecture, de n'en pas ressentir la bienfaisante influence. Du reste, à tous ses enseignements le pieux apôtre a eu soin d'ajouter, avec des hymnes et des prières, de nombreuses méditations sur les

Sacrés Cœurs, qui n'ont pour but que de nourrir la piété.

Et ces mérites ne sont pas les seuls qui donnent du prix au *Cœur admirable*. Le plan de l'ouvrage est grandiose, le style en est très imagé et très vivant, la langue très simple et très populaire, parfois même, par exemple dans les méditations qui terminent le XIe et le XIIe livres, elle est d'une admirable précision. Ajoutons que, dans tout le cours de l'ouvrage, l'auteur fait preuve d'une érudition dont il est impossible de ne pas admirer l'étendue.

Il faut reconnaître pourtant que le livre du P. Eudes n'est pas sans défauts.

Le plan même que l'auteur a choisi l'a conduit à de nombreuses redites. De plus, il lui arrive parfois d'incorporer à son texte des tirades oratoires qui paraissent hors de saison. Il s'étend outre mesure sur ce qu'il appelle les tableaux du saint Cœur de Marie. Parfois aussi son style devient diffus, et sa phrase se surcharge d'expressions qui semblent être de pures redondances.

Mais ces défauts n'ont pas empêché l'ouvrage du P. Eudes de recueillir, soit à son apparition, soit même, de nos jours, les éloges qu'il mérite à tant de titres.

Quand M. Blouet de Camilly en eut achevé l'impression, il en fit hommage à diverses notabilités, entre autres à Mgr de Montmorency-Laval, évêque de Québec, et à M. Jolly, Supérieur général des Lazaristes. Ils lui en témoignèrent leur reconnaissance l'un et l'autre dans des lettres que le P. Costil nous a conservées[1].

Voici celle de l'évêque de Québec :

« J'ai reçu le livre que vous m'avez envoyé du

1. *Annales*, tome 2, p. 19.

Cœur de la très sainte Vierge, comme une marque de votre affection. C'est un présent qui m'est fort agréable, tant à raison du sujet qui y est traité, que de la personne qui l'a composé, dont nous honorons la mémoire. J'espère que ce Cœur admirable, dont le propre est d'unir en soi tous les cœurs, sera le lien des nôtres d'une manière particulière, et notre Séminaire n'aura pas de plus grande joie que de se voir uni à votre Congrégation qui est toute à Jésus et à Marie... »

La lettre est datée du 12 novembre 1682.

Celle de M. Jolly est du 4 mai de la même année. En voici le texte :

« ... Je vous rends de très humbles grâces, Monsieur, du dévot présent qu'il vous a plu nous faire du livre du *Cœur admirable de la très sainte Vierge*. Cet ouvrage d'une personne aussi célèbre et aussi dévote à la Mère de Dieu, comme l'a été le R. P. Eudes, ne peut pas manquer d'être reçu avec respect par tous ceux qui ont connu ce grand serviteur de Dieu, et qui sont assez heureux pour être serviteurs de la même sainte Vierge. Je souhaite que nous en profitions, et qu'il se présente quelque occasion en laquelle je puisse vous témoigner avec combien de respect et de reconnaissance je suis *in Christo*... »

Les biographes du Vénérable ne parlent guère du *Cœur admirable*, sans doute parce qu'ils terminent leur récit à la mort de l'auteur, et que ce livre ne parut qu'un an après. Le P. Hérambourg, toutefois, en a fait l'éloge en ces termes :

« Le plus considérable des ouvrages du P. Eudes sur les Sacrés Cœurs est intitulé : *Le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu*... Sans faire ici l'éloge de cet ouvrage, nous pouvons affirmer que, malgré certains défauts de style, il est un des plus pieux et des plus solides qui aient jamais été écrits soit

sur le saint Cœur de la bienheureuse Vierge, soit sur le sacré Cœur de son Fils[1]. »

Le R. P. Le Doré apprécie le *Cœur admirable* à peu près de la même manière que le P. Hérambourg.

« C'est, dit-il, l'un des ouvrages les plus savants et les plus pieux qui aient été consacrés aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie[2] ».

« Partout, ajoute-t-il, le P. Eudes y fait preuve de connaissances approfondies et d'une vaste érudition en matière ecclésiastique. Son exposition des attributs de Dieu et des vertus du Cœur de Marie dénote une étude sérieuse des auteurs scolastiques, et en particulier de saint Thomas, auquel il emprunte beaucoup de ses pensées. Il ne se montre pas moins versé dans la science des saintes Écritures ; il donne des interprétations judicieuses et variées d'une multitude de textes ; son commentaire du *Magnificat* en particulier, et celui des douze[3] oracles qu'il développe dans le sixième livre, en sont des preuves remarquables.

« Les Pères grecs et latins... lui sont aussi très familiers. Il les cite avec une aisance qui est un sûr garant de sa science. J'en dirai autant des auteurs mystiques et des maîtres de la vie spirituelle. Aussi à chaque page nous rencontrons quelque point de doctrine scolastique ou ascétique ; mais toujours aux sécheresses de l'école, l'apôtre sait mêler le feu de son zèle et l'onction de sa piété...

« Malgré ses défauts, le livre du Vénérable Père Eudes n'en est pas moins excellent, pieux et solide. Il forme comme une mine féconde, où l'on peut

1. *Vertus du P. Eudes*, p. 125.
2. *Les Sacrés Cœurs*, tome 1, p. 178.
3. Dans le texte du P. Le Doré, on lit *onze* au lieu de *douze*. C'est sans doute une faute d'impression. Le P. Eudes, en effet, cite douze oracles de l'Écriture.

aller puiser, par rapport aux Saints Cœurs de Jésus et de Marie, une doctrine sûre et abondante. Nous croyons même pouvoir affirmer que, parmi les ouvrages qui traitent de la sainte Vierge et de ses grandeurs, il forme un de ces riches trésors où a été accumulé le plus de science et de piété[1]. »

Au commencement du XIX[e] siècle, un prêtre distingué du clergé de Paris, M. Lange, curé de Montrouge, appréciait de la manière suivante le livre du P. Eudes :

« Dans cet admirable monument élevé à l'honneur de l'admirable Cœur de Marie, on trouve avec joie et consolation à peu près tout ce qu'on a jamais dit sur ce beau sujet ; et on le trouve avec plus de science, de clarté, de précision et d'onction que partout ailleurs. On y sent le fervent amour qui brûlait dans le cœur du saint prêtre pour le très pur Cœur de Marie. Toutes choses lui en représentaient les incomparables perfections, lui fournissaient des images pour les faire voir et des langues pour en parler. Rien n'y manque : outre le corps de l'ouvrage, il y a les plus belles méditations sur le Sacré Cœur de Jésus et sur le très pur Cœur de Marie ; il y a des hymnes et des cantiques... Et tout cela était fait plusieurs années avant les visions et les révélations qu'eut Marguerite-Marie Alacoque[2]. »

Dans son savant ouvrage : *De rationibus festorum SS. Cordium Jesu et Mariæ*[3], le P. Nilles fait également un bel éloge du Cœur admirable :

« C'est, dit-il, un ouvrage remarquable, compact, divisé en douze livres. On y trouve réuni avec une

1. *Les Sacrés Cœurs*, tome 1, pp. 319, 326 sq.
2. Note manuscrite de M. Lange en tête d'un exemplaire du Cœur admirable qui avait appartenu au Séminaire de Caen, et que l'on conserve aux archives de la Congrégation de Jésus et Marie.
3 Lib. 2, cap. 1.

incomparable érudition, et exposé avec beaucoup de méthode et de clarté tout ce que les saints Pères et les Docteurs de l'Église ont écrit à la louange de la sainte Vierge » : *Præclarum est opus et spissum, in 12 libros divisum, in quo quidquid a sanctis Patribus et Ecclesiæ Doctoribus in laudem Virginis scriptum est eruditione incomparabili collectum ac certa methodo luculenter expositum invenitur.*

A son tour, M. Baruteil a eu à s'occuper de l'apostolat du P. Eudes dans son livre sur la *Genèse du culte du Sacré Cœur de Jésus*. Le jugement qu'il en porte s'applique évidemment au *Cœur admirable*, puisque c'est dans ce livre surtout que le Vénérable a exposé sa doctrine sur le Sacré Cœur. Voici ce qu'il en dit :

« Le V. P. Eudes, pour préciser l'objet de sa dévotion, s'est élevé à des points de vue dignes d'un grand mystique doublé d'un grand théologien, scrutant dans la lumière du Saint-Esprit les insondables mystères de la charité, en Dieu, dans la Trinité, et spécialement dans le Cœur du Fils de Dieu, comme Dieu et comme Homme. »

Enfin citons l'appréciation de M. Henry Joly, membre de l'Institut :

« On est aujourd'hui, dit-il, bien familiarisé dans l'Église avec le culte, désormais fixé, du Sacré Cœur. On ne l'était pas autant à l'époque que nous étudions, et bien des propositions passées depuis dans le langage courant, devaient alors être jugées très hardies. Étaient-elles nouvelles ? Les érudits de la piété, qui ont recherché dans la tradition et surtout dans les vues éparses des Saints les origines de cette dévotion, démontrent que là, pas plus qu'ailleurs, il n'y avait rien d'absolument nouveau. Ce qui l'était, c'était l'organisation raisonnée de l'antique croyance... Dans le *Cœur admirable*, le principe de

cette organisation est merveilleusement formulé. « Le Cœur corporel de l'Homme-Dieu, y est-il écrit, » est déifié, ainsi que toutes les parties de son » corps sacré, par l'union hypostatique qu'il a avec » la personne du Verbe... Le Verbe éternel est » dans ce Cœur royal, l'unissant avec lui de la plus » intime union qui puisse s'imaginer, c'est-à-dire » de l'union hypostatique qui rend ce Cœur adorable » de la même adoration qui est due à Dieu... Le » Cœur sacré est uni hypostatiquement à la personne » du Verbe, il est embrasé d'amour pour nous. »

« Bien des controverses se sont élevées alors, et se sont renouvelées bien des fois, pour savoir dans quelle mesure cette invocation au Cœur de Jésus était symbolique et si elle n'était que symbolique, si, en réalité, les fidèles n'étaient tenus d'adorer que le pur amour, l'amour tout divin et, par conséquent incompréhensible, du Rédempteur. Le P. Eudes est sur ce point d'une clarté à laquelle on ne peut rien ajouter. « Nous avons à adorer dans le Sacré Cœur » trois Cœurs qui ne sont néanmoins qu'un seul » Cœur par l'union très étroite qu'ils ont ensemble, » à savoir : son Cœur corporel, qui est la plus » noble portion de son corps sacré, son Cœur spi- » rituel, qui est la partie supérieure de son âme, et » son Cœur divin, qui est le Cœur de son cœur. »

« Il devançait ainsi les théologiens de notre époque qui, après deux siècles de réflexions et de discussions, ont dit presque dans les mêmes termes que lui : l'objet par excellence de la dévotion est bien l'immense amour du Fils de Dieu ; mais, comme la faiblesse humaine a besoin d'un objet lui rappelant sa propre nature pour s'élever du visible à l'invisible, on ne peut pas trouver, pour exciter l'amour de Dieu dans les âmes, d'objet plus sensible, plus efficace et plus digne enfin que son Cœur. »

Et le savant auteur conclut que « le P. Eudes a élevé au Cœur de la sainte Vierge un monument portant sa marque, et digne, à lui seul, de perpétuer son souvenir[1]. »

Ce sera là aussi, croyons-nous, la conclusion de tous ceux qui se donneront la peine de lire, avec l'attention qu'il mérite, l'ouvrage du Vénérable.

1. *Le Vénérable Père Eudes, par Henri Joly*, p. 172-175, 187.

APPROBATION DES DOCTEURS

Nous soussignés, Docteurs en théologie de la Faculté de Caen, certifions avoir vu et examiné un livre en trois parties manuscrites, intitulé : *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, composé par le R. P. J. Eudes, Supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit digne de la piété singulière de l'auteur, et qui ne soit très conforme à la religion de l'Église catholique, apostolique et romaine, ainsi qu'aux bonnes mœurs. C'est le témoignage que nous en rendons au public.

Fait à Caen, ce jourd'hui, quinzième de Décembre, mil six cent soixante et dix neuf.

Signé : Dauge, et Cousin.

PRIVILÈGE DU ROI

Louis, par la grâce de Dieu Roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux Conseillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel et du palais, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants et autres nos Justiciers et Officiers qu'il appartiendra, Salut.

Notre cher et bien amé le Père Eudes de la Congrégation de Jésus et Marie nous a fait représenter qu'il a composé un livre intitulé le *Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu,* qu'il souhaiterait faire imprimer s'il en avait nos Lettres nécessaires.

A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, lui avons permis et permettons par ces présentes de faire imprimer le dit livre intitulé : *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, en tels volumes, marges, caractères et autant de fois qu'il voudra, pendant le temps de dix années consécutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer, faisant très expresses inhibitions et défenses à tous autres libraires et imprimeurs de faire imprimer, vendre et distribuer le dit livre sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayant-cause, sous quelque prétexte que ce soit, même d'impression étrangère ou autrement, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, amende, arbitraire, dépens, dommages et intérêts ; à la charge d'en mettre deux exemplaires de chacun[1] en notre Bibliothèque publique, un autre en notre Cabinet des Livres de notre château du Louvre, et un en celle de notre féal Chancelier Garde des sceaux de France, le sieur d'Aligre, à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons et enjoignons faire jouir l'exposant et ses ayant-cause pleinement et paisible-

1. Le privilège du 20 mai 1673 était collectif et s'étendait au *Mémorial de la vie ecclésiastique* et au *Prédicateur apostolique*.

ment, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchements au contraire. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin du dit livre l'extrait des présentes, elles soient tenues pour dûment signifiées. Mandons en outre et commandons au premier Huissier ou Sergent royal sur ce requis, faire pour l'exécution des présentes tous exploits requis et nécessaires, sans pour ce demander autre permission, de ce faire lui donnons pouvoir nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande et Lettre à ce contraire, Car tel est notre plaisir.

Donné à Paris le vingtième jour de mai, l'an de grâce mil six cent soixante et treize, et de notre règne le trente et unième.

Et plus bas, par le Roi en son Conseil,

Desvieux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, le treizième mars mil six cent soixante et dix-neuf, suivant l'arrêt de la Cour du Parlement du 8 avril 1635, et celui du Conseil privé du Roi du 27 février 1665, lequel enregistrement nous avons fait à la charge que le dit livre sera débité par un libraire ou imprimeur, suivant les ordonnances.

Signé : Courterot, Syndic.

Transport du Privilège ci-dessus a été fait au nom du Père Eudes par Jean-Jacques Blouet, Supérieur général de la Congrégation de Jésus et Marie, à Jean Poisson, libraire et imprimeur à Caen, pour par lui en jouir pleinement durant le temps porté en icelui, suivant l'accord fait entre eux devant les Notaires du dit Caen, le huitième jour de janvier 1681.

Achevé d'imprimer pour la première fois le vingt-huit avril 1681.

Les Exemplaires ont été fournis.

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME DE GUISE[1]

Madame,

Toutes les pierres de l'église du très saint Cœur de Jésus et de Marie, bâtie au Séminaire de Caen, sont autant de voix qui crient que ce livre, qui porte aussi pour titre le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu, *doit être dédié à Votre Altesse Royale, pour marque de la reconnaissance de notre petite Congrégation qui vous regarde et honore, Madame, comme la Fondatrice de sa première et principale église, dont toutes les pierres sont encore autant de langues qui crient hautement que, parmi un grand nombre de*

1. Élisabeth d'Orléans, duchesse d'Alençon et de Guise, 1652-1696, était fille de Gaston d'Orléans et veuve de Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, de Joyeuse et d'Angoulême. — Faute de ressources, le P. Eudes avait dû interrompre la construction de la chapelle du séminaire de Caen, dont la première pierre avait été posée très solennellement le 20 mai 1664. Les échevins, voyant la lenteur des travaux, menaçaient de reprendre le terrain qu'ils avaient cédé au P. Eudes sur la place Royale. En 1673, la duchesse de Guise, sur la recommandation de Madame de Lorraine, Abbesse de Montmartre, sa belle-sœur, donna au Vénérable une somme de 12.000 livres pour achever sa chapelle, à charge, comme on va le voir, d'y célébrer à perpétuité tous les samedis, pour elle et sa famille, une messe et un salut en l'honneur du Saint Cœur de Marie. Confisqués à la grande révolution, la chapelle et le séminaire de Caen appartiennent, depuis cette époque, à la ville. La chapelle a été coupée horizontalement à mi-hauteur, et la partie supérieure sert de bibliothèque municipale, tandis que le bas a été transformé en salle de fêtes. Le P. Eudes eût été navré de douleur, s'il avait pu prévoir cette profanation. Cf. Eudes, *Memoriale beneficiorum Dei ;* Martine, *Vie du P. Eudes*, II, p. 303.

Princes et de Princesses qui ont bâti des églises à l'honneur du Roi et de la Reine des Anges, Votre Altesse Royale a cet avantage qu'il ne s'en trouve point à qui Dieu ait fait la faveur de les employer pour en édifier une à l'honneur du Cœur adorable de son Fils Jésus, et de l'aimable Cœur de sa très chère Fille Marie.

Votre Altesse Royale est la première que sa divine Majesté a choisie pour un si noble et si auguste ouvrage. Tous les citoyens du ciel vous regarderont et respecteront éternellement comme la Fondatrice de la première église du monde qui porte le nom de l'Église du très saint Cœur de Jésus et de Marie[1], *et qui a été ainsi nommée par la bouche du Souverain Pontife Clément dixième*[2], *ou pour mieux dire par la bouche du Saint-Esprit, puisque ce divin Esprit est comme l'âme de l'Église, qui la gouverne, et son Chef aussi, dans toutes les choses de la foi et de la piété chrétienne.*

Votre naissance royale, Madame, fait reluire en vous des grandeurs qui vous attirent les respects et les honneurs de toute l'Europe ; et les vertus excellentes qui éclatent en la sainteté de votre vie vous rendent vénérable à la terre et au ciel. Mais la qualité de Fondatrice de la première église dédiée à ces deux Cœurs incomparables vous couronnera éternellement d'un honneur et d'une gloire toute singulière, et qui n'en aura point de pareille dans le ciel.

Votre Altesse Royale est aussi la première qui a fondé dans cette église la célébration du saint Sacri-

1. Précédemment, le P. Eudes avait dédié au Saint Cœur de Marie, « qui n'a qu'un même Cœur avec son Fils bien-aimé », la chapelle du séminaire de Coutances. Commencée le 3 juillet 1652, on y avait dit la messe dès le 4 septembre 1655. Cf. Costil, *Annales*, I, p. 235 ; Eudes, *Memoriale beneficiorum Dei*, n. 57.

2. V. *Cœur admirable,* liv. VIII, ch. 1.

fice de l'autel, et d'un Salut pour tous les samedis, en l'honneur du Sacré Cœur de la bienheureuse Vierge. C'est là que les Anges qui assistent à milliers à ce Sacrifice et à ce Salut, et qui ont une affection toute particulière pour les personnes qui procurent l'honneur de leur souveraine Princesse, vous regardent et vous honorent comme la bien-aimée de son Cœur, et comme celle qui avez fait bâtir en la terre un sanctuaire pour être le séjour du Roi et de la Reine du ciel : là où ils vous préparent un palais plus beau, plus riche et plus magnifique incomparablement, que tous les palais des plus grands monarques de l'univers. Que dis-je, un palais ? Il y a bien davantage, Madame : c'est qu'ils vous préparent une glorieuse et éternelle demeure dans leur propre Cœur.

Outre cela, toutes les messes qui se diront et toutes les œuvres qui se feront dans cette église jusqu'à la consommation des siècles, seront autant de pierres précieuses d'un prix inestimable, qui rendront votre couronne merveilleusement riche et éclatante. Je supplie très humblement et très instamment mon très adorable Sauveur et sa très aimable Mère de prendre une pleine, absolue et éternelle possession du cœur vraiment royal de Votre Altesse Royale, et d'y établir souverainement le trône de leur saint amour, afin que vous soyez toute parfaitement selon le Cœur de Dieu.

C'est la très ardente prière que leur fera tous les jours de sa vie celui qui est, dans un très profond respect,

MADAME.

De Votre Altesse Royale

Le très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

JEAN EUDES.

AU TRÈS DIGNE CŒUR

DE

LA SACRO-SAINTE MÈRE DE DIEU

C'est à votre Cœur très sacré, ô Mère de la belle dilection, que j'ose présenter et consacrer, avec tout le respect qui m'est possible, ce petit ouvrage, qui n'a été fait que pour sa gloire et pour son amour. C'est à ce Cœur très aimable qu'il appartient par une infinité de titres :

A ce Cœur qui est l'image vivante, la parfaite ressemblance, le premier fruit et le fils aîné du Cœur divin de la très sainte Trinité, et par conséquent son héritier, qui a droit de prendre possession de tout ce qui est à lui ;

A ce Cœur auquel le Père éternel a donné toutes choses en lui donnant son propre Cœur, c'est-à-dire son Fils bien-aimé ;

A ce Cœur auquel le Fils de Dieu a aussi tout donné en se donnant soi-même à lui ;

A ce Cœur, à l'amour duquel l'Amour essentiel, qui est le Saint-Esprit, a donné tous les ouvrages de son infinie bonté, parce que l'amour donne tout à l'amour, spécialement à un amour tel qu'est celui du Cœur virginal de sa très sainte Epouse ;

A ce Cœur, lequel, par un lien très étroit d'amour et de charité, n'est qu'un même Cœur avec le Cœur

tout aimable de Jésus, à cause de quoi tout ce qui est au ciel et en la terre est assujetti à son empire;

A ce Cœur qui est le livre de vie, livre vivant et immortel, le premier de tous les livres, dans lequel la vie admirable du Sauveur du monde a été écrite en lettres d'or de la main du Saint-Esprit ; à raison de quoi tous les autres livres sont en sa dépendance et appartenance ;

A ce Cœur qui est le plus pur, le plus beau, le plus riche, le plus noble, le plus généreux, le plus heureux, le plus sage, le plus puissant, le plus bénin, le plus débonnaire, le plus miséricordieux, le plus libéral, le plus charitable, le plus aimable, le plus aimant, le plus aimé et le plus excellent de tous les cœurs ; lesquels par conséquent lui doivent référer et offrir tous les bons fruits qu'avec l'aide de Dieu ils peuvent produire ;

A ce Cœur qui, étant le Roi et le Souverain de tous les cœurs, est à bon droit le Roi et le Maître absolu de tout ce qui est en l'univers ;

A ce Cœur enfin auquel la divine Miséricorde m'a fait la grâce de donner et de consacrer, dès mon enfance, mon cœur, mon corps, mon âme, mon temps, mon éternité, et toutes les dépendances et appartenances de mon être et de ma vie.

Recevez donc, ô très digne Cœur de ma très honorée Dame et de ma très chère Mère, l'offre que je vous fais de ce livre, en l'honneur de tout ce que vous êtes, et en action de grâces pour toutes les faveurs que j'ai reçues de mon Dieu par votre entremise. Ayez agréable de lui donner votre sainte bénédiction, et de l'animer de votre esprit et de votre vertu, afin qu'il prêche partout vos merveilleuses perfections, et qu'il invite puissamment et attire efficacement tous les cœurs de ceux qui le

liront à vous aimer et honorer, et à imiter les vertus qui ont toutes établi leur trône et leur règne dedans vous.

Recevez-le encore, s'il vous plaît, non pas seulement comme un livre, mais comme un vaisseau dans lequel je vous présente mon cœur avec tous les cœurs de mes Frères et de mes Sœurs, vous suppliant très humblement de les offrir et donner irrévocablement à la divine Majesté, et de la supplier d'y détruire et anéantir tout ce qui lui déplaît ; de les détacher entièrement du monde et de toutes les choses de la terre ; de les unir parfaitement ensemble par le lien sacré d'une véritable charité ; de faire qu'ils soient remplis, animés et possédés du même esprit qui vous anime et qui vous possède ; de les unir avec vous à son adorable Cœur d'une éternelle et inséparable union ; de les transformer en ce même Cœur ; et de les rendre dignes d'être autant d'hosties vivantes, saintes et agréables à Dieu, qui soient embrasées et consumées dans cette fournaise d'amour qui est dedans vous, et qui par ce moyen soient immolées avec vous à la gloire de celui qui est tout cœur et tout amour vers nous.

Regardez aussi ce livre, je vous en supplie, ô Cœur très débonnaire, avec tous les mots, syllabes et lettres qui y sont, comme autant de langues et de voix de mon cœur, qui vous protestent continuellement pour lui et pour tous les cœurs de mes Frères et de mes Sœurs, qu'ils renoncent absolument et pour jamais à tout ce qui ne vous est point agréable ; qu'ils veulent être tout à fait à vous, et par vous à leur Créateur et à leur Dieu ; qu'ils désirent que tous leurs mouvements n'aient qu'un même objet avec vous ; qu'ils ne veulent mépriser et haïr que ce que vous méprisez et haïssez ; n'estimer et aimer que ce que vous estimez et aimez ; ne s'attrister que de ce qui

vous a contristé ; ne se réjouir que de ce qui vous a réjoui ; n'avoir jamais d'autres sentiments, inclinations et intentions que les vôtres ; et qu'ils veulent mettre toute leur joie et leur félicité là où vous avez mis la vôtre, c'est-à-dire à suivre en tout et partout la très adorable volonté de Dieu, afin que : *Ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia :* « Nos cœurs soient inséparablement attachés là où sont les véritables joies » qui ne se peuvent trouver que dans une parfaite soumission et dans un total abandon de nous-mêmes et de tout ce qui nous touche à la divine Volonté.

Enfin, ayez agréable, ô ma souveraine Dame et ma divine Mère, que je vous adresse les paroles de l'un des enfants bien-aimés de votre Cœur, le bienheureux saint Jean Damascène, et que je vous dise ce qu'il vous a dit, vous offrant un discours qu'il avait fait sur votre sainte Naissance : *O Maria, Joachim et Annæ filia, peccatoris orationem accipe, ardenter tamen amantis ac colentis, teque solam gaudii spem habentis, vitæ antistitem firmamque salutis arrham*[1] : O Marie, fille de Joachim et d'Anne, c'est un pécheur qui ose entreprendre de parler de vous et de votre très saint Cœur, qui est la plus sainte et la plus admirable chose qui soit en vous : mais c'est un pécheur qui vous aime pourtant ardemment, qui vous honore souverainement, et qui vous reconnaît et vous révère comme la seule cause, après Dieu, de sa joie et de tout son bonheur ; comme la Reine de son cœur, comme la gouvernante et la directrice de sa vie, et comme la ferme espérance de son salut éternel. Recevez, s'il vous plaît, tous les discours qui sont faits dans ce livre à l'honneur de votre divin Cœur : offrez-les au Cœur adorable de votre Fils, et

1. *Orat. I. de Nativ. B. Virg.*

le priez qu'il les bénisse, qu'il y verse la divine onction de son esprit, et qu'il s'en serve pour l'augmentation de sa gloire et pour l'accroissement de l'honneur et du contentement de ce Cœur maternel qu'il aime tant, duquel il a toujours tant été aimé, et par lequel il sera plus aimé éternellement que par tous les cœurs des Anges et des Saints ensemble.

A TOUS LES VRAIS ENFANTS

DE

LA CONGRÉGATION DE JÉSUS ET MARIE

Mes très chers et très aimés Frères,

Puisqu'il a plu à la divine Bonté vous appeler à la Congrégation de Jésus et Marie, qui est dédiée et consacrée particulièrement au très saint et très aimable Cœur du Fils et de la Mère, et qui regarde et honore ce Cœur très sacré comme son premier et principal patron, comme son modèle et sa règle primitive, comme son riche partage et son précieux trésor, et comme l'un des plus saints et des plus vénérables objets de sa dévotion : il est bien juste que vous ayez quelque connaissance des excellences merveilleuses de ce Roi des cœurs, afin que cela vous anime à lui rendre les honneurs et les hommages que vous lui devez, et à imprimer dans vos cœurs une image vivante et une ressemblance parfaite de ses vertus très éminentes ; et que, par ce moyen, vous soyez rendus dignes d'être mis au rang des enfants de ce très noble Cœur.

C'est pourquoi je mets ce livre entre vos mains, qui vous mettra devant les yeux des choses grandes et admirables que la toute-puissante main de Dieu a renfermées dans ce trésor immense de toutes sortes de biens. Recevez ce que je vous offre, mes très chers Frères, non pas de la main du dernier de tous les

hommes et du premier de tous les pécheurs ; mais de la part de votre Père céleste, qui vous ayant donné, par une bonté ineffable, le Cœur admirable de son bien-aimé Fils Jésus et de sa très chère Fille Marie, désire de vous communiquer ici les lumières dont vous avez besoin pour connaître le prix et la valeur du très précieux don qu'il vous a fait, et pour vous porter à en faire le saint usage que vous devez.

Lisez donc ce livre soigneusement et attentivement. Mais ne le lisez jamais sans donner votre cœur au Saint-Esprit, au commencement et à la fin de cette lecture, le suppliant d'y graver bien avant les vérités que vous y lirez, et de vous donner la grâce d'en tirer le fruit que vous devez, pour la gloire de Dieu et pour la sanctification de votre âme.

Plaise à celui qui s'appelle, dans les divines Écritures, un feu consumant : *Deus noster ignis consumens est*[1], de faire en sorte que toutes les paroles qui sont en ce livre soient autant de charbons ardents, qui embrasent les cœurs de ceux qui les liront du divin feu qui brûle dans la fournaise embrasée du très aimable Cœur de Jésus et de Marie.

1. *Deuter*. IV, 24.

Vive Jésus et Marie

PRÉFACE

DONT LA LECTURE EST NÉCESSAIRE

Qui dit une Mère de Dieu, dit un abîme sans fond de grâce et de sainteté, *Abyssus gratiæ*[1]; un océan sans bornes d'excellences et de perfections, un monde immense de grandeurs et de merveilles, *Abyssus miraculorum*[2]. Car la dignité de Mère de Dieu étant infinie, elle comprend une infinité de choses grandes et merveilleuses.

De là vient que toute la terre est pleine de saints livres qui ont été composés à la louange de cette Mère admirable, et en si grande quantité qu'un excellent auteur en rapporte plus de cinq mille, sans parler de ceux qu'il ne savait pas. La seule Compagnie de Jésus fournit plus de trois cents de ses pieux et doctes enfants qui ont consacré leurs plumes à la gloire de la Reine du ciel. Ne voit-on pas plusieurs gros volumes qui ont été faits sur le seul Cantique de cette bienheureuse Vierge, c'est-à-dire sur son *Magnificat*? Combien de saints Pères et d'autres graves auteurs ont écrit sur sa Conception immaculée, et sur tous les autres mystères de sa très sainte vie, sur toutes ses vertus très éminentes, sur ses

1. S. Damasc. *Orat.* 2 *de Ass.* — 2. Idem, *Orat.* 1 *de Nativ.*

merveilleuses qualités, sur les rares perfections de son corps virginal, sur les beautés ravissantes de son âme très sainte, et sur les privilèges et prérogatives incomparables qui accompagnent sa dignité très sublime de Mère de Dieu ! Mais je ne trouve point de livres qu'on ait faits sur son très aimable Cœur : Et cependant c'est ce qu'il y a de plus digne, de plus noble et de plus admirable en cette divine Vierge ; et même c'est la source et l'origine de toutes ses grandeurs, ainsi que nous le ferons voir clairement ci-après.

C'est pourquoi j'ai cru rendre service à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère, et obliger ceux qui font profession de l'honorer et de l'aimer comme leur Souveraine et comme leur véritable Mère, de mettre ce livre au jour, pour exciter dans les cœurs de ceux qui le liront une vénération et dévotion particulière envers son très aimable Cœur ; dévotion qui est une source inépuisable de toutes sortes de bénédictions, selon le témoignage du grand saint Ignace de Loyola qui, depuis le jour de sa conversion jusqu'au dernier de sa vie, ayant porté continuellement sur son cœur une image du sacré Cœur de la Mère de Dieu, assurait que par ce moyen il avait reçu un très grand nombre de grâces et de faveurs de la divine Bonté[1].

1. Le P. Nadasi, *Annales Mariani Societatis Jesu*, années 1657 et 1658, raconte que saint Ignace, en prenant congé du P. Araoz, son parent, qui quittait Rome pour aller en Espagne, lui donna une image de la Mère de Dieu qu'il portait sur son cœur depuis sa conversion. Le P. Nadasi ayant reçu, en 1657, une copie de cette image, la fit graver pour en répandre le culte dans la Compagnie. On lui donna le nom de *Sainte Marie du Cœur*, soit parce qu'elle représente le Cœur de Marie percé d'un glaive de douleur, soit parce que saint Ignace la portait toujours sur son cœur. C'est ce qu'atteste en ces termes l'épigraphe qui l'accompagne : « Sainte Marie du Cœur. Copie fidèle de l'original qui est conservé dans le collège de la Compagnie de Jésus à Sarragosse. Saint Ignace la

Cet ouvrage est partagé en douze livres, qui comprennent les choses que vous pourrez voir dans la table qui suit chaque volume.

Toutes les vérités qui sont contenues dans ces douze livres sont établies sur les divines Écritures, sur la doctrine des saints Pères et sur de bonnes et solides raisons.

Vous entendrez aussi celui qui est la Vérité même, Jésus-Christ Notre-Seigneur, et sa divine Mère, parlant en quelques endroits à sainte Brigitte, à sainte Gertrude, à sainte Mechtilde, à sainte Thérèse, des effets merveilleux de la bonté ineffable de leur très bénin Cœur. Mais sachez que deux Conciles généraux, celui de Constance et celui de Bâle, et trois grands Papes, le Pape Boniface IX, Martin V et Urbain VI ont autorisé les livres de sainte Brigitte, après les avoir fait examiner diligemment par plusieurs grands Docteurs[1]. Et toute l'Église même ne les autorise-t-elle pas, lorsque, dans l'oraison qu'elle dit à Dieu au jour qu'elle fait la fête de cette sainte, elle lui parle ainsi : *O Dieu, qui avez révélé les secrets du ciel à la bienheureuse Brigitte par votre Fils unique*[2].

Vous devez savoir encore que les livres de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde sont approuvés par un fort grand nombre de saints Docteurs et de savants Théologiens ; entre autres par le très fameux et très pieux François Suarez, de la Compagnie de Jésus, qui était un prodige de science, dont on voit une approbation fort ample des livres de sainte Gertrude

portait toujours sur son cœur depuis sa conversion jusque dans sa vieillesse : il attestait en avoir reçu partout de Dieu de merveilleux secours. » Cf. Letierce, *Le Sacré Cœur et la Visitation*, p. 44. Voir aussi *Cœur admirable*, liv. VII, ch. 3, à la fin.

1. Voir *Œuvres*, tome 4, p. 173.

2. Cf. *Breviar. roman.* die 8 octobr.

traduits en langue castillane, donnée à Salamanque, le 15 de juillet 1603.

Le saint abbé Blosius, qui est en si grande estime parmi les Théologiens tant scolastiques que mystiques, après avoir lu douze fois en un an le livre des *Insinuations de la divine piété* de sainte Gertrude, en fait souvent mention dans ses livres, avec des éloges qui font voir la très grande estime qu'il en avait[1].

« Quand nous n'aurions point d'autres preuves de notre croyance, dit ce saint et savant auteur, que les livres de sainte Gertrude, de sainte Mechtilde, de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte, et d'autres semblables, à qui Dieu a manifesté ses secrets, conformément aux paroles du prophète Joël[2], cela suffirait pour confondre tous les hérétiques et pour donner un fondement inébranlable aux vérités de la foi catholique[3]. »

Non seulement ces saints livres sont approuvés par un grand nombre de Docteurs très illustres en science et en piété, mais aussi plusieurs célèbres Universités, spécialement celles d'Alcala et de Salamanque, y ont donné leur approbation, après les

1. « Les écrits du vénérable abbé sont pleins de l'esprit de sainte Gertrude ; il n'est presque pas une page de ces précieux ouvrages où l'on ne rencontre des paroles, des sentences évidemment puisées à la source qui lui était si chère. » Citation du R. P. Cros, S. J., dans son livre intitulé *Le cœur de sainte Gertrude,* Préface, p. XVIII.

2. « Effundam spiritum meum super omnem carnem, et prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ. » Joel. II, 28.

3. L. Blosius, *Epist. ad Florentinum.* Voici un autre témoignage de ce pieux auteur, cité en tête des Œuvres de sainte Gertrude, éditées par les Bénédictins de Solesmes : « Revelationes sanctæ Gertrudis, ante et post obitum ipsius, fuerunt a doctissimis illustrissimisque viris summa cum diligentia examinatæ, quorum unus, post accuratam illorum lectionem, scripsit sententiam suam hoc modo : Ego, inquit, in veritate divini luminis sentio neminem, qui Dei spiritu sit illustratus, posse calumniari et impugnare quæ in hoc libro habentur ; nam catholica sunt et sancta. » *In Monil. spirit.* § 5.

avoir fait examiner soigneusement par plusieurs grands théologiens[1].

Tous les hommes aiment et désirent naturellement de voir des choses extraordinaires et miraculeuses, qui passent les forces de la nature. Aussi n'y a-t-il rien, après la divine Parole, qui soit si puissant pour vaincre l'esprit et pour toucher le cœur. Un seul miracle bien véritable et bien avéré aura plus de force pour nous persuader que plusieurs raisons. Car les raisons se combattent et se détruisent par d'autres raisons ; mais un fait miraculeux porte une impression si puissante dans l'esprit, qu'il est obligé de se rendre. C'est pourquoi l'esprit de mensonge, ennemi mortel de la vérité, s'est toujours efforcé de décrier les miracles. C'est ce qu'il a voulu faire par l'impiété de Luther et de Calvin. Mais comme c'est un don que Dieu a fait dès le commencement et qu'il fera toujours à son Église, la malice de l'hérésie ne pourra jamais le lui ravir, à moins que d'anéantir toutes les divines Écritures, toutes les Annales et Histoires ecclésiastiques, et toutes les légendes des Saints, qui sont toutes pleines d'histoires miraculeuses.

Vous en rencontrerez quelques-unes dans ces livres ; mais vous n'y en verrez point qui ne soient

1. La note précédente en fait foi. Le bienheureux Lansperge fait le plus grand éloge des Révélations de sainte Gertrude, dans l'édition qu'il en donna lui-même en 1536 : « Unde ejus libris, dit-il, singulare hoc inesse videtur, ut non solum testentur illam fuisse devotam, sed lectoris etiam animum, modo pius fuerit, transmutent, afficiant atque in Deum trahant... Quos (libros) profecto quisquis animo casto pioque legerit, manna sentiet absconditum, quod nemo nisi qui accipit, scire potest. » Enfin, comme pour sainte Brigitte, l'Église proclame, dans sa liturgie, que sainte Gertrude a été favorisée d'admirables révélations divines, et que ses nombreux écrits sont l'aliment de la piété chrétienne : « Multa ad confovendam pietatem scripsit. Divinarum etiam revelationum et prophetiæ dono claruit. » *Office de la Sainte*, 15 nov., leçon 6.

très authentiques, conformes à la foi et à la raison, et rapportées par des auteurs célèbres et très dignes de foi.

Enfin, s'il y a quelque chose de bon en cet ouvrage, à Dieu seul en soit toute la gloire, qui est le très unique principe de tout bien. S'il y a quelque chose de mauvais, à moi toute la confusion, qui porte en moi la source de tout mal : *Scio quia in me non habitat bonum*[1], et je le soumets de tout mon cœur à la correction de celle qui, étant gouvernée en toutes choses par l'Esprit de vérité, est la colonne et le firmament de vérité. O Dieu de grâce et de vérité, *videam te in omnibus bonis, videam me in omnibus malis* !

1. *Rom.* VII, 18.

LE CŒUR ADMIRABLE

DE LA

TRÈS SACRÉE MÈRE DE DIEU

LIVRE PREMIER

QUI FAIT VOIR CE QUE C'EST QUE LE CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE.

CHAPITRE I

Que le Cœur de la très sacrée Vierge est bien appelé le Cœur admirable ; que c'est un abîme de merveilles, et qu'il n'y a que son Fils Jésus qui les connaisse parfaitement et qui en puisse parler dignement.

JÉSUS, Fils unique de Dieu, Fils unique de Marie, ayant choisi cette incomparable Vierge entre toutes les créatures pour être sa Mère, sa nourrice et sa gouvernante ; et son infinie bonté nous l'ayant donnée pour être notre Reine, notre Mère et notre refuge en tous nos besoins, il veut que nous l'honorions comme il l'honore, et que nous l'aimions comme il l'aime.

Il l'a exaltée et honorée par-dessus tous les hommes et tous les Anges ; il veut aussi que nous lui rendions

plus de respect et plus de vénération qu'à tous les Anges et qu'à tous les hommes. Comme il est notre chef et que nous sommes ses membres, à raison de quoi nous devons être animés de son esprit, suivre ses inclinations, marcher par ses voies, et continuer sa vie sur la terre et l'exercice des vertus qu'il y a pratiquées : aussi il veut que notre dévotion vers sa divine Mère soit une continuation de la sienne vers elle, c'est-à-dire que nous ayons en nous les sentiments d'honneur, de soumission et d'affection qu'il a eus pour elle étant ici-bas, et qu'il aura éternellement dans le ciel. Elle a toujours occupé et occupera pour jamais la première place de son Cœur, et elle a toujours été et sera dans toute l'éternité le premier objet de son amour, après son Père éternel : il veut aussi qu'après Dieu, elle soit le principal sujet de nos dévotions et le premier objet de nos vénérations. A raison de quoi, après les services que nous devons à sa divine Majesté, nous ne pouvons lui en rendre de plus grands, ni rien faire qui lui soit plus agréable, que de servir et honorer sa très digne Mère.

Mais parce que notre esprit ne peut pas se porter à estimer et aimer une chose sans connaître ce qui la rend digne d'être estimée et aimée, le zèle infini dont ce Fils unique de Marie est embrasé pour les intérêts de sa très chère Mère, lui fait prendre un grand soin de nous manifester, par la bouche des saints Pères et par les oracles des divines Écritures, même dans cette vallée de ténèbres, quelque petite partie des excellences nonpareilles dont il l'a enrichie, réservant la pièce qui surpasse infiniment son échantillon, pour le pays des lumières, qui est le ciel.

Entre ces divins oracles, j'en trouve un dans le chapitre douzième de l'Apocalypse, qui est comme un abrégé de tout ce qui se peut dire et penser de plus grand et de plus avantageux de cette merveilleuse Princesse. C'est celui qui est contenu en ces paroles : *Signum magnum*

apparuit in cælo[1] : « Un grand signe, un merveilleux prodige, un prodigieux miracle a paru dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et portant sur sa tête une couronne de douze étoiles. » Quel est ce grand prodige ? quelle est cette femme miraculeuse ? Saint Épiphane[2], saint Augustin[3], saint Bernard[4] et plusieurs autres saints Docteurs demeurent d'accord que c'est la Reine des femmes, la Souveraine des hommes et des Anges, la Vierge des vierges ; et que c'est cette femme qui a porté dans ses entrailles virginales un homme parfait, un Homme-Dieu : *Fœmina circumdabit virum*[5].

Elle paraît dans le ciel, parce qu'elle est venue du ciel, que c'est le plus illustre chef-d'œuvre du ciel, que c'est l'Impératrice du ciel, que c'est la gloire et la joie du ciel, qu'il n'y a rien en elle qui ne soit céleste ; et que, lors même qu'elle faisait sa demeure en la terre, selon le corps, elle était toute d'esprit, de pensée, de cœur et d'affection dans le ciel.

Elle est revêtue du soleil éternel de la Divinité, et de toutes les perfections de la divine essence, dont elle est tellement environnée, remplie et pénétrée, qu'elle est toute transformée en la lumière, en la sagesse, en la puissance, en la bonté, en la sainteté de Dieu, et en toutes ses autres grandeurs, comme nous verrons amplement ci-après[6].

La lune est sous ses pieds, pour montrer que tout le monde est au-dessous d'elle, n'y ayant que Dieu seul pardessus elle, et qu'elle a une puissance absolue sur toutes les choses créées.

Elle est couronnée de douze étoiles, pour représenter toutes les vertus qui éclatent en elle souverainement ; tous les mystères de sa vie, qui sont autant d'astres

1. *Apoc.* XII, 1. — 2. *Heres.* 78.
3. *De Symbolo.* lib. 4. — 4. Sermo in *Signum magnum.*
5. Jerem. XXXI, 22. — 6. Livres VI et VII.

beaucoup plus lumineux que tous les flambeaux du ciel ; tous les privilèges et prérogatives que Dieu lui a données, dont la moindre surpasse incomparablement tout ce qu'il y a de plus brillant dans le firmament ; et tous les Saints du ciel et de la terre, qui sont sa couronne et sa gloire à meilleur titre que les Philippiens n'étaient la couronne et la joie de S. Paul[1].

Mais pourquoi est-ce que le Saint-Esprit lui donne cette qualité : *Signum magnum*, « un grand miracle » ? C'est pour nous faire connaître qu'elle est toute miraculeuse ; c'est pour publier partout les merveilles dont elle est remplie ; c'est pour l'exposer aux yeux de tous les habitants du ciel et de la terre, comme un spectacle d'admiration, et pour la rendre l'objet des ravissements des Anges et des hommes.

C'est pour cette même fin que ce divin Esprit fait chanter à son honneur, par tout l'univers et par toutes les bouches des fidèles, ce glorieux éloge : *Mater admirabilis*. O Mère admirable, que c'est bien avec raison que l'on vous appelle ainsi ! Car véritablement vous êtes admirable en toutes choses et en toutes manières.

Admirable en la beauté angélique et en la pureté séraphique de votre corps virginal. Admirable en la sainteté très éminente de votre âme bienheureuse. Admirable en toutes les facultés de l'un et de l'autre, dont vous avez toujours fait un très saint usage pour la gloire du Saint des saints.

Admirable en toutes vos pensées, en toutes vos paroles, en toutes vos actions : En vos pensées, qui n'ont jamais eu d'autre but que de plaire à Dieu seul. En vos paroles, qui ont toujours été comme les paroles de Dieu, conformément à ce divin précepte : *Si quelqu'un parle, que ses paroles soient comme les paroles de Dieu*[2]. En

1. « Itaque, fratres mei carissimi et desideratissimi, gaudium meum et corona mea. » *Philipp.* IV, 1.

2. « Si quis loquitur, quasi sermones Dei. » I Petr. IV, 11.

vos actions, qui ont toutes été consacrées à sa divine Majesté.

Admirable en vos souffrances, qui vous ont rendue digne d'être associée avec le Sauveur en l'œuvre de la Rédemption du monde.

Admirable en tous les états et en tous les mystères de votre vie, qui sont tous autant d'abîmes de merveilles.

Admirable en votre Conception immaculée, qui est pleine de miracles.

Admirable en votre sainte Naissance, qui a été le sujet d'une joie indicible et éternelle à tout l'univers.

Admirable en votre sacré Nom de Marie, qui contient un monde de choses grandes et merveilleuses.

Admirable en votre Présentation au temple dès l'âge de trois ans, après avoir oublié dans un âge si tendre la maison de votre père et de votre mère, et d'un père et d'une mère si saints, et après avoir entièrement renoncé à vous-même et à toutes choses pour vous consacrer totalement à Dieu dans son saint temple.

Admirable dans le saint emploi que vous y avez fait de tout le temps que vous y avez demeuré avec les saintes vierges et veuves qui y vivaient en société, et dans tous les rares exemples que vous leur avez donnés par la pratique excellente de toutes sortes de vertus.

Admirable en votre angélique et divin mariage avec saint Joseph.

Admirable en votre céleste entretien avec l'Archange saint Gabriel, quand il vous a annoncé le mystère ineffable de l'Incarnation.

Admirable dans toutes les choses grandes qui se sont passées en vous, au moment heureux que ce mystère incomparable y a été accompli.

Admirable en tous les moments des neuf mois que le Verbe incarné a résidé en qualité de Fils unique de Marie dans vos bénites entrailles.

Admirable dans tous les pas du voyage que vous avez fait, allant visiter votre cousine Élisabeth.

Admirable en toutes les paroles qui sont contenues dans le divin Cantique que vous avez prononcé après l'avoir saluée.

Admirable en tous les effets miraculeux de lumière, de grâce et de sanctification que vous avez opérés dans l'âme du petit Jean-Baptiste, et dans les cœurs de son père et de sa mère, durant les trois mois ou environ que vous avez demeuré avec eux dans leur maison.

Admirable en tous les pas que vous avez faits, allant de Nazareth en Bethléem pour y enfanter le Sauveur du monde ; pas que je révère de tout mon cœur et en tout le respect qu'il m'est possible, baisant en esprit la terre sur laquelle vous avez marché, et tous les vestiges de vos pieds sacrés.

Admirable en tous les miracles qui se sont faits dans votre divin Enfantement.

Admirable en la douloureuse et sanglante Circoncision de votre Fils.

Admirable dans l'imposition du très saint Nom de Jésus que vous lui avez donné avec saint Joseph, selon l'ordre que vous en aviez reçu de la part du Père éternel, par l'entremise de saint Gabriel.

Admirable dans le mystère de son Épiphanie, c'est-à-dire de sa manifestation aux saints Rois, qui ont trouvé l'Enfant de Bethléem avec Marie sa très digne Mère, et qui l'ont adoré avec elle.

Admirable dans l'humilité prodigieuse et dans l'obéissance merveilleuse par laquelle vous vous êtes assujettie à la loi de la Purification, et dans la charité incroyable par laquelle vous avez offert au Père éternel votre Fils unique et bien-aimé dans le temple, pour être un jour immolé dans la croix en expiation des crimes de tous les hommes.

Admirable en toutes les choses extraordinaires qui

se sont passées durant le voyage que vous avez fait, avec votre adorable Enfant et avec votre époux saint Joseph, de Nazareth en Égypte et d'Égypte en Nazareth, pour sauver le Sauveur du monde en le préservant de la fureur d'Hérode, qui le cherchait pour le perdre.

Admirable dans le très saint usage que vous avez fait, ô Mère de Jésus, de la douleur très sensible et de la joie indicible dont votre Cœur a été rempli successivement, lorsque vous avez égaré votre très cher Enfant dans le temple de Jérusalem, et que trois jours après, vous l'y avez retrouvé entre les Docteurs.

Admirable dans la très sainte et très douce conversation que vous avez eue avec ce Fils bien-aimé, spécialement durant les trente premières années de sa vie, qu'il semble n'avoir employées que pour vous et pour vous sanctifier de plus en plus. Oh ! qui pourrait dire, qui pourrait penser les choses grandes et incompréhensibles qui se sont passées, durant un si long temps, entre le Fils de Marie et la Mère de Jésus !

Admirable dans le très parfait usage que vous avez fait, ô divine Mère, de la privation que vous avez portée de la présence de ce même Fils, pendant les quarante jours qu'il a été retiré dans le désert, et de la solitude conforme à la sienne que vous avez soufferte durant cette quarantaine.

Admirable dans la part que votre charité nonpareille vous a donnée dans le premier miracle qu'il a fait aux noces de Cana.

Admirable dans le très grand fruit que vous avez tiré de ses saintes prédications, et dans l'honneur très particulier que vous avez rendu à tous les mystères qu'il a opérés durant le temps de sa vie conversante avec les hommes.

Admirable en la communication très singulière qu'il vous a faite de sa croix et de toutes ses souffrances.

Admirable dans le sacrifice que vous avez fait de lui-

même au pied de sa croix, avec tant de douleur et avec tant d'amour pour tout le genre humain et pour ceux même qui le crucifiaient.

Admirable en ce que vous avez contribué, par vos ardentes prières, à sa glorieuse Résurrection.

Admirable dans les choses tout à fait extraordinaires qui se sont passées entre un tel Fils et une telle Mère, lorsque étant ressuscité, il vous a visitée toute la première.

Admirable en la part très avantageuse que vous avez eue en sa triomphante Ascension.

Admirable dans les divines dispositions avec lesquelles vous avez reçu le Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, et dans les effets prodigieux qu'il a opérés dans votre âme.

Admirable dans le zèle très ardent et dans la charité incomparable que vous avez exercée vers l'Église naissante, pendant le temps que vous avez demeuré ici-bas après l'Ascension de votre Fils.

Admirable en tous les moments de votre vie, qui sont tous pleins de prodiges, et que vous avez tous employés au service et en l'amour du Roi des siècles.

Admirable en votre très sainte Mort, qui doit être plutôt appelée vie que mort.

Admirable en votre miraculeuse Résurrection, en votre glorieuse Assomption, en votre merveilleux établissement à la droite de votre Fils, et en votre auguste couronnement en qualité de Reine éternelle du ciel et de souveraine Impératrice de l'univers.

Admirable dans la puissance absolue que votre Fils vous a donnée sur toutes les choses corporelles et spirituelles, temporelles et éternelles qui dépendent de lui.

Admirable dans la part infinie que vous avez au très saint Sacrement de l'autel. Que dis-je : vous y avez part ? vous y avez tout.

Admirable dans la charité incompréhensible avec laquelle vous continuez à nous donner avec votre Fils, par

ce divin Sacrement, les trésors immenses que vous avez donnés à tous les hommes en général par le mystère de l'Incarnation.

Admirable dans la vie souverainement glorieuse et infiniment bienheureuse que vous avez eue dans le ciel, depuis que vous y êtes, et que vous y aurez à toute éternité.

Admirable encore en toutes les vertus que vous avez exercées en ce monde, en un degré le plus sublime qui se puisse penser. Admirable en votre foi très vive, en votre espérance très ferme, en votre amour très pur vers Dieu, en votre charité très parfaite envers les hommes, en votre humilité très profonde, en votre obéissance très exacte, en votre patience invincible, et en toutes les autres vertus chrétiennes.

Admirable en toutes les qualités très éminentes dont Dieu vous a ornée : en la qualité de Fille aînée et infiniment aimée du Père éternel, de Mère du Fils de Dieu, d'Épouse du Saint-Esprit, de Sanctuaire de la très sainte Trinité, de Trésorière et dispensatrice des grâces divines, de Reine des hommes et des Anges, de Mère des chrétiens, de Consolatrice des affligés, d'Avocate des pécheurs, de Refuge de tous les misérables, et de Dame souveraine et universelle de toutes les créatures.

Admirable enfin dans les privilèges très singuliers et dans les prérogatives incommunicables à toute autre créature, dont Dieu vous a honorée.

N'est-ce pas une chose singulièrement admirable et admirablement singulière, de voir une créature qui fait naître celui qui l'a créée, et qui donne l'être à celui qui est, et la vie à celui de qui elle l'a reçue ? de voir une étoile qui produit un soleil, une Vierge qui enfante et qui est Vierge avant que d'enfanter, à l'heure même qu'elle enfante et après qu'elle a enfanté, et qui est la Sœur et l'Épouse, la Fille et la Mère tout ensemble de son Père ?

N'est-ce pas une chose extraordinairement prodigieuse

de voir une fille du pécheur Adam, qui engendre le Saint des saints, qui engendre un Dieu, qui est Mère du même Fils dont Dieu est le Père, et qui lui peut dire avec ce Père divin : *Vous êtes mon Fils, aujourd'hui je vous ai engendré*[1] ? N'est-ce pas une chose au-delà de toute admiration de voir une créature mortelle et passible faire ce qu'un Dieu ne peut pas faire ? N'est-il pas vrai que Dieu ne peut pas, de soi-même et par sa vertu propre et naturelle, engendrer un Fils qui soit Dieu comme lui et qui soit homme comme nous : Dieu infini, immense, immortel, immuable, éternel, invisible, impassible ; et homme mortel, visible et passible ? Oui sans doute, il est impossible à Dieu de faire cela. Et néanmoins n'est-il pas véritable que notre admirable Marie engendrant ce même Fils, elle engendre un Dieu et un homme tout ensemble : un Dieu égal à son Père en grandeur, en puissance, en majesté ; et un homme semblable à nous en impuissance, en indigence et en infirmité ? N'est-ce pas une chose qui doit mettre le ciel et la terre dans un ravissement éternel, de voir une Vierge de quinze ans renfermer dans son ventre celui que les cieux des cieux ne sont pas capables de comprendre ; allaiter et nourrir de son lait virginal celui qui est la vie éternelle et le principe de toute vie ; faire reposer sur son sein celui qui est la vertu de Dieu, et qui est reposant de toute éternité dans le sein adorable de son Père ; porter entre ses bras celui qui porte toutes choses par la vertu de sa parole ; conserver, régir et gouverner celui qui est le créateur, le conservateur et le gouverneur de l'univers ; et avoir une puissance et autorité de Mère sur le Fils unique de Dieu, qui est Dieu comme son Père, et qui a été une éternité sans aucune dépendance de son Père : et si, depuis son incarnation, il est sujet à son Père comme il l'est à sa Mère, selon ces paroles évangéliques :

1. « Filius meus es tu : ego hodie genui te. » *Hebr.* V, 5.

Erat subditus illis [1], c'est par elle que ce Père divin est entré dans l'autorité qu'il n'avait pas sur lui auparavant, puisque c'est elle qui lui a donné ce qui l'assujettit à la puissance de son Père. Que de prodiges ! que de miracles ! que de choses grandes et merveilleuses !

Certainement ce n'est pas sans cause que le Saint-Esprit appelle la bienheureuse Vierge, *Signum magnum* [2], « un grand miracle ». Ce n'est pas sans raison que les saints Pères lui donnent plusieurs semblables qualités.

N'oyez-vous pas saint Ignace, martyr, qui l'appelle *Cæleste prodigium*, *Sacratissimum spectaculum* [3], « un prodige céleste, un sacré et très sacré spectacle », digne des yeux de Dieu et des admirations des hommes et des Anges ?

N'oyez-vous pas saint Germain, patriarche de Constantinople, qui lui parle en cette façon : *Omnia tua admirabilia sunt, o Deipara ; omnia ingentia, et aliorum vires superantia* [4] : « Tout est grand en vous, ô Mère de Dieu, tout y est admirable, et vos merveilles surpassent tout ce qu'on en peut dire et penser. »

N'oyez-vous pas saint Chrysostome qui publie hautement que cette divine Marie a toujours été et sera éternellement *Magnum miraculum* [5], « un grand miracle. »

N'oyez-vous pas saint Épiphane qui nous annonce qu'elle est *Cæli terræque mysterium, et stupendum miraculum* [6], « le miraculeux mystère du ciel et de la terre, et un prodigieux miracle » qui doit ravir tout le monde ? « O Vierge très sacrée, dit encore ce saint Père, vous avez mis dans l'extase toutes les armées des Anges ; car de voir une femme au ciel revêtue du soleil, c'est un prodige qui met tous les habitants du ciel dans le ravissement ; de voir une femme en la terre qui porte un soleil entre

1. Luc. XI, 51. — 2. *Apoc.* XII, 1. — 3. *Epist. ad Joan.*
4. *Orat. de Zona B. Virg.* — 5. *Serm. de Virg.*
6. *Serm. de Laud. Deiparæ.*

ses bras, c'est une merveille qui doit ravir tout l'univers[1]. »

N'entendez-vous pas saint Basile, évêque de Séleucie, qui parle en cette façon : *On a vu*, dit-il, *en la terre un prodige qui n'en a jamais eu de semblable, c'est un Fils qui est le Père de sa Mère, et un enfant qui est infiniment plus ancien que la Mère qui l'a engendré*[2].

J'entends encore saint Jean Damascène qui nous déclare[3] que la Mère du Sauveur est *Miraculum miraculorum*, « le miracle des miracles » ; que c'est *Officina miraculorum*, « le trésor et la source des miracles » ; que c'est *Abyssus miraculorum*, « un abîme de prodiges » ; et que la divine Puissance a fait plusieurs ouvrages merveilleux avant la bienheureuse Vierge ; mais que c'étaient comme des petits essais, s'il faut ainsi parler, et comme des préparatifs pour arriver au miracle des miracles qu'il a fait en cette divine Marie : *Per tot miracula via sternebatur ad Mariam.* Il fallait passer par tous ces miracles pour parvenir à la merveille des merveilles.

Enfin saint André, archevêque de Candie, nous assure qu'après Dieu elle est la source de toutes les merveilles qui ont jamais été opérées en l'univers : *Omnium miraculorum quæ facta sunt quomodocumque Matrem Dei effectricem esse dicimus*[4] ; et que Dieu a fait en elle de si grands miracles et en si grand nombre, qu'il n'y a que lui seul capable de les connaître parfaitement et de les louer dignement : *Deus solus laudare potest miracula quæ in ea fecit*[5].

Mais entre toutes ces merveilles, en voici une qui passe toutes les autres : c'est le Cœur incomparable de cette

1. « O Virgo sanctissima, quæ exercitus Angelorum in stuporem deduxisti ! Stupendum enim est miraculum in cælis, *mulier amicta sole ;* stupendum miraculum in terris, mulier gestans lucem in ulnis. » *Ibid.*

2. *In Annunt. Mar.* — 3. *Orat.* 1 *de Nat. B. Virg.*

4. *Orat.* 2 *de Assumpt.* — 5. *Orat.* 1 *de dormit. Virg.*

grande Reine ; c'est ce qu'il y a de plus admirable en elle. C'est un monde de merveilles ; c'est un océan de prodiges ; c'est un abîme de miracles ; c'est le principe et la source de toutes les choses rares et extraordinaires qui sont dans cette glorieuse Princesse : *Omnis gloria filiæ regis ab intus*[1]. Car ç'a été par l'humilité, par la pureté et par l'amour de son très saint Cœur, qu'elle est arrivée à la très sublime dignité de Mère de Dieu, et qu'elle s'est rendue digne par conséquent de toutes les grâces, faveurs et privilèges dont Dieu l'a remplie en la terre ; de toutes les gloires, félicités et grandeurs dont il l'a comblée dans le ciel, et de toutes les choses grandes et merveilleuses qu'il a opérées et qu'il opérera éternellement en elle et par elle.

Je ne suis pas surpris de ce que plusieurs grands auteurs rapportent[2] d'un saint religieux de la Compagnie de Jésus, grand serviteur de la Mère de Dieu, que l'ayant suppliée de lui faire connaître quelle était la qualité qui lui plaisait davantage parmi celles que la sainte Église lui donne dans les Litanies qu'elle chante tous les jours en son honneur, elle lui déclara que c'était celle-ci : *Mater admirabilis*. Mais ne vous étonnez pas aussi si je dis que le Cœur virginal de cette Mère d'amour est un Cœur admirable. Il est vrai qu'elle est admirable en sa Maternité, parce que être Mère de Dieu, dit saint Bernardin, c'est le miracle des miracles : *Miraculum miraculorum*. Mais il est vrai aussi que son Cœur très auguste est un Cœur admirable, puisqu'il est le principe de sa très digne Maternité et de toutes les merveilles qui l'accompagnent. O Cœur admirable de la Mère incomparable, que toutes les créatures de l'univers ne sont-elles autant de cœurs qui vous admirent, qui vous aiment et qui vous glorifient éternellement !

1. *Psal.* XLIV, 14.
2. Voir la *Triple Couronne* du R. P. Poiré, traité 4, ch. 9, § 9.

C'est de ce Cœur admirable que nous avons à traiter en ce livre. Mais il faudrait être tout cœur pour parler et pour écrire comme il faut du Cœur tout divin de la Mère d'un Dieu. Il faudrait avoir tous les esprits et tous les cœurs des Chérubins et des Séraphins pour connaître parfaitement les perfections, et pour annoncer dignement les excellences du très noble Cœur de la Reine des Anges. Que dis-je? ce n'est pas assez ; il serait nécessaire d'avoir l'esprit, le cœur, la langue et la main de Jésus, le Roi des cœurs, pour pouvoir comprendre, honorer, annoncer et coucher par écrit les merveilles ineffables qui sont renfermées dans ce Cœur sacré, le plus digne, le plus royal et le plus merveilleux de tous les cœurs, après le Cœur adorable du Sauveur.

Aussi ne suis-je pas si téméraire que de prétendre enclore dans ce livre les trésors immenses et les miracles innombrables qui sont contenus dans ce Cœur incomparable, qui est et qui sera éternellement l'objet des ravissements de tous les habitants du ciel.

Car si les Anges, regardant leur Reine et la nôtre au moment de sa Conception immaculée, et la voyant si pleine de grâce, de beauté et de majesté, demeurent tout transportés et n'en parlent qu'avec étonnement, disant : *Quelle est celle-ci, qui paraît et qui s'élève comme l'aube du jour, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille*[1] ? je vous laisse à penser quels sont leurs transports et leurs extases, quand ils voient dans le ciel tant de choses merveilleuses qui se sont passées dans son Cœur virginal, depuis ce premier instant de sa vie sur la terre jusqu'au dernier.

Si le Dieu des Anges, contemplant les démarches et les pas de cette grande Princesse, les trouve si saints et si agréables aux yeux de sa divine Majesté, qu'il en parle

1 « Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ? » *Cant.*, VI, 9.

avec ces termes d'admiration : *Oh! que vos démarches sont belles, Fille du souverain Prince*[1] ! et s'il porte son Église, tant militante que triomphante, à célébrer pendant plusieurs siècles en la terre, et durant toute l'éternité dans le ciel, les pas qu'elle a faits pour aller visiter sa cousine sainte Élisabeth : jugez de quelle manière il admire et honore, et de quelle façon il veut que nous admirions et honorions avec lui tous les saints mouvements et toutes les productions admirables de son très aimable Cœur.

Si la plus petite action de vertu de cette divine Vierge, représentée par un de ses cheveux, est si agréable à Dieu, que lui-même déclare hautement qu'elle a blessé son Cœur et qu'elle le lui a ravi par un cheveu de son cou[2] : que faut-il penser de tant de millions d'actes d'amour qui, comme autant de flammes sacrées, sortaient continuellement de la fournaise ardente de son Cœur virginal tout embrasé de l'amour divin, et qui s'élançaient incessamment vers le ciel et vers le Cœur adorable de la très sainte Trinité ?

Si la sainte Église, conduite par le Saint-Esprit en tout ce qu'elle fait, célèbre depuis longtemps en la terre, et célébrera pour jamais dans le ciel, plusieurs fêtes en l'honneur de quelques actions particulières de la Mère de Dieu, lesquelles n'ont duré que peu de temps : comme la fête de sa Présentation, en l'honneur de l'action qu'elle a faite lorsqu'elle s'est présentée à Dieu dans le temple de Jérusalem ; la fête de sa Purification, en l'honneur de l'action qu'elle a faite lorsqu'elle a obéi à une loi à laquelle elle n'était point sujette ; la fête de Notre-Dame des Neiges, en mémoire de la dédicace du premier temple qu a été bâti en son honneur et par son ordre ; et si quelques églises particulières solennisent des fêtes, comme nous

1. « Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis ? » *Cant.* VII, 1.

2. « Vulnerasti Cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti Cor meum... in uno crine colli tui. » *Cant.* IV, 9.

le verrons ailleurs, pour honorer quelques vêtements qui ont servi à son saint corps : quels honneurs, quelles louanges, quelles solennités mérite son divin Cœur, qui durant soixante-douze ou du moins soixante-trois années a produit tant et tant de saints actes de foi, d'espérance et d'amour vers Dieu, de charité vers les hommes, d'humilité, d'obéissance et de toutes sortes de vertus, et qui est le principe et la source, comme nous le ferons voir ci-après, de toutes les saintes pensées, affections, paroles et actions de toute sa vie ? Quel esprit pourrait comprendre, quelle langue pourrait exprimer les richesses inestimables et les raretés prodigieuses qui sont renfermées dans ce Cœur nonpareil, le Roi de tous les cœurs consacrés à Jésus ?

C'est une mer de grâces qui n'a ni fond ni rive ; c'est un océan de perfections qui n'a point de bornes ; c'est une fournaise immense d'amour. Oh ! que je me perde comme une goutte d'eau dans cette mer ; que je sois consumé comme une paille dans cette fournaise, afin qu'il n'y ait rien ici du mien, mais que tout y soit de lui, qui est tout, et qui est le très unique principe de tout bien !

C'est votre Fils Jésus, ô divine Marie, qui a fait ce grand océan : il n'y a que lui qui connaisse les trésors infinis qu'il y a cachés. C'est lui qui a allumé le feu qui brûle dans cette fournaise : il n'y a que lui qui voie jusqu'à quelle hauteur montent les flammes qui en sortent ; il n'y a que lui qui puisse mesurer les perfections immenses dont il a enrichi ce chef-d'œuvre de sa toute-puissante bonté ; il n'y a que lui qui puisse compter les grâces innombrables qu'il a versées dans cet abîme de grâce : *Ipse creavit, et vidit, et dinumeravit, et mensus est*[1]. Aussi il n'appartient qu'à lui d'en parler dignement.

Afin donc que je ne me trouve point dans les discours

1. *Eccli.* I, 9.

qui seront faits ici sur ce sujet, et que ma voix n'y soit point entendue, je vous conjure, par votre très bon Cœur, ô Vierge sainte, et pour l'honneur de ce même Cœur, de m'offrir à votre Fils bien-aimé, et de le prier qu'il m'anéantisse et qu'il s'établisse dans mon néant; qu'il soit lui-même l'auteur de ce livre ; que je ne sois que l'instrument de son amour incompréhensible vers vous, et du zèle très ardent qu'il a de l'honneur de votre très digne Cœur ; qu'il me suggère toutes les choses dont il désire qu'il soit composé ; qu'il m'inspire les termes et la manière en laquelle il veut qu'elles y soient exprimées ; qu'il verse abondamment sa sainte bénédiction sur ceux qui le liront ; et qu'il change toutes les paroles qui y seront en autant de charbons ardents et luisants, pour purifier, éclairer et embraser leurs cœurs du feu sacré de son amour, afin qu'ils soient dignes d'être selon le Cœur de Dieu, et d'être mis au rang des enfants du Cœur maternel de la Mère de Dieu.

CHAPITRE II

Ce que l'on entend par le Cœur de la très sacrée Vierge.

Ayant à parler des excellences prodigieuses et des merveilles incomparables du Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu, selon les lumières qu'il plaira à celui qui est la lumière essentielle et la source de toute lumière de me donner, par le moyen des divines Écritures et des écrits des saints Pères, je dirai premièrement que ce nom de Cœur a plusieurs significations dans l'Écriture sainte.

1. Il signifie ce cœur matériel et corporel que nous portons dans notre poitrine, qui est la partie la plus noble

du corps humain, le principe de la vie, le premier vivant et le dernier mourant, le siège de l'amour, de la haine, de la joie, de la tristesse, de la colère, de la crainte, et de toutes les autres passions de l'âme. C'est de ce cœur que le Saint-Esprit parle quand il dit : *Omni custodia servæ cor tuum, quia ex ipso vita procedit*[1] : « Gardez soigneusement votre cœur, car il est l'origine de la vie » ; qui est comme s'il disait : Ayez grand soin de dompter et régler les passions de votre cœur ; car, si elles sont bien assujetties à la raison et à l'esprit de Dieu, vous vivrez d'une vie longue et tranquille selon le corps, et d'une vie sainte et honorable selon l'âme ; mais au contraire, si elles possèdent et gouvernent votre cœur à leur gré, elles vous donneront la mort temporelle et éternelle par leur dérèglement.

2. Le nom de cœur est employé dans les saintes Écritures pour signifier la mémoire. C'est en ce sens qu'il peut être pris dans ces paroles de Notre-Seigneur à ses Apôtres : *Ponite in cordibus vestris, non præmeditari quemadmodum respondeatis*[2] : « Mettez ceci dans vos cœurs », c'est-à-dire, souvenez-vous, quand on vous mènera pour mon nom devant les rois et les juges, « de ne vous mettre point en peine sur ce que vous devez répondre ».

3. Il dénote l'entendement, par lequel se fait la sainte méditation, qui consiste en un discours et raisonnement de notre intellect sur les choses de Dieu, lequel tend à nous persuader et convaincre nous-mêmes des vérités chrétiennes. C'est ce cœur qui est marqué par ces paroles : *Meditatio cordis mei in conspectu tuo semper*[3] : « Mon cœur », c'est-à-dire mon entendement, « est toujours appliqué à méditer et considérer vos grandeurs, vos mystères et vos œuvres. »

4. Il exprime la volonté libre de la partie supérieure et raisonnable de l'âme, qui est la plus noble de ses puis-

1. *Prov.* IV, 23. — 2. Luc. XXI, 14. — 3. *Psal.* XVIII, 25.

sances, la reine de ses autres facultés, la racine du bien ou du mal, et la mère du vice ou de la vertu. C'est de ce cœur dont Notre-Seigneur fait mention quand il dit : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum, et malus homo de malo thesauro profert malum*[1] : « Un bon cœur », c'est-à-dire la bonne volonté de l'homme juste, « est un riche trésor duquel il ne peut sortir que toute sorte de bien ; mais un mauvais cœur », c'est-à-dire la mauvaise volonté de l'homme méchant, « est une source de toute sorte de mal ».

5. Il donne à entendre cette partie suprême de l'âme que les Théologiens appellent *la pointe de l'esprit*, par laquelle se fait la contemplation, qui consiste en un très unique regard et une très simple vue de Dieu, sans discours, ni raisonnement, ni multiplicité de pensées C'est de cette partie que les saints Pères entendent ces paroles que le Saint-Esprit fait dire à la bienheureuse Vierge : *Ego dormio, et Cor meum vigilat*[2] : « Je dors, et mon cœur veille. » Car le repos et dormir de son corps n'empêchait point, dit saint Bernardin de Sienne et plusieurs autres, que son Cœur, c'est-à-dire la partie suprême de son esprit, ne fût toujours uni à Dieu par une très haute contemplation[3].

6. Il donne à connaître quelquefois tout l'intérieur de l'homme ; je veux dire tout ce qui est de l'âme et de la vie intérieure et spirituelle, suivant ces paroles du Fils de Dieu à l'âme fidèle : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum*[4] : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur et sur votre bras » ; c'est-à dire, imprimez, par une parfaite imitation, l'i-

1. Luc. VI, 45. — 2. *Cant.* V, 2.

3. « Somnus qui abyssat et sepelit nobis rationis et liberi arbitrii actus, non credo quod talia in Virgine fuerit operatus, sed anima ejus libere ac meritorio actu tunc tendebat in Deum. Unde illo tempore erat perfectior contemplatrix, quam unquam fuerit aliquis alius dum vigilavit. » Saint Bernardin, *Serm.* 51, art. 1, c. 2.

4. *Cant.* VIII, 6.

mage de ma vie intérieure et extérieure en votre intérieur et en votre extérieur, en votre âme et en votre corps.

7. Il signifie le divin Esprit, qui est le Cœur du Père et du Fils, qu'ils nous veulent donner pour être notre esprit et notre cœur : *Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous*[1].

8. Le Fils de Dieu est appelé le Cœur du Père éternel dans les saintes Écritures ; car c'est de ce Cœur que ce Père divin parle à sa divine Épouse, la très pure Vierge, quand il lui dit : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur et mon épouse*[2] ; ou selon les Septante : *Vous avez ravi mon cœur*. Et ce même Fils de Dieu est aussi appelé, dans les mêmes Écritures, *Spiritus oris nostri*[3], « notre esprit », c'est-à-dire l'âme de notre âme, le Cœur de notre cœur.

Tous ces cœurs se trouvent dans la Mère d'amour, et n'y font qu'un seul Cœur, tant parce que toutes les facultés de la partie supérieure et intérieure de son âme ont toujours été très parfaitement unies ensemble, que d'autant que Jésus, qui est le Cœur de son Père, et le divin Esprit, qui est le Cœur du Père et du Fils, lui ont été donnés pour être l'esprit de son esprit, l'âme de son âme, et le Cœur de son Cœur.

Mais afin de mieux connaître ce qu'on entend par le Cœur de la bienheureuse Vierge, il faut savoir que, comme en Dieu nous adorons trois Cœurs, qui pourtant ne sont qu'un Cœur ; et comme en l'Homme-Dieu nous adorons trois Cœurs qui ne sont qu'un même Cœur : de même nous honorons trois Cœurs dans la Mère de Dieu, qui ne sont qu'un Cœur.

Le premier Cœur qui est en la très sainte Trinité, c'est le Fils de Dieu, qui est le Cœur de son Père, comme il a

1. « Et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri. » Ezech. XXXVI, 26.

2. « Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa. » *Cant.* IV, 9.

3. *Thren.* IV, 20.

été dit ci-dessus. Le second, c'est le Saint-Esprit, qui est le Cœur du Père et du Fils. Le troisième, c'est l'Amour divin, l'un des adorables attributs de la divine essence, qui est le Cœur du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; trois Cœurs qui ne sont qu'un très simple et très unique Cœur, avec lequel les trois Personnes éternelles s'aiment mutuellement d'un amour aussi grand qu'elles le méritent, et nous aiment aussi d'une charité incomparable.

Le premier Cœur de l'Homme-Dieu, c'est son Cœur corporel, qui est déifié, ainsi que toutes les autres parties de son sacré corps, par l'union hypostatique qu'elles ont avec la personne divine du Verbe éternel. Le second, c'est son Cœur spirituel, c'est-à-dire la partie supérieure de son âme sainte, qui comprend sa mémoire, son entendement et sa volonté, et qui est particulièrement déifiée par la même union hypostatique. Le troisième, c'est son Cœur divin, qui est le Saint Esprit, duquel son humanité adorable a toujours été plus animée et vivifiée que de son âme propre et de son propre Cœur ; trois Cœurs dans cet admirable Homme-Dieu qui ne sont qu'un Cœur, parce que son Cœur divin étant l'âme, le cœur et la vie de son Cœur spirituel et de son Cœur corporel, il les établit dans une si parfaite unité avec lui, que ces trois Cœurs ne font qu'un Cœur très unique, qui est rempli d'un amour infini au regard de la très sainte Trinité, et d'une charité inconcevable au regard des hommes.

Le premier Cœur de la Mère de Dieu, c'est le Cœur corporel qui est enfermé dans sa poitrine virginale. Le second, c'est son Cœur spirituel, le Cœur de son âme, qui est désigné par ces paroles du Saint-Esprit : *Omnis gloria Filiæ Regis ab intus* [1] : « Toute la gloire de la fille du Roi prend son origine dans son intérieur », c'est-à-dire dans le cœur et dans le plus intime de son âme, duquel il sera parlé plus amplement ci-après. Le troisième Cœur de

1. *Psal.* XLIV, 14.

cette divine Vierge, c'est celui dont elle parle quand elle dit : *Je dors, et mon Cœur veille*[1] ; c'est-à-dire, selon l'explication de plusieurs saints Docteurs, pendant que je donne à mon corps le repos qui lui est nécessaire, mon Fils Jésus, qui est mon Cœur et que j'aime comme mon Cœur, est toujours veillant sur moi et pour moi.

Le premier de ces trois Cœurs est corporel, mais tout à fait spiritualisé par l'esprit de grâce et par l'Esprit de Dieu dont il est tout rempli.

Le second est spirituel, mais divinisé, non pas par l'union hypostatique comme le Cœur spirituel de Jésus, dont nous venons de parler, mais par une très éminente participation des divines perfections, comme l'on verra dans la suite de cet ouvrage.

Le troisième est divin et Dieu même, puisque c'est le Fils de Dieu.

Ces trois Cœurs de la Mère de Dieu ne sont qu'un seul Cœur, par la plus sainte et la plus étroite union qui fut ni qui sera jamais, après l'union hypostatique. C'est de ces trois Cœurs, ou plutôt de cet unique Cœur, que le Saint-Esprit a prononcé par deux fois ces divines paroles : *Marie conservait toutes ces choses dans son Cœur*[2].

Car premièrement elle conservait tous les mystères et toutes les merveilles de la vie de son Fils en quelque manière dans son Cœur sensible et corporel, principe de la vie et siège de l'amour et de toutes les autres passions, parce que tous les mouvements et battements de ce Cœur virginal, toutes les fonctions de la vie sensible qui en procédaient, et tous les usages des susdites passions, étaient employés pour Jésus et pour toutes les choses qui se passaient en lui : l'amour, pour l'aimer ; la haine, pour haïr tout ce qui lui était contraire, c'est-à-dire le péché ; la joie, pour se réjouir de sa gloire, de ses gran-

1. « Ego dormio, et Cor meum vigilat. » *Cant.* V, 2.
2. « Et Mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. » Luc. II, 19 et 51.

deurs ; la tristesse, pour s'affliger de ses travaux et souffrances ; et de même des autres passions.

Secondement, elle les conservait dans son Cœur, c'est-à-dire dans la partie la plus noble de son âme, dans le plus intime de son esprit. Car toutes les facultés de la partie supérieure de son âme étaient sans cesse appliquées à contempler et adorer tout ce qui se passait en la vie de son Fils, jusques aux moindres choses.

En troisième lieu, elle les conservait dans son Cœur, c'est-à-dire dans son Fils Jésus, qui était l'esprit de son esprit et le Cœur de son Cœur : lequel les conservait pour elle et les lui suggérait et remettait en mémoire lorsqu'il était convenable, tant afin qu'elles servissent de nourriture à son âme par la contemplation, et qu'elle y rendît les honneurs et adorations qui leur étaient dues, comme aussi afin qu'elle les racontât aux saints Apôtres et Disciples, pour les prêcher aux fidèles.

Voilà ce qu'on entend par le Cœur admirable de la bien-aimée de Dieu, qui est une image accomplie du Cœur adorable de Dieu et de l'Homme-Dieu, ainsi que nous le verrons encore plus clairement ci-après.

Voilà le très digne sujet duquel j'ai à parler en ce livre Les trois chapitres suivants vous feront encore voir plus particulièrement ce que c'est que le Cœur corporel de la Mère du Sauveur, ce que c'est que son Cœur spirituel, et ce que c'est que son Cœur divin. Dans tout le reste de l'ouvrage vous trouverez plusieurs choses qui sont propres à son Cœur corporel, d'autres qui conviennent à son Cœur spirituel, d'autres qui n'appartiennent qu'à son Cœur divin, et d'autres qui regardent tous les trois. Toutes seront fort utiles à votre âme, si vous les lisez après avoir donné votre esprit à l'Esprit de Dieu, et avec intention d'en faire bon usage.

Pour cet effet ayez soin, dans cette lecture, d'élever de fois à autre votre cœur vers Dieu, pour le louer de

toute la gloire qu'il s'est donnée et donnera éternellement à soi-même dans ce merveilleux chef-d'œuvre de son divin amour; pour le bénir de toutes les faveurs inénarrables dont il a enrichi ce Cœur très auguste ; pour le remercier des grâces innombrables qu'il a faites par lui aux hommes ; et pour lui offrir votre cœur et le supplier qu'il le fasse selon son Cœur, en y détruisant tout ce qui lui déplaît, et en y gravant une image du très saint Cœur de la Mère du Saint des saints, à laquelle je vous exhorte aussi de donner souvent le vôtre pour la même intention.

O Jésus, Fils unique de Dieu, Fils unique de Marie, vous voyez que je travaille à un œuvre qui est infiniment au-delà de ma portée ; mais je l'ai entrepris pour l'amour de vous et de votre très digne Mère, et dans la confiance que j'ai en la bonté du Fils et en la charité de la Mère. Vous savez, mon Sauveur, que je ne prétends autre chose en ceci, que de vous plaire, et de vous rendre, et à votre divine Mère, quelque petite reconnaissance de tant de miséricordes que j'ai reçues de votre Cœur paternel, par l'entremise de son Cœur très bénin. Mais vous voyez aussi que de moi-même je n'ai qu'un abîme d'indignité, d'incapacité, de ténèbres, d'ignorance et de péché. C'est pourquoi, de tout mon cœur je renonce à tout ce qui est de moi ; je me donne à votre divin esprit et à votre sainte lumière ; je me donne à l'amour immense que vous avez pour votre très chère Mère ; je me donne au zèle très ardent que vous avez pour votre gloire et pour son honneur. Possédez et animez mon esprit, éclairez mes ténèbres, embrasez mon cœur, conduisez ma main, dirigez ma plume, bénissez mon travail, et ayez agréable de vous en servir pour l'accroissement de votre gloire et de l'honneur de votre bénite Mère, et pour imprimer dans les cœurs de ceux qui liront ce livre une véritable dévotion à son très aimable Cœur.

CHAPITRE III

Le Cœur corporel de la très sainte Mère de Dieu.

Afin que vous connaissiez mieux ce que c'est que le Cœur sensible et corporel de la bienheureuse Vierge, il est nécessaire de vous faire voir quelque chose des excellences de son saint corps, dont le Cœur est la principale partie. Pour cet effet je vous dirai que, comme il n'y a rien en Jésus qui ne soit grand et admirable, aussi il n'y a rien dans la Mère de Jésus qui ne soit plein de grandeurs et de merveilles. Tout ce qui est en l'humanité sacrée de Jésus est déifié et élevé à une dignité infinie, par l'union qu'elle a avec la Divinité. Tout ce qui est en Marie est ennobli et sanctifié jusqu'à un point inconcevable, par sa divine Maternité. Il n'y a aucune partie au corps sacré de l'Homme-Dieu qui ne soit digne des admirations éternelles des hommes et des Anges. Il n'y a rien du tout au corps virginal de la Mère de Dieu, qui ne mérite les louanges immortelles de toutes les créatures.

Il est vrai ce que dit saint Paul, *que nous ne sommes aucunement redevables à la chair et au sang* [1] ; *que ceux qui vivent selon les sentiments de la chair et du sang périront et mourront de la mort éternelle* [2] ; *que la prudence de la chair est la peste et la mort de l'âme* [3] ; *que la sagesse de la chair est ennemie de Dieu* [4] ; *que les enfants de la chair ne sont point enfants de Dieu* [5] ; *que la chair et le sang ne posséderont jamais le royaume de Dieu* [6] ; *qu'il n'y a aucun*

1. « Ergo, fratres, debitores sumus non carni. » *Rom.* VII, 12.
2. « Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini. » *Rom.* VIII, 13.
3. « Nam prudentia carnis, mors est. » *Ibid.* 6.
4. « Quoniam sapientia carnis inimica est Deo. » *Ibid.* 7.
5. « Non qui filii carnis, hi filii Dei. » *Rom.* IX, 8.
6. « Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt. » I *Cor.* XV, 50.

bien dans notre corps, mais au contraire toute sorte de mal; *que c'est un corps de mort*[1] *et une chair de péché*[2]; *et que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec tous ses vices et toutes ses inclinations perverses*[3].

Mais d'autant plus que nous devons mépriser et mortifier ce corps de mort et cette chair de péché qui est en nous, et qui est un cloaque d'ordure, une masse de corruption, une voirie pleine de puanteur et un enfer d'abomination, d'autant plus devons-nous respecter et honorer le très pur et très saint corps de la Mère du Rédempteur, à raison des excellences merveilleuses dont il est doué, entre lesquelles j'en remarque cinq principales, qui font qu'il sera éternellement l'objet de la vénération de tous les Esprits bienheureux.

La première est qu'il a été formé dans les bénites entrailles de sainte Anne, non point par la vertu ordinaire de la nature, mais par la puissance extraordinaire de Dieu, puisque la conception immaculée de la très sainte Vierge ne s'est faite, quant à la nature et quant à la grâce, que par un grand miracle. C'est pourquoi on peut dire que son corps a été formé de la main du Saint-Esprit, et que c'est l'ouvrage du Très-Haut. De là vient qu'après le corps déifié de Jésus-Christ Notre-Seigneur, il n'y a jamais eu et n'y aura jamais en la terre aucun corps qui soit si accompli en toutes sortes de qualités avantageuses, comme le corps sacré de sa très pure Mère. Car Dieu l'ayant formé de sa propre main et pour les plus hauts desseins de son conseil éternel, qui peut douter qu'il ne l'ait orné de qualités convenables à la fin très sublime à laquelle il était destiné, et aux fonctions très divines aux-

1. « Quis me liberabit de corpore mortis hujus ? » *Rom.* VII, 24.

2. « Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati. » *Rom.* VIII, 3.

3. « Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. » *Galat* V, 24.

quelles il devait être employé ? Voulez-vous voir quelque chose des rares perfections de ce saint corps de la Vierge des vierges ? Écoutez ce que les saints Pères et les historiens ecclésiastiques en disent. Voici comme saint Épiphane, Nicéphore Calixte et plusieurs la dépeignent :

Elle était douée en son corps de toutes les qualités qui sont requises pour la perfection d'une souveraine beauté. Sa taille n'était ni trop grande ni trop petite, mais moyenne, ou plutôt riche, selon quelques-uns ; belle de visage et d'un maintien très agréable ; son front plein et poli, d'une médiocre et convenable grandeur ; son teint blanc et vermeil, tirant un peu sur le brun ; sa face plutôt longue que ronde ; ses cheveux blonds, tendant un peu sur le brun ; ses yeux pers [1] et brillants ; ses sourcils un peu noirs et doucement arrondis ; son nez droit et bien proportionné ; ses lèvres vermeilles et pleines, celle de dessous étant un peu plus élevée que celle de dessus ; sa bouche remplie de douceur et d'affabilité ; ses dents blanches, nettes, droites et égales ; son menton de bonne grâce, ayant une petite fosse au milieu ; son regard doux, humble et bénin ; son visage sans fard, mais plein de simplicité, de pudeur et de mansuétude ; ses mains déliées et bien faites ; sa démarche posée et composée, accompagnée de modestie, portant la tête un peu baissée en marchant, comme une vierge humble et pudique ; sa voix argentine, douce, chaste et gracieuse. Toute sa composition extérieure était remplie de majesté et de bénignité. En un mot c'était une image vivante de la pudeur, de l'humilité, de la mortification, de la modestie et de toutes les autres vertus. Sa robe était nette et propre, mais toujours modeste, sans faste, et sans autre couleur que celle de la laine ; et son manteau de couleur céleste. Elle était de très saintes mœurs et d'une conversation mêlée de douceur et de gravité, d'humilité

1. *Pers*, de couleur bleue.

et de charité : ce qui la faisait aimer et respecter de tous ceux qui la voyaient. Elle aimait le silence, parlait peu et rarement, ne se laissait jamais aller à aucun mouvement de colère, ou d'impatience, ou de ris immodérés, et ne disait jamais de paroles oiseuses.

C'est ainsi que Nicéphore, en son Histoire[1], décrit la bienheureuse Vierge. Comme aussi saint Épiphane, prêtre de Jérusalem, qui affirme avoir employé toute la diligence possible en la recherche de tous les anciens auteurs grecs qui ont traité de la vie et des mœurs de la Mère de Dieu, pour choisir ce qui en était de plus certain[2].

Oyons maintenant les autres saints Pères. « Vous êtes » toute belle, ô Vierge des vierges, dit saint Augustin ; » vous êtes toute agréable, toute immaculée, toute lu- » mineuse, toute glorieuse, ornée de toute perfection, » enrichie de toute sainteté ; vous êtes plus sainte et » plus pure, *même en votre corps*, que toutes les Vertus » angéliques[3]. »

1. Voici le texte de Nicéphore qui s'appuie sur le témoignage de saint Épiphane : « Mores autem, formæque et staturæ ejus modus talis, ut inquit Epiphanius, fuit : Erat in rebus omnibus honesta et gravis, pauca admodum atque necessaria loquens, ad audiendum facilis et perquam affabilis, honorem suum et venerationem omnibus exhibens ; statura mediocri, quamvis sint qui eam aliquantulum mediocrem longitudinem excessisse dicunt. Decenti dicendi libertate adversus homines usa est, sine risu, sine perturbatione, et sine iracundia maxime. Colore fuit frumentum referente, capillo flavo, oculis acribus, subflavas et tanquam oleæ colore pupillas in eis habens ; supercilia ei erant inflexa decenter, nigra ; nasus longior ; labia florida, et verborum suavitate plena ; facies non rotunda et acuta, sed aliquanto longior ; manus simul et digiti longiores. Erat denique fastus omnis expers, simplex, minimeque vultus fingens ; nihil mollitiei secum trahens, sed humilitatem præcellentem colens ; vestimentis, quæ ipsa gestavit coloris nativi, contenta fuit : id quod etiamnum sanctum capitis ejus velamen ostendit. Et, ut paucis dicam, in rebus ejus omnibus multa divinitus inerat gratia. » *Lib.* 2 *Hist. eccles.* cap. 23.

2 *De Instit. vit. et morib. Mariæ.*

3. « Tu tota pulchra, tota formosa, tota delectabilis et tota gloriosa : tu macula nulla fuscaris, tu omni decore vestiris, tu omni

« O souveraine beauté de toutes les beautés, s'écrie » saint George, archevêque de Nicomédie ; ô Mère de » Dieu, vous êtes l'ornement et la couronne de tout ce » qu'il y a de beau et d'éclatant en l'univers[1]. »

« O Vierge sainte, dit saint Anselme, vous êtes si ex- » cellemment belle et si parfaitement admirable, que » vous charmez les yeux et ravissez les cœurs de tous » ceux qui vous contemplent[2]. »

La seconde excellence du corps virginal de la Reine du ciel, est qu'il a été formé expressément pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il n'a été formé que pour lui seul. Le ciel a été fait pour être la demeure des Anges et des Saints ; mais le corps bienheureux de Marie est un ciel qui n'est fait que pour être le séjour du Roi des Anges et du Saint des saints. Votre très pur sang, ô divine Vierge, n'est fait que pour être la matière du corps adorable de Jésus ; votre ventre sacré, que pour le renfermer l'espace de neuf mois ; vos bénites mamelles, que pour l'allaiter ; vos saints bras, que pour le porter ; votre sein et votre poitrine virginale, que pour l'y faire reposer ; vos yeux, que pour le regarder et pour l'arroser de leurs larmes amoureuses et douloureuses ; vos oreilles, que pour entendre ses divines paroles ; votre cerveau, que pour être employé à la contemplation de sa vie et de ses mystères ; vos pieds, que pour le conduire et l'accompagner en Égypte, en Nazareth, en Jérusalem, au Calvaire, et aux autres lieux où il a été ; votre Cœur divin, que pour l'aimer et pour aimer tout ce qu'il aime.

sanctitate ditaris. Tu super omnes virtutes sancta in carne, tu cunctas fœminas vincis pulchritudine carnis, et omnes angelicos spiritus excellentia sanctitatis. » *Serm. de Incarn. Christi.*

1. « O pulcherrima pulchritudo omnium pulchritudinum ! o Dei Genitrix, pulchrorum omnium summum ornamentum ! » *Serm. de Præsent. B. Virg.*

2. « O Domina pulchra ad intuendum, amabilis ad contemplandum ! » *Serm. de S. Deipara.*

La troisième excellence du sacré corps de la Mère admirable, est qu'il est animé de la plus sainte âme qui fut jamais, après l'âme adorable de Jésus. A raison de quoi on peut dire que les organes de ce saint corps ont servi aux plus saintes et excellentes fonctions qui puissent être, après celles de l'âme déifiée du Fils de Dieu.

J'entends le grand apôtre saint Paul qui proteste hautement que, soit en la vie, soit en la mort, Jésus-Christ sera toujours glorifié dans son corps[1]. Si Jésus-Christ est glorifié dans le corps d'un Apôtre, qu'il appelle lui-même un corps de péché et de mort, combien davantage reçoit-il de gloire dans le corps de sa divine Mère, qui est une fontaine de vie immortelle, et dans lequel le péché n'a jamais eu de part, ayant été sanctifié avec son âme dès le moment de sa Conception immaculée ! A raison de quoi elle est appelée par l'apôtre saint Jacques, surnommé le frère du Seigneur, en sa Liturgie : *Virgo sanctissima et immaculata, super omnes benedicta, semper beata et omnibus modis irreprehensa :* « Vierge très sainte, Vierge immaculée, bénite par dessus toutes choses, toujours bienheureuse *et irrépréhensible en toutes manières.* »

C'est ici la quatrième excellence du sacré corps de la Mère du Saint des saints, qui consiste en ce qu'elle a accompli très parfaitement le commandement que Dieu nous donne par son Apôtre en ces paroles : *Glorifiez et portez Dieu en votre corps*[2] ; et qu'elle a commencé à l'accomplir longtemps auparavant que ces paroles eussent été prononcées.

Le Saint-Esprit voulant faire connaître à tous les chrétiens que la volonté de Dieu est qu'ils soient saints, non pas seulement en leurs âmes, mais aussi en leurs corps,

1. « Nunc magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem. » *Philip.* I, 20.

2. « Glorificate et portate Deum in corpore vestro. » I *Cor.* VI, 20.

dans lesquels ils le doivent porter et glorifier, leur annoncé par la bouche de saint Paul :

« Qu'ils doivent être, selon l'âme et selon le corps, des vaisseaux d'honneur et de sainteté, utiles au service du souverain Seigneur de toutes choses, et préparés à toutes sortes de bonnes œuvres [1].

« Que leurs membres doivent être comme des armes de justice et de sainteté en la main de Dieu, dont il se sert pour combattre et pour vaincre son ennemi, qui est le péché, et pour les sanctifier [2].

« Que leurs corps doivent être des hosties vivantes, saintes, agréables à Dieu, et dignes d'être immolées à la gloire de sa divine Majesté [3].

« Que ces mêmes corps doivent être les temples du Dieu vivant [4].

« Qu'ils sont membres de Jésus-Christ [5], os de ses os, chair de sa chair, une portion de lui-même, et comme ses saintes reliques ; et par conséquent, qu'ils doivent être animés de son esprit, vivants de sa vie, et revêtus de sa sainteté ; et que le Fils de Dieu doit vivre non seulement dans leurs âmes, mais aussi dans leurs corps ; et que l'on doit voir sa vie dans notre chair mortelle, selon la divine parole [6]. »

Or si un corps de mort, et une chair de péché telle qu'est la nôtre, est obligée de porter véritablement toutes ces saintes qualités et d'être ornée d'une si grande sainteté, qui peut douter que le corps virginal de la Mère de

1. « Erit vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum. » II *Tim.* II, 21.

2. « Ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem. » *Rom.* VI, 19.

3. « Obsecro... ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. » *Rom.* XII, 1.

4. « Vos estis templum Dei vivi. » II *Cor.* VI, 16.

5. « Nescitis quoniam corpora vestra, membra sunt Christi ? » I *Cor.* VI, 15

6. « Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris... in carne nostra mortali. » II *Cor.* IV, 10, 11.

Dieu ne les ait possédées avec une très sublime perfection, et qu'il n'en ait porté les effets en un très haut degré?

N'est-il pas vrai que ce bienheureux corps est le vaisseau le plus pur et le plus utile à la gloire de celui qui l'a fait, et le plus rempli de bonnes œuvres qui ait jamais été ?

N'est-il pas vrai qu'après la Victime adorable qui a été immolée sur la croix, on n'a jamais offert à Dieu rien de si saint que le très pur corps de la Reine des Saints?

N'est il pas vrai que c'est le plus auguste et le plus digne de tous les temples de la Divinité, après celui du corps très sacré du Fils de Dieu ?

N'est-il pas vrai que c'est le premier et le plus noble des membres du corps mystique de Jésus?

Qui peut dire combien la maison de Dieu reçoit de lustre et d'ornement de ce précieux et admirable vaisseau ? Qui peut penser combien la très sainte Trinité est glorifiée dans ce saint temple, et par le sacrifice de cette incomparable hostie ?

Qui peut douter que l'esprit de Jésus ne soit pleinement vivant dans toutes les parties du corps de sa divine Mère, et d'une vie la plus noble et la plus parfaite de toutes les vies, comme dans le plus noble et le plus excellent de tous ses membres? Qui peut douter que ce corps sacré ne soit plus animé, possédé et régi par ce même esprit que par son âme propre? Qui peut douter que Dieu ne soit plus honoré dans ce corps de la Vierge Mère, que dans tous les corps et dans tous les esprits les plus saints qui soient en la terre et au ciel? Qui peut douter enfin que cette Vierge très fidèle n'ait glorifié Dieu en son corps et en toutes les manières possibles ?

Elle l'y a glorifié en pratiquant ce qui est signifié par ces paroles de saint Paul, longtemps auparavant qu'elles fussent proférées : *Mortificate membra vestra* [1] : « Morti-

1. *Coloss.* III, 5.

fiez vos membres » ; car elle a continuellement mortifié les siens par jeûnes, abstinences et autres macérations, et par une entière privation de tous les contentements de la nature : n'ayant jamais bu, ni mangé, ni dormi, ni pris aucune récréation pour la satisfaction de ses sens, mais pour la seule nécessité, et pour obéir à la divine Volonté qui régnait parfaitement en son âme et en son corps, et qui la gouvernait en toutes choses.

Elle l'y a glorifié par le très saint usage qu'elle a fait de tous ses membres et sentiments, dont elle n'a jamais usé que pour la gloire de Dieu et selon sa très sainte volonté.

Elle l'y a glorifié par l'exercice continuel de toutes sortes de vertus, qui avaient établi leur trône non seulement dans son âme, mais aussi dans tous les sens et dans tous les membres de son corps.

« Vous l'eussiez vue toujours joyeuse parmi les souf- » frances, dit saint Ignace martyr, forte dans les afflic- » tions, contente dans la pauvreté, prête à servir tout le » monde, même ceux qui l'affligeaient, ne leur témoi- » gnant jamais aucune froideur. Elle était modérée dans » la prospérité, toujours tranquille et égale. Elle était » pleine de compassion envers les affligés, courageuse » pour s'opposer aux vices, constante en ses saintes en- » treprises, infatigable ès travaux, invincible en la dé- » fense de la religion [1]. »

« De quelles paroles me servirai-je, dit saint Jean » Damascène, pour exprimer la gravité de vos démarches, » l'honnêteté de votre vêtement, la bonne grâce de votre » visage ? Votre habit était très modeste ; votre marcher

1. « Quæ in persecutionibus et afflictionibus est hilaris, in penuriis et indigentiis non querula, injuriantibus grata, et modesta in re læta. Miseris et afflictis condolet coafflicta, et subvenire non pigrescit. Contra vitiorum autem pestiferos conflictus, in pugna fidei disceptans, enitescit. Nostræ novæ religionis et pœnitentiæ est magistra, et apud fideles omnium operum pietatis ministra. » *Epist.* 1 *ad S. Joannem*, in Biblioth. vet. Patr. tomo 1.

» posé et compassé était très éloigné de toute légèreté ;
» votre conversation était doucement grave et gravement
» douce ; vous fuyiez tout à fait la fréquentation des
» hommes ; vous étiez très obéissante et très humble,
» nonobstant vos très hautes contemplations ; en un mot,
» vous avez toujours été la demeure de la Divinité [1]. »

Voilà comme la bienheureuse Vierge a porté et glorifié Dieu en son corps, dont elle soit louée et glorifiée à jamais par tous les corps et par tous les esprits qui sont en l'univers.

La cinquième excellence de ce très noble corps est comprise en ces divines paroles, que la sainte Église révère tellement qu'elle ne les prononce jamais sans mettre le genoux en terre ; paroles qui comblent le ciel de joie, la terre de consolation et l'enfer de terreur ; paroles qui sont le fondement de notre religion et la source de notre salut éternel : *Verbum caro factum est* : « Le Verbe a été fait chair [2]. » Quelle est cette chair de laquelle il est fait mention ici avec tant de respect ? C'est la très pure chair de la Vierge Mère, que le Verbe éternel a tellement honorée qu'il s'est uni personnellement à elle et l'a rendue sa propre chair, en sorte que l'on peut dire avec saint Augustin que la chair de Marie est la chair de Jésus, et que la chair de Jésus est la chair de Marie : *Caro Jesu est caro Mariæ* [3]. O dignité incompréhensible de la chair de Marie ! ô excellence admirable de son corps virginal ! Oh ! quelle vénération est due à un corps qui est doué de

1. « Quonam modo incessum tuum gravitate plenum describam ? quomodo amictum ? quomodo venustatem oris ? senilem illam in juvenili corpore prudentiam ? Honestus vestitus fuit, mollitiem et luxum omnem fugiens. Gressus gravis, nec præceps, nihil fractum ac molle habens. Mores severi, et hilaritate temperati, per quos nullus ad te viris accessus pateret... Parentibus morigera et obsequens eras. Animus humilis in sublimissimis contemplationibus .. Quid demum aliud quam Deo dignum domicilium ? » *Orat.* 1 *Nat. B. Virg.*

2. Joan. I, 14. — 3. *Serm. de Assumpt.*

tant et de si rares perfections ! Oh ! quel honneur mérite un corps que Dieu a tant honoré, comme nous venons de voir et comme nous verrons encore dans les sections suivantes !

SECTION PREMIÈRE

Louanges que le Saint-Esprit, le Fils de Dieu, et plusieurs Saints donnent à tous les saints membres du sacré corps de la bienheureuse Vierge.

Certainement il faut bien dire que le corps vénérable de la Mère de Dieu est une chose merveilleusement digne et relevée, et qu'il n'y a rien en elle qui ne soit digne d'un très grand honneur, puisque le Saint-Esprit prend lui-même la peine, dans le Cantique des cantiques, de faire le panégyrique, non pas seulement des perfections de son âme, mais aussi des excellences de toutes les parties de son corps, c'est-à-dire : de sa tête, de ses cheveux, de ses yeux, de son nez, de sa bouche, de sa langue, de ses lèvres, de ses joues, de son cou, de ses mamelles, de ses pieds, enfin jusqu'aux plus petites choses, telles que sont les cheveux de son cou, donnant à chacune sa louange particulière.

Je sais bien que ces louanges regardent plus les perfections de l'âme de la très précieuse Vierge, qui sont cachées en son intérieur, que celles de son corps qui paraissent en son extérieur, celles-ci n'étant que les figures de celles-là.

Mais je sais bien aussi que cela n'empêche pas que les extérieures et corporelles ne méritent les éloges qui leur sont donnés par la bouche du Saint-Esprit, pour les raisons alléguées dans la section précédente.

On ne peut s'égarer en suivant les traces de cet adorable Esprit qui nous a été envoyé du ciel pour être notre lumière et notre conduite. Aussi plusieurs saints Pères

et signalés Docteurs, entrant dans ses inclinations, ont écrit et publié hautement les louanges du sacré corps de la Mère du Sauveur, et de ses saints membres.

Nous avons ouï saint Jean Damascène parlant sur ce sujet, dans la section précédente.

Je pourrais vous faire parler ici un excellent auteur qui n'est pas moins saint que savant. C'est Richard de Saint-Laurent, Pénitencier de la célèbre église de Rouen, qui florissait il y a plus de quatre cents ans : lequel, dans le second des douze livres qu'il a faits à la louange de la bienheureuse Vierge, nous fait voir que nous sommes obligés de rendre un honneur particulier à tous les membres et sentiments de son corps virginal, parce qu'ils ont tous été employés à rendre plusieurs services à notre adorable Sauveur pendant qu'il était en ce monde, et à coopérer avec lui par ce moyen à l'œuvre de notre Rédemption. Ce saint docteur dit quantité de belles choses sur cette matière, que vous pourrez voir dans son livre [1].

Mais il n'y a rien de si beau que ce que le Docteur des docteurs et le Saint des saints, Jésus-Christ Notre-Seigneur, a dit lui-même sur ce sujet. Il n'appartient qu'au Fils unique de Marie de louer dignement sa très bénite Mère en tous les membres sacrés de son très pur corps, et en toutes les perfections de son âme sainte, qui sont figurées par les excellences de son corps, ainsi que vous l'allez voir par ses paroles qui sont rapportées dans les livres de sainte Brigitte, approuvés de trois Papes, Urbain VI, Boniface IX et Martin V, et de deux Conciles généraux, du concile de Constance et de celui de Bâle. Voici comme le Fils de Dieu parle à sa très digne Mère [2] :

« Je suis couronné Roi en ma divinité, sans commen-

1. *De laud. B. V.* lib 2, partit. 2.

2. « Filius loquitur : Ego sum coronatus Rex in Deitate mea sine principio et sine fine, nec initium habet corona mea nec finem, signi-

» cement et sans fin. La couronne qui n'a ni commen-
» cement ni fin signifie ma puissance, qui n'a point com-
» mencé et ne finira jamais. Mais j'ai encore une cou-
» ronne que je regarde en moi, et je suis moi-même cette
» couronne, et c'est la couronne qui est préparée à celui
» qui m'aimera de tout son cœur. C'est vous, ma très
» douce Mère, qui avez gagné et attiré sur vous cette di-
» vine couronne, par justice et par amour. Car tous les
» Anges et tous les Saints rendent témoignage que votre
» amour a été plus ardent envers moi et que votre chas-
» teté a été plus pure que tout autre amour et toute
» autre pureté.

» Aussi est-il vrai que votre précieux chef a été comme
» de l'or pur et brillant, et vos beaux cheveux comme les
» rayons du soleil ; parce que votre très pure virginité,
» qui est en vous comme le chef de toutes les vertus, et
» qui y a étouffé tous les dérèglements de la sensualité,
» étant jointe à une très profonde humilité, a merveilleu-
» sement éclaté devant moi et m'a été très agréable.
» C'est pourquoi, c'est à bon droit que vous êtes appelée
» Reine, et que vous portez une couronne qui vous
» donne une autorité souveraine sur toutes les créa-
» tures. Votre incomparable pureté vous donne la qua-
» lité de Reine, et votre éminente dignité vous met la
» couronne impériale sur la tête.

ficans potestatem meam, quæ non habuit principium neque habebit finem. Verum ego aliam coronam habui custoditam in me, quæ quidem corona sum ego ipse Deus. Hæc autem corona præparata fuit ei quæ maximam charitatem haberet ad me, et hanc coronam, dulcissima Mater mea, vicisti, et traxisti ad te cum justitia et charitate. Nam de hoc testimonium perhibent Angeli et alii Sancti, quod in te ardentior fuit charitas ad me, et castitas tua purior omnibus, quæ placuit mihi super omnes.

« Caput quippe tuum fuit quasi aurum fulgens, et capilli quasi radii solis. Quia tua mundissima virginitas, quæ est in te quasi caput omnium virtutum, et continentia omnium illicitorum motuum, placuerunt et fulserunt in conspectu meo cum omni humilitate. Ideo merito vocaris coronata Regina super omnia quæ creata sunt : Regina propter munditiam, coronata propter excellentem dignitatem.

» Votre front angélique a été orné d'une blancheur » nonpareille, qui signifie la pudeur de votre âme qui » porte en soi la plénitude de la plus haute science et » la douceur de la plus profonde sapience.

» Vos très pudiques yeux ont été si lumineux devant » mon Père, qu'il se contemplait en eux comme dans un » beau miroir, d'autant qu'il voyait dans les yeux de » votre âme que vous ne vouliez rien que lui, et que » vous ne désiriez aucune chose que selon sa très » adorable volonté.

» Vos bénites oreilles ont été très pures et très saintes, » spécialement quand vous les avez ouvertes à la voix » de l'Archange saint Gabriel, lorsqu'il vous a déclaré » mes desseins, et que moi, qui suis Dieu, ai été fait » chair dedans vous.

» Vos très chastes joues ont été embellies d'un très beau » teint, c'est-à-dire d'un teint blanc et vermeil ; parce » que le bon exemple de vos louables actions et la beauté » lumineuse de vos saintes mœurs m'ont donné un con » tentement indicible. Certainement mon Père recevait » tant d'éclat de vos mœurs, qu'il n'a jamais détourné ses » yeux de dessus vous, et c'est par l'amour qu'il vous a » porté et que vous avez eu pour lui que son amour et sa » grâce ont été donnés à tous.

« Frons tua fuit incomparabilis albedinis, significans verecundiam conscientiæ tuæ, in qua plenitudo est humanæ scientiæ, et dulcedo divinæ sapientiæ lucet in ea super omnes. Oculi tui fuerunt, in conspectu Patris mei, sic lucidi, quod se speculabatur in eis, quia in spirituali visu tuo et intellectu animæ tuæ videbat Pater omnem voluntatem tuam, quod nihil volebas nisi ipsum, et nihil desiderabas nisi secundum ipsum. Aures tuæ fuerunt mundissimæ, et apertæ tanquam fenestræ pulcherrimæ, quando protulit tibi Gabriel velle meum, et quando ego Deus factus sum in te caro. Genæ tuæ fuerunt de optimo colore, scilicet albo et rubicundo, quia fama operum tuorum laudabilium, et pulchritudo morum tuorum placuerunt mihi, quibus quotidie inflammabaris. Vere ex pulchritudine morum tuorum gaudebat Deus Pater, et nunquam avertit oculos suos a te, et ex charitate tua omnes obtinuerunt charitatem.

» Votre divine bouche a été comme une lampe tou-
» jours ardente et luisante : ardente au dedans et lui-
» sante au dehors, parce que les paroles et les affections
» de votre âme ont été ardentes au dedans par les di-
» vines lumières dont elle a été enflammée, et luisantes
» au dehors par la disposition très louable de vos ac-
» tions extérieures et par le très bel accord de toutes vos
» vertus. Véritablement, ma très chère Mère, la parole
» de votre bouche a attiré ma divinité en vous, et la fer-
» veur de votre divine douceur ne me permettait point
» de me séparer jamais de vous, parce que vos paroles
» sont plus douces que le miel.

» Votre sacré cou est droit et élevé d'une façon très
» noble et très belle ; d'autant que la justice et la sainteté
» de votre âme la tient toujours dressée vers moi, de telle
» sorte qu'elle n'a jamais penché vers aucun mal. Et
» comme le cou n'a aucun mouvement que celui qu'il re-
» çoit de la tête, aussi toutes vos intentions et toutes vos
» actions n'avaient aucun mouvement que par ma di-
» vine volonté.

» Votre bienheureuse poitrine a été remplie de la sua-
» vité de toutes les vertus, de telle sorte qu'il n'y a au-
» cun bien en moi qui ne soit en vous ; d'autant que vous
» avez attiré en vous toute sorte de bien par la douceur

« Os tuum fuit quasi lampas intus ardens, et lucens ab extra, quia verba et affectiones animæ tuæ fuerunt ardentes interius divina intelligentia, et exterius splendentes ex dispositione laudabili tuorum motuum corporalium, et concordantia pulcherrima tuarum virtutum. Vere, Mater charissima, verbum oris tui traxit quodammodo Deitatem meam in te, et fervor divinæ dulcedinis tuæ nunquam separabit me a te, quia verba tua dulcia sunt super mel et favum.

« Collum tuum est nobiliter erectum et pulcherrime elevatum, quia justitia animæ tuæ plene est erecta ad me, et secundum velle meum mobilis, quia nunquam inclinata fuit ad aliquod malum superbiæ. Sicut enim collum curvatur in capite, sic omnis intentio et operatio tua flectebatur ad voluntatem meam.

« Pectus tuum plenum fuit omni virtutum suavitate, in tantum quod non est bonum in me quod non sit in te, quia traxisti omne bo-

» de vos mœurs, quand il a plu à ma divinité d'y faire » son entrée, et à mon humanité d'y prendre sa demeure » et de se repaître du lait de vos saintes mamelles.

» Vos saints bras ont été doués d'une excellente » beauté, par l'éclat de la véritable obéissance et par la » souffrance des travaux. C'est pourquoi vos mains ont » été dignes de toucher ma divine humanité, et moi, qui » suis Dieu, ai pris mon repos entre vos bras.

» Votre ventre virginal a été très pur, comme de » l'ivoire et comme un vase enrichi de pierres précieuses, » parce que la force de votre conscience et la ferveur de » votre foi ne s'est jamais affaiblie ni attiédie, non pas » même dans les plus pressantes tribulations. Les mu- » railles de ce ventre sacré, c'est-à-dire de votre foi, » ont été comme un or très brillant ; ce qui marque l'ex- » cellence de votre prudence, de votre justice, de votre » force, de votre tempérance et de vos autres vertus, les- » quelles ont reçu leur perfection de votre éminente cha- » rité.

» Vos pieds sacrés étaient très purs, comme embau- » més de la douce odeur de plusieurs herbes odorifé- » rantes ; d'autant que votre espérance et toutes les affec- » tions de votre âme étaient toujours droits à moi, qui » suis votre Dieu, et répandaient une odeur très agréable

num in te, ex morum tuorum dulcedine, quando Deitati meæ placuit intrare ad te, et humanitati meæ habitare tecum, et bibere lac mamillarum tuarum.

« Brachia tua pulchra fuerunt per veram obedientiam et tolerantiam laborum. Ideo corporales manus tuæ tractaverunt humanitatem meam, et quietus fui inter brachia tua cum Deitate mea.

« Venter tuus fuit mundissimus sicut ebur, et sicut locus ex virtuosis lapidibus splendidissimus, quia constantia conscientiæ tuæ et fidei nunquam tepuit, sed nec in tribulatione potuit vitiari. Hujus itaque ventris, id est fidei tuæ, parietes fuerunt quasi aurum fulgentissimum, in quibus notatur fortitudo virtutum tuarum, et prudentia tua, et justitia, et temperantia, cum perfecta perseverantia, quia ipsæ omnes virtutes tuæ perfectæ fuerunt divina charitate.

« Pedes tui mundissimi et loti erant, quasi pleni herbis odoriferis,

» par votre bon exemple, qui était capable d'attirer tout
» le monde à vous imiter.

» Enfin vos très pures entrailles m'ont été si désirables, et les vertus de votre âme si agréables, qu'étant descendu du plus haut des cieux, non seulement je n'ai pas dédaigné, mais j'ai pris un très singulier contentement de faire ma demeure dedans vous. C'est pourquoi, ma très chère Mère, cette couronne, laquelle n'est autre que moi-même, qui suis Dieu et qui avais dessein de me faire homme, n'a dû être mise sur autre tête que sur la vôtre, parce que vous êtes véritablement Vierge et Mère, et la souveraine Impératrice de toutes les reines. »

Voilà les éloges merveilleux que Notre-Seigneur donne aux sens et aux membres sacrés du corps virginal de sa très précieuse Mère, pour nous apprendre qu'il n'y a rien en elle qui ne soit digne d'être honoré de toutes les créatures, puisque le Créateur même l'a tant exaltée.

SECTION II

Continuation du même sujet.

Le Fils de Dieu ne se contente pas de célébrer lui-même les louanges de tous les sacrés membres du saint corps de sa glorieuse Mère ; mais il a inspiré aussi cette dévotion à plusieurs de ses Saints, comme nous avons déjà

quia spes et affectus in me tui erant recta ad me Deum tuum, et odorifera ad aliorum exemplum et imitationem.

« Hic itaque locus ventris tui, tam spiritualis quam corporalis, tantum mihi erat desiderabilis, et tantum anima tua mihi placita, quod a summo cælo descendere ad te, et in te morari non abhorrui, imo suavissime delectatus sum. Ideo, Mater charissima, corona illa quæ custodiebatur in me, quæ quidem corona sum ego Deus qui debebam incarnari, nulli debuit imponi nisi tibi, quia es vere Mater et Virgo, et Imperatrix omnium reginarum. » *Revel.* S. Birgittæ, lib. 5, *in libro Quæst.*, rev. 4.

vu dans les deux sections précédentes, et comme nous allons voir encore en celle-ci.

C'était un des exercices de la piété du bienheureux Herman de l'Ordre de Saint-Dominique, l'un de ses premiers enfants, et compagnon de saint Hyacinthe[1], qui avaient tous des tendresses extraordinaires pour leur divine Mère. Voici les bénédictions qu'il donnait tous les jours aux bénis membres de la Mère de toute bénédiction :

« Béni soit votre sein maternel, ô glorieuse Vierge, » dans lequel toute la gloire et la grandeur du ciel a » été renfermée l'espace de neuf mois.

» Béni soit votre Cœur très aimable, qui est le sanc- » tuaire de tous les mystères de notre sainte religion.

» Bénites soient vos chastes mamelles, qui ont donné la » nourriture à celui qui nourrit toutes choses.

» Bénites soient vos saintes mains, qui ont tant de » fois emmailloté le Créateur de l'univers.

» Bénis soient vos bras sacrés, qui ont porté celui qui » porte toutes choses par sa divine vertu.

1. Le bienheureux Herman fut reçu par saint Dominique lui-même dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1216, en même temps que saint Hyacinthe, et envoyé avec lui en Pologne, où il devint prieur du premier monastère dominicain fondé en ce pays. Le P. Eudes semble avoir tiré ce qu'il dit ici d'un ouvrage intitulé *Ephemeris seu calendarium SS. Genitricis Dei Mariæ*, auctore Ant. Balinghem, S. J., au 7 avril, n. 6. Nous n'avons pu découvrir ce volume. Voici un autre témoignage sur le bienheureux Herman : De hoc beato Hermanno scribit Nicolaus Jansenius in lib. *De Beneficiis FF. Prædicat. a B. Virg. collatis*, cap. 12, in hunc modum : « Ei non paucis annis continuum ferme exercitium fuit oratio et meditatio ; sed præcipuo quodam affectu Deiparam complectebatur. Inter cæteras vero meditationes quas crebro repetebat, solitus erat distincte contemplari partes nobiliores corporis Virginei. Et quidem expendebat Cordis ejus magnitudinem, quo Deum præ rebus omnibus adamavit, et quod forma triangulari, Deus unus et trinus solus implevit. Considerabat majestatem virginalis uteri, in quo, velut throno, novem mensibus Deus homo recubuit. Admirabatur nobilitatem uberum quæ homini Deo lac infudere, præstantiam manuum quæ pannis involvere, felicitatem brachiorum quæ indormientem toties gestavere, ac cæterorum denique membrorum excellentiam, ad quodlibet dicens *Ave Maria.* » Apud Migne, *Summ. aur.* tom. 3, col. 709-710.

» Bénite soit votre poitrine virginale, sur laquelle a » reposé celui qui est le repos éternel des bienheureux.

» Bénite soit votre divine bouche, qui a eu si souvent » le bonheur d'être collée aux lèvres adorables sur » lesquelles la Divinité est assise.

» Bénis soient tous les autres membres de votre saint » corps, par le moyen duquel la malédiction a été dé- » truite, et la bénédiction nous a été donnée. »

Parmi ces bénédictions, ce bienheureux enfant de la Mère de belle dilection prenait un particulier contentement, et s'éjouissait avec elle des joies qu'elle avait reçues en chacune des actions qui sont marquées dans les susdites bénédictions ; puis il passait aux vertus intérieures qu'elle avait pratiquées dans ces mêmes actions.

« Bénite soit, disait-il, ô Vierge sainte, votre divine foi ; » bénite soit votre admirable confiance ; bénite soit » votre ardente charité ; bénite soit votre très profonde » humilité ; bénite soit votre immaculée pureté ; bénite » soit votre modestie angélique ; bénite soit votre force » invincible. »

Et ainsi il bénissait toutes les autres vertus de la Mère des vertus, et se réjouissait de ce qu'elles étaient toutes en un degré très éminent dans sa divine Mère, et de ce qu'elle avait donné une gloire souveraine et un contentement ineffable à la très sainte Trinité en les pratiquant si parfaitement.

A chaque bénédiction il ajoutait la Salutation angélique, et enfin il les terminait toutes par ces dévotes paroles : *Jesu suavissime, dignare me meam tuamque Matrem, super omnes speciosam, ore laudare, corde admirari et imitatione subsequi* : « Très doux Jésus, faites-moi la grâce, s'il vous plaît, que ma bouche soit employée à louer, mon cœur à admirer, et tout ce qui est en moi à imiter votre sainte Mère et la mienne, qui est la plus admirable et la plus aimable de toutes vos créatures. »

Ce pieux exercice du bienheureux Herman, au regard

de la Reine du ciel, obligea cette Mère de grâce de le combler de tant de faveurs, qu'elles ne se peuvent exprimer. Entre autres, elle lui obtint de Dieu un si grand don et une telle efficace pour annoncer la parole de Dieu, lui ayant miraculeusement délié la langue qu'il avait grasse et bégayante, et lui ayant ouvert l'esprit pour entendre les saintes Écritures, qu'il serait bien difficile de raconter les fruits qu'il fit par ses ferventes prédications, tant en Allemagne, d'où il était, qu'en Pologne où il fut envoyé avec saint Hyacinthe par leur bienheureux Père saint Dominique.

Ce favori de la Mère de Dieu, le bienheureux Herman, n'est pas le seul que Notre-Seigneur a excité de bénir et louer ainsi les saints membres de son vénérable corps.

Voici encore d'autres semblables bénédictions, contenues dans l'oraison suivante qu'il a inspirée à sainte Brigitte, et qui est rapportée dans ses livres imprimés en latin, immédiatement devant le dernier livre qui est à la fin de ses œuvres.

SECTION III

Oraison inspirée divinement à sainte Brigitte, en laquelle tous les saints membres du sacré corps de la Mère Vierge, et tous les saints usages qu'elle en a faits, sont loués et honorés d'une excellente manière[1].

« O ma très honorée Dame et ma très chère vie, Reine » du ciel et Mère de mon Dieu, encore que je sois très » certaine que tous les habitants du ciel sont employés » à chanter incessamment et avec une merveilleuse allé» gresse les louanges de votre glorieux corps, et que je

1. « O Domina mea, vita mea, Regina cæli, Mater Dei, quamvis ego certa sum quod tuum corpus gloriosum a tota cælesti curia cum canoro jubilo incessanter laudatur in cælis : tamen ego, licet indigna

» sois très indigne de penser à vous, je désire néanmoins
» de tout mon cœur louer et bénir en terre, autant qu'il
» me sera possible, tous vos précieux membres.

» Et partant, ô très sacrée Vierge Marie, ma très honorée Maîtresse, béni soit à jamais votre sacré chef couronné d'une gloire immortelle, et plus éclatant incomparablement que le soleil ; et bénis soient vos beaux cheveux, qui sont comme autant de rayons plus luisants que les rayons du soleil, parce qu'ils représentent vos divines vertus, lesquelles sont en si grand nombre qu'elles ne se peuvent non plus compter que les cheveux de la tête.

» O très sainte Vierge, ma très honorée Dame, bénite soit votre face très modeste, plus blanche et plus éclatante que la lune ; parce que jamais aucun des fidèles ne vous a regardée en ce monde ténébreux, sans ressentir en soi-même quelque consolation spirituelle.

» O très sacrée Vierge Marie, ma très chère Maîtresse, bénis soient vos sourcils et vos paupières, qui sont plus brillants que les rayons du soleil.

» Bénis soient vos yeux très pudiques, parce qu'ils n'ont jamais rien convoité de toutes les choses transitoires qu'ils ont vues en ce monde ; et davantage, lorsque vous les éleviez au ciel, vos regards surpas-

persona sim, toto corde meo desidero omnibus tuis membris pretiosis laudes et gratias quas valeo, reddere in terris.

« Idcirco, o Domina mea Virgo Maria, laudetur cæsaries tua cum capillis tuis, diademate gloriæ decorata, quia solis jubare clariores sunt. Nam sicut crines capitis computari nequeunt, ita virtutes tuæ innumerabiles existunt.

« O Domina mea Virgo Maria, frons et facies tua honestissima super lunæ albedinem collaudentur, quia nullus fidelis in hoc tenebroso mundo te aspiciebat, qui non aliquam consolationem spiritualem a tua visione sibi infundi sentiebat.

« Benedicta sis tu, Domina mea Virgo Maria, cujus supercilia cum palpebris claritatis nitore radios solares excedunt.

« Benedicti sint oculi tui pudicissimi, o Domina mea Virgo Maria, qui nihil concupiebant de rebus transitoriis quas in hoc mundo vi-

» saient la clarté des étoiles devant toute la Cour
» céleste.

» O très sacrée Vierge Marie, ma souveraine Dame,
» bénites soient vos bienheureuses joues plus blanches
» et plus vermeilles que l'aurore. Car, comme elle est
» parée à son lever d'un blanc et d'un vermeil fort
» agréables : ainsi, pendant que vous étiez en ce monde,
» vos très chastes joues étaient ornées d'une beauté mer-
» veilleusement brillante aux yeux de Dieu et des Anges,
» parce que la vaine gloire ni la pompe mondaine n'y ont
» jamais eu aucune part.

» O très aimable Marie, ma très chère Maîtresse, que
» vos très pures oreilles soient bénites et honorées éter-
» nellement, parce qu'elles ont toujours été fermées à
» toutes les paroles mondaines qui étaient capables de
» les profaner.

» O Vierge sainte, ô divine Marie, ma souveraine
» Dame, que votre nez sacré soit béni et glorifié à jamais,
» dont toutes les respirations ont été accompagnées d'au-
» tant de soupirs de votre Cœur et d'élévations de votre
» esprit vers Dieu, même pendant que vous dormiez.
» Que pour ce sujet votre saint odorat soit rempli d'une
» très douce odeur de toutes sortes de louanges et de

debant, quia quoties oculos tuos levabas, eorum aspectus stellarum excellebat nitorem coram tota cælesti curia.

« O Domina mea Virgo Maria, collaudentur maxillæ tuæ beatissimæ super auroræ pulchritudinem, quæ pulcherrime cum colore rubro et candido exoritur. Sic et maxillæ tuæ speciosæ, dum in hoc mundo fuisti, coram Deo et Angelis claritatis nitore fulgebant, quia illas nunquam pro mundana pompa vel vana gloria ostendisti.

« O Domina mea Virgo Maria, venerentur et honorentur aures tuæ honestissimæ, super omnes vires maris et omnium aquarum motum, quia contra omnem fluxum immunditiæ mundani auditus semper ipsæ aures tuæ viriliter militabant.

« O Virgo Maria Dominatrix mea, glorietur nasus tuus suavissimus, qui ex virtute Spiritus sancti nunquam anhelitum attraxit vel emisit, quin tota cogitatio tua semper esset apud Altissimum ; et quamvis aliquando dormiebas, voluntatem tamen tuam ab eo nunquam mutabas. Sit igitur semper odor suavitatis, laudis et honoris

» bénédictions, qui soit plus excellente que celle des » herbes les plus odoriférantes et des senteurs les plus » agréables.

» O Vierge sacrée, divine Marie, ma très sainte Dame, » louée soit infinies fois votre bénite langue, infiniment » plus agréable à Dieu et aux Anges que tous les arbres » portant fruit. Car, non seulement elle n'a jamais dit » aucune parole qui ait porté dommage à personne, mais » elle n'en a jamais proféré qui n'ait été utile à quel- » qu'un. Toutes les paroles qu'elle prononçait étaient » assaisonnées d'une si grande sagesse et douceur, qu'il » n'y a jamais eu de fruit si délicieux au goût, qu'elles » étaient agréables à l'ouïe.

» O très précieuse Vierge, ô divine Marie, ma Reine et » ma Souveraine, louée soit éternellement votre digne » bouche avec vos saintes lèvres, plus belles incompara- » blement que toutes les roses et toutes les fleurs les plus » agréables ; spécialement pour cette très bénite et très » humble parole qui en est sortie, dans la réponse que » vous avez donnée à l'Ange qui vous a été envoyé du » ciel, lorsque Dieu a voulu accomplir par vous, dans le » monde, le dessein du mystère de l'Incarnation, qu'il » avait prédit longtemps auparavant par la bouche des » Prophètes. Car par la vertu de cette sainte parole, vous

eidem naso tuo cum naribus tuis beatissimis, super commixtionem odoriferam omnium aromatum, et omnium herbarum quæ delectabilem fragrantiam de se solent emittere.

« O Domina mea Virgo Maria, laudetur lingua tua, Deo et Angelis gratissima super omnes arbores fructiferas. Nam omne verbum quod lingua tua protulit, nulli personæ unquam nocuit, sed in alicujus commodum semper venit. Erat enim ipsa lingua tua prudentissima, omnibus dulcior ad audiendum, quam aliquis dulcissimus fructus ad gustandum.

« O Regina et Domina mea Virgo Maria, laudetur os tuum benedictum, cum labiis tuis, super rosarum et omnium florum amœnitatem, et specialiter pro illo tuo benedicto verbo humillimo, quod eodem ore tuo pretioso Angelo Dei respondisti, quando ipse Deus suam voluntatem, quam per Prophetas prædixerat, per te in mundo

» avez affaibli la puissance des démons dans l'enfer, » et vous avez réparé les chœurs des Anges dans le » ciel.

» O Marie, Vierge des vierges, ma Reine et mon » unique consolation après Dieu, que votre sacré cou, » vos saintes épaules et vos chastes reins, plus blancs » que tous les lys, soient loués et honorés à jamais, parce » que jamais vous n'avez fait aucun usage de ces saints » membres que pour ce qui regardait l'honneur de Dieu » ou la charité du prochain. Car, comme le lys ne se » meut que par le souffle du vent, ainsi tous vos sacrés » membres ne se remuaient et n'agissaient que par le » mouvement et la conduite du Saint-Esprit.

» O ma Princesse, ma force et ma joie, je bénis de » tout mon cœur vos très saints bras, vos sacrés doigts » et vos très pures mains, ornées d'autant de pierres » précieuses qu'elles ont fait de saintes actions ; parce » que, comme vous avez fortement attiré à vous le Fils de » Dieu, par la sainteté de vos œuvres : aussi vos bras et » vos mains l'ont embrassé étroitement, avec un Cœur et » un amour de Mère le plus ardent qui se puisse imagi- » ner.

» O la Reine de mon cœur et la lumière de mes yeux, » je bénis et glorifie de toutes mes affections vos très sa-

voluit implere, cujus virtute potentiam dæmonum in inferno diminuisti, et Angelorum choros in cælo honorifice restaurasti.

« O Virgo Maria, Domina et consolatio mea, honoretur perpetuo collum tuum, cum humeris tuis et tergo tuo, super omnium liliorum venustatem ; quia nunquam dicta tua membra inclinasti, nisi propter aliquid utile, vel honoris Dei, nec etiam erexisti. Nam sicut lilium ad flatum ventorum motum facit et inclinationem, ita omnia membra tua movebantur ad Spiritus sancti infusionem.

« O Domina mea, virtus mea et dulcedo mea, benedicantur brachia tua sanctissima, cum manibus et digitis tuis, et æternaliter honorentur super omnes gemmas pretiosas quæ tuis virtuosis operibus comparantur ; quia, sicut virtuosa opera tua Filium Dei ad te alliciebant, sic et brachia et manus tuæ ipsum materno amoris amplexu dulciter stringebant.

« O Domina mea et illuminatio mea, benedicta sint ubera tua

» crées mamelles, qui sont comme deux très douces fon-
» taines d'eau vive, ou plutôt de miel et de lait, qui ont
» donné la nourriture et la vie au Créateur et aux créa-
» tures, et qui nous fournissent continuellement les re-
» mèdes convenables à nos maux, et les rafraîchisse-
» ments dont nous avons besoin dans nos afflictions.

» O Marie, Vierge bienheureuse, ma très glorieuse
» Reine, bénite soit votre précieuse poitrine, plus pure
» que le fin or ; parce qu'elle a été oppressée sous le
» pressoir des douleurs très violentes que vous avez souf-
» fertes, lorsque vous étiez sur le Calvaire, et que vous
» entendiez les grands coups de marteau que les bour-
» reaux frappaient sur les clous, pour les enfoncer dans
» les mains et dans les pieds de votre bien-aimé Fils.
» Mais, encore que vous l'aimassiez ardemment, vous
» avez mieux aimé néanmoins endurer ce supplice et le
» voir mourir pour le salut des âmes, que d'en être
» exempte et de le voir vivre, les âmes demeurant dans
» la mort et dans la perdition éternelle. Et ainsi vous
» êtes toujours demeurée ferme et constante au milieu
» des tourments, et dans une entière conformité à la di-
» vine Volonté.

» O Vierge incomparable, ô très aimable Marie, la vie
» et la joie de mon cœur, je révère, j'aime et je glo-

sacratissima super omnes dulcissimos fontes aquarum ; quia, sicut aquæ ipsorum scaturiens præbet solatium, et sitientibus refectionem, sic tua sacra ubera, Filium Dei lactando, præbuerunt nobis indigentibus medicinam et consolationem.

« O Domina mea Virgo Maria, benedictum sit pectus tuum pretiosissimum, super aurum purissimum ; quia quando sub cruce Filii tui tota dolorosa stetisti, tunc gloriosum pectus tuum, ex sonitu malleorum, quasi in duro prælo acerrime stringi sensisti. Et quamvis Filium tuum cordialiter diligebas, maluisti tamen illam pœnam amarissimam sustinere, ut scilicet ipse pro animabus redimendis moreretur, quam quod, ipsis perditis, mors illa ab eo evitaretur. Et sic tu in virtute constantiæ firmissima perstitisti, quando in omni adversitate voluntati divinæ te totaliter conformasti.

« O Domina mea, lætitia cordis mei, Virgo Maria, glorificetur et veneretur Cor tuum reverendissimum, quod ad Dei honorem ita ar-

» rifie de toutes les puissances de mon âme votre très
» digne Cœur, qui a tellement été embrasé du zèle très
» ardent de la gloire de Dieu, que les flammes célestes
» de votre amour étant montées jusqu'au Cœur du Père
» éternel, ont attiré son Fils unique, avec le feu du
» Saint-Esprit, dans vos très pures entrailles ; mais de
» telle sorte qu'il est toujours demeuré dans le sein de
» son Père.

» O Marie, ma très honorée Dame, Vierge très pure et
» très féconde tout ensemble, honneur et bénédiction
» éternelle à vos bienheureuses entrailles qui ont pro-
» duit un fruit admirable, lequel donne une gloire infi-
» nie à Dieu, une joie incroyable aux Anges et une vie
» éternelle aux hommes.

» O très sage Vierge, ma souveraine Dame, louange
» immortelle à vos pieds très sacrés, qui ont porté le
» Fils de Dieu et le Roi de gloire pendant qu'il était ren-
» fermé dans votre ventre virginal. Oh ! qu'il faisait beau
» voir la modestie, la majesté et la sainteté avec laquelle
» vous marchiez sur la terre ! Certainement vous ne fai-
» siez aucun pas qui ne donnât un contentement singulier
» au Roi du ciel, et qui ne remplît de joie toute la Cour
» céleste.

dentissimum erat super omnes creaturas cæli et terræ, quod flamma charitatis ejus in cælorum celsitudinem ad Deum Patrem conscendit : propter quod Dei Filius a Patre, cum Spiritus sancti fervore in uterum tuum gloriosum descendit. Qui tamen a Patre separatus non extitit, quamvis secundum Dei præordinationem in tuis virgineis visceribus humanatus honestissime fuit.

« O Domina mea fœcundissima et virginissima Virgo Maria, benedictus sit venter tuus beatissimus, super omnes agros fructifere germinantes, qui... benedictum fructum Patri attulit... ex quo summe Deus in cælo honoratur, Angeli gratulantur, et homines in terra largissime sustentantur et vivunt.

« O Domina mea Virgo prudentissima, laudentur æternaliter pedes tui sacratissimi... qui Dei Filium gloriosum... in tuo corpore portabant inclusum... O quam honeste incedebant pedes tui sacratissimi ! Vere de quolibet eorum vestigio Rex cælestis consolatus extitit, et tota curia cælica gavisa et jucundissima fuit.

» O admirable Marie, ô divine Vierge, ô Mère très aimable, j'adore, je loue et je glorifie avec vous, autant qu'il m'est possible, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dans leur majesté incompréhensible, pour toutes les faveurs qu'ils ont faites à votre très saint corps, qui a été la demeure très agréable de celui que tous les Anges louent au ciel et que toute l'Église adore dans la terre.

» Honneur éternel, louange perpétuelle, bénédiction, gloire et actions de grâces infinies à vous, ô mon Seigneur, mon Roi et mon Dieu, qui avez créé cette très noble et très pure Vierge, et qui l'avez rendue digne d'être votre Mère, pour toutes les joies dont vous avez comblé par son moyen les Anges et les Saints qui sont au ciel, pour toutes les grâces que vous avez répandues sur les hommes en la terre, et pour toutes les consolations que vous avez données aux âmes souffrantes dans le purgatoire. »

C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ honore par soi-même et par ses Saints toutes les facultés, non seulement de l'âme, mais aussi du corps de sa glorieuse Mère. D'où je tire une conséquence très importante et très avantageuse pour le Cœur très auguste de cette Mère d'amour, que vous allez voir dans la section suivante, après vous avoir averti, mon cher lecteur, que vous trouverez

« O Domina mea Virgo Maria, Mater omnium, Deus Pater simul cum Filio et Spiritu sancto in sua incomprehensibili Majestate æternaliter collaudetur pro cella ista sacratissima totius corporis tui, in quo Dei Filius suavissime requievit, quem totus Angelorum exercitus collaudat in cælis, totaque Ecclesia veneranter adorat in terris.

« O tu etiam, Domine meus, Rex meus et Deus meus, sit tibi perpetuus honor, perennis laus, benedictio et gloria, cum infinita gratiarum actione, qui illam tam dignissimam et honestissimam Virginem creasti, et eam tibi Matrem tuam elegisti, pro omnibus qui in cælo et in terra quomodolibet consolati fuerunt ; atque pro his qui in Purgatorio per eam adjutorium et solamen habuerunt. » *Orat. 4 B. Birgittæ revelata.*

encore ci-après plusieurs éloges et bénédictions conformes aux précédentes, en l'honneur des membres sacrés et de tous les sens intérieurs et extérieurs de la Reine du ciel[1].

SECTION IV

Le Cœur corporel de la bienheureuse Vierge, étant la plus noble partie de son saint corps, mérite un honneur très particulier.

Pourquoi pensez-vous, mon cher lecteur, que je me suis tant étendu sur les excellences des saints membres du corps virginal de la Mère de Dieu, et sur la vénération qui leur est due ? C'est pour imprimer une haute estime dans votre esprit, et une dévotion spéciale dans votre cœur au regard du divin Cœur de notre Mère admirable, par le moyen d'une conséquence infaillible qui s'ensuit de toutes les choses que j'ai dites. Car, puisque le Saint-Esprit, le Fils de Dieu et ses Saints célèbrent si hautement les louanges des membres sacrés du saint corps de la Mère du Sauveur, ne s'ensuit-il pas infailliblement que son bienheureux Cœur, qui est la première et la plus digne partie de son corps, mérite une vénération toute singulière ? Devons-nous pas entrer dans les sentiments de notre chef qui est Jésus, et suivre l'exemple qu'il nous donne ? Si donc le Fils aîné de Marie, qui a voulu être notre chef et notre frère, fait paraître tant de zèle à honorer les moindres choses qui sont en l'extérieur de sa très digne Mère, qui trouvera mauvais que les autres enfants de cette Mère d'amour, se conduisant par l'esprit de leur chef et imitant l'exemple de leur frère aîné, rendent un honneur particulier à son Cœur maternel, et

1. Livre VII, chap. 1, sect. 6.

en fassent une fête spéciale avec la permission de la sainte Église?

Dira-t-on point que, si on fait cette fête, il en faudra faire de même au regard de sa tête, de ses yeux, de ses mains et de ses pieds ? Mais cette conséquence n'est pas nécessaire.

Car dites-moi, je vous prie, n'est-il pas vrai que toutes les plaies que notre Rédempteur a reçues en son saint corps, au temps de sa Passion, sont adorables et méritent d'être adorées incessamment par tous les habitants de la terre et du ciel : et que néanmoins la dévotion des fidèles regarde principalement les cinq plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté, et que l'Église célèbre en plusieurs lieux une fête particulière en l'honneur de celles-ci seulement, et non pas des autres ?

N'est-il pas vrai que toutes les pensées, paroles, actions, mortifications de ce divin Sauveur, et tous les saints usages qu'il a faits de toutes les parties de son corps et de son âme sont d'un mérite infini, et que toutes ces choses sont dignes d'autant de solennités continuelles et éternelles : et que néanmoins l'Église ne solennise qu'un petit nombre des plus signalées actions et mystères de sa vie ?

Ne savez-vous pas que tous les saints membres de son corps mystique qui sont au ciel, et dont le nombre est presque innombrable, sont dignes d'une telle vénération qu'il n'y en a pas un qui ne méritât qu'on fît ici-bas une fête spéciale à sa louange : et que pourtant il n'y a que les principaux et les plus considérables dont on célèbre la mémoire solennellement ?

Ne savez-vous pas que la glorieuse Reine du ciel a fait un très grand nombre de saintes actions, durant le cours de sa vie mortelle, qui seront à jamais des sujets de louange à tous les Anges et à tous les Saints du ciel, et qui seraient toutes très dignes d'avoir en la terre des jours particuliers consacrés à leur honneur : et pourtant qu'on

n'y célèbre la mémoire que de quelques-unes des plus remarquables, comme de celle qu'elle fit lorsqu'elle se présenta au temple, lorsqu'elle visita sa cousine sainte Élisabeth, et lorsqu'elle s'assujettit à la loi de la Purification ?

Aussi vous ne devez pas ignorer qu'il n'y a rien de petit en cette très grande Princesse, soit en son intérieur, soit en son extérieur ; mais vous devez savoir qu'il n'y a rien qui ne soit très grand, qui ne soit digne par conséquent d'un très grand honneur, et qui ne mérite que le ciel et la terre soient employés à en faire une perpétuelle solennité, parce que sa dignité de Mère de Dieu, qui est en quelque manière infinie, met une excellence en quelque sorte infinie en toutes les choses qui sont en elle.

Mais vous devez savoir que son Cœur virginal, je dis même le corporel, mérite une vénération toute singulière, pour les excellences très sublimes dont il est doué, et pour plusieurs considérations que vous allez voir. A raison de quoi, si on célèbre une fête spéciale en son honneur, il ne s'ensuit pas qu'il en faille faire de même au regard des autres parties de son corps.

Si le Fils de Dieu fait tant d'état des moindres choses qui appartiennent à ses serviteurs, qu'il les assure que tous les cheveux de leur tête sont comptés et que pas un ne périra, et qu'il couronnera d'une gloire immortelle les plus petites actions qu'ils auront faites pour son service : quel honneur et quelle gloire veut-il que l'on rende au Cœur incomparable de sa très précieuse Mère ?

SECTION V

Plusieurs autres prérogatives du Cœur corporel de la bienheureuse Vierge, qui le rendent digne d'une grande vénération.

Voici cinq merveilleuses prérogatives du Cœur corporel de notre Mère admirable, qui le rendent digne d'être à jamais l'objet de la vénération des Anges et des hommes.

La première est qu'il est le principe de la vie de cette divine Mère ; principe de toutes les fonctions de sa vie corporelle et sensible, qui a été toute sainte en soi-même et en tous ses usages ; principe de la vie d'une Mère de Dieu ; de la vie de celle qui a donné naissance au Fils de Dieu ; de la vie de la Reine du ciel et de la terre ; de la vie de celle par laquelle Dieu a donné la vie à tous les enfants d'Adam, qui étaient abîmés dans le gouffre de la mort éternelle ; enfin d'une vie si noble, si digne et si sainte, qu'elle est plus précieuse devant Dieu que toutes les vies des hommes et des Anges.

La seconde prérogative de ce saint Cœur, est qu'il a préparé et donné le sang virginal dont le sacré corps de l'Homme-Dieu a été formé dans les entrailles de sa précieuse Mère. Remarquez, s'il vous plaît, que je ne dis pas que Notre-Seigneur Jésus ait été formé, en son incarnation, dans le Cœur de sa Mère. C'est une erreur qui, au rapport du cardinal Cajétan [1], s'est élevée de son temps, et qui a été aussitôt condamnée et étouffée comme une pernicieuse hérésie, qui était directement contraire à ces paroles de l'Ange : *Ecce concipies in utero* [2] : « Vous

1. 3 P. q. 31, art. 5. — 2. Luc. I, 31.

concevrez dans vos entrailles » ; et qui détruisait la divine Maternité de notre Reine, parce que, si elle n'avait conçu le Fils de Dieu dans son ventre virginal, elle ne serait pas véritablement sa Mère. Mais je dis que son Cœur a préparé et donné le sang dont son corps a été formé [1].

C'est le sentiment de plusieurs Docteurs signalés [2] qui disent que d'abord la bienheureuse Vierge ayant été troublée et saisie de crainte par les louanges que l'Ange lui donna en la saluant, le sang, comme il a coutume en telle occasion, se transporta aussitôt en abondance vers le Cœur pour le fortifier ; et qu'ensuite saint Gabriel l'ayant rassurée et lui ayant déclaré les choses grandes que Dieu voulait faire en elle, ce même Cœur fut rempli d'une si grande joie, que venant à s'ouvrir et à se dilater comme une belle rose, il en sortit du sang qui découla dans ses très pures entrailles, dont le Saint-Esprit se servit pour former le sacré corps du Sauveur, le joignant avec le sang virginal des mêmes entrailles, qui était propre pour l'accomplissement du mystère de l'Incarnation.

Mais pour mieux entendre ceci remarquez premièrement que les saints Pères [3], et même le sixième Concile général tenu à Constantinople [4], assurent que la matière que la bienheureuse Vierge a donnée pour former un corps au Verbe éternel a été son très pur sang.

1. Cette remarque a pour but de répondre à une objection faite par M. Dufour, Abbé d'Aulnay, dans un libelle diffamatoire où il attaquait violemment le P. Eudes et sa doctrine. Cf. E. P. Le Doré, *Les Sacrés-Cœurs*, II, p. 26.

2. Thaulère, *Serm. de Annunt.* ; Pomerius, *lib.* 1, p. 7 ; Carthagena, *De B. Virg.* lib. 5, homil. 14.

3. « Filius Dei contraxit sibi ipsi, ex castissimis et purissimis sanguinibus Virginis, carnem animatam, animal rationale. » S. Joan. Damasc., *lib.* 3 *Fidei*, cap. 2. — Le P. Eudes renvoie aussi à Sophron. in *Epistola*. — Cf. Carthagena, *Lib.* 5 *de B. Virg.* homil. 14. C'est dans cette curieuse homélie que le Vénérable semble avoir puisé en partie ce qu'il dit dans cette section.

4. *Actione* 2.

Secondement, remarquez qu'il y a aujourd'hui plusieurs excellents Docteurs en la philosophie du corps humain, lesquels, fondés sur la doctrine d'Aristote[1] qui assure que le cœur est la première origine du sang, et sur plusieurs raisons et expériences, tiennent que c'est dans le cœur qu'il se fait premièrement ; et qu'il y a deux concavités, là où il se trouve de petites ouvertures par où il passe pour se communiquer aux autres parties du corps. Je sais bien qu'il y a plusieurs autres Docteurs, tant anciens que modernes, qui disent que c'est le foie qui est le premier principe du sang. Mais quoi que c'en soit du lieu de sa première production, tous sont d'accord que tout le sang qui est dans le corps humain passe par le cœur, qu'il y reçoit sa perfection, et qu'il n'a aucun usage et n'est propre ni à la nourriture du corps, ni à la génération, ni à la conservation de la vie, ni à aucune autre fonction, qu'après avoir reçu sa dernière perfection dans le cœur

Cela étant ainsi, l'on peut dire véritablement, ou que le très pur sang dont le corps adorable de Jésus a été formé dans le ventre sacré de Marie, est sorti directement et immédiatement du Cœur maternel de cette divine Vierge, au même temps que le Fils de Dieu s'est incarné en elle ; ou, s'il n'en est pas sorti immédiatement, qu'il y a pris son origine, et que ce Cœur virginal en est la première source ; ou, s'il n'y a pas pris sa première origine, que du moins, il y a passé, et qu'il y a reçu les qualités et les dispositions nécessaires et convenables pour être employé en la génération ineffable et en la naissance admirable d'un Enfant-Dieu dans les bienheureuses entrailles d'une Mère de Dieu.

Mais la première de ces trois propositions étant la plus avantageuse pour le divin Cœur de notre glorieuse Reine, et étant appuyée de l'autorité de plusieurs grands Doc-

1. *De partibus animalium*, lib. 2, cap,. 4 ; *De gener. animal.* lib. 4, cap. 8.

teurs, je la préférerais volontiers aux autres ; mais en la manière que Carthagena l'explique, disant que le Saint-Esprit ayant pris quelque partie du très pur sang de la bienheureuse Vierge, qui sortit ou qui était encore dans son très saint Cœur, et l'ayant jointe au sang virginal de ses bénites entrailles, qui était propre pour l'accomplissement du mystère de l'Incarnation, il s'en servit pour la formation du corps adorable de l'Enfant-Dieu [1].

Comme tout ce qui se voit dans l'ordre de la nature est une ombre et un crayon de ce qui se passe dans l'ordre de la grâce : aussi je trouve une petite merveille dans le monde visible et naturel, qui nous représente aucunement ce grand miracle du monde invisible et surnaturel, dont il est ici question. C'est qu'au rapport du Prince de la philosophie naturelle [2], et de quelques autres auteurs [3], il se voit un oiseau merveilleux dans l'Arabie, que quelques-uns appellent *ormomegia* ou *ormontella*, d'autres le nomment *avis regia*, « l'oiseau royal ». qui ne produit point son semblable en la manière des autres oiseaux, mais d'une façon extraordinaire. C'est que son cœur envoie quelque portion du sang qui est en lui, dans la partie du corps où les autres oiseaux forment leurs œufs, là où, par la chaleur naturelle et par la vertu des rayons du soleil, il conçoit et produit un autre petit oiseau royal.

N'est-il pas vrai, mon cher lecteur, que ce merveilleux oiseau est une agréable figure de la Mère du Roi des rois ? Il s'appelle l'oiseau royal : et il n'y a rien en cette Prin-

1. « Superveniente Spiritu sancto, Cor illud virgineum tanto gaudio et amoris dulcedine statim exultavit, ut instar rosæ vernantis se mirabiliter dilataret ; atque in ejus dilatatione fluxerunt hi fontes sanguinis purissimi, instar auri in fornace, quod conflatum defluxit in virgas aureas, stillavitque sanguis ille sacratissimus in locum naturalem conceptionis, qui dicitur matrix : de quo, operante Spiritu sancto, formatum fuit humanum Christi corpus. » Carthagena, *De B. Virgine*, lib. 5, hom. 14.

2. Aristote, *Hist. animal.*, lib. 5.

3. Pomerius, *lib.* 1, part. 7, art. 3, cap. 2.

cesse du ciel qui ne soit tout royal. L'ormomegia conçoit son fruit d'une manière virginale : et Marie est Vierge et Mère tout ensemble. L'ormontella forme son petit poussin du sang de son cœur : et la Reine des Anges produit le Monarque de l'univers du très pur sang de son Cœur. L'oiseau royal conçoit son semblable par la vertu du soleil : et la Reine des vierges produit, par la vertu du Saint-Esprit, un Fils qui est le Père de sa Mère.

O Jésus, Fils de Marie, ô le Dieu de mon cœur, c'est l'amour incompréhensible de votre Père éternel qui vous a donné à nous. C'est votre amour infini qui vous a fait sortir du sein de votre Père, pour venir dans le sein de votre Mère et dans le sein de nos âmes. C'est par la vertu de l'amour personnel, qui est le Saint-Esprit, que vous avez été formé dans les entrailles virginales. C'est pourquoi il était bien convenable, ô Dieu d'amour, que la matière dont votre saint corps devait être formé, fût prise dans le Cœur tout embrasé de charité de la Mère d'amour : afin que vous fussiez véritablement le fruit du ventre et du Cœur de votre Mère, comme vous êtes le fruit du sein de votre Père, qui soit à jamais béni, loué et glorifié avec vous et avec le Saint-Esprit.

La troisième prérogative du Cœur corporel de la bienheureuse Vierge, est qu'il est le principe de la vie humaine et sensible de l'Enfant Jésus, pendant qu'il demeure dans les bienheureuses entrailles de Marie. Car pendant que l'enfant est dans le ventre de sa mère, le cœur de la mère est tellement la source de la vie de l'enfant, aussi bien que de sa propre vie, que la vie de l'enfant n'en dépend pas moins que celle de la mère. O Cœur royal de la Mère d'amour, duquel le Roi des vivants et des morts a voulu que sa vie fût dépendante l'espace de neuf mois ! O Cœur incomparable, qui n'avez qu'une même vie avec celui qui est la vie du Père éternel et la source de toute vie ! O Cœur admirable, qui êtes le prin-

cipe de deux vies si nobles et si précieuses : principe de la vie très sainte d'une Mère de Dieu ; principe de la vie humainement divine et divinement humaine d'un Homme-Dieu !

Non seulement ce Cœur merveilleux a été le principe de la vie de Jésus, pendant les neuf mois qu'il a demeuré dans le ventre virginal ; mais outre cela il a encore contribué, durant plusieurs années, à la conservation de cette vie si digne et si importante : d'autant que, par sa chaleur naturelle, il a formé et produit dans les sacrées mamelles de la Vierge Mère le très pur lait dont cet adorable Enfant a été nourri.

La quatrième prérogative de ce très aimable Cœur est celle qui est marquée en ces paroles de la sainte Épouse à son divin Époux, c'est-à-dire de Marie à Jésus, qui est son Fils et son Père, son Frère et son Époux tout ensemble : *Lectulus noster floridus*[1] : « Notre lit est tout couvert et tout embaumé de fleurs. » Quel est ce lit, sinon le Cœur très pur de la bienheureuse Vierge, sur lequel le divin Enfant Jésus a reposé si doucement ?

C'est un privilège très avantageux du disciple bien-aimé de Jésus d'avoir reposé une fois seulement sur sa poitrine adorable, là où il a puisé des lumières et des secrets merveilleux. Mais combien de fois ce divin Sauveur a-t-il pris son repos sur le sein et sur le Cœur virginal de sa très chère Mère ! Quelle abondance de lumières, de grâces et de bénédictions ce Soleil éternel, qui est la source des lumières et des grâces, a-t-il versées dans ce Cœur maternel, sur lequel il a reposé cent et cent fois ; dans ce Cœur qui n'a jamais eu en soi aucun empêchement aux grâces divines ; dans ce Cœur qui était toujours parfaitement disposé à les recevoir ; dans ce Cœur qu'il aimait par-dessus tous les cœurs, et duquel il était plus aimé que de

1. *Cant.* I, 15.

tous les cœurs des Séraphins ! Quelle union, quelles communications, quelles correspondances, quels embrasements entre ces deux Cœurs et ces deux fournaises d'amour que le souffle divin du Saint-Esprit enflammait incessamment !

O mon Sauveur, j'entends votre voix qui dit à chaque âme fidèle qu'elle vous mette comme un sceau sur son cœur[1]. C'est ce que votre sainte Mère a fait excellemment, gravant sur son Cœur une image vivante de votre vie, de vos mœurs et de toutes vos vertus. Mais non content de cela, vous avez voulu vous-même vous mettre comme un sceau dessus son Cœur, pour le fermer à tout ce qui n'est point vous, et pour vous en rendre très uniquement le souverain et le maître absolu. Vous vous êtes imprimé vous même sur ce Cœur maternel d'une manière digne de l'amour d'un tel Fils vers le Cœur d'une telle Mère. Que tous les cœurs et tous les esprits de la terre et du ciel vous aiment et vous bénissent éternellement, pour toutes les faveurs innombrables dont vous avez comblé ce Cœur admirable.

SECTION VI

Continuation du même sujet.

Voici la cinquième prérogative de ce divin Cœur. C'est qu'il est le saint Autel où se fait un grand et continuel sacrifice, et très agréable à Dieu, de toutes les passions naturelles qui ont toutes leur siège dans le cœur, là où réside la partie concupiscible de l'âme, avec l'irascible[2], que Dieu a données à l'homme et aux autres animaux, pour les porter et pour les aider à haïr, craindre, fuir, combattre et détruire les choses qui leur sont con-

1. « Pone me ut signaculum super cor tuum. » *Cant.* VIII, 6.
2. Le Vénérable suit ici la psychologie d'Aristote, adoptée par saint Thomas et par la Scolastique.

traires et dommageables; et à aimer, désirer, espérer, rechercher et poursuivre celles qui leur sont convenables et avantageuses. Ces deux parties ou ces deux passions capitales en contiennent onze, qui sont comme autant de soldats qui combattent sous ces deux capitaines, ou si vous voulez, autant d'armes et d'instruments dont ils se servent pour les deux fins précédentes.

Il y en a cinq dans la partie irascible, à savoir: l'espérance et la défiance, la hardiesse et la crainte, avec la colère.

Et il y en a six dans la concupiscible, qui sont: l'amour, la haine, le désir, la fuite, la joie et la tristesse.

Depuis que l'homme s'est rendu rebelle aux commandements de son Dieu, toutes ses passions se sont révoltées contre lui, et sont tombées dans un tel désordre, qu'au lieu qu'elles devraient être entièrement assujetties à la volonté, qui est la reine de toutes les facultés de l'âme, elles la rendent souvent leur esclave; et au lieu d'être les gardes du cœur, dans lequel elles font leur résidence, et d'y conserver la paix et le repos, ce sont pour l'ordinaire autant de bourreaux qui le déchirent et qui le remplissent de trouble et de guerre.

Mais il n'en va pas de même des passions qui sont dans le Cœur de la Reine des Anges, lesquelles ont toujours été dans un entier assujettissement à la raison et à la divine Volonté, qui régnait souverainement sur toutes les parties de son âme et de son corps.

Car, comme ces mêmes passions ont été déifiées dans le Cœur divin de Notre-Seigneur Jésus-Christ: aussi elles ont été sanctifiées d'une manière très excellente dans le saint Cœur de sa très précieuse Mère. D'autant que le feu sacré de l'amour divin, qui brûlait jour et nuit dans la fournaise ardente de ce Cœur virginal, a tellement purifié, consumé, et transformé en soi-même les susdites passions, que, comme ce feu céleste n'avait point d'autre objet que Dieu seul, vers lequel il s'élançait continuelle-

ment avec une ardeur et une impétuosité nonpareille: aussi, ces mêmes passions étaient toujours tournées vers Dieu, n'étaient employées que pour Dieu, et n'étaient employées que par le mouvement et la conduite de l'amour de Dieu, qui les possédait, les animait et les embrasait d'une façon merveilleuse, et qui en faisait un continuel et admirable sacrifice à la très sainte Trinité.

Car je regarde le très pur corps de la Mère de Dieu comme un temple sacré, et comme le temple le plus auguste qui ait été et qui sera jamais, après le temple de l'humanité sainte de Jésus. Je vois que son Cœur virginal est le saint autel de ce temple. Je considère l'amour divin comme le grand prêtre qui offre à Dieu des sacrifices continuels dans ce temple et sur cet autel, et des sacrifices très agréables à sa divine Majesté. Je contemple la divine Volonté qui lui amène plusieurs victimes pour être sacrifiées sur cet autel. Entre ces victimes j'y aperçois les onze passions naturelles, qui sont occises par le glaive flamboyant que ce grand prêtre tient en sa main, c'est-à-dire par la vertu du divin amour; qui sont consumées et transformées dans le feu céleste qui brûle sur cet autel, et qui ainsi sont immolées à la très sainte Trinité en sacrifice de louange, de gloire et d'amour.

Tout amour humain y est consumé et transformé en un amour divin, qui n'a point d'autre objet que Dieu seul.

Toute haine humaine et naturelle, au regard de quelque créature que ce soit, y est détruite et transformée en une haine surnaturelle et divine qui ne regarde rien que le péché et tout ce qui conduit au péché.

Tout désir de quoi que ce soit y est anéanti, et converti en un très simple et très pur désir d'accomplir en tout et partout la divine Volonté.

Toute aversion des choses que l'amour propre, la sensualité et l'orgueil de l'homme refuient, comme les mortifications, les privations des commodités de la vie

présente, et les mépris et humiliations, y est anéantie et transformée en une sainte aversion, et en une soigneuse fuite de toutes les occasions de déplaire à Dieu, comme aussi des honneurs, des louanges, des satisfactions sensuelles, et de tout ce qui peut contenter l'ambition, l'amour propre et la propre volonté.

Toute vaine joie des choses caduques et périssables de ce monde, et des succès qui sont conformes aux inclinations humaines, y est morte et transformée en une sainte joie de tout ce qui est selon le bon plaisir de Dieu.

Toute tristesse procédant des choses qui sont contraires à la nature et aux sens, y est étouffée et changée en une tristesse salutaire, qui ne prend naissance que des choses par lesquelles Dieu est offensé.

Toute espérance et prétention des richesses, plaisirs et honneurs de la terre, et toute confiance en soi-même ou en quelque chose créée, y est entièrement éteinte et transformée en la seule espérance des biens éternels, et en l'unique confiance en la divine Bonté.

Toute défiance de la puissance de Dieu, de sa bonté, de la vérité de ses paroles et de la fidélité de ses promesses, y est totalement anéantie et transformée en une grande défiance de soi-même et de tout ce qui n'est point Dieu, qui fait que la Vierge très fidèle ne s'appuie jamais sur elle-même ni sur aucune chose créée, mais sur la seule puissance et miséricorde de Dieu. Car elle sait fort bien ce qui est écrit : *Væ dissolutis corde, qui non credunt Deo, et ideo non proteguntur ab eo*[1] : « Malheur à ceux qui abandonnent leur cœur à la lâcheté et au découragement, manque de s'appuyer et de se confier en Dieu, car ils se rendent indignes de sa protection ! »

Toute hardiesse ou courage à entreprendre des choses qui regardent le monde, ou même des choses bonnes, mais

1. *Eccli.* II, 15.

sans vocation de Dieu, et sans l'avoir consulté et sans avoir pris conduite de son esprit, y est détruite et convertie en une force divine, qui lui fait combattre généreusement et vaincre glorieusement toutes les difficultés et tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de ce que Dieu demande d'elle.

Toute crainte de la pauvreté, de la douleur, du mépris, de la mort et de tous les autres maux temporels, que les hommes de chair et de sang ont coutume d'appréhender ; comme aussi toute crainte de Dieu mercenaire et servile, y est étouffée et changée en la seule crainte amoureuse et filiale de lui déplaire tant soit peu, ou de manquer à faire quelque chose pour lui plaire davantage.

Toute colère et indignation au regard de quelque créature que ce soit, et pour quelque sujet que ce soit, y est tout à fait éteinte et transformée en une très juste et divine colère contre toute sorte de péché, qui la met dans la disposition d'être mise en poudre et d'être sacrifiée mille fois pour anéantir le moindre de tous les péchés, si tel était le bon plaisir de Dieu.

Ainsi ce grand prêtre, qui est l'amour divin, sacrifie à la très adorable Trinité sur le saint autel du Cœur de Marie, toutes ses passions, inclinations et sentiments d'amour, de haine, de désir, de fuite ou d'aversion, de joie, de tristesse, d'espérance, de défiance, de hardiesse, de crainte et de colère.

Et ce sacrifice se fait dès le premier instant auquel ce saint Cœur a commencé à se mouvoir dans sa poitrine virginale, c'est-à-dire dès le premier instant de la vie de cette Vierge immaculée ; et il se continue incessamment jusqu'au dernier soupir, s'accomplissant toujours avec plus d'amour et de sainteté de moment en moment. O grand et admirable sacrifice, et merveilleusement agréable au Dieu des cœurs ! O bienheureux Cœur de la Mère d'amour, d'avoir servi d'autel à ce divin sacrifice !

Bienheureux Cœur, de n'avoir rien aimé ni désiré que

celui qui est uniquement aimable et désirable ! Bienheureux Cœur, d'avoir mis toute sa joie et tout son contentement à aimer et honorer celui qui est seul capable de contenter le cœur humain ; et de n'avoir jamais eu de tristesse que celle qui procédait des offenses qu'il savait être faites contre sa divine Majesté !

Bienheureux Cœur, qui n'a jamais rien haï, rien fui, rien redouté que ce qui pouvait blesser les intérêts de son Bien-aimé ; et qui n'a jamais eu de colère que contre ce qui s'opposait à sa gloire !

Bienheureux Cœur, qui a tellement été fermé à toutes les prétentions de la terre et du propre intérêt, que jamais aucune n'y a eu place ; qui n'a pas eu moins de confiance en Dieu que de défiance de soi même ; et qui, étant armé de la ferme espérance qu'il avait en la divine Bonté, et d'une sainte générosité, n'a jamais cédé aux difficultés et obstacles que l'enfer et le monde lui ont suscités pour l'empêcher de s'avancer dans les voies de l'amour sacré ; mais les a toujours surmontés avec une force invincible et une constance infatigable !

Bienheureux les cœurs des vrais enfants de Marie, qui tâchent de se conformer au très saint Cœur de leur très bonne Mère ! Bienheureux les cœurs qui sont autant d'autels sur lesquels l'amour divin fait un sacrifice continuel de toutes leurs passions, en les consumant dans son feu et en les transformant en celles de Jésus et de Marie ; c'est-à-dire en faisant que ces mêmes cœurs sachent aimer et haïr, désirer et fuir, se réjouir et s'attrister, se défier et se confier, être hardis et craintifs, et avoir de l'indignation et de la colère, non pas à la mode des enfants du siècle et des hommes de chair et de sang ; mais à la mode du Fils de Dieu, de la Mère de Dieu, et de leurs vrais enfants ! O Jésus, faites-nous cette grâce, je vous en conjure par le très aimable Cœur de votre très digne Mère et par toutes les bontés de votre Cœur adorable !

Voilà quelque chose des prérogatives merveilleuses de ce Cœur admirable qui est dans la poitrine sacrée de la Mère de Dieu. Que dites-vous à cela, mon cher frère ? Dites-moi, je vous prie, n'est-il pas vrai que, quand il ne serait question que de ce Cœur sensible et corporel de la Reine du ciel, il mériterait toute sorte d'honneur et de vénération ?

Quel honneur est dû à ce Cœur qui est la plus noble partie de ce corps virginal, lequel a donné un corps au Verbe éternel, qui sera éternellement l'objet des adorations de tous les Esprits célestes et bienheureux !

Quel honneur est dû à ce Cœur qui a disposé et donné le très pur sang dont le corps adorable du Fils de Dieu a été formé dans les entrailles de sa Mère !

Quel honneur est dû à ce Cœur qui est le principe de la vie d'une Mère de Dieu et d'un Homme-Dieu !

Quelles louanges doit-on rendre à ce Cœur qui a contribué à former le lait, lequel a servi à nourrir et conserver la vie du Sauveur du monde !

Quelles louanges doit-on rendre à ce Cœur sur lequel un Enfant Dieu a tant de fois reposé, et qu'il a comblé de tant de faveurs !

Quelle vénération mérite ce Cœur qui n'a jamais eu d'autre objet de son amour, de ses désirs, de ses craintes, de ses espérances, de ses joies, que Dieu seul ; qui ne s'est jamais attristé que de ce qui déplaît à Dieu ; qui a été si rempli de défiance de soi-même et de confiance en Dieu, et qui a employé toutes ses haines, ses aversions, ses indignations et son courage contre les choses qui offensent sa divine Majesté !

Enfin quelle vénération mérite ce Cœur que Dieu aime et glorifie plus hautement, et qui honore et aime Dieu plus parfaitement que tous les cœurs du ciel et de la terre !

Certainement quand toutes les créatures de l'univers seraient changées en autant de cœurs et de langues de

Séraphins, et que tous ces cœurs et toutes ces langues seraient employés à célébrer éternellement les louanges de ce divin Cœur, ils ne pourraient jamais lui rendre autant d'honneur qu'il en mérite.

O Cœur incomparable, qui ne vous admirera ? qui ne vous aimera ? qui ne vous honorera ? et qui n'emploiera toutes les affections de son cœur pour vous bénir, pour publier vos perfections, et pour inviter tous les cœurs du ciel et de la terre à chanter continuellement : Vive le Cœur sacré de Marie ! Vive le Cœur royal de la Reine du ciel ! Vive le Roi des cœurs ! Et que tous les cœurs des hommes et des Anges le louent et le glorifient éternellement.

CHAPITRE IV

Le Cœur spirituel de la bienheureuse Vierge.

Le Saint-Esprit, qui a coutume de comprendre beaucoup de choses en peu de paroles, faisant une description avantageuse et honorable des principales facultés tant du corps que de l'âme de sa divine Épouse, la bienheureuse Vierge, et voulant faire le panégyrique de son Cœur, il y emploie fort peu de paroles, mais qui contiennent une infinité de choses. Que dit-il, je vous prie ? quelles louanges donne-t-il à ce Roi des cœurs ? Il ne dit que ces trois paroles : QUOD INTRINSECUS LATET [1]. Mais ces trois paroles comprennent tout ce qui se peut dire et tout ce qui se peut penser de plus grand et de plus admirable de ce Cœur royal. Car elles nous déclarent que c'est un trésor caché à tous les yeux les plus éclairés de la terre et du ciel, et qu'il est rempli de tant de

1. *Cant.* IV, 3.

richesses célestes, qu'il n'y a que Dieu seul qui en ait une parfaite connaissance.

Remarquez que le Saint-Esprit ne prononce pas ces paroles une fois seulement, mais deux fois dans un même chapitre ; tant pour les graver plus avant dans notre esprit, et nous obliger de les considérer avec plus d'attention, que pour nous désigner le Cœur corporel de la Reine du ciel, dont nous venons de parler au chapitre précédent, et son Cœur spirituel, duquel nous avons à parler en celui-ci.

Qu'est-ce que le cœur spirituel ? Pour vous le faire entendre, il faut savoir qu'encore que nous n'ayons qu'une âme, elle peut néanmoins être considérée en trois états différents.

Le premier et le plus bas est l'état de l'âme végétative, qui a beaucoup de conformité avec la nature des plantes, parce que l'âme en cet état n'a point d'autre emploi que de nourrir et entretenir le corps.

Le second est l'état de l'âme sensible, qui nous est commun avec les bêtes. Dans cet état il y a deux parties principales : la partie sensitive et la partie affective.

Nous avons vu ci-dessus comme cette dernière partie contient toutes les affections et passions naturelles.

La sensitive comprend les cinq sens extérieurs qui sont assez connus, et les intérieurs qui sont quatre : 1. le sens commun ; 2. l'imaginative ; 3. l'estimative ou cogitative ; 4. la mémoire sensitive.

Les *passions* et *affections*, qui sont ordonnées pour aimer, désirer et rechercher les choses qui nous sont convenables, et pour craindre, fuir et combattre celles qui nous sont dommageables, font leur résidence dans le cœur, comme il a été dit ; et les *sens extérieurs* et *intérieurs*, qui servent pour connaître et discerner les mêmes choses, ont leur siège dans la tête.

Le *sens commun* a son lieu dans la partie antérieure du

cerveau, là où naissent les nerfs qui servent aux fonctions des sens extérieurs, c'est-à-dire, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher Par ces nerfs le cerveau envoie à ces cinq sens les esprits animaux qui leur sont nécessaires pour faire leurs fonctions, c'est-à-dire pour voir, pour ouïr, pour flairer, pour goûter et pour toucher ; et par ces mêmes nerfs, ces cinq sens renvoient au sens commun les espèces ou images des choses qu'ils voient, qu'ils entendent, qu'ils flairent, qu'ils goûtent et qu'ils touchent, afin qu'il discerne leurs diverses qualités et qu'il en juge.

L'*imaginative* a son siège et son réceptacle un peu plus avant dans le cerveau, proche du sens commun, lequel lui envoie les images qu'il a reçues des choses qui tombent sous les sens extérieurs, afin de les conserver, étant à cette fin dans une partie du cerveau plus ferme et plus capable de les retenir que celle où est le sens commun, laquelle est plus molle et plus tendre ; comme aussi afin de s'en servir en se représentant par leur moyen les choses susdites, quand il en est besoin.

Après l'imaginative, il y a encore un peu plus avant, dans le même cerveau, un autre sein ou ventricule qui contient l'*estimative* ou *cogitative*. Elle s'appelle *estimative* dans les bêtes, et *cogitative* dans les hommes, parce que cette faculté est plus excellente en l'homme qu'en la bête. Elle diffère de l'imaginative en ce que l'imaginative ne peut se représenter que des choses sensibles, matérielles et corporelles ; mais l'estimative ou cogitative conçoit des choses plus spirituelles et détachées de la matière, et qui n'ont ni corps ni figure. Par exemple, la brebis conçoit, par sa faculté estimative, l'inimitié du loup qui la veut dévorer ; l'agneau se représente l'amitié de la brebis qui l'a engendré ; le chien, la bienveillance du maître qui le nourrit : qui sont toutes choses non point corporelles, mais spirituelles.

La *mémoire sensitive* est assise dans la partie posté-

rieure du cerveau, et son office est de conserver les images des choses qui tombent sous les sens extérieurs et intérieurs, pour s'en souvenir dans le besoin. Cette mémoire diffère de la mémoire intellectuelle, qui est en la partie supérieure de l'âme, parce que celle-là se trouve dans les bêtes, et que celle-ci n'est propre qu'à l'homme. Celle-là ne retient les images que des choses qui entrent dans les sens extérieurs et intérieurs, celle-ci conserve les espèces des choses intellectuelles ; celle-là ne raisonne point pour se souvenir de ce qui est passé, mais celle-ci s'aide pour cette fin du raisonnement de l'intellect.

Voilà les quatre sens intérieurs, qu'on peut bien compter pour cinq, aussi bien que les extérieurs. Car puisque les cinq sens extérieurs envoient les images des choses qu'ils voient, qu'ils oyent, qu'ils flairent, qu'ils goûtent et qu'ils touchent, au sens commun, et par son entremise à l'imagination. il est évident qu'il y a quelque vertu et propriété dans le sens commun et dans l'imagination, qui a correspondance et conformité avec la vertu et propriété des cinq sens extérieurs ; et qu'ainsi il y a une vue, une ouïe, un odorat, un goût et un toucher intérieurs. Voilà les deux premiers états de notre âme, dont le premier nous est commun avec les plantes, et le second avec les bêtes.

Le troisième état de cette même âme est celui de la partie intellectuelle, qui est une substance spirituelle comme les Anges, qui n'est point attachée à aucun organe corporel, comme sont les sens et les passions, et qui comprend la mémoire intellectuelle, l'entendement et la volonté, avec la partie suprême de l'esprit que les théologiens appellent la pointe, la cime ou l'éminence de l'esprit, laquelle ne se conduit point par la lumière du discours et du raisonnement, mais par une simple vue de l'entendement et par un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu.

C'est cette troisième partie de l'âme, qu'on appelle es-

prit, la portion mentale, la partie supérieure de l'âme, qui nous rend semblables aux Anges, et qui porte en soi dans son état naturel l'image de Dieu, et dans l'état de grâce sa divine ressemblance.

C'est cette partie intellectuelle qui est le cœur et la plus noble partie de l'âme. Car premièrement, elle est le principe de la vie naturelle de l'âme raisonnable, qui consiste en la connaissance qu'elle peut avoir de la Vérité suprême, par la force de la lumière naturelle de son entendement, et en l'amour naturel qu'elle a pour la souveraine Bonté. Comme aussi étant animée de l'esprit de la foi et de la grâce, elle est avec lui le principe de la vie surnaturelle de l'âme, qui consiste à connaître et aimer Dieu par une lumière céleste et par un amour surnaturel : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum*[1].

Secondement, cette même partie intellectuelle est le cœur de l'âme, parce que c'est en elle que se trouve la faculté et la capacité d'aimer, mais d'une manière beaucoup plus spirituelle, plus noble et plus relevée, et d'un amour incomparablement plus excellent, plus vif, plus actif, plus solide et plus durable que celui qui procède du cœur corporel et sensible

C'est la volonté éclairée de la lumière de l'entendement et du flambeau de la foi, qui est le principe de cet amour. Lorsqu'elle se conduit seulement par la lumière de la raison humaine, et qu'elle n'agit que par sa vertu naturelle, elle ne produit qu'un amour humain et naturel, qui n'est point capable d'unir l'âme avec son Dieu ; mais lorsqu'elle suit le flambeau de la foi, et qu'elle se meut étant poussée par l'esprit de la grâce, elle est la source d'un amour surnaturel et divin qui rend l'âme digne de Dieu.

En troisième lieu, la sainte théologie nous apprend

1. Joan. XVII, 3.

qu'encore que la grâce, la foi, l'espérance et la charité répandent leurs célestes influences et leurs divins mouvements sur les autres facultés de la partie inférieure de l'âme, elles font néanmoins leur spécial séjour et leur vraie et naturelle demeure dans la partie supérieure. D'où il s'ensuit que cette même partie est le véritale cœur de l'âme chrétienne, parce que la divine charité ne peut pas avoir d'autre demeure que le cœur de l'âme qui la possède, selon ces paroles de saint Paul : *La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs*[1].

En quatrième lieu, n'oyez-vous pas ce même Apôtre qui crie à tous les chrétiens : *D'autant que vous êtes enfants de Dieu, il a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs*[2], et qui les assure qu'il fléchit les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour obtenir de lui que son Fils fasse sa demeure dans leur cœur[3]. Or quel est ce cœur, je vous prie, sinon la partie supérieure de leur âme, puisque le Dieu de grâce et d'amour ne peut pas occuper d'autre lieu dans une âme chrétienne, que celui où la grâce et la charité font leur résidence?

Toutes ces choses font voir clairement que le vrai et le propre cœur de l'âme raisonnable, c'est la partie intellectuelle qu'on appelle l'esprit, la portion mentale, la partie supérieure.

Cela étant ainsi, il est manifeste que le Cœur spirituel de la bienheureuse Vierge, c'est cette partie intellectuelle de son âme qui comprend sa mémoire, son entendement, sa volonté et la suprême pointe de son esprit. C'est ce Cœur qui est exprimé en ces premières paroles de son admirable Cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon*

1. « Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris. » *Rom.* V, 5.
2. « Quoniam autem estis filii, misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra. » *Galat.* IV, 6.
3. « Flecto genua ad Patrem Domini nostri Jesu Christi,... ut det vobis... Christum habitare per fidem in cordibus vestris. » *Ephes.* III, 14-17.

esprit est transporté de joie en Dieu mon Sauveur[1]. Car c'est à l'esprit, qui est la première et la plus noble partie de l'âme, qu'il appartient premièrement et principalement de glorifier Dieu et de se réjouir en lui.

C'est de ce Cœur merveilleux duquel, pour parler le langage de saint Paul, j'ai de grandes choses à dire ; mais tout ce qui en pourrait être dit par toutes les langues humaines et angéliques serait toujours beaucoup au-dessous de ses perfections : *De quo nobis grandis sermo, et ininterpretabilis ad dicendum*[2].

SECTION UNIQUE

Les merveilles du Cœur spirituel de la glorieuse Vierge.

Si le Cœur virginal qui est dans la poitrine sacrée de la Vierge des vierges, et qui est la plus excellente partie de son saint corps, est si admirable, comme nous l'avons vu ci-devant, quelles sont les merveilles de son Cœur spirituel dont il est ici question, qui est la plus noble portion de son âme ? N'est-il pas vrai qu'autant que la condition de l'âme est élevée par-dessus celle du corps, autant le Cœur spirituel excelle par-dessus le corporel ? Nous avons vu ci-dessus les raretés et prérogatives du Cœur corporel ; mais qui pourrait comprendre et exprimer les dons incomparables et les trésors inestimables dont le Cœur spirituel est rempli ? Ils sont inconcevables et indicibles.

En voici seulement un petit abrégé que je vais vous mettre devant les yeux, pour vous exciter à bénir celui qui est la source de tant de merveilles, à louer celle qui s'est rendue digne de tant de grâces, et à honorer son très sacré Cœur qui les a conservées si fidèlement et qui en a fait un très parfait usage.

1. « Magnificat anima mea Dominum. » *Luc.* I, 46.
2. *Hebr.* V, 11.

Premièrement, la divine Bonté a préservé miraculeusement ce Cœur de la Mère du Sauveur de la souillure du péché, lequel n'y a jamais eu de part. Car Dieu l'a rempli de grâce dès le moment de sa création, et l'a revêtu d'une si grande pureté, qu'il ne s'en peut point imaginer une plus grande, après celle de Dieu. Sa divine Majesté l'a possédé si parfaitement dès cet instant, qu'il n'a jamais été un moment sans être tout à lui, et sans l'aimer plus purement que tous les plus saints cœurs du ciel et de la terre. C'est le sentiment de plusieurs grands théologiens.

Secondement, le Père des lumières a rempli ce beau soleil, de toutes les lumières les plus brillantes de la nature et de la grâce. Car, s'il est question des lumières naturelles, le Père des esprits a donné à celle qu'il a choisie pour être l'Épouse de son Esprit divin, un esprit naturel plus clair, plus vif, plus fort, plus solide, plus profond, plus relevé, plus étendu et plus parfait en toutes façons que tout autre esprit ; un esprit digne d'une Mère de Dieu ; digne de celle qui devait gouverner la Sagesse éternelle ; digne de celle qui devait être la gouvernante de l'Église et la Reine régente de l'univers ; digne de celle qui avait à converser familièrement en la terre avec les Anges du ciel, et qui plus est, avec le Roi des Anges, l'espace de trente-quatre ans ; digne enfin de la très sublime contemplation, et des très hautes fonctions auxquelles elle devait être appliquée.

S'il faut parler des lumières surnaturelles, ce Cœur lumineux de la très sage Vierge en a été si rempli, que le docte Albert le Grand, nourri en l'école de la Mère de Dieu, dit hautement, avec plusieurs autres saints Docteurs, qu'elle n'a rien ignoré ; mais qu'elle a eu toutes sortes de sciences par infusion, et en un degré beaucoup plus éminent que tous les plus savants esprits qui aient jamais été[1]. Ces saints Pères assurent :

1. « Beatissima Virgo in cognitione sua plura habuit privilegia. Primum est perfecta cognitio Trinitatis, sine medio, quam habuit in via per specialissimam gratiam. Secundum est perfecta cognitio

1. Qu'elle a eu une très parfaite connaissance de la divine Essence, des perfections divines et du mystère ineffable de la très sainte Trinité ; et que même elle a vu Dieu en son essence et en ses personnes divines, à l'instant de sa Conception immaculée et au moment de l'Incarnation du Fils de Dieu en elle. Et il ne faut pas s'étonner si la Reine des Saints a joui de ce privilège, puisque, selon saint Augustin et plusieurs autres, il a été accordé à Moïse et à saint Paul.

2. Qu'elle a connu très parfaitement le mystère de l'Incarnation.

3. Qu'elle a eu connaissance des grâces infinies que Dieu lui a faites, et même de sa prédestination éternelle. Car, si un saint François et plusieurs autres Saints ont été assurés de leur salut par révélation divine, combien davantage celle qui est la Mère du Sauveur : vu particulièrement que le Fils de Dieu n'a fait aucune grâce à aucun Saint, qu'il ne l'ait communiquée beaucoup plus excellemment à sa très sainte Mère.

4. Qu'elle a eu la connaissance et la vue des âmes et des Anges en leur propre espèce Car, si elle a vu l'essence de Dieu, quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elle ait vu celle des âmes et des Anges ? Et si saint Paul, dans son ravissement au troisième ciel, a vu les célestes Hiérar-

mysterii Incarnationis, et hanc habuit per gratiam, et singularem experientiam. Tertium est cognitio scientiæ prædestinationis, quam habuit per revelationem, et causam. Quartum est animæ suæ, et spirituum per species suas cognitio, quam habuit dispositive per naturam, et completive per gratiam ; et secundum hanc vidit Angelos, animas et dæmones. Quintum est perfecta cognitio omnium ad statum viæ pertinentium, quam habuit per gratiæ infusionem et inspirationem ; et hæc comprehendit perfectam cognitionem omnium Scripturarum, operandorum et contemplandorum. Sextum est omnium ad statum patriæ pertinentium, per cognitionem quam habuit per contemplationis revelationem. Octavum est quod habuit matutinam et vespertinam cognitionem : matutinam per gratiam, et vespertinam per naturam et gratiam. Nonum est conclusio ex prædictis omnibus, quod nullius rei proprie habuit ignorantiam. » Alb. Magn. *Tract. super Missus est*, cap. 149.

chies, dont il a donné la connaissance à son disciple saint Denys l'Aréopagite, peut-on avoir de la peine à croire que la Reine du ciel et la Souveraine des Anges n'a pas été privée de cette faveur ?

5. Qu'elle n'a rien ignoré de toutes les choses qui appartiennent à la vie présente, et qui peuvent aider à la perfectionner, soit par le moyen de l'action, soit par celui de la contemplation.

6. Que Dieu lui a manifesté toutes les choses qui lui devaient arriver. Car, puisqu'il a fait cette grâce à quelques-uns de ses serviteurs, comment ne l'aurait-il pas faite à sa très précieuse Mère?

7. Qu'il lui a fait voir par révélation toutes les choses qui concernent l'état de la vie glorieuse et bienheureuse dont jouissent les habitants du ciel.

8. Qu'elle a eu une science infuse qui lui a fait connaître toutes les choses naturelles qui sont en l'univers. Car, si cette lumière a été donnée au premier homme en si grande perfection qu'il a connu toutes les propriétés de tous les animaux qui sont en la terre, de tous les oiseaux qui sont en l'air et de tous les poissons qui sont en la mer, au moyen de quoi il a donné à chacun les noms qui leur étaient convenables ; et si la connaissance de toutes les œuvres de Dieu, depuis la terre jusqu'au ciel, depuis l'hyssope jusqu'aux cèdres du Liban, a été donnée à Salomon par une science infuse : la Mère de celui qui est la lumière éternelle et qui renferme en soi tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu, aura-t-elle été privée de ces dons et de ces lumières ; elle, dis-je, en laquelle la divine Bonté a ramassé toutes les faveurs qu'elle a départies aux autres ?

9. Qu'elle n'a pas même ignoré ce qui appartient aux arts, tant mécaniques que libéraux ; mais qu'elle les savait autant qu'il lui était nécessaire et convenable pour elle et pour le prochain, pour l'action et pour la contemplation.

10. Qu'elle a eu des révélations presque continuelles et les plus hautes qui aient jamais été. A raison de quoi saint André de Candie l'appelle une fontaine inépuisable de divines illuminations : *Fons divinarum illuminationum, qui non potest exhauriri* [1] ; et saint Laurent Justinien assure que ses révélations devaient autant surpasser celles des autres Saints que les grâces qu'elle avait reçues excellaient par-dessus celles qui leur avaient été communiquées [2].

11. Que son occupation ordinaire hors l'oraison, selon saint Augustin [3], saint Ambroise [4] et saint Grégoire de Nysse [5], c'était la lecture de l'Écriture sainte, qu'elle entendait parfaitement par une lumière infuse du Saint-Esprit.

12. Qu'enfin elle savait en perfection toute la théologie et tous les mystères qu'elle comprend.

Nous verrons encore ailleurs douze sortes de lumières dont son Cœur a été rempli [6].

Mais qui pourrait dire le saint usage qu'elle a fait de toutes ces connaissances. Il est vrai ce que dit saint Paul, que la science est la mère de la vanité et de l'orgueil, c'est-à-dire quand elle n'est pas jointe avec l'esprit de piété et d'humilité. Mais il est vrai aussi que c'est la source de plusieurs grandes vertus, quand elle est animée de l'esprit de Dieu, et spécialement quand c'est Dieu même qui la donne par infusion ; car alors il ôte le venin qui s'y pourrait glisser, et donne la grâce d'en user saintement.

Telle a été la science de la très sacrée Vierge. Aussi elle en a fait un très saint usage, ne l'ayant employée que pour se porter à aimer Dieu plus ardemment, à procurer le salut des âmes avec plus de ferveur, à haïr le péché plus fortement, à s'humilier plus profondément, à mépriser davantage tout ce que le monde estime, et à estimer et

1. *Orat. 2 de Assumpt.* — 2. *Serm. de Assumpt.* — 3. *Serm. 5 de Nat.*
4. *Lib. 1 de Virgin.* — 5. *Serm. de Nat.* — 6. Livre II, ch. 3.

embrasser avec plus d'affection les choses qu'il abhorre, c'est-à-dire la pauvreté, l'abjection et la souffrance. Enfin elle n'a jamais pris la moindre complaisance dans les lumières que Dieu lui a données, jamais n'y a eu aucune attache, jamais ne s'est préférée pour cela à personne ; mais elle les a toujours renvoyées à Dieu aussi pures qu'elles étaient sorties de leur source.

Voilà douze sortes de lumières qui éclatent dans le Cœur de la Reine du ciel. Je pourrais vous faire voir comme il est orné aussi de douze sortes de grâces, et en un degré très éminent ; mais je remets cela au neuvième livre, où nous verrons comme c'est un abîme d'une immensité de grâces et de bénédictions.

Que dirons-nous de l'amour très ardent dont ce Cœur admirable est embrasé au regard de Dieu, et de son incomparable charité au regard des hommes ? Il y aurait une infinité de choses à dire sur ce sujet ; mais je réserve encore ce que j'en ai à dire pour le troisième livre, vers la fin, là où nous verrons comme c'est une fournaise d'amour divin qui n'a rien de semblable ; et pour le neuvième livre, aux chapitres II et X.

Nous verrons encore ci-après[1] : Que c'est un portrait au vif de tous les divins attributs.

Que c'est une image vivante de la très sainte Trinité.

Et en d'autres lieux :

Que c'est un ciel de gloire et un paradis de délices pour la Divinité.

Que c'est le plus haut trône de l'amour éternel.

Que c'est un livre vivant écrit de la main du Saint-Esprit, qui contient la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les noms de tous les prédestinés.

Que c'est un trésor infini, qui renferme en soi tous les secrets de Dieu, tous les mystères du ciel et toutes les richesses de l'univers.

1. Livres IV et V.

Qu'il est doué de plusieurs autres merveilleuses qualités et excellences très signalées.

Enfin, mon cher lecteur, voulez-vous savoir ce que c'est que le Cœur spirituel de la Mère de Jésus ?

C'est ce Cœur de la Mère de belle dilection, qui a attiré en soi, par la force de son humilité et de son amour, le Cœur du Père éternel, c'est-à-dire son Fils bien-aimé, pour être le Cœur de son Cœur, ainsi que nous verrons ci-après.

C'est ce Cœur très béni qui est une source inépuisable de dons, de faveurs et de bénédictions pour tous ceux qui aiment véritablement cette Mère d'amour, et qui honorent avec affection son très aimable Cœur, selon ces paroles que le Saint-Esprit lui fait dire : *Ego diligentes me diligo*[1] : « J'aime ceux qui m'aiment. »

C'est à ce Cœur royal et maternel de notre grande Reine et de notre très bonne Mère, que nous avons des obligations infinies, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage.

C'est ce Cœur enfin qui a plus aimé et glorifié Dieu que tous les cœurs des hommes et des Anges : à raison de quoi on ne saurait jamais l'honorer autant qu'il le mérite.

Quel honneur méritent tant de choses grandes et admirables ! Quel honneur mérite le Cœur, c'est-à-dire la partie la plus noble de l'âme sainte de la Mère d'un Dieu ! Quelles louanges méritent toutes les facultés de ce divin Cœur de la Mère Vierge, c'est-à-dire sa mémoire, son entendement, sa volonté, la plus intime partie de son esprit, qui n'ont jamais eu aucun usage que pour Dieu et par le mouvement du Saint-Esprit !

Quel respect est dû à sa sainte mémoire, qui ne s'est jamais occupée que des faveurs indicibles qu'elle avait reçues de la divine libéralité, et des grâces qu'elle répand incessamment sur toutes les créatures, pour l'en remercier continuellement !

1. *Prov.* VIII, 17.

Quelle vénération est due à son entendement, qui était toujours employé à considérer et méditer les mystères de Dieu et ses divines perfections, afin de les honorer et imiter !

Quelle vénération est due à sa volonté, qui était perpétuellement absorbée dans l'amour de son Dieu !

Quel honneur mérite la suprême partie de son esprit, qui nuit et jour était appliquée à contempler et glorifier sa divine Majesté d'une manière très excellente !

Enfin de quelles louanges est digne ce Cœur merveilleux de la Mère du Sauveur, qui n'a jamais rien eu en soi qui lui ait été tant soit peu désagréable ; qui est si rempli de lumière et si plein de grâce ; qui possède en perfection toutes les vertus, tous les dons, tous les fruits du Saint-Esprit et toutes les béatitudes évangéliques, comme nous le verrons ailleurs ; et qui est orné de tant d'autres excellences !

N'avouerez-vous pas, mon cher lecteur, que, quand le ciel et la terre et tout le monde universel s'emploieraient éternellement et de toutes leurs forces à célébrer les louanges de ce Cœur admirable, et à rendre grâce à Dieu de l'avoir comblé de tant de merveilles, ils ne pourraient jamais le faire assez dignement ?

CHAPITRE V

Le Cœur divin de la Mère de Dieu.

Si vous désirez savoir quel est ce Cœur divin de la très sacrée Mère de Dieu, deux choses sont nécessaires.

La première est de vous souvenir de ce qui a été dit ci-dessus, à savoir qu'il y a trois Cœurs dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne sont néanmoins qu'un seul

Cœur : son Cœur corporel, qui est la plus noble portion de son sacré corps ; son Cœur spirituel, qui est la partie supérieure de son âme sainte , et son Cœur divin, qui est le Saint-Esprit, lequel est le Cœur de son Cœur. Trois Cœurs qui sont tous divins, quoiqu'en diverses manières.

La seconde chose est qu'il faut savoir que le Fils de Dieu est le Cœur de son Père éternel. C'est le sentiment d'un ancien Père de l'Église, saint Clément Alexandrin[1]. Mais ce qui est infiniment plus, c'est le langage de ce Père divin, c'est le nom qu'il donne à son Fils ; puisque c'est de lui qu'il parle à la très sainte Vierge quand il lui dit qu'elle a blessé, ou selon la diction hébraïque et les Septante, qu'elle a ravi et enlevé son Cœur, le tirant de son sein paternel dans son sein virginal[2].

Cela supposé, je puis vous dire premièrement, que le Cœur corporel de Jésus est le Cœur de Marie ; car la chair de Jésus étant la chair de Marie, selon saint Augustin[3], il s'ensuit nécessairement que le Cœur corporel de Jésus est le Cœur de Marie.

Je puis vous dire en second lieu, que le Cœur spirituel de Jésus est aussi le Cœur de Marie, par une très intime union d'esprit et de volonté. S'il est dit des premiers chrétiens, qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme[4], combien davantage cela est-il véritable du Fils unique de Marie et de sa très chère Mère.

1. « Sed neque Pater est sine Filio : simul enim cum eo quod est Pater, est Filii Pater. Filius autem verus est de Patre magister. Et ut credat quis Filio, oportet nosse Patrem, ad quem refertur etiam Filius. Et rursus, ut Patrem prius cognoscamus, oportet credere Filio, quoniam docet Dei Filius. » *Stromat.* lib. 5, aliquantulum post initium. A cette référence le P. Eudes ajoute le mot *subobscure*, sans doute pour indiquer que l'expression *Cor Patris* est sous-entendue. Le texte grec que nous avons consulté n'est pas plus explicite.

2. « Vulnerasti (rapuisti) Cor meum. » *Cant.* IV, 9.

3. « Caro Christi est caro Mariæ. » *Serm. de Assumpt.*

4. « Multitudinis credentium erat cor unum et anima una. » *Act.* IV, 32.

Si saint Bernard dit hardiment que Jésus étant son chef, le Cœur de Jésus est son cœur, et qu'il n'a qu'un même cœur avec Jésus : *Ego vere cum Jesu cor unum habeo*[1] : combien à plus forte raison la Mère du Sauveur peut-elle dire : « Le Cœur de mon Chef et de mon Fils est mon Cœur, et je n'ai qu'un même Cœur avec lui ? » Aussi est-ce ce qu'elle a dit, comme nous verrons bientôt, à sainte Brigitte, dont les Révélations sont si bien approuvées, ainsi qu'il a été dit ci-devant. Et c'est ce que le Fils de Dieu a voulu dire lui-même à cette même Sainte, en cette manière : « Moi qui suis Dieu et Fils de Dieu de toute éternité, j'ai été fait homme dans la Vierge, le Cœur de laquelle était comme mon Cœur. C'est pourquoi je puis dire que ma Mère et moi avons opéré le salut de l'homme avec un même Cœur, en quelque manière, *quasi cum uno Corde* : moi, par les souffrances que j'ai portées en mon Cœur et en mon corps, et elle par les douleurs et par l'amour de son Cœur[2]. »

En troisième lieu, je puis dire que le Cœur divin de Jésus, qui est le Saint-Esprit, est le Cœur de Marie. Car si ce divin Esprit a été donné de Dieu à tous les vrais chrétiens, pour être leur esprit et leur cœur, suivant la promesse que sa divine bonté leur en avait faite par la bouche du prophète Ézéchiel[3], combien davantage à la Reine et à la Mère des chrétiens ?

Et ainsi voilà trois Cœurs en Jésus, qui ne sont qu'un Cœur, et un Cœur tout divin, duquel on peut dire véritablement que c'est le Cœur de la très sainte Vierge.

1. *Tract. de Passion. Dom.* cap. 3.

2. « Ego Deus ab æterno Filius Dei, factus sum homo in Virgine, cujus Cor erat quasi Cor meum. Et ideo bene dicere possum quod Mater mea et ego quasi cum uno Corde salvavimus hominem : ego patiendo Corde et carne, ipsa Cordis dolore et amore. » *Revel. extravag.* cap. 3.

3. « Et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri. » Ezech. XXXVI, 26. — « Spiritum meum ponam in medio vestri. » Ibid. 27.

« Sachez pour certain, *Scias pro certo*, dit encore la Mère de Dieu à sainte Brigitte, que j'ai aimé mon Fils si ardemment, et qu'il m'a aimée si tendrement, que lui et moi nous n'étions que comme un Cœur : *quasi Cor unum ambo fuimus*[1]. »

Mais outre cela, je dirai encore que ce même Jésus, qui est le Cœur de son Père éternel, est pareillement le Cœur de sa divine Mère.

Le cœur n'est-il pas le principe de la vie ? Et qu'est-ce que le Fils de Dieu est dans sa divine Mère, où il a toujours été et sera éternellement, sinon l'Esprit de son esprit, l'Ame de son âme, le Cœur de son cœur, et le seul principe de tous les mouvements, usages et fonctions de sa très sainte vie ? N'oyez-vous pas saint Paul qui nous assure que ce n'est point lui qui vit, mais que c'est Jésus-Christ qui est vivant en lui[2], et qu'il est la vie de tous les vrais chrétiens : *Christus vita vestra*[3] ? Qui peut douter qu'il ne soit vivant dans sa très précieuse Mère, et qu'il ne soit la vie de sa vie et le Cœur de son cœur, d'une manière incomparablement plus excellente que dans saint Paul et dans les autres fidèles ?

Écoutons ce qu'elle dit elle-même sur ce sujet à sainte Brigitte : « Mon Fils, dit-elle, m'était véritablement » comme mon Cœur. C'est pourquoi, lorsqu'il sortit de » mes entrailles en naissant au monde, il me sembla que » la moitié de mon Cœur sortit de moi. Et quand il » souffrait, j'en ressentais la douleur, comme si mon Cœur » eût porté les mêmes peines et enduré les mêmes tour- » ments qu'il endurait. Quand mon Fils était flagellé et » déchiré à coups de fouet, mon Cœur était flagellé et dé- » chiré avec lui. Quand il me regarda de la croix, et que

1. « Scias pro certo... quia ego sic ferventer dilexi eum, et ipse me, quod quasi unum Cor ambo fuimus. » *Revel.* lib. 1, cap. 8.

2. « Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. » *Gal.* II, 20.

3. *Col.* III, 4.

» je le regardai, il sortait alors deux ruisseaux de larmes » de mes yeux ; et lorsqu'il me vit opprimée de douleur, » il ressentait une angoisse si violente en la vue de ma » désolation, que la douleur de ses plaies lui semblait » comme assoupie. J'ose donc dire que sa douleur était » ma douleur, d'autant que son Cœur était mon Cœur. » Car, comme Adam et Ève ont vendu le monde par une » pomme, mon cher Fils aussi a voulu que j'aie coopéré » avec lui pour le racheter par un même Cœur, *quasi* » *cum uno Corde*[1].

Vous voyez donc, mon cher lecteur, comme le Fils de Dieu est le Cœur et la vie de sa divine Mère, mais d'une manière la plus parfaite qui se puisse penser. Car si, selon le langage du Saint-Esprit parlant par la bouche de saint Paul, cet adorable Sauveur doit tellement vivre dans tous ses serviteurs, que même sa vie se voie manifestement dans leurs corps : *Vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali*[2], qui pourrait penser de quelle façon et avec quelle abondance et perfection il communique sa vie divine à celle de laquelle il a reçu une vie humainement divine et divinement humaine, puisqu'elle a engendré et enfanté un Homme-Dieu ? Il est vivant en son âme et en son corps, et en toutes les facultés de son âme et de son corps ; et il est tout vivant en elle, c'est-à-dire que tout

1. « Ipse quippe erat mihi quasi Cor meum. Propterea cum nasceretur ex me, sensi ego quod quasi dimidium Cor meum nasceretur et exiret ex me. Et cum ipse pateretur, sensi quod quasi Cor meum patiebatur... Sic ego, cum flagellaretur et pungeretur Filius meus, quasi Cor meum flagellabatur et pungebatur... Cumque respexisset ad me de cruce, et ego ad eum, tunc de oculis meis quasi de venis lacrymæ exibant ; et cum ipse me cerneret dolore confectam, in tantum amaricabatur de dolore meo, quod omnis dolor vulnerum suorum erat quasi sopitus sibi, præ dolore meo quem in me videbat. Propterea audacter dico quia dolor ejus erat dolor meus, quia Cor ejus erat Cor meum. Sicut enim Adam et Eva vendiderunt mundum pro uno pomo, sic Filius meus et ego redemimus mundum quasi cum uno Corde. » *Revel.* lib. 1, cap. 35.

2. II *Cor.* IV, 11.

ce qui est en Jésus est vivant en Marie. Son Cœur est vivant dans son Cœur, son âme dans son âme, son esprit dans son esprit ; la mémoire, l'entendement, la volonté de Jésus sont vivantes dans la mémoire, dans l'entendement, dans la volonté de Marie ; ses sens intérieurs et extérieurs, dans ses sens intérieurs et extérieurs ; ses passions dans ses passions ; ses vertus, ses mystères, ses divins attributs sont vivants dans son Cœur. Que dis-je vivants ? Toutes ces choses y ont toujours été, sont, et seront vivantes et régnantes souverainement, y opérant des effets merveilleux et inconcevables, et y imprimant une image vivante d'elles-mêmes.

C'est ainsi que Jésus est principe de vie en sa très sainte Mère. C'est ainsi qu'il est le Cœur de son Cœur et la vie de sa vie. C'est ainsi que nous pouvons dire véritablement qu'elle a un Cœur tout divin. Aussi sainte Brigitte l'entendit un jour parlant ainsi : « Toutes les louanges que l'on » donne à mon Fils sont mes louanges, et quiconque le » déshonore me déshonore ; parce que je l'ai toujours » aimé si ardemment, et il m'a toujours aimée si parfaite- » ment, que lui et moi n'avons jamais été que comme » un même Cœur : *Quasi unum Cor ambo fuimus*[1]. »

SECTION PREMIÈRE

Conclusion de toutes les choses qui ont été dites dans ce premier Livre.

Vous voyez, mon cher lecteur, par toutes les choses qui ont été dites ci-dessus, ce que l'on entend par le Cœur de la très sacrée Vierge. Vous voyez qu'il y a trois Cœurs en elle : son Cœur corporel, son Cœur spirituel et son

1. « Scias pro certo quod omnis laus Filii, laus mea est ; et qui inhonorat eum, inhonorat me : quia ego sic ferventer dilexi eum, et ipse me, quod quasi unum Cor ambo fuimus. » *Revel.* lib. 1, cap. 8.

Cœur divin. Vous voyez que ces trois Cœurs ne sont qu'un en la Mère d'amour, comme notre corps et notre esprit ne sont qu'un, parce que son Cœur spirituel est l'âme et l'esprit de son Cœur corporel, et que son Cœur divin est le Cœur, l'âme et l'esprit de son cœur corporel et spirituel.

C'est ce Cœur admirable qui est l'objet de nos respects et de nos louanges, et qui doit être l'objet de la vénération de tous les chrétiens. Car honorer ce sacré Cœur, c'est honorer une infinité de choses saintes et divines, qui méritent les honneurs éternels des hommes et des Anges.

C'est honorer toutes les fonctions de la vie corporelle et sensible de la Reine du ciel, dont le Cœur est le principe : vie qui a été toute sainte en soi-même et en tous ses usages.

C'est honorer tout le saint usage qu'elle a fait de toutes les passions qui ont leur siège dans le Cœur.

C'est honorer le très parfait usage qu'elle a fait de sa mémoire, de son entendement, de sa volonté et de la partie suprême de son esprit.

C'est honorer une infinité de choses grandes et ineffables qui se sont passées en la partie supérieure de son âme, et en sa vie intérieure et spirituelle.

C'est honorer le très grand amour et la charité très ardente de cette Mère de belle dilection, au regard de Dieu et au regard des hommes ; et tous les effets qu'un tel amour et une telle charité ont produits en ses pensées, paroles, prières, actions, souffrances, et en l'exercice de toutes sortes de vertus.

C'est rendre honneur au Cœur corporel, au Cœur spirituel et au Cœur divin de Jésus, qui sont aussi les Cœurs, ou plutôt le Cœur de Marie.

C'est rendre gloire à ce même Jésus, qui est le Cœur de son Père éternel, et qui a voulu être le Cœur de sa divine Mère.

C'est honorer et glorifier tous les effets de lumière, de grâce et de sainteté que ce divin Cœur de Marie, qui est

Jésus, a opérés en elle, et toutes les fonctions et mouvements de la vie sainte et céleste dont il a été le principe dans son âme ; comme aussi toute la fidélité qu'elle a apportée de sa part, pour coopérer avec lui dans toutes les divines opérations qu'il a faites continuellement dans son Cœur, durant un si grand nombre d'années. O Dieu ! quelle langue pourrait déclarer, quel esprit pourrait concevoir, quel cœur pourrait honorer dignement tant de choses grandes et admirables !

Si la sainte Église célèbre tous les ans une fête en l'honneur des chaînes dont le prince des Apôtres a été lié, quelle solennité mérite ce Cœur très auguste de la Reine des Apôtres !

Si son saint Nom de Marie est en si grande vénération à tous les fidèles ; si les oracles du Saint-Esprit, qui sont les Pères et les Docteurs de l'Église, comme un saint Germain, patriarche de Constantinople, un saint Anselme, un saint Bernard, un saint Bonaventure et plusieurs autres, en ont dit tant de merveilles ; si l'un d'entre eux assure[1] « qu'après le Nom adorable de Jésus, celui de Marie est un Nom qui est par-dessus tout nom ; que toutes les créatures du ciel, de la terre et de l'enfer doivent fléchir les genoux pour lui rendre leurs hommages ; et que toute langue doit publier la sainteté, la gloire et la vertu de ce très saint Nom de Marie » ; si l'Église en célèbre la fête en plusieurs endroits, savoir en Espagne : à Madrid, dans tout le diocèse de Tolède[2], et en celui de Séville, et dans le saint Ordre de la Rédemp-

1. « Dedit namque tibi Virgini Mariæ tota sancta Trinitas Nomen quod est super omne nomen, post Nomen benedicti Filii tui ; ut in nomine tuo omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur hujus sanctissimi Nominis gratiam, gloriam et virtutem. » Raym. Jordan. *Contempl. B. Virg* ; part. IV, Contempl. 1.

2. La fête du saint Nom de Marie fut établie d'abord en Espagne, en 1513. Ce n'est qu'en 1683 qu'elle fut étendue à toute l'Église par Innocent XI.

tion des captifs : que faut-il dire, que faut-il penser du Cœur merveilleux de cette divine Marie ? que faut-il faire pour l'honorer ? Ne serait-il pas juste que tous les cœurs, que toutes les plumes, que toutes les langues fussent employées à révérer, à écrire et à prêcher ses perfections, et que tout l'univers en célébrât une fête continuelle ?

Dans l'église de Sainte-Croix en Jérusalem, qui est à Rome, et dans l'église cathédrale d'Autun, en Bourgogne, on garde avec grand soin, comme un riche trésor, et on révère avec beaucoup de dévotion, comme des précieuses reliques, les voiles dont cette grande Princesse a couvert sa tête.

Dans la ville de Trèves, son peigne, qui y fut donné par l'impératrice sainte Hélène.

Dans l'église cathédrale de Chartres, sa chemise qui y est conservée dans une châsse toute couverte d'or et de pierreries[1].

A Sémur, en Bourgogne, l'anneau avec lequel elle fut épousée par saint Joseph.

A Reims, dans l'église cathédrale, quelque partie de son lait virginal, lequel on expose tous les jours dans une chapelle, qu'on nomme la chapelle du Saint-Lait, pour y être honoré des fidèles.

A Soissons, dans l'église des religieuses de Saint-Benoît[2], un de ses souliers, par lequel Dieu a opéré tant de

1. La chronique de Gemblaux signalait déjà quelques-unes des reliques mentionnées ici par le P. Eudes : « Carnoti ubi camisia habetur ejusdem Virginis, innumera multitudo sanata est. Quid etiam de Cameraco dixerim ? Cameracus antiquissima et nobilissima civitas est, ubi templum habetur in honore ipsius Virginis, dotatum de capillis et de beato lacte ejus. Ibi multi infirmi sanati sunt, quorum numerum nemo novit nisi solus Deus. » *Chronica Gemblacensis*, Migne, Patrol. lat., tom. 160, col. 253.

2. L'abbaye de Notre-Dame de Soissons est l'une des plus anciennes et des plus illustres abbayes de femmes que l'Ordre de Saint-Benoît ait possédées en France. Fondée vers le milieu du VII[e] siècle, elle a subsisté jusqu'à la grande Révolution. Ce qui reste des bâtiments de l'ancien monastère sert aujourd'hui de caserne. Cf. Dom Germain, *Histoire de l'abbaye de N.-D. de Soissons*. Paris, 1675.

guérisons miraculeuses de toutes sortes de maladies, qu'on l'appelait autrefois *le médecin de Soissons*[1].

A Sainte-Marie la Grande, de Rome, une petite flotte de ses cheveux[2].

A Constantinople, l'impératrice Pulchérie, au rapport de Nicéphore[3], fit bâtir trois belles églises à l'honneur de la très sainte Vierge : une appelée Notre-Dame de la Guide, en laquelle elle mit un fuseau qui avait servi à la Mère de Dieu, et des langes du Sauveur que sa belle-sœur Eudoxia lui avait envoyés, ou plutôt à Théodose le Jeune, son mari, et frère de la même sainte Pulchérie. L'autre, nommée *des Blaquernes*, sur le port de Constantinople, là où elle mit en dépôt les sacrés suaires dont le corps de la bienheureuse Vierge fut couvert, et qui lui avaient été donnés par saint Juvénal, évêque de Jérusalem. La troisième, en la grande place des Fondeurs, en laquelle

1. Dès le XII[e] siècle, on vénérait le *Saint Soulier* dans l'église des Bénédictines de Soissons. Beaucoup de guérisons furent attribuées à la présence et à la vertu de cette précieuse relique, surtout en 1128, alors que sévissait à Soissons une maladie affreuse, dite le *mal des ardents*. Le bénédictin Gauthier de Coincy raconta ces guérisons dans un poème en vers français, intitulé : *Les miracles de Notre-Dame*. En mémoire de ces prodiges, les Bénédictines de Notre-Dame célébraient chaque année, le 6 octobre, une fête appelée *Déclaration des miracles de la sainte Vierge*, que le Pape Alexandre IV étendit en 1254, à tout le diocèse de Soissons. Le *Saint Soulier* fut vénéré à Notre-Dame de Soissons jusqu'à la Révolution. Profané et mutilé par les révolutionnaires, il fut recueilli par deux domestiques de l'abbaye, et, après avoir passé par plusieurs mains, il fut déposé, en 1884, à Notre-Dame de Liesse où on le vénère aujourd'hui. En 1857, l'abbé Poquet a édité le poème de Gauthier de Coincy, en y ajoutant un savant commentaire. Cf. Migne, *Patrol. lat.*, tom. 160, col. 251-254 ; *Semaine religieuse de Soissons*, 1884, nn. 18, 19, 20 ; *Le Saint Soulier*, Chauny, 1884.

2. « A Sainte-Marie la Grande de Rome, une petite flotte de ses cheveux, comme aussi en plusieurs autres endroits. A raison de quoi, dans un faubourg de la ville de Caen qui se nomme Vaucelles, il y a une petite chapelle très ancienne qui porte le nom de *Notre-Dame des cheveux*, parce que, comme il est probable, il y a eu autrefois des cheveux de Notre-Dame. » Eudes, *La dévotion au T. S. Cœur de la B. Vierge*, p. 14. Édit. 1663.

3. *Hist.*, lib. 14, c. 2 ; liv. 15, c. 14.

elle déposa la ceinture de Notre-Dame, qu'elle avait eue de son père Arcade, qui l'avait fait magnifiquement enchâsser, et qui y était gardée avec tant de vénération, que tous les ans on y faisait une grande solennité en l'honneur de cette sainte relique. En témoignage de quoi nous avons des sermons tout entiers qui ont été faits par saint Germain, patriarche de Constantinople[1], en la fête de la Vénération de cette sacrée Ceinture de la Reine des Anges[2].

Or si l'Église, qui est toujours conduite par le Saint-Esprit, honore tant les moindres choses qui ont appartenu à la Mère de Dieu, et si elle célèbre des fêtes en l'honneur d'une ceinture qu'elle a portée sur ses habits, de quelle manière doit-on célébrer les louanges de son très digne et très honorable Cœur ?

Pour la conclusion de ce premier livre, je vous dirai, mon très cher frère, que ce même Jésus, qui étant le Cœur de son Père éternel, a voulu être le Cœur et la vie de sa très précieuse Mère, veut aussi être votre Cœur et votre vie : *Christus vita vestra*[3] ; et que, vous ayant fait la grâce d'être l'un de ses membres, il doit vivre dedans vous de telle sorte que vous puissiez dire avec son Apôtre : *Vivit in me Christus*[4] : « Jésus-Christ est vivant en moi. » C'est son dessein, c'est son désir très ardent. Il veut être le Cœur de votre cœur et l'Esprit de votre esprit. Il veut établir sa vie, non pas seulement dans votre âme, mais aussi dans votre corps : *Ut vita Jesu manifestetur in corporibus nostris*[5]. Il veut que tout ce qui est en lui vive dans vous ; que son Ame vive dans votre âme, son Cœur dans votre cœur, son Esprit dans votre esprit ; que ses passions vivent dans vos passions, ses sens intérieurs et extérieurs dans vos sens intérieurs et extérieurs ; que

1. *Orat. de adoratione Zonæ Deiparæ.*
2. D'après Surius, cette fête se célébrait le 31 août.
3. *Coloss.* III, 4. — 4. *Galat.* II, 20. — 5. II *Cor.* IV, 10.

sa mémoire, son entendement et sa volonté vivent dans votre mémoire, dans votre entendement et dans votre volonté ; et qu'enfin toutes les facultés de son âme et de son corps soient vivantes et régnantes dans les facultés de votre âme et de votre corps.

Mais afin que cela se fasse, il est nécessaire que vous y coopériez de votre part. Que faut-il faire pour cela? Trois choses :

La première est de tâcher de faire mourir en toutes les puissances de votre âme et de votre corps tout ce qui est désagréable à Dieu, selon ces paroles de saint Paul : *Nous portons toujours en notre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit manifestée en nos corps*[1].

La seconde est d'orner ces mêmes puissances de toutes les vertus chrétiennes.

La troisième, de vous donner souvent au Fils de Dieu, et le prier qu'il daigne employer lui-même la puissance de son bras pour détruire en vous tout ce qui lui est contraire, et pour y établir la vie et le règne de toutes les facultés de son âme divine et de son saint corps.

Voici une oraison de saint Augustin, qui est très pieuse, de laquelle vous pourrez vous servir à cette fin, en tous temps, mais spécialement après avoir reçu Notre-Seigneur en vous, dans le saint sacrifice de la messe, ou par la sainte communion. Car quand, en parlant à l'âme sainte de Jésus, à son corps sacré, à son Cœur divin, vous les regarderez en vous où ils seront réellement et véritablement, vous direz cette prière avec plus de ferveur et en recevrez plus de bénédiction.

1. « Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. » II *Cor.* IV, 10.

SECTION II

Oraison de saint Augustin, pour demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il fasse vivre et régner toutes les facultés de son corps, de son Cœur et de son âme, dans nos corps, dans nos cœurs et dans nos âmes[1].

Anima Jesu, sanctifica me.
Corpus Jesu, salva me.
Cor Jesu, purifica me, illumina me, accende me.
Sanguis Jesu, inebria me.
Aqua lateris Jesu, lava me.
Passio Jesu, conforta me.
O bone Jesu, exaudi me.
Intra tua vulnera absconde me.
Ne permittas me separari a te.
Ab hoste maligno defende me.
In hora mortis meæ voca me.
Jube me venire ad te :
Ut cum Angelis tuis laudem te, in sæcula sæculorum, Amen.

1. Nous ne savons d'après quelles données le Vénérable attribue cette prière à saint Augustin. On sait que saint Ignace a placé l'invocation *Anima Christi* en tête de ses *Exercices spirituels ;* mais tout le monde reconnaît aujourd'hui qu'il n'en est pas l'auteur. Dans sa *Vie de saint Ignace*, liv. 4, n. 26, le P. Bartoli affirme avoir lu cette prière dans un livre imprimé en 1499, date à laquelle saint Ignace n'avait que huit ans. Récemment, dans un article très documenté, *Laacher stimmen*, 1898, le P. Dreves, S. J. a résumé ainsi l'état de ses recherches : « L'*Anima Christi* a paru dans la première moitié du XIV[e] siècle. En 1330, le Pape Jean XXII a attaché des Indulgences à cette prière, et peut-être est-ce lui qui l'a composée. Aucun document ne nous permet de lui assigner un autre auteur. » Quoi qu'il en soit de son origine, nous devons noter que le P. Eudes y a ajouté l'invocation : *Cor Jesu, purifica me, illumina me, accende me.* Le P. Letierce allègue cette prière pour prouver que la dévotion au Sacré Cœur était familière à saint Ignace, bien que, dans la for-

SECTION III

Explication de cette Oraison.

Anima *Jesu, sanctifica me* : « O âme sainte de Jésus, sanctifiez-moi. » Vous pouvez dire ces paroles une fois seulement, et en les disant, donner votre âme, avec toutes ses facultés en général, à l'âme divine du Fils de Dieu, afin qu'elle les sanctifie en les unissant aux siennes, pour en faire le même usage qu'elle a fait des siennes. Car, comme tout ce qui est en vous appartient à Notre-Seigneur Jésus-Christ par une infinité de titres, il a droit d'en faire usage, selon sa sainte volonté, pour la gloire de son Père, comme d'une chose qui est entièrement à lui. Et quand vous y mettez empêchement, vous lui faites une injure très atroce, le privant d'un droit qui lui est très cher, parce que il l'a acheté au prix de son précieux sang.

Vous pouvez aussi, et c'est le meilleur, dire ces paroles plusieurs fois : *Anima Jesu, sanctifica me*, en les appliquant à votre âme premièrement, puis à chacune de ses facultés en particulier : c'est-à-dire, à votre mémoire, à votre entendement, à votre volonté, à la partie suprême de votre esprit, à vos sens intérieurs, à vos sens extérieurs et à vos passions. Par exemple, en disant la première fois ces paroles de bouche : *Anima Jesu, sanctifica me*, donnez de cœur votre âme à l'âme divine de Jésus, laquelle est dedans vous, à ce qu'elle la sanctifie en l'unissant à soi, en y détruisant tout ce qui déplaît à Dieu, et en y impri-

mule dont se servait le saint, le Cœur de Jésus ne soit pas expressément mentionné. Voir Letierce, *Le Sacré-Cœur et la Visitation*, p. 43. Cf. Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 242. Paris, 1906.

mant une image de sa vie, de ses sentiments, de ses dispositions et de ses vertus.

En les disant la seconde fois, donnez votre mémoire à l'âme sainte de Jésus, afin qu'elle la sanctifie, l'unissant à sa mémoire, et en faisant le même usage qu'elle a fait de sa mémoire.

En les disant la troisième fois, donnez votre entendement à l'âme sainte de Jésus, afin qu'elle le sanctifie, l'unissant à son entendement, et en faisant le même usage qu'elle a fait de son entendement.

En les disant la quatrième fois, donnez votre volonté à l'âme déifiée de Jésus, afin qu'elle l'anéantisse, et qu'elle établisse en vous la vie et le règne de la très adorable volonté de Dieu.

En les disant la cinquième fois, donnez la partie suprême de votre esprit à l'âme bienheureuse de Jésus, afin qu'elle le sanctifie, l'unissant à son esprit, et en faisant le même usage qu'elle a fait de cette même partie de son esprit.

En les disant la sixième fois, donnez vos sens intérieurs à l'âme très précieuse de Jésus, afin qu'elle les sanctifie, les unissant à ses sens intérieurs, et en faisant le même usage qu'elle en a fait.

En les disant la septième fois, donnez vos sens extérieurs à l'âme bénite de Jésus, afin qu'elle les sanctifie. les unissant avec les siens, et en faisant le même usage qu'elle a fait des siens.

En les disant la huitième fois, donnez vos passions à l'âme sacrée de Jésus, afin qu'elle les sanctifie, les unissant avec les siennes, et en faisant le même usage qu'elle a fait des siennes.

Vous en pouvez faire de même au regard de chaque sens en particulier, spécialement de ceux qui vous font plus de peine ; comme aussi au regard de chaque passion, particulièrement de celles qui vous font davantage de résistance, comme l'amour désordonné de vous-même et des créatures, la haine et la colère.

Après cela, continuez l'oraison et dites :

Corpus Jesu, salva me : « O saint corps de Jésus, sauvez-moi. »

En disant ces paroles, donnez votre corps au corps adorable de Jésus, afin qu'il y détruise tout ce qui déplaît à Dieu, et qu'il y imprime une image vivante de ses saintes qualités et de ses excellentes vertus.

Vous les pouvez dire aussi plusieurs fois, en les appliquant aux membres particuliers de votre corps, spécialement à la langue, aux mains et aux pieds.

Cor Jesu purifica me, illumina me, accende me : « O sacré Cœur de Jésus, purifiez-moi, illuminez-moi, embrasez-moi. »

En disant ces paroles donnez votre cœur au divin Cœur de Jésus qui est dans votre poitrine, afin qu'il le purifie, l'éclaire et l'embrase du feu sacré de cette fournaise ardente qui brûle toujours dedans lui, et qu'il y établisse sa vie et son règne pour jamais.

Sanguis Jesu, inebria me : « O précieux Sang de Jésus, enivrez-moi » du vin céleste de cet amour infini qui a enivré mon Sauveur, et qui vous a fait sortir de ses veines jusqu'à la dernière goutte, afin que je m'oublie moi-même et toutes choses, pour me perdre tout à fait dans mon Dieu.

Aqua lateris Jesu, lava me : « Eau sainte qui êtes sortie de la plaie sacrée du côté de Jésus, lavez-moi » si parfaitement, qu'il n'y ait rien en moi qui déplaise aux yeux de mon très aimable Rédempteur.

Passio Jesu, conforta me : « O très adorable Passion de Jésus, fortifiez-moi » dans mes peines, dans mes faiblesses, et contre toutes sortes de tentations.

O bone Jesu, exaudi me : « O bon Jésus, exaucez-moi » par votre infinie bonté et par cet amour immense par lequel vous vous êtes donné à moi.

C'est ici que vous pouvez demander à Notre-Seigneur

toutes les choses que vous désirez obtenir de lui, soit pour vous, soit pour d'autres.

Intra tua vulnera absconde me : « Cachez-moi dans vos sacrées plaies », spécialement dans la plaie de votre saint côté et de votre Cœur divin.

Ne permittas me separari a te : « Ne permettez pas que je sois jamais séparé d'avec vous », qui êtes mon âme, ma vie, mon esprit, ma joie, ma gloire, mon trésor, mon cœur et mon tout.

Ab hoste maligno defende me : « Défendez-moi de la malignité de mes ennemis », qui sont : le démon, le monde, la chair, mon amour-propre, mon propre esprit, mon orgueil, ma vanité et ma propre volonté.

In hora mortis meæ voca me : « Appelez-moi à l'heure de ma mort. »

Jube me venire ad te : « Commandez que j'aille à vous », mon premier principe, ma dernière fin, mon centre et mon souverain bien.

Ut cum Angelis tuis laudem te, in sæcula sæculorum. Amen : « Afin que je vous loue, que je vous aime et que je vous glorifie, avec tous vos Anges », avec tous vos Saints, et avec votre très sainte Mère, aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Vous pouvez dire ces choses de bouche et de cœur tout ensemble, ou bien de cœur seulement, les prenant quelquefois pour matière d'oraison mentale. Vous pouvez vous en servir en tout temps, comme j'ai déjà dit ; mais je vous dis encore et vous exhorte de tout mon cœur de vous en servir toujours, tant que vous pourrez, après avoir dit la sainte messe ou avoir communié. Car je vous prie de considérer derechef que Jésus-Christ Notre-Seigneur est votre véritable Chef, et que vous êtes un de ses membres, et que de là procèdent cinq grandes choses.

1. Qu'il est à vous comme le chef est à ses membres,

que tout ce qui est à lui est à vous, son esprit, son Cœur, son corps, son âme, et toutes les facultés de son corps et de son âme ; et que vous devez en faire usage comme de choses qui sont vôtres, pour servir, louer, aimer et glorifier Dieu.

2. Que vous êtes à lui, comme les membres sont à leur chef. A raison de quoi il désire ardemment faire usage de tout ce qui est en vous, pour le service et la gloire de son Père, comme des choses qui sont à lui.

3. Que non seulement il est à vous ; mais qu'il veut être en vous ; et qu'il veut être vivant et régnant en vous, comme le chef est vivant et régnant dans ses membres ; et qu'il veut que tout ce qui est en lui soit vivant et régnant en vous : que son Esprit soit vivant et régnant dans votre esprit ; que son Cœur soit vivant et régnant dans votre cœur ; que toutes les puissances de son âme, tous ses sens intérieurs et extérieurs et toutes ses passions soient vivantes et régnantes dans les facultés de votre âme, dans vos sens intérieurs et extérieurs, et dans vos passions, afin que ces divines paroles s'accomplissent au regard de vous : *Glorifiez et portez Dieu dans votre corps* [1], et que la vie de Jésus paraisse visiblement même dans votre chair et dans votre extérieur [2].

4. Que non seulement vous êtes au Fils de Dieu ; mais que vous devez être en lui, comme les membres sont en leur chef ; que tout ce qui est en vous doit être incorporé en lui et recevoir vie et conduite de lui ; qu'il n'y a point de véritable vie pour vous qu'en lui seul, qui est la très unique source de la vraie vie ; que hors de lui il n'y a que mort et perdition pour vous ; qu'il doit être le seul principe de tous les mouvements, usages et fonctions de votre vie ; et qu'enfin vous ne devez vivre que de lui, en lui et pour lui, suivant ces divines paroles : *Personne*

1. « Glorificate et portate Deum in corpore vestro. » I *Cor.* VI, 20.
2. « Ut et vita Jesu manifestaretur in carne nostra mortali. » II *Cor.* IV, 10.

d'entre nous ne vit pour soi, et personne ne meurt pour soi. Car, soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur ; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur ; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Car Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin de régner sur les morts et sur les vivants[1].

5. Que vous n'êtes qu'un avec ce même Jésus, comme les membres ne sont qu'un avec leur chef ; et par conséquent que vous ne devez avoir qu'un même esprit, une même âme, une même vie, une même volonté, un même sentiment, un même cœur, tant corporel que spirituel avec lui, et que lui-même doit être votre esprit, votre cœur, votre amour, votre vie et votre tout.

Or ces grandes choses se commencent dans un chrétien par le saint Baptême, et elles s'accroissent et se fortifient par le sacrement de la Confirmation et par le bon usage qu'il fait des autres grâces que Dieu lui communique. Mais elles recevraient leur souveraine perfection par la très sainte Eucharistie, si nous apportions les saintes dispositions qui doivent précéder, accompagner et suivre la réception d'un si grand Sacrement. C'est pourquoi, si vous faites réflexion sur ce qui est contenu dans la susdite oraison de saint Augustin, vous trouverez sans doute qu'il est très bon de la dire après la sainte communion.

Mais je reviens à vous, ô Mère admirable, pour dire que c'est en vous que ces choses merveilleuses se sont accomplies très parfaitement, et en une manière très éminente et qui n'a rien de commun avec personne. C'est de vous que l'on peut dire véritablement que votre Fils Jésus est tout à vous, et que vous êtes toute à lui ; qu'il est tout en vous, et que vous êtes toute en lui ; que vous n'êtes

1. « Nemo enim nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. Sive enim vivimus, sive morimur, Domini sumus. In hoc enim Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur. » *Rom.* XIV, 7, 8, 9.

qu'un avec lui ; mais tout cela d'une façon très excellente. Et par conséquent que son esprit est votre esprit ; que son Cœur soit corporel, soit spirituel, soit divin est votre Cœur ; et que lui-même est l'esprit de votre esprit, l'âme de votre âme, la vie de votre vie et le Cœur de votre Cœur : dont il soit béni, loué et glorifié éternellement par toutes les créatures de l'univers, par toutes les grâces qu'il vous a faites, et par toutes les puissances de son humanité et de sa divinité.

LIVRE SECOND

Contenant le premier fondement de la dévotion au Cœur admirable de la très sainte Mère de dieu, qui est le Cœur adorable du Père éternel, lequel nous met devant les yeux douze beaux tableaux de ce Cœur virginal.

CHAPITRE I

La première origine et le premier fondement de la dévotion au très saint Cœur de la bienheureuse Vierge.

Toutes les choses qui ont été dites ci-dessus devraient être plus que suffisantes pour faire voir qu'après Dieu, il n'y a rien en tout l'univers qui mérite tant d'honneur et de vénération comme le Cœur sacré de la très sainte Mère de Dieu ; et que la dévotion à ce très digne Cœur est une dévotion très sainte, très agréable à sa divine Majesté, et très utile à tous les chrétiens. Mais, afin de l'augmenter et fortifier de plus en plus dans les cœurs où elle est déjà, et de tâcher de l'établir en ceux où elle n'a point encore de place, je désire faire voir amplement que cette dévotion n'est pas une chose sans fondement et sans raison ; mais qu'elle est établie sur des fondements si fermes et si forts, que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne sont pas capables de les ébranler.

Le premier fondement et la première source de la dévotion au très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, c'est le Cœur adorable du Père éternel, et l'amour incompréhensible dont ce Cœur immense est rempli au regard de la très aimable Mère de son Fils bien-aimé. Amour qui l'a porté à nous donner plusieurs belles figures et excellents tableaux du très digne Cœur de cette divine Mère.

Car, comme ce Père tout-puissant, auquel la création du monde, avec l'établissement et la conduite de la Loi ancienne, sont spécialement attribués, a pris plaisir de nous figurer et exprimer, dans toutes les parties de l'univers et dans tous les mystères, sacrifices et cérémonies de l'ancienne Loi, celui par lequel il a fait et par lequel il voulait refaire et réparer toutes choses, et qui est la fin et la perfection de la même Loi ; à raison de quoi il lui fait porter dans les Écritures les noms et les qualités de ciel, de soleil, de pluie, de rosée, de fontaine, de fleuve, de mer, de terre, d'aigle, de lion, d'agneau, de pierre, de lys, de vigne, de vin, de froment, et plusieurs autres semblables ; parce que toutes ces choses sont des crayons et des figures de cet Homme-Dieu, et de ses diverses qualités et perfections ; comme la manne, l'agneau pascal, toutes les victimes et toutes les autres choses de la Loi mosaïque étaient aussi des ombres de lui-même et des mystères qu'il devait opérer en la terre : aussi, ce Père divin a pris un singulier contentement à nous dépeindre celle qu'il a choisie de toute éternité pour être la Mère de cet adorable Réparateur, tant dans l'état de ce monde visible qu'en celui de la loi de Moïse. *A Prophetis prænuntiata,* dit saint Jérôme, *a Patriarchis figuris et ænigmatibus præsignata, ab Evangelistis exhibita et monstrata*[1] : « C'est celle que les Prophètes ont prédite longtemps avant sa naissance, que les Patriarches ont désignée par plusieurs figures, et que les Évangélistes

1. *Serm. de Assumpt.*

nous ont annoncée. » C'est celle, dit saint Ildefonse, à laquelle se terminent toutes les prédictions des Prophètes et toutes les énigmes des Écritures : *Ecce ad quam concurrunt omnia eloquia Prophetarum, omnia ænigmata Scripturarum*[1]. Le Saint-Esprit, dit le même, l'a prédite par les Prophètes, l'a annoncée par les divins oracles, l'a manifestée par les figures, l'a promise par les choses qui l'ont précédée, l'a accomplie par celles qui l'ont suivie : *Spiritus Sanctus de illa per Prophetas prædixit, per oracula intimavit, per figuras innotuit, per præcedentia promisit, per subsequentia complevit*[2].

Saint Jean Damascène[3] dit que le paradis terrestre, l'arche de Noé, le buisson ardent, les tables de la loi, l'arche du testament, le vaisseau d'or qui conservait une portion de la manne, le chandelier d'or qui était dans le tabernacle, la table des pains de proposition, la verge d'Aaron, la fournaise de Babylone, étaient autant de figures de cette incomparable Vierge.

Hugues de Saint-Victor enchérit là-dessus, parlant en cette manière[4] : « Certainement, dit-il, tout ce qu'il y a » de louable et d'excellent dans les Écritures et dans » toutes les créatures, peut être employé à la louange de » Marie, Mère de Dieu. Comme donc c'est une aurore qui » prévient la venue du vrai soleil, c'est aussi une fleur » en beauté, c'est un rayon de miel en douceur, c'est une » violette en humilité, c'est une rose en charité, c'est » un lys en pureté, c'est une vigne qui remplit la terre et » le ciel de son fruit délicieux, c'est un parfum composé

1. *Serm.* 1. — 2. *Lib. de Virginit. Mariæ.*

3. « Tu spiritualis es Eden... Te olim arca figuravit... te rubus delineavit, tabulæ a Deo exaratæ expresserunt, legis arca prænuntiavit, urna aurea, candelabrum, mensa, virga Aaronis quæ floruit, aperte præsignarunt. » *Orat.* 1 *de Dormit. Mariæ.*

4. Sane quæcumque in Scripturis, vel in creaturis sunt laudabilia, ejus sunt laudi convenientia. Sicut ergo est aurora veræ lucis præventione, sic est flos pulchritudine, favus dulcedine, viola humilitate, rosa charitate vel compassione, lilium suavitate, vitis fructificatione,

» de toutes sortes de senteurs aromatiques, dont la très » douce odeur se répand par tout l'univers, c'est une for- » teresse imprenable, c'est une muraille et une tour » inexpugnable, c'est un bouclier impénétrable, c'est » une colonne inébranlable, c'est une épouse dont la » fidélité est inviolable, c'est une amie dont la dilection » est sans pareille, c'est une Mère dont la fécondité est » toute divine, c'est une Vierge dont l'intégrité est imma- » culée, c'est une Dame en puissance et dignité, c'est » une Reine en majesté, c'est une brebis en innocence, » c'est un agneau en candeur et pureté, c'est une co- » lombe en simplicité, c'est une tourterelle en chasteté. »

Saint Bernard passe encore plus outre. Voici ses pensées[1] : « La Dame souveraine de toutes choses, dit-il, » n'est pas seulement un ciel et un firmament, plus » ferme que tous les firmaments : *Omnibus firmamentis* » *firmius firmamentum* ; mais elle a plusieurs autres » noms, et elle est désignée et signifiée par plusieurs » autres choses. C'est le tabernacle de Dieu, c'est son » temple, c'est sa maison, c'est sa chambre, c'est son lit » nuptial, c'est l'arche du déluge, c'est la colombe qui » porte le rameau de paix, c'est l'arche de l'alliance, » c'est la verge miraculeuse de Moïse, c'est la cruche d'or » pleine de manne, c'est la manne même, c'est la verge » fleurissante d'Aaron, c'est la toison de Gédéon, c'est la » porte d'Ézéchiel. C'est l'étoile du matin, c'est l'aurore » qui nous annonce la venue du soleil, c'est une lampe

quodlibet aroma bona opinione, castrum securitate, murus vel turris fortitudine, clypeus aut propugnaculum defensione, columna rectitudine, sponsa fide, amica dilectione, mater fœcunditate, virgo integritate, domina dignitate, regina majestate, ovis innocentia, agna munditia, columba simplicitate, turtur castitate... » *Serm.* 34 de diversis.

1. « Non solum autem cælum et firmamentum, Domina rerum intelligitur, sed aliis nominibus convenienter appellatur et rerum vocabulis designatur. Ipsa tabernaculum Dei, ipsa templum, ipsa domus, ipsa atrium, ipsa cubiculum, ipsa thalamus, ipsa sponsa, ipsa filia, ipsa arca diluvii, arca testamenti, urna aurea, ipsa arca,

» ardente et luisante, c'est la trompette qui anime les
» soldats de Jésus-Christ au combat et qui effraye leurs
» ennemis, c'est une montagne qui est au-dessus de
» toutes les autres montagnes, c'est la fontaine des jar-
» dins, c'est le lys des vallées, c'est un désert plein de
» mystères et de prodiges, c'est la colonne de nue et de
» feu, c'est la terre promise d'où découle le lait et le
» miel. C'est l'étoile de la mer, c'est un navire que
» Dieu nous a donné pour passer sûrement la mer très
» périlleuse de ce monde, c'est la voie qu'il faut suivre
» pour arriver heureusement au port, c'est un divin
» filet dont Dieu se sert pour pêcher les âmes, c'est la
» vigne du Seigneur, c'est son champ, c'est sa grange.

» C'est l'étable sacrée de Bethléem, c'est la sainte crèche
» de l'Enfant-Jésus. C'est le palais du grand Roi, c'est son
» cabinet, c'est sa forteresse, c'est son armée, c'est son
» peuple, c'est son royaume, c'est son sacerdoce. C'est
» la très chère brebis du souverain Pasteur, c'est la
» Mère et la nourrice de ses autres brebis et de ses
» agneaux. C'est le véritable Paradis terrestre, c'est
» l'arbre qui porte le fruit de vie. C'est une très belle et
» très précieuse robe dont Dieu s'est revêtu, c'est une
» perle d'un prix inestimable. C'est le chandelier d'or de
» la maison de Dieu, c'est la table des pains de proposi-
» tion. C'est la couronne du Roi éternel, c'est son sceptre,
» c'est le pain qui nourrit ses enfants, c'est le vin qui
» remplit leurs cœurs de joie, c'est l'huile qui les éclaire,
» qui les repaît, qui les fortifie.

virga Aaron, vellus Gedeonis, porta Ezechielis, civitas Dei, ipsa cœlum, ipsa terra, ipsa sol, ipsa luna et stella matutina, aurora ipsa et lucerna, tuba et mons, fons quoque hortorum et lilium convallium ; desertum ipsa, et terra repromissionis lacte et melle manans, stella maris, navis quoque, via in mari, sagena, vinea, ager, area, horreum, stabulum, præsepe, subjugale, apotheca, aula, turris, castra, acies, populus, regnum, sacerdotium. Ovis est, pascua est, paradisus est, palma est, rosa est, fluvius est, potus est, columna est, vestis est, margarita est, candelabrum est, mensa est, corona est, sceptrum est, panis est, oleum est, vinum est, arbor est, virga

» C'est le cèdre du Liban, c'est le cyprès de la mon-
» tagne de Sion, c'est la palme de Cadès, c'est la rose
» de Jéricho, c'est la belle olive des champs, c'est le
» platane qui est planté sur le bord des eaux, c'est la
» cannelle et le baume, dont l'odeur est si douce, c'est
» la myrrhe exquise et choisie dont la senteur est si
» agréable, c'est l'encens qui répand son parfum de tous
» côtés. C'est le nard, le safran et le sucre dont le Saint-
» Esprit fait mention au chapitre quatrième des Can-
» tiques. C'est la Sœur et l'Épouse, c'est la Fille et la
» Mère tout ensemble.

» Et pour conclure en un mot, c'est d'elle, c'est à
» cause d'elle, c'est pour elle que toute l'Écriture sainte
» a été faite : *De hac, et ob hanc, et propter hanc, omnis*
» *Scriptura facta est.* C'est pour elle que tout le monde
» a été fait : *Propter hanc totus mundus factus est.* C'est
» celle qui est remplie de la grâce de Dieu, et c'est par
» son entremise que le monde a été racheté, que le
» Verbe divin a été fait chair, que Dieu a été humilié
» jusqu'à l'infini, et que l'homme a été exalté autant
» qu'il le peut être : *Hæc gratia Dei plena est, et per hanc*
» *homo redemptus est, Verbum Dei caro factum est, Deus*
» *humilis, et homo sublimis.* » Voilà les sentiments de
saint Bernard.

Richard de Saint-Laurent s'étend encore plus loin, nous faisant voir plus de quatre cents choses tirées de l'Écriture sainte et d'ailleurs, qui nous représentent la personne de la très sacrée Mère de Dieu, avec ses mystères, ses qualités et ses vertus[1].

est, cedrus est, cypressus est, platanus est, cinnamomum est, balsamum est, myrrha est, thus est, oliva est, nardus est, crocus est, fistula, calamus et thorax est, soror et mater est. Et ut breviter concludam, de hac, et ob hanc, etc. » *Serm. 3 super Salve.* On voit que le P. Eudes a quelque peu commenté ce texte qui, selon Mabillon, n'est pas de saint Bernard, mais de Bernard, archevêque de Tolède.

1. *De Laudib. Mariæ*, lib. 1 et seq.

Car remarquez, s'il vous plaît, que, comme le Père éternel, ne se contentant pas de nous dépeindre la personne de son Fils Jésus en celle d'Abel, de Noé, de Melchisédech, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, de Moïse, d'Aaron, de Josué, de Samson, de Job, de David, et de plusieurs autres Saints qui ont précédé le temps de sa venue en la terre, nous a voulu encore donner plusieurs beaux tableaux de ses mystères en détail, comme de son divin mariage avec la nature humaine par le mystère de l'Incarnation, de sa Passion, de sa Mort, de sa Résurrection, de son Ascension : aussi il ne lui suffit pas de nous figurer et représenter la personne de la très chère Mère de ce très aimé Fils, en celle de Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, en celles de la prophétesse Débora, de la sage Abigaïl, de la prudente Thécuite, de la chaste et généreuse Judith, de la belle et sainte Esther, et de plusieurs autres semblables ; mais outre cela, il nous a voulu donner des portraits et des images singulières de ses mystères, de ses qualités, de ses vertus, et même des plus nobles facultés de son corps virginal. Ce qui se voit en plusieurs endroits des saintes Écritures, spécialement au chapitre vingt-quatrième de l'Ecclésiastique et dans le livre des Cantiques : là où sa Conception immaculée est représentée par le lys qui naît au milieu des épines sans en être blessé : *Sicut lilium inter spinas* [1] ; sa Naissance, par celle de l'aurore [2], qui fait la fin de la nuit et le commencement du jour ; son Assomption au ciel, par l'arche de l'alliance que saint Jean vit dans le ciel, comme il le témoigne au chapitre onzième de son Apocalypse [3] ; l'éminence très sublime de sa dignité, de sa puissance et de sa sainteté, par la hauteur des cèdres du Liban : *Quasi cedrus exaltata sum in Libano* [4] ; sa cha-

1. *Cant.* II, 2. — 2. « Quasi aurora consurgens. » *Cant.* VI, 9.
3. « Et apertum est templum Dei in cælo : et visa est arca testamenti ejus in templum ejus. » *Apoc.* XI, 19.
4. *Eccli.* XXIV, 13.

rité, par la rose [1] ; son humilité, par le nard [2] ; sa patience, par la palme [3] ; sa miséricorde, par l'olive [4] ; sa virginité, par la porte close du temple que Dieu fit voir au prophète Ezéchiel [5] ; son chef, par le mont Carmel [6] ; ses cheveux, par la pourpre du roi [7] ; ses yeux, par les yeux des colombes et par les piscines d'Hésebon [8] ; ses joues, par celles de la tourterelle [9] ; son cou, par une tour d'ivoire [10].

Mais surtout ce Père céleste a désiré de nous mettre devant les yeux plusieurs belles figures et merveilleux tableaux de son très saint Cœur : plusieurs dis-je, tant pour nous faire voir combien ce très aimable Cœur lui est cher et précieux, que parce que les raretés, perfections et merveilles dont il est rempli étant presque innombrables, elles ne peuvent être dépeintes et représentées que par quantité de figures et de tableaux.

Où sont ces figures et ces tableaux de ce Cœur admirable de la Mère de belle dilection ? Parmi un grand nombre d'autres, j'en vois douze très excellents : Six dans les principales parties du monde, c'est-à-dire dans le ciel ; dans le soleil ; dans la terre ; dans cette fontaine qui arrosait toute la terre, dont il est fait mention au second chapitre de la Genèse ; dans la mer ; et dans le paradis terrestre : Et les six autres, dans six choses des plus

1. « Quasi rosa plantata sum super rivos aquarum. » *Eccli.* XXXIX, 17.

2. « Nardus mea dedit odorem suum. » *Cant.* I, 11.

3. « Quasi palma exaltata sum in Cades. » *Eccli.* XXIV, 18.

4. « Quasi oliva speciosa in campis. » *Eccli.* XXIV, 19.

5. « Porta hæc clausa erit : non aperietur, et vir non transibit per eam : quoniam Dominus Deus Israel ingressus est per eam. » *Ezech.* XLIV, 2.

6. « Caput tuum ut Carmelus. » *Cant.* XI, 5.

7. « Et comæ tuæ sicut purpura regis. » *Cant.* VII, 5.

8. « Oculi tui columbarum. » *Cant.* I, 14. « Sicut piscinæ in Hesebon. » *Cant.* VII, 4.

9. « Pulchræ sunt genæ tuæ sicut turturis. » *Cant.* I, 9.

10. « Collum tuum sicut turris eburnea. » *Cant.* VII, 4.

considérables qui se soient vues en ce monde, depuis le temps de Moïse jusqu'à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est-à-dire, dans le buisson ardent que Moïse vit sur la montagne d'Horeb ; dans la harpe mystérieuse du roi David, dont il est fait mention en tant de lieux des divines Écritures ; dans le trône magnifique de Salomon ; dans le temple merveilleux de Jérusalem ; dans cette fournaise prodigieuse dont il est parlé au chapitre troisième de Daniel ; et dans la sainte montagne du Calvaire.

Voilà douze beaux tableaux du Cœur très auguste de la Reine du ciel. Nous les allons voir et considérer l'un après l'autre, pour nous animer à bénir et louer la main du divin peintre qui les a faits, à révérer et admirer les rares perfections du prototype dont ils ne sont que les images, et à concevoir une haute estime de la dévotion à ce très sacré Cœur de la Mère de Dieu, comme d'une dévotion très solide et très bien fondée, et dont le premier fondement et la première origine est le Cœur adorable du Père éternel qui nous en a donné ces portraits.

CHAPITRE II

Le premier tableau du très digne Cœur de Marie, Mère de Jésus, dans lequel il est représenté comme un Ciel.

Le premier tableau que le Père éternel nous a donné du Cœur incomparable de la Fille bien-aimée de son Cœur, c'est le Ciel. Car ce Cœur très pur est un véritable ciel, dont les cieux qui sont sur nos têtes ne sont que l'ombre et la figure. C'est un ciel qui est élevé par-dessus tous les autres cieux. C'est ce ciel dont le Saint-Esprit parle, quand il dit que le Sauveur du monde a fait sa sortie d'un ciel qui surpasse en excellence tous les autres

cieux : *A summo cælo egressio ejus* [1], pour venir opérer en la terre le salut de l'univers. Car cette Mère admirable l'ayant formé dans son Cœur avant que de le concevoir dans ses entrailles, ainsi que nous verrons en un autre lieu, on peut dire qu'après avoir été caché quelque temps dans ce même Cœur, comme il l'a été de toute éternité dans celui de son Père, il en est sorti pour se manifester aux hommes. Mais comme il est sorti du ciel et du sein de son Père, sans néanmoins en sortir : *Excessit, non recessit* [2] ; aussi le Cœur de sa Mère est un ciel duquel il est sorti de telle sorte qu'il y est toujours demeuré, et qu'il y demeurera éternellement : *In æternum, Domine, Verbum tuum permanet in cælo* [3].

Saint Jean Chrysostome [4], faisant l'éloge du cœur de l'apôtre saint Paul, ne craint point de dire que c'est un ciel. Combien davantage peut-on attribuer cette qualité au Cœur tout céleste de la Reine des Apôtres ?

Le ciel est appelé par excellence l'ouvrage des mains de Dieu : *Opera manuum tuarum sunt cæli* [5] ; mais le Cœur de la divine Marie est un chef-d'œuvre nonpareil de sa toute-puissance, de sa sagesse incompréhensible et de sa bonté infinie.

Dieu a fait le ciel pour y établir spécialement la demeure de sa divine Majesté : *Dominus in cælo paravit sedem suam* [6]. Il est vrai qu'il remplit le ciel et la terre de sa divinité : *Cælum et terram impleo* [7] ; mais beaucoup plus le ciel que la terre ; car c'est là qu'il a établi la plénitude de sa grandeur, de sa puissance et de sa magnificence divine : *Elevata est magnificentia tua super cælos* [8]. Aussi on peut dire véritablement que le Cœur de la très sacrée Mère de Dieu est le vrai ciel de la Divinité, des divins attributs, et de la très sainte Trinité, dans lequel la divine Essence, avec toutes ses divines perfections,

1. *Ps.* XVIII, 7. — 2. Tertull. — 3. *Ps.* CXVIII, 89.
4. In cap. 28 Act. Apost. homil. 55. — 5. *Psal.* CI, 26.
6. *Psal.* CII, 19. — 7. Jerem. XXIII, 24. — 8. *Psal.* VIII, 2.

et les trois Personnes éternelles ont toujours fait leur demeure en une manière admirable.

J'entends la voix d'un Souverain Pontife qui prononce que la plénitude de la Divinité a fait son séjour dans le corps sacré et dans les bénites entrailles de cette Vierge Mère : *In ea plenitudo Divinitatis corporaliter habitavit*[1]. J'entends aussi un saint Cardinal qui parle le même langage : *Maria*, ce dit-il, AD INSTAR CÆLI *plenitudinis totius Divinitatis meruit esse sacrarium*[2] : « Marie est comme un ciel qui a mérité d'être le sanctuaire de la plénitude de toute la Divinité. » *In Christo enim habitavit omnis plenitudo Divinitatis corporaliter* : « Car toute la plénitude de la Divinité a fait sa demeure dans le corps adorable de Jésus-Christ », et par conséquent dans le corps virginal de sa divine Mère, durant la résidence qu'il y a faite l'espace de neuf mois. Or si toute la plénitude de la Divinité a demeuré dans le saint corps de la Mère du Rédempteur pendant ces neuf mois, qui peut douter que toute la plénitude de la Divinité n'ait aussi fait sa demeure dans son divin Cœur, durant ce même temps ; puisqu'elle ne résidait dans son corps que parce qu'elle vivait et régnait auparavant dans son Cœur ? Mais qui peut douter que toute la plénitude de la Divinité n'ait toujours demeuré dans ce Cœur admirable comme dans son ciel, non seulement durant ces neuf mois, mais toujours, par après comme devant, puisque Jésus, sortant des entrailles de Marie, est toujours demeuré dans son Cœur, comme nous venons de le dire, et qu'il y demeurera éternellement ?

Ne l'oyez-vous pas qui dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui* (c'est-à-dire le Père, le Fils, et le Saint-Esprit), *et nous ferons notre demeure chez lui*[3], c'est-à-dire dans son

1. Innocent. III, *Serm. 2 de Assumpt. Mariæ.*
2. B. Pet. Damian. *Serm. 3 de Nativ. B. Mariæ.*
3. « Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus

cœur et dans son âme : *Mansionem apud eum faciemus* ? Or, n'avouerez-vous pas que jamais personne n'a tant aimé Jésus que Marie, et que jamais personne n'a suivi si fidèlement ses divines paroles ? Reconnaissez donc que son Cœur est un ciel, dans lequel la très sainte Trinité a toujours été résidente, et d'une manière plus digne et plus excellente que dans tous les autres cœurs qui aiment Dieu.

Tout ce grand univers est comme la maison de Dieu, et comme le premier temple qu'il a bâti lui-même pour y être adoré, loué et glorifié en diverses manières par toutes ses créatures : *O Israel, quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus !* [1] « O Israël, s'écrie un Prophète, que la maison de Dieu est grande, et que le lieu dont il a pris possession pour y faire sa demeure est vaste et étendu ! » Or la partie la plus sainte de cette maison de Dieu, et le lieu le plus sacré de ce temple, c'est le ciel qui en est le sanctuaire : *Respice de sanctuario tuo, et de excelso cælorum habitaculo* [2] : « Regardez-nous de votre sanctuaire, et du plus haut des cieux où vous faites votre demeure. » De là vient que le ciel est appelé, dans les divines Écritures, le saint lieu de Dieu : *Deus in loco sancto suo* [3].

Mais je ne crains pas de dire que le Cœur de la très sainte Vierge est un ciel beaucoup plus saint, et dans lequel Dieu fait sa demeure plus saintement que dans ce premier ciel. Car j'apprends de la divine Parole que les cieux ne sont pas purs devant les yeux de Dieu : *Cæli non sunt mundi in conspectu ejus* [4]. Mais j'ose dire avec saint Anselme [5], « que le Cœur de la Reine des Anges

diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. » Joan. XIV, 23.

1. Baruch. III, 24. — 2. *Deuter.* XXVI, 25. — 3. *Psal.* LXVII, 6.
4. Job. XV, 15.

5. « Nempe decens erat ut ea puritate, qua major sub Deo nequit intelligi, Virgo illa niteret. » *De Concept. Virg. cap. 18.*

est si pur, qu'après la divine Pureté, on n'en peut point concevoir une plus grande. » Les cieux ont été souillés par le péché du superbe Lucifer et des anges réprouvés ; mais jamais aucun péché, ni originel ni actuel, n'a eu entrée dans le Cœur immaculé de la très humble Marie.

Quoique Dieu soit le souverain Monarque du ciel et de la terre, il ne règne pourtant absolument et parfaitement que dans le ciel : c'est là qu'il a mis le trône de son empire : *Cælum thronus est Dei* [1], dit le Fils de Dieu. C'est pour cela que le ciel s'appelle, selon la divine Parole, le royaume de Dieu, *Regnum Dei* [2], le royaume des cieux, *Regnum cælorum* [3] : parce que Dieu y règne souverainement.

Mais personne ne peut douter qu'il ne règne plus magnifiquement dans le Cœur de la Reine du ciel. Car, outre qu'il n'a pas toujours régné parfaitement dans le ciel, la rebellion des anges apostats y ayant mis empêchement, et que son empire a toujours été absolu et sans obstacle dans ce Cœur virginal ; c'est chose beaucoup plus glorieuse à sa divine Majesté de régner dans le Cœur de celle qui est la souveraine Impératrice de tout le monde, et qui surpasse en dignité, en sainteté et en puissance tout ce qu'il y a de grand et de saint en l'univers, que de régner dans tous les cœurs des hommes et des Anges.

La sainte Église fait retentir tous les jours par toute la terre ce divin cantique à la louange de la très sainte Trinité : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus Sabaoth. Pleni sunt cæli et terra majestatis gloriæ tuæ* : « Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de la majesté de votre gloire. » Cette gloire néanmoins n'éclate et ne paraît pas tant dans la terre comme dans le ciel ; car c'est là que Dieu manifeste

1. Matth. V, 34 — 2. Luc. VI, 20 — 3. Matth. V, 20.

clairement sa gloire et ses grandeurs : *Operuit cælos gloria ejus*[1].

Mais je publie hautement que le Cœur de la Mère d'amour est un ciel plus rempli de la majesté de la gloire de Dieu que tous les cieux. Oui, c'est un ciel dans lequel Dieu a toujours été, est et sera éternellement adoré loué et glorifié plus saintement et plus parfaitement que dans toutes les créatures qui sont en la terre et au ciel, parce que cette très précieuse Vierge l'a toujours adoré, loué et glorifié selon toute l'étendue de la grâce qui était dans son âme et dans son Cœur. Or la grâce qui lui a été donnée dès le moment de sa Conception était plus excellente, selon plusieurs grands Docteurs, que toute autre grâce qui ait jamais été communiquée, soit à l'Ange dans le ciel, soit à l'homme sur la terre.

Il est vrai que sa divine Majesté a fait des choses grandes et merveilleuses dans cette plus haute et plus noble partie du monde, qui est le ciel, et dans tous ses habitants. Mais qui pourrait comprendre les effets admirables de lumière, de grâce, d'amour et de sainteté que tous les divins attributs et les trois Personnes éternelles ont opérés dans le Cœur sacré de la Mère de Dieu ? C'est de quoi nous parlerons amplement dans le cinquième livre.

J'entends la divine Parole qui dit que l'Esprit de Dieu a paré les cieux de riches ornements : *Spiritus ejus ornavit cælos*[2] ; c'est-à-dire, du soleil, de la lune et des étoiles. Mais il a orné et enrichi notre nouveau ciel, je veux dire le Cœur de notre Reine, d'un soleil infiniment plus éclatant, qui est l'amour divin ; d'une lune incomparablement plus lumineuse, qui est la foi ; et d'une armée d'étoiles beaucoup plus brillantes, qui sont toutes les vertus.

Mais outre cela, ce que dit saint Bernard de cette sacrée

1 Habac. III, 3. — 2 Job. XXVI, 13.

Vierge, nous le pouvons dire de son Cœur virginal, à savoir que c'est un ciel et un firmament dans lequel Dieu a mis le vrai soleil, la véritable lune et les vraies étoiles ; c'est-à-dire, Jésus-Christ, qui y fait continuellement sa demeure ; et l'Église, qui y est aussi avec son chef en plusieurs manières, et qui y est plus saintement et plus avantageusement que dans le cœur de saint Paul qui assure les fidèles qu'il les porte dans son cœur : *Habeo vos in corde*[1], et un nombre innombrable de grâces et de prérogatives : *Posuit in hoc firmamento Deus solem et lunam, Christum et Ecclesiam, et stellas, prærogativas gratiarum multas*[2].

Le ciel est appelé dans les divines Écritures « le très riche trésor de Dieu[3] ». Mais nous ferons voir ailleurs que le Cœur de la Reine du ciel est le trésor des trésors de la divine Majesté, dans lequel elle a renfermé des richesses immenses.

Ce Cœur admirable est un ciel empyrée, c'est-à-dire un ciel tout de feu et de flammes ; parce qu'il a toujours été embrasé des feux et des flammes d'un amour tout céleste, et d'un amour plus ardent et plus saint que tout l'amour des Séraphins et des plus grands Saints qui sont dans le ciel empyrée.

C'est le ciel du ciel, qui n'est fait que pour Dieu seul. Car c'est le précieux héritage et le riche partage du Seigneur, qui l'a toujours possédé très parfaitement : *Cælum cæli Domino*[4]. Oui le très saint Cœur de la Reine des Anges est le ciel du ciel pour trois grandes raisons.

Premièrement, n'est-il pas vrai que son Fils Jésus est le véritable ciel de la très sainte Trinité, puisque le Saint-Esprit nous assure que toute la plénitude de la Divinité fait sa demeure en lui : *In ipso inhabitat omnis plenitudo*

1. *Philip.* I, 7. — 2. S. Bern. *Serm.* 3 *super Salve.*
3. « Aperiet Dominus thesaurum suum optimum, cælum. » *Deuter.* XXVIII, 12.
4. *Psal.* CXIII, 16.

Divinitatis[1] ? Or n'avons-nous pas vu ci-devant que ce même Jésus a toujours fait et qu'il fera éternellement son séjour dans le bienheureux Cœur de sa très digne Mère? De quoi il ne faut pas s'étonner, puisque, selon la divine Parole, il est demeurant dès cette vie dans les cœurs de tous ceux qui croient en lui d'une foi vive et parfaite[2]. Concluez donc que ce très aimable Sauveur étant un ciel, et que n'ayant point de séjour plus glorieux ni plus délicieux, après le sein adorable de son Père éternel, que le Cœur de sa divine Mère, qui est un autre ciel, c'est un ciel qui demeure dans un ciel ; et ainsi le Cœur de la Mère de Jésus est le ciel du ciel.

Secondement, c'est le ciel du ciel, parce que la très précieuse Vierge considérée en sa personne est un vrai ciel. C'est la qualité que le Saint-Esprit lui donne en ces paroles, selon le sentiment d'un savant et pieux auteur : *Dominus de cælo in terram aspexit*[3] ; c'est-à-dire, selon l'explication de cet auteur[4], le Seigneur, qui fait sa demeure dans la bienheureuse Vierge, comme dans un ciel, a jeté les yeux de sa miséricorde sur la terre, c'est-à-dire sur les pécheurs. Cette Vierge merveilleuse est un ciel, dit le même auteur, parce que, comme tout ce qui est vivant sous le ciel, dans l'ordre de la nature, reçoit la vie de l'influence des cieux, ainsi la sainte Église nous annonce que la vie de la grâce nous est donnée par la bienheureuse Vierge : *Vitam datam per Virginem.* Or si cette incomparable Vierge est un ciel, et notre ciel dans le monde de la grâce, parce que après Dieu elle est la source de notre vie surnaturelle, on peut bien dire que son Cœur est le ciel du ciel, d'autant qu'il est le principe tant de la vie corporelle et spirituelle qu'elle a eue en la terre,

1. *Coloss.* II, 9.
2. « Christum habitare per fidem in cordibus vestris. » *Ephes.* III, 17.
3. *Ps.* CI, 20. — 4. Ignotus, in *Ps.* 101.

comme nous avons vu ci-devant, que de l'éternelle qu'elle a dans le ciel, comme nous verrons ci-après.

En *troisième* lieu, ce Cœur merveilleux est le ciel du ciel, parce que, selon les paroles de saint Bernard alléguées ci-dessus, il contient en soi toute l'Église, qui est appelée dans l'Écriture le Royaume des cieux, et que tous les enfants de l'Église, comme nous venons de le dire, reçoivent par son moyen la vie de la grâce. Si saint Paul assure les chrétiens de son temps, qu'ils sont logés dans ses entrailles [1]; qui est-ce qui osera démentir saint Bernardin de Sienne [2], lorsqu'il assure que la très précieuse Vierge porte tous ses enfants dans son Cœur, comme une très bonne Mère ? et qui est-ce qui me contredira si je dis, ensuite de cela, qu'elle portera éternellement tous les habitants du ciel dans ce même Cœur, qui par conséquent est le ciel du ciel, et un vrai paradis pour tous les Bienheureux, tout rempli de joie et de délices pour eux, à cause de l'amour inconcevable dont ce Cœur maternel est embrasé au regard de chacun d'eux ? A raison de quoi ils chanteront à jamais : *Sicut lætantium omnium nostrum habitatio est in Corde tuo, sancta Dei Genitrix :* « O sainte Mère de Dieu, votre charité sans bornes a tellement dilaté votre Cœur maternel, qu'il est comme une grande cité, ou plutôt comme un ciel immense qui est tout rempli de consolations ineffables et de joies inénarrables pour vos enfants bien-aimés, dont il sera la bienheureuse demeure à toute éternité. »

C'est ainsi que le Cœur très aimable de notre divine Mère est un ciel, et un ciel empyrée, et le ciel du ciel. O ciel plus élevé, plus étendu et plus vaste que tous les cieux ! O ciel, qui porte en soi celui que les cieux des cieux ne sont pas capables de comprendre ! O ciel plus rem-

1. « Prædiximus enim quod in cordibus nostris estis ad commoriendum et ad convivendum. » II *Cor.* VII, 3.

2. Tom. 3, serm. 6, art. 22, cap. 2.

pli de louanges, de gloire et d'amour pour Dieu, que ce ciel admirable qui est le séjour de la béatitude éternelle ! O ciel, dans lequel le Roi des cieux règne plus parfaitement que dans tous les autres cieux ! O ciel, dans lequel la très sainte Trinité fait sa demeure plus dignement et y opère choses plus grandes que dans le ciel empyrée ! O ciel, dans lequel la divine Miséricorde a établi son trône et déposé tous ses trésors, pour y donner audience à tous les misérables et pour les secourir dans leurs nécessités ! *Domine in cælo misericordia tua* [1] ! Allons, allons avec confiance, allons nous présenter devant ce trône de grâce, afin d'offrir nos requêtes à la Mère de grâce et de miséricorde, et d'obtenir, par l'entremise de son Cœur très benin, toutes les grâces dont nous avons besoin pour nous rendre agréables à la divine Majesté.

O ciel, dans lequel sont écrits les noms de tous les vrais enfants de la Mère d'amour ! Réjouissez-vous, réjouissez-vous, vous qui avez le bonheur d'être du nombre des enfants du Cœur de cette toute bonne et tout aimable Mère ; car vos noms sont écrits dans le ciel de son Cœur maternel ! Élevez souvent vos yeux et votre cœur vers ce beau ciel. C'est de là que votre cœur doit attendre la lumière, la force et tout le secours dont il a besoin pour éviter les pièges très dangereux que ses ennemis lui tendent partout ; pour se dégager de tous les embarras de la terre ; pour combattre et pour vaincre l'amour du monde et l'amour-propre, qui lui font une si cruelle guerre ; et pour faire généreusement et fidèlement ce pourquoi Dieu l'a créé et racheté : c'est-à-dire pour aimer fortement, purement et uniquement son Créateur et son Rédempteur ; et pour être lui-même un ciel à l'imitation de ce ciel du ciel ; c'est-à-dire pour être un lieu saint, élevé au-dessus de toutes les choses de la terre, dans lequel le Saint des saints fasse continuellement sa demeure, là où

1. *Ps.* XXV, 6.

il soit adoré, loué et glorifié incessamment, et là où l'amour, la charité, la sainteté, la miséricorde et toutes les vertus règnent parfaitement.

CHAPITRE III

Second tableau, dans lequel le Cœur de la bienheureuse Vierge est dépeint comme un Soleil.

Le second tableau que le Créateur du ciel et de la terre nous a voulu donner du divin Cœur de la Reine de la terre et du ciel, c'est le soleil. Car il ne faut pas penser qu'il n'ait fait ce merveilleux astre que pour être le flambeau de ce monde ; il l'a fait aussi pour être le portrait des excellentes perfections du Cœur très lumineux de la souveraine Dame du monde. Car vous devez savoir que sa puissance infinie ayant composé ce grand univers de trois états ou de trois ordres différents, qui sont : l'état de la nature, l'état de la grâce et l'état de la gloire, sa divine sagesse a établi une liaison, un rapport et une ressemblance si parfaite entre ces trois états et entre toutes les choses qui se rencontrent dans ces trois ordres, que tout ce qui est dans l'ordre de la nature est une image de ce qui se trouve dans l'ordre de la grâce, et tout ce qui se trouve dans l'ordre de la nature et de la grâce, est une figure de ce qui se voit dans l'état de la gloire. De là vient que le soleil, qui est comme le cœur de ce monde visible, et qui est la plus belle et la plus éclatante pièce de la nature, n'est pourtant, avec toutes ses brillantes lumières, qu'une ombre très obscure de notre divin soleil, qui est le Cœur de la Mère de Jésus.

C'est un vaisseau admirable que le soleil, dit la sainte Parole, c'est l'ouvrage du Souverain. Grand est le Seigneur qui l'a fait : *Vas admirabile*, *opus Excelsi* ; *magnus*

Dominus, qui fecit illum[1]. Mais disons du très excellent Cœur de la Mère de Dieu, que c'est un chef-d'œuvre incomparable de la toute-puissante main du Très-Haut ; que c'est l'abrégé de toutes les merveilles qu'il a jamais faites dans les pures créatures, et qui sera éternellement l'objet des admirations et des ravissements des hommes et des Anges ; et que grand et très grand est celui qui l'a fait, parce que sa magnificence divine paraît plus en ce Cœur admirable, qu'en tout ce qu'il y a de merveilleux dans toutes les choses créées qui sont dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire.

Le soleil qui éclaire ce monde visible, et qui en est comme le cœur, est tout lumineux, tout lumière, et la source de toutes les lumières des autres astres qui sont au ciel. Le Cœur de Marie est tout environné, tout rempli, tout pénétré de lumière, mais d'une lumière incomparablement plus brillante et plus excellente que toutes les lumières du firmament. Il est tout lumière, et il est après Dieu la première source de toutes les lumières qui éclairent le ciel de l'Église : *Ego feci in cælis ut oriretur lumen indeficiens*[2]. C'est un soleil admirable dans lequel, outre ce qui a déjà été dit ci-dessus sur cette matière[3], je vois douze sortes de lumières différentes. Car premièrement, j'entends Albert le Grand qui dit que ce n'est pas sans raison que notre divine Marie, qui veut dire illuminée, illuminatrice et illuminante, est revêtue du soleil éternel, et que la lune est sous ses pieds ; car elle est remplie, dit cet illustre Docteur, de dix sortes de lumières[4] :

Premièrement, des lumières qu'elle a acquises par la

1. *Eccli.* XLIII, 2, 5.

2. *Eccli.* XXIV, 6. — 3. Liv. I, chap. 1, sect. 1.

4. « Illuminatio per lectionem Scripturæ collecta ; illuminatio studio rationis inventa ; illuminatio contemplationis oculo percepta ; illuminatio familiaribus apparitionibus Angelorum Cordi Virginis invecta ; illuminatio crebris Dei revelationibus clara ; illuminatio

force de la raison, qui était très épurée en elle, n'ayant jamais été obscurcie par les ténèbres du péché.

Secondement, des lumières que la lecture des saints Livres lui a données.

En troisième lieu, des lumières dont son esprit a été éclairé par sa très sublime contemplation.

En quatrième lieu, des lumières dont son Cœur a été rempli par la conversation familière qu'elle avait souvent avec les Anges.

En cinquième lieu, des lumières qu'elle recevait de Dieu immédiatement.

En sixième lieu, des lumières qu'elle recevait par le goût et par l'expérience continuelle qu'elle avait des choses divines.

En septième lieu, des lumières que la salutation et les paroles de l'Archange saint Gabriel répandirent dans son âme.

En huitième lieu, des lumières qui lui furent données par la venue du Saint-Esprit en elle, au bienheureux moment de l'Incarnation.

En neuvième lieu, des clartés merveilleuses dont le Père des lumières remplit son Cœur, lorsqu'il la revêtit de sa divine vertu, pour former en ses sacrées entrailles celui qui est la lumière éternelle.

En dixième lieu, des lumières inconcevables dont elle a été comblée, lorsque toute la plénitude de la Divinité a fait sa demeure en son corps l'espace de neuf mois, et en son Cœur continuellement.

A ces dix sortes de lumières j'en ajoute une onzième et une douzième.

per haustum divinæ dulcedinis, et gustum, et experimentum certissimum infusa, quando gustavit et vidit quia bona est negociatio ejus ; illuminatio per salutationem et doctrinam Gabrielis infusa ; illuminatio specialiter per adventum Spiritus sancti et virtutis Altissimi supersplendide donata ; et tandem illuminatio per inhabitationem totius divinitatis in eam corporaliter superimpleta, ut vere amicta sit sole, et luna sub pedibus ejus. » *In cap.* 1 *Lucæ.*

L'onzième est celle dont son esprit a été éclairé, par la communication continuelle qu'elle a eue avec son Fils bien aimé, durant tout le cours de sa vie mortelle sur la terre, et depuis sa résurrection jusqu'à son ascension dans le ciel.

La douzième comprend toutes les lumières ineffables dont elle a été remplie par la venue du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, mais d'une manière incompréhensible à tout autre esprit et indicible à toute langue.

Le soleil est le principe de la vie végétative, sensitive, et animale de ce monde visible. Le Cœur de la sacro-sainte Vierge est la source de la vie de trois grands mondes : Car premièrement, nous avons déjà vu ailleurs [1] qu'il est la source de la vie d'une Mère de Dieu, qui est un monde beaucoup plus rempli de choses grandes et merveilleuses que n'est pas ce monde qui paraît à nos yeux.

Mais j'ajouterai ici qu'il est la source de trois vies différentes, qui se trouvent en cette divine Mère ; à savoir : de la vie humaine et naturelle dont son corps était vivant pendant qu'elle était sur la terre ; de la vie spirituelle et surnaturelle que son âme possédait alors ; et de la vie glorieuse et éternelle dont son corps et son âme jouissent dans le ciel. Car, comme tout le monde demeure d'accord que le cœur est le principe de la vie du corps, aussi faut-il avouer qu'il est l'origine de la vie de l'âme, tant en la terre qu'au ciel, puisqu'il est la source de l'amour et de la charité, qui sont la vraie vie d'une âme chrétienne dans le temps et dans l'éternité.

Secondement, le Cœur de la Mère de Dieu est le principe de la vie d'un second monde, qui est infiniment plus admirable que le précédent. Quel est ce monde ? C'est l'Homme-Dieu, rempli d'une immensité de raretés et de

1. Livre I, ch. 4, sect. 5.

merveilles. Or cet Homme-Dieu est le Fils de Marie, et par conséquent le Cœur de Marie est la source de sa vie, puisque, comme il a été dit ailleurs [1], le cœur de la mère n'est pas moins le principe de la vie de son enfant que de la sienne propre.

En troisième lieu, le Cœur de la Mère du Sauveur est l'origine de la vie d'un troisième monde, qui est composé de tous les vrais enfants de Dieu qui sont vivants de la vie de la grâce en la terre, et de la vie de la gloire dans le ciel. Car, après Dieu, ils tiennent l'une et l'autre vie, de la Mère de celui qui est leur chef, et dont ils sont les membres; et ils en ont l'obligation à son très saint Cœur, lequel, par sa très profonde humilité, par sa pureté virginale et par son amour très ardent, l'a rendue digne d'être la Mère de Dieu et de tous les enfants de Dieu. Saint Chrysostome a bien raison de dire que le cœur de saint Paul est : *Totius orbis cor*, « le cœur de tout le monde ». *Hinc enim*, ce dit-il, *Spiritus vitæ in omnia suppeditatus est, membrisque Christi datus* [2] : « Car c'est par le moyen de ce cœur apostolique que l'Esprit de la vraie vie a été répandu sur toutes choses, et qu'il a été donné aux membres de Jésus-Christ. » Mais combien davantage cela se peut-il et se doit-il dire du Cœur très charitable de la Reine des Apôtres? Oui, oui, c'est le cœur de tout l'univers, c'est le cœur du ciel et de la terre, c'est le cœur de l'Église militante, souffrante et triomphante; puisque le Saint-Esprit nous fait chanter : *Vitam datam per Virginem, gentes redemptæ plaudite* : « O toutes les nations qui avez été rachetées par le précieux sang de Jésus, réjouissez-vous, donnez louange à votre Rédempteur et à sa glorieuse Mère! Vous étiez condamnés à la mort éternelle, mais le Fils de Marie vous en a délivrés, et la Mère de Jésus vous a redonné la vie, et la vie éternelle, en vous

1. Livre, I, ch. 3, sect. 5.
2. *S. Chyrsost. in cap.* 16. *Epist. ad Rom.* homil. 23.

donnant son Fils qui est la vie essentielle et la source de toute vie. »

O Mère de vie, que votre divin Époux, le Saint-Esprit, a prononcé une belle vérité, quand il a dit, par la bouche de l'un de vos plus signalés serviteurs, saint Jean Damascène, que vous êtes *thesaurus vitæ*[1], « le trésor de la vie. » Mais cet éloge appartient premièrement et principalement à votre très digne Cœur. Car c'est le trésor de toute sorte de vie. C'est le trésor de la vie d'un Homme-Dieu ; c'est le trésor de la vie d'une Mère de Dieu, de sa vie corporelle, de sa vie spirituelle, de sa vie éternelle ; c'est le trésor de la vie des enfants de Dieu, de la vie sainte de leurs âmes pendant qu'ils sont en la terre, et de la vie bienheureuse de leurs âmes et de leurs corps quand ils seront au ciel après la résurrection. Oh ! qu'il est bien vrai que le soleil, tout brillant et éclatant qu'il est de lumière et de beauté, n'est pourtant qu'une ombre très obscure du Cœur de la Reine du ciel ; puisque celui-là est le principe seulement d'une vie terrestre, animale et mortelle, et que celui-ci est la source d'une vie céleste, divine et immortelle.

Le soleil est en perpétuel mouvement depuis sa création[2], et sa course est si prompte que, selon la supputation des mathématiciens, il fait en chaque heure plus d'un million de lieues. Aussi le Cœur sacré de la Mère de belle dilection a toujours été, depuis le moment de son immaculée Conception, dans un mouvement continuel d'amour vers Dieu et de charité vers le prochain ; et pendant que cet admirable Soleil a été en la terre, il a couru ou plutôt volé avec tant de vitesse dans les voies de la sainteté, que la vitesse du soleil matériel n'est qu'une ombre et

1. S. Joan. Damasc. *de Beatæ Mariæ Assumpt.*

2. Comme la terre, qu'il entraîne dans son orbite avec ses satellites, le soleil a un double mouvement de rotation ; l'un sur lui-même, qui s'opère en 25 jours et 5 heures ; l'autre vers l'une des étoiles (l'étoile μ) de la constellation dite l'*Hercule*.

une figure de celle-là. Car notre divin Soleil a plus fait de chemin incomparablement, en la course mystique et surnaturelle qu'il a faite dans le monde de la grâce, que le soleil qui tourne alentour de ce monde visible ne fait pas en la sienne, comme nous le ferons voir plus amplement en un autre lieu.

La divine Parole nous apprend que le soleil est le tabernacle de Dieu : *In sole posuit tabernaculum suum* [1]. Mais combien davantage cela est-il vrai du Cœur de la très précieuse Vierge ? Aussi saint Ambroise explique d'elle ces paroles, qu'il faut appliquer spécialement à son Cœur, dans lequel Dieu fait sa demeure beaucoup plus glorieusement et opère choses infiniment plus grandes que dans le soleil. J'entends le Père éternel qui dit que le trône de son Fils est comme un soleil devant sa face : *Thronus ejus sicut sol in conspectu meo* [2]. Or quel est ce trône du Fils de Dieu, sinon le Cœur de sa très chère Mère, ainsi qu'il a déjà été dit ci-dessus, et qu'il sera encore dit plus amplement ci-après, lequel par conséquent est ce Soleil toujours brillant devant la face du Père des lumières ?

Le soleil matériel répand sa lumière, sa chaleur et ses influences sur toutes les choses corporelles qui sont en la terre ; mais ce Soleil mystique répand ses saintes lumières, ses divines chaleurs et ses célestes influences partout, dans le ciel et dans la terre, sur les hommes et sur les Anges : *Non est qui se abscondat a calore ejus* [3]. Celui-là réjouit par son aspect tous les habitants de ce monde élémentaire ; mais celui ci béatifie tout l'univers par la très grande et presque immense charité dont il est rempli au regard de toutes les créatures de Dieu : *Gaudium annuntiat universo mundo*. C'est la consolation des âmes qui souffrent dans le purgatoire. C'est la réjouissance des fidèles qui sont sur la terre. C'est la jubilation des Anges et des Saints qui sont au ciel. C'est la complaisance et

1. *Psal.* XVIII, 6. — 2. *Psal.* LXXXVIII, 38. — 3. *Psal.* XVIII, 6.

les délices de la très sainte Trinité. C'est la joie universelle de tout le monde, dit saint Germain, patriarche de Constantinople : *Commune mundi gaudium*[1]. C'est un océan inépuisable de joie, dit saint Jean Damascène : *Gaudii pelagus inexhaustum*[2].

Otez ce soleil qui éclaire le monde sensible, dit saint Bernard, *que deviendra le jour? Otez Marie, l'étoile de la mer*, ou bien ôtez le Cœur de Marie, vrai soleil du monde chrétien, qu'arrivera-t-il, sinon que nous demeurerons enveloppés dans des horribles ténèbres et ensevelis dans l'ombre de la mort ? *Tolle solem hunc, qui illuminat mundum, ubi dies ? Tolle Mariam, stellam maris, quid nisi caligo involvens, umbra mortis et densissimæ tenebræ relinquuntur*[3] ?

On dit d'un ancien astrologue qu'il avait tant de passion pour le soleil, qui était le principal objet de son étude et de sa science, qu'il voulait toujours le regarder, qu'il prit plaisir à perdre les yeux en le regardant, et qu'il se tenait bienheureux de les avoir perdus pour ce sujet. Plût à Dieu que tous les chrétiens eussent autant d'affection pour le merveilleux Soleil dont il est ici question, comme ce philosophe en avait pour cet astre dont la vue nous est commune avec les bêtes. O très bon Cœur de ma Reine, ô mon très aimable Soleil, que bienheureux sont les cœurs qui vous aiment ! Que bienheureux sont les esprits qui étudient vos excellences, et bienheureuses les langues qui les prêchent et qui les chantent ! Que bienheureux sont les yeux qui vous contemplent ! Plus ils vous contemplent, plus ils désirent vous contempler et plus ils reçoivent de lumière et de vigueur pour le faire. Il est vrai pourtant que vous les rendez aveugles, mais c'est au regard des choses de la terre et du monde, pour les rendre plus claivoyants dans les choses célestes et éternelles.

1. *Homil. de Nativ. Mariæ.* — 2. *Orat.* 2 *de dorm. Deip.*
3. S. Bern. *in Serm. de Aquæductu in Nativit. B. Mariæ.*

Heureux aveuglement, qui fait que l'on peut dire avec saint Paul : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur temporalia sunt ; quæ autem non videntur æterna sunt*[1] : « Nous n'avons point d'yeux pour les choses visibles, mais seulement pour les invisibles ; car les choses qui se voient des yeux du corps sont temporelles et passagères, mais celles qui ne se voient que des yeux de la foi sont éternelles et permanentes. »

O admirable Soleil, ô très digne Cœur de ma très honorée Mère, je me réjouis infiniment de vous voir si parfait, si lumineux et si éclatant en toutes sortes de perfections ! Grâces éternelles soient rendues par tous les cœurs et par toutes les langues des hommes et des Anges à celui qui est le Soleil essentiel et incréé, de vous avoir rendu participant en un si haut degré de ses divines qualités ! O beau Soleil, éclairez nos ténèbres, échauffez nos froideurs, dissipez les nuages et les troubles de nos esprits, embrasez nos cœurs de vos feux sacrés, répandez sans cesse vos douces influences dans nos âmes, afin que toutes les vertus chrétiennes y fleurissent, et qu'elles soient fécondes et fertiles en toutes sortes de bonnes œuvres. Faites, par votre entremise envers la divine Bonté, que nous vivions en la terre de la vie du ciel, et que nous n'y cherchions jamais aucune joie que la joie des enfants de Dieu, qui n'en veulent point d'autre que de plaire à leur très aimable Père et de suivre en toutes choses sa très adorable volonté. O divin Soleil, faites que notre cœur soit comme une glace bien polie et bien claire, et ayez agréable de vous y dépeindre et imprimer vous-même, afin qu'il porte en soi une image parfaite de votre humilité, de votre pureté, de votre soumission à la divine Volonté, de votre charité, de votre amour, de votre sainteté et de toutes vos autres vertus et perfections, et ce pour la seule gloire de celui qui ne l'a fait que pour lui-même.

1. II *Cor.* IV, 18.

CHAPITRE IV

Troisième tableau, auquel le Cœur de la très sainte Vierge est représenté comme le MILIEU DE LA TERRE, dans lequel et par lequel Dieu a opéré notre salut.

Le troisième tableau du très noble Cœur de la Reine du ciel, est ce qui est exprimé en ces paroles saintes : *Deus Rex noster operatus est salutem in* MEDIO TERRÆ[1] : « Dieu notre Roi a opéré le salut AU MILIEU DE LA TERRE. »

Quelle est cette terre, et quel est le milieu de cette terre ? Il est constant que cela ne se peut pas entendre de la terre sur laquelle nous marchons. Car, si on la considère selon ce qu'elle est en elle-même, comme elle est toute ronde en sa surface, elle n'a point d'autre milieu que son centre. Or l'enfer et la perdition sont dans le centre de la terre, selon le sentiment commun des théologiens. C'est pourquoi on ne peut pas dire que Dieu y ait opéré le salut du monde. Ces paroles donc se doivent entendre d'une autre terre que celle-là.

Aussi j'en trouve de plusieurs sortes dans les saintes Écritures, entre lesquelles j'en remarque deux principales : La première, c'est la terre que Dieu a faite au commencement du monde, et qu'il a donnée au premier homme et à ses enfants : *Terram autem dedit filiis hominum*[2]. La seconde, c'est la terre qui a été faite pour le nouvel homme, Jésus-Christ Notre-Seigneur, auquel ces paroles s'adressent : *Benedixisti, Domine*, TERRAM TUAM[3] : « Seigneur, vous avez béni VOTRE TERRE. »

La première est une terre maudite de la bouche de Dieu, à raison du péché du premier homme : *Maledicta terra in opere tuo*[4] ; terre de misère et de ténèbres, terre de

1. *Ps.* LXXIII, 12. — 2. *Ps.* CXIII, 16. — 3. *Ps.* LXXXII, 2.
4. *Genes.* III, 17.

désordre et de mort, terre d'horreur, et d'horreur éternelle. *Terra miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat*[1].

La seconde est une terre de bénédiction, terre de grâce et de lumière, terre de vie et de vie éternelle ; terre qui est plus noble, plus auguste, plus lumineuse, plus sainte que tous les cieux. Quelle est cette précieuse terre ? C'est la très sacrée Vierge, dont la première terre, considérée en l'état auquel Dieu l'avait faite et dans lequel elle était avant la malédiction du péché, est une ombre et un crayon, quoique très imparfait.

C'est cette terre dont le Saint-Esprit a parlé quand il a dit : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem*[2] : « Que la terre s'ouvre pour produire le Sauveur. » C'est la vraie terre de promission, dit saint Augustin[3], que Dieu nous avait promise longtemps auparavant par ses Prophètes, dans laquelle le Fils de Dieu est né, selon ces divines paroles : *Veritas de terra orta est*[4] : « La Vérité a pris naissance de la terre. »

C'est cette terre dans le milieu de laquelle Dieu a opéré notre salut : *Operatus est salutem in medio terræ*[5]. Car saint Jérôme et saint Bernard[6] appliquent ces paroles à la bienheureuse Vierge. Mais remarquez bien que le Saint-Esprit, qui les a prononcées par la bouche du Prophète royal, ne dit pas seulement que Dieu a opéré le salut de l'univers dans cette terre, mais *in medio terræ*, ou, selon une autre version, *in intimo terræ*, « dans le milieu, dans le cœur de cette terre » ; c'est-à-dire dans le Cœur et dans le sein de cette Vierge incomparable. Oui, c'est

1. Job, X 22. — 2. Isa. XLV, 8.

3. « Terra repromissionis sanctæ Mariæ videtur imaginem prætulisse ; in ipsa enim impletum est illud quod scriptum est : *Veritas de terra orta est*. Quomodo autem beata Maria non fuit terra repromissionis, quæ per Prophetam multo ante promissa est ? » *Serm.* 100 de Temp.

4. *Ps.* LXXXIV, 12. — 5. *Ps.* LXXIII, 12.

6. *Serm.* 2 in die Pentec.

dans le milieu de cette *bonne terre*, ou, pour mieux dire, c'est dans ce bon et très bon Cœur de Marie, Mère de Jésus, *in Corde bono et optimo*[1], que la parole increéée et éternelle, sortant du sein de Dieu pour venir sauver les hommes ici-bas, a été reçue et conservée soigneusement ; que le froment des élus, *frumentum electorum*[2], a été semé abondamment, et qu'il a produit son fruit au centuple et mille fois au centuple.

C'est ce qui est déclaré dans cette divine prophétie du Saint-Esprit, qui contient plusieurs grands et admirables mystères : *Et erit firmamentum in terra, in summis montium ; superextolletur super Libanum fructus ejus*[3] ; ou, comme le porte une autre version : *Et erit pugillus frumenti in terra, satus in summis montium ; collidetur sicut Libani fructus ejus* ; c'est-à-dire, selon la traduction de l'un des plus célèbres de nos poètes français[4], approuvée et louée de plusieurs grands Docteurs en théologie de la sacrée Faculté de Paris :

Plein poing de froment répandu,
Sur les monts aux cimes hautaines,
Croîtra tellement étendu,
Que, sous les venteuses haleines,
Sembleront ses fruits ondoyants,
Du Liban les bois verdoyants.

Car qu'est-ce, je vous prie, que ce froment répandu à plein poing, sinon le Fils unique de Dieu, le vrai froment des élus, le pain de Dieu, qui est la vie et la force du cœur de l'homme : *Panis cor hominis confirmet*[5], (à raison de quoi il est appelé *firmamentum*), que le Père éternel a répandu et répand tous les jours à pleines mains, lorsqu'il nous l'a donné avec tant d'amour par le mystère de l'Incarnation, et qu'il nous le donne continuellement

1. Luc. VIII, 15. — 2. Zach. IX, 17.
3. *Ps.* LXXI, 16. — 4. Philippe des Portes.
5. *Psal.* CIII, 15.

avec tant de bonté par la sainte Eucharistie ? Qu'est-ce que ces monts aux cimes hautaines, sinon sa très digne Mère, que le Saint-Esprit nous met devant les yeux sous le nom et la figure, non pas d'une seulement, mais de plusieurs montagnes ; parce qu'elle contient en éminence tout ce qu'il y a de plus excellent dans toutes les sacrées montagnes, c'est-à-dire dans tous les Saints, qui s'appellent dans la divine Parole : *les saintes montagnes* [1], *les montagnes de Dieu*, *les montagnes éternelles* [2] ? Et qu'est-ce que les cimes hautaines de ces monts, sinon les qualités suréminentes, les très hautes prérogatives et les perfections très sublimes de cette Dame souveraine de l'univers ?

Or c'est sur ces divins monts aux cimes hautaines, c'est dans le milieu de cette terre sainte, c'est dans le très bon Cœur de la très bonne Marie que cet adorable froment a été semé et répandu premièrement, puisqu'elle l'a reçu dans son Cœur avant que de le recevoir dans ses entrailles. Ensuite de quoi il s'est étendu par tout l'univers, sous les venteuses haleines des prédicateurs apostoliques animés du Saint-Esprit, et s'est multiplié infiniment dans tous les cœurs des véritables chrétiens.

De sorte que l'on peut dire avec vérité que Jésus est le fruit, non pas seulement du ventre, mais du Cœur de Marie ; comme aussi que tous les fidèles sont les fruits de ce même Cœur. Saint Benoît, dans un discours qu'il fit à ses religieux sur le martyre de saint Placide et de ses saints compagnons, qui étaient ses enfants spirituels, les appelle le fruit de son cœur : « J'ai toujours désiré, ce dit-il, d'offrir à Dieu tout-puissant un sacrifice du fruit de mon cœur » : *Semper optavi, ut de fructu cordis mei omnipotenti Deo sacrificium offerretur* [3]. Combien davantage peut-on dire que les véritables chrétiens sont le

1. « Fundamenta ejus in montibus sanctis. » *Psal.* LXXXVI, 1.
2. « Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis. » *Psal.* LXXV, 5.
3. Surius en la *Vie de Saint Placide.*

fruit du Cœur de leur divine Mère ? Car, comme la foi, l'humilité, la pureté, l'amour et la charité de son Cœur l'ont rendue digne d'être Mère du Fils de Dieu: aussi ces mêmes vertus de son sacré Cœur lui ont acquis la qualité de Mère de tous les enfants de Dieu. Et comme le Père éternel lui a donné le pouvoir, en la revêtant de sa divine vertu par laquelle il donne naissance à son Fils de toute éternité dans son sein adorable *: Virtus Altissimi obumbrabit tibi*[1] ; pouvoir, dis-je, de concevoir ce même Fils et dans son Cœur et dans son sein virginal : aussi il lui a donné puissance au même temps de le former et de le faire naître dans les cœurs des enfants d'Adam, et de les rendre par ce moyen membres de Jésus-Christ et enfants de Dieu. Et comme elle a conçu et porté et portera éternellement son Fils Jésus dans son Cœur, elle a conçu pareillement, elle a porté et elle portera à jamais dans ce même Cœur tous les saints membres de ce divin Chef, comme ses enfants bien-aimés et comme le fruit de son Cœur maternel, dont elle fait une oblation continuelle et un sacrifice perpétuel à la divine Majesté.

C'est ainsi que cette *bonne terre* a fait fructifier le grain de froment qui est tombé en elle, et qui y a été mortifié et comme anéanti pour ne demeurer pas seul, mais pour en produire un nombre innombrable d'autres[2]. C'est ainsi que ce très bon Cœur a rendu son fruit cent mille fois au centuple. C'est ainsi que le Roi des rois et le Dieu des dieux a opéré l'œuvre de notre salut au milieu de la terre.

1. Luc. I, 35.

2. « Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet : si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. » Joan. XII, 24, 25.

SECTION I

Suite du même sujet, touchant le troisième tableau, où l'on voit en quelle manière le Cœur de la très sacrée Vierge a coopéré au commencement et au progrès de l'œuvre de notre salut.

Ce que nous venons de dire ci-devant est très considérable et très avantageux au Cœur sacré de la Mère de Jésus. Mais voici bien davantage : c'est que ce merveilleux chef-d'œuvre du salut de tout le genre humain a été fait, non seulement dans le Cœur, mais même en quelque manière par le Cœur de cette Mère admirable.

Après que saint Jean Chrysostome a dit, parlant du cœur de saint Paul, que c'est le principe et le commencement (après Dieu s'entend) de notre salut : *Principium et elementum primarium nostræ salutis*[1], qui peut trouver mauvais si on donne cet éloge au sacré Cœur de la Mère de Dieu ? Certainement ce n'est pas sans raison et sans fondement. Car il est très vrai que non seulement elle a reçu la première dans son Cœur le Sauveur du monde, lorsqu'il est sorti du Cœur de son Père pour venir travailler en la terre à l'œuvre de la Rédemption, et qu'elle l'y a toujours conservé et conservera éternellement ; mais même que ce Cœur nonpareil, tout embrasé d'amour vers Dieu et de charité vers les hommes, a toujours coopéré avec lui dans ce grand ouvrage, tant en son commencement qu'en son progrès et en son achèvement.

Pour le commencement, il y a plus de quatre cents ans qu'un grand serviteur de la Vierge, homme très pieux et fort savant, a dit que les deux premières choses qui ont donné commencement à notre salut sont procédées

1. *In cap.* 16 *Epist. ad Rom.* homil. 23.

de son sacré Cœur : à savoir la foi et le consentement qu'elle a donné à la parole de l'Ange[1]. Car Dieu n'a point voulu accomplir le mystère de l'Incarnation que par le consentement du divin Cœur de Marie, mystère qui est le fondement de notre salut, le principe de tous les autres mystères que le Fils de Dieu a opérés pour notre rédemption, et la première source de toutes les grâces qu'il nous a acquises pour nous délivrer de l'esclavage du péché et de l'enfer, et pour nous conduire dans le ciel.

Voyons maintenant en quelle façon ce très charitable Cœur de la Mère de belle dilection a coopéré au progrès de ce grand œuvre. Je trouve qu'il y a contribué en cinq manières principales et très considérables.

Premièrement, par les soins, les vigilances et les peines continuelles que l'amour et la charité dont il était rempli faisaient prendre à cette divine Mère, pour nous conserver, nourrir et élever un Sauveur.

Secondement, par les prières très ferventes qu'elle faisait sans cesse à Dieu de tout son cœur, pour l'accomplissement de tous les desseins que cet adorable Rédempteur avait pour le salut de tout le monde.

En troisième lieu, par toutes les mortifications, humiliations et souffrances qu'elle portait, lesquelles elle offrait au Père éternel avec un amour très ardent et une charité incroyable, en union de celles de son Fils, pour la même fin pour laquelle il les endurait, c'est-à-dire pour la destruction du péché et pour la rédemption des âmes.

En quatrième lieu, par l'union très étroite qu'elle avait avec son Fils, avec lequel n'ayant qu'un Cœur, qu'une âme, qu'un esprit et qu'une volonté, elle voulait tout ce qu'il voulait, elle faisait et elle souffrait en quelque façon

1. « Ex Corde beatæ Virginis processerunt fides et consensus, per quæ duo initiata est salus mundi. » Richard. a S. Laurent. *De laud. B. M.* lib. 2, partit. 2, p. 104.

avec lui et en lui, tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il souffrait. De sorte que, lorsqu'il s'immolait en la croix pour notre salut, elle le sacrifiait aussi avec lui pour la même fin. O Marie, s'écrie saint Bernard, que vous êtes riche ! Vous êtes plus riche que toutes les créatures qui sont en la terre et au ciel ; vous êtes assez riche pour les enrichir toutes, puisque cette portion de votre substance que vous avez donnée à notre Sauveur, lorqu'il a voulu être votre Fils, est suffisante pour payer les dettes de tout le monde : *O dives in omnes, et super omnes, Maria, de cujus substantia pars assumpta, totius mundi suffecit solvere debita*[1] *!*

En cinquième lieu, le Cœur de cette glorieuse Marie a contribué à l'œuvre de notre rédemption, parce que Jésus, qui est tout ensemble et l'hostie qui a été sacrifiée pour notre salut, et le prêtre qui l'a immolée, est le fruit du Cœur de cette bienheureuse Vierge, comme il a été dit ; et que ce même Cœur est aussi et le sacrificateur qui a offert cette divine hostie, et l'autel sur lequel elle a été offerte, non pas une fois seulement, mais mille et mille fois, dans le feu sacré qui brûlait sans cesse sur cet autel ; et que le sang de cette adorable victime, qui a été répandu pour le prix de notre rachat, est une partie du sang virginal de la Mère du Rédempteur, qu'elle a donné avec tant d'amour qu'elle était prête d'en donner de très bon cœur la dernière goutte pour cette fin. *Pater redempturus humanum genus, pretium universum contulit in Mariam*, dit saint Bernard[2] : « Le Père éternel, voulant racheter le monde, a mis tout le prix de son rachat entre les mains et dans le Cœur de Marie. »

Voilà comme ce très bon Cœur a coopéré au progrès de l'œuvre de notre rédemption. Reste de voir ce qu'il a fait et ce qu'il fait continuellement pour l'achèvement de cet œuvre.

1. D. Bern. citatus a Richardo a Sancto Laur. lib. 3.
2. *Serm. in Signum magnum.*

SECTION II

Continuation du même discours sur le troisième tableau, dans lequel on voit en quelle manière le Cœur de la bienheureuse Vierge a coopéré à l'achèvement de l'œuvre de notre salut.

Le Fils de Dieu étant venu ici-bas, y étant né dans une étable et mort sur une croix, pour accomplir l'œuvre que son Père lui avait mis entre les mains : c'est-à-dire pour faire mourir le péché, pour délivrer les âmes de sa tyrannie, pour les sanctifier, pour naître, pour vivre et régner en elles, et pour y faire régner et glorifier son Père ; cet œuvre ne s'accomplit qu'à mesure que toutes ces choses s'exécutent. C'est pourquoi, comme il a un désir incompréhensible que son ouvrage s'achève, il désire aussi infiniment de détruire le péché, de sauver les âmes, de se voir vivant et régnant en elles, et d'y établir le règne de son Père. C'est à quoi il veille et travaille continuellement, tant par soi-même que par son corps mystique, qui est son Église. C'est à quoi il emploie incessamment, auprès de son Père, les prières et intercessions de toute l'Église triomphante, les soins et les vigilances de la militante, l'usage des Sacrements qu'il a établis en elle, toutes les fonctions ecclésiastiques qui s'y exercent, toutes les bonnes œuvres qui s'y font, toutes les veilles, jeûnes et mortifications qui s'y pratiquent, et toutes les sueurs et travaux des ouvriers évangéliques qui coopèrent avec lui au salut des âmes. A raison de quoi la divine Parole les appelle les aides de Dieu, *Dei adjutores*[1] ; les coopérateurs de la vérité éternelle, *Cooperatores veritatis*[2]. De sorte que tous les Anges et tous les Saints du ciel, et tous les vrais chrétiens qui sont en la terre,

1. I *Cor.* III, 9. — 2. III Joan. 8.

coopèrent avec le Sauveur, chacun selon la mesure de sa grâce et l'usage qu'il en fait, à la consommation de son œuvre : en sorte que chacun peut dire en sa manière avec saint Paul, qu'il accomplit ce qui manque à la passion et aux autres mystères du Rédempteur : parce qu'il y manque que le fruit et les effets en soient appliqués aux âmes.

Mais le sacré Cœur de la très digne Mère de Jésus coopère lui seul plus efficacement et plus avantageusement à la perfection de son ouvrage, que tous les Saints ensemble du ciel et de la terre. Il y a coopéré en la terre en cinq manières remarquables, comme nous venons de voir. Il y coopère aussi dans le ciel en cinq manières principales.

Premièrement, en ce que la haine inconcevable qu'il a contre le péché, la charité indicible qu'il a pour toutes les âmes, et l'amour très ardent dont il est embrasé au regard du Père éternel et de son Fils Jésus, animent et poussent cette divine Mère à prier sans cesse pour le renversement de la tyrannie de l'enfer, pour la délivrance des âmes qu'il tient captives, et pour l'établissement du règne de Dieu en elles.

Secondement, par le saint usage que cette même charité dont son Cœur est rempli pour les âmes, lui fait faire, en leur faveur, de plusieurs grands pouvoirs et privilèges signalés que Dieu lui a donnés, pour les aider puissamment en l'affaire de leur salut, en plusieurs manières extraordinaires que nous ne connaîtrons que dans le ciel.

En troisième lieu, par l'oblation perpétuelle qu'elle fait de tout son cœur au Père éternel, avec son Fils Jésus, des souffrances, de la mort, et de tous les états et mystères de ce même Fils, comme d'une chose sienne : ce Fils bien-aimé étant tout à elle, et elle n'étant qu'un avec lui d'esprit, de cœur, de volonté, en une manière beaucoup plus parfaite qu'elle n'était pas lorsqu'ils vivaient ensemble sur la terre.

En quatrième lieu, par l'emploi qu'elle fait, avec un

amour incroyable, du pouvoir spécial qu'elle a de former, de faire naître et de faire vivre son Fils Jésus dans les cœurs des fidèles ; formation, naissance et vie qui est le fruit principal de sa passion et de sa mort, l'accomplissement de ses desseins et la consommation de son œuvre.

O sainte Mère de Dieu, qu'il est bien vrai que le Tout-Puissant a fait par ci-devant, et fait encore tous les jours choses grandes en vous et par vous, et qu'il vous a donné des pouvoirs et des privilèges si grands et si relevés, qu'il n'y a point d'esprit capable de les concevoir, ni de langue qui les puisse exprimer : *Quis loquetur potentias Mariæ, auditas faciet omnes laudes ejus ?* « Qui pourra dire les puissances merveilleuses de l'admirable Marie, et qui aura la voix assez éloquente et assez forte pour publier et pour faire entendre par tout l'univers les louanges dont elle est digne ? »

Venons à la cinquième manière par laquelle son charitable Cœur coopère avec son Fils Jésus à la consommation de son œuvre. C'est en distribuant aux hommes avec une très grande charité les fruits de la vie, de la passion et de la mort de son Fils, c'est-à-dire les grâces et bénédictions qu'il leur a méritées durant le cours de sa vie mortelle et passible, et dont son Cœur maternel est comme le dépositaire et le gardien. Car, comme elle a conservé dans ce grand Cœur tous les mystères que son Fils a opérés ici-bas pour notre rédemption : *Maria autem conservabat omnia verba hæc in Corde suo*[1] : aussi cet adorable Rédempteur a déposé dans le Cœur de sa très chère Mère toutes les richesses qu'il a acquises et tous les biens éternels qu'il a amassés durant les trente-quatre ans de sa demeure en ce monde. *Salvator in ejus sinum omnes thesauros suos, absque mensura transfudit*, dit saint Bernard[2] : « Le Sauveur a versé à pleines mains,

1. Luc. II, 19.
2. *In deprecatione ad Virg. Mariam.*

sans mesure et sans bornes, tous ses trésors dans son sein. » Il a voulu qu'elle soit la trésorière de ses dons et de ses grâces, et a résolu de n'en donner aucune à qui que ce soit, que par son entremise, et qui ne passe par ses mains. C'est encore saint Bernard qui nous annonce cette vérité : *Nihil nos Deus habere voluit*, ce dit-il, *quod per Mariæ manus non transiret*[1].

Oui, Mère de grâce, vous êtes la trésorière de la très sainte Trinité, qui conservez en votre sein et en votre Cœur tous les trésors de Dieu, pour les distribuer aux pauvres, c'est-à-dire aux pécheurs : ce que vous faites avec une libéralité digne de votre magnificence royale, suivant l'ordre de la divine Providence et la conduite de la très sainte volonté de Dieu, qui règne en vous si parfaitement que vous êtes toute transformée en elle, voulant tout ce qu'elle veut, et ne voulant que ce qu'elle veut, au temps et en la manière qu'elle le veut. De sorte que, à proprement parler, c'est la divine Volonté qui garde en vous tous les trésors de Dieu, et c'est elle qui en fait la distribution à qui il lui plaît et en la manière qu'il lui plaît, conformément aux dispositions de nos âmes.

Toutes ces choses nous font voir clairement que, comme le très aimable Cœur de la Mère du Sauveur coopéré avec lui, en plusieurs façons, au commencement et au progrès de l'œuvre de notre salut, il coopère aussi en diverses manières à son accomplissement. C'est pourquoi, ce que saint Jean Damascène dit du ventre sacré de la Reine des Vierges, on le peut dire encore à meilleur titre de son Cœur virginal, l'appelant : *Omnium bonorum initium, medium et finem*[2], « le commencement, le milieu et la fin de toutes sortes de biens ».

De là vient que saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Damascène, saint Éphrem, saint Germain, patriarche de

1. *Serm.* 3 *de Vigil. Nat. Domini.* — 2. *Orat.* 1 *de dorm. B. Virg.*

Constantinople, saint Bernard et plusieurs autres saints Pères et signalés Docteurs l'appellent l'aide et la coopératrice, avec son Fils, de notre rédemption, la source de notre salut, l'espérance des pécheurs, la médiatrice de notre réconciliation et de notre paix avec Dieu, la rédemption des captifs, la joie et le salut du monde ; et assurent que c'est en elle, d'elle et par elle, que Dieu a refait et réparé toutes choses ; que personne n'est sauvé que par elle ; et que Dieu ne fait aucune grâce à personne que par elle. Voici leurs propres paroles :

Mater generis nostri, dit saint Augustin, *pœnam intulit mundo : Genitrix Domini nostri salutem attulit mundo. Auctrix peccati Eva : auctrix meriti Maria. Eva occidendo obfuit : Maria vivificando profuit. Illa percussit : ista sanavit*[1] : « La mère du genre humain a rempli le monde de peine et de misère : la Mère de Notre-Seigneur a apporté le salut au monde. Ève est la mère et la source du péché : Marie est la source et la Mère de la grâce. Ève nous a causé la mort : Marie nous a donné la vie. Celle-là nous a blessés : celle-ci nous a guéris. »

Tu spes unica peccatorum, dit le même saint Augustin : *per te speramus delictorum veniam ; et in te, beatissima, nostrorum est expectatio præmiorum*[2] : « Vous êtes, après Dieu s'entend, l'unique espérance des pécheurs. C'est par vous, ô Vierge très heureuse, que nous espérons obtenir de Dieu le pardon de nos péchés ; c'est par votre moyen que nous espérons recevoir les dons et les faveurs de sa divine bonté. »

Veneremur salutis auctricem[3] ; c'est saint Jérôme qui parle : « Ayons grande vénération pour celle qui est la source de notre salut. »

In vitam prodiisti, ut orbis universi saluti administram te præberes[4] ; ce sont les paroles de saint Jean Damascène :

1. *Serm.* 18 *de Sanct.* — 2. *Ibid. paulo infra.*
3. *In Epist. de Vig. Assumpt.* — 4. *Orat.* 1 *de Nat.*

« Vous êtes venue en ce monde, ô Vierge sainte, pour travailler et coopérer avec votre Fils au salut de tout l'univers. »

Écoutons saint Éphrem[1] : *Per te*, ce dit-il, *reconciliati sumus Deo. Tu captivorum redemptio, tu omnium salus. Ave, pax, gaudium et salus mundi. Ave, mediatrix gloriosissima* : « C'est par vous que nous sommes réconciliés avec Dieu ; vous êtes la rédemption des captifs ; vous êtes le salut de tous. Je vous salue, vous qui êtes la paix, la joie et le salut du monde. Je vous salue, vous qui êtes notre très glorieuse médiatrice. »

Voici saint Germain, patriarche de Constantinople, qui parle en cette façon à la Reine du ciel : *Nemo salvatur nisi per te, o Deipara ! Nemo liberatur a periculis, nisi per te, o Virgo puerpera ! Nemo cælesti aliquo munere donatur nisi per te, o Deo charissima*[2] : « Personne ne se sauve que par vous, ô Mère de Dieu ! Personne n'est délivré d'aucun péril que par vous, ô Vierge Mère ! Personne, ô la bien-aimée de Dieu, ne reçoit aucun don de sa main qui ne passe par les vôtres. »

Sicut in Eva omnes moriuntur, dit le bienheureux Amédée, *ita et in Maria omnes vivificabuntur : et sicut Evæ scelere fit mundi damnatio, ita fide Mariæ facta est orbis reparatio*[3] : « Comme tous les hommes sont morts en Ève, tous les hommes seront vivifiés en Marie ; et comme le crime d'Ève a perdu le monde, la foi de Marie l'a réparé. »

Merito in te respiciunt oculi omnis creaturæ, dit saint Bernard, *quia in te, de te, et per te benigna manus Omnipotentis quidquid creaverat recreavit*[4] : « C'est à bon droit que toutes les créatures tournent les yeux vers vous : parce que c'est en vous, c'est de vous, c'est par vous que la douce main du Tout-Puissant a refait et ré-

1. *Orat. ad B. Virg.* — 2. *Orat. de dormit. B. Mariæ Virg.*
3. B. Amadeus, *De laudib. Virgin.* homil. 7. — 4. *Serm.* 2 *de Pent.*

paré son ouvrage que le péché avait ruiné. » A raison de quoi ce même Saint l'appelle : *Gratiæ inventricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum*[1] : « L'inventrice de la grâce, la médiatrice du salut, la restauratrice des siècles. » *Quod damnavit Eva, salvavit Maria*, dit le Pape Innocent troisième[2] : « Ce qui a été perdu et damné par Ève, a été sauvé par Marie. »

Omnium salutem desideravit, quæsivit et obtinuit ; imo et salus omnium per ipsam facta est : unde et salus mundi dicta est.[3] Ce sont les paroles de Richard de Saint-Victor : « Marie a désiré, a cherché et a obtenu le salut de tous ; voire même c'est par elle que le salut de tous a été fait : c'est pourquoi elle est appelée le salut du monde. »

Ce n'est pas, dit saint Bernard, que le Sauveur ne fût lui seul plus que très suffisant pour faire l'œuvre de notre salut : *Sed congruum magis erat ut adesset nostræ reparationi sexus uterque, quorum corruptioni neuter defuisset*[4] : « Mais comme l'homme et la femme avaient été cause de notre ruine, il était convenable que l'homme et la femme coopérassent à notre réparation. » Ce qui s'est fait néanmoins d'une manière infiniment différente : l'Homme-Dieu ayant opéré notre rédemption comme cause première et souveraine, et par ses propres mérites ; et sa très sainte Mère y ayant coopéré comme cause seconde et dépendante de la première, et par les mérites de son Fils, et en la manière qui a été dite.

Je pourrais faire parler ici plusieurs autres saints Pères et illustres Docteurs sur ce même sujet. Mais cela suffit pour faire voir comme Dieu a opéré notre salut, non seulement *in medio terræ*, dans le milieu de cette terre sainte dont il est ici question, c'est-à-dire dans le sacré Cœur de Marie Mère de Jésus ; mais aussi par ce même Cœur, qui y

1. *Epist. 174 ad Canonic. Lugdun.* — 2. *Serm. 2 de Assumpt.*
3. *Cap. 26 in Cant.* — 4. *Serm. de verbis Apoc.* Signum magnum.

a coopéré avec sa divine bonté en toutes les manières susdites, ayant reçu une telle plénitude de grâce, dit le docteur angélique saint Thomas[1], qu'elle suffit pour coopérer avec son Fils au salut de tous les hommes. A raison de quoi saint Bonaventure assure que son Cœur est la source du salut universel : *Omnis salus de Corde Mariæ scaturizat*[2].

Cela étant ainsi, quelles obligations avons-nous à ce très charitable Cœur de notre très pieuse Mère ? Quelles reconnaissances lui devons-nous rendre, quelles louanges lui pouvons-nous donner, quelle fête pouvons nous célébrer en son honneur qui soit digne de son excessive charité vers nous, et de tant de faveurs que la divine Miséricorde nous a faites par son moyen ?

Mais de quel œil devons-nous regarder ce grand œuvre de notre salut, auquel cet aimable Cœur a été et est sans cesse appliqué avec tant d'amour et de bonté ? C'est l'œuvre de Dieu, par excellence : *Domine, opus tuum*[3]. C'est en cet œuvre qu'il emploie tous ses divins attributs, ses trois Personnes éternelles, toutes ses pensées, ses desseins, ses affections, ses soins, ses paroles, ses actions, tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut. C'est l'œuvre de l'Homme-Dieu, pour lequel il a employé tant de veilles, tant de sueurs, tant de travaux, tant de souffrances, et enfin toute sa vie, tout son sang, son corps, son âme, sa divinité et tout soi-même. C'est l'œuvre de la Mère de Dieu, pour lequel elle a tout fait, tout souffert, tout quitté, tout donné. C'est

1. « Magnum est in quolibet Sancto, quando habet tantum de gratia, quod sufficit ad salutem multorum ; sed quando haberet tantum, quod sufficeret ad salutem omnium hominum de mundo, hoc esset maximum, et hoc est in Christo, et in beata Virgine. » D. Thomas, *Opusc.* 8.

2. In *Psalt. B. Virg.*, ps. 79.

3. Habac. III, 1 ; Voir le développement de ces pensées dans le *Bon Confesseur*, ch. II ; Œuvres, t. IV, p. 165 sq.

un œuvre qui occupe tous les Anges et tous les Saints dans le ciel, toute l'Église triomphante, militante et souffrante. C'est l'œuvre des œuvres, c'est l'*unum necessarium*, l'affaire des affaires et notre très unique affaire, et qui est de telle conséquence, qu'il n'y va rien moins que de perdre ou de gagner un empire éternel ; que de posséder Dieu à jamais, et tous les trésors, toutes les gloires et toutes les félicités qui sont en Dieu ; ou d'en être privé éternellement, et d'être abîmé dans un gouffre d'une infinité de tourments effroyables, et qui ne finiront jamais.

Quel état donc devons-nous faire d'un œuvre si important ? Quel soin devons-nous prendre d'une affaire pour laquelle notre Sauveur et sa très sainte Mère ont tant fait de choses et tant souffert de peines ? Et cependant la plupart des mortels n'y pensent point, et n'en prennent non plus de soin que si c'était une chose de néant. O folie ! ô aveuglement ! ô cruauté des hommes contre eux-mêmes ! N'en usons pas de même ; mais entrons dans les sentiments du très saint Cœur de Jésus et de Marie au regard de cette affaire. Donnons notre cœur à l'esprit d'amour, de charité, de zèle, qui anime et qui embrase ce divin Cœur pour l'accomplissement de cet œuvre, afin de coopérer avec lui, par la ferveur de nos prières, par la sainteté de nos œuvres et en toutes les manières qu'il nous sera possible, au salut des âmes qui lui sont si chères, et spécialement au salut et à la sanctification de la nôtre, n'omettant rien de toute la diligence que nous pouvons apporter pour la rendre agréable aux yeux de la divine Majesté. Par ce moyen nous imiterons le charitable Cœur de notre sainte Mère, dans lequel et par lequel la toute-puissante main de Dieu a opéré notre salut, ainsi qu'il est déclaré par ces paroles : *Deus*, *Rex noster*, *operatus est salutem in medio terræ*[1].

1. *Ps.* LXXIII, 12.

SECTION III

Suite du même sujet, que le Cœur sacré de la bienheureuse Vierge a coopéré à notre salut en plusieurs manières.

Le Père éternel ayant dessein d'envoyer son Fils en ce monde et de le faire homme, non seulement pour sauver tous les hommes, mais aussi pour les faire dieux, il pouvait ne le point faire naître d'une Mère, en lui donnant un corps, dès le moment de son Incarnation, aussi parfait que celui qu'il donna au premier homme en sa création, et en unissant ce corps hypostatiquement à la personne de son Fils. Mais le désir infini qu'il a de nous faire paraître les merveilles de son amour, fait qu'il ne se contente pas que son Fils soit homme ; il veut aussi qu'il soit Fils de l'homme et qu'il ait une Mère sans père en la plénitude des temps, comme il a un Père sans mère dans l'éternité. Il veut non seulement élever la nature humaine au plus haut trône de la gloire, en l'unissant à la nature divine d'une union si étroite, qu'il soit également vrai de dire que Dieu est homme et que l'homme est Dieu ; mais il la veut enrichir de deux trésors incompréhensibles, en lui donnant un Homme-Dieu et une Mère de Dieu. Il veut, ô bonté inconcevable ! que nous ayons un Dieu pour notre père, un Homme-Dieu pour notre frère, et une Mère de Dieu pour notre mère.

A cette fin il choisit une Vierge toute immaculée et toute sainte de la race d'Adam, qui s'appelle Marie, fille de Joachim et d'Anne, pour l'associer avec lui dans sa divine Paternité, et la rendre Mère du même Fils dont il est Père. Il la fait participante de sa divine vertu. *Virtus altissimi obumbrabit tibi* [1], par laquelle il produit ce

1. Luc. I, 35.

même Fils de toute éternité dans son sein adorable, lui donnant le pouvoir de le faire naître dans son sein virginal d'une manière si merveilleuse et si véritable, que, comme ce Père divin dit à son Fils dans le jour de l'éternité : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* [1] : « Vous êtes mon Fils, aujourd'hui je vous ai engendré » ; cette divine Mère lui peut dire aussi, au jour de son Incarnation : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* : « Vous êtes mon Fils, aujourd'hui je vous ai donné naissance dedans moi » : votre Père adorable vous fait naître de sa divine substance dans votre génération éternelle, et je vous ai fait naître de ma propre substance dans votre génération temporelle. Vous n'avez rien en votre divinité, que vous ne l'ayez reçu de votre Père : et vous n'avez rien en votre humanité selon le corps, que vous ne le teniez de moi. Toute votre divinité est à votre Père, et toute votre humanité selon la chair est à moi.

Oui, dit saint Augustin, *Caro Christi est caro Mariæ* [2] : « La chair de Jésus Christ est la chair de Marie. » Que s'ensuit-il de là ? Écoutez, voici de merveilleuses suites :

Si la chair de Jésus est la chair de Marie, n'est-il pas vrai que les saints yeux de Jésus sont les yeux de Marie, et que les torrents de larmes que ces divins yeux ont versés pour pleurer nos péchés et pour en obtenir le pardon, sont les yeux et les larmes de Marie ?

Si la chair de Jésus est la chair de Marie, n'est-il pas vrai que les sacrées oreilles de Jésus, qui ont été remplies de tant d'injures, de blasphèmes et de malédictions pour nous délivrer des malédictions éternelles, sont les oreilles de Marie ?

Si la chair de Jésus est la chair de Marie, n'est-il pas vrai que la bouche adorable de Jésus, qui a été abreuvée de fiel et d'amertume pour nous préserver du fiel et des amertumes de l'enfer, est la bouche de Marie ?

1. *Hebr.* V, 5. — 2. *Serm.* de Assumpt. B. Mariæ Virginis, c. 5.

Si la chair de Jésus est la chair de Marie, n'est-il pas vrai que la divine langue de Jésus, qui nous a enseigné la science de salut, et qui nous a annoncé les paroles de vie et de vie éternelle, est la langue de Marie ?

Si la chair de Jésus est la chair de Marie, qui peut nier que les mains et les pieds sacrés de Jésus, qui ont été percés de gros clous, qui ont souffert des douleurs extrêmes et qui ont versé des fleuves de sang pour nous affranchir des tourments éternels, ne soient les mains et les pieds de Marie ?

Si la chair de Jésus est la chair de Marie, qui peut nier que la plaie de la lance qui a percé le côté sacré et le divin Cœur de Jésus, afin d'en tirer jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous racheter et pour nous témoigner les excès de son amour, ne soit la plaie du Cœur de Marie ?

Enfin, si la chair de Jésus est la chair de Marie, qui peut nier que toutes les plaies dont cette très sainte chair a été couverte, depuis la tête jusqu'aux pieds, toutes les douleurs qu'elle a souffertes, tout le sang qu'elle a répandu, et la mort très cruelle qu'elle a endurée, ne soient les plaies, les douleurs, le sang et la mort de Marie ? Et qui peut douter que cette divine Marie, n'ayant qu'un Cœur et qu'une volonté avec son Fils Jésus, elle n'ait offert avec lui toutes ces choses à Dieu pour la même fin pour laquelle il les lui offrait, c'est-à-dire pour notre rédemption ; et qu'ainsi elle n'ait coopéré avec lui d'une manière très excellente à l'œuvre de notre salut ?

Il est vrai que les mérites infinis des larmes, des actions, des plaies, des douleurs, du sang et de la mort du Sauveur, par lesquels il a satisfait à Dieu en rigueur de justice pour nos péchés et nous a acquis les félicités immortelles, ont tiré leur prix et leur valeur de l'union hypostatique de sa divine chair avec sa Personne adorable ; mais il est vrai aussi que, non seulement la bienheureuse Vierge nous a donné cette très sainte chair,

formée de sa substance virginale, mais aussi que, selon plusieurs grands théologiens, elle a coopéré avec les trois Personnes divines à l'union très intime qui a été faite de cette même chair avec la Personne du Verbe, au moment de l'Incarnation [1].

Après cela, ne vous étonnez pas si la sainte Église fait retentir par tout l'univers ces paroles qu'elle dit à Dieu dans une oraison qu'elle lui adresse après la naissance du Sauveur : *Deus qui salutis æternæ beatæ Mariæ Virginitate fœcunda, humano generi præmia præstitisti* : « O Dieu qui par la féconde virginité de la bienheureuse Marie, avez donné au genre humain les gloires et les félicités du salut éternel ! »

Ne vous étonnez pas aussi de ce que j'attribue principalement au très aimable Cœur de cette Mère admirable sa coopération au commencement, au progrès et à la consommation de l'œuvre très important de notre salut éternel, parce qu'elle a fait toutes les choses susdites avec un Cœur si rempli d'amour vers Dieu et si plein de charité vers nous, qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais de semblable dans tous les cœurs humains et angéliques.

O Cœur incomparable de notre divine Mère, quel esprit pourrait concevoir les obligations inénarrables que nous avons à votre très ardente charité ? Quelle langue serait suffisante de vous en remercier dignement ? Quel cœur serait capable de vous aimer et honorer à l'égal de nos obligations ? C'est ce qui ne se peut faire parfaitement que par l'esprit, par la langue et par le cœur d'un

1. « Arbitror B. Virginem et tanquam instrumentum potuisse effective influere in unionem hypostaticam, et de facto ad illam hoc modo concurrisse. Prima pars... ex dictis sufficienter probata est. Secunda pars defenditur a Granado, *De Incarnatione*, tr. 4, disp. ult., sec. 1 ; Hurtado Salmantic. *De Incarnatione*, disp. 23, tanquam probabilis ; Suario, *De Incarnat.*, d. 10, sec. 1. Eam absolute tuetur Bernal, *De Incarnat.*, disp. 19, n. 29. » Vega, *Theologia Mariana*. n. 1543.

Dieu. Que l'esprit donc, que la langue et que le cœur du Père, du Fils et du Saint-Esprit vous louent, vous bénissent et vous aiment autant que vous le méritez ; et qu'ils vous fassent louer, bénir, honorer et aimer continuellement et éternellement par toutes les créatures de l'univers !

SECTION IV

Que le Cœur sacré de la bienheureuse Vierge est le Centre du monde chrétien.

Après vous avoir fait voir, dans les sections précédentes, que le Cœur merveilleux de la Mère de Dieu nous est représenté par ces divines paroles du Saint-Esprit : *Deus Rex noster operatus est salutem* IN MEDIO TERRÆ [1], comme le *milieu de la terre*, mais d'une terre toute sainte et plus sainte que tous les cieux, dans lequel et par lequel Dieu a opéré notre salut, je veux finir ce chapitre en vous découvrant un autre mystère que je trouve dans ces mêmes paroles, IN MEDIO TERRÆ, et qui est encore à l'avantage et à la louange du très aimable Cœur de la Reine du ciel. Voici ce que c'est :

Qui dit le milieu de la terre, dit le *centre de la terre*. C'est pourquoi, la bienheureuse Vierge étant signifiée par cette terre, ainsi qu'il a été dit, et étant véritablement la terre sainte du monde saint, je veux dire du monde chrétien, du monde du nouvel homme, du monde du divin amour et de la sainte charité, ne peut-on pas dire que le milieu de cette précieuse terre, qui est son Cœur, est le centre de ce nouveau monde ? Oui, sans doute, pour trois raisons.

Premièrement, n'est-il pas vrai que, puisque chaque chose regarde son centre comme le lieu de son salut, s'il

1. *Psal.* LXXIII, 12.

faut ainsi dire, de sa conservation et de son repos ; et que le salut des hommes a été opéré dans le Cœur de Marie : tous les chrétiens la doivent regarder comme la source de leur vie après Dieu, comme la cause de leur joie, et comme le centre de leur bonheur ?

Ceci est conforme au langage des saints Pères.

Voici les paroles de saint Bernard, qui regardent voirement la personne de la sainte Vierge, mais qui peuvent être appliquées véritablement à son Cœur : *Maria mirabili proprietate terræ medium appellatur. Ad illam enim sicut ad medium, sicut ad arcam, sicut ad rerum causam, sicut ad negotium sæculorum respiciunt, et qui in cælo habitant, et qui in inferno, et qui nos præcesserunt, et nos qui sumus, et qui sequentur, et nati natorum, et qui nascentur ab illis. Illi qui sunt in cælo, ut restaurentur ; et qui in inferno ut eripiantur ; qui præcesserunt, ut prophetiæ fideles inveniantur ; qui sequuntur, ut glorificentur*[1] : « C'est avec grande raison que Marie est appelée le milieu de la terre ; car tous les habitants du ciel, et ceux qui sont en enfer, et ceux qui nous ont précédés, et nous qui sommes maintenant, et ceux qui nous suivront, et les enfants de leurs enfants et toute leur postérité, la regardent comme celle qui, après son Fils, étant médiatrice entre Dieu et les hommes, entre le chef et les membres, entre le Père et les enfants, entre l'ancien et le nouveau Testament, entre le ciel et la terre, entre la justice et la miséricorde, est comme le milieu et le centre du monde. Ils la regardent comme l'arche de Dieu, l'arche d'alliance et de paix entre Dieu et son peuple, comme la cause des bonnes choses, et comme l'ouvrage et l'affaire de tous les siècles passés et à venir. Ceux qui sont au ciel, c'est-à-dire les Anges, la regardent comme celle par laquelle les ruines que le péché a causées parmi eux doivent être réparées ; ceux qui sont en enfer,

1. *Serm.* 2. in die Pentec.

c'est-à-dire dans le purgatoire, la regardent comme celle par l'entremise de laquelle ils doivent être délivrés ; ceux qui nous ont devancés la voient comme celle en laquelle les anciennes prophéties se doivent accomplir ; ceux qui viendront après nous la considéreront comme celle par le moyen de laquelle ils pourront être un jour couronnés d'une gloire immortelle. »

Non seulement ces paroles de saint Bernard peuvent être appliquées au Cœur de la Mère de Dieu ; mais elles lui conviennent encore mieux qu'à sa personne : parce que la cause est plus noble que ses effets, et que c'est son Cœur plein d'humilité qui est, comme nous verrons ci-après, la cause et la source de toutes les qualités susdites dont elle est douée, et qui la rendent digne d'être l'objet, le refuge et comme le centre de toutes les créatures qui ont été, sont et seront en l'univers. D'où je conclus, premièrement, que ce merveilleux Cœur est le milieu et le centre du monde du nouvel homme.

Secondement, je dis qu'il est le centre de ce nouveau monde, qui est le monde du divin amour et de la sainte charité, monde tout de cœur et de dilection, qui n'a point d'autre loi que celle de la charité : parce que tous les saints amours et toutes les divines charités qui sont dans tous les cœurs des Anges et des hommes, qui aiment Dieu pour l'amour de lui-même, et qui aiment le prochain en Dieu et pour Dieu, se trouvent réunis dans le Cœur de la Mère du bel amour ainsi que dans leur centre, comme si tous les rayons du soleil venaient à se réunir dans le fond d'un beau miroir qui serait assez grand pour les réunir tous.

En troisième lieu, je vous prie de vous souvenir de ce qu a été dit dès le commencement de ce livre, que la très humble et très pure Vierge ayant ravi et attiré en soi le Cœur adorable du Père éternel, qui est son Fils, il est devenu le Cœur de son Cœur ; si bien que Jésus est le vrai Cœur de Marie. Or ce tout aimable Jésus n'est-il pas l'a-

mour et les délices, le centre et la joie du ciel et de la terre ? Et par conséquent n'est-il pas constant que le véritable Cœur de Marie, qui est Jésus, est le centre de tous les cœurs des hommes et des Anges, vers lequel ils doivent toujours être tournés pour le regarder toujours, pour y aspirer continuellement et pour y tendre incessamment ; parce que c'est le lieu de leur parfait repos et de leur souveraine félicité, hors lequel il n'y a que trouble, qu'inquiétude, qu'angoisse, que mort et qu'enfer pour eux ?

O Jésus, le vrai Cœur de Marie, tirez, emportez, ravissez nos cœurs à vous. Faites qu'ils n'aiment, qu'ils ne désirent, qu'ils ne cherchent, qu'ils ne goûtent que vous, qu'ils soupirent et qu'ils tendent sans cesse vers vous, qu'ils ne prennent aucun repos ni complaisance qu'en vous seul, qu'ils demeurent perpétuellement en vous, qu'ils soient consumés dans la fournaise ardente de votre divin Cœur, et qu'ils soient transformés en lui pour jamais !

CHAPITRE V

Quatrième tableau, dans lequel le Cœur de la Mère de Dieu est représenté comme une belle Fontaine et une Source inépuisable d'une infinité de biens.

Le quatrième tableau du bienheureux Cœur de la très bénite Vierge, c'est cette merveilleuse *Fontaine* que Dieu fit sortir de la terre au commencement du monde, dont il est parlé en ces termes au chapitre second de la Genèse : *Fons ascendebat e terra, irrigans universam superficiem terræ*[1] : « Une fontaine montait de la terre, qui arrosait toute la surface de la terre. » Car saint Bonaventure nous dit que cette fontaine figurait la très sainte

1. *Genes.* II, 6.

Vierge[1]. Mais nous pouvons dire aussi raisonnablement que c'est une figure de son Cœur, lequel est véritablement une fontaine vive dont les eaux célestes arrosent non seulement toute la terre, mais toutes les choses créées qui sont en la terre et au ciel.

Savez-vous bien que saint Chrysostome[2] compare le cœur de saint Paul à cette fontaine que Dieu fit en créant le monde, et qu'il dit que le cœur de ce divin Apôtre était une fontaine d'eau vive qui arrosait, non pas la surface de la terre, mais les âmes des hommes : *Fons exiliens, et rigans non terræ superficiem, sed animas hominum* ; et que de ce même cœur sortaient des fontaines de larmes qui coulaient nuit et jour pour le salut des pécheurs : *Fontes lacrymarum nocte ac die emanabant* ; et qu'enfin il parle ainsi de ce cœur apostolique : *Si quis cor Pauli innumerorum bonorum fontem et principium dixerit, certe non errabit* : « Quiconque dira que le cœur de saint Paul est une fontaine et une source d'un nombre innombrable de biens, certainement il ne se trompera point. »

Or si cette bouche d'or parle en cette manière du cœur d'un Apôtre, que peut-on dire, que peut-on penser du Cœur de la très digne Mère du Roi des Apôtres ? Disons hardiment et à plus juste titre que c'est une fontaine et une source d'une infinité de biens : *Innumerorum bonorum fons et principium.*

C'est la fontaine scellée de la sainte Épouse, que son divin Époux qualifie ainsi : *Fons signatus*[3] ; parce qu'elle a toujours été fermée, non seulement au monde, au démon et à toute sorte de péché, mais même aux Chérubins et aux Séraphins, en ce qui regarde la connaissance de plusieurs trésors inestimables et secrets merveilleux que Dieu a cachés dans ce Cœur et dans cette fontaine, et qui ne sont connus que de lui seul

1 « Figurata fuit per fontem quæ ascendebat de terra. » *In opusc. inscripto* Laus Virg.
2. In cap. 16 *Epist. ad Rom*, hom. 23. — 3. *Cant.* IV, 12.

Le cœur de l'homme est malin et inscrutable, dit la divine Parole ; qui le pourra connaître ? *Pravum est cor omnium et inscrutabile ; quis cognoscet illud*[1] ? Mais parlons autrement du Cœur de la Reine de tous les Saints, et disons : *Sanctum est Cor Mariæ et inscrutabile ; quis cognoscet illud ?* « Saint et impénétrable est le Cœur de Marie ; qui sera capable de le connaître » que Dieu seul, lequel y ayant enfermé tous ses trésors, y a apposé son sceau, tant afin que rien n'y entre qui ne lui soit agréable, que pour nous montrer qu'il contient des richesses si grandes, qu'il n'appartient qu'à celui qui l'a fait d'en savoir la quantité, la qualité et le prix ? *Ipse creavit in Spiritu Sancto, et vidit, et dinumeravit, et mensus est*[2] : « C'est Dieu qui l'a créé par son divin Esprit, c'est Dieu seul qui le connaît et qui sait le nombre et la mesure » des grâces qu'il a cachées dans cette fontaine scellée, de laquelle nous pouvons dire que c'est : une fontaine de lumière ; une fontaine d'eau bénite et sainte ; une fontaine d'eau vive et vivifiante ; une fontaine de lait et de miel ; une fontaine de vin ; une fontaine qui est l'origine d'une grande rivière, voire de quatre fleuves merveilleux ; une fontaine enfin qui est la source d'une infinité de biens.

1. C'est une *fontaine de lumière*, dont l'ombre et la figure nous est mise devant les yeux en la personne de la reine Esther, que le Saint-Eprit nous dépeint, dans les divines Écritures, comme une petite fontaine qui devient une grande lumière et qui est changée en un soleil : *Parvus fons in lucem, solemque conversus est*[3]. C'est cette fontaine du soleil, *fons solis*, dont il est fait mention dans les chapitres 15 et 18 du livre de Josué[4].

Oui, le Cœur de Marie, aussi bien que son Nom qui signifie illuminée et illuminatrice, et étoile de la mer, est une fontaine de lumière : puisque la sainte Église la re-

1. Jerem. XVII, 9. — 2. *Eccli.* I, 9.
3. *Esther.* X, 6. — 4. Josue, XV, 7 ; XVIII, 17.

garde et l'honore comme la porte resplendissante de la vraie lumière : *Tu porta lucis fulgida* ; et qu'elle la salue comme la porte par laquelle la lumière divine est entrée dans le monde : *Salve, porta, ex qua mundo lux est orta.* Oui, le Cœur de Marie est la fontaine du soleil, puisque Marie est la Mère du Soleil de justice, et que ce divin Soleil est le fruit du Cœur de Marie, comme il a été dit ci devant.

O prodige non jamais ouï ! ô miracle inconcevable ! qui aurait pu jamais s'imaginer qu'un soleil pût naître d'une étoile, et qu'une fontaine pût devenir la source d'un soleil, *fons solis* ?

C'est ainsi que le Cœur virginal est une fontaine de lumière.

2. C'est une *fontaine d'eau*, mais d'eau *bénite*, *sainte et précieuse.* Je parle de l'eau de tant et tant de larmes qui sont sorties de cette sacrée fontaine, pour s'unir aux larmes du Rédempteur, et pour coopérer par ce moyen avec lui à notre rédemption. Oh ! que de ruisseaux de larmes sont découlés de vos yeux colombins, Vierge sacrée, et dont votre Cœur amoureux, charitable, dévot et pitoyable a été la source ! Larmes d'amour, larmes de charité, larmes de dévotion, larmes de joie, larmes de douleur et de compassion ! Combien de fois cet amour embrasé dont votre Cœur brûlait pour un Dieu si aimable, vous a-t-il fait verser des ruisseaux de larmes, le voyant non seulement si peu aimé, mais tant haï, tant outragé, tant déshonoré par la plus grande partie des hommes, qui ont des obligations infinies de le servir ? Combien de fois votre charité enflammée pour les âmes créées à l'image de Dieu, et rachetées du sang précieux de votre Fils, vous a-t-elle fait fondre en pleurs, voyant qu'elles se perdent à millions par leur pure malice, nonobstant tout ce qu'il a fait et souffert pour les sauver ? Combien de fois les saints Anges ont-ils vu couler sur vos sacrées joues les saintes larmes d'une très sincère dévotion, dans

vos saints entretiens avec la divine Majesté : le don des larmes, qui a été accordé à tant de Saints, n'ayant pas sans doute manqué à celle qui nous assure elle-même qu'elle a possédé la plénitude de tous les dons et de toutes les grâces qui ont été communiquées à tous les Saints : *In plenitudine Sanctorum detentio mea*[1].

N'est-il pas vrai aussi, ô Mère de Jésus, que la joie dont votre Cœur a été rempli en diverses occasions, pendant que vous étiez ici-bas avec votre Fils bien-aimé, a fait sortir de vos yeux une douce pluie de larmes, mais de larmes de joie et de consolation : comme quand il s'est incarné dans vos sacrées entrailles ; quand ensuite vous avez visité votre sainte cousine Élisabeth ; quand vous l'avez vu naître en Bethléem ; quand vous l'avez vu adorer par les saints Rois ; quand vous l'avez retrouvé dans le temple au milieu des Docteurs, après l'avoir égaré durant trois jours ; quand il vous a visitée après sa résurrection ; et quand vous l'avez vu monter glorieusement dans le ciel ?

Mais, hélas ! comme les consolations que vous avez eues durant cette vie ne sont rien en comparaison des angoisses que vous y avez souffertes : aussi est-il vrai que, si les joies de votre Cœur ont fait sortir quelques larmes de vos yeux, les douleurs très amères qu'il a endurées en ont fait couler des ruisseaux et des torrents en quantité d'occasions, mais spécialement au temps de la passion et de la mort de votre très-aimé Fils. Ç'a été pour lors que vous avez porté l'effet de ces saintes paroles : *Deduc quasi torrentem lacrymas per diem et noctem* : *non des requiem tibi*, *neque taceat pupilla oculi tui*[2] : « Pleurez nuit et jour, et faites un torrent de vos larmes ; ne vous donnez point de repos, et que la prunelle de vos yeux ne se taise point, mais qu'elle parle incessamment par ses pleurs et par ses larmes. »

1. *Eccli.* XXIV, 16. — 2. *Thren.* II, 18.

Or toutes ces larmes, ces larmes d'amour, ces larmes de charité, ces larmes de dévotion, ces larmes de joie, ces larmes de douleur et de compassion, ne sont-ce pas des eaux bénites qui sont sorties de la bénite fontaine du très bon Cœur de la Mère de Jésus ? Ce n'est donc pas sans raison que nous disons que ce Cœur sacré est une fontaine d'eau bénite, sainte et précieuse.

Mais ne serions-nous pas plus déraisonnables que les bêtes, et plus cruels contre nous-mêmes que les tigres, si un tel Fils et une telle Mère ayant tant gémi et tant pleuré pour notre occasion, nous n'avions aucun sentiment ni de leurs gémissements, ni des sujets qui en ont été la cause, et si nous ne joignions point nos larmes avec leurs larmes ? Pleurons donc, mon cœur ; pleurons, mes yeux ; mais ne pleurons pas avec le monde, ni pour les choses vaines et frivoles qui le font pleurer. Pleurons avec Jésus et Marie ; pleurons comme ils ont pleuré par amour, par charité, par piété, par compassion. Pleurons pour les grands sujets pour lesquels ils ont pleuré, et qui mériteraient une mer de larmes, et une mer de larmes de sang. Pleurons de ce qu'un Dieu si grand, si bon, si adorable et si digne d'être servi, obéi et aimé, n'est plus connu ni honoré en la terre, mais qu'il est sous les pieds de presque tous les hommes ; et que, n'y ayant rien de si aimable, non seulement il n'y a rien de si peu aimé, mais même qu'il n'y a rien qui soit tant méprisé. Pleurons de ce que Notre-Seigneur Jésus est mort aujourd'hui dans la plus grande partie des âmes chrétiennes. Pleurons de ce qu'il a porté tant de travaux, qu'il a versé tant de sueurs et de larmes, qu'il a fait tant de prières, qu'il a passé par tant de jeûnes, tant de mortifications, tant d'ignominies, tant de supplices ; qu'il a répandu tant de sang, qu'il a souffert une mort si cruelle, qu'enfin son Cœur et le Cœur de sa très sainte Mère, qui ne sont qu'un Cœur, a été rempli et enivré durant l'espace de trente-quatre ans, du fiel et de l'absinthe

de tant de tristesses, de douleurs, d'angoisses, et tout cela pour sauver les hommes : et que néanmoins tout cela est rendu vain et inutile au regard non seulement des païens, des juifs et des hérétiques, mais même de la plupart des chrétiens, qui n'en font aucun usage que pour s'enfoncer plus avant dans l'abîme de la perdition. Pleurons un si étrange aveuglement, une si monstrueuse ingratitude, un si prodigieux endurcissement. Pleurons tant et tant d'âmes malheureuses qui se précipitent tous les jours dans la mort éternelle.

Enfin nous avons une infinité de sujets de fondre en larmes et d'obéir à cette voix du ciel : *Pleurez nuit et jour, et faites un torrent de vos larmes. Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*[1] : « Bienheureux ceux qui pleurent, d'autant qu'ils seront consolés » ; leur tristesse sera changée en joie, et en joie éternelle que personne ne leur pourra jamais ôter. Si nous pleurons ainsi, notre cœur par ce moyen imitera le Cœur de notre divine Mère en ce qu'il est une fontaine d'eau sainte et bénite.

3. C'est aussi une *fontaine d'eau vive*, c'est-à-dire une fontaine non seulement de lumière, comme nous avons vu ci-dessus, mais une fontaine de grâce. Et ceci ne vous doit pas surprendre, puisqu'il y a si longtemps que la Mère du Sauveur a été déclarée par la bouche d'un Archange, pleine de grâces : *Gratia plena* ; et qu'elle est appelée par l'oracle de l'Église, *Mater gratiæ*, Mère de grâce ; *Mater divinæ gratiæ*, Mère de la grâce divine. Elle est si pleine de grâce, dit le docteur angélique saint Thomas[2], qu'elle en a assez pour la répandre sur tous les hommes.

Oui, son Cœur très libéral est une fontaine d'eau vive qui répand ses eaux salutaires de tous côtés, sur les terres non seulement des bons, mais encore des méchants, à

1) Matth. V, 5. — 2. *Opusc.* 8. Voir ci-devant, page 159, note 1.

l'imitation du Cœur très bon et très miséricordieux du Père céleste, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. C'est pourquoi ce Cœur charitable de la Mère de miséricorde est appelé en un lieu, par le Saint-Esprit, la fontaine des jardins, *Fons hortorum*[1]. Et en un autre lieu il dit que c'est *une fontaine qui arrose le torrent des épines*[2]. Quels sont ces jardins, et quel est ce torrent des épines, qui sont arrosés des eaux de cette belle fontaine ?

Ces jardins sont tous les saints Ordres de l'Église dans lesquels on mène une vie vraiment chrétienne et sainte. Car ce sont des jardins délicieux pour le Fils de Dieu, qui sont pleins de ces fleurs et de ces fruits que la sainte Épouse demande quand elle dit : Appuyez-moi de fleurs, environnez-moi de fruits, parce que je languis d'amour : *Fulcite me floribus*, *stipate me malis*, *quia amore langueo*[3]. Comme aussi ces mêmes jardins sont toutes les âmes saintes, de quelque état et condition qu'elles soient, dans lesquelles le divin Époux prend ses délices parmi les belles fleurs des saintes pensées, désirs et affections dont elles sont remplies, et parmi les fruits agréables de la pratique des vertus et des bonnes œuvres.

Or ces jardins sont continuellement arrosés par les eaux de cette fontaine que le Saint-Esprit appelle pour cette cause *la fontaine des jardins*[4], selon le sentiment de plusieurs saints Docteurs, qui expliquent ces paroles de la glorieuse Vierge[5].

Et il ne faut pas penser pour cela qu'ils lui attribuent une chose qui n'appartienne qu'à Dieu. Car il est vrai que Dieu est la première et souveraine source de toutes les grâces ; mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait plusieurs

1. *Cant.* IV, 15.
2. « Fons de domo Domini egredietur, et irrigabit torrentem spinarum. » Joel, III, 18.
3. *Cant.* II, 5. — 4. « Fons hortorum. » *Cant.* IV, 15.
5. Cf. Rupert in *Cantic.*

autres fontaines de grâce, selon le témoignage de la divine Parole. Autrement ce serait en vain que le Saint-Esprit, parlant par la bouche d'un Prophète, nous aurait annoncé que nous puiserons avec joie les eaux de la grâce dans les fontaines du Sauveur. Il ne dit pas dans la fontaine, mais dans les fontaines : *Haurietis aquas in gaudio, de fontibus Salvatoris*[1]. Qui sont ces fontaines du Sauveur ? Ce sont les saints Prophètes, les saints Apôtres, les pasteurs et les prêtres de son Église, et tous ceux qu'il y a établis pour être les dispensateurs de ses diverses grâces : *Dispensatores multiformis gratiæ Dei*[2]. Mais ce sont des fontaines inférieures et dépendantes de la souveraine source, de laquelle elles empruntent et reçoivent leurs eaux pour les communiquer aux jardins, c'est-à-dire aux âmes qui sont disposées à les recevoir ; et pour les leur communiquer, non pas comme causes premières, ni comme causes physiques et efficientes ou méritoires, spécialement des grâces justifiantes et sanctifiantes, ce qui n'appartient qu'à Dieu et à l'Homme Dieu ; mais comme causes secondes, qui agissent par dépendance de la première ; comme causes morales, qui n'opèrent pas physiquement, mais moralement ; comme causes instrumentales, qui sont comme des instruments en la main de Dieu, mais instruments vivants et libres, qui coopèrent librement avec lui au salut des hommes, soit par leurs prières et leurs larmes, soit par leurs instructions et conseils, soit par l'exemple de leur vie, ou en quelque autre manière.

Or entre ces fontaines, le Cœur de la Mère de grâce est la première et la principale, mais qui a de grands avantages et privilèges par-dessus les autres. Premièrement, en ce qu'il a reçu dedans soi en plénitude toutes les eaux de la grâce, comme il a déjà été dit. Secondement, en ce que Dieu lui a donné des pouvoirs très sin-

1. Isa. XII, 3. — 2. I Pet. IV, 10.

guliers et qui n'appartiennent qu'au Cœur d'une Mère de Dieu, de les communiquer et distribuer par plusieurs voies extraordinaires qui ne sont connues que de celui qui l'a voulu honorer de ces prérogatives. Nous savons seulement, et nous l'avons ouï ci-dessus de la bouche des saints Pères, que sa divine bonté n'a jamais départi ni ne départira jamais aucune grâce ni faveur à personne, qui ne passe par les mains et par le Cœur de celle qui est la trésorière et la dispensatrice de tous ses dons. C'est pourquoi un saint et ancien Père lui parle en cette façon : *Tu vere fons uberrimus totius sanctitatis* [1] : « Vous êtes véritablement une fontaine très abondante de toute sainteté » : ce qui convient très bien à son très saint Cœur, qui pour ce sujet est appelé la fontaine des jardins, *fons hortorum* [2].

Mais il n'est pas seulement la fontaine des jardins, dont les eaux sont employées à arroser les âmes justes et saintes ; il est aussi *la fontaine du torrent des épines.* Car c'est cette fontaine dont un Prophète a prononcé cet oracle, que saint Jérôme [3] explique de la très sainte Mère de Dieu : *Fons de domo Domini egredietur, et irrigabit torrentem spinarum* [4] : « Il sortira une fontaine de la maison du Seigneur, et elle arrosera le torrent des épines. » Quelles sont ces épines, et quel est ce torrent ? Ces épines sont les hommes méchants, dont la vie est toute hérissée des épines de leurs péchés. Ce torrent c'est le monde, qui est comme un torrent impétueux, plein d'ordures et de puanteurs, qui fait beaucoup de bruit, qui passe promptement : *Mundus transit et concupiscentia ejus* [5] ; et qui entraîne avec soi la plus grande partie des hommes dans l'abîme de la perdition.

Or le Cœur de la Mère de miséricorde est si plein de

1. S. Methodius, Tyri Ep., *Orat. in Hypap. Dom.*
2. *Cant.* IV, 15.
3. In *Apolog. ad Palmachium*, adversus Jovinianum.
4. Joel, III, 18. — 5. I Joan. II, 17.

bonté, qu'il en fait même ressentir les effets au torrent des épines, ou plutôt aux épines qui sont emportées par ce torrent dans la fournaise de l'enfer pour y brûler éternellement. Car les eaux merveilleuses de cette sacrée fontaine venant à arroser ces épines mortes et infructueuses, qui ne sont bonnes qu'à brûler dans le feu éternel, elles en ressuscitent plusieurs, et même les changent en de beaux arbres qui portent ensuite quantité de bons fruits, dignes d'être servis sur la table du Roi éternel. La raison de cela est parce que les divines eaux de cette fontaine sont non seulement vivantes, mais vivifiantes.

De sorte que ce n'est pas seulement une fontaine d'eau vive, mais c'est une *fontaine de vie,* et de vie *éternelle.*

N'oyez-vous pas Notre-Seigneur qui dit que, quand l'eau de sa grâce est dans une âme, elle y devient une fontaine de vie, et de vie éternelle : *Aqua quam dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* [1] ; et que, des entrailles de ceux qui croient en lui il sortira des fleuves d'eau vive : *Qui credit in me, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ* [2]. Si cela est ainsi de toutes les âmes et de tous les cœurs qui possèdent la foi et la grâce du Sauveur, quel est le Cœur de sa divine Mère, qui est plus rempli de foi, de grâce et d'amour que tous les cœurs des fidèles ensemble, sinon une fontaine d'eau vivante et vivifiante, dont la vertu est si admirable, que non seulement elle conserve la vie en ceux qui l'ont déjà, les garantit de la mort et les rend immortels, non seulement elle fortifie les faibles et languissants, non seulement elle rend la santé aux malades, mais même elle ressuscite les morts. Car elle est de la nature des eaux miraculeuses de ce torrent dont parle le prophète Ezéchiel, qui donnent la vie à toutes les choses qu'elles touchent : *Vivent omnia ad quæ venerit torrens* [3].

1. Joan. IV, 14. — 2. Joan. VII, 38. — 3. Ezech. XLVII, 9.

4. Mais comme ce n'est pas assez de donner la vie, si on ne fournit l'aliment qui est nécessaire pour la nourrir et soutenir : aussi ce Cœur maternel est non seulement une fontaine d'eau vive et vivifiante, mais de plus c'est une *fontaine de lait*, *de miel*, *d'huile et de vin.*

De lait et de miel ; car n'oyez-vous pas le divin Époux qui lui parle ainsi : *Favus distillans labia tua*, *Sponsa; mel et lac sub lingua tua* [1] : « Vos lèvres distillent le miel, ô sainte Épouse ; le miel et le lait sont sous votre langue » ; c'est-à-dire, vos paroles sont pleines de douceur et de suavité, et par conséquent votre Cœur en est tout rempli. Car son Cœur et sa langue étant toujours d'accord, et y ayant une parfaite conformité entre ses paroles et ses sentiments, si elle a du lait et du miel dans la bouche, elle en a aussi dans le Cœur ; et elle n'en a sous la langue et sur les lèvres, que parce que son Cœur en est plein.

Aussi ne l'entendez-vous pas elle-même qui dit : *Spiritus meus super mel dulcis ; et hæreditas mea super mel et favum* [2] : « Mon esprit est plus doux que le miel, et le partage de mon Cœur c'est une mansuétude et suavité qui surpasse celle du miel. » D'où il faut conclure que son Cœur est une vraie fontaine de lait et de miel, dont les ruisseaux découlent incessamment et se répandent dans les cœurs de ses véritables enfants, pour vérifier ces divines paroles du Saint-Esprit : *Ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis, quomodo si cui mater blandiatur* [3] : « Vous serez portés aux mamelles, et on vous caressera sur les genoux, comme une mère caresse son petit enfant. » Heureux ceux qui ne mettront point empêchement à l'effet de ces paroles au regard d'eux. Heureux ceux qui ne fermeront point leurs oreilles à la voix de cette très douce Mère qui crie continuellement : *Sicut modo geniti infantes, rationabile, sine dolo lac concupis-*

1. *Cant.* IV, 11. — 2. *Eccli.* XXIV, 27. — 3. Isa. LXVI, 12.

cite, ut in eo crescatis in salutem[1] : « Désirez, mes enfants, désirez, comme enfants nouveau-nés, le lait d'intelligence et d'innocence, afin que vous croissiez peu à peu, et que vous vous fortifiiez par cette nourriture en ce qui est de votre salut. » Venez, mes très chers, venez manger de mon miel et boire de mon lait, afin que vous goûtiez et voyiez combien c'est chose douce et délicieuse de servir et aimer celui qui m'a rendue si aimable et si douce à ses enfants, et combien mon Cœur est rempli de tendresse et de suavité au regard de ceux qui m'aiment : *Ego diligentes me diligo*[2] : « J'aime ceux qui m'aiment. »

Vous voyez donc comme le Cœur de cette Mère de belle dilection est une fontaine de lait et de miel pour tous ses enfants, spécialement pour ceux qui sont encore faibles, tendres et délicats, et qui ne sont pas encore capables d'une nourriture plus solide.

5. C'est aussi une fontaine d'huile, c'est-à-dire de miséricorde pour tous les misérables. C'est encore une fontaine de vin, pour donner de la vigueur et de la force à ceux qui en ont besoin ; pour consoler ceux qui sont tristes et affligés, selon ces paroles divines : *Date vinum his qui amaro sunt animo*[3] : « Donnez du vin à ceux qui sont en amertume de cœur », pour réjouir ceux qui consolent les autres par esprit de charité, et surtout pour enivrer du vin de l'amour sacré ceux qui travaillent au salut des autres. C'est à ceux-là que cette charitable Mère tout embrasée du zèle du salut des âmes crie fortement : Venez, mes enfants, venez, les bien-aimés de mon Cœur, venez puiser dans la fontaine du Cœur de votre Mère le vin céleste de l'amour divin ; buvez-en à longs traits, il n'y peut avoir aucun excès. *Bibite et inebriamini, charissimi*[4] : « Buvez, mes très chers, et vous enivrez » de ce très pur vin, qui est le père de la virginité et de toutes les saintes vierges :

1. I Pet. II, 2. — 2. *Prov.* VIII, 17. — 3. *Prov.* XXXI, 6.
4. *Cant.* V, 1.

Vinum germinans virgines [1] ; de ce vin dont les Séraphins sont toujours ivres ; de ce vin qui a enivré les apôtres de mon Fils ; de ce vin qui l'a saintement enivré lui-même, lorsque, dans l'excès de son amour vers vous, il lui a fait oublier les grandeurs de sa divinité, et l'a réduit à s'anéantir dans les bassesses d'une crèche et dans les ignominies d'une croix. Enivrez-vous avec lui de ce vin délicieux, pour oublier et mépriser tout ce que le monde aime et estime, pour n'aimer et n'estimer rien que Dieu, et pour vous employer de toutes vos forces à établir dans les âmes le règne de son amour et de sa gloire ; et par ce moyen vous serez les enfants bien-aimés de son Cœur et du mien.

Toutes les choses susdites nous font voir que ce n'est pas sans grande raison que Dieu même, parlant à la bienheureuse Vierge dans le psaume 86, qui lui est tout appliqué par l'Église, lui dit, selon l'interprétation que saint Jérôme a faite du dernier verset de ce psaume, QUE TOUTES LES FONTAINES SONT EN ELLES, c'est-à-dire en la plus noble partie d'elle-même qui est son Cœur : *Omnes fontes mei in te* [2] ; puisque ce Cœur admirable contient en soi une fontaine d'eau vive, une fontaine de vie, une fontaine de lait, une fontaine de miel, une fontaine d'huile et une fontaine de vin, dont les ruisseaux se répandent de tous côtés en faveur des bons et des méchants, des faibles et des forts, des affligés et de ceux qui s'emploient à les consoler, des âmes qui se perdent et de ceux qui travaillent à les sauver, et généralement de toutes sortes de personnes.

C'est pourquoi tous les chrétiens, de quelque condition qu'ils soient, sont infiniment obligés d'avoir une vénération très particulière pour ce très auguste Cœur, et s'efforcer de l'honorer en toutes les manières qu'ils le peuvent selon Dieu.

1. Zach. IX, 17. — 2. D. Hieron. in *Ps.* 86.

Voici une chose bien considérable que j'ai recueillie de la vie de la Vénérable Marie Villani, fondatrice du Monastère de Sainte-Marie du divin Amour, en la ville de Naples, dont je parlerai encore ci-après [1].

C'est qu'un jour Dieu lui fit voir dans une extase le Cœur admirable de la Reine du ciel, comme le jardin des délices du souverain Monarque, duquel sourdait une fontaine très claire et très fraîche. Et elle entendit cette Reine des Anges qui invitait ses dévots à puiser et à boire des eaux de cette fontaine, leur disant : *Omnes sitientes, venite ad aquas ; et qui non habetis argentum, venite, bibite absque ulla commutatione vinum et lac* [2] : « Vous tous qui avez soif, venez boire des eaux de ma fontaine ; et vous qui n'avez point d'argent, venez et buvez de mon vin et de mon lait, sans qu'il vous en coûte rien. » O vin, s'écria pour lors cette sainte fille, qui m'enivrez du divin amour ! ô lait, qui par votre céleste sainteté me purifiez ! oh ! quand me sera-t-il permis de m'enfoncer dans votre aimable source, et non seulement m'en enivrer, mais m'y perdre et m'y noyer heureusement ? C'est ainsi qu'elle disait en aspirant, lorsque la très sainte Vierge l'ayant invitée de se désaltérer en cette très claire fontaine, elle vit une multitude innombrable d'hommes et de femmes qui, apportant leurs vaisseaux, venaient les emplir de ces claires eaux, en prenant qui plus, qui moins, selon la capacité des vases ; et elle en vit quelques-uns qui, bien qu'ils travaillassent beaucoup pour emplir leurs vaisseaux, comme ils étaient percés ou rompus, leur travail était vain, vu qu'autant qu'ils mettaient d'eau, autant il en sortait, et les Anges la recueillant à l'heure même la distribuaient à ceux qui avaient leurs vases entiers. Et elle, s'étant aussi approchée de la fontaine cristalline, se trouva entre les mains un riche vase d'or plein jusqu'au haut de ces belles eaux. Et on lui expliqua la vision, que ceux qui

1. Au liv. VIII, ch. 5, sect. 10. — 2. Isa. LV, 1.

allaient puiser de l'eau à cette fontaine étaient les dévots de Marie, qui est le canal d'où nous viennent les eaux des grâces divines et des faveurs et consolations célestes ; et que ceux qui avec des vases rompus s'efforçaient en vain de les remplir, parce qu'ils ne retenaient point l'eau, encore bien que sa source inépuisable leur en fournît abondamment, c'étaient les pécheurs, qui, se feignant dévots de la Mère de miséricorde, viennent avec leurs âmes et leurs cœurs rompus par leurs péchés, pour puiser les eaux des grâces célestes ; mais encore bien qu'on les leur accorde, ils ne peuvent les recevoir sans qu'elles se répandent par les ruptures.

Les eaux néanmoins ne se perdaient pas en terre, mais étaient recueillies par des Anges et distribuées à d'autres personnes ; parce que la bienheureuse Vierge est bien aise que ceux qui sont en grâce prient pour ceux qui sont en péché, et qu'ils s'affectionnent à sa dévotion, afin que, se relevant du péché, ils se sauvent.

SECTION UNIQUE

Continuation du même discours sur le quatrième tableau.

C'EST un grand sujet de consolation pour tous les chrétiens, de savoir qu'ils n'ont qu'une même Mère avec leur adorable chef qui est Jésus ; que cette divine Mère a tout pouvoir au ciel et en la terre ; et qu'elle a tant de bonté vers eux, que son Cœur maternel est pour eux une fontaine de lumière, une fontaine d'eau vive, une fontaine de vie éternelle, une fontaine de lait et de miel, une fontaine de vin, et de vin céleste et angélique.

Mais voici encore une autre chose digne de grande admiration, et merveilleusement avantageuse à cette miraculeuse fontaine. C'est qu'elle est la source d'un grand fleuve, qui se partage en quatre autres fleuves, lesquels

se répandent dans toutes les parties de l'univers, pour les arroser de leurs eaux vives et salutaires. Car c'est ce qui est figuré dans cette fontaine que Dieu fit naître de la terre, en la création du monde, laquelle était l'origine d'un fleuve qui en produisait quatre autres.

Quel est ce fleuve, je vous prie, qui prend sa naissance dans cette divine fontaine du Cœur de Marie ? N'est-ce pas son Fils Jésus? Oui, sans doute, puisqu'il est le fruit de son Cœur, comme nous l'avons vu ci-devant. Mais nous pouvons dire outre cela, que ce fleuve qui prend son origine dans cette fontaine, c'est la très abondante charité de ce Cœur très libéral, laquelle se partage en quatre fleuves qui arrosent tout le monde : dont le premier est un fleuve de consolation ; le second, un fleuve de sanctification ; le troisième, un fleuve de compassion et de justification ; le quatrième, un fleuve de joie et de glorification.

Le premier est pour les âmes de l'Église souffrante, auxquelles la charité incroyable du Cœur pitoyable de la Mère de Dieu procure plusieurs consolations et soulagements, et leur délivrance même, ne sortant point de leurs peines que par son entremise.

Le second est pour toutes les âmes justes et fidèles de l'Église militante, qui, par cette même charité du Cœur de leur très bonne Mère, reçoivent une infinité de lumières, de grâces et de bénédictions de la divine Bonté pour leur sanctification.

Le troisième est pour toutes les âmes infidèles qui sont en état de perdition, ce qui comprend celles de tous les païens, de tous les Juifs, de tous les hérétiques et de tous les mauvais catholiques, pour lesquelles ce Cœur très débonnaire est plein d'une miséricorde inconcevable, qui porte cette très pieuse Mère à en avoir compassion, à s'entremettre pour elles auprès de son Fils, à demander sans cesse leur conversion, à impétrer de lui beaucoup de grâces pour cette fin, et à obtenir effectivement le salut de plusieurs.

Le quatrième fleuve est pour tous les habitants de l'Église triomphante ; et c'est de celui-ci qu'il est dit : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei*[1] : « Il y a un fleuve très abondant, dont les belles eaux réjouissent la sainte cité de Dieu. » Si l'Église militante chante tous les jours, à la louange de sa très bonne Mère, qu'elle est la cause de sa joie : *Causa nostræ lætitiæ*, combien davantage la triomphante a-t-elle sujet de chanter la même chose ? Car, outre que nous allons voir tout maintenant que le Cœur de la Reine du ciel est, après Dieu, la source de toutes les gloires et félicités de tous les Saints qui y sont, l'amour inexplicable avec lequel ce Cœur de leur très douce Mère les embrasse tous en général et chacun en particulier, les comble et les enivre d'une joie incompréhensible à tout esprit, et indicible à toute langue ; spécialement ceux qui ont eu un respect et une dévotion particulière vers ce même Cœur, pendant qu'ils étaient ici-bas.

C'est ainsi que cette fontaine admirable arrose toutes les parties de l'univers de ses divines eaux, par le moyen de ces quatre fleuves. C'est ce que veulent dire deux des plus signalés serviteurs de cette grande Princesse, saint Bernard et saint Anselme.

Certainement c'est à bon droit, dit saint Bernard, que toutes les générations vous disent bienheureuse, vous qui avez engendré la vie et la gloire de toutes les générations. Car les Anges ont trouvé en vous la joie pour jamais ; les justes, la grâce ; et les pécheurs le pardon : *Ex hoc te beatam dicent omnes generationes, quæ omnibus generationibus vitam et gloriam genuisti. In te enim Angeli lætitiam, justi gratiam, peccatores veniam invenerunt in æternum*[2].

Voici les paroles de saint Anselme : C'est par votre virginale fécondité, ô Dame de l'univers, que le pécheur

1. *Ps.* XLV, 5. — 2. *Serm.* 2 in die Pentec.

est justifié, que le banni est rappelé ; le ciel, les astres, la terre, les fleurs, le jour, la nuit, et toutes les choses qui sont assujetties à la puissance de l'homme, et qui ont été créées pour son service, se réjouissent de ce que, par votre entremise, elles ont été en quelque façon ressuscitées, et douées d'une certaine nouvelle grâce qui est ineffable : *Per fœcunditatem tuam, peccator est justificatus, exul eductus ; cælum, sidera, terra, flumina, dies, nox, et quæcumque potestati humanæ vel utilitati sunt obnoxia, sese gratulantur, o Domina, per te quodammodo resuscitata, et nova quadam ineffabili gratia dotata*[1].

O Dieu, que de merveilles ! O Cœur admirable, que choses grandes doivent être dites et pensées de vous ! O fontaine de lumière, fontaine de grâce, fontaine d'eau vive et vivifiante, fontaine de lait, de miel et de vin ; fontaine, source d'un grand, voire de quatre grands fleuves ; fontaine qui êtes l'origine de tout ce qu'il y a de rare, de précieux, de désirable et d'aimable dans la Mère de Dieu, dans toute la maison de Dieu, qui est son Église, et dans l'Homme-Dieu, qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur ! Oh quel honneur, quelle vénération, quelle dévotion est due à un Cœur, qui est un abîme de grâce, de sainteté et de miracles ! Oh ! quelles louanges, quelles actions de grâces devons-nous rendre au Cœur adorable de la très sainte Trinité, le premier Roi de tous les cœurs, qui est l'exemplaire de ce saint Cœur et le principe de toutes les perfections dont il est orné, de l'avoir fait si noble, si royal, si bon, si magnifique, et de nous l'avoir donné pour nous être une fontaine inépuisable de consolation, de force, de sanctification et de toutes sortes de biens ! Grâces infinies et éternelles vous en soient rendues, ô Cœur infiniment aimable de mon Dieu, par tous les esprits et par tous les cœurs des hommes et des Anges ! Mais il y a un grand malheur, c'est que la plus

1. *In Medit.*

grande partie, même des chrétiens, ne fait aucun état de ce très grand don et de cette faveur inconcevable.

Je trouve dans votre saint Évangile[1], ô mon Jésus, qu'un jour, pendant que vous demeuriez visiblement en ce monde, comme vous alliez à pied de ville en ville et de bourgade en bourgade pour porter aux peuples la divine parole de votre Père, étant lassé et fatigué par le travail du chemin, vous vous assîtes sur une fontaine qu'on appelait la fontaine de Jacob, là où une pauvre femme s'étant rencontrée pour puiser de l'eau, vous prîtes cette occasion de la catéchiser ; et qu'entre plusieurs saintes instructions que vous lui donnâtes, vous lui dîtes que vous aviez de l'eau vive à donner, qui était telle que ceux qui en boiraient n'auraient plus jamais de soif, c'est-à-dire plus de soif des eaux empoisonnées que le monde donne à ceux qui le suivent.

Je trouve aussi, dans un autre lieu du même Évangile, que votre bonté infinie vers les hommes, allumant dans votre Cœur un désir infini de leur donner à tous de cette eau vive, vous étiez un jour dans le temple de Jérusalem au milieu d'une grande multitude, criant à haute voix et disant : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive*[2].

Ce que vous avez fait alors, mon Seigneur, vous le faites encore tous les jours. Car je vous vois, non pas sur la fontaine de Jacob, mais au milieu de cette divine fontaine dont il est ici question, et je vous entends crier incessamment : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive.* Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, fatigués et altérés dans la voie de ce monde, pleine de travaux et de misères : et venez à moi ici, c'est-à-dire à la fontaine, non pas de Jacob, mais du Cœur de ma très digne Mère, là où vous me trouverez ; car j'y ai établi ma

1. Joan. IV, 5 sq.

2. « Si quis sitit, veniat ad me et bibat. » Joan. VII, 37.

demeure pour jamais. C'est moi qui ai fait cette belle fontaine, et avec beaucoup plus d'amour vers mes enfants, que celle que j'avais faite au commencement du monde pour les enfants d'Adam.

Je l'ai faite pour vous ; je l'ai remplie d'une infinité de biens pour vous ; j'y suis pour vous ; j'y suis pour vous découvrir et pour vous distribuer les trésors immenses que j'y ai cachés. J'y suis pour vous rafraîchir, vous fortifier et vous donner une nouvelle vie par les eaux vives dont elle regorge. J'y suis pour vous repaître du lait et du miel et pour vous enivrer du vin qui en découlent. Venez donc à moi !

Il y a longtemps, mon Sauveur, que vous criez ainsi ; mais il y a peu de personnes qui ouvrent les oreilles à votre voix. Si le monde n'écoute pas le Maître, il n'entendra pas le serviteur. N'importe, permettez-moi de crier avec vous, afin que le serviteur imite son Maître.

Oh ! qui me donnera une voix assez forte pour être entendue des quatre coins de l'univers, et pour crier aux oreilles de tous les hommes qui sont au monde : *Omnes sitientes, venite ad aquas ; et qui non habetis argentum properate, venite, emite absque argento, vinum et lac*[1] : « Vous tous qui avez soif, venez boire des belles et bonnes eaux de notre miraculeuse fontaine ; et encore que vous n'ayez point d'argent, hâtez-vous pourtant, venez, et achetez sans argent du vin et du lait de cette fontaine. »

Vous qui avez soif des faux honneurs de ce monde, venez au très honorable Cœur de la Reine du ciel, et vous apprendrez, à l'exemple de ce même Cœur qui a toujours brûlé d'une soif très ardente de la gloire de son Dieu, et qui n'en a jamais eu d'autre, qu'il n'y a point de vrai honneur qu'à suivre sa divine Majesté : *Gloria magna est sequi Dominum*[2] ; et que tout autre honneur n'est que fumée, vanité et illusion.

1. Isa. LV, 1. — 2. *Eccli.* XXIII, 38.

Vous qui avez soif des richesses de la terre, venez ici, et vous y trouverez des trésors incomparables.

Vous qui avez soif des plaisirs du siècle, venez ici, et vous y trouverez les contentements des Anges, les délices de Dieu, la paix et la joie des enfants de Dieu et de la Mère de Dieu, selon cette divine promesse qui s'adresse à chaque âme fidèle : *Ecce ego declinabo super eam fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam*[1] : « Je ferai couler sur elle un fleuve de paix, et je l'inonderai d'un torrent de gloire. »

Sortez, sortez de ce sale et horrible torrent du monde, de ce torrent des épines qui vous entraîne dans le gouffre de la perdition : et venez vous perdre saintement dans les douces eaux de ce fleuve de paix et de ce torrent de délices. *Properate*, hâtez-vous, qu'est-ce que vous attendez ? Pourquoi différez-vous un seul moment ? N'est-ce point que vous craignez de faire tort à la bonté nonpareille du très adorable Cœur de Jésus, votre Dieu et votre Rédempteur, si vous vous adressez à la charité du Cœur de sa Mère ? Mais ne savez-vous pas que Marie n'est rien, et n'a rien, et ne peut rien que de Jésus, et par Jésus, et en Jésus ; et que c'est Jésus qui est tout, qui peut tout et qui fait tout en elle ? Ne savez-vous pas que c'est Jésus qui a fait le Cœur de Marie tel qu'il est, et qui a voulu en faire une fontaine de lumière, de consolation et de toutes sortes de grâces, pour tous ceux qui y auront recours dans leurs nécessités ? Ne savez-vous pas que non seulement Jésus est résidant et demeurant continuellement dans le Cœur de Marie, mais qu'il est lui-même le Cœur de Marie, le Cœur de son Cœur et l'âme de son âme ; et qu'ainsi, venir au Cœur de Marie, c'est venir à Jésus ; honorer le Cœur de Marie, c'est honorer Jésus ; invoquer le Cœur de Marie, c'est invoquer Jésus ?

Que craignez-vous donc ? N'est-ce point que vous ap-

1. Isa. LXVI, 12.

préhendez que cette Mère de grâce et d'amour ne vous rejette, à cause de vos péchés et de vos infidélités et ingratitudes continuelles au regard de son Fils et au regard d'elle ? Mais avez-vous oublié ce que tant de saints Pères vous ont annoncé ci-devant, que jamais elle n'a rebuté personne ? Et ne l'oyez-vous pas elle-même qui vous dit avec son Fils : *Eum qui venit ad me non ejiciam foras*[1] : « Je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi ? » Non, non, jamais elle n'a rejeté aucun ; ne craignez point, elle ne commencera pas par vous.

Elle ne demande qu'une chose de vous, qui est que, si vous désirez goûter les douceurs du lait et du miel, et ressentir la vertu du vin qui découle de la fontaine de son Cœur, vous renonciez entièrement à la table de l'enfer, et que vous ne preniez plus de part en la coupe des démons. Car de boire en la coupe du Seigneur et en la coupe des démons, de manger en la table de Dieu et en la table du diable, c'est chose impossible : *Non potestis calicem Domini bibere et calicem dæmoniorum ; non potestis mensæ Domini participes esse et mensæ dæmoniorum*[2]. Choisissez donc. Oh ! que le choix est aisé à faire !

Et cependant voici une chose bien étrange : Le monde ne vous offre que des miettes et des gouttes de sa table, c'est-à-dire de ses honneurs, de ses richesses et de ses plaisirs ; et il vous vend ces miettes et ces gouttes bien cher, c'est-à-dire au prix de mille peines, inquiétudes, amertumes, angoisses, et souvent au prix de votre sang et de votre vie. C'est pourquoi le Saint-Esprit vous crie : *Quare appenditis argentum non in panibus, et laborem vestrum non in saturitate*[3] ? « Pourquoi achetez-vous si cher et avec tant de travail une chose qui ne peut point rassasier votre faim, ni étancher votre soif ? » Outre cela, toutes les choses que vous vend le monde à si haut prix, ne sont que des eaux troubles et envenimées, qui non seule-

1. Joan. VI, 37. — 2. I *Cor.* X, 21, — 3. Isa. LV, 2.

ment ne peuvent pas vous désaltérer, mais qui vous empoisonnent et qui vous donnent la mort éternelle. *Quid tibi vis in via Ægypti, ut bibas aquam turbidam*[1] ? « Qu'avez-vous à faire de ces eaux troubles et sales de l'Égypte ! » Quelle satisfaction en pouvez-vous recevoir? Voici le Fils de Dieu et le Fils de Marie qui veut vous enivrer des joies inénarrables de sa maison : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ*, et vous plonger dans le torrent de ces délices éternelles : *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos*[2]. Il vous offre tous les trésors que lui-même possède, et les couronnes glorieuses d'un empire éternel. Et néanmoins vous lui tournez le dos ; vous méprisez des choses si grandes et qu'il veut vous donner gratis avec tant de bonté; vous préférez la table du diable à la table de Dieu, la coupe de l'Antéchrist à la coupe de Jésus-Christ.

O aveuglement ! ô folie ! ô chose étonnante qui doit effrayer le ciel et la terre, et qui met Dieu lui-même dans l'étonnement et le fait parler en cette façon : *Obstupescite cæli super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer. Duo mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas*[3] : « O cieux étonnez-vous de ce que je vais dire, et que vos portes tombent dans une extraordinaire désolation. Mon peuple a fait deux maux : Ils m'ont délaissé, moi qui suis la fontaine d'eau vive, et se sont fait des citernes, citernes rompues qui ne sont pas capables de contenir une goutte d'eau. »

O Seigneur Jésus, ayez pitié d'une telle misère, je vous en conjure par le très sacré Cœur de votre très sainte Mère. Donnez-nous cette eau vive dont cette bénite fontaine est remplie. Éteignez totalement dans nos cœurs la soif très pernicieuse de toutes les choses de ce monde. Allumez-y une soif très ardente de vous plaire, de vous aimer, et de mettre toutes nos délices et notre

1. Jerem. II, 18. — 2. *Psal.* XXXV, 9. — 3. Jerem. II, 13

souverain bien à suivre en tout et partout votre très adorable volonté, à l'imitation de ce divin Cœur qui n'a jamais eu d'autre contentement que celui de vous contenter, d'autre gloire que de vous glorifier, ni d'autre paradis que d'accomplir parfaitement toutes vos saintes volontés.

CHAPITRE VI

Cinquième tableau, dans lequel le Cœur de la Mère de Dieu est dépeint comme une Mer.

Le Cœur admirable de la très précieuse Vierge n'est pas seulement une fontaine, comme nous venons de voir, mais c'est une *Mer*, dont l'océan que Dieu a fait au troisième jour de la création du monde, est une belle figure, qui fait le cinquième tableau de ce très beau Cœur.

Saint Jean Chrysostome dit que le cœur de saint Paul est une mer : *Cor Pauli mare est* [1]. Mais le Saint-Esprit même donne ce nom à la très sacrée Mère de Dieu, et par conséquent à son Cœur, auquel il convient encore mieux qu'à sa personne, puisque, comme il sera montré ci-après, ce même Cœur est le principe de toutes les saintes quaités dont elle est ornée.

Oui, le Saint-Esprit nous déclare que Marie, sa très digne Épouse, est une mer. Car j'apprends de ce très humble et très savant auteur, qui, en nous découvrant les belles lumières de son esprit, dans les excellents commentaires qu'il a faits sur les psaumes, nous a voulu cacher le mérite de son nom et de sa personne [2], que cette glorieuse Vierge porte le nom de *Mer* dans les saintes Écritures, parce qu'en effet, dit-il, c'est une mer en pureté, en étendue, en utilité : En pureté et en étendue, ainsi que

1. In cap. 28 *Act. Apost.* homil. 55. — 2. Incognitus, in *Ps.* 71.

nous verrons bientôt. En utilité, d'autant que, comme la mer, dit ce saint Docteur, ne souffre point que les terres qui lui sont voisines soient stériles : aussi toutes les âmes qui s'approchent de la Mère de Dieu par une vraie dévotion, portent en abondance des fruits de bénédiction par les grâces qu'elle leur communique largement. Disons donc aussi de son Cœur, que c'est une mer pleine d'une infinité de choses grandes et prodigieuses.

La mer est une des plus rares merveilles de la toute-puissance de Dieu dans l'ordre de la nature : *Mirabiles elationes maris*[1] ; et Dieu qui est toujours admirable en tout, l'est par excellence dans la mer : *Mirabilis in altis Dominus*. Le Cœur de la divine Marie est un océan de prodiges et un abîme de miracles ; c'est un chef-d'œuvre extraordinaire de l'amour essentiel et incréé, dans lequel les effets de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté infinie éclatent plus que dans tous les cœurs des hommes et des Anges.

Qu'est-ce que la mer ? C'est l'assemblée des eaux, dit la sainte Parole, ou si vous voulez, c'est le lieu où toutes les eaux sont assemblées : *Congregentur aquæ quæ sub cælo sunt, in locum unum*[2] : « Que toutes les eaux, dit Dieu, qui sont sous le ciel, s'assemblent en un lieu. » *Et congregationes aquarum vocavit maria*, dit ensuite le texte sacré : « Et il appela l'assemblée des eaux, mers. » Et qu'est-ce que le Cœur de notre auguste Marie ? C'est le lieu où les eaux vives de toutes les grâces qui sont sorties du Cœur de Dieu, comme de leur première source, sont assemblées et réunies. Voyez-vous pas saint Jérôme qui dit : *Cæteris per partes ; Mariæ vero simul se tota infundit plenitudo gratiæ*[3] : « La grâce est partagée entre les autres Saints ; mais Marie possède toute la plénitude de la sainteté » ? C'est pourquoi saint Pierre

1. *Ps.* XCII, 4. — 2. *Genes.* I, 6.
3. S. Hiero. *Serm. de Assumpt. B. Mariæ.*

Chrysologue l'appelle *Collegium sanctitatis* [1], c'est-à-dire le lieu où toute la grâce et la sainteté est assemblée et recueillie ; et saint Bernard, *Mare admirabile gratiarum* [2], une mer prodigieuse de grâces.

Tous les fleuves qui sont en la terre se dégorgent dans la mer, dit le Saint-Esprit, et la mer n'en regorge point : *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat* [3]. De même tous les ruisseaux, tous les torrents, tous les fleuves des grâces célestes se viennent rendre dans le Cœur de la Mère de grâces, et elles y trouvent facilement place. Toutes les grâces du ciel et de la terre : *In me gratia omnis viæ et veritatis* [4] ; toutes les grâces des Anges et des hommes ; toutes les grâces des Séraphins, des Chérubins, des Trônes, des Dominations, des Vertus, des Puissances, des Principautés, des Archanges et des Anges ; toutes les grâces des saints Patriarches, des saints Prophètes, des saints Apôtres, des saints Évangélistes, des saints Disciples de Jésus, des saints Martyrs, des saints Prêtres et Lévites, des saints Confesseurs, des saints Solitaires, des saintes Vierges, des saintes Veuves, des saints Innocents, et de tous les Bienheureux qui sont au ciel, viennent fondre dans cette grande mer du Cœur très sacré de la Mère du Saint des saints ; et elle n'en regorge point, elle n'en a point trop : tant il est digne de tous les dons et de toutes les libéralités de la bonté infinie d'un Dieu, et tant il a de capacité et de disposition pour les recevoir et pour en faire tout le saint usage qui s'en peut faire à la gloire de sa divine Majesté.

Le saint corps de la glorieuse Vierge étant dans le tombeau est appelé par saint Jean Damascène un abîme de grâce : *Abyssus gratiæ* [5]. Si ce corps virginal séparé de son âme est un abîme de grâce, que faut-il dire de son Cœur vivant et animé du Saint-Esprit qui est la source

1. *Serm.* I, 46. — 2. *Serm. de B. Virg.* — 3. *Eccl.* I, 7.
4. *Eccl.* XXIV, 25. — 5. *Orat.* 2, de Dorm. Deip.

de toutes les grâces ? Oyons ce que saint Bernardin de Sienne nous en dit. Il nous annonce que tous les dons et toutes les grâces du Saint-Esprit sont descendus dans l'âme et dans le Cœur de cette divine Vierge en si grande plénitude, spécialement lorsqu'elle a conçu le Fils de Dieu en ses très pures entrailles, que c'est une mer et un abîme de grâces impénétrables et incompréhensibles à tout esprit humain et angélique : *Ad illam abyssum imperscrutabilem omnium charismatum Spiritus Sancti, quæ in beatam Virginem descenderunt in hora divinæ conceptionis, intellectus humanus vel angelicus nunquam potuit attingere.* Il n'y a que le divin entendement, celui de son Fils Jésus et le sien, qui en puissent connaître pleinement l'abondance et la perfection : *Perfectiones gratiarum quas Virgo suscepit in conceptione Filii Dei, soli intellectui divino, et Christo, et sibi comprehensibiles sunt* [1].

La mer n'est pas avare de ses eaux ; au contraire elle les communique fort volontiers à la terre par le moyen des fleuves, qui ne sortent de l'océan que pour y rentrer, et qui n'y entrent que pour en sortir derechef, afin d'arroser toute la terre de leurs eaux et de la rendre féconde en toutes sortes de fruits : *Ad locum unde exeunt flumina revertuntur, ut iterum fluant* [2]. Le Cœur de notre magnifique Reine ne retient rien de toutes les grâces qu'il reçoit de la main libérale de Dieu : il les renvoie toutes à leur première source ; et il en répand autant qu'il est nécessaire et convenable sur les terres sèches de nos cœurs, afin de les faire fructifier pour Dieu et pour l'éternité : *Ut fructificemus Deo* [3].

Oh ! que voici de belles paroles de saint Bernard sur ce sujet ! Marie, dit-il, s'est faite tout à tous. Sa très abondante charité l'a rendue redevable à toutes sortes de personnes. Elle a ouvert le sein de sa miséricorde et son

1. *Serm.* 5, de Nativ. B. Virg. cap. 12. — 2. *Eccl.* I, 7.
3. *Rom.* VII, 4.

Cœur libéral à tous, afin que tous reçoivent de sa plénitude ; que le captif en reçoive sa rédemption ; le malade, sa guérison ; le triste et l'affligé, sa consolation ; le pécheur, son pardon ; le juste, augmentation de grâce ; l'Ange, accroissement de joie ; le Fils de Dieu, la substance de la chair humaine ; enfin toute la très sainte Trinité, gloire et louange éternelle : et qu'ainsi l'amour et la charité de son Cœur se fasse ressentir et au Créateur et à toutes les créatures : *Maria omnibus omnia facta est : sapientibus et insipientibus copiosissima charitate debitricem se fecit ; omnibus misericordiæ sinum aperuit, ut de plenitudine ejus accipiant universi ; captivus, redemptionem ; æger, curationem ; tristis, consolationem ; peccator, veniam ; justus, gratiam ; Angelus, lætitiam ; Filius Dei, carnis humanæ substantiam ; denique tota Trinitas, gloriam : ut non sit qui se abscondat a calore ejus* [1].

S'il fallait prendre au pied de la lettre les paroles du saint prophète David, quand il dit que le Seigneur a fondé le rond de la terre, avec tous ses habitants, sur les eaux de la mer : *Super maria fundavit eum* [2], il ne serait pas facile de les entendre. Car le moyen [3] de concevoir que l'inconstance et l'instabilité des eaux de la mer, qui sont dans un perpétuel mouvement, soit le fondement de la terre et de tous ses habitants, vu que le même Prophète dit ailleurs que Dieu a fondé la terre sur sa propre stabilité et fermeté : *Fundasti terram super stabilitatem suam* [4]. Mais à prendre les susdites paroles : *Super maria fundavit eum*, dans un sens plus relevé et plus spirituel, il est bien aisé d'entendre que cette mer dont elles font mention, est celle dont il est ici question, c'est-à-dire la mer du Cœur auguste de notre grande Reine. Car c'est de cette mer que l'on peut dire

1. D. Bernard. *Serm. de verb. Apoc.* Signum magnum.
2. *Psal.* XXIII, 2. — 3. *Le moyen* pour *quel moyen.*
4. *Psal.* CIII, 5.

véritablement que Dieu l'a choisie pour être, après son Fils Jésus, le premier fondement du monde chrétien et de tous ses habitants, parce que notre salut ayant été opéré dans ce Cœur et par ce Cœur, en la manière qui a été dite ci-dessus, il est évident qu'après Dieu et son Fils Jésus, c'est le premier fondement du christianisme : fondement stable, solide et immuable, duquel nous ne pouvons pas nous séparer, à moins que d'encourir un péril évident d'une ruine et perdition éternelle.

Otez un des fondements principaux d'une maison, que deviendra-t-elle avec tous ceux qu'elle contient ? Otez Marie de l'Église, qui est la maison de Dieu et la demeure des enfants de Dieu, que fera-t-elle avec tous ceux qui demeurent en elle ? Que ferions-nous, misérables que nous sommes, dit très bien saint Bonaventure, que ferions-nous au milieu de la nuit ténébreuse de ce monde, si nous étions privés de cette lumineuse colonne ? *Quid nos miseri, nos obtenebrati, quid in nocte hujus sæculi faceremus, si tam luminosam columnam non haberemus*[1] ? Hélas ! que peuvent faire les misérables hérétiques et tous ceux qui n'ont point la dévotion et la confiance que tous les vrais chrétiens doivent avoir en cette très bonne et très puissante Reine, que peuvent-ils faire, dis-je, parmi toutes les vicissitudes et inconstances de ce monde, et parmi toutes les faiblesses de la fragilité humaine, n'étant point soutenus ni appuyés sur cette ferme colonne et sur ce fondement inébranlable ? Mais que ferions-nous sans le très bon Cœur de notre très bonne Mère ? quel moyen de subsister, sans les secours et assistances continuelles que nous recevons de ce Cœur maternel, qui est plein de zèle, de soin et de vigilance pour nous, et qui excite sans cesse cette très bénigne Mère à prier pour nous ? Il y a longtemps que le monde serait détruit, dit le vénérable Bède, si les prières de Marie ne le soutenaient : *Mundus*

1. *In Specul. B. Mariæ Virg.*

deletus esset, nisi per preces sanctæ Mariæ sustineretur [1]. Il y a longtemps, dit saint Fulgence, que le ciel et la terre seraient anéantis, si les intercessions de cette divine Marie ne lui servaient d'appui et de fondement : *Cœlum et terra jamdudum ruissent, si non Maria precibus sustentasset* [2].

Le Cœur donc de notre admirable Marie est une mer : et cette mer, après Jésus-Christ, est le premier fondement du monde chrétien. C'est une mer de charité et d'amour, mais d'amour fort, constant et invariable. C'est une mer plus solide que celle qui portait saint Pierre marchant sur ses eaux à pied sec. C'est une mer plus ferme que le firmament. C'est cette mer dont saint Jean parle dans les chapitres quatrième et quinzième de son Apocalypse : mer dont les eaux étaient claires, nettes et luisantes comme du verre semblable à du cristal, et enflammées comme du feu ; mer qui était devant le trône de Dieu ; mer qui portait les Saints, lesquels étaient debout sur ses ondes, chantant les louanges de Dieu, comme nous allons voir en la section suivante.

SECTION PREMIÈRE.

Le Cœur de la Mère du Sauveur est une Mer dont les eaux cristallines sont mêlées avec du feu.

J'ai vu dans le ciel, dit saint Jean au chapitre quatrième de son Apocalypse, un trône magnifique, et *devant ce trône j'ai vu une mer de verre, semblable à du cristal* [3], c'est-à-dire une mer dont les eaux étaient claires comme

1. *Serm. de S. Maria*, inter Sermones varios.

2. Lib. 4 *Mythologiarum*, quem citant Pelbartus, lib. 2, parte 2, art. 2, et Aug. Wichmans in *Sabbathismo Mariano*, cap. 13.

3. « Et in conspectu sedis (vidi) tanquam mare vitreum simile crystallo. » *Apoc.* IV, 6.

du verre et du cristal. Et au chapitre quinzième, il parle encore ainsi : J'ai vu un grand et admirable prodige dans le ciel ; c'est que j'y ai vu *une mer de verre mêlé avec du feu*[1], c'est-à-dire une mer dont les eaux claires comme du verre étaient mêlées avec du feu.

Que veut dire cela ? Quelle est cette mer prodigieuse, sinon celle dont nous venons de parler, à savoir le Cœur merveilleux de la Reine du ciel ? Nous avons vu ci-devant comme c'est un océan de grâces, dans lequel tous les fleuves de la grâce viennent fondre, et qui répand ses eaux salutaires partout l'univers ; et comme le nouveau monde, le monde saint et chrétien est fondé et établi sur cette mer. Mais voyons maintenant pourquoi le Saint-Esprit, qui a fait voir ce prodige à saint Jean, compare les eaux de cette merveilleuse mer au verre et au cristal, et quel est ce feu avec lequel elles sont mêlées.

Si nous considérons ces choses attentivement, nous trouverons d'abord que, comme le verre est l'ouvrage d'un feu temporel, et la production merveilleuse d'une fournaise ardente dans laquelle il a pris son origine et reçu sa perfection, qu'aussi le Cœur de la Mère d'amour est, entre les pures créatures, le plus excellent ouvrage de ce feu divin duquel il est dit : *Deus tuus ignis consumens est*[2] : « Ton Dieu est un feu consumant » ; qu'il a été formé dans la fournaise embrasée du Cœur adorable de la très sainte Trinité, qui est le Saint-Esprit ; que, durant le cours de cette vie, il a été éprouvé comme l'or et perfectionné dans la fournaise des tribulations ; et qu'enfin il a été consumé, comme une hostie sainte, dans le feu de l'amour céleste et de la charité divine, qui l'a transformé en soi : de sorte qu'il est tout feu et tout flamme d'amour vers Dieu, et de charité vers les enfants de Dieu.

Mais outre cela, nous verrons que le verre et le cristal

1. « Et vidi tanquam mare vitreum mixtum igne. » *Apoc.* XV, 2.
2. *Deuter.* IV, 24.

ont trois propriétés remarquables, qui représentent trois belles qualités de ce Cœur virginal.

Premièrement, un beau cristal est sans tache : ce qui représente une pureté immaculée telle qu'est la pureté du Cœur de Marie, qui n'a jamais été taché pour peu que ce soit du moindre de tous les péchés. C'est une mer qui ne souffre aucune ordure ni corruption, rejetant et éloignant de soi toute sorte d'immondice.

Secondement, le verre et le cristal est transparent, et tout exposé aux yeux de ceux qui le regardent : ce qui dénote la simplicité et sincérité, qui ne sait ce que c'est que de se cacher par finesse et feintise, par déguisement et artifice, par duplicité et hypocrisie, et qui est une des plus louables qualités d'un cœur fort et généreux. Car il n'appartient qu'à un cœur lâche et faible de dissimuler et de tromper ; mais un cœur plein de force et de générosité est toujours simple, franc et sincère. Tel est le Cœur de la glorieuse Vierge, qui peut dire beaucoup mieux que saint Paul : Notre gloire consiste au témoignage de notre conscience, qui nous dit que nous avons conversé en ce monde dans la simplicité de cœur et dans la sincérité de Dieu : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ, quod in simplicitate cordis et sinceritate Dei conversati sumus in hoc mundo*[1].

En troisième lieu, le verre et le cristal non seulement ne s'oppose point aux rayons du soleil et ne les rejette point, comme font presque toutes les choses corporelles ; mais il les reçoit en soi et en est tellement pénétré, qu'il devient tout lumineux et tout transformé en lumière. Le soleil se dépeint et s'imprime si parfaitement en lui, qu'il devient comme un autre soleil ; et même il transmet et communique la lumière qu'il reçoit en plénitude du soleil, aux lieux et aux choses qui lui sont proches. Tel est le Cœur admirable de la Mère de Dieu :

1. I *Cor.* I, 12.

Il a toujours été ouvert aux lumières célestes, il en a toujours été rempli et pénétré d'une manière merveilleuse et inexplicable.

Il a toujours été et sera éternellement comme un beau miroir de cristal, dans lequel le Soleil de justice a formé une parfaite image de soi-même. C'est pourquoi saint Jean l'a vu dans le ciel, comme une mer de verre semblable à du cristal, QUI EST IN CONSPECTU THRONI[1], *devant le trône de Dieu*, et directement exposé devant la face et à la vue de sa divine Majesté, qui ayant toujours les yeux fixés sur ce grand miroir, y dépeint et y imprime continuellement une image parfaite de soi-même et de toutes ses divines perfections.

Non seulement ce divin Soleil imprime son image dans ce très pur cristal, mais il le transforme en soi. Pour bien concevoir cette vérité, figurez-vous un grand cœur de cristal, dans lequel le soleil est enfermé. N'est-il pas vrai qu'il est tellement rempli et pénétré en tout ce qu'il est, du soleil, de la lumière du soleil, de la chaleur du soleil, de la vertu du soleil et de toutes les autres excellentes qualités du soleil, qu'il est devenu tout lumineux, tout lumière, tout transformé en soleil, tout soleil, et qu'il communique et répand partout la lumière, la chaleur, la vertu et les influences du soleil ?

Qu'est-ce que cela ? C'est une ombre seulement du Cœur de la Mère du Soleil éternel. Qu'est-ce que ce Cœur ? C'est la maison de ce divin Soleil qui a toujours été, est et sera éternellement demeurant dans ce sacré Cœur, le remplissant, l'animant, le possédant, le transformant en soi, et si parfaitement qu'il en fait un autre soleil, qui n'est pourtant que comme un même soleil avec lui, lequel répand incessamment ses rayons, sa lumière et sa chaleur par tout l'univers.

Au reste saint Jean nous déclare qu'il a vu une autre

1. « Et in conspectu sedis. » *Apoc.* IV, 6.

chose prodigieuse dans cette mer de verre, semblable à du cristal, qui est devant le trône de Dieu. C'est qu'elle est *pleine de feu, qui est mêlé*[1] avec ses très pures eaux. Grand miracle à la vérité de voir du feu au milieu d'une mer, et mêlé avec les eaux de cette mer sans s'éteindre ! Merveilleux prodige de voir l'eau et le feu s'accorder ensemble !

Que veut dire cela ? N'oyez-vous pas le Saint-Esprit qui vous dit, en ces paroles qu'il prononce à la louange de son Épouse très aimée : Un déluge d'eaux n'a point été capable d'éteindre le feu de l'amour et de la charité dans son Cœur : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem*[2]. Quelles sont ces eaux ? Ce sont les eaux des grandes tribulations dans lesquelles elle a été plongée, spécialement au temps de la passion de son Fils. C'est en ce temps-là qu'on lui a pu dire véritablement : *Magna est velut mare contritio tua*[3] : « O Mère de douleur, votre affliction est grande comme une mer » ; votre Cœur est abîmé dans un océan de peines, d'amertumes et d'angoisses.

Mais toutes les eaux de cette mer, dont nous parlerons ailleurs plus amplement, non seulement n'ont pas pu éteindre le feu très ardent de l'amour divin qui brûle dans le Cœur de Marie, mais au contraire elles n'ont servi qu'à l'enflammer et embraser davantage.

Enfin saint Jean voit les Saints qui sont établis et demeurants sur cette mer de verre semblable à du cristal ; *Stantes super mare vitreum*[4], pour nous confirmer la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise par le saint prophète David, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, à savoir qu'après Jésus-Christ, le monde chrétien qui est dans la terre et au ciel, est fondé et établi sur cette grande mer : *Super maria fundavit eum*[5].

1. « Mare vitreum mixtum igne. » *Apoc.* XV, 2.
2. *Cant.* VIII, 7. — 3. *Thren.* II, 13. — 4. *Apoc.* XV, 2.
5. *Psal.* XXIII, 2.

Je sais bien ce qui est dit ailleurs, que *l'on ne peut point mettre d'autre fondement que celui qui est posé, c'est-à-dire Jésus-Christ*[1]. Mais je n'ignore pas aussi que cela ne veut dire autre chose, sinon que Jésus-Christ est le premier et le principal fondement et la pierre angulaire, et qu'on n'en peut pas mettre d'autre en sa place, c'est-à-dire en la première place et au lieu de ce premier fondement. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait plusieurs autres fondements dépendants de celui-là. Les Prophètes et les Apôtres ne portent-ils pas cette qualité dans les Écritures ? *Superædificati super fundamentum Apostolorum et Prophetarum*[2]. Qui peut donc trouver mauvais si on l'attribue au Cœur de la Reine des Apôtres, qui a plus contribué lui seul à la fondation et à l'établissement de l'Église, par sa foi, par son humilité, par son amour, par sa charité, par son zèle et en toutes les manières qui ont été dites ci-devant, que tous les Apôtres, tous les Prophètes et tous les Saints ensemble ?

C'est donc pour cette cause que saint Jean voit les Saints sur cette mer de cristal, qui représente ce même Cœur. C'est là qu'ils ont leur établissement et qu'ils font leur demeure avec leur très adorable chef, le Fils bien-aimé de Marie, qui demeurera éternellement dans le Cœur de sa très aimable Mère. C'est là qu'ils chantent, dit saint Jean, le cantique de l'Agneau, et le cantique de Moïse, serviteur de Dieu et figure de l'Agneau par sa grande mansuétude, c'est-à-dire un cantique plein d'amour, de suavité et de joie, disant : *Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens : justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex sæculorum. Quis non timebit te, Domine, et magnificabit Nomen tuum ? Quia solus pius es ; quoniam omnes gentes venient, et adorabunt in conspectu tuo, quoniam judicia tua manifesta sunt*[3] : « Grandes et ad-

1. « Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. » I *Cor.* III, 11.
2. *Ephes.* II, 20. — 3. *Apoc.* XV, 3, 4.

mirables sont vos œuvres, ô Seigneur Dieu tout-puissant ; justes et véritables sont vos voies, ô Roi des siècles ! Qui est-ce qui ne vous craindra ? et qui est-ce qui ne magnifiera votre Nom ? parce que vous seul êtes plein de pitié et de miséricorde. Voilà pourquoi toutes les nations viendront et se prosterneront devant votre face pour vous adorer, d'autant que vous avez fait paraître manifestement vos divins jugements. »

O Jésus, faites que nous chantions avec vous, avec votre digne Mère et avec tous vos Saints, ce mystérieux cantique à la louange du très adorable Cœur de la très sainte Trinité, qui est la source de toutes les merveilles qui sont dans la mer du Cœur de votre sacrée Mère, et qui est une autre mer d'amour infiniment plus vaste, plus riche et plus admirable que celle-ci, laquelle n'est qu'une goutte de rosée à l'égard de l'immensité de ce premier et souverain océan.

C'est à cette divine mer que j'adresse maintenant ma voix et ma requête.

Audience, audience, ô grande mer d'amour ! C'est une petite goutte d'eau, c'est-à-dire le plus petit et le dernier de tous les cœurs, qui demande d'être abîmé dans vos ondes, afin de s'y perdre entièrement et de ne se retrouver jamais. O Marie, Reine de tous les cœurs consacrés à Jésus, voici cette petite goutte d'eau, ce très indigne cœur qui se présente et qui se donne à vous, pour être plongé avec le vôtre dans cet océan d'amour et de charité, et pour s'y perdre à jamais. Hélas ! vous voyez, Mère de pitié, que nous sommes ici-bas dans une mer orageuse de tribulations et de tentations qui nous assiègent de tous côtés. Qui peut subsister parmi tant de furieuses tempêtes, tant d'écueils, tant de périls, sans faire naufrage ? Jetez-donc les yeux de votre miséricorde sur nous, et que votre très pitoyable Cœur ait compassion de nous ; qu'il soit notre étoile et notre conduite ; qu'il soit notre protection et notre défense ; qu'il

soit notre appui et notre force, afin que nous puissions chanter cet autre cantique :

Ce divin Cœur est ma lumière,
C'est ma sauvegarde ordinaire.
De quoi pourrais-je avoir peur ?
C'est sa bonté qui m'appuie,
Le ferme soutien de ma vie ;
Rien ne peut ébranler mon cœur.

SECTION II

De plusieurs autres excellences de la Mer du Cœur de la bienheureuse Vierge ; et spécialement de la profondeur, hauteur, longueur et largeur de cette Mer.

Saint Chrysostome, faisant l'éloge du cœur de saint Paul, et le comparant à la mer, dit[1] que c'est une mer sur laquelle on fait voile, non pas d'une ville à une autre ville, mais de la terre au ciel ; que c'est une mer en laquelle on a toujours le vent favorable, parce qu'on y est conduit par le souffle du Saint-Esprit ; que c'est une mer en laquelle il n'y a point d'écueil, point de tempête, point de monstres, point de naufrages ; que c'est une mer plus tranquille et plus assurée que le port même ; que c'est une mer qui n'a rien de salé ni d'amer, mais qui est toute pleine de douceur et de suavité ; que c'est une mer pleine de grands trésors et de richesses immenses ; que celui qui veut entrer dans cette mer y trouvera tous les biens qui sont dans le Royaume des cieux, et qu'il pourra être roi et posséder tout le monde.

1. « Et sic non peccarit quis, si cor Pauli mare etiam ac cælum dixerit, quum ob puritatem, tum ob profunditatem. Mare est, navigantes non a civitate in civitatem, sed a terra in cælum vehens. Si quis in hoc mari navigaverit, secunda aura navigat. Non est in hoc mari ventus, sed pro vento Spiritus sanctus divinus, qui in illo navigantes animas vehit. Non est ibi procella, non est scopulus, non

Je puis dire avec beaucoup plus de raison toutes ces choses du très auguste Cœur de l'Impératrice de l'univers. Car elles lui appartiennent avec d'autant plus de droit et d'excellence, qu'il surpasse en quelque façon infiniment tout ce qu'il y a de grand et de merveilleux dans les cœurs de tous les Apôtres et de tous les Saints. Mais j'y en ajouterai encore deux, qui feront la matière principale de ce chapitre.

La première est, qu'encore qu'il soit vrai que le très bénin Cœur de la Mère de belle dilection n'ait jamais ressenti l'amertume du péché, mais qu'il ait toujours été rempli de la suavité de la grâce et de la douceur de la charité, il est pourtant vrai qu'il a été enivré de fiel et d'absinthe par une infinité d'afflictions qu'il a souffertes, dont nous parlerons en un autre endroit.

De plus, ce saint Cœur est une Mer Rouge pleine d'amertume pour les Égyptiens, c'est-à-dire pour les démons. C'est dans la mer Rouge que le roi d'Égypte a été abîmé avec toute son armée. C'est dans la Mer Rouge du Cœur de Marie, tout embrasé d'amour vers Dieu et de charité vers les hommes, que l'ennemi de Dieu et des hommes, le prince de l'enfer, avec toutes ses puissances infernales, a été submergé ; puisque c'est par l'entremise de ce même Cœur que le Fils de Marie nous a délivrés de sa tyrannie en la manière qui a été dite ci-dessus.

C'est ce qui est marqué dans le psaume 73, là où, après que le Prophète royal nous a dit que Dieu a opéré notre salut au milieu de la terre, c'est-à-dire dans le Cœur de

est bellua, sed omnia tranquilla sunt. Mare est portu tranquillius et securius, nihil habens salsum, sed purum ac dulcem laticem, sole limpidiorem et magis perspicuum. Mare est non gemmas habens vel purpuras id genus, sed his multo meliora. Qui vult in hoc pelagus descendere, non opus habet natatione vel remo, sed magna gratia ; inveniet autem in eo omnia bona quæ sunt in regno cælorum, et poterit fieri rex et totum mundum accipere. » *In Act. Apost.* homil. 55.

la très sacrée Vierge, comme nous avons vu ci-devant, il ajoute immédiatement ces paroles, qu'il adresse à sa divine Majesté, et qui se peuvent fort bien entendre de la même Vierge, à laquelle le Saint-Esprit donne tantôt le nom de terre, tantôt celui de mer, dans les divines Écritures : *Tu confirmasti in virtute tua mare : contribulasti capita draconum in aquis*[1] : « Vous avez confirmé et affermi la mer par votre divine vertu ; vous avez brisé dans ses eaux les têtes des dragons. »

Maria, dit le séraphique saint Bonaventure, *est mare amarum diabolo, et angelis ejus, per ipsam oppressis : sicut mare Rubrum amarum fuit Ægyptiis, in ipso submersis*[2] : « Marie est une mer bien amère au diable et à ses anges, qui y ont été opprimés : comme la mer Rouge a été amère aux Égyptiens, qui y ont été submergés. *O quam amarum et timendum est hoc mare Ægyptiis!* dit ce même Saint. *O quam amara et timenda est hæc Maria dæmonibus!* « Oh ! que cette mer est amère et formidable aux Égyptiens ! oh ! que cette Marie est amère et redoutable aux démons ! »

Il n'y a rien qu'ils craignent tant que cette Générale des armées du grand Dieu : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*[3] ; elle leur est beaucoup plus terrible que n'est une très puissante armée à des ennemis très faibles. Il n'y a rien qu'ils redoutent tant que cette Mère admirable et les vrais enfants de son Cœur. Car elles les loge, les porte et les conserve dans son Cœur comme dans une forteresse inexpugnable, leur disant, mais avec un amour incomparablement plus grand, ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *In cordibus nostris estis, ad commoriendum et convivendum*[4] : « Vous êtes dans mon Cœur, à la vie et à la mort. » Et ils lui répondent : *Turris fortissima, Cor tuum, o Maria, Mater amantissima. Si exurgat adver-*

1. *Psal.* LXXIII, 13. — 2. *In Spec. B. Virg.* — 3. *Cant.* VI, 3. 9.
4. II *Cor.* VII, 3.

sum nos prælium, ad illam curremus : si consistant adversum nos castra, non timebit cor nostrum. Pone nos in Corde tuo, et cujusvis manus pugnet contra nos : « Votre Cœur, ô Marie, notre très bonne Mère, c'est une tour très forte. Si le diable, le monde et la chair nous attaquent, nous nous sauverons dans cette forteresse où nous serons en sûreté. Quand toutes les armées infernales s'uniraient ensemble pour nous combattre, notre cœur ne les craindra pas. Mettez-nous dans ce Cœur maternel, ô Mère très aimable : et que toutes les puissances de la terre et de l'enfer s'arment pour nous assaillir, nous nous en moquerons. »

La seconde chose que j'ai à dire en ce chapitre, est que le Cœur de la Mère de Dieu est une mer en quelque façon immense en profondeur, en hauteur, en largeur et en longeur.

Quelle est sa profondeur, sa hauteur, sa largeur et sa longeur ? Je pourrais dire que sa profondeur, c'est sa science et sa sagesse ; que sa hauteur, c'est sa force et sa puissance ; que sa largeur, c'est sa charité universelle au regard des bons et des méchants, des amis et des ennemis ; et que sa longueur, c'est sa reconnaissance à l'égard des bienfaits qu'il a reçus de la bonté de Dieu, et sa persévérance en son amour : car ces deux choses jointes ensemble, je dis le souvenir et la reconnaissance des faveurs que la créature a reçues de celui qui l'a aimée de toute éternité, et la persévérance qu'elle doit avoir pour l'aimer éternellement, font une longueur qui est sans bornes.

Y a-t-il jamais eu un Cœur, entre les pures créatures, qui ait été si rempli de la science des Saints, de la sagesse de Dieu, et qui ait pénétré si profondément dans ses ineffables mystères, dans ses perfections incompréhensibles, dans ses œuvres merveilleuses et dans les secrets très cachés de son Cœur, comme le Cœur de celle qui est la

Mère de la Sagesse éternelle : vu spécialement qu'il a toujours été rempli, possédé, animé, éclairé et conduit par cette Sagesse incréée qui, étant le Fils de Dieu, a voulu être le Fils de Marie et le fruit de son Cœur immaculé ?

N'est-il pas vrai qu'il n'y a jamais eu de force ni de constance semblable à celle que ce Cœur très généreux a fait paraître dans l'excès des douleurs nonpareilles et des tourments inouïs qu'il a endurés au temps de la passion du Sauveur ? Et se peut-on imaginer une plus haute puissance que la puissance du Cœur qui a tout pouvoir sur le Cœur du Tout-Puissant, et auquel la toute-puissance même, s'il faut ainsi dire, ne peut rien refuser ?

Quelle largeur plus vaste et plus étendue se peut-on figurer, que celle d'un Cœur dont la charité embrasse tout ce qui est compris dans la charité immense du cœur de Dieu ?

Quel est le cœur enfin qui ait eu tant de reconnaissance, non seulement de tous les dons qu'il a reçus de la main libérale de Dieu, mais aussi de toutes les grâces que son infinie bonté a jamais départies à toutes les autres créatures ; et qui ait eu une persévérance si accomplie et une fidélité si entière au service et en l'amour de de sa divine Majesté ?

Voilà ce que je pourrais dire d'abord sur le sujet de la profondeur, de la hauteur, de la largeur et de la longueur de ce grand et merveilleux océan dont il est ici question. Mais je veux dire encore quatre autres choses très considérables sur cette même matière.

1. Je dis premièrement que la *profondeur* de cette mer, c'est l'humilité incomparable du Cœur de la Reine des Anges ; humilité si profonde, qu'encore qu'elle soit la première, la plus grande et la plus élevée en grâce, en gloire, en puissance et en dignité de toutes les créatures, et qu'elle connût fort bien les grâces suréminentes que Dieu lui faisait, elle s'abaissait néanmoins au-dessous

de toutes choses, et elle se regardait et traitait, et était bien aise d'être regardée et traitée comme la dernière, la plus vile et la plus abjecte de toutes les choses créées.

C'est pourquoi elle conservait toujours dans son Cœur ces trois dispositions auxquelles consiste la vraie humilité, à savoir : une très basse estime d'elle-même, une grande haine de l'honneur et de la louange, et un grand amour pour le mépris et l'abjection, qu'elle embrassait comme une chose qu'elle estimait lui être due, renvoyant toujours à Dieu tout honneur et toute gloire, comme à celui seul auquel elle appartient.

Le fondement et l'origine de ces trois dispositions, qui étaient fortement imprimées dans son Cœur, était la très parfaite connaissance qu'elle avait d'elle-même. Elle savait fort bien que d'elle-même elle n'était rien, et n'avait rien, et ne pouvait rien ; elle savait fort bien qu'elle était fille d'Adam, et par conséquent que, si elle n'avait été préservée, au moment de sa conception immaculée, par un miracle de la divine Bonté, elle serait tombée dans le gouffre du péché originel comme tous les autres enfants d'Adam ; et qu'en suite, ayant en soi la source de tous les crimes de la terre et de l'enfer, c'est-à-dire la corruption de ce péché d'origine, elle aurait été capable de tous les désordres imaginables.

Dans ces vues et dans ces lumières, qui étaient plus grandes et plus vives en elle qu'elles n'ont jamais été dans les plus grands Saints pendant qu'ils étaient ici-bas, elle s'humiliait davantage qu'ils n'ont jamais fait ; et par conséquent elle glorifiait plus Dieu par son humilité qu'ils n'ont jamais fait. Car quiconque s'exalte, il abaisse Dieu ; et au contraire quiconque s'abaisse, il exalte Dieu, et plus il s'abaisse, plus il exalte et glorifie son Dieu. *Accedet homo ad cor altum*, ou, selon la diction hébraïque, *ad cor profundum, et exaltabitur Deus*[1] :

1 *Ps.* LXIII, 7.

« Quand le cœur de l'homme descend par une vraie humilité dans le profond abîme de son néant, c'est alors que Dieu est beaucoup glorifié et magnifié en lui. » C'est ce qu'a fait le très humble Cœur de la Reine de l'univers, plus que tous les autres cœurs des pures créatures. A raison de quoi il a plus attiré en soi de grâces et de bénédictions, que tous les cœurs des hommes et des Anges. De là vient qu'elle est appelée *Puteus aquarum viventium*[1] : « le puits des eaux vives. » C'est le Saint-Esprit qui la nomme ainsi, tant à cause de la très profonde humilité de son Cœur, qu'à raison de la profondeur et de l'abîme impénétrable des grâces, des dons et des trésors célestes que Dieu, qui n'a point de réserve pour un cœur humble, a versés à pleines mains dans ce très humble Cœur de Marie.

Non seulement il a attiré en soi par son humilité toutes les grâces du ciel, mais la source même et l'auteur de la grâce, ainsi que nous avons dit ci-dessus. Mais nous n'avons pas dit une chose qui mérite bien d'être entendue : ce sont les paroles du grand saint Augustin, qui parle ainsi sur ce sujet à la bienheureuse Vierge[2] :

« Dites-moi je vous prie, ô la sainte Mère de tous les » Saints, comment avez-vous fait naître dans le sein de » l'Église cette belle fleur plus blanche que la neige, ce » beau lys des vallées ? Dites-moi, je vous prie, ô très

1. *Cant.* IV, 15.

2. « Dic mihi, quæso, jam Sancti sanctorum Mater, quemadmodum myrtini odoris, et nivei coloris lilium convallium... in sinu Ecclesiæ germinasti ? Dic mihi, quæso, unica Mater, quibus manibus, vel quo Deitatis articulo in utero tuo formatus est Dei Filius, cujus Deus solus est Pater ? Dic, obsecro per eum qui te fecit ut ipse fieret in te, dic (inquam) mihi, quid boni egisti, aut quantum præmium obtulisti, per quas potestates ambisti, quos patronos adhibuisti, quæ suffragia præmisisti, quo spiritu vel qua cogitatione ad hoc ut acciperes, prævenisti, ut virtus et sapientia Patris, quæ attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter, totus ubique manens, et sine ulla sui mutatione in uterum tuum veniens, ita castellum castum tui ventris incoleret, ut ingrediens non læderet, ex-

» unique Mère, par quelle main ou par quelle vertu de
» la Divinité, ce Fils unique, qui se glorifie de n'avoir
» point d'autre Père que Dieu, a-t-il été formé dans vos
» très pures entrailles ? Dites-moi, je vous en conjure
» par celui qui vous a rendue telle que vous ayez mérité
» qu'il ait pris naissance en vous, quel bien avez-vous
» fait ? quel présent avez-vous offert ? quelles puissances
» avez-vous employées ? de quels médiateurs vous êtes-
» vous servie ? quels suffrages et quelles faveurs vous
» ont précédée ? quelles pensées et quels conseils votre
» esprit vous a-t-il fournis, pour vous faire arriver à un
» tel bonheur, que celui qui est la vertu et la sagesse du
» Père, qui atteint fortement d'une fin à une autre fin, et
» dispose toute chose suavement, et qui est tout entier
» en tout lieu, soit venu dans votre ventre virginal, et
» qu'il y ait demeuré et en soit sorti sans souffrir aucun
» changement en soi-même, et sans intéresser aucune-
» ment votre virginité ? Dites-moi donc, s'il vous plaît,
» par quel moyen êtes-vous parvenue à une chose si
» grande ? Vous me demandez, répond-elle, quel pré-
» sent j'ai offert pour devenir la Mère de mon Créateur ?
» Mon présent a été la virginité de mon corps et l'humi-
» lité de mon Cœur. C'est pourquoi mon âme magnifie le
» Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon
» Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa ser-

iens incolume custodiret ? Dic mihi, quæso, quemadmodum ad hoc pervenisti ? Et illa : Quæris a me quod obtulerim munus, et unde Mater effecta sim Creatoris ? Oblatio mea fuit humilitas mea ; et ideo magnificat anima mea Dominum, quia respexit, non auro elevatam tunicam meam, non pomposo cultu radiantis auri ornamentum cervicis meæ, aut pretiosorum lapidum, vel margaritarum dependentium inauribus meis decorem, aut gemmarum ruborem attendit, nec fuco mendaci colorem ; sed respexit humilitatem ancillæ suæ. Venit enim ad me mansuetus, requiescens super maternum spiritum humilem, et mansuetum, ac trementem verba sua. » Sanct. Augustinus. *Serm.* 2. *de Nativ. Mariæ*, citatus a Carthagena, lib. 5, homil. 13. C'est là, croyons-nous, que le P. Eudes a trouvé comme nous ce texte que nous avons vainement cherché dans les œuvres de saint Augustin.

» vante ; parce qu'il a regardé, non pas une précieuse et
» magnifique robe, non pas une tête pompeusement pa-
» rée et toute brillante d'or et de pierreries, non pas des
» pendants d'oreilles d'un haut prix ; mais l'humilité de
» sa servante. Il est venu, ce très bon Seigneur, chez sa
» petite servante, et lui qui est humble et débonnaire, a
» voulu faire sa demeure et prendre son repos dans le
» Cœur humble et débonnaire de celle qu'il a daigné
» choisir pour être sa Mère. »

Je n'ai rien à ajouter à ces merveilleuses paroles de saint Augustin. Voilà la profondeur de la mer prodigieuse du Cœur de la Mère du Sauveur.

2. Venons à sa *hauteur*, qui n'est pas moins admirable en son élévation, que celle-là l'est dans son abaissement : *Mirabiles elationes maris* [1]. Quelle est cette hauteur ? C'est sa très sublime contemplation. Mais de quelle contemplation voulez-vous parler ? car les théologiens mystiques nous apprennent qu'il y en a de plusieurs sortes. Je veux parler principalement de celle qui est la plus pure, la plus excellente et la plus agréable à Dieu : laquelle consiste à contempler et regarder toujours fixement, en tout lieu, en tout temps et en toutes choses, sa très adorable volonté, afin de la suivre en tout et partout.

C'est en cette contemplation que le Cœur de la bienheureuse Vierge était incessamment occupé. C'était son étude, son soin, son application perpétuelle, parce qu'elle n'avait point d'autres inclinations ni d'autres intentions en toutes ses pensées, paroles, actions, souffrances, et généralement en toutes choses, que de plaire à sa divine Majesté et d'accomplir sa divine volonté CORDE MAGNO ET ANIMO VOLENTI [2], « d'un grand cœur et d'une grande affection. » Sur quoi on peut encore employer ces paroles du Saint-Esprit : *Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus* [3]. Car cette parole, *cor altum*, signifie et un

1. *Ps.* XCII, 4. — 2. II *Mach.* I, 3. — 3. *Psal.* LXIII, 7.

cœur profond en humilité, comme nous venons de voir ; et un cœur élevé par la contemplation et l'amour de la divine Volonté. De sorte qu'on les peut fort bien expliquer ainsi : Quand l'homme sera arrivé à un cœur profond et élevé, c'est-à-dire à un cœur abaissé dans le plus profond abîme de son néant, et à un cœur élevé et attaché inséparablement à la très sainte volonté de son Dieu, alors il sera en état de rendre beaucoup d'honneur et de gloire à sa divine Majesté ; car ce sont ici les deux moyens les plus excellents pour lui plaire et pour le glorifier.

Mais s'il est question d'une autre sorte de contemplation céleste et divine, quelle qu'elle soit, saint Bernardin de Sienne nous assure que la bienheureuse Vierge a été plus élevée et plus parfaite en ce saint exercice, dès le ventre de sa mère, que les plus hauts et les plus saints contemplatifs en la perfection de leur âge ; et même qu'elle a été plus éclairée et plus unie à Dieu par sa contemplation, en dormant, qu'un autre en veillant, selon le témoignage que le Saint-Esprit lui en fait rendre par ces paroles qu'il lui fait dire : JE DORS ET MON CŒUR VEILLE. *Ad tantam contemplationem sublimata est, ut perfectius, etiam in ventre matris, contemplaretur Deum, quam unquam fuit contemplatus aliquis, in perfecta ætate : magisque in contemplatione Dei excessit dormiendo, quam aliquis alius vigilando, sicut ipsa testatur dicens : Ego dormio, et Cor meum vigilat*[1].

3. Je viens à la *largeur* de notre océan, pour dire qu'elle consiste en l'amour presque immense du très aimable Cœur de la Mère de belle dilection au regard de Dieu : amour qui la portait à aimer très ardemment et très purement son infinie bonté en tous lieux, en tout temps, en toutes choses et par-dessus toutes choses : amour qui faisait que son Cœur était toujours prêt à tout faire, à tout

1. *Serm.* 13, de Exalt. B. Virg. in gloria, cap. 13.

souffrir, à tout quitter et à tout donner pour sa gloire. De sorte qu'elle pouvait bien dire : *Paratum Cor meum, Deus, paratum Cor meum*[1] : « Mon Cœur est toujours prêt, mon Dieu, mon Cœur est toujours prêt. »

Et en effet, qu'est-ce qu'elle n'a point fait ? qu'est-ce qu'elle n'a point souffert ? qu'est-ce qu'elle n'a point quitté ? qu'est-ce qu'elle n'a point donné ? sans parler de ce qu'elle était disposée à faire, à souffrir, à quitter et à donner pour l'amour de son Dieu ? A-t-elle jamais fait aucune action, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, dit aucune parole, eu aucune pensée, fait aucun usage de toutes les facultés de son âme et de tous les sentiments de son corps, qu'elle ne les ait consacrés à sa seule gloire ? Peut-on ajouter quelque chose aux souffrances qu'elle a portées pour cette même fin ? Si elle avait quitté cent millions, voire une infinité de mondes, qu'aurait-elle délaissé, sinon un beau rien en comparaison du dénuement qu'elle a porté, quand elle s'est privée pour la gloire de Dieu d'un trésor infini et qui valait mieux infiniment que tous les mondes que Dieu pourrait créer durant toute l'éternité, c'est-à-dire, quand elle s'est privée de son Fils Jésus pour l'immoler à la gloire de son Père ? Enfin que pouvait-elle donner à Dieu de plus grand, de plus riche et de plus précieux, que de lui donner un Dieu égal à lui en grandeur et en majesté, et de le lui donner en le sacrifiant totalement à son amour ? Qu'est-ce qu'un amour tout à fait immense pourrait faire davantage ?

Après cela, mesurez si vous pouvez l'étendue en quelque manière infinie de ce Cœur virginal, ou plutôt avouez que la largeur de cette mer d'amour est sans bornes et sans limites, et qu'encore qu'il soit vrai, selon le témoignage de la divine Parole, que Dieu ait donné à Salomon un cœur aussi large et étendu en sagesse et en prudence que le sable qui est en la mer : *Dedit Deus Salomoni latitu-*

1. *Psal.* LVI, 8.

dinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris[1] : il est pourtant très certain que le cœur de ce prince n'était pas un grain de sable en ce qui regarde le divin amour, en comparaison du Cœur presque immense de notre souveraine Princesse.

4. Mais pensez-vous que la *longueur* de cet océan cède à la largeur ? Point du tout, comme vous allez voir.

Quelle est cette longueur ? C'est sa charité au regard de tous les hommes qui ont été, sont et seront dans tous les siècles passés, présents et à venir. C'est une charité qui s'étend d'une extrémité du monde à une autre extrémité, et depuis le commencement des siècles jusqu'à la fin des siècles : voire, pour me servir des termes du Saint-Esprit, d'une éternité à l'autre éternité : *ab æterno usque in æternum*[2]. Car cette charité sans limites a porté la Mère du Rédempteur à offrir et immoler son Fils lorsqu'elle était au pied de sa croix, pour tous les hommes qui avaient été dès le commencement du monde, et pour tous ceux qui devaient être jusqu'à la fin des siècles. Et s'il y avait eu des hommes de toute éternité qui eussent eu besoin de rédemption, elle l'aurait offert pour eux aussi bien que pour les autres. Et si elle était demeurée pour jamais en ce monde, et qu'il eût été nécessaire, pour le salut des âmes, de faire ce sacrifice éternellement, elle l'aurait fait éternellement ; tant il est vrai que la charité de son Cœur n'a point de termes ni de limites, et que la longueur de cette mer ne doit rien à sa largeur. Car sa largeur est son amour vers Dieu, et sa longueur est sa charité vers les hommes. Or cet amour et cette charité ne sont qu'une même chose dans le Cœur de la Mère d'amour, parce qu'elle n'aime que Dieu dans ses créatures, et qu'ainsi elle n'aime les créatures que par l'amour qu'elle porte au Créateur.

J'entends saint Paul qui crie, dans l'ardeur de sa charité

1. III *Reg.* IV, 29. — 2. *Psal.* CII, 17.

et de son zèle pour les âmes : *Cor nostrum dilatatum est* [1] : « Mon cœur s'est dilaté et étendu pour vous y loger tous, « ô Corinthiens! » Sur quoi saint Chrysostome parle ainsi : « Il n'y a rien de plus étendu, ce dit-il, que le cœur de saint » Paul. Ce n'est pas merveille s'il avait un tel cœur pour » les fidèles, vu que sa charité s'étendait même à tous les » infidèles et à tout le monde. Ce cœur était d'une si » grande capacité, qu'il renfermait en soi les villes, les » peuples et les nations entières [2]. » Mais ce serait faire un grand tort au respect qu'a ce divin Apôtre pour la sacro-sainte Mère de Dieu, de comparer sa charité à la sienne, vu que la charité de son Cœur maternel surpasse autant celle de tous les cœurs des Anges et des Saints, comme sa dignité en quelque façon infinie de Mère de Dieu, à laquelle elle est proportionnée, excelle par-dessus toutes les dignités de la terre et du ciel. Ne faisons donc point de comparaison d'une chose en quelque façon infinie avec une chose finie.

Voilà la profondeur, la hauteur, la longueur et la largeur de la mer immense du Cœur admirable de la Reine du ciel, qui consistent en son humilité très profonde, en sa très haute contemplation, en sa charité très étendue vers les hommes, et en son très grand amour vers Dieu.

Donnons-nous de tout notre cœur à l'Esprit divin, qui a établi ces vertus dans le Cœur sacré de notre très honorée Mère en une manière si excellente, pour les imiter autant que nous pourrons, avec la grâce de son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, et par le moyen de ses saintes intercessions. Bienheureux ceux qui le feront : Bienheureux ceux

1 II. *Cor*. VI, 11.

2. « Nihil enim latius corde Pauli... Et quid mirum si erga fideles tale cor habuit Paulus, cum etiam totum orbem ac infideles complexum fuerit. » *In* II *Cor. cap.* 6, homil. 13. — « Cor istud adeo fuit latum, ut in se susceperit et integras urbes, et populos, et gentes. » *In Rom. cap.* 16, homil. 32.

qui se perdront dans cette mer d'amour, de charité, d'humilité et d'abandon d'eux-mêmes à la divine Volonté !

O très humble Cœur de Marie, que j'apprenne à votre exemple à me connaître moi-même, à me mépriser, à me compter pour rien ; à me haïr comme pécheur et comme la source du péché et de l'enfer, et par conséquent comme l'objet de l'ire de Dieu et de toutes ses créatures ; à aimer le mépris, l'ignominie et la confusion, comme chose qui m'appartient ; à craindre l'estime et les louanges comme la peste de l'humilité, et à renvoyer toujours à Dieu tout honneur et toute gloire, comme à celui seul auquel ils sont dus.

O Cœur sacré de ma Souveraine, trône auguste de la divine Volonté, que par votre entremise ma propre volonté soit entièrement anéantie, et que la très adorable volonté de mon Dieu règne parfaitement et pour jamais dans mon cœur.

O Cœur très charitable de ma Reine, dont la charité n'a point de bornes, qu'à votre imitation mon cœur soit rempli d'une charité sans limites : qu'elle soit catholique, c'est-à-dire universelle ; qu'elle s'étende d'une extrémité du monde à l'autre ; qu'elle me fasse aimer tout ce que Dieu aime et en la manière qu'il l'aime ; et que je ne haïsse rien que ce qu'il hait, c'est-à-dire le péché.

O Cœur tout aimable de ma très honorée Mère, que le divin amour a dilaté et étendu presque jusqu'à l'infini, que par votre entremise ce même amour prenne une pleine et absolue possession de mon cœur ; qu'il le dilate de telle sorte que je coure avec allégresse dans la voie des commandements de mon Dieu ; qu'il me le fasse aimer fortement, purement et uniquement, en tout lieu, en tout temps, en toutes choses et par-dessus toutes choses, et si ardemment que je sois toujours disposé à tout faire, à tout souffrir, à tout quitter pour son amour, et à lui donner et sacrifier toutes choses, afin que je lui puisse dire avec

vérité : *Paratum cor meum, Deus cordis mei, paratum cor meum*[1] : « Mon cœur est prêt, ô Dieu de mon cœur, mon cœur est prêt » à tout, sans réserve et sans exception, pour votre seule gloire et pour votre très pur amour.

CHAPITRE VII

Sixième tableau du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui est le Paradis terrestre.

Une des plus expresses figures que la très puissante et très sage main du Père éternel nous ait tracées du Cœur bienheureux de sa bien-aimée Fille, la très précieuse Vierge, c'est ce *Paradis terrestre* qui nous est décrit dans les chapitres second et troisième de la Genèse. C'est un tableau très excellent que son infinie bonté nous a donné de ce très bon Cœur. C'est un paradis qui représente parfaitement bien un autre paradis. C'est le paradis du premier homme, qui nous exprime excellemment le paradis du second homme.

Pour voir ce beau tableau en son jour, il faut y considérer sept choses dignes de grande attention, lesquelles nous représentent sept autres choses qui se trouvent dans son prototype, très considérables et avantageuses. La première est le nom qui est donné dans les saintes Écritures à ce premier paradis ; la seconde, celui qui l'a fait ; la troisième, sa forme et sa disposition ; la quatrième, les choses principales qu'il contient ; la cinquième, celui qui est établi pour le garder et le cultiver ; la sixième, les choses qui s'y passent ; la septième, le chérubin que Dieu y met pour en garder la porte, après en avoir chassé Adam et Ève. Regardons et considérons soigneusement

1. *Ps.* LVI, 8.

toutes ces choses, et elles nous feront voir plusieurs merveilles du véritable paradis terrestre et céleste tout ensemble, qui est le divin Cœur de notre Mère admirable.

Commençons par le nom. Si nous consultons l'oracle divin sur ce sujet, nous apprendrons que ce premier paradis s'appelle *Paradisus voluptatis*[1], *Locus voluptatis*[2] : « Paradis de volupté, lieu de plaisir, jardin de délices » : nom qui convient parfaitement au Cœur sacré de la Mère de Dieu, vrai paradis du nouvel homme qui est Jésus ; Jardin du Bien-Aimé, Jardin fermé et doublement fermé, Jardin de délices. Ce sont trois noms que le Saint-Esprit donne au Cœur de sa sainte Épouse, et qui disent beaucoup de choses.

Premièrement, c'est le *Jardin du Bien-Aimé*. Car n'oyez-vous pas comme ce divin Esprit la fait parler en cette façon : *Veniat dilectus meus in hortum suum*[3] : « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin. » Quel est ce bien-aimé dont elle parle ? N'est-ce pas son Fils Jésus, le très unique objet de son amour ? Quel est ce jardin auquel elle l'invite de venir, sinon son Cœur virginal, selon l'explication d'un savant homme[4], dans lequel elle l'a attiré, comme il a été dit, par son amour et par son humilité ? De sorte que le Jardin du Bien-Aimé c'est le Cœur de la bien-aimée ; le Cœur de Marie c'est le Jardin de Jésus.

Secondement, c'est un *Jardin fermé : Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus*[5], dit son céleste Époux. Mais pourquoi est-ce qu'il dit par deux fois que c'est un jardin fermé ? Ce n'est pas sans mystère : C'est pour nous apprendre que le Cœur de sa très chère Épouse est absolument fermé à deux choses : fermé au péché, qui n'y a jamais eu entrée, non plus que le serpent qui est l'auteur du péché ; fermé au monde et à toutes les choses du

1. *Gen.* II, 8, 10. — 2. *Gen.* III, 23, 24. — 3. *Cant.* V, 1.
4. Balinghem in *Locis commun. Sacr. Script.*, verbo *Cor.* § 4.
5. *Cant.* IV, 12.

monde, et généralement à tout ce qui n'est point Dieu, duquel il a toujours été totalement occupé, sans qu'il y ait jamais resté aucune place pour quoi que ce soit.

C'est aussi pour nous faire connaître qu'il a toujours été fermé doublement au péché, c'est-à-dire par deux fortes murailles ; et doublement fermé au monde et à tout ce qui n'est point Dieu, par deux autres murailles inébranlables.

Quelles sont ces deux murailles qui l'ont fermé au péché ? C'est la grâce extraordinaire qui a été donnée à cette très sainte Vierge, au moment de sa conception immaculée, laquelle a fermé l'entrée de son Cœur et de son âme au péché originel ; et c'est la très grande haine du péché dont ce même Cœur a toujours été rempli, qui en a fermé la porte à toute sorte de péché actuel.

Et quelles sont ces deux autres murailles qui l'ont encore fermé au monde et à toutes les choses créées ? La première est le parfait amour de Dieu, dont il a toujours été si rempli qu'il n'y restait jamais de place pour aucune créature. La seconde est la parfaite connaissance que cette divine Marie avait de soi-même et de toutes les choses créées. Car, comme elle savait très bien que d'elle-même elle n'était rien et ne méritait rien, aussi elle ne s'appropriait rien, s'estimant indigne de toutes choses ; et, comme elle connaissait très clairement que toutes les choses qui sont dans le monde ne sont rien, elle ne leur donnait aucune entrée dans son Cœur, qu'elle savait être créé non pour des choses de néant, mais pour celui qui est tout. Voilà les raisons pour lesquelles le Saint-Esprit dit par deux fois que c'est un jardin fermé.

Le troisième nom qu'il lui donne, le regardant en sa figure qui est le premier paradis, est qu'il l'appelle un *Jardin de délices : Locus voluptatis, Paradisus voluptatis.* Car en effet c'est le Jardin des délices du Fils de Dieu, et de ses plus grandes délices, après celles dont il a joui de toute éternité dans le sein et dans le Cœur de son Père.

Si vous nous assurez, mon Jésus, que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* [1], quoiqu'ils soient si remplis de péchés, d'ingratitudes et d'infidélités : quelles délices avez-vous toujours eues dans le très aimable Cœur de votre très sacrée Mère, là où vous n'avez jamais rien aperçu qui ne vous fût agréable, et là où vous avez toujours été loué, glorifié et aimé plus parfaitement que dans le Paradis des Chérubins et des Séraphins ? Certainement l'on peut bien dire qu'après le sein adorable de votre Père éternel, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais aucun lieu si saint, si digne de votre grandeur et si plein de gloire et de contentement pour vous, que le Cœur virginal de votre bienheureuse Mère.

De là vient, mon Sauveur, qu'après qu'elle vous a invité de venir dans son jardin, c'est-à-dire dans son Cœur, en vous disant : *Veniat Dilectus meus in hortum suum ;* vous lui répondez : *Veni in hortum meum, Soror mea Sponsa ; messui myrrham meam cum aromatibus meis ; comedi favum cum melle meo ; bibi vinum meum cum lacte meo* [2] : « Je suis venu dans mon jardin, ma Sœur, mon Épouse ; j'y ai cueilli ma myrrhe avec mes liqueurs aromatiques », c'est-à-dire, j'ai ramassé toutes les mortifications et angoisses de votre Cœur, et tous les actes de vertu qu'il a pratiqués pour l'amour de moi, afin de les conserver dans mon Cœur et d'y prendre ma joie et ma gloire éternellement. « J'y ai aussi mangé mon miel, et y ai bu mon vin avec mon lait », c'est-à-dire, je trouve tant de délices dans ce paradis que mon Père éternel m'a donné, qu'il me semble que j'y fais un festin continuel, et un festin de miel, de vin et de lait. Voilà pour le nom.

Voulez-vous savoir maintenant qui est celui qui a fait le paradis terrestre ? Écoutez la divine Parole :

1. *Prov.* VIII, 31. — 2. *Cant.* V, 1.

Plantaverat Dominus Deus paradisum voluptatis a principio[1] : « C'était Dieu, c'était le Seigneur qui avait planté de sa propre main le paradis de volupté dès le commencement du monde. »

C'était sa bonté infinie vers le premier Adam qui lui avait fait faire ce premier paradis pour lui et pour sa postérité, afin de les faire passer, s'ils lui avaient été obéissants, d'un paradis terrestre et temporel à un paradis céleste et éternel.

C'est aussi l'amour incompréhensible du Père éternel au regard du second Adam, c'est-à-dire de son Fils Jésus, qui lui a fait faire ce second Paradis pour lui et pour tous ses véritables enfants, qui y demeureront éternellement avec leur très bon Père, lequel les rend dès maintenant et rendra à jamais participants des saintes et divines délices qu'il y possède. C'est pourquoi, après qu'il a dit à sa très digne Mère qu'il est venu dans son jardin pour y manger son miel et y boire son vin et son lait, il s'adresse à ses mêmes enfants et leur dit : *Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi*[2] : « Mangez et buvez avec moi, mes amis, et vous enivrez, mes bien-aimés. »

Pour ce qui est de la forme et disposition du paradis terrestre, je n'en trouve rien dans l'Écriture sainte. Mais, ayant été fait de la divine main d'un si admirable ouvrier, nous ne pouvons pas douter qu'il y manquât rien de toutes les choses convenables à la beauté et à l'ornement d'un jardin délicieux. C'est pourquoi il est facile de se persuader qu'il n'était pas dépourvu de plusieurs belles allées. Toujours est-il constant que Dieu a marché, et même, pour user des termes de l'Écriture, s'est promené dans ce jardin, puisque le texte sacré nous assure qu'Adam et Ève entendirent *vocem Domini Dei, deambulantis in paradiso*[3] : « la voix de Dieu le Seigneur se promenant dans le paradis. »

1. *Gen.* II, 8. — 2. *Cant.* V, 1. — 3. *Gen.* III, 8.

Mais, soit qu'il y ait eu des allées dans ce premier jardin ou non, j'en trouve quatre merveilleusement agréables dans le second Jardin, qui est le Jardin de Jésus.

La première est une grande allée, qui environne ce Jardin, et qui est toute couverte de violette. Les trois autres sont dans le Jardin, toutes couvertes pareillement de violette, mais de violette double et qui est bien plus belle et plus odoriférante que celle de la première allée. La divine Miséricorde se promène dans la première allée, et les trois Personnes divines de la très sainte Trinité se promènent dans les trois autres allées. Cette même Miséricorde et ces trois adorables Personnes prennent un grand contentement à marcher sur les violettes dont ces quatre allées sont couvertes ; et plus elles les foulent de leurs pieds sacrés, plus elles se rehaussent et en deviennent plus éclatantes et odoriférantes.

Que veut dire tout cela ? Voici ce que c'est :

La première allée qui est autour du Jardin, et qui en est comme le dehors et l'extérieur, représente les sens intérieurs et extérieurs de la bienheureuse Vierge, qui sont comme l'extérieur et la face de son Cœur. Car non seulement nos sens appartiennent à notre cœur, comme à celui qui est le principe de leur vie et de tous leurs mouvements ; mais ils en sont comme la face et le dehors, parce qu'il découvre et manifeste en eux ses inclinations, sentiments et dispositions. La violette dont cette allée est toute couverte, signifie l'humilité que la très humble Marie a toujours pratiquée dans tous les usages qu'elle a faits de tous ses sens.

Les trois autres allées qui sont dans le Jardin, sont les trois puissances de son âme sainte : la mémoire, l'entendement et la volonté. Car ces trois facultés sont comprises dans l'enceinte du cœur, comme il a été dit dans le premier livre. La violette dont elles sont remplies, et qui représente l'humilité qu'elles ont exercée en toutes leurs fonctions, est double et plus agréable en sa beauté

et en son odeur, que celle de la première allée ; parce que ce que l'on a vu à l'extérieur de l'humilité de la très précieuse Vierge, est beaucoup moindre que ce qui en était caché en son intérieur. C'est ce que le Saint-Esprit nous veut donner à entendre quand il lui parle ainsi : *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es ! Oculi tui columbarum, absque eo quod intrinsecus latet*[1] : « Que votre beauté est merveilleuse, ô ma bien-aimée, que votre beauté est ravissante ! elle paraît au dehors en la modestie, humilité et simplicité colombine de vos yeux ; mais cette humilité qui se manifeste au dehors est peu de chose en comparaison de l'humilité qui est cachée au dedans dans votre Cœur. » C'est l'explication que plusieurs grands auteurs donnent à ces paroles[2].

Mais que veut dire que la divine Miséricorde se promène dans la première allée ? C'est pour signifier que, pendant que la Mère de toute bonté était en ce monde, la Miséricorde divine qui la possédait et animait entièrement, imprimait non seulement dans l'intérieur, mais aussi dans l'extérieur de son Cœur, c'est-à-dire dans tous ses sens, une très sensible compassion de toutes les misères tant corporelles que spirituelles du genre humain ; l'excitait à employer ses yeux, son ouïe, sa bouche, ses mains, ses pieds, et tout son pouvoir à les soulager, et à offrir à Dieu pour cette fin toutes les mortifications et souffrances qu'elle portait en tous ses sens intérieurs et extérieurs.

Que signifient ces démarches des trois Personnes éternelles dans les trois autres allées ? En voici l'intelligence : Le Père se promène dans la première, qui figure la mémoire, pour exciter sa bien-aimée Fille à se souvenir non seulement de toutes les grâces qu'elle a reçues de sa bonté, mais aussi de tous les biens qu'il a faits à toutes ses créatures, afin de l'en bénir et remercier continuelle-

1. *Cant.* IV, 1. — 2. Martin. Delrio, *in Cant.*, et Ghisler.

ment. Le Fils se promène dans la seconde allée, qui désigne l'entendement, pour l'éclairer de ses célestes lumières, et pour faire connaître sa très adorable volonté en toutes choses à sa très sainte Mère, afin qu'elle la suive en tout et partout. Le Saint-Esprit se promène dans la troisième allée, qui est la volonté, pour l'animer à exercer incessamment son amour vers Dieu, et sa charité vers les créatures de Dieu.

De plus, ces saintes démarches de ces trois adorables Personnes dans notre vrai Paradis terrestre et céleste tout ensemble, c'est-à-dire dans le Cœur de notre incomparable Marie, représentent les impressions et communications qu'elles ont faites en un très haut degré de leurs divines perfections à ce même Cœur : le Père, de sa puissance ; le Fils, de sa sagesse ; le Saint-Esprit, de sa bonté. C'est pourquoi ce Cœur maternel de notre très honorée Mère a tout pouvoir d'aider, de favoriser et de combler ses vrais enfants de toutes sortes de biens, par une participation très éminente de la puissance du Père ; il sait une infinité de moyens et d'inventions pour le faire, par une communication très abondante de la sagesse du Fils ; et il est tout rempli de charité et de bénignité pour le vouloir faire, par une impression très forte de la bonté du Saint-Esprit.

Enfin la divine Miséricorde et les trois Personnes de la très sainte Trinité prennent un singulier contentement à marcher sur la violette dont ces quatre allées sont couvertes, parce qu'il n'y a rien qui contente si fort sa divine Majesté que l'humilité, et surtout l'humilité du Cœur de la plus digne et de la plus haute de toutes ses créatures.

Lorsque Dieu marche sur ces violettes, elles s'abaissent, puis elles se relèvent et deviennent plus belles. C'est pour nous faire voir que, plus Dieu a fait de grâces à ce même Cœur par l'impression et la communication de ses divines perfections, plus il s'est abaissé par son humilité en la vue de son néant ; et ensuite il s'est élevé

par amour vers Dieu, en la vue de sa bonté ; et ainsi il est devenu plus agréable à sa divine Majesté. Certainement c'est chose grande à notre très humble Marie, d'être Vierge ; c'est chose plus grande d'être Vierge et Mère tout ensemble ; c'est chose très grande d'être Vierge et Mère d'un Dieu. Mais ce qui est admirable par-dessus toutes choses est, qu'étant si grande comme elle est, et élevée en quelque manière infiniment au-dessus de toutes les choses créées par sa dignité en quelque façon infinie de Mère de Dieu, elle s'est toujours abaissée au-dessous de toutes les créatures, se réputant pour la plus petite et la dernière de toutes.

O merveilleuse humilité du Cœur de Marie ! O sainte humilité, qui pourrait dire combien vous êtes agréable à celui qui aime tant les cœurs humbles, et qui hait tant les superbes ! C'est vous, ô divine humilité, qui avez donné un paradis de délices à mon Jésus dans le Cœur de sa très sacrée Mère. C'est vous qui faites aussi qu'il demeure et qu'il prend ses délices dans tous les cœurs qui sont véritablement humbles : comme au contraire le démon fait son habitation dans les cœurs superbes.

Oui, mon cher frère, vous qui lisez ces choses, sachez que si la vraie humilité est dans votre cœur, c'est un paradis pour Jésus, qui y fait son délicieux séjour. Mais si l'orgueil y est, c'est un enfer plein d'horreur et de malédiction, où les diables font leur résidence. Et partant, craignez, détestez, fuyez la vanité et l'arrogance : aimez, désirez, pratiquez l'humilité en toutes les manières possibles, et gravez ces paroles du Saint-Esprit dans votre cœur : *Humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam, quoniam ab humilibus honoratur*[1] : « Humiliez-vous en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu, d'autant qu'il est honoré par les humbles. »

1. *Eccli.* III, 20.

SECTION PREMIÈRE

Suite du même sujet sur le Paradis terrestre, où l'on voit quatre choses principales qui sont contenues dans ce Paradis.

Après avoir vu le nom, l'auteur, et quelque chose de la forme et disposition du paradis qui a été fait pour le premier homme, et ce que ces trois choses figurent dans le Paradis du second homme, voyons maintenant ce qui était contenu dans ce premier jardin de délices, et ce que cela représente dans le Jardin de Jésus.

Je vois quatre choses principales dans le jardin du premier Adam.

1. Premièrement, j'y vois l'arbre de vie et l'arbre de science du bien et du mal, qui sont plantés au milieu, et plusieurs autres arbres portant toutes sortes de fruits agréables à la vue et délectables au goût. Mais nous voyons d'autres arbres incomparablement meilleurs dans notre second Jardin, dont ceux-là ne sont que les ombres.

N'y voyons-nous pas le vrai *Arbre de vie*, qui est Jésus, le Fils unique de Dieu, que son Père a planté au milieu de ce divin Paradis, c'est-à-dire dans le Cœur virginal de sa très sainte Mère, lorsque l'Ange lui a dit : *Dominus tecum :* « Le Seigneur est avec vous » : Ce que saint Augustin explique en cette manière : *Dominus tecum, ut sit in Corde tuo et in utero tuo ; adimpleat mentem tuam, adimpleat carnem tuam*[1] : « Le Seigneur est avec vous pour être dans votre Cœur premièrement, puis pour être dans votre ventre virginal ; pour remplir le sein de votre âme, et puis pour remplir vos très pures entrailles. »

1. *De Sanctis*, serm. 18.

N'est-ce pas le fruit de cet Arbre de vie qui nous a redonné la vie, et la vie éternelle, que nous avions perdue en mangeant d'un autre fruit qui nous avait été présenté par une femme qui s'appelait Ève ? Et ce fruit de vie ne nous a-t-il pas été donné par les mains d'une autre femme toute divine qui se nomme Marie ? *Quid dicebas, o Adam ?* c'est saint Bernard qui parle[1] : « Que disiez-vous, Adam ? » *Mulier quam dedisti mihi, dedit mihi de ligno, et comedi* : « La femme que vous m'aviez donnée, m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. » *Verba malitiæ sunt hæc, quibus magis augeas quam deleas culpam :* « Ces paroles ne valent rien qu'à augmenter votre faute, plutôt qu'à l'effacer. » *Muta ergo iniquæ excusationis verbum in vocem gratiarum actionis, et dic :* « Changez donc cette excuse inique en une voix d'action de grâces, et dites » : *Domine, mulier quam dedisti mihi dedit mihi de ligno vitæ, et comedi, et dulce factum est super mel ori meo, quia in ipso vivificasti me :* « Seigneur, la femme que vous m'avez donnée m'a donné du fruit de l'arbre de vie, et j'en ai mangé, et ma bouche l'a trouvé plus doux que le miel, parce que vous m'avez donné la vie par ce précieux fruit... » Ensuite de quoi ce même Saint s'écrie : *O admirandam, et omni honore dignissimam Virginem ! O fœminam singulariter venerandam, super omnes fœminas admirabilem, parentum reparatricem, posterorum vivificatricem !* « O Vierge merveilleuse et très digne de tout honneur ! ô femme qui mérite une vénération toute singulière ! ô femme admirable par-dessus toutes les femmes, qui avez réparé la faute de vos parents, et qui avez donné la vie à ceux de votre race qui viendront après vous. »

Voilà le premier arbre que nous voyons dans notre second Paradis plus céleste que terrestre.

N'y voyons-nous pas aussi *l'arbre de science du bien et du mal*, en ce que le Cœur très lumineux et très éclairé de

1. *Homil.* 2, sup. Missus est.

la Mère de Dieu, qui est la maison du soleil, comme il a été dit, et qui a toujours porté en soi celui dans lequel tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu sont cachés, a été rempli de la science des Saints, de la science et de la sagesse du Saint des saints, laquelle lui a fait connaître parfaitement le souverain bien qui est Dieu, et lui a donné une très claire connaissance du souverain mal qui est le péché. Mais, parce qu'elle n'a pas connu le péché comme Adam et Ève l'ont connu, en transgressant le commandement de Dieu ; mais qu'elle l'a connu en la lumière de Dieu et comme Dieu le connaît, en le haïssant comme Dieu le hait : le fruit de cet arbre ne lui a pas été funeste et mortel, comme celui de l'arbre de science du bien et du mal qui était dans le premier paradis l'a été au premier homme et à la première femme. Adam et Ève se sont perdus et ont perdu toute leur postérité en mangeant de ce fruit, parce qu'ils en ont mangé contre la volonté de Dieu : mais notre véritable Ève, la vraie Mère des vivants, s'est sanctifiée et a contribué à la sanctification de ses enfants, en mangeant du fruit de l'arbre de science du bien et du mal que Dieu avait planté dans son Cœur, parce qu'elle en a mangé en la manière que Dieu en mange, et comme Dieu voulait qu'elle en mangeât : c'est-à-dire en faisant le même usage de sa science que Dieu fait de la sienne, ne s'en servant que pour se porter à aimer Dieu comme Dieu s'aime soi-même, et à haïr le péché comme Dieu le hait.

De sorte que, comme Dieu a dit d'Adam, après son péché, mais dans un sens qui allait à sa confusion et condamnation : *Voilà Adam qui est devenu comme l'un d'entre nous, sachant le bien et le mal*[1] : aussi il en peut dire autant de notre très précieuse Vierge, mais dans un sens qui tourne à sa louange et à sa gloire : *Voilà*

1. « Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum et malum. » *Genes.* III, 22.

Marie qui est devenue semblable à nous, connaissant le bien et le mal comme nous le connaissons, usant de cette connaissance comme nous en usons, et par ce moyen devenant sainte et parfaite comme nous sommes saints et parfaits.

Nous voyons encore plusieurs autres arbres dans notre nouveau Jardin, c'est-à-dire dans le Cœur de notre divine Marie, tous chargés d'excellents fruits très agréables à la vue et très délicieux au goût de celui qui les a plantés. N'est-ce pas de ces fruits qu'elle parle à son Bien-aimé, quand elle lui dit : *Veniat dilectus meus in hortum suum, et comedat fructum pomorum suorum*[1] : « Que mon Bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il y mange du fruit de ses pommiers » ? Sa foi, son espérance, sa charité, sa soumission à la divine Volonté, sont-ce pas autant de saints arbres plantés dans son Cœur, qui ont porté une infinité de beaux fruits ? Sa pureté virginale n'est-ce pas un arbre céleste qui a porté le fruit des fruits, le Roi des Vierges, et ensuite tant de millions de saintes Vierges qui ont été, sont et seront dans l'Église de Dieu ? Son zèle très ardent pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, n'est-ce pas un divin arbre qui a porté autant de fruits qu'il y a d'âmes au salut desquelles elle a coopéré ? C'est de ces fruits, qu'elle nomme aussi des fleurs, dont elle entend parler quand elle dit, dans les excès et dans les langueurs de son amour vers les âmes : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo*[2] : « Soutenez-moi de fleurs, environnez-moi de pommes, parce que je languis d'amour. » Par les fleurs, elle marque les âmes nouvellement converties et qui commencent à servir Dieu ; et par les fruits, celles qui ont déjà fait quelque progrès et qui sont plus fermes.

Voilà les arbres qui sont dans le premier et dans le second jardin.

1. *Cant.* V, 1. — 2. *Cant.* II, 5.

2. N'y a-t-il point de *fleurs* ? L'Écriture sainte ne dit point qu'il y en eût dans le premier ; mais qui peut douter qu'un jardin de délices en fût dépourvu ? Quoi qu'il en soit, il est constant que le Jardin de Jésus est rempli de toutes les fleurs célestes les plus éclatantes et les plus odoriférantes qui se puissent imaginer. Car le Cœur de sa sainte Mère est un parterre céleste qui porte en tout temps les saintes fleurs de toutes les vertus chrétiennes : fleurs immortelles qui ne se flétrissent jamais, mais qui conservent toujours en toute saison leur ravissante beauté et leur très agréable parfum ; fleurs qui répandent leur très douce odeur par tout l'univers, et qui réjouissent les hommes et les Anges, et Dieu même ; fleurs enfin qui sont des fleurs et des fruits tout ensemble : *Flores mei fructus honoris et honestatis*[1] ; c'est le Saint-Esprit qui la fait parler ainsi : « Mes fleurs sont des fruits d'honneur et d'honnêteté. » Ce sont des fleurs dont le Roi éternel fait l'ornement de sa maison, et desquelles il se sert pour attirer à soi, par leur divine odeur, un nombre innombrable de cœurs. Et ce sont des fruits dont il fait un des plus honorables et délicieux mets de sa table, pour s'en repaître soi-même et pour en nourrir ses enfants. Car, comme il nous assure qu'il prend son repos et son rafraîchissement dans les œuvres de la miséricorde, qui est une des premières fleurs de son jardin : *Hæc est requies mea, reficite lassum, et hoc est refrigerium meum*[2] : aussi est-il vrai qu'il fait ses repas, ses festins, ses délices, de tous les autres actes de vertu qui procèdent des bons cœurs, et surtout du très bon Cœur de sa glorieuse Mère, et qu'il en repaît et engraisse les âmes de ses enfants.

N'est-ce pas ce qu'il vous a donné à entendre, quand vous l'avez ouï depuis peu disant qu'il est venu dans son Jardin, et qu'il y a mangé son miel et bu son vin avec

1. *Eccli.* XXIV, 23. — 2. Isa. XXVIII, 12.

son lait, et qu'ensuite il a invité ses amis et ses enfants à manger, et à boire, et à s'enivrer avec lui[1].

Entre les fleurs de ce Jardin du divin Époux de Marie, saint Bernard y admire spécialement l'odeur des violettes, la blancheur des lys et le brillant éclat des roses. Voici ses paroles : « Vous êtes un jardin fermé, ô Mère de » Dieu, dans lequel nous cueillons toutes sortes de fleurs, » entre lesquelles nous en regardons trois particulière- » ment avec admiration, qui sont vos violettes, vos lys » et vos roses, lesquelles remplissent toute la maison de » Dieu de leur très douce odeur. *O Maria, viola humili-* » *tatis, lilium castitatis, rosa charitatis*[2] : O Marie, vio- » lette d'humilité, lys de chasteté, rose de charité ! » Ajoutons-y : O Marie, œillet de miséricorde, et œillet qui est double, parce que votre Cœur est plein de miséricorde et de compassion, non seulement au regard de nos misères corporelles, mais beaucoup davantage des spirituelles, qui sont et en plus grand nombre et infiniment plus grandes que les corporelles. O Mère de miséricorde, ayez pitié de tous les misérables, et spécialement ayez pitié de tant de misérables qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes.

3. Je n'ai que faire de parler ici de cette belle *fontaine* dont il est fait mention au chapitre second de la Genèse, parce que l'Écriture sainte ne dit pas qu'elle fût dans le paradis terrestre. Il est vrai néanmoins qu'il y a apparence qu'elle y était, quoique le texte sacré ne le dise pas expressément ; mais j'en ai parlé amplement ci-devant, parce qu'elle est si pleine de mystères, qu'elle seule nous a fourni le quatrième tableau du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge.

1. « Veni in hortum meum... comedi favum cum melle meo ; bibi vinum cum lacte meo ; comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi. » *Cant.* V, 1.

2. D. Bern. *In deprecat. et laude ad B. Virg.*

4. Je passe à une autre chose que je vois dans le paradis terrestre : C'est que Dieu, ainsi qu'il est rapporté au chapitre second de la Genèse, ayant fait les animaux et les oiseaux, il les amena au premier homme, afin qu'il leur donnât les noms qui leur étaient convenables, pour marque de sa puissance sur eux et de leur dépendance au regard de lui ; lequel ne manqua pas, selon le sentiment de plusieurs Docteurs, d'en offrir quelques-uns en sacrifice à sa divine Majesté.

Mais y a-t-il quelque chose dans le très noble Cœur de la Reine du ciel, qui ait été dépeint par des couleurs si imparfaites et représenté par des choses si basses, comme sont ces animaux et ces oiseaux ? Oui, et ne vous en étonnez pas, puisque son Fils, qui est Dieu, a bien voulu être figuré par les bœufs, par les brebis, par les agneaux et par plusieurs autres bêtes et oiseaux qu'on sacrifiait à Dieu dans l'ancienne Loi.

Qu'est-ce donc que ces animaux et ces oiseaux que Dieu assujettit à la puissance d'Adam, dans son paradis, représentent ? Ils représentent les passions naturelles qui ont leur siège dans le cœur sensible et corporel de l'homme ; entre lesquelles il y en a de deux sortes, à savoir : Les unes qui sont plus terrestres et animales, comme la colère, la haine, la crainte, la tristesse, l'aversion, la défiance ; et celles-ci sont signifiées par les animaux. Les autres, qui sont plus spirituelles, comme l'amour, le désir, l'espérance, la hardiesse et la joie ; et celles-ci sont désignées par les oiseaux.

Or les unes et les autres, ainsi que nous l'avons déjà vu ailleurs[1], ont été dans le Cœur de la très sainte Vierge, comme elles sont dans les cœurs de tous les enfants d'Adam ; mais elles y ont été avec cet avantage pour elle, qu'elles étaient entièrement assujetties à la raison, comme les bêtes les plus féroces étaient sous la pleine dépen-

1. Part. I, chap. 3, sect. 5.

dance d'Adam dans le paradis terrestre ; et que l'esprit du nouvel homme, qui régnait parfaitement dans le Cœur de Marie, dominait si absolument sur toutes ses passions, qu'elles n'avaient aucun mouvement que par son ordre. De sorte qu'elle n'en a jamais fait aucun usage que par la conduite de l'Esprit de Dieu et pour la seule gloire de sa divine Majesté. Elle n'a jamais rien aimé que Dieu seul ; rien désiré, ni prétendu, ni espéré que de lui plaire ; rien craint que de lui déplaire ; rien entrepris de grand et de difficile que ce qui regardait son service et sa gloire, laquelle a toujours été aussi l'unique sujet de sa joie, comme la seule cause de sa tristesse a été l'injure et le déshonneur qui lui est fait par le péché ; lequel pareillement a été le seul objet de sa haine, de son aversion et de sa colère. Si bien que toutes ses passions n'ont eu aucun usage ni sentiment, mais ont été mortes et comme anéanties, au regard du monde et de toutes les choses du monde, au regard de soi-même et de ses propres intérêts, et au regard généralement de toutes les choses créées ; et elles n'ont eu ni vie ni mouvement qu'au regard de ce qui plaisait ou déplaisait à celui qui les possédait, qui les animait et qui les conduisait en toutes choses.

D'ici nous apprenons que le Cœur de la sacrée Vierge était un véritable Paradis terrestre, dans lequel il n'y avait ni guerre, ni trouble, ni désordre quelconque, mais une paix, une tranquillité et un ordre merveilleux, avec un exercice continuel d'adoration, de louange et de bénédiction au regard de celui qui avait établi son trône dans ce Paradis. Car toutes les passions y étant totalement assujetties à la raison et à l'esprit de Dieu, et étant parfaitement unies les unes avec les autres, elles le bénissaient et louaient incessamment et avec un admirable concert dans la variété de leurs divers mouvements, usages et fonctions, qui étant toutes dirigées par un même esprit, n'avaient toutes aussi qu'une même fin, qui était de glorifier sa divine Majesté.

Nous avons vu ci-devant[1] que ce même Cœur était comme un autel sacré, sur lequel la digne Mère du souverain Prêtre immolait sans cesse ces mêmes passions, comme autant de victimes saintes qu'elle faisait mourir e qu'elle anéantissait au regard de tout ce qui n'était point Dieu, les brûlant et consumant dans le feu de l'amour divin dont ce même Cœur était toujours embrasé, et les sacrifiant ainsi continuellement à la gloire et à l'amour de son Dieu.

C'est ainsi que nous devons user de nos passions, à l'imitation de notre très sainte Mère. Plaise à la charité incomparable de son Cœur maternel, de nous obtenir de son Fils la grâce d'imiter ce même Cœur en ceci et en toutes ses autres vertus, afin que le cœur des enfants soit une image vivante du Cœur très parfait de leur très aimable Mère.

SECTION II

Suite du même sujet, touchant le sixième tableau, où l'on voit quel est le Jardinier du premier et du second jardin, et quatre choses remarquables qui s'y sont passées.

Si, après toutes les choses susdites, vous désirez savoir qui était le jardinier de ce jardin des délices que Dieu avait fait au commencement du monde, écoutez la divine Parole, et elle vous dira qu'ayant créé l'homme, il le prit et le mit dans ce jardin, *ut operaretur et custodiret illum*[2]: « pour le cultiver et le garder. » Ce jardinier donc était le premier homme. Mais au lieu de garder son jardin, il l'a vendu, et l'a vendu à son ennemi, c'est-à-dire au serpent, autant qu'il a été en lui ; et il le lui a vendu à très vil prix, pour un morceau de pomme, pour une très légère satisfaction ; et ainsi il l'a perdu, et a

1. Part. I, chap. 3, sect. 5. — 2. *Genes.* II, 15.

perdu à même temps la grâce de son Dieu, et a encouru sa malédiction et pour lui et pour toute sa postérité. Et au lieu de cultiver ce jardin, il l'a rempli d'épines et de chardons autant qu'il a été en lui ; voire même, comme Lucifer a voulu changer le paradis du ciel en un enfer, Adam a voulu aussi faire un enfer du paradis de la terre, y mettant le péché ; puisque là où est le péché, là est l'enfer. Oh ! l'infidèle gardien ! oh ! le pernicieux jardinier !

Notre second Jardin n'en a-t-il pas un meilleur ? Oui, et infiniment meilleur, infiniment plus puissant, plus sage, plus vigilant, plus fidèle. Qui est ce Jardinier ? C'est la Sagesse éternelle, qui a pris une pleine et absolue possession de ce Jardin, dès le premier moment qu'il a été fait, et qui depuis l'a toujours conservé, et en a toujours fait et fera éternellement le lieu de ses chères délices. Et elle l'a cultivé si divinement, qu'il a toujours été et sera pour jamais rempli de fleurs très odoriférantes, et de fruits très délicieux, comme il a été dit ; et que la terre de ce Jardin n'a jamais manqué de rendre ses fruits au centuple et mille fois au centuple.

Aussi ce divin Jardinier avait trois excellents ouvriers pour lui aider à cultiver son Jardin, à savoir l'Amour, la Grâce et la Patience divine. L'Amour divin fouissait et remuait la terre, pour la disposer à recevoir la semence du ciel ; la Grâce divine la semait ; et la Patience divine l'engraissait. L'Amour la remuait, en excitant l'esprit et les sens à désirer de faire choses grandes pour Dieu ; car c'est une des maximes de l'amour, que, qui aime beaucoup fait choses grandes avec peu de labeur. La Grâce la semait, en donnant les inspirations de ce qu'il fallait faire en particulier, et en aidant à les accomplir. La Patience l'engraissait, en la disposant à tout faire, à tout souffrir, et à porter beaucoup de fruit par la persévérance.

Passons outre, et venons aux choses qui se sont faites

dans le paradis terrestre : J'en remarque quatre principales.

La première est le mariage qui s'y est fait entre le premier homme et la première femme ; mariage entre deux vierges, mariage que Dieu a fait lui-même, mariage fait dans un paradis, mariage saint et mystérieux, mariage qui représente la divine alliance de la Personne du Verbe éternel avec la nature humaine, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son Église : alliance dont le traité a été fait dans le Jardin du divin Époux, c'est-à-dire dans le Cœur de sa divine Mère. C'est là, dit un grand Prélat que nous nommerons et citerons ailleurs, qu'il s'est fait un secret et admirable commerce entre le Père éternel et la bienheureuse Vierge, touchant le mystère de l'Incarnation. C'est là, dit un autre Docteur dont nous rapporterons aussi le nom et les paroles plus au long dans un autre lieu, que la Miséricorde et la Justice divine se sont donné le baiser de la paix. C'est là enfin que cette bien-aimée de Dieu a offert une Épouse au Fils de Dieu, qu'elle l'a porté à l'accepter et à consentir au mariage, et qu'elle l'a attiré en elle, voire ravi et comme enlevé du sein de son Père, ainsi que nous l'avons vu ci-devant, pour lui faire contracter l'alliance ineffable dans laquelle il est entré avec notre humanité, et le divin mariage qui est entre lui et son Église.

La seconde chose qui s'est passée dans le paradis terrestre, est que l'homme, ayant transgressé le commandement que Dieu lui avait donné, fut réduit en tel état, que Dieu, le cherchant et ne le trouvant plus, fut obligé de demander *Ubi es*[1] ? « Où es-tu » ? parce que le péché l'avait caché aux yeux de Dieu et comme anéanti.

Ce que la cruelle malice de l'homme a fait au regard du même homme, dans ce premier jardin, la bonté exces-

1. *Gen.* III, 9.

sive de Dieu l'a fait au regard de Dieu même, pour le salut de l'homme, dans le second Jardin. Car je vois l'homme anéanti dans le premier paradis, et je vois Dieu aussi anéanti dans le second paradis : *Exinanivit semetipsum*[1] ; et tellement anéanti, que trois Rois qui le cherchent pour l'adorer, sont obligés de demander *Ubi est* ? « Où est-il ? « Mais il y a grande différence entre ces deux anéantissements. Car c'est le péché qui a fait le premier, et c'est l'amour qui a fait le second. Oui, l'amour incompréhensible que le Fils unique de Dieu a pour nous, l'a obligé de s'anéantir soi-même, pour nous retirer de l'abîme effroyable du néant du péché, et pour nous rétablir en lui-même et nous donner une nouvelle vie et un nouvel être en lui, incomparablement plus noble et plus avantageux que le premier. Oh ! bonté admirable ! oh ! charité ineffable ! O Dieu d'amour, Dieu de mon cœur, soyez béni, adoré et aimé éternellement de toutes vos créatures !

O Jésus, gardez-nous de l'horrible et épouvantable néant du péché, et faites-nous entrer avec vous dans votre divin et aimable anéantissement. Anéantissez-nous en nous-mêmes, pour nous établir en vous, ou plutôt pour vous établir en nous, puisque nous sommes indignes de posséder l'être et la vie, ayant mérité de les perdre tant de fois par nos péchés, et que vous seul êtes digne d'être et de vivre. Faites donc que nous ne soyons rien, et que vous soyez tout en nous. Soyez notre être, notre vie, notre esprit, notre lumière, notre cœur, notre amour, notre force, notre trésor, notre joie, notre gloire, notre tout, afin que notre Père éternel, qui ne veut ni voir ni aimer autre chose que vous, jetant les yeux sur nous, n'y aperçoive rien que son Jésus, l'unique objet de son regard, de son amour et de sa complaisance.

La troisième chose qui s'est faite dans le paradis ter-

1. *Philip.* II, 7.

restre, est que Dieu y a prononcé cette sentence contre le serpent : *Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta semence et la sienne, et elle te brisera la tête*[1]. Cet arrêt a été donné dans ce premier paradis ; mais il a été exécuté dans le second, c'est-à-dire dans le Cœur de cette divine Femme qui s'appelle Marie, et en deux manières : Premièrement, parce que ç'a été ici que la tête du serpent, qui est le péché originel, a été brisée. Secondement, d'autant que ç'a été dans ce Cœur de la Mère du Sauveur que la sentence de condamnation et de mort, prononcée contre nous, a été cassée : *In paradiso novi Adami soluta est condemnatio*, dit saint Jean Damascène[2] ; et que le salut du monde a été opéré, ainsi que nous l'avons vu ci-devant dans le troisième tableau.

La quatrième chose qui s'est passée dans le premier paradis, est que l'homme que Dieu y avait mis, s'étant révolté contre son Créateur et rendu indigne de demeurer dans ce lieu de délices, il en a été chassé et banni pour toujours, lui et toute sa postérité ; et un Chérubin a été mis à la porte, avec un glaive flamboyant à la main, pour l'empêcher lui et tous ses enfants d'y rentrer jamais. Ce qui nous fait voir que quiconque veut avoir place dans le vrai Paradis terrestre, c'est-à-dire dans le Paradis du second Adam, qui est le Cœur de sa très digne Mère, il est nécessaire qu'il sorte de la race et de la généalogie de son premier père, pour entrer en celle du second ; il est nécessaire qu'il cesse d'être fils d'Adam, pour être enfant de Jésus ; il est nécessaire qu'il meure à la vie corrompue et dépravée du vieil homme, à son esprit malin et pervers, à ses inclinations déréglées, et à tout ce qui est de lui, étant tout gâté, tout empoisonné, tout opposé à Dieu, pour vivre de la vie sainte et céleste du nouvel

1. « Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum. » Gen. III, 15.
2. *Orat. 2 de dorm. B. Mariæ.*

homme, pour être animé de son esprit, et pour se conduire selon ses sentiments et inclinations : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*[1].

Cette mort paraît affreuse, ce glaive flamboyant qui est en la main du Chérubin semble formidable ; mais il ne l'est pas tant en effet comme il en a l'apparence. C'est un glaive d'amour ; c'est ce glaive qui a blessé, qui a tué tous les vrais amants de Jésus, c'est-à-dire tous les Saints. Il les a blessés pour les guérir ; il les a tués pour les faire vivre ; il les a fait mourir au péché, au monde, à eux-mêmes, à tout ce qui n'était point Dieu, pour les faire vivre de la vie de Dieu ; il les a frappés d'une mort désirable et précieuse : *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus*[2] ; d'une mort qui n'est point mort, mais qui est vie, et source de vie, et vie éternelle.

O Jésus, c'est de tout notre cœur que nous renonçons à ce premier père, qui n'est pas notre véritable père, puisqu'il nous a donné la mort avant que de nous donner la vie. Vous êtes notre vrai Père, ô Jésus, qui avez souffert la mort pour nous donner la vie. Aussi voulons-nous être vos vrais enfants. Mais nous ne pouvons être vos enfants si nous ne cessons d'être enfants d'Adam ; et nous ne cesserons point d'être enfants d'Adam s'il ne meurt en nous. O Jésus, c'est vous qui êtes le Chérubin établi de Dieu votre Père, à la porte du second Paradis ; c'est vous qui portez en main ce glaive flamboyant. Frappez, frappez avec cette épée sur ce vieil homme, cet homme de péché, cet homme de perdition, cet homme qui vous est tout contraire, et par conséquent qui est un vrai antéchrist. Si cet antéchrist ne meurt en nous, vous n'y pouvez vivre, ô Jésus, et vous n'y vivrez qu'à mesure qu'il y mourra. Tuez-le donc tout à fait dedans nous, afin que vous y viviez parfaitement, et que nous puissions dire avec votre Apôtre : *Je vis, non plus moi, mais c'est*

1. *Philipp.* II, 5. — 2. *Psal.* CXV, 15.

Jésus-Christ qui vit en moi[1] ; et que nous vivions en vous, et pour vous, et avec vous, dans le Cœur de votre très sainte Mère et la nôtre, pour jamais.

Pour la conclusion de ce chapitre, après vous avoir mis devant les yeux le bienheureux Cœur de la Mère de Dieu, comme le Paradis des délices de l'Homme-Dieu, je vous dirai, mon cher frère, qu'il faut nécessairement que votre cœur soit ou un enfer de supplices pour vous, ou un paradis de délices pour vous et pour Jésus.

Si vous en bannissez le péché, l'amour-propre, l'amour du monde, la vanité, la superbe et tous les autres vices, et que vous en ouvriez la porte à la grâce, elle y entrera avec toute sa suite, c'est-à-dire avec toutes les vertus, et même avec le Roi des vertus qui est Jésus, qui en fera un lieu de paix et de repos : *Factus est in pace locus ejus*[3], et un paradis de délices pour lui et pour vous. Car n'oyez-vous pas le Saint-Esprit qui vous dit qu'une conscience assurée et tranquille est un continuel festin : *Secura mens quasi juge convivium*[2] ; et que la gloire, l'honneur et la paix sont le partage de celui qui fait le bien : *Gloria, et honor, et pax omni operanti bonum*[4] ?

Mais si vous en chassez la grâce avec toute sa cour, pour y loger le péché, sachez que les démons s'y logeront aussi et en feront leur maison : *Revertar in domum meam*[5], dans laquelle ils feront leur demeure : *Habitant ibi* ; et qu'ainsi votre cœur, étant l'habitation des diables, sera un vrai enfer, et un enfer plein de tortures et de supplices pour vous. N'entendez-vous pas la voix du ciel qui crie il y a si longtemps : *Impii quasi mare fervens, quod quiescere non potest*[6] : « Les impies sont comme une mer bouillante qui ne peut avoir de repos. » *Non est pax*

1. « Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus. » *Galat.* II, 20.
2. *Psal.* LXXV, 3. — 3. *Prov.* XV, 15. — 4. *Rom.* II, 10.
5. Matth. XII, 44. — 6. Isa. LVII, 20.

impiis, dicit Dominus Deus : « C'est le Seigneur, c'est Dieu qui le dit : il n'y a point de paix pour les méchants » ; au contraire : *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum* [1] : « L'âme de l'homme qui fait le mal est remplie de tribulations et d'angoisses. »

Choisissez donc, mon frère ; car il est en votre liberté de faire de votre cœur un paradis ou un enfer. Si vous désirez en faire non pas un enfer, mais un paradis, vous avez trois choses à pratiquer :

La première est d'en chasser le serpent et le vieil homme, c'est-à-dire tous les ennemis de Dieu.

La seconde, de regarder le Cœur virginal de votre très honorée Mère, comme le premier Paradis des délices de Jésus, et comme le modèle et l'exemplaire de plusieurs autres paradis qu'il veut avoir dans les cœurs de ses vrais enfants, et spécialement dans le vôtre ; et par conséquent considérer soigneusement la forme et l'état de ce sacré Jardin, pour en dresser un semblable dans votre cœur ; revoir et étudier ce qui a été dit ci-dessus, touchant ce que cette très sainte Vierge a fait des trois puissances de son âme, de ses sens intérieurs et extérieurs et de ses passions, afin d'en faire de même des vôtres, autant qu'il vous sera possible avec la grâce de son Fils ; planter dans le milieu de votre jardin l'arbre de vie qui est Jésus, et faire en sorte, par la fidélité et la persévérance, qu'il s'y enracine si profondément que jamais il n'en puisse être séparé ; y planter aussi l'arbre de science du bien et du mal, vous exerçant dans la connaissance de Dieu pour vous porter à l'aimer, et dans la connaissance du péché pour vous porter à le haïr ; y planter encore les saints arbres de la foi, de l'espérance et de la charité, de la soumission à la volonté de Dieu, du zèle de sa gloire et du salut des âmes, qui produisent en abondance les fruits de toutes sortes de bonnes

1. *Rom.* II, 9.

œuvres. Outre cela, y planter les fleurs de toutes les autres vertus, spécialement le souci de la crainte de Dieu, laquelle seule est capable de changer votre cœur en un paradis de bénédiction, selon ces divines paroles : *Timor Domini sicut paradisus benedictionis* [1] ; la violette de l'humilité, le lys de la pureté, la rose de la charité et l'œillet de la miséricorde : *Gratia sicut paradisus in benedictionibus* [2] : « La grâce, dit le Saint-Esprit, c'est-à-dire la miséricorde et compassion des misères d'autrui, est un paradis en bénédictions pour ceux qui l'exercent. » De plus, arroser tous ces arbres et toutes ces fleurs des eaux vives de la grâce et de la dévotion, que vous devez puiser dans la fontaine des saints Sacrements, de l'oraison et de la lecture des livres de piété.

La troisième chose que vous avez à faire après tout cela, vous est déclarée de la part de Dieu en ces paroles : *Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit* [3] : « Gardez votre cœur avec tout le soin et la diligence possible, parce qu'il est le principe de la vie. » Pour cet effet, mettez-le avec confiance entre les mains de Dieu ; car, s'il demeure entre les vôtres, vous le perdrez assurément ; et le suppliez qu'il mette à la porte de ce paradis un chérubin, avec un glaive flamboyant en sa main, c'est-à-dire : la science et la connaissance de vous-même, vraie mère de l'humilité, qui est la gardienne de tous les trésors du ciel dans un cœur ; avec le véritable amour de Dieu, qui est un glaive tranchant des deux côtés, qui coupe la tête de l'amour-propre et de l'amour du monde, qui sont deux sources empoisonnées de toutes les eaux pestifères de l'enfer, qui feraient mourir tous les arbres et toutes les fleurs de votre jardin, si elles y entraient.

Si vous tâchez de faire ces trois choses, qui sont faciles avec la grâce de Dieu qu'il ne refuse point à

1. *Eccli.* XL, 28. — 2. *Eccli.* XL, 17. — 3. *Prov.* IV, 23.

ceux qui la demandent, votre cœur sera un paradis délicieux pour Jésus, qui nous assure que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes ; et pour vous un paradis de paix, de repos et de douceur inconcevable.

Voilà les six premiers tableaux que le Père éternel nous a donnés du divin Cœur de la très précieuse Mère de son Fils, dans les six principales parties du monde qu'il a créé. Nous en allons voir six autres qu'il a mis dans six choses considérables qui se sont vues en la terre, depuis le temps de Moïse jusqu'à la mort du Fils de Dieu. Car toutes les choses qui ont été durant ce temps-là, ont été ordonnées par la divine Providence pour prédire, annoncer et figurer Jésus-Christ Notre-Seigneur et sa très sainte Mère, dans leurs divers états et mystères, et dans toutes les choses qui leur appartiennent.

LIVRE TROISIEME

CONTENANT SIX AUTRES TABLEAUX DU CŒUR VIRGINAL DE LA REINE DU CIEL

CHAPITRE I

Septième tableau du Cœur sacré de la Mère de Dieu, qui est le Buisson ardent que Moïse vit sur la montagne d'Horeb.

ORIGÈNE, saint Grégoire de Nysse, saint Bernard et plusieurs autres saints Pères demeurent d'accord que ce *Buisson ardent*, dont il est parlé au chapitre troisième de l'Exode, est une figure de la très sainte Vierge, laquelle *a porté*, dit saint Germain, patriarche de Constantinople, *dans une nature mortelle et corruptible, le feu consumant de la Divinité, sans en être consumée*[1].

Mais le très docte et très pieux Jean Gerson, chancelier de la célèbre Université de Paris, et l'un des plus illustres Docteurs de cette très fameuse Académie des sciences divines et humaines, écrivant sur le divin Cantique de la bienheureuse Vierge, et parlant de son sa-

1. « Neque rubus inconsumptus et illæsus sua vi in igne perduravit, facultatemque urendi evasit, sed propter Mariam, quæ in mortali et ad corruptionem prona natura, ignem Deitatis portavit. » *Orat.* in Adorat. Crucis.

cré Cœur, dit *qu'il était figuré par ce même buisson ardent que Moïse vit sur la montagne d'Horeb*[1]. Et ce n'est pas sans raison qu'il en parle ainsi : car en effet ce prodige extraordinaire d'un buisson qui brûle au milieu d'un feu très ardent, et qui ne se consume point, est un fort beau tableau de ce même Cœur, qui y est très bien dépeint en plusieurs choses.

Premièrement, si nous considérons que la montagne qui portait ce buisson est appelée dans l'Écriture, montagne de Dieu, *Mons Dei*[2]; montagne sainte : *Locus in quo stas, terra sancta est*[3], dit-on à Moïse, « le lieu où tu es est une terre sainte », nous n'aurons pas de peine de nous persuader qu'elle désigne la très sacrée Vierge, qui est la vraie montagne de Dieu, montagne de sainteté, de laquelle on peut bien dire, avec le grand saint Grégoire[4], que c'est cette montagne prédite par le Prophète Isaïe, qui est sur le sommet de toutes les autres montagnes : *Mons in vertice montium*[5], et que les plus hautes montagnes ne sont que les fondements de celle-ci : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*[6]; parce que Dieu l'a élevée en dignité, en sainteté et en puissance par-dessus les premiers Séraphins et les plus grands Saints.

Secondement, nous ne devons pas mépriser ce buisson parce que ce n'est qu'un buisson, un chétif arbrisseau, le dernier de tous les arbrisseaux. Au contraire nous le devons respecter, puisque Dieu l'a tant honoré que de le choisir, au préjudice des plus hauts cèdres du Liban, pour y faire éclater la splendeur de sa gloire au milieu du feu et des flammes dont il a été embrasé. En voulez-vous savoir la raison ? Oyez parler le Saint-Esprit :

1. « Altare Cordis (Mariæ) in quo semper ignis ardebat holocausti. Fuit enim rubus ardens incombustus. » *Tract.* 9 *super Magnif.* partit. 1.

2. *Exod.* III, 1. — 3. *Exod.* III, 5. — 4. D. Gregor. in I *Reg.* 1.

5. Isa. II, 2. — 6. *Psal.* LXXXVI, 1.

Excelsus Dominus, et humilia respicit, et alta a longe cognoscit[1] : « Le Seigneur, quoique très haut et infiniment élevé au-dessus de toutes choses, prend plaisir néanmoins à regarder de près, et d'un regard bénin et amoureux, les choses petites et basses ; et pour les choses grandes et hautes, il ne les connaît que de loin, comme les dédaignant et méprisant. »

Voilà pourquoi il a regardé l'humilité de sa servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*[2], la très profonde humilité du Cœur de Marie, de laquelle saint Bernard parle ainsi : C'est à bon droit que celle qui dans son esprit et dans son Cœur était la dernière de toutes les créatures, a été faite la première, parce que, nonobstant qu'en effet elle fût la première, elle se traitait néanmoins comme si elle eût été la dernière : *Merito facta est novissima prima, quæ prima cum esset omnium, sese novissimam faciebat*[3]. Or c'est cette humilité du Cœur de la Reine du ciel, qui est représentée par la petitesse du buisson mystérieux de la montagne d'Horeb.

En troisième lieu, nous ne devons pas avoir aversion ni horreur pour ce buisson à raison des épines piquantes dont il est armé de toutes parts, au dedans et au dehors. Au contraire nous devons l'aimer pour ce sujet, parce que Dieu l'aime pour cette considération. Oui, il est évident que Dieu qui aime toutes ses créatures et qui ne hait rien de ce qu'il a fait, selon ces saintes paroles : *Diligis omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti*[4], a un amour particulier pour cet arbrisseau, et que son Cœur est là, et qu'il s'y plaît, puisqu'il l'a choisi spécialement pour y mettre son trône, pour y manifester sa gloire à son serviteur Moïse, pour lui parler en ce lieu-là, pour lui découvrir ses secrets, pour lui faire connaître

1. *Psal.* CXXXVII, 6. — 2. Luc. I, 48.
3. D. Bern. *In Assumpt.*, Serm. 5, De verbo Apoc. *Signum magnum.*
4. *Sap.*, XI, 25.

les bontés qu'il a pour son peuple, et pour lui déclarer les desseins qu'il a de le délivrer de la servitude d'Égypte.

Me demandez-vous pourquoi Dieu aime une chose si chétive? En voici deux causes, outre celle que j'ai dite ci-dessus, qui regarde la petitesse et l'humilité :

La première est parce que le Cœur de Dieu est là où est la haine du péché, le Cœur de Dieu aime tous les cœurs qui haïssent le péché, le Cœur de Dieu se plaît dans tous les cœurs auxquels l'iniquité déplaît; d'autant qu'ils se sont rendus semblables à lui en haïssant ce qu'il hait infiniment. De là vient que ce Cœur adorable a un plus grand amour pour le Cœur très aimable de la bienheureuse Vierge, que pour tous les cœurs des hommes et des Anges; parce que, comme il n'y a jamais eu de cœur qui ait tant eu d'amour pour Dieu : aussi il n'y en a jamais eu qui ait tant eu d'horreur de ce qui est contraire à Dieu. Et voilà pourquoi Dieu aime ce buisson ardent, d'autant que, comme le feu qui le brûle représente le feu de l'amour divin dont le Cœur de Marie est embrasé, aussi les épines dont il est tout rempli signifient la haine presque infinie dont ce Cœur est tout plein au regard du péché.

La seconde cause est parce que ces épines représentent les douleurs très aiguës et les afflictions très poignantes dont le Cœur de la très précieuse Vierge a été mille et mille fois navré, transpercé et déchiré, et qu'il a souffertes avec un très grand amour vers Dieu et une très ardente charité vers les hommes. A raison de quoi Dieu y a mis sa complaisance et y a établi le trône de sa gloire, parce qu'il n'y a rien qui lui soit si agréable, ni en quoi il soit tant glorifié, qu'un cœur plein d'angoisses et de tribulations et qui en fait l'usage qu'il doit. *Si vous souffrez quelque injure,* dit le Prince des Apôtres, *et que vous la souffriez au nom de Jésus-Christ*, c'est-à-dire en son esprit et comme il a souffert, *vous êtes bienheureux*,

parce que l'honneur, la gloire, la vertu et l'esprit de Dieu reposent sur vous[1].

En quatrième lieu, comme Dieu est descendu du ciel dans ce buisson de la montagne d'Horeb, et qu'il s'y est manifesté à Moïse, *in flamma ignis*, « dans la flamme du feu », pour lui faire voir son amour et sa charité vers son peuple, et qu'il lui a parlé *de medio rubi*, « du milieu du buisson », ou selon une autre version, *de corde rubi*, « du cœur du buisson », pour lui déclarer le dessein qu'il avait de délivrer ses enfants de la captivité de Pharaon, et de se servir de lui pour ce sujet : ainsi le Fils de Dieu est descendu du sein de son Père, en l'excès de son amour, dans le Cœur de sa Mère tout embrasé d'amour vers Dieu, et tout enflammé de charité vers les hommes, pour opérer notre rédemption, et pour l'associer avec lui dans ce grand œuvre, en la manière que nous avons fait voir ci-dessus dans le troisième tableau.

Dieu n'a été dans ce buisson que fort peu de temps ; mais il a toujours été et sera éternellement dans le Cœur de notre divine Vierge : *Deus in medio ejus, non commovebitur*[2] ; ou, selon une autre version : *Deus in intimo ejus, non amovebitur :* « Dieu est dans le plus intime de son Cœur, d'où il ne sortira jamais. »

Mais la principale chose que nous avons à considérer dans ce buisson, est celle qui est marquée en ces paroles de Moïse : *Vadam et videbo visionem hanc magnam, quare non comburatur rubus*[3] : « J'irai et je verrai cette grande chose qui paraît à mes yeux, pourquoi ce buisson brûle et ne se consume point. » Car il voyait, dit le texte sacré, que le buisson était au milieu d'un feu très ardent, qui

1. « Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis, quoniam quod est honoris, gloriæ, et virtutis Dei, et qui est ejus Spiritus, super vos requiescit. » I Pet. IV, 14.

2. *Psal.* XLV, 6. — 3. *Exod.* III, 3.

néanmoins ne le consumait point : *videbat quod rubus arderet, et non combureretur.*

Grand prodige à la vérité ; mais qui n'est que la peinture d'un miracle beaucoup plus grand qui s'est fait dans le Cœur de notre Mère admirable ; lequel est un abîme de toutes sortes de merveilles, entre lesquelles une des principales est celle-ci : que, pendant que cette Mère de la belle dilection était en ce monde, son Cœur était tellement embrasé de l'amour de son Dieu, que les flammes de ce feu sacré auraient consumé sa vie corporelle, si elle n'avait été conservée miraculeusement au milieu de ces célestes embrasements. De sorte que c'était un plus grand miracle de la voir subsister au milieu de ces divins incendies sans y être anéantie, que le miracle du buisson de Moïse, et que celui de la conservation des trois enfants de la fournaise de Babylone, dont nous parlerons plus amplement ci-après.

Vous voyez par toutes ces choses que le buisson ardent de la montagne d'Horeb n'est pas le moindre tableau du très saint Cœur de la Mère d'amour.

Mais savez-vous bien, mon cher frère, qu'il faut nécessairement que votre cœur brûle dans ce feu dont le Cœur virginal a été enflammé, dans ce feu duquel le Fils de Dieu a dit qu'il est venu en la terre pour le mettre partout[1], ou bien qu'il brûle éternellement dans le feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges. O Dieu ! quelle différence entre ces deux feux ! Quel moyen de durer à jamais au milieu de ces feux dévorants et de ces incendies éternels dont Dieu crie à tous les hommes : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ? quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis*[2] ? « Qui d'entre vous pourra faire sa demeure avec le feu dévorant ? Qui d'entre vous pourra demeurer avec les ardeurs éter-

1. « Ignem veni mittere in terram. » Luc. XII, 49.
2. Isa. XXXIII, 14.

nelles ? » Mais quelles seront les douceurs, les joies, les ravissements de ceux qui brûleront pour jamais, avec les Séraphins et avec tous les célestes amants du très aimable Jésus, dans les feux délicieux de son divin amour ? Oh ! que ne devrait-on point faire pour se garantir d'un si effroyable malheur, et pour posséder un si désirable bonheur ?

Réjouissez-vous, vous qui lisez ou entendez ces choses, et rendez grâce à Dieu de ce que cela est encore en votre pouvoir pendant que vous êtes en ce monde, et que même il vous est plus facile d'être du nombre de ceux qui seront enivrés pour une éternité des délices inconcevables de l'amour éternel, que de vous perdre avec ceux qui souffriront pour jamais les horribles supplices des feux de l'enfer. Si vous désirez éviter celui-ci et jouir de celui-là, travaillez à éteindre entièrement dans votre cœur le feu de l'amour du monde et de l'amour de vous-même, le feu infernal de la concupiscence, le feu de l'ambition, le feu de la colère, le feu de l'envie. Donnez votre cœur à Jésus, et le suppliez qu'il y allume ce feu qu'il est venu mettre en la terre ; et pour cet effet, dites-lui souvent avec saint Augustin : *O ignis, qui semper ardes et nunquam extingueris ; o amor qui semper ferves et nunquam tepescis : accende me, accende me totum, ut totus diligam te :* « O feu qui brûlez toujours et qui ne vous éteignez jamais ; ô amour qui êtes toujours fervent et qui jamais ne vous refroidissez, brûlez-moi, embrasez-moi et embrasez-moi tout, enfin que je sois tout feu et tout flamme d'amour vers vous. »

CHAPITRE II

Huitième tableau, dans lequel le Cœur sacré de la très sainte Vierge est dépeint comme une Harpe céleste et divine.

Le huitième tableau du divin Cœur de la glorieuse Vierge, c'est la *Harpe* sacrée du saint roi David, dont il est fait mention en plusieurs endroits des divines Écritures, qui représente excellemment ce même Cœur : lequel est la vraie Harpe du véritable David, c'est-à-dire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car c'est lui-même qui l'a faite de sa propre main ; c'est lui seul qui la possède et qui l'a toujours possédée ; jamais elle n'a été en d'autre main qu'en la sienne, jamais n'a été touchée d'autres doigts que des siens, parce que ce Cœur virginal n'a jamais eu aucuns sentiments, ni affections, ni mouvements, que ceux qui lui ont été donnés par le Saint-Esprit.

Les cordes de cette sainte Harpe ce sont toutes les vertus du Cœur de Marie, spécialement sa foi, son espérance, son amour vers Dieu, sa charité vers le prochain, sa religion, son humilité, sa pureté, son obéissance, sa patience, sa haine contre le péché, son affection pour la croix, et sa miséricorde : douze cordes sur lesquelles le divin Esprit a fait résonner aux oreilles du Père éternel une si merveilleuse harmonie et des cantiques d'amour si mélodieux, qu'en étant tout charmé, il a oublié toutes les colères qu'il avait contre les pécheurs, a quitté les foudres dont il était armé pour les perdre, et a donné son propre Fils pour les sauver.

Je trouve, dans les saintes Écritures, que le roi David a fait usage de sa harpe en quatre grandes choses ; et je vois aussi que le Fils de David, qui est Jésus, a employé

la sienne en quatre choses incomparablement plus grandes.

Premièrement, cet homme de Dieu a chassé plusieurs fois, par le son de sa harpe, l'esprit malin qui possédait Saül. N'avons nous pas vu ci-devant, dans le troisième tableau, que le salut du monde a été opéré dans le Cœur de la Mère du Sauveur, et par conséquent que tout le genre humain, qui était en la possession de Satan, en a été délivré par le son merveilleux de cette divine Harpe ?

Secondement, le prophète David s'est servi de sa harpe pour chanter plusieurs psaumes et divers cantiques à l'honneur et à la gloire de Dieu. Aussi notre vrai David a chanté sur la sienne cinq sortes de cantiques à la louange de la très sainte Trinité. *Premièrement*, des cantiques d'amour, mais du plus fort, du plus pur et du plus parfait amour qui fut ni qui sera jamais. *Secondement*, des cantiques de louange et d'actions de grâces pour tous les bienfaits de la divine Bonté envers toutes les créatures. Car la sacrée Vierge ne se contentait pas de remercier Dieu pour les faveurs infinies qu'elle recevait de sa main, mais elle le louait sans cesse pour toutes les grâces qu'il faisait à toutes les choses créées. En *troisième* lieu, des cantiques de douleurs, de gémissements et de lamentation, au temps des souffrances et de la mort de son bien-aimé Fils. En *quatrième* lieu, des cantiques de triomphe pour toutes les victoires que cette Générale des armées du grand Roi a remportées sur tous ses ennemis et sur lui-même, s'il faut ainsi parler : ayant tant de fois désarmé sa divine vengeance qui était prête de foudroyer le monde pour ses innombrables crimes. En *cinquième* lieu, des cantiques prophétiques. pour nous annoncer les grandes choses que Dieu veut faire à l'avenir, dont cette Reine des Prophètes en a prédit plusieurs dans ce merveilleux Cantique qu'elle a fait en saluant sa cousine sainte Élisabeth. Car, outre que c'est

un Cantique d'amour, de louange et d'actions de grâces, et dont toutes les paroles sont pleines de grands mystères, il contient aussi plusieurs prophéties très signalées, entre lesquelles celle qui est exprimée en ces paroles : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*[1] : « Car voilà que désormais toutes les générations me diront bienheureuse », peut bien être appelée la grande prophétie de la Mère de Dieu ; car elle comprend une infinité de choses grandes et admirables que sa toute-puissance a opérées et opérera en elle et par elle jusqu'à la fin des siècles et à toute éternité.

La troisième chose pour laquelle le premier David s'est servi de sa harpe, a été non seulement pour louer Dieu, mais encore pour le louer avec joie. De même, le second David n'a pas seulement excité le Cœur de sa sainte Mère à donner toutes sortes de louanges et de bénédictions à sa divine Majesté, mais aussi il l'a porté à mettre son unique joie et toute sa béatitude, tant en ses divines louanges qu'en toutes les autres choses qu'elle faisait pour son service et pour sa gloire.

La quatrième chose pour laquelle le roi David a fait usage de sa harpe, a été pour exciter et attirer les autres à louer et glorifier Dieu comme lui, avec un cœur plein de joie et d'allégresse. Semblablement, le Roi Jésus attire un nombre innombrable d'âmes à l'amour et à la louange de son Père éternel par le son très agréable de sa précieuse Harpe, c'est-à-dire par l'entremise du bienheureux Cœur de sa glorieuse Mère, dont les vertus extraordinaires résonnent si fortement et si mélodieusement dans toute l'Église chrétienne, qu'une infinité de personnes de toutes sortes de conditions, étant animées d'une dévotion spéciale vers ce divin Cœur, se trouvent poussées à l'imiter dans les perfections dont il est orné, et par ce moyen à commencer à faire sur la terre ce que les Anges

1. Luc. I, 48.

et les Saints font dans le ciel : c'est-à-dire à mettre tout leur contentement et leur félicité en tout ce qui regarde le service, l'amour et la gloire du souverain Monarque du ciel et de la terre.

Voici une autre chose bien remarquable. C'est que notre adorable David a plusieurs autres harpes que son Père éternel lui a données, pour satisfaire au désir infini qu'il a de le louer infiniment, et de le louer en tout lieu, en tout temps, en toutes choses et en toutes manières.

Sa première et souveraine harpe c'est son propre Cœur. C'est cette harpe dont il fait mention, quand il dit : *Deus, psallam tibi in cithara, sanctus Israel*[1] : « O Dieu, le Saint d'Israël, je chanterai votre gloire sur ma harpe. » Et en effet, c'est sur cette harpe qu'il a chanté continuellement, durant sa vie mortelle en la terre, et qu'il chantera éternellement, dans la gloire du ciel, mille et mille cantiques d'amour, de louange et d'actions de grâces à son Père, tant en son nom qu'au nom de tous ses membres et de toutes les choses que Dieu a faites ; mais d'un ton infiniment plus élevé, et d'un chant infiniment plus saint, plus doux et plus charmant que ceux qu'il a chantés et qu'il chante sur sa seconde harpe dont nous venons de parler, qui est le Cœur de sa très digne Mère.

Ces deux Cœurs néanmoins et ces deux harpes sont unies si étroitement ensemble, qu'elles ne sont en quelque façon qu'une seule harpe qui n'a qu'un même son et un même chant, et qui chante les mêmes cantiques. Quand la première chante un cantique d'amour, la seconde chante un cantique d'amour ; quand la première chante un cantique de louange, la seconde chante un cantique de louange. Si le Cœur de Jésus aime Dieu son Père, le Cœur de Marie l'aime avec lui ; si le Cœur de Jésus s'épanche en actions de grâces vers la très sainte

1. *Ps.* LXX, 22.

Trinité, le Cœur de Marie se répand en actions de grâces vers la très sainte Trinité. Tout ce que le Cœur de Jésus aime, le Cœur de Marie l'aime ; ce que le Cœur de Jésus hait, le Cœur de Marie le hait. Ce qui réjouit le Cœur du Fils, réjouit le Cœur de la Mère ; ce qui crucifie le Cœur du Fils, crucifie le Cœur de la Mère. *Erant enim*, dit saint Augustin, *duæ citharæ mysticæ, quarum una sonante, resonat altera, nullo etiam pulsante : Jesu dolente, dolet et Maria ; Christo crucifixo, crucifigitur et Maria* [1] : « Jésus et Marie étaient deux harpes mystiques ; ce que l'une sonnait, l'autre le sonnait aussi, quoique personne ne la touchât. Jésus étant en douleur, Marie est en douleur ; Jésus étant crucifié, Marie est crucifiée. »

Le Père éternel a donné encore à son Fils un nombre innombrable d'autres saintes harpes, qui sont les cœurs de tous ses Anges et de tous ses Saints, sur lesquelles il a loué et glorifié son Père en ce monde, pendant qu'ils y ont été, et le louera et glorifiera à jamais dans la bienheureuse éternité. Car tout l'honneur, toute la gloire et toutes les louanges qui ont été, sont et seront rendues à Dieu le Père tout-puissant, au ciel et en la terre, lui ont été, sont et seront rendues par son Fils Jésus : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi Deo Patri omnipotenti omnis honor et gloria.*

Ce sont ces harpes dont il est fait mention en plusieurs endroits de l'Apocalypse, là où saint Jean [2] nous assure que Dieu lui fit voir les Saints, ayant chacun sa harpe sur laquelle ils chantaient divers cantiques à la louange du Saint des saints. Mais il y a cette différence, dit un savant homme [3], dans les Commentaires qu'il a faits sur l'Apocalypse, entre ces harpes et la harpe de la Mère de

1. *Serm.* de Pass. Dom.

2. « Habentes singuli citharas. » *Apoc.* V, 8. — « Vocem quam audivi, sicut citharedorum citharizantium in citharis suis. » *Apoc.* XIV, 2. — « Habentes citharas Dei. » Ibid. XV, 2.

3. Viegas, *in Apoc.*

Dieu, que celles-là, pendant qu'elles étaient en ce monde, n'ont pas toujours été d'accord, à raison de la faiblesse et fragilité humaines, et qu'elles ont quelquefois cessé de louer Dieu ; c'est pourquoi il a été nécessaire de les exciter de temps en temps à faire ce qu'elles devaient. Et de là vient que le Prophète-roi disait, pour animer et pousser son âme et son cœur à bénir son Dieu : *Benedic, anima mea, Domino*[1] : « O mon âme, bénis le Seigneur. » *Lauda, anima mea, Dominum*[2] : « O mon âme, donne louange à ton Seigneur. » Mais la harpe de la Reine de tous les Saints n'a jamais souffert aucune défectuosité ni interruption en son chant, ayant incessamment loué et glorifié la très sainte Trinité d'un ton toujours égal, et avec une très parfaite harmonie. De là vient, dit le susdit auteur, qu'elle ne dit pas, comme en s'excitant soi-même : *Magnifica, anima mea, Dominum ;* « Magnifie le Seigneur, ô mon âme » ; mais elle dit : *Magnificat anima mea Dominum*[3] : « Mon âme bénit et magnifie le Seigneur. »

Ce n'est pas tout, mon cher frère, le Père de Jésus a encore donné à son Fils une autre harpe qui est votre cœur. Car il lui a donné tous les cœurs de tous les chrétiens, afin qu'il en fasse autant de harpes pour chanter les louanges de son saint Nom. Mais prenez bien garde de ne pas faire ce que font quantité de chrétiens, qui lui ôtent ce que son Père lui a donné et ce qu'il a acheté même au prix de son sang, pour le donner à son ennemi qui est Satan. Si vous lui ôtez votre cœur, le diable en prendra possession au même temps. Car il faut nécessairement qu'il soit, ou en la main de Dieu : *Justorum animæ in manu Dei sunt*[4] ; ou en la main du diable. Il faut qu'il soit ou une des harpes de Jésus, ou une des harpes du démon. S'il est une des harpes de Jésus, il unira cette

1. *Ps.* CII, 1, 2. — 2. *Ps.* CXLV, 1. — 3. Luc. I, 46. — 4. *Sap.* III, 1.

harpe à la sienne, à celle de sa divine Mère et à celles de tous les Saints, et y chantera les mêmes cantiques qu'il a chantés ici-bas et qu'il chantera là-haut à jamais sur celles-là. Si au contraire votre cœur est une des harpes de Satan, il chantera durant cette vie, sur cette harpe infâme et maudite, les chansons malheureuses et abominables du monde, de la chair et du péché, au déshonneur de Dieu et à votre damnation ; et, en l'autre vie, il y fera résonner éternellement les chansons lugubres et effroyables de l'enfer, c'est-à-dire la rage, le désespoir et les blasphèmes des damnés.

Voulez-vous que votre cœur soit une des harpes du vrai David, faites trois choses :

Premièrement, arrachez-en toutes les cordes des harpes du démon, qui sont tous les vices.

Secondement, attachez-y les cordes des harpes du Fils de Dieu, qui sont toutes les vertus chrétiennes.

En troisième lieu, joignez votre harpe à toutes les harpes de vos frères, c'est-à-dire, unissez votre cœur, par une vraie charité et concorde, à tous les cœurs des hommes : car sans cette union, votre harpe ne peut rendre aucun son ni harmonie qui soit agréable à celui qui est tout charité, et qui aime la charité par-dessus toutes choses. Unissez aussi votre harpe à toutes les harpes de tous les Anges et de tous les Saints qui sont au ciel, et surtout à la harpe du Roi et de la Reine de tous les Saints, afin de louer et magnifier Dieu en société et en unité d'esprit, de cœur et d'amour, *psallentes in unum*, avec le souverain Psalmiste et sa précieuse Mère, et avec tous les Saints du ciel et de la terre : *Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes : Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus Sabaoth. Pleni sunt cæli et terra majestatis gloriæ tuæ :* « Avec lesquels, dit la sainte Église, au nom de tous ses enfants, nous vous supplions d'unir et d'associer nos voix et nos cœurs, pour chanter ensemblement ce divin

cantique : Saint, Saint, Saint le Seigneur Dieu des armées. Les cieux et la terre sont pleins de la majesté de votre gloire. »

Non seulement vous pouvez unir votre harpe à toutes ces harpes, votre cœur à tous ces cœurs ; mais si vous êtes vraiment chrétien, vous avez droit de vous les approprier et d'en user comme d'une chose vôtre. Oui, le Cœur de Jésus est à vous ; le Cœur de Marie est à vous ; tous les cœurs des Anges et des Saints sont à vous.

Le Cœur de Jésus est à vous, parce que le Père éternel, en vous donnant son Fils, vous a donné le Cœur de son Fils ; parce que ce même Fils vous l'a aussi donné en se donnant soi-même à vous ; et parce qu'il a voulu être votre chef, et que tout ce qui est dans le chef appartient aux membres. *Si Jésus-Christ est mon chef*, dit saint Bernard, *tout ce qui est de mon chef n'est-il pas à moi ? Comme donc les yeux de ma tête sont véritablement mes yeux, ainsi le Cœur de mon chef spirituel est mon cœur. Bene ergo mihi. Ego vere cum Jesu cor unum habeo* : « Grand bonheur donc pour moi. Je n'ai vraiment qu'un cœur avec Jésus » : *et ce n'est pas merveille, puisque les premiers chrétiens, dont le nombre était grand, n'avaient qu'un cœur et qu'une âme*[1].

Le Cœur de Marie, Mère de Jésus, est à vous, parce que Jésus vous l'a donnée pour être votre Mère, et que ce qui est à la Mère est aux enfants.

De plus le Cœur de Marie est à vous, et tous les cœurs des Anges et des Saints, parce que vous et eux êtes membres d'un même corps : *Sumus invicem membra*[2], et que ce qui est à un membre est à l'autre ; comme aussi

1. « Si caput meum Christus est, quomodo quod capitis mei est non meum est ? Sicut ergo corporalis capitis mei oculi, mei oculi vere sunt : ita et spirituale cor, cor meum est. Bene ergo mihi. Ego vere cum Jesu cor unum habeo. Et quid mirum, cum multitudinis credentium fuerit cor unum ? » *In Tract. de Pass. Dom.* cap. 3.

2. *Eph.* IV, 25.

parce que le Père éternel, en vous donnant son Fils, vous a donné toutes choses avec lui : *Cum illo omnia nobis donavit* [1] ; et que le Fils de Dieu, en se donnant à vous, vous a donné tout ce qui est à lui. Or toutes choses lui appartiennent, parce que son Père lui a donné toutes choses : *Omnia mihi tradita sunt a Patre meo* [2]. C'est pourquoi saint Paul vous crie : *Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas, sive mundus, sive vita, sive mors, sive præsentia, sive futura : omnia enim vestra sunt* [3] : « Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir : car tout est à vous. »

O mon Dieu, que votre bonté est excessive, que votre amour est admirable vers nous ! Vous êtes infiniment digne d'être aimé, loué et glorifié ; nous avons une infinité d'obligations de vous aimer et glorifier ; mais parce que nous n'avons point de cœur ni d'esprit qui soit ni digne ni capable de nous acquitter de ces obligations, votre sagesse incompréhensible nous a trouvé, et votre bonté immense nous a donné un moyen admirable pour y satisfaire pleinement et parfaitement : c'est que vous nous avez donné l'Esprit et le Cœur de votre Fils, qui est votre propre Esprit et votre propre Cœur, et vous nous l'avez donné pour être notre propre esprit et notre propre cœur, selon la promesse que vous nous en aviez faite par la bouche de votre Prophète, en ces paroles : *Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri* [4] : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous. » Et afin que nous sussions quel était ce cœur et cet esprit nouveau que vous nous promettiez, vous aviez ajouté : *Spiritum meum ponam in medio vestri* : « Je mettrai mon

1. *Rom.* VIII, 32. — 2. Luc. X, 22. — 3. I *Cor.* 22.
4. Ezech. XXXVI, 26, 27.

Esprit, qui est mon Cœur, au milieu de vous. » Il n'y a que l'Esprit et le Cœur d'un Dieu qui soient dignes d'aimer et louer un Dieu, et qui soient capables de le bénir et aimer autant qu'il le doit être. Voilà pourquoi, mon Seigneur, vous nous avez donné votre Cœur, qui est le Cœur de votre Fils Jésus, comme aussi le Cœur de sa divine Mère et les cœurs de tous ses Anges et de tous ses Saints, qui tous ensemble ne sont qu'un seul cœur : *Cor unum et anima una*[1] ; comme le chef et les membres ne font qu'un corps.

Oh ! quelle charité de notre Père céleste ! Oh ! que ce don qu'il nous a fait est grand ! Oh ! quel trésor il nous a donné en nous donnant ce grand Cœur, ce Cœur immense, qui contient en soi le Cœur de la très sainte Trinité, le Cœur de Jésus et de Marie, et tous les cœurs de tous les Anges et de tous les Saints ! O chrétien, que tu es riche, que tu as de merveilleux avantages, si tu les connaissais et si tu savais en user comme il faut ! Que tu possèdes un grand et admirable Cœur ! *Si scires donum Dei*[2] ! « Oh ! si tu savais le don que Dieu t'a fait ! oh ! si tu savais en faire l'usage que tu dois ! »

Mais, ô malheur ! ô ingratitude ! ô stupidité de la plupart des chrétiens, qui ne font aucun état de ce talent infiniment riche, qui laissent cet inestimable trésor inutile, qui ne font aucun usage de ce très précieux don, et même qui ne le connaissent pas.

Ne faites pas ainsi, vous qui lisez ou oyez ces choses ; reconnaissez les obligations que vous avez à la divine Bonté de vous avoir donné ce grand Cœur ; rendez-lui-en toutes les grâces qu'il vous sera possible ; demandez-lui pardon du peu d'usage que vous en avez fait par ci-devant ; entrez dans la résolution d'en faire désormais tout l'usage que Dieu veut que vous en fassiez. Mettez ceci dans votre esprit, que ce Cœur vous a été donné,

1. *Act.* IV, 32. — 2. Joan. IV, 10.

ut colatis Deum, et faciatis ejus voluntatem corde magno et animo volenti[1], « afin que vous serviez et honoriez Dieu, et que vous fassiez sa volonté avec un grand cœur et un grand amour », c'est-à-dire avec un cœur et un amour digne de sa grandeur infinie.

Pour cet effet, renoncez à votre propre cœur, c'est-à-dire à votre propre esprit, à votre propre volonté et à votre amour-propre ; et donnez-vous à Jésus, pour entrer dans l'immensité de son grand Cœur, qui contient le Cœur de sa sainte Mère et de tous ses Saints, et pour vous perdre dans cet abîme d'amour, de charité, de miséricorde, d'humilité, de pureté, de patience, de soumission et de sainteté. *O quam bonum et quam jucundum habitare in Corde Jesu !* dit saint Bernard[2] : « Oh ! que c'est chose bonne et pleine de douceur, de demeurer dans le Cœur de Jésus ! » Dites-lui donc avec ce même Saint : *O dulcissime Jesu, me totum trahe in Cor tuum :* « O très doux Jésus, tirez-moi tout, absorbez-moi tout dans votre Cœur » ; *ut in Corde tuo omnibus diebus vitæ meæ merear habitare, et ut videre simul semper et facere tuam valeam voluntatem*[3] : « afin que je fasse ma demeure tous les jours de ma vie dans ce même Cœur, et que je puisse toujours connaître et accomplir toutes vos volontés. »

Priez ce même Jésus que, puisqu'il désire faire la même grâce en quelque manière à tous les vrais chrétiens, qu'il a faite à sainte Catherine de Sienne, en lui ôtant son cœur pour lui donner le sien : qu'il anéantisse votre propre cœur et qu'il établisse le sien en sa place, afin que désormais vous viviez de la vie de son Cœur ; que ce Cœur soit le principe de votre vie, de tous vos mouvements et de toutes vos actions ; que vous vous conduisiez par l'esprit qui le possède, et que vous soyez

1. II *Mach.* I, 3. — 2 *Serm. de Pass. Dom.* cap. 3.
3. D. Bern. *ibid.*

rempli et animé de ses sentiments, et que vous fassiez toutes choses en ses dispositions.

Souvenez-vous que le vrai David vous ayant donné sa harpe, avec celles de sa divine Mère et de tous ses Saints, qui toutes ensemble ne font qu'une seule harpe ; c'est-à-dire que Jésus vous ayant donné son Cœur, avec le Cœur de sa bienheureuse Mère et tous les Cœurs de tous ses Saints, qui tous ensemble ne font qu'un seul Cœur : non seulement vous pouvez, mais vous devez en faire usage pour aimer et louer Dieu et pour lui rendre tous vos autres devoirs ; puisque ce Cœur est vraiment votre cœur, et que vous êtes obligé d'aimer Dieu de tout votre cœur, et d'employer tout ce qui est à vous pour son amour et pour sa gloire.

Ne vous contentez donc pas d'aimer un Dieu infiniment aimable de toute l'étendue de ce petit cœur humain, soit corporel, soit spirituel, qui est dans votre corps et dans votre âme ; cela est trop peu de chose, cela n'est rien. Mais aimez-le *Corde magno et animo volenti*, de tout votre grand Cœur, aimez-le en tout l'amour de votre grand Cœur. Quand on vous demandera si vous l'aimez, dites : « Oui, je le veux aimer, et de tout mon grand Cœur, et je me donne à lui pour cela. » Quand on vous demandera si vous voulez faire ou souffrir quelque chose pour l'amour de lui, dites : « Oui, je le veux, et de tout mon grand Cœur, et je me donne à lui pour cela. » Si vous aimez votre prochain et que vous ayez quelque action de charité à faire, aimez-le et faites pour lui tout ce que vous devez, en la charité de votre grand Cœur. Si vous haïssez et détestez le péché, que ce soit en la haine et détestation que votre grand Cœur a pour le péché. S'il est question de s'humilier, que ce soit en l'esprit d'humilité de votre grand Cœur. S'il est question d'obéir, que ce soit en l'esprit d'obéissance de votre grand Cœur. S'il faut souffrir quelque chose, que ce soit en l'esprit d'humilité, de patience, de soumission et d'amour de votre grand Cœur.

S'il faut faire pénitence, que ce soit en l'esprit d'humiliation et de contrition de votre grand Cœur. Si vous avez à faire quelque oblation, donation ou sacrifice à Dieu, de vous-même ou de quelque autre chose, que ce soit en l'esprit d'amour et de zèle de votre grand Cœur. S'il faut prier Dieu et lui demander quelque grâce, que ce soit en l'esprit d'abaissement, de confiance et de résignation de votre grand Cœur. S'il faut adorer, louer et remercier Dieu, que ce soit en union des adorations, des louanges et des actions de grâces qui lui ont été, sont et seront données par votre grand Cœur, et en union de toutes les saintes dispositions avec lesquelles ce même Cœur l'adore, le loue et le bénit incessamment. Quand vous direz ces saintes paroles : *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo*[1] : « Je vous louerai, Seigneur de tout mon cœur », que votre intention soit de parler de votre grand Cœur. Enfin, quoi que vous fassiez, faites toutes choses dans l'esprit et dans les dispositions de votre grand Cœur, en renonçant au vôtre et en vous donnant à Jésus pour agir dans l'esprit qui anime le sien.

Voilà, mon cher frère, comme il faut user de ce grand Cœur que Dieu vous a donné. Voilà l'usage que vous êtes obligé de faire de cette divine harpe que Jésus, le Fils de David, vous a mise entre les mains. C'est de cette merveilleuse harpe que vous devez entendre parler quand vous dites : *Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus*[2] : « O Dieu, qui êtes mon Dieu, je chanterai sur ma harpe les louanges de votre saint Nom et les grandeurs de votre divine Majesté. » A quoi vous pouvez bien ajouter ce qui suit et dire hardiment : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me* : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? » Quel sujet avons-nous de nous affliger, puisqu'il ne peut arriver aucun mal à ceux

1. *Ps.* CX, 1. — 2. *Ps.* XLII, 4.

qui aiment Dieu ; sa divine parole nous assurant que toutes choses se convertissent en bien pour eux[1], et qu'il nous a donné un Cœur avec lequel nous le pouvons aimer très parfaitement.

Nous n'avons donc aucun sujet de nous attrister ; au contraire nous avons tant et de si grands sujets de réjouissance que nous devrions mourir de joie. Oh ! quel sujet de joie ! nous avons un Cœur qui est la joie de la très sainte Trinité, la joie des Anges, la joie de tout le paradis et la source de toutes les véritables joies. Oh ! quel sujet de joie ! le Cœur de Dieu est à nous ; le Cœur de l'Homme-Dieu est à nous ; le Cœur de la Mère de Dieu est à nous ; tous les Cœurs des Anges et des Saints sont à nous ; tous les trésors qui sont renfermés dans tous ces Cœurs sont à nous. Oh ! quel sujet de joie ! nous possédons le Cœur du Roi et de la Reine du ciel, et de tous les Princes de leur cour. Oh ! quel sujet de réjouissance ! nous avons droit d'offrir tous ces Cœurs à Dieu, avec tout l'amour, la gloire et les louanges qu'ils lui donnent, comme une chose qui est à nous ; et nous pouvons l'aimer et le glorifier avec tous ces Cœurs qui ne sont qu'un Cœur, comme avec un Cœur qui est nôtre. Oh ! quel sujet de jubilation et de ravissement ! si nous voulons vivre en chrétiens, nous aimerons, nous bénirons, nous glorifierons dans le ciel éternellement notre Dieu, notre Créateur, notre Rédempteur, notre Père, notre grand Tout, en la dilection et en la sainteté de tous ces Cœurs ; et nous chanterons à jamais sur cette sainte harpe mille et mille cantiques de louanges, d'actions de grâces, de triomphe et d'amour à notre bien-aimé Jésus et à la divine Marie, sa très chère Mère et la nôtre.

1. « Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum. » *Rom.* VIII, 28.

CHAPITRE III

Neuvième tableau du très saint Cœur de la glorieuse Vierge, qui est le Trône royal de Salomon.

Entre plusieurs belles et excellentes qualités que le Saint-Esprit attribue à la bienheureuse Vierge, en voici une qui est très considérable. C'est celle qui est contenue en ces paroles du psaume quatre-vingt-sixième, que plusieurs saints Docteurs et même toute l'Église applique à cette même Vierge : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*[1] : « O cité de Dieu, choses grandes et glorieuses sont dites de vous ! »

Oui, c'est la grande et glorieuse cité de Dieu, c'est la sainte cité, la cité de Jérusalem, la cité de paix, la cité royale, la cité du grand Roi, *Civitas Regis magni*[2] ; parce que c'est le Roi des rois qui l'a bâtie de sa propre main ; qui l'a affranchie entièrement de l'infâme tribut du péché ; qui l'a honorée de plusieurs grands et extraordinaires privilèges ; qui l'a enrichie d'une infinité de dons et de trésors inestimables ; et qui l'a faite pour y établir sa première et plus glorieuse demeure, et pour y faire éclater les plus rares merveilles de sa puissance et de sa magnificence royale. O sainte cité de Dieu, que choses hautes et admirables doivent être dites et pensées de vous !

Vous n'êtes pas seulement la cité du grand Roi, ô Vierge incomparable ; mais aussi vous êtes son palais royal et éternel. Oui, dit saint Bonaventure, cette divine Marie est le palais sacré du grand Dieu : *Sacratum Dei palatium*[3]. Or si elle est le palais du Roi des rois, que faut-il

1. *Psal.* LXXXVI, 3. — 2. *Psal.* XLVII, 3.
3. *In Carminibus super* Salve Regina.

dire de son Cœur, sinon qu'il est le *Trône impérial* de ce même Roi ?

C'est ce Trône magnifique qui est parfaitement bien dépeint dans le trône du roi Salomon, comme dans un excellent tableau qui nous est mis devant les yeux, au chapitre dixième du troisième livre des Rois, là où il est écrit que ce grand roi se fit un trône d'ivoire dans sa maison du Liban ; que ce trône était tout couvert d'or très brillant ; qu'il y avait six degrés pour y monter ; que le haut du trône était rond en la partie postérieure ; que le siège était soutenu de deux mains d'un côté et d'autre ; qu'il y avait deux lions proche de ces deux mains ; qu'il y avait douze petits lions sur les six degrés, six d'une part et six de l'autre part ; et qu'il ne s'est jamais fait un tel ouvrage dans tous les royaumes de l'univers[1].

Certainement l'Esprit de Dieu, qui a dicté les saintes Écritures et qui n'y a rien mis non seulement qui soit inutile, mais qui ne soit plein de mystères, n'aurait jamais pris le soin et la peine de nous décrire ainsi en détail toutes les parties de ce trône du roi Salomon, si ce n'était pour nous figurer le plus haut et le plus magnifique trône de notre vrai Salomon, qui est le Cœur de sa très sainte Mère, dans lequel il a toujours été et sera pour jamais régnant parfaitement.

Voyons en particulier ce que représentent toutes ces choses.

Ce trône est sur le mont du Liban, qui est la bienheu- Vierge, qui dit d'elle-même : *Ego quasi Libanus*[2] : « Je suis semblable au Liban. »

1. « Fecit etiam rex Salomon thronum de ebore grandem : et vestivit eum auro fulvo nimis, qui habebat sex gradus : et summitas throni rotunda erat in parte posteriori ; et duæ manus hinc atque inde tenentes sedile : et duo leones stabant juxta manus singulas. Et duodecim leunculi stantes super sex gradus hinc atque inde : non est factum tale opus in universis regnis. » III *Reg.* X, 18-20.

2. *Eccli.* XXIV, 21.

L'ivoire dont ce trône est fait représente la blancheur de l'innocence et de la pureté immaculée de son très saint Cœur. L'or brillant, c'est son amour très ardent et très enflammé : *Thronus ejus flammæ ignis*[1]. Les six degrés, ce sont six vertus de ce même Cœur, par le moyen desquelles notre divin Salomon est monté sur son trône, à savoir : la foi, l'espérance, l'abnégation de soi-même, la modestie, la patience et l'obéissance.

Mais qu'est-ce que le haut du trône de Salomon, *summitas throni*[2] ; et que veut dire que ce haut du trône est rond, et qu'il est rond en la partie postérieure ? Pour l'entendre, remarquez premièrement, que le haut du trône est ce qu'il y a de plus éminent, de plus excellent et de plus relevé dans le trône. Secondement, que la figure ronde, étant la plus capable et la plus ample de toutes les figures[3], est un symbole de perfection, et que n'ayant ni fin ni commencement, elle désigne aussi l'éternité. En troisième lieu, que, comme le haut de la partie antérieure du trône signifie le temps de cette vie présente, durant laquelle l'amour divin doit régner dans nos cœurs : aussi le haut de la partie postérieure qui est ronde représente l'éternité qui succédera au temps, durant laquelle Dieu veut établir le règne de son amour dans ces mêmes cœurs.

Cela supposé, je dis en premier lieu, que le haut du trône de Salomon, c'est la pureté, la sainteté, l'amour et la charité du Cœur royal de la Mère de Dieu. Car c'est ce qu'il y a de plus excellent et de plus sublime dans ce divin Cœur ; c'est ce qui l'approche davantage de Dieu ; c'est ce qui l'unit plus étroitement à Dieu ; c'est ce qui le rend plus semblable au Cœur adorable de sa divine Majesté. Sa pureté le sépare de tout ce qui est au-dessous de Dieu.

1. Dan. VII, 9. — 2. III *Reg.* X, 19.
3. On démontre en effet que, parmi toutes les figures de surface égale, la sphère est celle qui renferme le plus grand volume.

Car, qui dit une chose pure, dit une chose qui n'est point mélangée avec d'autres choses qui lui soient inférieures; qui dit de l'or pur, dit de l'or qui n'est point mêlé avec d'autres métaux; qui dit du vin pur, dit du vin qui n'est point mêlé avec d'autres liqueurs; qui dit un cœur pur, dit un cœur dégagé non seulement du péché et de tout ce qui tend au péché, mais encore de tout ce qui est au-dessous de lui, c'est-à-dire de toutes les choses terrestres et temporelles, de toutes les choses créées, et en un mot de tout ce qui n'est point Dieu; car le cœur humain est d'une nature si noble et si excellente, qu'elle l'élève au-dessus de toutes choses, puisqu'il n'est créé que pour Dieu, pour être possédé de Dieu et pour posséder Dieu, et que rien de tout ce qui est créé n'est capable de le contenter, et qu'il n'y a que Dieu seul qui le puisse rassasier: *Cæteris occupari potest, impleri non potest:* « Il peut bien être occupé, embarrassé de toutes les autres choses, mais il n'en peut pas être rempli. »

La pureté donc du Cœur de la Vierge immaculée le sépare et l'éloigne de tout ce qui est au-dessous de Dieu. Sa pureté encore le rend très proche de Dieu: *Incorruptio facit esse proximum Deo*[1]. Sa sainteté l'unit à Dieu très intimement. Son amour et sa charité le transforment en Dieu, le déifient en quelque façon et le rendent conforme et semblable au Cœur de Dieu, qui est l'amour et la charité même.

Je dis en second lieu, que le haut du trône de Salomon est rond, pour signifier la perfection, la capacité, l'amplitude presque immense, comme aussi l'éternité, l'immutabilité, la fermeté de l'amour et de la charité du Cœur de la Mère de Jésus.

Je dis en troisième lieu, que, comme le haut de la partie antérieure du trône signifie l'amour et la charité qui régnaient en souverain degré dans le Cœur de la Mère

1. *Sap.* VI, 20.

de Dieu, pendant qu'elle était en ce monde, aussi le haut de la partie postérieure qui est ronde représente l'amour et la charité qui régneront éternellement et souverainement dans ce Cœur admirable.

Voyons ce que signifient les autres parties du trône de Salomon. Les deux mains qui en soutiennent le siège, c'est l'humilité et la crainte filiale.

Les deux lions qui sont proches de ces deux mains, des deux côtés du même siège, comme pour le garder, sont les deux appétits de la partie sensitive, à savoir, l'irascible et le concupiscible, qui sont comme deux grands capitaines qui ont toujours fait une très fidèle garde du Cœur de la Reine du ciel. L'office de l'irascible était de n'y laisser rien entrer qui fût désagréable à Dieu : ce qu'il a exécuté très exactement. L'office du concupiscible était de l'exciter continuellement à rechercher et étudier tous les moyens dont il se pouvait servir pour plaire à sa divine Majesté : ce qu'il a accompli très parfaitement.

Mais que représentent ces douze petits lions qui sont sur les six degrés, six d'une part et six de l'autre part ? Voici ce qu'ils représentent :

Les six premiers, qui sont du côté droit, signifient premièrement, l'amour très ardent du bienheureux Cœur de la très sacrée Vierge au regard de la très aimable volonté de Dieu. Secondement, son amour inconcevable au regard de l'Homme-Dieu. Troisièmement, son amour nonpareil pour la croix. Quatrièmement, son amour et son zèle très fort pour le salut de tout le genre humain. Cinquièmement, son amour spécial envers les ennemis de son Fils et les siens. Sixièmement, son amour maternel et très cordial vers ses enfants et ses amis, qui sont les véritables chrétiens.

Les six autres petits lions, qui sont de l'autre côté, sont premièrement, la haine incompréhensible du très saint Cœur de la Mère de grâce contre le péché en général. Se-

condement, sa haine spéciale et indicible contre l'orgueil et la vanité. En troisième lieu, sa haine extrême au regard de l'honneur mondain, parce qu'il est la matière de l'orgueil et de l'ambition. En quatrième lieu, sa haine infinie au regard de tout ce qui est contraire à la pureté. En cinquième lieu, sa haine implacable contre le monde excommunié de son Fils, qui a dit qu'il ne prie point pour le monde. En sixième lieu, la sainte haine qu'elle a eue au regard d'elle-même, conformément à ces paroles de son Fils : *Quiconque ne se hait point soi-même ne peut pas être mon disciple*[1], et par imitation de ce même Fils qui s'est traité soi-même comme s'il s'était haï au dernier point.

Ces douze petits lions s'appellent ainsi, parce que ce sont les enfants du Lion de la tribu de Juda[2], ce sont les sentiments de son Cœur, ce sont les fruits de son sang et de sa mort, qu'il a communiqués très abondamment au bienheureux Cœur de sa très sainte Mère. Ce sont des petits lions qu'il a donnés à ce divin Cœur pour être sa garde, sa défense et sa force : pour le garder et préserver de tout ce qui pouvait intéresser tant soit peu sa parfaite sainteté ; pour le fortifier contre les faiblesses de la fragilité humaine, et dans les grandes tribulations par lesquelles il a passé ; et pour l'animer à produire des actes si héroïques en diverses occasions, qu'ils fussent dignes d'un Cœur de la Mère d'un Dieu et de l'Impératrice de l'univers.

Ce sont ces lions qui rendent le cœur dont ils sont les gardes, terrible et formidable à toutes les puissances infernales. Aussi le Cœur généreux de la souveraine Dame du monde, muni et fortifié de cette puissante garde, a toujours été plus redoutable à toutes les troupes de

1. « Si quis venit ad me, et non odit... animam suam, non potest meus esse discipulus. » Luc. XIV, 26.

2. « Vicit leo de tribu Juda. » *Apoc.* V, 5.

l'enfer, que ne serait une grande et puissante armée à un petit nombre de faibles ennemis qu'elle serait prête de combattre.

Enfin il ne s'est jamais fait un tel ouvrage dans tous les royaumes de l'univers, dit l'Écriture sainte, parlant du trône de Salomon : *Non est factum tale opus in universis regnis*[1] Aussi pouvons-nous bien dire du Cœur de la Mère de Jésus, qu'après le Cœur de son Fils, il n'en fut ni sera jamais un semblable en toutes sortes de perfections, et que jamais la toute-puissante main de Dieu n'a fait ni ne fera un cœur si admirable et si aimable.

Voici un autre trône du roi Salomon, qui nous représente encore excellemment ce même Cœur. C'est le chapitre troisième du livre des Cantiques qui nous le décrit en cette façon : *Le roi Salomon s'est fait un trône portatif de bois du Liban. Il en a fait les colonnes d'argent, le reposoir d'or, le montant de pourpre. Il a rempli le milieu de charité pour les filles de Jérusalem*[2].

Dans ce même chapitre, immédiatement auparavant la description de ce trône, il est fait mention du lit de Salomon en ces termes : *Voilà soixante hommes forts et généreux, et des plus forts d'Israël, qui environnent le lit de Salomon, tous armés de leurs épées, et très expérimentés à la guerre ; l'épée d'un chacun est sur sa cuisse, pour les craintes de la nuit*[3].

Que veulent dire toutes ces choses ? En voici l'intelligence.

Le lit et le trône de Salomon représentent une même

1. III *Reg* X, 20.

2. « Ferculum fecit sibi rex Salomon de lignis Libani : columnas ejus fecit argenteas ; reclinatorium aureum ; ascensum purpureum. Media charitate constravit, propter filias Jerusalem. » *Cant.* III, 9, 10.

3. « En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israël : omnes tenentes gladios, et ad bella doctissimi ; uniuscujusque ensis super femur suum, propter timores nocturnos. » *Cant.* III, 7, 8.

chose, qui est le saint Cœur de la Reine de l'univers. Mais le lit le dépeint dans la contemplation, et le trône portatif dans l'action. C'est le lit et le trône tout ensemble du vrai Salomon. C'est le lit où il prend son repos dans la douceur et tranquillité de la contemplation. C'est un trône portatif, dans lequel il est porté en divers endroits par l'amour et la charité qui l'ont établi dans ce trône, et qui l'y font régner pour faire les œuvres qui regardent la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ce sont à peu près les paroles d'un illustre auteur : *Lectulus Salomonis est cor in dulcedine contemplationis requiescens. Ferculum Salomonis est cor in exercitatione bonorum operum se circumferens*[1].

Qui sont ces soixante braves qui environnent le lit de Salomon, bien armés et très savants au métier de la guerre ? Ce sont les Anges, dit saint Bernard et plusieurs autres excellents Docteurs[2], et les plus forts d'entre les Anges, c'est-à-dire les Séraphins, lesquels, armés de la vertu de Dieu et très expérimentés au combat contre ses ennemis, ont toujours fait la garde, durant la nuit de cette vie, tout autour du Cœur plus que séraphique de leur Impératrice, pour les craintes nocturnes, c'est-à-dire pour empêcher les puissances des ténèbres d'en approcher et de troubler le moins du monde le repos que le divin Salomon prenait dans cette sainte couche.

SECTION PREMIÈRE

Continuation du même sujet.

Mais je reviens au trône portatif de Salomon. C'est lui-même qui l'a fait, aussi bien que celui de sa maison du Liban : *Fecit sibi*. Aussi est-ce notre adorable Salomon

1. Hugo a Sancto Victore, *Erudit. Theolog.* lib. 1, tit. 61.
2. S. Bern. *in Deprecat. ad Virgin.*; Honorius Augustodun. Presbyter.

qui est lui-même l'auteur du chef-d'œuvre incomparable dont il est ici question. C'est lui-même qui s'est préparé un trône digne de sa grandeur infinie et de sa majesté éternelle, dans le Cœur auguste de sa glorieuse Mère.

Et ce n'est pas sans fondement que nous disons que ce trône portatif du roi Salomon est un tableau du trône du Roi des rois, c'est-à-dire du Cœur de la divine Mère de ce grand Roi, puisque saint Grégoire de Nysse assure que même ce trône de Salomon est *une figure du cœur de chaque fidèle*[1], et qu'un célèbre Docteur dit que *le cœur du vrai chrétien est le trône portatif du Fils de Dieu, parce qu'il se porte où la volonté de celui qui y est assis le désire, et non ailleurs*[2]. Ce qui s'est accompli beaucoup plus parfaitement au regard du Cœur de la très sacrée Vierge, qu'au regard de tous les plus saints cœurs des pures créatures, d'autant que ce Cœur virginal n'a jamais eu d'autres inclinations ni d'autres mouvements que ceux qu'il a reçus de celui qui régnait absolument en lui.

Ce trône de Salomon est fait de bois, c'est-à-dire des cèdres du Liban qui sont des bois incorruptibles, pour nous montrer que le Cœur immaculé de la Mère de Dieu non seulement n'a jamais été atteint de la moindre corruption du péché, mais même que, par la surabondance des grâces célestes dont il était rempli, il était impeccable par grâce, comme Dieu l'est par nature.

Les quatre colonnes du trône de Salomon sont les quatre vertus cardinales : la justice, la prudence, la force et la tempérance, qui ont soutenu le trône du véritable Salomon. Elles sont d'argent, parce qu'elles conservent le cœur qu'elles possèdent dans la blancheur de l'innocence : ce qu'elles ont fait avec éminence au regard du Cœur très pur et très innocent de la Reine des vertus.

Le reposoir qui est d'or, c'est une volonté toute transformée par amour en la très aimable volonté de Dieu, qui

1. *Homil.* 7. — 2. Rich. de S. Victor.

par conséquent étant toujours tranquille et paisible, peut dire avec le Prophète royal :

> Quoi qu'il arrive en toute chose,
> Mon âme au Seigneur se repose,
> Humble et soumise à son vouloir :
> C'est lui d'où le salut m'arrive,
> Mon Dieu, mon fort, ma roche vive,
> Rien ne peut beaucoup m'émouvoir[1].

Toute volonté qui est en cet état est le reposoir du trône de Jésus. Telle a été d'une manière très parfaite la sainte volonté de sa bienheureuse Mère. A raison de quoi saint Pierre Damien l'appelle *Reclinatorium aureum, in quo solo Deus, post tumultus angelorum et hominum, reclinavit ac requiem invenit*[2] : « Le reposoir d'or qui est l'unique dans lequel le grand Dieu, après les horribles désordres et les tumultes effroyables dont les péchés des anges et des hommes ont troublé tout l'univers, a cherché son repos et l'y a trouvé. »

Le montant de pourpre, ce sont les désirs très ardents de la gloire de Dieu, et de voir son nom sanctifié, son règne établi, sa volonté accomplie partout en la terre comme au ciel, et de faire et souffrir choses grandes pour cette fin, que l'amour divin excitait continuellement dans le Cœur très zélé de la Mère d'amour.

Enfin notre bien-aimé Salomon remplit son trône de charité pour les filles de Jérusalem : c'est-à-dire pour toutes les âmes, mais spécialement pour les âmes chrétiennes, et surtout pour celles qui sont les filles bien-aimées du Cœur de sa très sainte Mère, c'est-à-dire pour les âmes humbles, pures, charitables et qui ont une dévotion singulière à son Cœur maternel. Oui, cet aimable Salomon a rempli ce Cœur virginal de charité pour nous ; car tout ce qu'il fait c'est pour nous : *Omnia propter*

1. *Psalm.* 61, De la version de Philippe des Portes.
2. *Serm. de Annunt.*

vos[1], dit son Apôtre : « Toutes choses sont pour vous. » S'il crée un monde, c'est pour nous ; s'il se fait homme, c'est pour nous ; s'il naît dans une étable, c'est pour nous ; s'il demeure trente-quatre ans en la terre, c'est pour nous ; s'il y fait tant de choses grandes, et s'il y souffre des choses si étranges, c'est pour nous ; s'il y répand son sang jusqu'à la dernière goutte, c'est pour nous ; s'il meurt dans une croix, c'est pour nous ; s'il est monté au ciel, c'est pour nous ; s'il établit une Église en la terre, c'est pour nous ; s'il met dans cette Église plusieurs sacrements, et entre autres le très saint Sacrement de l'autel dans lequel il se renferme soi-même, c'est pour nous : *Omnia propter vos.* Aussi, s'il veut avoir une Mère en la terre, c'est pour nous. S'il la rend si bonne, si sage, si puissante, si remplie de privilèges et de pouvoirs extraordinaires, c'est afin qu'elle veuille, qu'elle sache et qu'elle puisse nous protéger, nous assister et nous favoriser en tous nos besoins. S'il lui a donné un Cœur si plein de charité, de bénignité, de zèle, de soin, de vigilance au regard de nous, c'est afin que nous en ressentions les effets, et que nous y ayons recours dans nos nécessités avec toute sorte de confiance. S'il met son trône dans ce Cœur, c'est pour trois fins qui nous sont utiles et avantageuses : c'est pour en faire un trône d'honneur et de gloire ; c'est pour en faire un trône de grâce et de miséricorde ; et c'est pour en faire un trône de justice et de jugement.

Premièrement, c'est *un trône d'honneur et de gloire*, dans lequel il veut être plus honoré et glorifié que dans tous les cœurs des Anges et des Saints, qui sont aussi autant de trônes glorieux que son Père lui a donnés : *Anima justi sedes est sapientiæ.* C'est un trône dans lequel tous les habitants du ciel l'adorent et le glorifient continuellement. C'est ce trône duquel la sainte Église parle ainsi :

1. II *Cor.* IV, 15.

In excelso throno vidi sedere virum, quem adorat multitudo Angelorum, psallentes in unum : Ecce cujus imperii nomen est in æternum[1] : « J'ai vu un homme, (c'est cet homme qui s'appelle Jésus), assis dans un haut trône, environné d'une grande multitude d'Anges qui l'adorent et le louent incessamment tous ensemble d'un même cœur et d'un même esprit : Voilà celui dont l'empire est éternel et dont le trône est inébranlable. » Remarquez que c'est dans l'octave de la fête de l'Épiphanie, que la sainte Église animée du Saint-Esprit prononce et chante ces divines paroles, parce que les saints Rois qui cherchaient cet Homme-Dieu, ce Dieu enfant, ce Roi des rois, l'ont trouvé et adoré entre les bras, dans le sein et sur le Cœur de sa très digne Mère, comme sur son trône royal : *Invenerunt puerum cum Maria Matre ejus*[2]. Et s'ils avaient eu les yeux des Anges, ils ne l'auraient pas moins vu et adoré dans son Cœur que sur son Cœur. C'est dans ce trône qu'il veut recevoir nos hommages et nos devoirs, et que tous les enfants de l'Église militante le doivent adorer et glorifier avec ceux de la triomphante. Ce qui leur est très glorieux et très avantageux.

Secondement, c'est *un trône de grâce et de miséricorde*, dans lequel il donne des rémissions à tous les criminels qui l'y viennent trouver avec esprit d'humilité et de pénitence, et dans lequel il départ avec abondance ses dons et ses grâces à ceux qui les lui demandent, et entérine avec une bonté extraordinaire toutes les requêtes qui lui sont présentées par ceux qui lui rendent l'honneur qu'il désire lui être rendu dans le Cœur de sa très honorée Mère. Car s'il veut être loué et glorifié dans les cœurs et dans les corps mêmes de ses Saints, selon ces paroles du Prophète royal : *Laudate Dominum in Sanctis ejus*[3] : « Louez le Seigneur dans ses Saints » ; et selon celle-ci

1. Introït du Dim. dans l'Oct. de l'Epiph.
2. Matth. II, 11. — 3. *Psal.* CL, 1.

de son Apôtre : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro*[1] : « Glorifiez et portez Dieu dans votre corps » ; combien davantage doit-il être honoré et magnifié dans le Cœur de sa divine Mère ?

Approchons-nous donc avec respect, humilité et confiance, de ce trône de grâce et de miséricorde, et tout ce que nous demanderons au Fils, par le très saint Cœur de sa bienheureuse Mère, il nous l'accordera : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus*[2].

En troisième lieu, c'est *un trône de justice et de jugement* : *Paravit in judicio thronum suum*[3] ; trône dans lequel celui qui y est assis exerce une terrible justice et des jugements très redoutables, non seulement contre les impies et les hérétiques qui ne sauraient souffrir les honneurs que l'Église lui rend dans sa très sacrée Mère ; mais aussi contre plusieurs autres qui se disent catholiques, et qui n'en ont pas l'esprit. Je veux dire contre certaines gens qui, en matière de piété, blasphèment tout ce qu'ils ignorent, condamnent tout ce qui ne cadre point avec leur caprice, réprouvent toutes les dévotions qu'ils ne pratiquent point, et sont semblables à des aveugles qui veulent faire le procès au soleil et le condamner à être banni du ciel, parce qu'ils disent qu'il n'éclaire point[4].

Je veux dire aussi contre tous les cœurs superbes, contre tous les cœurs impurs, contre tous les cœurs qui

1. I *Cor.* VI, 20. — 2. *Hebr.* IV, 16. — 3. *Psal.* XIII, 8.

4. Il y a là une allusion discrète, comme celles que se permettent les Saints, aux attaques violentes dont la dévotion au saint Cœur de Marie fut l'objet de la part de plusieurs écrivains jansénistes, notamment d'un Bénédictin de l'abbaye de Barbery, et du docteur Dufour, grand-vicaire de Rouen et abbé d'Aulnay. On jugera des procédés de ces fanatiques, par ces quelques lignes du moine de Barbery : « Notre siècle peut remarquer la fourbe du roi des orgueilleux, qui, n'ayant pu triompher de l'Eglise par les persécutions des tyrans et par les impiétés, blasphèmes notoires et débauches des hérétiques, a tenté d'en altérer la pureté et la piété par une mali-

aiment le monde et les choses qui sont dans le monde, contre tous les cœurs qui sont pleins de haine, de vengeance et d'envie au regard de leur prochain ; et généralement contre tous les cœurs qui, au lieu de faire régner Dieu dedans eux, y font régner le démon, et au lieu d'être les trônes de Jésus-Christ, sont les trônes de l'Antéchrist, qui est le péché.

Je dis donc que le souverain Juge qui est assis dans le trône du très juste Cœur de la Reine du ciel, exerce une rigoureuse justice et prononce de terribles condamnations contre tous ces cœurs, et contre les autres personnes dont j'ai parlé auparavant. Car la dignité, la sainteté, l'humilité, la pureté, la haine du monde, la charité et toutes les autres perfections et vertus de ce très saint Cœur, et tous les actes de ces mêmes vertus qu'il a pratiquées, sont autant de voix qui accusent ceux qui se disent les enfants de la Mère de Dieu, et qui, au lieu de se rendre semblables à leur Mère, aiment mieux imiter les démons, et au lieu d'imprimer une image de son Cœur dans le leur, aiment mieux y graver la ressemblance du cœur de Lucifer. Ce sont autant non seulement de voix qui les accusent, mais de tonnerres effroyables qui les doivent faire trembler. Ce sont autant de foudres épouvantables qui les écraseront au jour du jugement et à l'heure de la mort. Ce sont ces voix, ces tonnerres et ces

gnité noire et pernicieuse, par une feinte hypocrisie et une ingénieuse superbe, qui se coulent sous l'apparence de nouvelles dévotions, qui, au lieu d'être approuvées et reçues, devraient être bannies et rejetées, comme corrompant la majestueuse simplicité et la sainte pureté de l'Église... ce qui soit dit à l'occasion du livre du P. Eudes sur la dévotion au Cœur de Marie, où je trouve extrêmement à redire. On laisse les dévotions approuvées, pour suivre celles que la nouveauté me rend suspectes... Ce bonhomme de P. Eudes fait dire à sa béate, Marie des Vallées, que la fête du Cœur de la sainte Vierge sera, un jour à venir, autant solennelle dans l'Église que la fête du Saint-Sacrement... Là, dites-moi, P. Eudes, où trouvez-vous les fondements de votre fête ? Dans les saintes Écritures, ou dans les saints Pères, ou dans les saints Conciles, ou dans la Tradition ? Hé ! de quoi vous avisez-vous ? Qui vous a donné une

foudres dont il est fait mention en ces paroles : *De throno procedebant fulgura, et voces, et tonitrua*[1] : « Il sortait du trône des foudres, des voix et des tonnerres. » Car saint Bernard dit que ce trône, c'est Marie Mère de Dieu : *De throno, scilicet de Maria*[2]. De sorte que le Cœur de cette divine Marie est un trône de miséricorde et de justice tout ensemble, un trône d'amour et de courroux : trône de miséricorde et d'amour pour les bons ; trône de justice et de colère pour les méchants : *Thronus ejus flammæ ignis*[3]. C'est un trône qui est tout feu de charité pour les vrais enfants de la divine charité ; c'est un trône qui est tout feu et tout flammes de colère contre les enfants d'iniquité.

Vous voyez, par tout ce qui a été dit, que le Cœur sacré de cette Mère admirable est le trône du véritable Salomon qui est Jésus, qui y a toujours régné parfaitement, et qui a fait régner avec lui toutes ses divines perfections et toutes ses saintes vertus.

SECTION II

Suite du même discours.

Après cela je dois vous dire, mon cher frère, que ce même Jésus veut vous faire la grâce d'établir son trône dans votre cœur. Ne l'oyez-vous pas qu'il dit à votre

autorité d'excellence et de spéciale prérogative, que vous la célébrez, afin d'amuser et de vous railler de la simplicité du vulgaire ? Oh ! qu'il y a bien de l'apparence que c'est le diable qui vous a commandé l'institution de cette solennité. Sans doute que vous étiez nécessaire à l'Eglise, car elle serait bien dans les ténèbres sans le brillant de vos lumineuses révélations... Si je ne savais qu'une forte plume et parfaitement taillée vous découvrira votre bévue, je vous dirais ce que je pense de ces nouveautés, et de ces inventions péreudiques et mariolâtres. . Vos écrits méritent le même traitement que ceux de Jean-Pierre d'Olive... » Sur l'opposition que le Vénérable rencontra dans la propagation de la dévotion au S. Cœur de Marie, voir l'ouvrage du R. P. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs et le V. Jean Eudes*, I, p. 130 sq.

1. *Apoc.* IV, 5. — 2. *In serm.* de B. M. — 3. Dan. VII, 5.

âme ce qu'il dit à chaque âme chrétienne : *Veni, electa mea, et ponam in te thronum meum*[1] : « Venez, mon élue, ma bien-aimée », quittez entièrement le parti du péché, du monde et de vous-même, et venez à moi qui suis Roi, et qui suis votre Roi, « et je mettrai mon trône et établirai mon règne dedans vous. »

Oui, Jésus est Roi, c'est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; et il est votre Roi et le Roi de tous les cœurs qu'il a créés et qu'il a rachetés au prix de son sang. Mais hélas ! il n'est Roi de la plupart de ces cœurs que de nom seulement, et non pas d'effet. Car où sont les cœurs maintenant dans lesquels on peut dire qu'il soit Roi effectivement et qu'il règne véritablement ? Il est vivant à la vérité en plusieurs, c'est-à-dire en ceux où sa grâce est résidante ; mais il n'est régnant qu'en ceux où le péché, le monde et la vanité sont morts, et où l'amour-propre, le propre esprit et la propre volonté sont anéantis, ou du moins si affaiblis qu'ils n'empêchent pas qu'il n'y soit le maître, qu'il n'ait les clés de la maison, que sa divine volonté n'y soit obéie en toutes choses, et qu'elle ne dispose de tout comme il lui plaît. Mais le nombre de ceux-ci est très petit.

Ce qui est beaucoup plus déplorable, c'est que la plus grande partie même des chrétiens ne veulent point que Jésus vive ni règne dans leurs cœurs ; mais ils l'y font mourir par le péché, et, autant qu'il est en eux, ils lui arrachent sa couronne de la tête et son sceptre de la main ; ils le dépouillent de sa royauté et de la puissance royale qu'il a sur eux, et crient hautement et effrontément qu'ils ne veulent point l'avoir pour Roi ni être ses sujets. Car toutes leurs méchantes pensées, desseins, affections, paroles et actions sont autant de voix par lesquelles ils crient avec les Juifs : *Nolumus hunc regnare super nos*[2] :

1. Antienne du commun des Vierges.
2. Luc. XIX, 14.

« Nous ne voulons point que celui-ci règne sur nous. » *Non habemus regem nisi dæmonem* : « Nous ne voulons point d'autre roi que le démon. » Et en effet ils aiment mieux être esclaves du diable et être asservis à la superbe abominable, à la puante volupté, à l'avarice infâme et à tous les autres monstres de l'enfer, qui sont autant de tyrans très cruels qui exercent sur eux une horrible et insupportable tyrannie.

Ne soyez pas du nombre de ces insensés rebelles. Reconnaissez Jésus pour votre Roi ; adorez-le comme votre Souverain ; rendez-lui grâces de la faveur qu'il vous fait de vouloir régner sur vous ; demandez-lui pardon de tous les empêchements que vous y avez apportés par ci-devant ; protestez-lui que vous voulez à bon escient qu'il règne absolument dans votre cœur, et que tout ce qui est en vous soit totalement assujetti à son empire. Priez-le qu'il emploie lui-même la puissance de son bras pour anéantir en votre cœur tout ce qui lui est contraire, et pour y établir parfaitement son trône. Dites généreusement, à l'imitation des fidèles sujets du roi Saül : *Quis est iste qui dixit : Saul non regnabit super nos ? Date viros et interficiemus eos*[1] : « Quel est celui qui a dit que Jésus ne règnera point sur nous ? Qu'on nous dise qui sont ceux qui s'y opposent, et nous les écraserons tous. »

Voulez-vous les connaître ? C'est le péché, c'est l'esprit du monde, c'est l'orgueil, c'est la vanité, c'est l'amour-propre, c'est la propre volonté, ce sont toutes vos passions déréglées et vos inclinations perverses. Faites venir tous ces ennemis de votre Roi à ses pieds, et lui dites : *Dominare in medio inimicorum tuorum*[2] : « Seigneur, régnez au milieu de vos ennemis » : faites voir que vous êtes le Maître et le Souverain ; ne souffrez pas qu'ils vous empêchent de régner absolument sur un de vos sujets ; tuez-les tous, anéantissez-les tous, qu'il n'en reste pas

1. I *Reg.* XI, 12. — 2. *Psal.* CIX, 2.

un. C'est ce qu'il désire ardemment ; mais il désire aussi que vous preniez en main le glaive de son divin amour pour les combattre avec lui, pour les vaincre et pour les faire mourir.

Si vous le faites généreusement et fidèlement, il accomplira au regard de vous la merveilleuse promesse qu'il fait à tous ses soldats en ces termes : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo : sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus*[1] : « Celui qui vaincra mes ennemis et les siens, je le ferai asseoir avec moi dans mon trône, comme je les ai vaincus et suis assis avec mon Père dans son trône. » Remarquez qu'il ne dit pas seulement qu'il fera asseoir celui qui vaincra, dans le trône d'un Chérubin ou d'un Séraphin, mais dans son propre trône et dans le trône de son Père, qui est le sien. O paroles étonnantes ! ô promesse admirable ! ô bonté ineffable ! Sachez, mon très cher frère, que celui qui fait cette promesse s'appelle *Fidelis et verax*[2], « le fidèle et le véritable. » Si vous lui êtes fidèle, il accomplira fidèlement ce qu'il a promis. S'il est véritablement votre Roi ici-bas, si votre cœur est son trône, si vous l'y faites régner, il vous fera roi dans le ciel, il vous revêtira de sa divine royauté, il vous établira dans son trône, et vous mettra en possession du même royaume que son Père éternel lui a donné : Je vous prépare, dit-il, le même royaume que mon Père m'a préparé : *Ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum*[3].

Mais si votre cœur n'est point son trône, qu'arrivera-t-il ? Il sera le trône de Satan. Car il faut nécessairement que le cœur de l'homme soit ou le trône de Jésus ou le siège de Satan. N'oyez-vous pas le Fils de Dieu même qui appelle les âmes méchantes le siège et le trône de Satan ? *Scio ubi habitas, ubi sedes est Satanæ ;* et selon le grec : *Ubi thronus est Satanæ*[4] *:* « Je sais où tu demeures, dit-il,

1. *Apoc.* III, 21. — 2. *Apoc.* XIX, 11. — 3. Luc. XXIII. 29.
4. *Apoc.* II, 13.

parlant à l'ange, c'est-à-dire à l'évêque de l'Église de Pergame ; tu demeures où est le siège et le trône de Satan », c'est-à dire parmi des hommes méchants. Et ne savez-vous pas ce que dit un saint Docteur, que, comme un cœur fidèle est le trône du vrai Salomon, qu'au contraire le cœur dépravé est le chariot de Pharaon, c'est-à-dire du démon : *Cor bonum ferculum est Salomonis : cor pravum currus Pharaonis*[1]. Que deviendra ce maudit chariot ? Écoutez ce même Docteur : *Hoc Pharao superequitans, quasi plumbum in profundum inferni mergitur* : « Comme Pharaon a été abîmé avec tous ses chariots dans le fond de la mer Rouge, ainsi ce malheureux chariot sera plongé comme une masse de plomb, avec le diable qui y est assis, dans le profond de l'enfer. »

Ce qui n'empêchera pas néanmoins que le Roi souverain du ciel et de la terre ne jouisse de ses droits, que personne ne lui peut ôter. Il est Roi universel, il a droit de régner partout et sur toutes choses. S'il ne règne pas sur vous par sa grâce et par son amour, ni en ce monde ni en l'autre, il y régnera éternellement par son ire et par sa vengeance. S'il ne règne pas en vous volontairement de votre part, il y régnera malgré vous. Si sa miséricorde n'y établit son trône, sa justice y établira le sien : *Justitia et judicium præparatio sedis tuæ*[2]. Si vous n'êtes pas le sujet de sa divine bonté, vous serez le sujet de sa juste fureur. N'est-ce pas ce qu'il vous déclare en ces terribles paroles : *Vivo ego, dicit Dominus Deus, quoniam in manu forti, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos*[3] : « Je jure par ma vie, dit le Seigneur Dieu, que je régnerai sur vous, en la force de ma main, en l'étendue de mon bras et en l'effusion de ma fureur ! »

O très bon Jésus, gardez-nous s'il vous plaît de cet

1. Hugo a Sancto Victore, *Erudit. Theolog.* lib. 1, tit. 61.
2. *Psal.* LXXXVIII, 15. — 3. Ezech. XX, 33.

épouvantable malheur. Régnez sur nous en la vertu de votre esprit, en la force de votre amour et en l'effusion de votre bonté. Nous le voulons de tout notre cœur, et nous vous en supplions de toute l'étendue de notre âme. Régnez dans nos cœurs ; régnez dans nos corps ; régnez dans toutes les puissances de nos âmes ; régnez sur tous nos sens intérieurs et extérieurs, et sur toutes nos passions ; régnez dans nos pensées, dans nos desseins et dans nos affections, dans nos paroles, dans nos actions, et dans toutes les appartenances et dépendances de notre être et de notre vie. Faites-y régner votre puissance, votre sagesse, votre bonté, votre miséricorde, votre sainteté et toutes vos divines perfections. Faites-y régner votre humilité, votre pureté, votre obéissance, votre patience, votre haine contre le péché et le monde, votre affection pour la croix, votre charité vers les hommes, votre zèle pour le salut des âmes, votre inclination pour votre Église, votre dilection vers votre sainte Mère, votre amour vers votre Père éternel, et toutes vos autres saintes vertus. Enfin régnez sur tout ce qui est en nous et à nous absolument, uniquement, éternellement et en la manière qui vous sera la plus agréable ; et faites que notre cœur soit le trône éternel de votre adorable volonté, et que le trône d'un si grand et si saint Roi ne soit jamais souillé des ordures du péché, mais qu'il soit toujours orné et toujours éclatant du très pur or de votre divin amour. *Procul a corde, Christi throno, sordes, procul sit spurcitia : auro splendescere oportet tanti Regis solium, non sordescere* [1].

---

1. Origène.

CHAPITRE IV

Dixième tableau du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui est le Temple merveilleux de Jérusalem.

Une des plus grandes merveilles qui ait été en ce monde, durant le temps de la Loi mosaïque, ç'a été le Temple de Salomon, ouvrage à la vérité admirable en toutes manières :

Admirable en la prodigieuse multitude d'ouvriers qui ont été employés à le faire, que l'Écriture sainte fait monter à cent quatre-vingt-trois mille trois cents: nous assurant qu'il y avait trois mille trois cents hommes qui présidaient aux ouvrages et qui commandaient aux ouvriers ; qu'il y en avait trente mille destinés pour couper les bois sur le Liban, soixante-dix mille pour porter les charges, et quatre-vingt mille tailleurs de pierre[1].

Admirable en la matière dont il a été fait ; car les bois et les pierres communes en étaient bannis : il n'y avait que le cèdre, le marbre, le porphyre, le jaspe, et autres pierres de prix qui y fussent mises en œuvre.

Admirable en la forme et disposition du bâtiment : car tout y était disposé avec un si bel ordre, avec une si parfaite symétrie et avec un rapport si agréable de toutes les parties, que l'artifice surpassait de beaucoup la matière.

Admirable en ses richesses ; car tout y était couvert d'or, jusques au pavé ; et pour faire et achever ce temple, il coûta, selon la plus exacte supputation des hommes savants, fondée sur l'Écriture sainte, trois mille millions d'or[2], c'est-à-dire trente fois cent millions d'or.

1. « Fueruntque Salomoni septuaginta millia qui onera portabant, et octoginta millia latomorum in monte, absque præpositis qui præerant singulis operibus, numero trium millium. et trecentorum præcipientium populo et his qui faciebant opus. » III *Reg.* V, 15, 16.

2. Nihilque erat in templo quod non auro tegeretur. » III *Reg.* VI, 22.

Admirable en la quantité de vases d'or et d'argent qui y étaient : y ayant pour le moins quatre cent mille vases, comme coupes, plats, encensoirs, tables, trompettes et autres, tous de fin or, et un million cinquante mille de pur argent.

Mais ce temple si admirable n'était qu'une figure et une ombre de plusieurs sortes de temples qui sont dans la religion chrétienne. C'était une figure de l'humanité sacrée du Fils de Dieu : *Détruisez ce temple*, disait-il aux Juifs, parlant de son corps, *et je le réédifierai en trois jours*[1]. C'était une figure de la sainte Église. C'était une figure de chaque chrétien. C'était une figure de nos temples matériels.

C'était une figure encore et un autre tableau d'un autre temple plus saint et plus auguste que tous les précédents, si vous en exceptez le premier. Quel est ce temple? c'est le sacré Cœur de la très sainte Mère de Dieu. Car ce que l'Église dit de sa personne, qu'elle appelle *templum Domini*, *sacrarium Spiritus sancti* : « le temple du Seigneur, le sacraire du Saint-Esprit », on le peut bien dire à plus forte raison de son Cœur ; puisque, comme nous l'avons montré ci-devant, ce divin Cœur est la source de toutes les qualités et excellences dont elle est ornée. Et si, selon la divine Parole, le corps d'un chrétien est le temple de Dieu[2], qui osera disputer cette qualité au très digne Cœur de la Mère de tous les chrétiens ?

Je dis donc que ce saint Cœur est le vrai temple de la Divinité, le sacraire du Saint-Esprit, le sanctuaire de la très sainte Trinité.

C'est un temple qui a été bâti, non pas par une grande multitude d'ouvriers, comme celui de Salomon, mais par la toute-puissante main de Dieu, qui peut faire des

1. « Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud. » Joan. II, 19.

2. « An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti ? » I *Cor.* VI, 19.

choses infiniment plus grandes en un moment, que toutes les puissances du ciel et de la terre en une éternité.

C'est un temple qui a été consacré par le souverain Pontife Jésus-Christ Notre-Seigneur.

C'est un temple qui n'a jamais été profané par aucun péché.

C'est un temple orné de toutes sortes de grâces ordinaires et extraordinaires, et de toutes les vertus chrétiennes en souverain degré.

C'est un temple qui non seulement est tout couvert d'or, mais qui est tout de très fin et très pur or, et d'un or infiniment plus précieux que tout l'or matériel qui est en l'univers. Car ce Cœur très aimable de la Mère de belle dilection est tout rempli d'amour vers Dieu et de charité vers nous, tout transformé en amour et en charité, tout amour et tout charité, et tout amour très pur et charité très parfaite : amour plus embrasé, plus divin et plus pur, et charité plus enflammée, plus sainte et plus excellente que l'amour et la charité de tous les Séraphins.

C'est un temple qui contient en soi toutes les richesses de Dieu et tous les trésors du ciel et de la terre : parce qu'il conserve en soi tous les mystères de la vie du Fils de Dieu : *Conservabat omnia verba hæc in Corde suo* [1] ; et qu'il possède le Fils de Dieu même, qui est le trésor du Père éternel, et qui comprend en soi tout ce qu'il y a de riche et de précieux dans la très sainte Trinité.

C'est un temple dans lequel le souverain Prêtre a offert son premier sacrifice, au moment de son Incarnation.

C'est un temple dans lequel le Docteur des docteurs et le Prédicateur des prédicateurs, c'est-à-dire le même Jésus qui a enseigné et prêché tant de fois dans le temple de Jérusalem, nous donne autant de saintes instructions et nous fait autant de divines prédications que ce

1. Luc. II, 51.

Cœur virginal nous fournit d'exemples en la pratique de toutes les vertus.

C'est un temple dans lequel Dieu est adoré plus saintement, loué plus dignement et glorifié plus parfaitement, après le temple de l'humanité sacrée de Jésus, que dans tous les autres temples matériels et spirituels qui ont été, sont et seront au ciel et en la terre. Car les plus petits actes de vertu, et même les pieuses pensées de ce saint Cœur, sont plus agréables à sa divine Majesté et lui rendent plus d'honneur et de gloire, que les plus grandes actions des premiers Saints. C'est ce que le Saint-Esprit nous veut donner à entendre, quand il parle à cette incomparable Vierge en la manière que vous allez voir, laquelle, quoique pleine de mystères très relevés, paraît néanmoins basse au sens humain. Car, comme Dieu prend plaisir à cacher ses trésors, dans nos Sacrements, sous un peu d'eau, sous quelques gouttes d'huile et sous l'apparence d'un peu de pain et de vin : aussi il se plaît ordinairement à nous exposer de très hauts mystères et des vérités très sublimes sous des expressions vulgaires et des comparaisons basses, pour confondre l'orgueil et la vanité de l'esprit humain, qui est grand et magnifique en paroles, mais très faible et très chétif en effets.

Voici donc comme ce divin Esprit parle à sa divine Épouse : *Capilli tui sicut greges caprarum, quæ ascenderunt de monte Galaad*[1] : « Vos cheveux sont comme des troupeaux de chèvres qui sont montées de la montagne de Galaad. » Que veut dire cela ? Qu'est-ce que cette montagne de Galaad ? C'est l'Église, dit saint Grégoire de Nysse ; parce que Galaad signifie un monceau ou un amas de témoignages, et que dans l'Église il y a une grande abondance de témoignages de la vérité. Qu'est-ce que ces chèvres qui sont montées de la montagne de Galaad ? Ce sont les Saints, qui sont montés de l'Église

1. *Cant.* IV, 1.

militante à la triomphante, et les Saints qui excellent en sainteté et qui ont aimé Dieu si ardemment, pendant qu'ils étaient en ce monde, qu'ils ont plutôt volé que marché dans les voies de ses divins commandements ; à raison de quoi ils sont comparés aux chèvres dont la course est extrêmement rapide et légère. Qu'est-ce que les cheveux de la Vierge Mère ? Ce sont les pieuses pensées de son Cœur, (car c'est du cœur que sortent les bonnes et les mauvaises pensées : *De corde exeunt cogitationes*[1]), et les plus petites actions de vertu qu'elle a faites, représentées par les cheveux qui sont une des plus petites choses qui se puissent voir. De sorte que c'est comme si le Saint-Esprit lui disait : Les saintes pensées de votre Cœur, ô ma bien-aimée Épouse, et les moindres actes de vertu qui en sont procédés, égalent, voire surpassent en perfection les plus grandes œuvres des premiers Saints, et par conséquent donnent plus de gloire à Dieu que ce qu'il y a de plus saint en eux. C'est l'explication que plusieurs excellents Docteurs donnent aux susdites paroles[2].

C'est donc un temple que le Cœur de notre divine Marie, et un temple si plein de raretés et de merveilles, que Dieu, qui donna au roi David la description de toutes les parties du temple de Jérusalem écrite de sa propre main, comme il le déclare lui-même en ces paroles : *Omnia venerunt scripta manu Domini ad me*[3], voulut y mettre plusieurs choses très remarquables pour figurer et représenter plusieurs grands et merveilleux mystères qui sont dans ce Cœur admirable, entre lesquelles j'en remarque sept principales, qui sont comprises dans ce dixième tableau.

La première est le Chandelier d'or ; la seconde, la

1. Matth. XV, 18.
2. Guilelm. *In Cant.* citatus à Balinghem, verbo *Maria*, cap. 5, §. 1.
3. I *Paralip.* XXVIII, 19.

Table des pains de proposition ; la troisième, l'Autel des parfums ; la quatrième, l'Arche d'alliance : la cinquième, les Tables de la loi qui étaient dans l'arche, et le Livre de la loi qui était au côté de l'arche ; la sixième, le Propitiatoire et l'Oracle qui était sur l'arche ; la septième, l'Autel des holocaustes. Nous allons voir, dans les sections suivantes, de quelle manière ces sept choses représentent le Cœur très auguste de la Reine du ciel.

SECTION PREMIÈRE

De quelle manière le Chandelier d'or, la Table des pains de proposition et l'Autel des parfums représentent le très saint Cœur de la bienheureuse Vierge.

La première chose considérable que je remarque dans le temple de Salomon, est le *Chandelier d'or* que Moïse fit faire, par le commandement que Dieu lui en donna[1], non pas en le jetant en fonte, mais à force de coups de marteau, pour servir premièrement dans le tabernacle, et pour être mis longtemps après dans le temple de Salomon. Ce chandelier, sur lequel il y avait sept lampes, représente plusieurs choses très sublimes. Car saint Grégoire le Grand nous déclare[2] que c'est un crayon de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Isidore assure[3] que c'est une image du Saint-Esprit et de ses sept dons. L'abbé Absalon dit[4] que c'est une représentation de la sainte Église, et que le tronc de ce chandelier c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que les branches sont les prélats, les pasteurs et les prêtres de l'Église, qui ne sont qu'un pasteur et un prêtre avec le Fils de Dieu, et qui doivent être tout d'or comme lui.

1. « Facies et candelabrum ductile de auro mundissimo. » *Exod.* XXV, 31.
2. *Homil.* 6. in Ezech. — 3. In *Exod.* cap. 44.
4. *Serm.* 30, Thren. 4.

Mais saint Épiphane[1], saint Jean Damascène[2], et plusieurs autres saints Docteurs nous annoncent que c'est une figure de la sacro-sainte Mère de Dieu, qui, après son Fils Jésus, est le chandelier le plus lumineux et le flambeau le plus brillant de la maison de Dieu. *O candelabrum virgineum*, c'est la voix de saint Épiphane, *quod illustravit tenebris involutos! o candelabrum virgineum, repellens tenebras, et lucem splendescere faciens! o candelabrum virgineum, quod ignem et oleum inseparabile ad illuminandum intulit! o candelabrum virgineum, quod et ad illustrandam terram resplenduit!* « O chandelier virginal, qui a fait voir le jour à ceux qui étaient dans les ombres de la nuit! ô chandelier virginal, qui dissipe les ténèbres de l'enfer, et qui fait briller dans nos âmes la lumière du ciel! ô chandelier virginal, qui a toujours été rempli de l'huile de la grâce, et qui a toujours conservé le feu de l'amour divin dont il a éclairé nos esprits et enflammé nos cœurs! ô chandelier virginal, qui a répandu ses divines splendeurs par toute la terre! »

Il est vrai, très sacrée Vierge, vous êtes le vrai Chandelier d'or du vrai temple de Dieu, qui est son Église, et c'est avec grande raison qu'elle vous salue et reconnaît comme la porte par laquelle la lumière est entrée dans le monde : *Salve porta, ex qua mundo lux est orta.* Mais cela appartient proprement et singulièrement à votre très saint Cœur, spécialement à votre Cœur spirituel qui comprend les trois facultés de la partie supérieure de votre âme. Car c'est ce Cœur qui est le siège de la lumière : de la lumière de la raison, de la lumière de la foi, de la lumière de la grâce. C'est le trône du Soleil éternel, et même c'est un soleil qui remplit le ciel et la terre de ses lumières. C'est dans ce soleil que le Saint-Esprit a mis son tabernacle, et qu'il a répandu ses dons avec plénitude : le don de sagesse et d'entendement, le don de con-

1. *De Laudib. B. M. V.* — 2. *Orat.* 1 *de Dorm. Deiparæ.*

seil et de force, le don de science et de piété, et le don de la crainte du Seigneur. C'est sur ce chandelier qu'il a établi ces sept lampes ardentes et luisantes. C'est un chandelier qui est tout de pur or, pour signifier l'excellence incomparable de l'amour et de la charité du Cœur de la Mère de Dieu. C'est un chandelier qui a été mis en œuvre à force de coups de marteau, pour montrer que ce Cœur virginal a été façonné et perfectionné par les marteaux de mille et mille tribulations. Enfin c'est un admirable chandelier qui éclaire divinement et qui réjouit merveilleusement ceux qui demeurent dans la maison de Dieu.

Louanges éternelles à celui qui a fait ce beau chandelier et qui nous l'a donné ! O divin chandelier, dissipez nos ténèbres, éclairez nos esprits, répandez vos lumières par tout l'univers, afin que Dieu soit connu et aimé de tous les hommes.

La seconde chose remarquable qui était dans le temple de Salomon, c'est cette *Table* qui est décrite au chapitre vingt-cinquième de l'Exode : table faite par le commandement de Dieu, de bois de sétim, qui était une espèce de cèdre non pas commune et ordinaire, mais rare et tout à fait incorruptible, selon les Septante. Cette table était toute couverte de lames d'or. Elle était bordée d'une corniche qui était faite aussi d'une lame d'or, et qui l'environnait comme une couronne ; et outre cela, elle était encore enrichie de deux autres couronnes d'or. Elle était faite pour porter les pains de proposition que les prêtres offraient tous les jours à Dieu ; ainsi appelés parce qu'ils étaient là comme proposés ou exposés devant sa divine Majesté en sacrifice perpétuel ; ensuite de quoi ils étaient mangés par les prêtres.

Tous les saints Pères demeurent d'accord que ces pains étaient une figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le pain descendu du ciel : pain des Anges, pain de Dieu, pain des enfants de Dieu, pain qui est la nourriture

et la vie des chrétiens, qui portent tous le nom de prêtres dans les saintes Écritures : *Fecisti nos Deo nostro sacerdotes :* les uns par office, dont ils portent un caractère spécial ; les autres par participation : Pain enfin qui est composé de la chair immaculée et du très pur sang de la Vierge Mère, et de la personne du Verbe éternel, qui est comme l'esprit et la vie de ce pain vivant et vivifiant.

Mais quelle est la table qui porte ce pain divin, et qui était figurée par cette table qui portait les pains de proposition ? Saint Germain, patriarche de Constantinople, répond que c'est la bienheureuse Vierge[1]. Saint Épiphane en dit autant : *Maria*, ce dit-il, *est fidei mensa intellectualis, quæ vitæ panem mundo suppeditavit*[2] *:* « Marie est la table spirituelle des fidèles, qui nous a donné le pain de vie. » *Mensa virginea optimis cibis abundans* : « Cette table virginale est toujours couverte d'une grande abondance de viandes très exquises et très excellentes. » Car, comme la table expose et donne en quelque manière le pain et les viandes dont elle est couverte, et même invite et attire à les manger, aussi la Mère du Sauveur nous a produit et donné le vrai pain de vie, et elle nous appelle et invite à le manger : Venez, dit-elle, venez manger mon pain : *Venite, comedite panem meum*[3].

Or si, pour cette raison, elle était représentée par la table des pains de proposition, on peut bien dire aussi que cette même table était une figure de son sacré Cœur, et que ce Cœur admirable est la vraie table de la maison de Dieu : Table que la Mère d'amour a préparée à tous ses enfants : *Proposuit mensam suam*[4] : Table faite d'un bois tout à fait incorruptible, pour faire voir que le Cœur de cette Mère de grâce, non seulement n'a jamais souffert la corruption du péché, mais même qu'il en était entièrement incapable, par la très grande abondance de grâce

1. *Orat. in Nativit. B. Virg.* — 2. *In serm.* de laud. Virg.
3. *Prov.* IX, 5. — 4. *Prov.* IX, 2.

dont il était comblé : Table toute revêtue de lames d'or très pur, c'est-à-dire des divines perfections, comme nous verrons ailleurs[1] : Table qui porte trois couronnes d'or, qui sont : un amour très pur vers Dieu, une dilection très parfaite au regard du prochain, et une charité très désintéressée envers soi-même.

La table n'est-elle pas faite pour recevoir le pain que l'on y met, pour le porter, pour le donner et pour le mettre en la main et en la bouche de ceux qui en mangent ? Or n'est-il pas vrai que le Cœur de la Mère de Jésus est le premier qui l'a reçu sortant du Cœur de son Père, et qui l'a reçu pour nous le donner ? N'est-il pas vrai que, comme le Père éternel le porte de toute éternité dans son Cœur, la bienheureuse Vierge le portera aussi à toute éternité dans son Cœur ? N'est-il pas vrai que, comme ce Père adorable nous déclare que son Cœur paternel nous a donné en l'Incarnation, et nous donne encore tous les jours en l'Eucharistie, son Verbe et son Fils bien-aimé : *Eructavit*, ou, selon une autre version, *Effudit Cor meum Verbum bonum*[2] : aussi cette même Vierge nous dit la même chose de son Cœur maternel, puisque l'Église nous la représente souvent proférant ces mêmes paroles avec le Père éternel : *Eructavit Cor meum Verbum bonum*. De là vient que le Saint-Esprit la fait parler en cette façon : *Cum eo eram cuncta componens*[3] : « J'étais avec lui, c'est-à-dire avec le Père éternel, disposant et ordonnant toutes choses » ; et selon la diction hébraïque : *Ego eram prope ipsum nutritia* : « J'étais avec lui et proche de lui en qualité de nourrice », pour être la Mère et la nourrice des hommes. J'étais unie très étroitement avec lui, de volonté, d'esprit et de Cœur ; n'ayant qu'une même volonté, un même esprit, un même Cœur avec lui, et un Cœur tout embrasé d'amour vers les hommes. C'est cet amour qui l'a poussé à leur donner

1. Aux liv. 6 et 7. — 2. *Psal.* XLIV, 2. — 3. *Prov.* VIII, 30.

son Fils unique et bien-aimé : c'est ce même amour qui m'a portée aussi à leur donner ce même Fils,qui est mon vrai et mon propre Fils, comme il est son vrai et son propre Fils ; et à leur donner ce Fils, qui est le fruit de son Cœur et du mien, pour être le pain de leurs âmes et la vie de leurs cœurs.

Les pains de proposition étaient cuits dans des vaisseaux d'or : Le Cœur de Marie est un sacré vaisseau de très pur or, dans lequel ce pain divin a été cuit et préparé par le feu de son amour et de sa charité. A raison de quoi saint Épiphane l'appelle : *Clibanum spiritualem, qui panem vitæ mundo in esum intulit*[1] : « un four céleste et spirituel, qui nous a donné le pain de vie. »

Ce saint Cœur est l'autel, comme nous verrons ci-après, sur lequel ce Pain du ciel a été offert et présenté à Dieu : aussi ce même Cœur est la table céleste sur laquelle il nous est donné pour notre nourriture. Il est sorti une fois du Cœur et du sein de son Père, pour venir dans le Cœur et dans le sein de Marie : et il sort tous les jours et à toute heure, sans sortir toutefois, du Cœur de son Père et du Cœur de sa Mère, pour venir dans nos cœurs, dans nos corps et dans nos âmes par la sainte Eucharistie.

C'est ainsi que le sacré Cœur de notre très charitable Mère est une sainte table qui porte le pain des Anges, et qui est toujours couverte pour nous d'un festin magnifique, dont les mets prodigieux sont la chair adorable et le sang précieux de son Fils, qui sont une portion de sa chair immaculée et de son très pur sang.

C'est ici, mes très chers frères, s'écrie le saint cardinal Pierre Damien[2], *c'est ici que je vous conjure de considérer*

1. *Serm.* de Laudib. Virg.

2. « Hic, dilectissimi fratres mei, hic rogo perpendite quam debitores simus huic beatissimæ Dei Genitrici, quantasque illi post Deum de nostra redemptione gratias agere debeamus. Illud siquidem corpus Christi, quod beatissima Virgo genuit, quod in gremio

attentivement combien nous sommes redevables à cette très heureuse Mère de Dieu, et quelles actions de grâces nous sommes obligés de lui rendre, après Dieu. Car ce corps adorable que nous recevons dans la sainte Eucharistie, est le même corps que la très heureuse Vierge a formé dans ses entrailles, qu'elle a porté sur son sein, et qu'elle a nourri si soigneusement ; et ce sang précieux que nous buvons dans le Sacrement de notre rédemption, est une portion de son sang. Quelle langue pourrait louer dignement une telle Mère, qui nourrit ses enfants de la chair immaculée de ses entrailles, c'est-à-dire de celui qui a dit, parlant de soi-même : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel ?

C'est par cette divine Marie, dit encore le même[1], *que nous mangeons tous les jours ce pain céleste, parce que c'est par ses prières que Dieu nous excite à le recevoir, et qu'il nous donne la grâce de le recevoir dignement. Car, comme ç'a été Ève qui a poussé l'homme à manger du fruit défendu, lequel lui a donné la mort : il était convenable que Marie nous excitât à manger le pain de vie. Ève nous a fait goûter d'un fruit qui nous a privé des délices célestes du festin éternel de la maison de Dieu : Marie nous a donné une viande qui nous a ouvert la porte du ciel, et nous a rendus dignes d'être assis pour jamais à la table du Roi des Anges.*

Oh ! qu'à jamais soit bénite et honorée, en la terre et au ciel, cette très bonne Marie, qui a tant de charité pour des misérables créatures qui en sont si indignes ! Oh ! qu'à jamais soit loué et glorifié par tout l'univers son très

fovit, quod in fasciis cinxit, quod materna cura nutrivit : illud, inquam, absque ulla dubietate, non aliud, nunc de sacro altari percipimus, et ejus sanguinem in sacramento nostræ redemptionis haurimus... Impar est illi omne humanæ linguæ præconium, quæ de intemeratæ carnis suæ visceribus cibum nobis protulit animarum : illum videlicet qui de semetipso perhibet dicens : Ego sum panis vivus, qui de cælo descendi. » *Serm.* 2 de Nativ. B. Virg.

1. « Per cibum a paradisi sumus amœnitate dejecti ; per cibum quoque ad paradisi gaudia reparati. Cibum comedit Eva, per quem nos æterni jejunii fame mulctavit ; cibum Maria edidit, qui nobis cælestis convivii aditum patefecit. » *Ibid.*

bénin Cœur, qui est si rempli d'amour pour des enfants qui lui sont si ingrats.

La troisième chose considérable que je vois dans le temple de Salomon, c'est cet *Autel* célèbre *des parfums* ou des encensements, dont il est parlé au chapitre trentième de l'Exode, et que saint Paul appelle *l'encensoir d'or*[1]. Il était fait, par l'ordre de Dieu, de bois de sétim, comme la table des pains de proposition, revêtu de lames d'or, avait une couronne d'or tout autour, et en la superficie un gril ou une lame de cuivre doré, qui était percée, pour jeter la cendre en bas et retenir les charbons. Il n'était pas dans le Saint des saints, comme pensent quelques-uns ; mais Josèphe, saint Thomas[2] et plusieurs autres disent qu'il était dans le Saint où les prêtres entraient tous les jours, entre le chandelier d'or et la table des pains de proposition, devant l'arche et le propitiatoire.

Tous les jours, au matin et au soir, on offrait à Dieu sur cet autel le sacrifice du Thymiame perpétuel, ainsi appelé de la bouche de Dieu, *Thymiama sempiternum*[3], qui était un parfum très excellent, composé par le commandement de Dieu de quatre espèces de senteurs : la première s'appelle *stacte*, qui est une sorte de myrrhe, la meilleure qui soit, que l'arbre produit de soi-même et sans être incisé ; la seconde se nomme *onyx*, qui est la conque ou coquille fort odoriférante d'un petit poisson ; la troisième est appelée *galbanus*, qui est une gomme qu'on nomme galbanon en français, qui sort d'une herbe odoriférante que l'on appelle *ferura*, bien connue en la Syrie, de laquelle Pline et Dioscoride disent que son odeur chasse les serpents ; la quatrième est de l'encens très pur.

Je trouve plusieurs saints Interprètes des divines Écritures qui disent que cet Autel des encensements re-

1. Aureum habens thuribulum. » *Hebr.* IX, 4.
2. 1a 2æ, q. 102, art. 4, ad 6. — 3. *Exod.* XXX, 8.

présente les cœurs des fidèles, qui sont autant d'autels sur lesquels ils doivent offrir à Dieu un perpétuel sacrifice de louange et d'oraison. Or si les cœurs des enfants étaient figurés par cet autel, combien davantage le Cœur de la Mère, qui, après le Cœur de Jésus, est le premier et le plus saint de tous les autels? C'est cet *autel d'or qui est devant le trône de Dieu*[1], dont il est parlé au chapitre huitième de l'Apocalypse. C'est sur cet autel que la Mère du Sauveur a offert à Dieu un sacrifice d'amour, d'adoration, de louange, d'actions de grâces et de prières, plus agréable à sa divine Majesté, que tous les sacrifices qui lui ont jamais été et seront offerts sur tous les autres autels.

C'est un autel de bois de *sétim*, parce que ce très saint Cœur a toujours été entièrement incorruptible à tout ce qui pouvait l'empêcher de louer et d'adorer Dieu, ou l'en distraire tant soit peu, ou diminuer le moins du monde de la ferveur avec laquelle il était toujours employé en ce divin exercice.

Mais qu'est-ce que ces *lames d'or* dont ce saint autel est revêtu? C'est la pureté, la sainteté, la constance, la fidélité, l'amour, la charité, l'attention et les autres saintes dispositions avec lesquelles ce Cœur virginal était continuellement occupé à louer, bénir, adorer, glorifier et prier Dieu.

Qu'est-ce que la *couronne d'or* qui environne cet autel des parfums? C'est la louange perpétuelle et éternelle que ce divin Cœur a toujours rendue nuit et jour, sans fin et sans cesse, en tous lieux, en tout temps, en toutes choses et pour toutes choses, et qu'il rendra éternellement avec un très pur amour à la très sainte Trinité.

Que veut dire ce *gril* ou cette lame de cuivre doré qui fait la superficie de l'autel, et qui est percée de telle sorte que, jetant la cendre en bas, elle ne retient que les

1. « Super altare aureum, quod est ante thronum Dei. » *Apoc.* VIII, 3.

charbons ? Ne voyez-vous pas que c'est pour montrer que le Cœur de la Mère de belle dilection n'a jamais rien souffert en soi que le feu du divin amour ? Car toutes les choses de ce monde qui entraient dans ce Cœur sacré, étaient comme du bois, qui servait à embraser de plus en plus le feu de l'amour divin qui y brûlait incessamment, et à augmenter la ferveur avec laquelle il louait Dieu continuellement. Mais il n'y restait rien de bas ni de terrestre ; tout y était changé en feu céleste et divin.

Pourquoi est-ce que cet autel est placé entre le chandelier d'or et la table des pains de proposition, devant l'arche et le propitiatoire où Dieu avait établi son trône et sa résidence ? C'est pour donner à entendre que les lumières et les dons du Saint-Esprit, dont le Cœur de sa divine Épouse a toujours été éclairé et rempli, et le pain du ciel dont il a toujours été nourri et engraissé, lui donnaient une vigueur et une ferveur merveilleuse pour se maintenir continuellement en la présence et devant la face de Dieu, afin de le rendre propice aux hommes par l'exercice infatigable de ses adorations, de ses louanges et de ses oraisons.

Que signifient ces quatre senteurs dont le thymiame perpétuel est composé ? C'est la pratique très éminente de quatre vertus principales, qui ont toujours été en souverain degré dans le Cœur de la Reine des vertus, par l'exercice continuel desquelles elle a offert à Dieu un sacrifice perpétuel de louange, d'honneur et de gloire, qui lui a été infiniment agréable.

La première de ces quatre vertus, c'est sa foi très vive et très parfaite, signifiée, dit Origène, par la conque ou coquille susdite, qui rend une odeur fort agréable ; parce que la coquille a en quelque façon la forme d'un bouclier, et que la foi porte ce nom dans les saintes Écritures, étant le vrai bouclier de nos âmes, qui les couvre et les défend contre les flèches envenimées des ennemis de leur salut ; comme aussi parce que la foi

porte partout où elle se rencontre la bonne odeur de Jésus-Christ.

La seconde des quatre vertus susdites, c'est la pureté et la force de son oraison, représentée par l'encens.

La troisième, c'est son incomparable miséricorde et sa charité inestimable, marquée par le galbanon, qui l'a poussée à nous donner son Fils unique pour être notre rédemption.

La quatrième, c'est la mortification très sensible et très douloureuse, figurée par la première myrrhe, avec laquelle elle a offert ce même Fils en sacrifice à son Père éternel, pour notre salut.

Voilà le thymiame perpétuel et le sacrifice continuel que la Mère du Sauveur a offert durant tout le cours de sa vie sur l'autel de son Cœur, avec tant d'amour et de charité, qu'elle a mérité d'être associée avec son Fils dans le grand sacrifice qu'il a fait de soi-même pour le salut de l'univers.

« O glorieuse Vierge, vous êtes tout feu d'amour et » de charité », dit saint Amédée, évêque de Lausanne[1], qui vivait il y a plus de cinq cents ans. « Vous avez fait » un sacrifice à Dieu de tout ce que vous avez et de tout » ce que vous êtes, qui lui est très agréable. O admirable » phénix, vous avez amassé toutes sortes de bois aroma- » tiques (c'est-à-dire toutes les pratiques des vertus les » plus rares), puis y ayant mis le feu de l'amour divin, » vous avez rempli tout le ciel et tous les habitants du » ciel d'une merveilleuse odeur. C'est ici le très doux » parfum et le très excellent thymiame qui sort de l'en- » censoir du Cœur de Marie, et qui surpasse incompara-

1. « Tota effecta es velut ignis, teque holocaustum Deo suavissimum obtulisti... O Phœnix congregans omnes species, et igne circumfusa superessentiali, ut cælum cælorum et cæli potestates angelicas mirifico repleas suavitatis incenso. Hoc incensum etc... Porro thuribulum sequens incensum, et elevatum manu Domini, ascendit usque ad thronum Præsidentis. » *Hom.* 6, de Laud. B. Virg.

» blement toutes les senteurs les plus agréables : *Hoc*
» *incensum suavissimum est, hoc thymiama bene composi-*
» *tum procedit de thuribulo Cordis Mariæ, et universa*
» *suaviter olentia excedit.* Encensoir qui, étant entre les
» mains du souverain Prêtre, non seulement a envoyé son
» encens jusqu'au plus haut des cieux, mais il a été lui-
» même élevé jusqu'au trône du Roi éternel. »

Il vous importe infiniment, mon très cher frère, de participer aux fruits du sacrifice du Fils et de la Mère ; car si vous n'y participez, vous n'aurez jamais de part avec eux. Si vous désirez y avoir part, faites un autel de votre cœur, et offrez sur cet autel un sacrifice semblable au sacrifice de votre Père et de votre Mère, par une soigneuse et fidèle imitation de leur amour, de leur fidélité, de leur charité, de leur patience, de leur humilité et de leurs autres vertus.

O Mère de Jésus, je vous donne mon cœur : usez-en comme du vôtre ; faites-en un autel, comme vous avez fait du vôtre ; parez cet autel de tous les ornements que vous savez lui être convenables ; et offrez sur cet autel le même sacrifice que vous avez offert à la très sainte Trinité sur l'autel de votre Cœur.

SECTION II

De quelle manière l'Arche d'alliance représente le Cœur de la bienheureuse Vierge.

La quatrième chose très considérable que je vois dans le temple de Salomon, c'est cette *Arche d'alliance* si célèbre et si illustre, qui était en si grande vénération aux Israélites, et que Moïse fit faire par le commandement très exprès qu'il en reçut de la bouche même de Dieu. Elle était faite de bois de sétim, environnée tout autour par-dessus, d'une couronne d'or, et toute couverte,

au dedans et au dehors, de lames d'or très pur. Il y avait quatre boucles d'or au-dessous de la couronne, par où l'on passait deux leviers du même bois de sétim et couverts d'or, pour la porter. Elle contenait, selon Saint Paul, un vaisseau d'or où il y avait de la manne, la verge de Moïse et les tables de la Loi[1].

Si nous consultons les saints Pères, nous apprendrons de saint Ambroise et de plusieurs autres, que cette arche est une figure de la bienheureuse Vierge, et par conséquent de son très saint Cœur, qui est la première et la plus noble partie d'elle-même. Oui, dit le Docteur séraphique saint Bonaventure[2], l'arche de Moïse n'était qu'une ombre du Cœur de la Vierge, lequel est la vraie arche qui contient en soi les secrets des divines Paroles et les trésors de la loi de Dieu. C'est l'arche de sanctification, dit un saint Abbé de l'ordre de Citeaux[3], qui renferme en soi ce qui a été écrit de la main de Dieu. C'est la sainte arche d'alliance, par le moyen de laquelle Dieu nous a réconciliés avec lui et est entré en alliance avec nous.

Vous savez déjà, mon cher lecteur, que l'incorruptibilité du bois de sétim, dont l'arche de Moïse était faite, nous fait voir que l'impeccabilité et la virginité ont établi leur trône dans le saint Cœur et dans le sacré corps de la très pure Vierge.

Vous n'ignorez pas que la couronne d'or dont l'arche était ceinte, nous donne à connaître que l'amour et la charité du Cœur de notre Reine est sans terme et sans fin.

1. « In qua urna aurea habens manna, et virga Aaron quæ fronduerat, et tabulæ testamenti. » *Hebr.* IX, 4.

2. « Unde Virgo fuit arca continens divinorum eloquiorum arcana. Et ideo per arcam Moysi designatur, quod continebat tabulas legis divinæ. » *In Exposit.* cap. 2 Lucæ.

3. « Salve Arca sanctificationis, continens in te scripturam digiti Dei. » Nicolaus Salicetus in *Antidotario animæ*. Cf. *Cœur admirable*, liv. VII, chap. 2, § 3.

Mais savez-vous bien pourquoi l'arche du Testament est toute couverte d'or très pur au dedans et au dehors ? Afin de le bien entendre, remarquez premièrement, que le dedans et l'intérieur de cette arche dénote les affections intérieures du très pur amour dont le Cœur de la Mère de belle dilection est rempli au regard de Dieu ; et que le dehors ou l'extérieur de la même arche désigne les effets extérieurs de sa charité vers le prochain : Ou bien que l'intérieur de l'arche marque la vie intérieure de la Mère de Dieu, ce qui est caché dans son Cœur, *quod intrinsecus latet*[1], ce qui n'est vu que des yeux de Dieu ; et que l'extérieur de l'arche signifie sa vie extérieure : car la vie extérieure de l'homme est comme le dehors et l'extérieur de son cœur, parce que le cœur se découvre et se manifeste au dehors dans les sens extérieurs, sur le visage, dans les yeux, dans les paroles et dans les actions.

Remarquez en second lieu, que l'or, selon le sentiment des Interprètes sacrés de l'Écriture sainte, représente trois choses : premièrement, l'amour et la charité ; secondement, la perfection et l'excellence d'une chose, parce que c'est le plus noble et le plus excellent des métaux ; en troisième lieu, la sagesse divine et la divinité même.

Cela supposé, sachez maintenant que le Cœur admirable de la Reine du ciel est tout couvert d'or au dedans et au dehors : premièrement, parce que ce Cœur sacré est tout rempli et tout environné d'amour vers Dieu et de charité vers les hommes, et que toute la vie intérieure et extérieure de la Reine des cœurs est toute transformée en amour et en charité. Secondement, parce qu'il n'y a rien en son intérieur et en son extérieur qui ne soit tout d'or, c'est-à-dire très parfait et très excellent, et qui ne soit tout brillant et rayonnant des lumières de la divine Sagesse, et qui ne soit tout rempli, possédé et pénétré

1. *Cant.* IV, 1. 3.

de la Divinité même, et tout transformé en ses divines perfections.

Sachez aussi que les quatre *boucles d'or* qui étaient aux deux côtés de l'arche, au-dessous de la couronne, représentent quatre vertus du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, à savoir : premièrement, la mortification de Jésus, n'y ayant jamais eu aucun cœur qui ait pratiqué si parfaitement ces paroles du Saint-Esprit comme celui-ci : *Nous portons la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit manifestée en nous*[1]*;* secondement, la contemplation : troisièmement, la défiance de soi-même ; quatrièmement, la confiance en Dieu : Et que les deux *leviers* couverts d'or que l'on passait dans ces quatre boucles, signifient l'humilité et la crainte de Dieu, c'est-à-dire la crainte filiale. Comme ces quatre boucles et ces deux leviers servaient à porter l'arche d'un lieu en un autre, aussi le Saint-Esprit s'est servi de ces six vertus pour soutenir et pour porter le Cœur sacré de sa divine Épouse dans les voies de Dieu, et pour le transporter de la terre au ciel.

Si vous désirez savoir ce que c'est que ce *vaisseau d'or* qui était dans l'arche, contenant en soi une portion de la manne que Dieu faisait descendre du ciel pour nourrir son peuple dans le désert, écoutez saint Fulbert, évêque de Chartres, et il vous dira que c'est le Cœur précieux de la Reine des Anges, qui a toujours été rempli de la véritable manne du ciel, c'est-à-dire de la grâce divine et de l'auteur même de la grâce : *Vas aureum continens manna.* Ce qui est conforme au sentiment de plusieurs autres saints Pères, spécialement de saint Épiphane[2], de saint Éphrem[3], de saint Germain, patriarche de Constantinople[4], et d'André, évêque de Jérusalem.

Mais quel rapport y a-t-il entre la *verge* de Moïse et

1. « Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. II *Cor.* IV, 10.

2. *In serm. de laud. Deip.* — 3. *Orat. de laud. B. Virg.*

4. *Orat. in Nativit. Virg.*

d'Aaron, qui était aussi dans l'arche, et le Cœur de la Mère de Dieu? Il y en a beaucoup; car cette verge représente la force et la vertu de ce divin Cœur, par laquelle Dieu a fait de plus grands miracles et en plus grand nombre que par la verge de Moïse.

Quel miracle de voir le Cœur d'une Vierge ravir le Cœur du Père éternel, c'est-à-dire son Fils unique et bien-aimé, le tirer de son sein adorable, le faire descendre dans ses entrailles virginales et le donner aux hommes! *O potentia!* s'écrie saint Bernard, *de sinu Patris rapuit Filium, et hominibus dedit*[1]*!*

Quel miracle de voir le Cœur d'une Vierge non seulement ravir le Cœur de Dieu et le donner aux hommes; mais de Fils de Dieu qu'il est, le faire Fils de l'homme; du Verbe éternel, en faire un enfant d'un jour; d'un Dieu immortel, impassible, immense, infini, tout-puissant, en faire un homme mortel, passible, fini, impuissant!

Quel miracle de voir le Cœur d'une Vierge, qui forme, qui fait naître, et qui porte en soi celui qui est né, qui est vivant et qui est résidant de toute éternité dans le sein de Dieu!

Quel miracle de voir le Cœur d'une fille, qui est le principe de la vie d'un Homme-Dieu, d'une Mère de Dieu, et de tous les enfants de Dieu, comme nous verrons ailleurs!

Quel prodige de voir le Cœur de la fille de Joachim et d'Anne, qui donne un Fils à Dieu, un Roi aux Anges, un Rédempteur aux hommes, un Père aux chrétiens, un Réparateur à toutes les créatures, et un trésor immense au ciel et à la terre!

Quel prodige de bonté et de charité de voir le Cœur d'une Mère, qui sacrifie son Fils unique qu'elle aime infiniment plus que soi-même, et qui le sacrifie dans une croix, au milieu d'une infinité de tourments, non seule-

1. *Serm.* de Cons. Virg.

ment pour le salut de ses amis, mais même pour la rédemption de ceux qui le crucifient !

Quel prodige de force de voir le Cœur d'une fille, lequel souffre des tourments qui surpassent tous les supplices de tous les martyrs, et qui sont tels qu'ils seraient capables d'étouffer la vie d'un million de cœurs : et de les souffrir néanmoins avec une constance invincible et sans rien perdre de sa paix et de sa tranquillité !

Quel prodige de force de voir le Cœur d'une Mère, et d'une telle Mère, qui, après avoir vu son Fils souffrant, agonisant et mourant dans une croix, le voit ressuscité, vivant, glorieux et triomphant, sans s'éclater et s'en aller en pièces par l'abondance et par la véhémence d'une telle joie !

Quel miracle enfin de voir ce Cœur virginal demeurer perpétuellement au milieu des feux et des flammes dévorantes d'une fournaise d'amour divin, la plus ardente et la plus embrasée qui se puisse imaginer, sans toutefois se consumer !

Toutes ces merveilles appartiennent à la vertu et à la puissance du Cœur royal de la toute-puissante Mère de Dieu, lequel, après Dieu, en est la première source et le principal auteur. Ce sont les effets de la force de l'humilité, de la foi et de la charité de ce Cœur admirable. Or n'est-il pas vrai que les prodiges qui ont été faits par la verge de Moïse et d'Aaron ne sont rien en comparaison de ceux-ci ?

Mais savez-vous bien, mon cher frère, que c'est pour vous et pour vos avantages que ce Cœur charitable de votre très bonne Mère a opéré tant de miracles ? Dites donc de tout votre cœur : *Confiteantur Cordi Mariæ misericordiæ ejus, et mirabilia ejus filiis hominum* : « Que tous les effets de la bonté du Cœur de Marie, et toutes les merveilles qu'il a faites en faveur des enfants des hommes, le louent, le bénissent et le glorifient éternellement [1] »

Que dirons-nous davantage de l'arche de Moïse ? Nous pouvons dire, la regardant toujours comme un crayon du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, que, comme cette arche était le trésor, la gloire et la joie du peuple juif, le principal mystère de sa religion, son rempart et sa défense contre ceux qui l'attaquaient, et la terreur de tous ses ennemis : aussi le Cœur vénérable de notre Reine est la gloire, le trésor et la joie du christianisme. C'est le premier objet que nous devons regarder après Dieu dans nos dévotions. C'est une forteresse inexpugnable pour tous les véritables enfants de cette divine Mère : *Turris fortissima Cor Mariæ.* C'est une tour si forte et si bien munie d'armes défensives et offensives, que non seulement les soldats qui combattent sous les enseignes de cette Générale des armées du grand Dieu, y trouvent une forte défense contre les assauts de l'enfer ; mais encore qu'elle est plus formidable à leurs ennemis qu'une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*[1].

Retirons-nous dans cette invincible forteresse, renfermons-nous dans cette tour imprenable ; demeurons-y toujours et n'en sortons jamais.

Mais souvenons-nous que c'est une tour d'ivoire, *turris eburnea*[2], qui ne souffre rien en soi qui ne soit net et pur de toute souillure ; que c'est la tour de David, *turris David*[3], qui n'est ouverte qu'à ceux qui suivent la mansuétude du véritable David, qui est Jésus ; et que c'est une tour bâtie et ornée de toutes sortes de pierres précieuses : *Turres Jerusalem gemmis ædificabuntur :* c'est-à-dire de toutes sortes de perfections ; et par conséquent que quiconque y veut faire sa demeure, doit renoncer à toutes sortes de péchés et d'imperfections, et embrasser de tout son cœur la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

1. *Cant.* VI, 3. — 2. *Cant.* VII, 4. — 3. *Cant.* IV, 4.

SECTION III.

De quelle manière les Tables de la Loi qui étaient dans l'Arche d'alliance, et le Livre de la Loi qui était proche de l'Arche, représentent le très saint Cœur de la bienheureuse Vierge.

La cinquième chose que je trouve dans le temple de Salomon, entre celles qui sont les plus remarquables, ce sont les *Tables de la Loi*, qui contenaient les dix principaux Commandements de Dieu écrits de sa propre main sur ces tables de pierre que sa divine Majesté mit entre les mains de Moïse, lui ordonnant de les mettre dans l'arche d'alliance. Il lui commanda aussi d'écrire dans un livre toutes les autres lois qu'il donna à son peuple, et Moïse fit mettre ce *livre* dans le sanctuaire, proche de l'arche [1].

J'entends la voix de Dieu, lequel parlant par la bouche du prophète Jérémie, et parlant du temps auquel il veut donner une nouvelle loi aux hommes, c'est-à-dire la Loi évangélique, non plus par Moïse, mais par son propre Fils, nous promet qu'il écrira lui-même sa loi dans nos entrailles et sur nos cœurs : *Scribam legem meam in corde eorum* [2]. De là vient que saint Paul, parlant aux chrétiens de Corinthe, leur dit que « leurs cœurs sont des tables, non pas de pierre, mais de chair, sur lesquelles la loi de Jésus-Christ est écrite, non pas avec de l'encre, mais par l'esprit du Dieu vivant [3]. » C'est pourquoi saint Grégoire de Nysse assure [4] que les tables de la Loi mosaïque, qui

1. Cf. *Deut.* IV, 13 ; X, 5 ; XXXI, 9, 26.
2. Jerem. XXXI, 33.
3. « Manifestati quod epistola estis Christi, ministrata a nobis, et scripta non atramento, sed spiritu Dei vivi : non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus. » II *Cor.* III, 3.
4. *Homil.* 14.

étaient dans le temple de Salomon, étaient la figure des cœurs des Saints. C'est ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome, que le cœur de saint Paul est la table du Saint-Esprit et le livre de la charité, c'est-à-dire un livre vivant, dans lequel la divine charité a écrit en lettres d'or la Loi évangélique, qui est une loi d'amour et de charité : *Cor Pauli tabula Spiritus sancti, et charitatis volumen*[1].

Or, si les cœurs des Saints sont les vraies tables de la Loi évangélique, dont les tables de Moïse n'étaient que la figure, que faut-il dire du très sacré Cœur de la Reine des Saints et de la Mère du Saint des saints ? C'est ce très digne Cœur qui est la première et la plus sainte table de la loi chrétienne. C'est une table non pas de pierre, mais d'or, ou plutôt de diamant ; non pas morte, mais vive ; non pas fragile comme celle de Moïse, mais inviolable, dans laquelle le doigt de Dieu, qui est le Saint-Esprit, a écrit et gravé en lettres d'or, non seulement toutes les volontés de Dieu et toutes ses lois, mais encore tous les conseils, toutes les maximes et toutes les vérités évangéliques ; mais si profondément et si fortement, que, quand toutes les puissances de la terre et de l'enfer se seraient unies ensemble, et qu'elles auraient employé toutes leurs forces pour ôter un seul *iota* de cette merveilleuse table, elles auraient plus tôt arraché le soleil du ciel et anéanti tout le monde, non seulement que d'en effacer un seul point, mais même que d'en ternir tant soit peu le lustre et l'éclat.

Ce Cœur incomparable n'est pas seulement la vraie table de la loi de Dieu, mais c'est un *Livre* vivant et admirable, dans lequel le Saint-Esprit a imprimé tous les mystères de la Divinité, tous les secrets de l'éternité, toutes les lois chrétiennes, toutes les maximes évangéliques et toutes les vérités que le Fils de Dieu a puisées dans le Cœur de son Père, lesquelles il a versées abon-

1. *In cap.* 16. *Epist. ad Rom.* Homil. 23.

damment dans le Cœur de sa Mère. Car, si saint Augustin assure[1] que ces livres, dont il est parlé au chapitre vingtième de l'Apocalypse, sont les cœurs des Saints, dans lesquels les lois et les volontés de Dieu sont écrites, combien davantage cela est-il véritable du Cœur très saint de la Mère de celui qui est la sainteté même ? Vous avez raison, saint Chrysostome, d'appeler le cœur de saint Paul, *Volumen charitatis*, « le livre de la charité[2]. » Vous parlez très bien, saint Jérôme, quand vous dites que la poitrine et le cœur de votre ami Népotien était la bibliothèque de Jésus-Christ : parce que, dites-vous, la lecture et la méditation des saints Livres était son occupation continuelle. Mais que dites-vous du Cœur de la Mère du Sauveur, qui non seulement lisait et méditait jour et nuit la sainte Loi de Dieu dans les divines Écritures ; mais dont le Cœur est un livre vivant, dans lequel toutes les vérités et toutes les merveilles du ciel sont imprimées beaucoup plus saintement et plus clairement qu'elles ne le sont dans les Livres sacrés, puisqu'elles y sont écrites du doigt de Dieu et avec les rayons du Soleil éternel ? Que dites-vous donc, grands Saints, de ce Cœur virginal ?

Vous dites sans doute, avec le saint abbé Rupert, l'un des favoris de la Reine du ciel, que son Cœur est *Secretarium omnium sacrarum Scripturarum*[3] : « le Secrétariat du grand Roi éternel, qui contient tous les saints contrats et autres divines Écritures » que son infinie bonté a faites en faveur du genre humain.

Vous dites, avec le très pieux Richard de Saint-Laurent, qui a consacré si dignement sa plume à la louange de la Mère du Rédempteur, que son Cœur est *Armarium Scripturarum*, le cabinet des célestes Écritures et la bibliothèque du ciel qui conserve tous les titres sacrés de l'an-

1. Lib. 10 *de Civit. Dei*, cap. 14. — 2. *Epist.* 3 ad Heliodorum.
3. In Cap. 4. *Cant.*

cienne et de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes : *Bibliotheca veteris et novi Testamenti*[1].

Vous dites, avec le très savant Origène, que c'est *Thesaurus veritatis*[2], « le trésor de la souveraine Vérité » et de toutes les vérités qui sont sorties du Cœur de celui qui est le premier principe de toute vérité.

Vous dites, avec saint André de Candie, que c'est *Summa divinorum oraculorum*[3], « un abrégé des divins oracles. »

Vous dites, avec saint Antonin, que c'est *Sacra Scriptura viva*[4], « la sainte Écriture même, vivante et animée de l'Esprit de Dieu. »

Vous dites que c'est cet *Évangile éternel* et ce *Livre de vie* dont il est fait mention dans l'Apocalypse[5].

Vous dites, avec saint Épiphane, que c'est *Liber incomprehensus, qui Verbum Patris mundo legendum exhibuit*[6], « le livre du Verbe divin, dans lequel le Père éternel a écrit son Verbe et sa parole éternelle, pour l'exposer aux yeux des hommes », et pour la faire lire et connaître à ceux qui sont dignes de lire dans ce saint livre : livre immense qui comprend celui qui est incompréhensible, et dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, qui sont immenses.

O livre prodigieux ! ô Cœur admirable ! oh ! qu'à jamais soit béni, loué et glorifié le très adorable auteur d'un tel livre, qui l'a fait et qui nous l'a donné ! Bienheureux celui qui lit ou qui entend lire comme il faut ce qui est écrit dans ce livre sacré : *Beatus qui legit, et qui audit verba libri hujus*[7] ; car il y apprend la science de salut, la science des Saints, la science de Dieu. Mais malheureux ceux qui profanent leurs yeux consacrés à Dieu par

1. Lib. 12 *de laud. B. Virg.*
2. Lib. 10, *de laud. B. Virg.* Homil. ex variis locis collecta.
3. *In serm. de Assumpt.* — 4. S. Antonin.
5. *Apoc.* XIV, 6 ; XX, 15. — 6. *In serm.* de laud. Virg.
7. *Apoc.* I, 3.

le saint Baptême, en la lecture des pernicieux livres du monde et de Satan : Malheureux, d'autant qu'ils n'y apprennent que la science de perdition, la science des réprouvés, la science du diable. Malheureux, car, pendant qu'ils s'attacheront à ces dangereux livres, le saint livre du Cœur de la Mère de Dieu leur sera toujours fermé, et il ne se trouvera personne, ni en la terre ni au ciel, qui leur en fasse l'ouverture, parce qu'ils se rendent indignes non seulement de lire, de connaître et de goûter ce qui est écrit dans ce livre céleste, mais même de le regarder !

Au reste, mon cher lecteur, sachez que tous les cœurs des hommes sont autant de livres. Mais il y a une grande différence entre ces livres ; car ils sont partagés en deux bibliothèques : la bibliothèque du ciel et la bibliothèque de l'enfer ; la bibliothèque de Jésus-Christ et la bibliothèque de l'Antéchrist.

Qui sont les livres du ciel et de Jésus-Christ ? Ce sont les cœurs dans lesquels le Saint-Esprit a écrit les vérités du ciel, les maximes de la sagesse chrétienne, les lois évangéliques, les sentiments, les mœurs et les vertus de Jésus-Christ.

Qui sont les livres de l'enfer et de l'Antéchrist ? Ce sont les cœurs dans lesquels l'Esprit malin a écrit les erreurs, les faussetés et les illusions du monde aveugle et trompeur, les maximes pernicieuses de la sagesse du siècle et de la prudence de la chair, les lois tyranniques de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux et de la superbe de vie, et les inclinations perverses de l'amour-propre et de la propre volonté.

Faites réflexion sur votre cœur, pour voir ce qu'il y a écrit, et pour connaître à laquelle de ces deux bibliothèques il appartient. Si par malheur vous le trouvez dans la bibliothèque de Satan, tirez-l'en au plus tôt, par une vraie pénitence et par une entière conversion. Mais parce que de vous-même vous ne pouvez rien, offrez-le à la

Reine des cœurs, et la suppliez instamment qu'elle le donne au Saint-Esprit, et qu'elle le prie d'y effacer ce que l'esprit malin y a écrit, et d'y écrire ce qu'il a écrit dans le sien, afin que le cœur de l'enfant ait quelque ressemblance avec le Cœur de la Mère.

O très miséricordieuse Mère, je vous donne mon cœur et tous les cœurs de mes frères à cette intention.

SECTION IV

De quelle manière le Propitiatoire représente le très saint Cœur de la bienheureuse Vierge.

La sixième chose que je considère dans le temple de Salomon, c'est le *Propitiatoire*, qui était une lame d'or très pur, un peu élevée au-dessus de l'Arche, et qui la couvrait, étant de même largeur et de même longueur. Aux deux extrémités de cette lame d'or, c'est-à-dire du Propitiatoire, il y avait deux chérubins de fin or, qui, ayant la face tournée vers le Propitiatoire, se regardaient l'un l'autre, et qui étendant leurs ailes le couvraient entièrement.

C'était ici la chose la plus sainte et la plus signalée qui fût dans le temple. Car c'était comme le siège de Dieu, le ciel de sa gloire, le tribunal de sa Majesté, le trône de sa Miséricorde, et l'oracle de sa Sagesse et de sa Vérité. C'était là qu'il se rendait présent à son peuple, et qu'il paraissait dans une nuée miraculeuse : *In nube apparebo super oraculum*[1]. C'était là qu'il faisait paraître la gloire et la grandeur de sa Majesté : *Apparuit gloria Domini*[2]. Et de là vient que le Propitiatoire porte aussi dans l'Écriture le nom de Ciel, selon quelque version. C'était là qu'il était principalement adoré, qu'il recevait les honneurs et les respects qui lui étaient dus, qu'il faisait connaître ses

1. *Levit.* XVI, 2. — 2. *Num.* XI, 43 ; XX, 6.

volontés et qu'il donnait ses ordres et ses commandements [1]. C'était là qu'il se rendait propice à son peuple, et qu'il donnait des marques sensibles de sa bonté et de sa miséricorde. C'était là qu'il était consulté par les prêtres dans les doutes et dans les difficultés qui se présentaient, et que sa divine Sagesse et son adorable Vérité rendaient leurs réponses : à raison de quoi ce Propitiatoire s'appelait aussi l'*Oracle*[2].

Saint Germain, patriarche de Constantinople[3], saint Ildefonse[4], saint André de Candie[5], le saint et savant Idiot[6], Richard de Saint-Laurent[7], saint Antonin[8] et plusieurs autres saints Docteurs disent que ce Propitiatoire était une figure de la glorieuse Vierge, parce que c'est par elle que l'ire de Dieu enflammée contre les pécheurs a été éteinte, que sa divine Majesté s'est rendue propice aux hommes, et que son infinie Miséricorde a eu compassion de nos misères. A raison de quoi cette Mère de grâce est appelée par saint Ildefonse : *Propitiatio humanæ salutis*[9] : « La propitiation du salut des hommes » ; et par saint André de Candie : *Universi mundi commune propitiatorium*[10] : « Le propitiatoire universel de tout le monde » ; et par saint Épiphane : *Admirandum propitiatorium*[11], « Propitiatoire admirable. »

Or c'est à son Cœur très miséricordieux que cette qualité appartient proprement et principalement. C'est ce Cœur très bénin qui est un admirable Propitiatoire. Car, si elle a de la compassion pour les pécheurs, d'où est-ce

1. « Cumque ingrederetur Moyses tabernaculum fœderis, ut consuleret oraculum, audiebat vocem loquentis ad se de propitiatorio. » *Num.* VII, 89.

2. « Fecit propitiatorium, id est oraculum. » *Exod.* VII, 6. Cf. *Num.* VII, 89 ; *Levit.* XVI, 13.

3. *Orat.* in Nativ. Virg. — 4. *Serm.* I de Ass.

5. *De dormit. Virg.* — 6. In prolog. de *Contempl. B. Virg.*

7. Lib. 12 *de laud. B. Virg.* — 8. Part. 4, tit. 15, cap. 14, §. 4.

9. *Serm.* I. de Ass. — 10. *De Dormit. Virg.*

11. *Serm. de laud. Deiparæ.*

qu'elle procède, sinon de son Cœur plein de miséricorde? Si elle se rend leur avocate devant le trône de la divine Justice, qui la porte à cela, sinon la bénignité de son Cœur? Si elle sacrifie son propre Fils pour le salut du monde, qui l'y oblige, sinon la charité excessive de son Cœur?

Ce Cœur admirable n'est-il pas tout d'or très pur, comme était le Propitiatoire, c'est-à-dire tout transformé en un très pur amour vers Dieu, et en une très parfaite charité vers les hommes? N'est-ce pas la chose la plus sacrée et la plus illustre qui soit dans le temple du vrai Salomon, c'est-à-dire dans l'Église de Jésus-Christ? N'est-ce pas un ciel plein de gloire et de louange pour la très sainte Trinité? N'est-ce pas le plus digne siège de la Divinité? N'est-ce pas un oracle céleste, par lequel la Sagesse éternelle a prononcé tant de choses grandes et merveilleuses, comme nous verrons ailleurs?

Si les deux chérubins d'or qui étaient sur le propitiatoire et qui le couvraient de leurs ailes, représentent la charité, la sagesse et la science du ciel, selon l'interprétation de quelques saints Docteurs, le Cœur de la Reine des Anges n'est-il pas tout couvert et tout rempli de la charité, de la science et de la sagesse de Dieu?

Si ces deux chérubins représentent, selon le sentiment de Richard de Saint-Laurent[1], la maternité et la virginité, n'est-ce pas pour désigner l'union miraculeuse qui s'est faite de ces deux illustres qualités dans le Cœur de la Vierge Mère, lequel n'a consenti à la divine maternité qu'en voulant conserver la sainte virginité, préférant la blancheur innocente de celle-ci à la gloire infinie de celle-là, suivant ces paroles de saint Grégoire de Nysse: *Integritatem angelicæ demonstrationi judicat anteponendam*[2]. L'Ange lui annonce qu'elle concevra et enfantera le Fils de Dieu, et qu'ainsi elle sera Mère d'un Dieu. Mais en lui

1. Lib. 12 *de laud. B. Virg.* — 2. *Homil. de Nativ. Dom.*

faisant cette réponse : *Comment cela se fera-t-il, vu que je suis résolue de n'avoir jamais de commerce avec aucun homme*[1] ? elle déclare qu'elle aime mieux demeurer Vierge et n'être point Mère de Dieu, que d'être Mère de Dieu n'étant point Vierge.

Si ces mêmes chérubins sont une figure, selon d'autres Docteurs, de la bienheureuse Vierge et de saint Joseph, n'est-ce pas pour dénoter que, dans leur angélique mariage, ils n'ont jamais eu qu'un même Cœur, un même esprit et une même volonté ?

Mais si ces deux chérubins, qui avaient toujours le visage tourné vers le propitiatoire et qui le couvraient de leurs ailes entièrement déployées et étendues, figuraient le Verbe divin et le Saint-Esprit, selon la pensée d'Origène : n'est-ce pas pour nous faire voir qu'entre tous les cœurs des pures créatures, le Cœur de la Mère du Verbe éternel et de l'Épouse du Saint-Esprit a toujours été le premier et le continuel objet de leur amour et de leur regard, et qu'il a toujours été sous l'ombre de leurs ailes, c'est-à-dire sous la protection très spéciale de leur puissance, de leur sagesse, de leur bonté et de leur sainteté ? Et ces ailes entièrement déployées et étendues, ne signifient-elles pas une effusion totale de leurs plus rares faveurs, et une communication très abondante de leurs divines perfections, au regard de ce très digne Cœur ?

Vous voyez donc comme le Propitiatoire, avec toutes ses appartenances, est une belle peinture du Cœur très bénin de la Mère de miséricorde.

Mais voulez-vous, mon cher frère, que ce même Cœur soit véritablement votre propitiatoire devant Dieu ? Faites que votre cœur soit un vrai propitiatoire au regard du prochain, c'est-à-dire : qu'il soit tout rempli de compassion au regard des misères spirituelles et corporelles d'autrui ; qu'il soit tout d'or, en bonté et

1. « Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ? » Luc. I, 34.

en charité ; qu'il soit le trône de la miséricorde, vous employant volontiers à consoler les affligés et à secourir les misérables, selon votre pouvoir ; qu'il soit le siège de la bénignité, vous rendant doux et affable à tous ; qu'il soit le ciel de la charité, mettant toute votre joie à faire bien à un chacun ; qu'il soit l'oracle de la vérité, détestant le mensonge et la fourberie, et vous rendant véritable, sincère et fidèle en vos paroles et en vos promesses ; qu'il soit le paradis de la pureté, aimant cette vertu angélique par-dessus même toutes les grandeurs du ciel, et fuyant avec horreur tout ce qui lui est contraire ; qu'il ait une dévotion spéciale vers le bienheureux saint Joseph ; qu'enfin il porte en soi une image vivante de la douceur et de la mansuétude du Cœur très charitable de la Mère d'amour : et par ce moyen, vous ressentirez les effets de la miséricorde incomparable et de la bénignité ineffable de ce très bon Cœur.

SECTION V

De quelle manière l'Autel des holocaustes représente le Cœur de la bienheureuse Vierge.

La septième chose remarquable que je vois dans le temple de Salomon, c'est l'*Autel des holocaustes*, qui n'était pas néanmoins dans l'intérieur du temple, mais dans le porche. Il avait trois coudées de hauteur et cinq en carré, et quatre cornes qui sortaient par les quatre coins. Il n'était pas solide et massif, mais creux et vide par dedans. Sur cet autel on offrait non seulement les sacrifices des holocaustes dont il portait le nom, comme des plus nobles ; mais aussi les pacifiques, qu'on offrait en actions de grâces, ceux qu'on offrait pour les péchés, et tous les autres [1].

1. Cf. *Exod.* XXVII, 1, 8.

Saint Augustin[1], saint Grégoire le Grand[2] et plusieurs autres saints Pères disent que cet autel était la figure des cœurs de tous les Saints, qui sont les vrais autels sur lesquels il est honoré par les sacrifices spirituels qui y sont offerts nuit et jour à sa divine Majesté.

Or si cela est vrai des cœurs des Saints, combien davantage du très sacré Cœur de la Mère du Saint des saints ? C'est le vrai autel des holocaustes, dit l'illustre Jean Gerson[3], sur lequel le feu sacré de l'amour divin a toujours été allumé nuit et jour.

L'autel des holocaustes du temple de Jérusalem était carré, haut de trois coudées, ayant quatre cornes qui sortaient par les quatre coins, pour signifier la fermeté et stabilité inébranlable du Cœur de la très précieuse Vierge dans l'état de la grâce et de la sainteté ; pour marquer les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, par lesquelles ce très saint Cœur a toujours été séparé de la terre et élevé vers le ciel ; pour désigner les quatre vertus cardinales, la justice, la force, la prudence et la tempérance dont il est orné ; et pour donner à entendre que son incomparable bonté s'étend en toutes les parties de l'univers.

L'autel des holocaustes était vide par dedans, et ouvert par le haut, n'étant couvert que d'un gril de cuivre. pour faire connaître que le Cœur de la Mère de Jésus a toujours été vide de tout amour-propre et de toutes les choses de la terre ; qu'il n'y a point eu de place que pour le feu du saint amour, et pour le bois des vérités divines dont la méditation servait à entretenir et embraser ce feu de plus en plus ; et qu'il n'a jamais été ouvert que du côté du ciel et pour les choses célestes et éternelles.

Saint Augustin remarque que, comme il y avait deux autels dans le temple de Salomon, l'un dans l'intérieur

1. *Serm.* 255 de temp. — 2. *Homil.* 22 in Ezech.
3. *Tract.* 9 sup. Magnif. partit. 1.

du temple, qui était l'autel des parfums, l'autre dans l'extérieur, qui était l'autel des holocaustes : ainsi il y a deux autels dedans nous, l'autel de notre corps et l'autel de notre cœur ; que ces deux autels doivent être entièrement consacrés à Dieu ; et que nous devons lui offrir deux sortes de sacrifices sur ces deux autels, le sacrifice de la pureté de corps et le sacrifice de la pureté d'esprit, le sacrifice des bonnes œuvres et le sacrifice des saintes pensées [1].

Cela étant ainsi, nous pouvons dire que ces deux autels du temple de Jérusalem étaient une peinture de deux autels qui sont dans le plus saint temple qui fut jamais, après le temple de l'humanité sacrée du Fils de Dieu, c'est-à-dire dans la très sainte Vierge. Quels sont ces deux autels ? C'est le Cœur de son âme et le Cœur de son corps, dont il a été parlé ailleurs [2].

Ces deux autels, avec toutes leurs appartenances et dépendances, c'est-à-dire avec tous les sens intérieurs et extérieurs du corps, et avec toutes les facultés de la partie supérieure et inférieure de l'âme, ont toujours été consacrés à Dieu de la plus sainte consécration qui se puisse imaginer, après celle de l'humanité déifiée du Sauveur.

C'est sur ces deux autels, ou plutôt sur cet autel (car ces deux Cœurs ne sont qu'un Cœur et qu'un autel) que la Mère du souverain Prêtre a offert incessamment à Dieu des sacrifices d'amour, de louanges, d'actions de grâces,

1. « In templo enim a Salomone ædificato legimus duo altaria fuisse constituta, unum foris, aliud intus. In illo quod foris erat, animalium celebrabatur sacrificium ; in illo vero altari quod intus erat, thymiamatis offerebatur incensum. Videamus ergo, fratres, ne forte in nobis duo sint altaria constituta, corporis scilicet et cordis nostri. Denique duplex a nobis sacrificium quærit Deus : unum ut simus casto corpore, aliud ut mundo corde esse debeamus. Ergo in exteriore altari, id est in corpore nostro, offerantur opera bona : in corde odorem suavitatis redoleat cogitatio sancta. » *Serm.* 225 de Tempore.

2. Au liv. I.

d'holocaustes, d'expiation pour les péchés du monde, et toutes sortes de sacrifices.

C'est sur cet autel qu'elle a sacrifié à Dieu toutes les choses de ce monde et toutes les créatures qui sont en l'univers, comme autant de victimes différentes, ainsi que nous verrons en un autre lieu. C'est sur cet autel qu'elle a sacrifié à Dieu son être, sa vie, son corps, son âme, toutes ses pensées, paroles et actions, tout l'usage de ses sens et de ses puissances, et généralement tout ce qu'elle était, tout ce quelle avait, tout ce qu'elle pouvait. C'est sur cet autel qu'elle a offert à sa divine Majesté le même sacrifice que son Fils Jésus lui a offert sur le Calvaire. Cet adorable Sauveur ne s'est sacrifié qu'une fois à son Père sur l'autel de la croix ; mais sa sainte Mère l'a immolé dix mille fois sur l'autel de son Cœur, et ce même Cœur a été comme le prêtre qui l'a immolé, et il s'est immolé aussi avec lui. De sorte que l'on peut dire que ce Cœur admirable a fait l'office de prêtre dans ce sacrifice, et y a tenu lieu de victime et d'autel. Oh ! quel honneur est dû à ce saint prêtre ! quel respect à cette précieuse victime ! quelle vénération à ce sacré autel ! Béni soyez-vous, ô Dieu de mon cœur, d'avoir consacré ce très digne autel à la gloire de votre adorable Majesté. Faites aussi, s'il vous plaît, que nos cœurs soient autant de saints autels sur lesquels nous vous offrions un continuel sacrifice de louange et d'amour.

C'est ce qu'il désire infiniment, mon très cher frère, et c'est ce qu'il fera assurément, pourvu que vous ne vous y opposiez pas, ce qui serait le plus grand malheur qui vous pourrait arriver. Car si vous y mettiez empêchement, votre cœur deviendrait l'autel du démon. Oui, dit saint Augustin, *Uniuscujusque cor altare est, aut Dei, aut diaboli* : « Le cœur de chaque homme est l'autel ou de » Dieu ou du diable. Je suis venu en la terre, dit le Fils de » Dieu, pour y mettre le feu, et qu'est-ce que je veux, sinon » qu'il soit allumé dans tous les cœurs. Il y a deux sortes

» de feu (c'est toujours saint Augustin qui parle)[1], le feu » de la cupidité et le feu de la charité. Le premier con» sume tout ce qu'il y a de bon dans les âmes. Le second » dévore tout ce qu'il y a de mal. Le cœur des pécheurs » est un autel sur lequel la flamme de la cupidité dévore » toutes les bonnes choses qui s'y peuvent trouver, fai» sant par ce moyen un sacrifice au diable, qui lui plaît » beaucoup. Le cœur des Saints est un saint autel, » sur lequel la flamme de la charité consume tous les » maux qui s'y peuvent rencontrer, et fait un sacrifice » à Dieu, qui lui est très agréable. »

Choisissez donc, mon cher frère, ou que votre cœur soit l'autel de Dieu, ou qu'il soit l'autel du diable. Si vous désirez qu'il soit l'autel de Dieu, ne souffrez pas qu'il soit souillé des ordures du péché ; mais ayez soin de le parer des précieux ornements des vertus chrétiennes, conformément à ces belles paroles du grand Origène : *Cor nostrum altare est. Quis autem ferat altare Dei conspurcari? Curemus igitur ut cordis altare ornatum sit, nullisque peccati sordibus inquinatum*[2]. Ayez soin aussi d'y éteindre le feu de la cupidité ; ôtez-en tout le bois qui le pourrait entretenir, c'est-à-dire toutes les choses terrestres et mondaines : allumez-y le feu de la charité, ne cessez de l'enflammer toujours de plus en plus par la méditation des vérités célestes et divines : *In meditatione mea exardescet ignis*[3] ; et offrez à Dieu sur cet autel les mêmes sacrifices, par imitation, que la très sacrée Vierge lui a offerts sur l'autel de son Cœur. Enfin priez-la qu'elle fasse toutes ces choses pour vous, à la seule gloire de sa divine Majesté.

1. « Duo sunt ignes, cupiditatis scilicet et charitatis : et unus de parte Dei, alter de parte diaboli ; unus devorans omnia mala, alter universa bona consumens... Flamma enim cupiditatis in corde peccatorum, velut in altari sacrilego, devorans omnia bona, diabolo odorem suavitatis exhalat : in anima vero sancta, velut in sacrosancto altari, flamma charitatis quæcumque supervenerint mala consumens, Deo odorem suavitatis exhibet. » *Serm.* 255 de Temp.
2. Orig. — 3. *Psal.* XXXVIII, 4.

Vous voyez, par toutes les choses qui ont été dites en ce chapitre et en toutes ses sections, que le temple de Salomon, avec toutes ses appartenances, est un magnifique tableau du très saint Cœur de la Mère de Dieu, et que ce Cœur divin est le vrai temple du véritable Salomon ; que c'est un chandelier d'or qui éclaire toute l'Église, que c'est la table de la maison de Dieu, qui porte et qui donne le pain de vie à ses enfants ; que c'est l'autel des encensements, qui exhale continuellement devant le trône de la très sainte Trinité les célestes parfums de ses divines louanges ; que c'est l'arche d'alliance qui contient en soi la vraie manne du ciel, la véritable verge de Moïse et les tables sacrées de la Loi nouvelle ; que c'est un livre vivant, dans lequel le Saint-Esprit a écrit en lettres d'or tous les mystères et toutes les vérités évangéliques ; que c'est le vrai propitiatoire et le plus haut trône de la divine Miséricorde ; et que c'est le saint autel des holocaustes, sur lequel le feu du ciel a toujours été et sera éternellement allumé, enflammé et embrasé d'une manière ineffable et incompréhensible.

Après cela, je n'ai plus qu'une chose à vous dire sur cette matière. C'est que je vous conjure, mon cher frère, de vous souvenir que le Saint-Esprit vous dit et redit plusieurs fois, par la bouche de saint Paul[1], que votre corps et votre cœur est le temple du Dieu vivant, et de considérer que ce temple est consacré à la très sainte Trinité, d'une consécration beaucoup plus excellente et plus sainte que n'est pas la consécration des temples matériels. *Quoique les temples*, dit saint Augustin[2], *qui sont faits de pierres et de bois par les mains des hommes*

1. « Nescitis quia templum Dei estis ? » I *Cor.* III, 16. « An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti ? » I *Cor.* VI, 19. « Vos estis templum Dei vivi. » II *Cor.* VI, 16.

2. « Quamvis sancta sint templa quæ videmus de lignis et lapidibus fabricari, tamen plus apud Deum pretiosa sunt templa cordis et corporis nostri : quia illa fiunt ab homine carnali, ista ab artifice mundi. » *Serm.* 255 de Temp.

soient saints, néanmoins les temples de nos cœurs qui sont bâtis de la propre main de Dieu, sont beaucoup plus précieux et plus saints. La raison de cela est parce que ceux-là sont consacrés par quelques prières et cérémonies seulement ; et ceux-ci par plusieurs grands sacrements, c'est-à-dire par le sacrement du Baptême, par le sacrement de la Confirmation, par le sacrement de l'Eucharistie, et si vous êtes ecclésiastique, par le sacrement de l'Ordre. C'est pourquoi, s'il n'est pas permis d'employer aucune des choses qui appartiennent aux temples matériels à autre usage qu'à celui qui regarde l'honneur de Dieu, à moins que de se rendre criminel d'une espèce de sacrilège : beaucoup moins pouvez-vous, sans vous rendre coupable, employer aucune des pensées et des affections de votre cœur, que pour le service et la gloire de celui auquel il est consacré en qualité de temple.

Gravez ces vérités dans le plus profond de votre âme, et qu'elles vous portent à conserver ce temple dans la pureté et sainteté qui est convenable à la maison d'un Dieu ; à le parer des riches tapisseries des grâces divines ; à l'orner des saints tableaux de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité, de l'obéissance, de la patience, de la mansuétude et de toutes les autres vertus ; et à faire en sorte que ce même temple de votre cœur, avec toutes ses dépendances et appartenances, c'est-à-dire avec tous les sens extérieurs et intérieurs de votre corps et avec toutes les facultés de votre âme, soit tout employé à honorer celui qui l'a fait et qui l'a consacré lui-même à la gloire de sa divine Majesté.

CHAPITRE V

Onzième tableau du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui est la Fournaise des trois Enfants Israélites.

Le onzième tableau du Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu, c'est cette *Fournaise* miraculeuse qui est décrite au chapitre troisième de la prophétie de Daniel. Car saint Jean Damascène et plusieurs autres saints Docteurs nous assurent que c'est une figure de la bienheureuse Vierge et de son Cœur virginal ; et que le feu qui brûlait dans cette fournaise n'est qu'une ombre et une peinture du feu céleste qui a toujours embrasé la poitrine sacrée de cette Mère d'amour. Voici ses paroles : *N'est-il pas vrai*, dit-il, parlant à elle, *que cette fournaise qui était remplie d'un feu brûlant et rafraîchissant tout ensemble, vous représentait véritablement, et que c'était une excellente figure de ce feu divin et éternel qui a choisi votre Cœur pour en faire sa maison et sa demeure*[2] ?

Quelle apparence, me dira peut-être quelqu'un, qu'une chose si noble et si sainte comme est le Cœur de la Reine du ciel, soit représentée par cette fournaise de Babylone, qui est un ouvrage de l'impiété et de la cruauté de Nabuchodonosor ? Mais ne savez-vous pas que les trois enfants, Sidrach, Misach, Abdenago, qui furent jetés dans cette fournaise pour y être réduits en cendre, étaient du peuple d'Israël, et que toutes les choses généralement qui arrivaient aux Israélites étaient des ombres et des figures des choses grandes et merveilleuses qui devaient être

1. Anastasius Sinaita, *Hexamer.* lib. 4 ; Cosmas Hierosolym. *Carm. in Theogoniam.*

2. « Annon te fornax illa præmonstravit, cujus ignis roridus simul et flammeus erat, quæ divini ignis in te habitantis figuram præferebat ? » Joan. Damasc. *Orat.* 1 de Dormit. B. Virg.

dans le christianisme et dans le Père et la Mère des chrétiens : *Omnia in figura contingebant illis*[1] ? Ne savez-vous pas que saint Augustin[2] et saint Grégoire le Grand[3] disent que les saintes Écritures font mention de plusieurs choses, lesquelles, quoique profanes et mauvaises, figurent néanmoins et représentent des choses bonnes et saintes ? Qu'y a-t-il de plus profane qu'un bouc puant et un serpent plein de venin ? Et cependant le Saint-Esprit emploie l'un et l'autre pour représenter l'Agneau de Dieu chargé de tous les péchés du monde[4]. Qu'y-a-t-il de plus mauvais et de plus condamnable que l'amour sensuel et déréglé du roi Salomon au regard des femmes étrangères, et que l'alliance criminelle qu'il a contractée avec elles au mépris de la loi de Dieu qui la lui défendait ? Et néanmoins le Saint-Esprit en fait une figure des amours adorables du Roi des Anges au regard des âmes pécheresses, et du divin mariage que sa bonté infinie a voulu faire avec elles[5]. Quelle ressemblance y a-t-il entre une femme égyptienne, noire comme une égyptienne, ainsi qu'elle l'avoue elle-même, *Nigra sum*[6], sortie d'un peuple barbare et idolâtre, fille d'un roi infidèle et idolâtre, et épouse d'un roi qui, reconnaissant les désordres de sa vie débordée, confesse qu'il est le plus insensé de tous les hommes : *Stultissimus sum virorum*[7] ; quelle ressemblance, dis-je, entre cette égyptienne et la Reine de toutes les femmes, qui est belle comme la lune, choisie comme le soleil, qui a pris naissance du peuple de Dieu, qui est la Fille du saint roi David, qui est l'Épouse du Roi des rois, et la Mère du Dieu des dieux ? Et pourtant le livre sacré des Cantiques, dont l'Esprit de Dieu est l'auteur, nous met l'égyptienne devant les yeux comme une image et un portrait de la Vierge Mère[8].

1. I *Cor.* X, 11. — 2. *Contra Faustum*, lib. 22, cap. 83.
3. *Moral.* lib. 3, cap. 21. — 4. Cf. *Levit.* XVI, 7. 8 ; *Num.* XXI, 9.
5. Cf. *Cant.* VI, 7, 8. — 6. *Cant.* I, 4. — 7. *Prov.* XXX, 2.
8. Cf. *Cant.* VI, 9. Dans ce passage et dans ceux qui précèdent, le

Ne savez-vous pas qu'un époux passionné pour son épouse prend son divertissement à écrire son nom et à tracer sa figure partout où il se trouve, non seulement sur le papier, sur le parchemin et sur la toile, mais sur les arbres, sur les pierres, sur les rochers, et sur toutes les choses qu'il rencontre ? Ainsi l'amour incompréhensible de celui qui est le Dieu, le Père et l'Époux de la toute parfaite et tout aimable Marie, fait qu'il prend son contentement à écrire les excellences et à peindre le portrait de son divin Cœur, non seulement sur le ciel, sur le soleil, sur la terre, sur la mer, dans le paradis terrestre, dans le buisson ardent de la montagne d'Horeb, dans la harpe de David, dans le trône de Salomon, dans le temple de Jérusalem, sur le chandelier d'or, sur la table des pains de proposition, sur l'autel des parfums, sur l'arche d'alliance, sur le vaisseau d'or qui contenait une portion de la manne, sur la verge de Moïse, sur les tables de la loi, sur l'autel des holocaustes ; mais encore dans la fournaise de Babylone.

Il est vrai que cette fournaise était un effet de l'impiété et de la fureur de Nabuchodonosor ; mais le dessein de la divine Providence, sans l'ordre et la permission de laquelle rien ne se peut faire, était d'y faire paraître la grandeur de sa puissance et les merveilles de sa bonté, en la protection miraculeuse de ses amis ; comme aussi de nous donner en cette fournaise un beau tableau du Cœur très auguste de la Reine du ciel, vraie fournaise d'amour et de charité.

Quels rapports y a-t-il entre ces deux fournaises ? Plusieurs très visibles et très considérables.

La fournaise de Daniel a été bâtie par le commande-

V. P. Eudes se conforme à l'opinion de la plupart des Pères et des commentateurs catholiques qui voient, dans le *Cantique des Cantiques*, le récit du mariage mystique de Jésus-Christ avec son Église et aussi avec Marie et avec l'âme fidèle, union symbolisée par le mariage de Salomon avec la fille du roi d'Égypte.

ment d'un roi de la terre : La fournaise du Cœur sacré de la Mère du Sauveur a été faite de la main propre du Roi du ciel. Celle-là a été préparée pour brûler ceux qui n'adoreraient point les idoles de Nabuchodonosor ; celle-ci a été faite pour brûler éternellement dans les feux sacrés du divin amour tous ceux qui ne fléchiront point les genoux devant les idoles de Babylone, qui sont toutes les vanités que le monde adore.

Les ministres du roi de Babylone ont allumé le feu terrestre et matériel dans celle-là : Mais celui qui a dit qu'il est venu en la terre pour mettre le feu du ciel partout, a été le premier qui a allumé ce feu céleste et spirituel en celle-ci. Ensuite de quoi deux sortes de personnes ont contribué à l'enflammer de plus en plus. Premièrement, les Anges, par les saintes pensées, par les célestes inspirations et par les divins mouvements qu'ils excitaient sans cesse dans le Cœur de leur Reine, pour y accroître continuellement les flammes de l'amour sacré. Secondement, tous ceux qui ont affligé et angoissé ce Cœur virginal en diverses manières ; car toutes les douleurs et tribulations dont il a été si souvent rempli, ont été comme du gros bois qui a servi à embraser davantage ce feu divin.

Je vois, dans la première fournaise, un feu qui s'élève quarante-neuf coudées par-dessus cette fournaise. Mais je vois dans la seconde, un autre feu qui monte jusqu'au ciel ; un feu qui donne jusqu'aux trônes et aux cœurs des plus hauts Séraphins, et qui les enflamme de plus en plus : *O caminus, in quo ardent Séraphim !* s'écrie un saint abbé de l'ordre de Citeaux[1], parlant du Cœur de la très précieuse Vierge : « O fournaise qui embrase les Séraphins ! » Ce feu merveilleux passant encore plus outre, s'élance jusqu'au Cœur du Père éternel, qui est son Fils bien-aimé, le ravit de son sein et l'attire dans le sein

1. Nicolaus Salicetus in *Antidotario animæ.*

d'une Mère, pour le salut de l'univers. C'est un feu d'amour et de charité, qui est en quelque façon infiniment plus ardent et plus fort que tout l'amour et la charité qui brûlent dans les cœurs de tous les Anges et de tous les Saints. *O pia, o magna, o multum amabilis Maria ! tu nec nominari quidem potes, quin accendas*[1] : « O pieuse, ô grande, ô toute aimable Marie ! (c'est saint Bernard qui parle) on ne peut pas même prononcer votre saint Nom sans sentir les divines atteintes du feu céleste de l'amour sacré. » Si le seul Nom de Marie enflamme les cœurs, combien davantage son Cœur, vraie fournaise de l'amour éternel ?

C'est la qualité que saint Bernardin de Sienne lui donne, nous annonçant que toutes les paroles que la Mère du Verbe divin a prononcées, lesquelles sont rapportées dans le saint Évangile, sont autant de flammes d'amour qui sont sorties de cette fournaise d'amour : *De hoc Corde, quasi de fornace divini amoris, Virgo beata protulit verba ardentissimæ charitatis*[2]. « Elle a parlé sept fois, dit ce saint Docteur : La première fois avec l'Archange saint Gabriel, quand elle lui a dit : *Comment se peut-il faire* que je sois Mère d'un Fils, étant résolue de vivre et mourir vierge[3] ? La seconde fois, avec le même Archange, quand elle lui a déclaré sa soumission à la volonté de Dieu en disant : *Voilà la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*[4]. La troisième fois, avec sainte Élisabeth, lorsqu'elle l'a saluée. La quatrième

1. D. Bern. *In deprecat. ad B. Virg.*

2. *Serm* 9 *de Visit.* Voir tout le texte du saint Docteur, que le P. Eudes traduit ici en le résumant, dans l'Office du très saint Cœur de Marie, au 2e Noct. de la fête, leçons 5 et 6, et à celles des 2e et 3e jours de l'Octave. Nous donnerons cet office dans le volume des Œuvres liturgiques du Vénérable.

3. « Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ? » Luc. I, 34.

4. « Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum. » Luc. I, 38.

fois, avec la même Sainte, lorsque louant Dieu, elle a prononcé ce merveilleux cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur*[1], etc. La cinquième fois, avec son Fils Jésus, lorsque le trouvant dans le temple, après l'avoir cherché trois jours, elle lui a parlé ainsi : *Mon Fils, d'où vient que vous en avez usé de la sorte? Votre père et moi nous vous cherchions avec douleur*[2]. La sixième fois, avec ce même Fils, quand, pour lui représenter le besoin de ceux qui faisaient le festin des noces de Cana en Galilée, elle lui a adressé ces paroles : *Ils n'ont point de vin*[3]. La septième fois, avec ceux qui servaient à ce festin, quand elle leur a donné cet avertissement, parlant de son Fils : *Faites tout ce qu'il vous dira*[4].

« Ces sept paroles, ajoute saint Bernardin, sont comme sept flammes, et sept flammes d'amour, qui sont sorties de la fournaise du Cœur de la Mère de Jésus : *quasi septem flammæ fornacei Cordis ejus.*

« La première est une flamme d'amour séparant. Car l'amour qui brûle dans le Cœur de la Vierge pour la parfaite pureté de corps et d'esprit, le sépare entièrement de tout ce qui est créé, pour l'unir étroitement et pour le consacrer totalement à celui qui est la pureté essentielle.

« La seconde est une flamme d'amour transformant, qui a fait une merveilleuse transformation de la volonté de notre glorieuse Vierge en la très adorable volonté de Dieu.

« La troisième est une flamme d'amour communiquant, *flamma amoris communicantis*, qui pousse la Mère du Sauveur à visiter la mère du précurseur de son Fils, pour répandre son Cœur dans le sien ; pour communiquer et conférer avec elle touchant les choses qu'elle a

1. « Magnificat anima mea Dominum. » Luc. I, 46.
2. « Fili, quid fecisti nobis sic ? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. » Luc. II, 48.
3. « Vinum non habent. » Joan. II, 3.
4. « Quodcumque dixerit vobis, facite. » Joan. II, 5.

apprises de l'Ange ; et pour rendre la mère et le fils participants de la plénitude de l'Esprit et de la grâce dont elle est remplie, par la vertu de sa voix, par la bénédiction des paroles qu'elle lui a dites en la saluant, et par la conversation qu'elle a eue avec elle durant trois mois.

« La quatrième est une flamme d'amour de jubilation, qui comble le Cœur de la Mère de Dieu d'une joie inconcevable, en la vue des choses grandes que Dieu a faites en elle ; et qui lui fait prononcer ces divines paroles : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est transporté de joie en Dieu mon Sauveur.*

« La cinquième est une flamme d'amour jouissant. Représentez-vous une mère qui n'a qu'un fils qu'elle aime infiniment, laquelle, l'ayant égaré et cherché avec beaucoup de douleur l'espace de trois jours, après l'avoir retrouvé et lui avoir fait une plainte amoureuse de la peine qu'elle a soufferte, par son absence, jouit d'un contentement d'autant plus doux et plus agréable par la possession de son bien-aimé trésor, que l'amertume et l'angoisse de la privation qu'elle en a portée lui a été sensible.

« La sixième est une flamme d'amour compatissant au besoin et à la nécessité du prochain.

« La septième est une flamme d'amour consommant. Car faire exactement et de bon cœur tout ce que dit le Fils unique de Marie, c'est la perfection et la consommation du souverain bonheur. »

Sainte Catherine de Gênes sentant son cœur tout enflammé de l'amour divin s'écriait : « Oh ! si je pouvais dire ce qui se passe dans mon cœur, lequel je me sens intérieurement brûler et consumer ! Ce que j'en puis dire est que, si une petite goutte de l'amour qui embrase mon cœur pouvait tomber dans l'enfer, il changerait l'enfer en un paradis, les diables en anges et les peines en consolations. » Si le feu de l'amour divin a fait un

tel embrasement dans le cœur de cette Sainte, jugez ce qu'il a fait dans le Cœur de la Reine de tous les Saints.

Je vois, dans la fournaise de Babylone, plusieurs grandes merveilles que la toute-puissance de Dieu y opère. Quelle merveille de voir une fournaise pleine de feux et de flammes, dans le milieu de laquelle il se trouve un vent rafraîchissant comme une douce rosée : *Angelus fecit medium fornacis quasi ventum roris flantem*[1] ! Quelle merveille de voir une fournaise ardente, dont les flammes conservent ceux qui sont au dedans, et consument ceux qui sont au dehors ! Quel prodige de voir un feu qui console et récrée ceux qui sont au milieu de ses flammes, et qui brûle et dévore ceux qui en sont séparés ! Quel prodige de voir trois enfants au milieu d'une fournaise dont les flammes s'élèvent quarante-neuf coudées au-dessus, non seulement n'en souffrir aucune incommodité, mais se promener et réjouir, comme dans un lieu de délices ; chanter avec allégresse les louanges de Dieu, comme dans un paradis ; et sortir de là plus forts et plus vigoureux qu'ils n'y sont entrés, sans que le feu ait brûlé un seul poil de leurs habits ! Voilà de grandes merveilles dans cette fournaise de Babylone. Mais ce ne sont que les ombres des miracles qui se voient dans la fournaise du Cœur sacré de la Reine des Anges.

N'est-ce pas un grand miracle de voir le feu et l'eau subsister ensemble, au milieu des feux de cette fournaise, sans que le feu diminue rien de la froideur de l'eau, ni que la froideur de l'eau ôte rien au feu de son ardeur ? Quel est ce feu ? C'est le feu de l'amour sacré qui brûle dans ce Cœur virginal. Quelle est cette eau ? C'est l'eau des tribulations dont ce saint Cœur a souvent été rempli. Le feu de l'amour n'en a point exclu les eaux des afflictions ; et les eaux des afflictions n'ont point été

1. Daniel, III, 50.

capables, je ne dis pas d'éteindre, mais de ralentir tant soit peu les divines ardeurs de ce feu céleste : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem*[1]. Au contraire, l'excès de l'amour y a attiré l'abondance des afflictions, et les eaux des tribulations ont été comme le bois qui a servi pour entretenir et embraser davantage le feu de l'amour.

N'est-ce pas un grand miracle de voir un feu qui a la vertu du feu et la propriété de l'eau tout ensemble : la vertu du feu, pour embraser sans cesse le Cœur très pur de la Vierge Mère de ces flammes sacrées ; la vertu de l'eau pour y éteindre entièrement le feu de l'amour-propre et de l'amour de toutes les choses caduques et périssables ?

N'est-ce pas un grand miracle de voir un feu qui rafraîchit, qui console et qui comble de joie les enfants de la Mère de Dieu ; mais qui poursuit, qui brûle et qui dévore leurs ennemis ? Car ce Cœur virginal, qui est tout feu et tout flamme d'amour vers ses véritables enfants, est tout feu et tout flamme de colère au regard de ceux qui les affligent.

On ne met que trois enfants des Hébreux dans la fournaise de Babylone : Mais tous les enfants de la Mère de Dieu font leur demeure dans la fournaise de son Cœur, comme dans un paradis de délices, là où ils louent et glorifient Dieu continuellement avec leur divine Mère, et avec des cœurs pleins de joie et de consolation : *Sicut lætantium omnium habitatio est in Corde tuo, sancta Dei Genitrix*[2].

Quoique l'on n'ait mis que trois enfants Israélites dans la première fournaise, on y en voit pourtant quatre, et le quatrième est semblable au Fils de Dieu : *Species ejus similis Filio Dei*[3]. Ce n'est qu'un Ange néanmoins, selon le témoignage de l'Écriture, lequel représente le

1. *Cant.* VIII, 7. — 2. *Psal.* LXXXVI, 7. — 3. Dan. III, 92.

Fils unique de Dieu. Mais ce même Fils de Dieu est lui-même résidant et demeurant dans le Cœur de sa très sainte Mère. Car, étant tout feu et tout flamme d'amour et de charité : *Deus ignis consumens est*[1], comme il a un trône de feu, *Thronus ejus flammæ ignis*[2], et un chariot de feu, *Currus igneus*[3], il veut aussi avoir une maison de feu et de flammes, qui est le Cœur de sa très digne Mère. C'est cette maison qui est marquée en ces paroles : *Et erit domus Jacob ignis, et domus Joseph flamma*[4] : « La maison de Jacob et de Joseph, c'est-à-dire la maison de Jésus, figuré par Jacob et par Joseph, sera une maison de feu et de flamme. »

Je vois encore que ceux que l'on jette dans la première fournaise, sont liés et enchaînés ; mais sitôt qu'ils y sont, leurs liens sont consumés, et ils sont en liberté. Venez, venez, pauvres esclaves ; venez, esclaves du péché ; venez, esclaves du monde ; venez, esclaves de vos passions, esclaves de l'amour-propre, esclaves de la propre volonté, qui êtes liés et enchaînés des liens et des chaînes de Babylone : venez et entrez hardiment dans notre sacrée fournaise. Ne craignez point que ces feux vous portent aucun dommage : au contraire, ils consumeront vos liens et vous établiront dans la sainte liberté des enfants de Dieu et de la Mère de Dieu ; ils embraseront vos cœurs du feu de l'amour céleste ; ils les transformeront en ce feu divin ; ils les changeront en autant de saintes fournaises, qui seront remplies des feux et des flammes dont le Cœur de votre divine Mère est embrasé. Car il faut nécessairement que votre cœur soit une fournaise de l'amour éternel, ou qu'il soit au rang des cœurs misérables de ceux contre lesquels cet arrêt épouvantable est prononcé : *Pones eos ut clibanum ignis, in tempore vultus tui*[5]. Que ferez-vous, Seigneur, de ces ingrats que vous

1. *Deut.* IV, 24. — 2. Dan. VII, 9. — 3. IV *Reg.* II, 11.
4. Abdias, I, 18. — 5. *Psal.* XX, 30.

n'aviez créés que pour vous aimer, qui avaient une infinité d'obligations de le faire, et qui ont tout aimé sinon vous, et même qui vous ont chargé d'injures et d'outrages ? Vous en ferez autant de fournaises de votre ire, au temps de vos terribles vengeances. Vous les enverrez dans le feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges, là où ils seront tout environnés, tout remplis, tout pénétrés des flammes infernales. Ils n'ont pas voulu souffrir en eux les douces et agréables flammes de votre saint amour : ils seront abandonnés aux ardeurs éternelles des feux dévorants de l'enfer.

Voulez-vous, mon cher frère, éviter ce malheur, qui est le malheur des malheurs ? Donnez votre cœur à la Reine des cœurs, et la suppliez de le donner à son Fils, et de le prier d'y allumer ce feu qu'il est venu mettre en la terre, selon le désir infini qu'il en a. Et afin d'y correspondre de votre part, ôtez de votre cœur tout ce qui y pourrait mettre empêchement ; et si ce feu sacré y est déjà allumé, efforcez-vous de l'enflammer de plus en plus, par la méditation des vérités évangéliques, par la pratique des vertus chrétiennes, et spécialement par l'exercice du divin amour et de la charité.

Ne vous contentez pas de cela ; mais désirez, avec le Fils de Dieu, que tout le monde soit embrasé de ce feu céleste, et travaillez avec lui pour le mettre partout. C'est ce que vous pouvez faire de plus agréable à sa divine Majesté. C'est à quoi tous ceux qui désirent lui plaire doivent s'employer, mais surtout ceux qu'il a choisis particulièrement pour être ses coopérateurs en l'œuvre du salut des âmes. Prenez donc un flambeau à la main, afin de vous en servir pour mettre ce feu divin par tout le monde, s'il est possible[1].

1. Le V. P. Eudes avait traduit cette pensée dans l'image symbolique de Notre-Dame des Cœurs, qu'il répandait parmi le peuple. Voir en tête du présent volume une reproduction de cette

Si vous me demandez quel doit être ce flambeau, je vous répondrai que c'est vous-même qui devez être ce flambeau. N'oyez-vous pas le Saint-Esprit, qui dit du prophète Élie qu'il s'éleva comme un feu, et que sa parole était ardente comme un flambeau : *Surrexit quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat*[1] ? N'entendez-vous pas le Fils de Dieu qui dit de saint Jean-Baptiste que c'était un flambeau ardent et luisant : *Ille erat lucerna ardens et lucens*[2] ? Mais ne savez-vous pas que Dieu, parlant par la bouche d'un Prophète, et parlant du temps auquel il promet de faire des choses merveilleuses dans son Église et dans tout l'univers, il dit que les ducs de Juda, c'est-à-dire les Apôtres et tous les hommes apostoliques qu'il a choisis pour coopérer avec lui à l'accomplissement du désir très ardent qu'il a de mettre le feu du ciel par toute la terre, seront comme une fournaise de feu et comme un flambeau ardent, qui brûleront et qui dévoreront tous les peuples à droite et à gauche, comme le feu dévore le bois et le foin ; c'est-à-dire, qui mettront le feu partout, et qui changeront les terrestres et charnels en des hommes célestes et spirituels, lesquels seront tout embrasés de l'amour de Dieu et de la charité du prochain : *In die illa ponam duces Juda sicut caminum ignis in lignis, et sicut facem ignis in fœno ; et devorabunt ad dextram et ad sinistram omnes populos in circuitu*[3] ?

Voilà, mon cher frère, ce que vous devez être, spécia-

image. Les deux strophes suivantes empruntées à l'Office du Cœur de Jésus composé par le P. Eudes, pourraient lui servir de légende :

En illa fornax panditur
Afferte sacris ignibus,
Afferte corda, pascitur
Fornax amanda cordibus.

En corda quæ mirabilis
Fornacis ignes concrement :
Cordis faces amabilis
Terram polumque devorent.

1. *Eccli.* XLVIII, 1. — 2. Joan. V, 35. — 3. Zach. XII, 6.

lement si vous êtes d'une profession qui vous oblige particulièrement à travailler au salut des âmes. Vous devez être tout de feu comme Élie, et tout de flamme comme saint Jean-Baptiste. Vous devez être une fournaise embrasée, et un flambeau ardent et luisant : ardent intérieurement, luisant extérieurement ; ardent devant Dieu, luisant devant les hommes ; ardent en l'oraison, luisant en l'action ; ardent par l'amour que vous devez avoir pour Dieu, luisant par la charité que vous devez avoir pour le prochain.

Mais où allumerez-vous ce flambeau, et où prendrez-vous le feu que vous devez mettre dans les cœurs des hommes ? Ce sera dans la fournaise du divin Cœur de la Mère d'amour. Pour cet effet, approchez-vous souvent avec respect et vénération de cette sacrée fournaise ; considérez attentivement les divines ardeurs dont elle est embrasée ; imitez l'amour et la charité dont elle est enflammée ; et suppliez humblement cette très charitable Mère qu'elle envoie dans votre cœur quelques étincelles de ce feu céleste qui brûle dans son Cœur.

Quand votre flambeau sera ainsi allumé, alors vous mettrez le feu partout à droite et à gauche : c'est-à-dire que vous l'enflammerez dans les cœurs des bons, et que vous l'allumerez dans les cœurs des méchants, par le saint exemple de vos actions, par la ferveur de vos prières et par la lumière de vos instructions.

O feu divin, qui embrasez le très noble Cœur de notre glorieuse Mère, venez, venez dans les cœurs de tous les hommes ; éteignez-y entièrement tout autre feu ; consumez-y absolument tout ce qui vous est contraire ; brûlez-les, emflammez-les, embrasez-les, transformez-les en vous-même, afin qu'ils soient tout feu et tout flamme d'amour vers celui qui ne les a créés que pour l'aimer. Faites enfin que nous puissions dire avec saint Augustin, et avec les saintes dispositions avec lesquelles il l'a dit :

Ignis sancte, quam dulciter ardes! quam secrete luces! quam desideranter aduris[1]: « O saint feu, que vos ardeurs sont douces et agréables! que vos clartés sont intimes et pénétrantes! que vos brasiers sont désirables et aimables! » *Væ iis qui non illuminantur ex te! væ iis qui non ardent ex te!* « Malheur à ceux que vous n'illuminez point! malheur à ceux que vous ne brûlez point! » Au contraire, bienheureux ceux qui sont éclairés de vos lumières! bienheureux ceux qui sont embrasés de vos flammes!

Venez, venez donc, feux sacrés; venez, flammes célestes; venez, saints brasiers; venez, divines fournaises; venez, torrents; venez, déluges du feu adorable de l'amour éternel, venez fondre sur nous et sur toutes les créatures raisonnables qui sont en l'univers. Brûlez tout, embrasez tout, consumez tout, dévorez tout, afin que tout soit changé en un feu éternel d'amour et de charité au regard de celui qui est tout amour et tout charité vers nous. *O ignis qui semper ardes et nunquam extingueris! O amor qui semper ferves et nunquam tepescis, accende me totum, ut totus diligam te!* C'est saint Augustin qui parle : « O feu qui brûlez toujours sans vous éteindre jamais! ô amour qui êtes toujours ardent sans vous ralentir aucunement, embrasez-moi tout, afin que je sois tout feu et tout flamme vers mon Dieu. »

SECTION UNIQUE

Un enfant conservé par la bienheureuse Vierge dans une fournaise ardente.

Avant que de finir ce chapitre, dans lequel nous avons vu trois enfants sortir d'une fournaise ardente, sans en recevoir aucun dommage, je désire vous faire voir un

1. *Soliloq.* cap. 34.

autre enfant qui demeure longtemps au milieu d'une fournaise embrasée, sans en souffrir la moindre incommodité, par une protection merveilleuse de la bonté incomparable du très charitable Cœur de la Mère de Dieu.

Du temps de l'empereur Justinien, il arriva une chose fort extraordinaire, dans la ville de Constantinople, qui est rapportée par Nicéphore Callixte[1], par saint Grégoire de Tours,[2] et par Évagrius[3] qui assure qu'elle est arrivée de son temps. Mais avant que de vous la dire, il faut que vous sachiez qu'en ce temps-là, c'était la coutume dans l'Église, de donner aux plus sages d'entre les enfants des chrétiens les particules qui restaient des hosties consacrées, et de les communier par ce moyen.

Dans cette grande ville il y avait un Juif, verrier de son métier, qui avait un petit enfant fort sage et fort modeste. Cet enfant s'étant trouvé un jour avec d'autres enfants chrétiens, qui allèrent à l'église et assistèrent à la sainte messe et y communièrent, il y alla avec eux, assista à la messe avec eux, et y communia comme eux. Retourné qu'il fut en sa maison, son père lui ayant demandé d'où il venait, il lui dit tout simplement où il avait été et ce qu'il avait fait. Alors ce perfide Juif, tout forcené de rage, prend ce pauvre petit innocent, le jette et l'enferme dans son fourneau, qui était séparé de la maison où il demeurait, et tout embrasé comme sont les fourneaux où l'on fait les verres. La mère qui était absente, étant revenue et ne trouvant point son enfant, le cherche de tous côtés; et ne le pouvant rencontrer, elle pleure et se lamente avec une douleur qui ne se peut exprimer. Ayant passé deux jours dans cette désolation extrême, le troisième jour, comme elle était proche de la porte du fourneau, et qu'en pleurant et gémissant elle appelait son fils, cet enfant oyant la voix de sa mère, lui répondit, disant :

1. Lib. 17. cap. 25. — 2. *Lib. de Glor. Mart.* cap. 8.
3. Lib. 4, cap. 36.

« Me voici, ma mère. » Alors ayant enfoncé la porte, elle fut bien étonnée de voir son enfant sain et sauf au milieu de la fournaise : d'où sortant aussitôt, il se jette entre les bras de sa mère, qui le reçoit avec une joie inconcevable. Miracle et double miracle ! miracle de voir un feu qui ne brûle point ; miracle de voir une mère qui, dans une telle rencontre, ne meurt point de joie sur la place.

La chose se répand par toute la ville et vient aux oreilles de l'empereur Justinien, qui, ayant fait venir la mère et l'enfant, les exhorte de renoncer au judaïsme et d'embrasser la religion chrétienne : ce qu'ils font d'un grand cœur. Ayant commandé qu'on lui amène le détestable père, il s'efforce de lui persuader d'en faire autant ; mais en vain, car il demeure toujours dans sa perfidie. A raison de quoi l'empereur ordonne qu'on lui fasse son procès. C'est bientôt fait. Il est condamné à être crucifié. On le crucifie, et il meurt dans son endurcissement.

Mais revenons à cet enfant, qui a été ainsi conservé miraculeusement au milieu d'une fournaise ardente. On lui demande si le feu ne l'a point brûlé. — « Point du tout, répondit-il. — Mais vous a-t-il point incommodé ? — En rien du tout. — Comment est-ce que vous avez été conservé ? — Par le moyen, dit-il, d'une grande Dame qui était semblable à celle dont j'ai vu l'image dans l'église où j'ai communié, laquelle me couvrait de son manteau, et empêchait que les flammes n'eussent aucune atteinte sur moi ; et qui plus est, elle m'apportait à manger quand j'en avais besoin. »

O sainte Dame ! ô Reine du ciel ! que les bontés de votre Cœur royal sont admirables ! Cet enfant n'est point chrétien ; cet enfant a pris naissance d'un homme qui est l'ennemi juré de votre Fils, et de vous-même par conséquent ; cet enfant ne vous connaît point, ne vous invoque point, et personne ne vous invoque pour lui ; et cependant la bonté incomparable de votre Cœur très

bénin vous oblige de descendre du ciel, d'entrer dans cette fournaise, de le protéger et de le délivrer non seulement de la mort temporelle, mais aussi de l'éternelle, qui lui étaient également inévitables, puisqu'il fût mort sans être baptisé.

O très bonne Vierge, si vous avez tant de charité pour vos ennemis, que ferez-vous pour vos amis? Si vous êtes si prompte à secourir ceux qui ne vous connaissent point, que doivent attendre de votre bénignité ceux qui sont pleins d'affection pour votre service ? Si vous faites de telles grâces à ceux qui ne vous les demandent point, de quelle faveur comblerez-vous ceux qui de tout leur cœur vous appellent à leur secours dans leurs nécessités ? Si votre Cœur est si rempli de miséricorde pour les enfants de ceux qui ont exercé toutes les cruautés imaginables contre votre Fils bien-aimé et contre vous, combien ce même Cœur est-il embrasé d'amour pour ceux qui s'efforcent d'honorer le Fils et la Mère en toutes les manières possibles ?

Honorons donc ce très aimable Cœur de toutes les puissances de nos âmes, ayons-y recours en tous nos besoins, et nous sentirons les effets de ses bontés incomparables.

CHAPITRE VI

Le douzième tableau du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui est le Calvaire.

Le douzième tableau du sacré Cœur de la très précieuse Vierge, c'est le *Calvaire*, qui nous met devant les yeux l'état douloureux du Cœur crucifié de la Mère du Sauveur au temps de la passion de son Fils.

Qu'est-ce que le Calvaire? C'est une montagne, et la

montagne la plus considérable[1] et la plus digne de la Terre sainte. Qu'est-ce que le Cœur de la Mère de Dieu? N'est-ce pas une montagne, et la plus illustre montagne de cette terre de bénédiction marquée en ces paroles : *Benedixisti, Domine, terram tuam*[2], qui est la très bénite Vierge ; puisque c'est la partie la plus noble et la plus relevée de son corps et de son âme ?

Qu'est-ce que le Calvaire? C'est la montagne de Moriah[3], sur laquelle Dieu commanda à Abraham d'immoler son fils. Car au lieu que, selon la version commune du chapitre vingt-deuxième de la Genèse, Dieu dit à Abraham : *Vade in terram visionis* : « Allez en la terre de vision » ; selon la diction hébraïque, il lui dit : *Vade in terram Moriah*[4] : « Allez en la terre de Moriah. » C'est aussi le lieu où le roi David dressa un autel et offrit des sacrifices à Dieu, pour arrêter le cours de la peste qui faisait un étrange ravage parmi son peuple. C'est encore le lieu où Salomon fit bâtir le temple de Jérusalem ; car la montagne de Sion où ce temple fut bâti et la montagne de Moriah ne sont qu'une même chose. Or, n'avons-nous pas vu comme le vrai Salomon a établi son premier temple et son plus saint autel dans le Cœur de la très digne fille d'Abraham et de David ; et que c'est dans ce temple et sur cet autel qu'elle a immolé, non pas en volonté seulement comme Abraham, mais en effet, son très cher et très adorable Isaac ?

1. Non par ses proportions. C'était une colline peu élevée ; le mot *considérable* a donc ici le sens d'illustre.

2. *Psal.* LXXXIV, 2.

3. La parole du P. Eudes est vraie en ce sens que le mont Golgotha ou Calvaire faisait partie d'une chaîne de collines appelée primitivement Moriah, et sur laquelle fut bâtie Jérusalem.

4. *Gen.* XXII, 2. « *In terram visionis*. Mieux : dans le pays de Moriah ; nom d'abord de toute une région, lequel passa ensuite à la colline qui fut témoin du sacrifice. Sur cette montagne fut plus tard construit le temple de Salomon, d'après les traditions juive et chrétienne. Le lieu précis du sacrifice serait le rocher que domine aujourd'hui la splendide coupole de la mosquée d'Omar à Jérusalem. » Fillion, la *sainte Bible*, tome I, p. 88.

Qu'est-ce que le Calvaire? C'est le lieu où la croix de Jésus a été plantée. N'a-t-elle pas été plantée premièrement et plus saintement dans le Cœur sacré de Marie? Je trouve dans la vie de sainte Claire de Monte-Falco, qui est un bourg d'Italie, lieu de sa naissance, en la vallée de Spolète, que, comme elle avait une dévotion toute particulière à la sainte Passion de Notre-Seigneur, il lui apparut un jour portant sa croix, et lui dit que, cherchant un lieu solide pour planter cette croix, il avait trouvé son cœur où il la voulait mettre; et que depuis ce temps-là, les marques de Jésus crucifié demeurèrent imprimées dans son cœur, et qu'elle y sentait toujours de grandes douleurs. Après qu'elle fut morte et que son corps fut mis dans le sépulcre, le grand vicaire de l'évêque de Spolète ayant obtenu permission du Pape, qui était pour lors Clément V, vint avec trois médecins à son tombeau, là où lui ayant fait ouvrir l'estomac, on trouva dans son cœur qui était fort grand, les marques de la Passion de notre Sauveur gravées, à savoir : un crucifix avec trois clous, la lance, l'éponge et le roseau, qui étaient d'un côté du cœur; et de l'autre part étaient les fouets, chacun de cinq cordons, la colonne et la couronne d'épines. Ces marques de la Passion du Fils de Dieu étaient comme de petits nerfs, mais qui avaient la couleur et la dureté du bois, du fer, et des autres choses qu'ils représentaient. Elles se voient encore aujourd'hui avec le cœur, non sans admiration, en la ville de Monte-Falco, dans l'Ombrie, province d'Italie, là où on fait fort solennellement, le 17 d'août, la fête de cette Sainte, qui décéda ce même jour de l'année 1308.

Si le Fils de Marie a ainsi imprimé dans le cœur de sa servante une image de sa Passion, de quelle manière l'a-t-il gravée dans le Cœur de sa très sainte Mère?

Qu'est-ce que le Calvaire? C'est un lieu qui a été arrosé du sang de Jésus : Mais le Cœur de Marie l'a plutôt reçu dedans soi par amour et par compassion, et en a été plus

rempli, plus pénétré, plus arrosé, que la terre du Calvaire. Écoutons parler un excellent auteur[1] expliquant ces paroles du Cantique, que le Saint-Esprit adresse à sa divine Épouse la bienheureuse Vierge : *Comæ capitis tui sicut purpura regis*[2] : « Les cheveux de votre tête ressemblent à la pourpre du roi. »

« Quels sont ces cheveux de la tête sacrée de la Mère du Sauveur ? Ce sont, dit ce saint Docteur, les pensées et les sentiments douloureux dont son Cœur était rempli lorsque son Fils était attaché à la croix. Et quelle est cette pourpre du roi ? C'est la chair adorable du Rédempteur, qui pour lors était tout empourprée de son sang. En quoi est-ce que ces cheveux de la Reine du ciel sont semblables à cette pourpre royale du Roi des rois ? En ce que, comme le corps du Fils a été tout baigné dans son propre sang, aussi le Cœur de la Mère a été tout plongé dans le même sang par la compassion très douloureuse qu'elle portait à ce bien-aimé Fils : *Rubebat caro Filii sanguine passionis : Rubebat mens Matris sanguine compassionis.* »

Je vois sur le Calvaire les épines qui ont navré la tête adorable de mon Sauveur, les clous qui ont percé ses mains et ses pieds, la lance qui a transpercé son Cœur, les cordes qui l'ont lié, le fiel et le vinaigre dont il a été abreuvé, toutes les plaies dont son corps a été couvert depuis les pieds jusqu'à la tête. Je vois aussi toutes ces choses dans le Cœur maternel de sa divine Mère : *Crux et clavi Filii fuerunt et Matris*, dit saint Augustin[3] : « La croix et les clous qui ont crucifié le corps du Fils, ont crucifié le Cœur de la Mère. » *Quot læsiones in corpore Christi*, dit saint Jérôme[4], ou plutôt le saint patriarche de Jérusalem Sophronius, *tot vulnera in Corde Matris ; quot spinæ pungentes, tot clavi perforantes ; quot ictus carnem*

1. Guillelmus parvus cit. à Balinghem, verbo *Maria*, cap. 5, § 9.
2. *Cant.* VII. 5. — 3. *Serm.* de Passione Dom.
4. In *Epist. ad Paulam et Eustochium*, de Assumpt. B. V.

rumpentes, tot sagittæ Cor Mariæ vulnerantes : « Toutes les plaies du corps de Jésus sont les plaies du Cœur de Marie. Les fouets, les épines, les clous qui ont percé et déchiré le corps du Sauveur, ont transpercé et mis en pièces le Cœur de sa sainte Mère. » *Nullum ictum recipiebat corpus Filii, cui non tristis echo responderet in Corde Matris* : « Tous les coups que le Fils recevait en son corps, faisaient un triste écho dans le Cœur de la Mère. »

« O ma Reine, (c'est saint Bonaventure qui parle à la Reine du ciel)[1], vous n'êtes pas seulement proche de la » croix de votre Fils ; mais vous êtes avec lui dans la » croix, vous souffrez avec lui, vous êtes crucifiée avec » lui. Il n'y a que cette différence, qu'il souffre en son » corps et que vous souffrez en votre Cœur. Toutes les » plaies qu'il porte dans les diverses parties de son corps » sont réunies dans votre Cœur, parce que le glaive de » douleur à transpercé votre âme. Votre Cœur virginal, » ô ma Souveraine, est navré par la lance, est percé par » les clous et par les épines, est chargé d'opprobres, d'i» gnominies et de malédictions, est enivré de fiel et de » vinaigre. O ma très honorée Dame, pourquoi voulez» vous être immolée pour nous ? La Passion du Sauveur » n'est-elle pas suffisante pour notre salut ? Faut-il que » la Mère soit encore crucifiée avec son Fils ? O très doux » Cœur qui êtes tout amour, faut-il que vous soyez tout » transformé en douleur? Je regarde votre Cœur, ô ma » très chère Maîtresse ; mais je ne vois plus de Cœur, je

1. « O Domina mea, ubi stabas : Numquid tantum juxta crucem ? Imo certe in cruce cum Filio ibi crucifixa eras secum. Sed hoc distat, quod ipse in corpore, tu autem in Corde. Necnon et ejus vulnera per corpus ejus dispersa, sunt in Corde tuo unita. Ibi, Domina, lanceatum est Cor tuum ; ibi spinis coronatum ; ibi illusum, exprobratum, et contumeliis plenum, aceto et felle potatum. O Domina, cur ivisti immolari pro nobis? Numquid non sufficiebat Filii passio nobis, nisi crucifigeretur et Mater ? O Cor amoris, cur conversum es in globum doloris ? Aspicio, Domina, Cor tuum, et id non cor, sed myrrha, et absynthium, et gella, et vulnera : quia tota conversa es in ista. » *Stimulus amoris*, lib. 1, cap. 3.

» ne vois rien que du fiel très amer, je ne vois rien que de » la myrrhe et de l'absinthe. Je cherche la Mère de Dieu, » et je ne trouve que des épines, des clous, une lance, une » éponge et du vinaigre. Je cherche Marie dans la croix, » et je ne trouve que des crachats, des outrages, des fouets » et des plaies, parce qu'elle est toute changée en ces » choses. »

Je vois mon Rédempteur crucifié, souffrant, agonisant, mourant et mort sur le Calvaire. Je vois aussi toutes ses douleurs, ses souffrances, son agonie et sa mort dans le Cœur de sa précieuse Mère : *Ipsa cum Filio vivens, cum mortuo crucifixa*, dit un saint abbé de l'Ordre de Prémontré[1] : « Pendant que son Fils est vivant, elle est vivante avec lui ; quand il meurt en croix, elle y meurt avec lui. » *In corpore Filius, in mente Genitrix erat crucifixa*, dit le saint Patriarche de Venise[2] : « Le Fils et la Mère ont été crucifiés, le Fils en son corps, et la Mère en son Cœur. » *Christus mori corpore potuit, Maria commori Corde non potuit*? dit saint Bernard[3] : « Marie n'a-t-elle pas pu mourir en son Cœur, comme Jésus est mort en son corps ? »

Entre plusieurs grands miracles que le Sauveur fait sur le Calvaire, le plus signalé, selon le sentiment de saint Augustin, est le miracle de bonté et de charité qu'il fait en faveur de ceux qui le crucifient, en priant son Père de leur pardonner. Or, au même temps qu'il fait ce miracle, il est dans le Cœur de sa sainte Mère, lui communiquant la même charité dont le sien est rempli au regard de ces misérables, et l'excitant à faire la même chose qu'il a faite pour eux. J'entends sa très bénigne voix qui parle ainsi pour eux à son Père : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*[4]. Mais j'entends aussi cette

1. Philipp. Abbas Bonæ Spei, in *Epist.* 14 ad Radulphum.
2. Laurent. Justinianus, lib. *De triumphanti agone Christi*, cap. 21.
3. *Serm. in* Signum magnum.
4. « Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt. » Luc, XXIII, 34.

même voix qui, faisant un écho dans le Cœur de sa divine Mère, lui fait dire derechef ces mêmes paroles : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

C'est sur le Calvaire que le Fils unique de Marie, par un excès de bonté incompréhensible, nous fait un don inestimable, lorsque, parlant à un chacun de nous en la personne de saint Jean, et parlant de sa sainte Mère il nous dit : *Ecce Mater tua*[1] : « Voilà votre Mère. » C'est là aussi que cette Mère de Jésus, qui n'a qu'un même sentiment et une même volonté avec son Fils, se donne à nous d'un même Cœur et avec un pareil amour, pour être notre véritable Mère ; et qu'ayant reçu ces paroles de son Fils dans son Cœur maternel, elles y font un autre écho qui les prononce derechef, et qui dit à un chacun de nous en particulier : *Ecce Mater tua* : « Voilà votre Mère. » De sorte que Jésus nous dit : « Voilà votre Mère » et, Marie nous dit aussi : « Voilà votre Mère. » Mais que chacun de nous dise pareillement avec Jésus à cette très bonne Mère : *Ecce filius tuus*[2] : « Voilà votre fils », qui désire vous honorer, vous aimer et vous imiter comme sa Mère. Regardez-moi, s'il vous plaît, ô ma très aimable Mère ! aimez-moi, traitez-moi, protégez-moi, conduisez-moi comme votre enfant, quoique je sois infiniment indigne de cette qualité.

Je vois encore, sur le Calvaire, l'auteur de la vie dans l'état de la mort et dans les ténèbres d'un sépulcre ; car le jardin de Joseph d'Arimathie, où est ce sépulcre, fait partie de la montagne du Calvaire. Mais je vois aussi qu'il est plus enseveli dans le Cœur de sa très sacrée Mère que dans ce sépulcre. Ce Cœur merveilleux est un tombeau vivant et vivifiant ; car, comme ce très saint Cœur a coopéré à l'Incarnation du Fils de Dieu, par l'ardeur de son amour, par la ferveur de ses désirs et par la vertu de ses prières, aussi a-t-il contribué à sa résurrection en la

1. Joan. XIX, 27. — 2. Joan. XIX, 26.

manière qui sera expliquée ailleurs. Jésus est ressuscité dans le sépulcre, mais il en est sorti au même instant. Il est ressuscité dans le Cœur de Marie, mais il y est toujours demeuré et il y demeurera éternellement. A raison de quoi l'on peut dire de ce tombeau vivant, beaucoup plus que du tombeau mort : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum*[1] : « Son sépulcre sera en gloire et en honneur » aux hommes et aux Anges dans le temps et dans l'éternité.

Enfin c'est sur le Calvaire que notre Rédempteur a opéré et consommé l'œuvre de notre salut : Et nous avons vu comme le Cœur de sa bienheureuse Mère a coopéré en plusieurs manières à l'accomplissement de ce grand œuvre.

Vous voyez donc, mon cher lecteur, comme le Calvaire est un excellent tableau du Cœur sacré de la Mère du Sauveur. Voulez-vous que votre cœur ait quelque ressemblance avec le Cœur de votre divine Mère ? Plantez-y au beau milieu la croix de son Fils Jésus, ou plutôt priez-la de le supplier qu'il l'y plante lui-même, et qu'il y imprime un grand amour pour la même croix ; lequel vous fasse embrasser, aimer et souffrir toutes les croix qui vous arriveront, en esprit d'humilité, de patience, de soumission à la divine volonté, et dans les autres saintes dispositions avec lesquelles le Fils de Marie et la Mère de Jésus ont porté leur très pesante croix.

Au reste sachez que, comme le Cœur de la bienheureuse Vierge a souffert une infinité d'angoisses et de tribulations, aussi est-il rempli de charité et de compassion vers les cœurs affligés ; et Dieu lui a donné un pouvoir particulier de les consoler. Ayez-y recours en toutes vos peines avec humilité et confiance, et vous sentirez les effets de la bonté incomparable et de la puissance merveilleuse de ce très bénin Cœur de votre très charitable Mère

1. Isa. XI, 10.

En voici un exemple signalé tiré de l'histoire de Cédrénus, du Rituel des Grecs, et de leurs Annales écrites par Théophanes. Pendant que la ville de Constantinople, appelée autrefois la cité de la bienheureuse Vierge, à laquelle elle avait été dédiée par l'empereur Constantin, en la présence de tous les Pères du saint Concile de Nicée, est demeurée dans la foi et dans la communion de l'Église, elle a expérimenté plusieurs fois les effets merveilleux de l'amour nonpareil dont le Cœur maternel de cette divine Vierge est rempli au regard de ses enfants. Entre autres, l'an six cent vingt-cinq, l'empereur Héraclius étant occupé en la guerre des Perses, sa ville royale se vit assiégée de deux terribles armées, dont l'une était conduite par Sarbanus, lieutenant de Chosroès, roi des Perses ; l'autre par Chaganus, général des Scythes et des Mysiens. Ces deux armées, si grosses et si puissantes qu'à peine y avait-il un Grec contre dix de ces barbares, attaquent cette cité avec tant de furie et la battent avec tant de violence, qu'elle se trouve bientôt en grand péril de voir tous ses habitants en proie à la rage de ces bêtes féroces. Mais le patriarche Sergius les ayant exhortés d'invoquer le secours de la Reine du ciel, et ayant porté son image tout autour des murailles, avec plusieurs de ses saintes reliques qui étaient conservées dans l'église de Notre-Dame de la Guide, la bénignité incomparable de son Cœur débonnaire ne put pas les souffrir longtemps dans cette horrible détresse. Car Cédrénus dit qu'elle parut visiblement, sortant de l'église des Blaguernes, qui était sur le port de Constantinople, et passant au travers du camp des ennemis, accompagnée de deux eunuques seulement. Les Barbares croyant que c'était l'impératrice qui allait trouver leur général, pour traiter avec lui en l'absence de l'empereur, la laissèrent passer. Mais voyant qu'elle passait outre et la voulant poursuivre, elle disparut devant eux, et jeta une si grande terreur dans leurs cœurs et une si étrange confusion dans leurs

esprits, que tournant leurs armes les uns contre les autres, ils se taillèrent en pièces, et firent un tel carnage dans leur armée, qu'il en demeura la plus grande partie sur la place. Les autres, comme il est porté dans le Rituel des Grecs, s'en voulant fuir, furent repoussés au port des Blaguernes devant l'église de Notre-Dame ; et comme ils étaient si remplis de frayeur et d'étonnement, qu'ils ne savaient de quel côté tourner, tous les habitants de Constantinople, jusqu'aux femmes et aux petits enfants, vinrent fondre sur eux et en tuèrent tant, qu'il n'en échappa qu'autant qu'il était nécessaire pour publier les merveilles de l'Impératrice de l'univers.

Bienheureux ceux qui sont sous la protection de cette admirable Princesse ! Bienheureux ceux qui, après Dieu, ont mis toute leur confiance en la bonté inconcevable de son Cœur maternel ! Le ciel et la terre se renverseraient plutôt qu'elle manquât de secourir ceux qui l'invoquent de bon cœur dans leurs afflictions.

CHAPITRE VII

Conclusion de tout ce qui a été dit touchant les douze tableaux du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge.

VOILA douze merveilleux tableaux du Cœur très sacré de notre Mère admirable. Voilà les effets prodigieux de l'amour infini du Cœur adorable du Père éternel vers le Cœur tout aimable de la Mère de son Fils. Voilà comme il a voulu peindre ce Cœur très auguste, dans le ciel, dans le soleil, dans la terre, dans cette fontaine merveilleuse dont il est parlé au chapitre second de la Genèse, dans la mer, dans le paradis terrestre, dans le buisson ardent

que Moïse vit sur la montagne d'Horeb, dans la harpe mystérieuse de David, dans le trône magnifique de Salomon, dans le temple de Jérusalem, dans la fournaise de Babylone, et dans la montagne du Calvaire.

C'est ainsi que ce Cœur divin du Père éternel est le premier fondement de la dévotion au Cœur virginal de sa bien-aimée Fille. C'est ainsi qu'il a voulu nous mettre devant les yeux une rare peinture des merveilles ineffables que sa toute-puissante bonté a opérées dans ce Cœur admirable, et des excellences nonpareilles dont il l'a orné, pour exciter dans nos cœurs une vénération et dévotion singulière au regard de ce très digne et très saint Cœur.

Après cela, qui est-ce qui n'admirera un Cœur si plein de merveilles ? qui est-ce qui n'honorera un Cœur si rempli de perfections ? qui est-ce qui n'aimera un Cœur si bon et si aimable ? qui est-ce qui ne louera Dieu de tout son cœur de toutes les faveurs qu'il a faites à ce Cœur incomparable ?

Béni soyez-vous, ô divin Peintre, pour ces douzes magnifiques tableaux que vous nous avez donnés du Cœur sacré de notre glorieuse Mère ! Ayez agréable, s'il vous plaît, d'y en ajouter encore un treizième, que nous vous supplions de faire dans nos cœurs, y dépeignant une ressemblance parfaite de l'amour, de la charité, de l'humilité, de la pureté et de toutes les autres vertus de ce très saint Cœur, afin que les cœurs des enfants soient semblables au Cœur de leur Mère, et qu'ils vous aiment et glorifient ensemble éternellement.

LIVRE QUATRIÈME

CONTENANT LE SECOND FONDEMENT DE LA DÉVOTION AU TRÈS SAINT CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE, QUI EST LE DIVIN CŒUR DE JÉSUS.

CHAPITRE I

De quelle manière le Cœur adorable de Jésus est l'un des fondements de la dévotion au sacré Cœur de la bienheureuse Vierge.

C'EST avec grande raison que nous devons regarder le Cœur admirable de notre très bénin Rédempteur comme le second fondement de la dévotion au très précieux Cœur de sa très digne Mère. Car l'amour très ardent dont ce Cœur adorable de Jésus est embrasé pour le Cœur de sa très chère Mère, le porte à nous prêcher cette dévotion, et à nous la prêcher en deux manières très puissantes, par ses paroles et par son exemple.

Voulez-vous savoir comme le Fils unique de Dieu et le Fils unique de Marie nous exhorte à la vénération de l'aimable Cœur de sa glorieuse Mère, premièrement par ses paroles ? Écoutez ce qu'il dit un jour à sainte Mechtilde, l'une des plus illustres filles de saint Benoît, qui vivait en

l'an 1300, et dont les livres sont approuvés par un grand nombre de saints Docteurs. Vous allez voir comme ce divin Sauveur a voulu être le premier prédicateur du très saint Cœur de sa bienheureuse Mère, et comme il a donné à sainte Mechtilde les premières leçons de la manière de le saluer et de l'honorer. Car un jour, durant le temps de l'Avent, comme cette Sainte avait un grand désir de saluer la Mère de Dieu d'une manière qui lui fût bien agréable, son Fils bien-aimé lui donna cette belle et sainte instruction [1] :

« Tu salueras, lui dit-il, le Cœur virginal de ma sainte Mère, comme une mer pleine de grâces célestes, et comme un trésor rempli de toutes sortes de biens pour les hommes.

« Tu le salueras comme le plus pur qui ait jamais été après le mien ; car elle fut la première qui fit le vœu de virginité.

« Tu le salueras comme le plus humble de tous les cœurs des pures créatures ; car par son humilité elle m'a tiré du sein de mon Père, et a mérité de me concevoir en ses entrailles par la vertu du Saint-Esprit.

« Tu le salueras comme le plus dévot et le plus ardent dans le désir de mon Incarnation et de ma naissance en la terre ; car la ferveur de ses désirs et de ses soupirs m'a attiré en elle, et a été occasion du salut des hommes.

« Tu le salueras comme le plus embrasé en l'amour de Dieu et du prochain.

« Tu le salueras comme le plus sage et le plus prudent ; car elle a conservé en son Cœur tout ce qui s'est passé

1. « In Adventu Domini, cum gloriosam Virginem Mariam cuperet salutare, sic a Domino est edocta : Saluta, inquam, virgineum Cor Matris meæ, in affluentia omnium bonorum in quibus hominibus perutile fuit : scilicet quod fuit purissimum ; unde prima votum virginatis emisit. Secundo humillimum ; quia præcipue meruit de Spiritu sancto concipere. Tertio devotissimum et desiderantissimum ; quia suo desiderio me sibi intraxit. Quarto ferventissimum in amore ad Deum et ad proximum. Quinto fuit conservantissimum,

en mon enfance, en ma jeunesse et en mon âge parfait, et en a fait un très saint usage.

« Tu le salueras comme le plus patient ; car il a été transpercé de mille traits de douleur et au temps de ma sainte passion, et depuis par le souvenir perpétuel qu'elle avait de mes souffrances.

« Tu le salueras comme le plus fidèle ; car, non seulement elle a consenti que moi, qui suis son Fils unique, aie été immolé, mais elle-même m'a offert en sacrifice à mon Père éternel pour la rédemption du monde.

« Tu le salueras comme le plus soigneux, le plus vigilant et le plus zélé au regard de mon Église naissante ; car le soin qu'elle avait de prier sans cesse pour elle ne peut être assez prisé ni reconnu.

« Tu le salueras comme le plus assidu et le plus élevé en contemplation ; car il ne se peut dire combien de grâces et de faveurs elle a impétrées aux hommes par la force de ses oraisons. »

Voilà ce que Notre-Seigneur dit à sainte Mechtilde, qui fait voir combien la dévotion au très sacré Cœur de sa bienheureuse Mère est agréable à sa divine Majesté, et avantageuse à ceux qui la pratiquent.

Vous trouverez, à la fin du onzième livre, cette manière de saluer le divin Cœur de la bienheureuse Vierge, dans une salutation qui commence ainsi : *Ave Cor sanctissimum*.

Mais si nous ouvrons encore les oreilles à la voix de ce grand prédicateur du Cœur très auguste de la divine Marie, il nous dira plusieurs autres choses pleines d'instruction et de consolation. Écoutons-le donc.

diligenter omnia conservans quæ in infantia, pueritia et juventute peregi. Sexto patientissimum in mea passione, quæ maxime Cor ejus per jugem memoriam pertransivit. Septimo, fidelissimum, quia me unicum suum pro mundi redemptione voluit immolari. Octavo, in orationibus maxime sollicitum, pro Ecclesia novella jugiter intercedens. Nono, in contemplatione sedulum, suis meritis hominibus gratiam impetrando. » *Lib. spec. gratiæ*, lib. 1, cap. 2.

Il n'appartient qu'à moi, dit-il, de prêcher dignement la dévotion que tous les cœurs qui m'aiment doivent avoir au très aimable Cœur de ma divine Mère. Car c'est moi qui suis le principe et la source de tout ce qu'il y a de grand et de merveilleux dans cet abîme de miracles, et qui par conséquent ai une parfaite connaissance de ses très éminentes perfections.

C'est moi aussi qui suis le Fils aîné de ce Cœur maternel : à raison de quoi le mien est tout rempli d'un amour tendre et filial au regard de lui.

Comme je suis le premier fruit du Cœur adorable de mon Père éternel, aussi je suis le premier-né du Cœur incomparable de ma très digne Mère. Cette Mère admirable m'a formé et m'a porté dans son Cœur plus saintement, plus longuement et plus tôt que dans son ventre[1]. Car la sainteté de ses bénites entrailles prend son origine de la charité et de la pureté de son très saint Cœur ; et elle ne s'est rendue digne de me former et de me porter dans son ventre, que parce qu'elle m'a formé et porté premièrement dans son Cœur, par l'excellence de l'humilité, de la pureté et de l'amour de ce même Cœur.

Elle m'a porté dans son ventre l'espace de neuf mois seulement ; mais elle m'a toujours porté et elle me portera éternellement dans son Cœur ; si bien que je suis plus en quelque manière le fruit de son Cœur que le fruit de son ventre. Oh ! chose merveilleuse ! ce Cœur nonpareil est, entre les pures créatures, le plus excellent ouvrage de ma toute-puissante bonté : et, par un miracle incompréhensible, je suis moi-même le chef-d'œuvre de son humilité, par laquelle il m'a tiré du sein adorable de mon Père, où je suis né de toute éternité, pour me faire naître dans le sein virginal de ma Mère en la plénitude des temps.

1. « Prius et felicius in Corde quam in ventre concepit. » D. Leo, *Serm. de Nat. Dom.*, et D. Aug. libro de *Sancta Virginitate*, cap. 30.

De là vient que j'ai toujours été et serai éternellement le très unique objet de toutes les affections de ce très sacré Cœur ; et que réciproquement, après mon Père éternel, il a toujours été et il sera pour jamais le premier objet de mon amour.

C'est pourquoi, tous ceux qui m'aiment véritablement doivent avoir un zèle particulier pour honorer et pour faire honorer autant qu'il leur est possible un Cœur que j'aime davantage, et qui me rend plus d'amour et de gloire, que tous les cœurs des hommes et des Anges.

C'est pour ces raisons que j'ai voulu être moi-même le prédicateur de la dévotion qui a été exercée dans les siècles passés par plusieurs de mes Saints, et qui est encore pratiquée maintenant en beaucoup d'églises, au regard de ce très vénérable Cœur.

C'est moi qui en ai donné les premières leçons à sainte Mechtilde, l'une des plus illustres filles du glorieux patriarche saint Benoît.

C'est moi, mes très chers enfants, qui en ai renouvelé les sentiments dans vos cœurs ; je parle à tous ceux qui ont une spéciale vénération pour ce très digne Cœur.

C'est moi qui ai imprimé dans vos cœurs les désirs très ardents que vous avez de lui rendre tous les honneurs que je désire lui être rendus.

Je sais que, comme c'est le premier objet de l'amour de mon Cœur, après mon Père éternel : c'est pareillement, après Dieu, le premier objet de vos plus tendres et plus saintes affections. Aussi vous l'ai-je donné pour être au milieu de vous comme une Fontaine inépuisable de bénédictions.

Je vous l'ai donné comme un divin Soleil, pour vous éclairer dans les ténèbres de la terre, pour vous échauffer dans les froideurs de l'hiver de cette vie mortelle, pour vous réjouir et consoler dans les tristesses, douleurs et misères de ce monde, et pour vous vivifier et fortifier dans les langueurs et faiblesses de la fragilité humaine.

Je vous l'ai donné comme un beau Miroir, dans lequel vous devez souvent vous regarder, pour voir les taches de vos âmes, afin de les effacer ; et pour les parer des ornements qui leur sont convenables, afin d'agréer aux yeux de ma divine Majesté.

Je vous l'ai donné comme une Tour inébranlable et une forteresse imprenable, dans laquelle vous puissiez vous réfugier, pour vous mettre à couvert contre les efforts des ennemis de votre salut.

Je vous l'ai donné comme une Fournaise ardente d'amour divin, dans laquelle vous devez vous jeter et vous perdre, pour y être tous consumés et changés en feu et en flammes d'amour vers celui qui est tout feu et tout flammes d'amour vers vous.

Je vous l'ai donné comme un parfait Exemplaire du respect, de l'amour et de l'obéissance que vous devez avoir au regard de tous ceux qui vous tiennent la place de Dieu en la terre.

Je vous l'ai donné comme une Fontaine de vin, de lait et de miel, dans laquelle vous puisiez la charité, la douceur et la mansuétude avec laquelle il vous faut converser les uns avec les autres.

Je vous l'ai donné comme un Livre du ciel, et un livre de vie, dans lequel vous devez sans cesse étudier, pour apprendre à connaître parfaitement et aimer ardemment la beauté ravissante de toutes les vertus chrétiennes dont la pratique donne la véritable vie. Mais surtout vous devez étudier dans ce livre les excellences merveilleuses de la sainte humilité, avec les moyens de la pratiquer et d'écraser entièrement dans vos cœurs le maudit serpent de l'orgueil et de la vanité, qui fait un si effroyable ravage, non seulement dans les âmes des enfants de perdition, mais même dans les cœurs de mes propres enfants.

Je vous l'ai donné comme une sainte Règle, qui vous fera tous saints, si vous la gardez fidèlement : règle de la vie céleste que vous devez mener ; règle des mœurs et

qualités saintes dont vous devez vous revêtir ; règle de toutes les maximes évangéliques que vous avez à suivre ; règle des saintes dispositions avec lesquelles il faut faire toutes vos actions ; règle des sentiments et affections qui doivent être dans vos cœurs : c'est-à-dire règle de l'amour et de la haine, de la joie et de la tristesse, des désirs et des craintes que vous devez avoir pour me plaire et pour vous sanctifier.

Je vous l'ai donné comme une Mer immense de toutes sortes de grâces, dans laquelle vous devez puiser toutes les grâces dont vous avez besoin à toute heure, à tout moment, en tous lieux et en toute occasion, pour éviter une infinité de pièges de Satan dont toute la terre est couverte, et pour servir Dieu en sainteté et en justice devant lui tous les jours de votre vie.

Je vous l'ai donné comme un Vaisseau précieux, plein de la manne du ciel et du nectar du paradis, afin de nourrir vos cœurs dès ce monde de la viande des Anges, et de les enivrer tellement du vin du ciel, que vous veniez à oublier entièrement toutes les choses terrestres et temporelles, et à prendre votre unique contentement dans les choses célestes et éternelles. Telle a toujours été la vie et les affections du Cœur sacré de ma sainte Mère, qui est aussi la vôtre. Efforcez-vous de les imiter, et elle vous aimera comme son Cœur.

Je vous l'ai aussi donné, ce Cœur royal de votre grande Reine, pour être le Roi de vos cœurs, qui les doit régir et gouverner selon la très adorable volonté de mon Père, afin que vous soyez tout à fait selon son Cœur.

Je vous l'ai encore donné, ce Cœur admirable de ma très digne Mère, qui n'est qu'un avec le mien, pour être votre vrai Cœur : afin que les enfants n'aient qu'un Cœur avec leur Mère ; et que les membres n'aient point d'autre Cœur que celui de leur Chef ; et que vous serviez, adoriez et aimiez Dieu avec un Cœur qui soit digne de sa grandeur infinie : *Corde magno et animo volenti ;* avec un

Cœur immense et infini, avec un Cœur tout pur et tout saint ; et que vous chantiez ses divines louanges, et fassiez toutes vos actions en l'esprit, en l'amour, en l'humilité et en toutes les autres saintes dispositions de ce même Cœur. Mais, afin que cela soit ainsi, il est nécessaire que vous renonciez entièrement à votre propre cœur, c'est-à-dire à votre propre esprit, à votre amour-propre et à votre propre volonté. Travaillez donc à vous défaire de ce cœur terrestre, malin et dépravé, et vous aurez un Cœur tout céleste, tout saint et tout divin.

Enfin je vous ai donné ce Cœur merveilleux, comme un Trésor inestimable de toutes sortes de biens. C'est à vous, mes très chers enfants, de bien imprimer dans vos cœurs une très haute estime, un très profond respect et une très singulière affection pour ce très riche trésor, et de le conserver précieusement par la continuation et même par l'accroissement de la vénération que vous avez pour un Cœur si saint et si aimable.

C'est pour vous animer à cela que je vous ai dit toutes ces choses : mettez-les dans votre cœur, et les pratiquez fidèlement. Par ce moyen vous serez les vrais enfants du Cœur de ma sainte Mère, et vous serez selon mon Cœur. Mes yeux et mon Cœur seront toujours appliqués à vos besoins ; je vous porterai toujours dans le plus intime de mon Cœur ; voire même vous serez mon Cœur, ma joie et mes délices ; je vous aimerai comme mon Cœur ; je vous préparerai une très glorieuse demeure pour une éternité dans mon Cœur et dans le Cœur de ma bénite Mère, qui n'est qu'un avec le mien. Vous demeurerez à jamais dans notre Cœur ; vous vivrez de la vie de notre Cœur ; vous possèderez tous les trésors qui sont renfermés dans notre Cœur ; vous serez plongés et abîmés dans les joies de notre Cœur ; notre Cœur sera le paradis de votre cœur, la vie de votre vie, le Cœur de votre cœur. Ce sera dans l'amour de ce Cœur que vous aimerez, que vous bénirez et que vous glorifierez éternellement avec nous le souve-

rain Monarque de tous les cœurs, qui est le Cœur adorable de la très sainte Trinité, qui soit à jamais loué, adoré et aimé de tous les cœurs des hommes et des Anges.

Grâces infinies, ô mon très cher Jésus, de votre divine prédication. Imprimez vous-même dans notre cœur ce que vous nous avez prêché, et nous donnez la grâce d'en faire tout le saint usage que nous devons.

CHAPITRE II

Que Notre-Seigneur nous prêche la dévotion au très saint Cœur de sa bienheureuse Mère, par l'exemple de l'amour très ardent dont son divin Cœur est embrasé au regard de ce Cœur virginal.

Après avoir entendu les divines paroles de notre Sauveur, par lesquelles il nous anime à aimer et honorer le très aimable Cœur de sa bienheureuse Mère, voyons maintenant les affections de son Cœur adorable au regard de ce Cœur maternel, par lesquelles il nous prêche bien plus efficacement sur ce sujet que par ses paroles. Oh ! qui pourrait exprimer la moindre étincelle de cette fournaise d'amour du divin Cœur de Jésus au regard du très aimable Cœur de sa très digne Mère ?

Il a tant aimé et tant honoré ce Cœur maternel, qu'il l'a exalté par-dessus tous les cœurs de l'univers. Il l'a tant aimé et honoré, qu'il l'a choisi pour y établir le plus auguste empire de sa gloire, et le plus glorieux triomphe de son amour. Il l'a tant aimé et honoré, qu'il en a fait un ciel plus élevé et plus brillant que tous les cieux, dans lequel il est plus glorifié et plus aimé que dans le ciel empyrée.

Il l'a tant aimé et honoré, que dès le premier instant

qu'il a donné l'être à ce bienheureux Cœur, il a opéré en lui plusieurs grands miracles, ainsi que nous le verrons ci après.

Il l'a tant aimé et honoré, qu'il en a fait le plus digne, le plus noble, le plus parfait, le plus puissant, le plus sage, le plus saint, le plus juste, le plus miséricordieux, le plus bénin, le plus libéral, le plus riche, le plus heureux, le plus glorieux, le plus aimable et le plus admirable de tous les cœurs, par une communication très abondante de ses divines perfections.

Pour bien entendre ceci, il faut savoir que saint Denys l'Aréopagite[1] nous enseigne que l'amour divin dépeint dans les cœurs des Anges, comme dans autant de beaux miroirs, les divins attributs différemment, selon la différence des divers Ordres de ces bienheureux Esprits.

Cet amour adorable se dépeint premièrement soi-même dans les cœurs enflammés et embrasés des Séraphins. Car les noms, dit saint Denys[2], dont les Esprits célestes sont appelés, marquent les qualités et perfections qui leur sont propres, par lesquelles ils sont semblables à Dieu. Or le nom de Séraphin signifie, comme dit ce même Saint, des Esprits qui brûlent et qui enflamment.

Dans les cœurs des Chérubins il imprime une belle image de la science et de la sagesse de Dieu. Car le nom de Chérubin signifie une plénitude de science et une surabondance de sagesse.

1. « Est Hierarchia, meo quidem judicio, sacer ordo, et scientia, et actio quæ ad deiformitatem, quantum fas est, accedit, atque insitis sibi divinitus illustrationibus proportione quadam, ad Dei subvehitur imitationem. » *De Cælesti Hierarchia,* cap. 3, § 1 ; Cf. tout le chapitre.

2. « Hunc sanctarum Hierarchiarum ordinem approbantes, omnem cælestium intelligentiarum appellationem, deiformis cuilibet earum insitæ proprietatis declarationem continere profitemur. Ac sanctam quidem Seraphim appellationem, hebraice periti aiunt vel *incensores* interpretari, vel *calefacientes* ; Cherubim vero, *copiam cognitionis*, sive *sapientiæ diffusionem.* » *Ibid.* cap. 7, § 1.

Dans les cœurs des Trônes il établit la ressemblance, le trône et l'empire de la très sublime et très haute majesté de Dieu, et de sa fermeté inébranlable. Car les saints Trônes, selon le langage de saint Denys [1], sont des Esprits très haut élevés, qui ont leur place proche de celui qui dans les Écritures s'appelle le Très-Haut ; auprès duquel ils demeurent avec une telle constance et fermeté, que rien ne les peut ébranler ; et qu'ils sont comme les trônes et les sièges qui portent Dieu, et qui ont une capacité fort ouverte et étendue, toujours disposée à recevoir en soi la Divinité qui s'y repose.

Dans les cœurs des saintes Dominations il fait un excellent portrait de la souveraineté et domination suprême du grand Dieu.

Dans les cœurs des saintes Vertus il met une vive ressemblance de la vertu et de la force de Dieu. Car ce nom, dit saint Denys [2], marque une force mâle, vigoureuse et insurmontable, dont ces bienheureux Esprits sont doués, et qu'ils font paraître dans toutes les fonctions de leur office, étant des images accomplies de cette Vertu primitive et originale, source de toute vertu, qu'elles contemplent et glorifient perpétuellement.

Dans les cœurs des saintes Puissances il fait une parfaite expression de la puissance adorable de celui qui s'appelle le Tout-Puissant : *Omnipotens nomen ejus.*

Dans les cœurs des saintes Principautés il grave une

1. « Thronorum porro sublimissimorum et excelsorum nomen denotat id... quod ad superiora divino studio fertur, nec in infimis ullis rebus habitat, sed totis viribus in eo qui vere summus est, immobiliter firmiterque hæret, divinumque adventum sine ulla motione atque materia recipit, ac Deum portat, officioseque ad ea quæ divina sunt capienda propensum est. » *Ibid.*

2. « Sanctarum autem appellatio Virtutum, fortem quamdam et inconcussam denotat virilitatem, in omnes deiformes earum actiones redundantem... quæ constanter ad superessentialem ac potentificam virtutem intuens, necnon ipsius virtutis, quantum fas est, effecta simulacrum, ad eamdem quidem, ceu virtutem principalem, valide convertitur. » *Ibid.* cap. 8, § 1.

image vivante de la principauté de Dieu. Car le nom des Principautés, dit encore saint Denys[1], montre qu'à l'imitation de Dieu, elles sont dignes de commander et de gouverner avec un bel ordre ; qu'elles sont toujours appliquées à contempler et adorer cette souveraine principauté dont elles portent la ressemblance, et qu'elles font éclater la souveraine autorité qu'elle a sur toutes choses.

Dans les cœurs des saints Archanges il établit le trône de la divine volonté, laquelle ils contemplent incessamment, pour recevoir en eux ses divines lumières et impressions, et pour porter ses ordres et ses mandements, non seulement aux Anges qui leur sont inférieurs, mais aussi quelquefois aux hommes, spécialement à ceux qui sont employés dans les principales et plus importantes fonctions de l'Église.

Dans les cœurs des saints Anges il imprime une image vivante de la divine Providence. Car, comme cette adorable Providence, dit saint Denys[2], gouverne toutes choses et pourvoit généralement au bien et au salut de tous les enfants d'Adam : aussi, à son imitation, les saints Anges ont la direction et le gouvernement des hommes, et sont employés à les garder et à les conduire dans les voies du ciel.

C'est ainsi que l'amour divin dépeint et imprime les divins attributs dans les cœurs de ces bienheureux Esprits. C'est ainsi que chaque Ordre des Anges est dédié

1. « Nomen cælestium Principatuum significat eorum, cum sacro quodam... ordine, deiformiter principandi atque gubernandi potestatem, necnon ad superprincipalem Principatum totaliter se convertendi, et ad ipsum alios quoque principaliter ducendi, ipsiusque Principificis formam principatus in semetipsis, quantum fas est, exprimendi... » *Ibid.* cap. 9, § 1.

2. « Michaelem Judaico populo præfectum tradit, aperte docens unicam esse omnium providentiam, quæ cunctis simul tam invisibilibus, quam visibilibus virtutibus superessentialiter præstet ; omnes autem angelos singularum gentium præfectos, ad illud ipsum principium, ut proprium, eos qui ultro ac sponte sequantur, deducere » *Ibid.* cap. 9, § 4.

et consacré à quelqu'une de ces adorables perfections, et qu'il est appliqué et employé à l'adorer, glorifier et imiter autant qu'il lui est possible, comme aussi à exciter tous ceux qu'il peut à l'amour et à l'adoration de ce divin objet.

Or ce que le divin amour fait dans les cœurs des Anges, le Fils unique de Marie, qui est tout cœur et tout amour vers sa très chère Mère, le fait aussi dans le sacré Cœur de cette Mère admirable ; mais d'une manière beaucoup plus excellente. Car il rassemble toutes ces perfections de sa divinité, qui sont comme partagées entre ces différents Ordres des Anges, pour les réunir dans le Cœur très auguste de la Reine des Anges ; parce que, l'ayant choisie pour être sa Mère, et s'étant donné à elle pour être son Fils, il doit y avoir une parfaite ressemblance entre un tel Fils et une telle Mère. De là vient que, comme cette digne Mère l'a fait semblable à elle, selon son humanité, ce divin Fils veut aussi la faire semblable à lui, selon sa divinité. Comme son Père éternel lui communique sans cesse tous les divins attributs avec tant de perfection, qu'il est appelé la figure et le caractère de sa substance, et l'image de Dieu invisible : il rend aussi le Cœur virginal de sa divine Mère participant des mêmes perfections qu'il reçoit de son Père, et avec tant de plénitude, que ce très saint Cœur porte en soi une merveilleuse ressemblance de toutes les excellences de cet adorable Sauveur.

Oui, ce Cœur incomparable de la Mère du Rédempteur est un très clair et très précieux miroir, dans lequel le Soleil de l'éternité, qui est Jésus, se dépeint parfaitement soi-même, avec toutes ses beautés et perfections, ainsi que nous allons voir ; au moyen de quoi il rend ce sacré Cœur si admirable, si aimable et si digne d'honneur, que, comme après l'Homme-Dieu, c'est le premier objet des vénérations du ciel, il doit être aussi le principal objet de nos dévotions en la terre.

CHAPITRE III

Que le Cœur de la bienheureuse Vierge est une vive ressemblance de l'Amour divin, de l'Unité de Dieu, de son adorable Simplicité, de son Infinité et Incompréhensibilité, de son Immensité, de son Immutabilité, de son Éternité et de sa Plénitude.

Entre une infinité de louanges dont le Saint-Esprit honore sa divine Épouse la très pure Vierge, l'une des plus glorieuses est celle qu'il lui donne, quand il dit qu'elle est revêtue du Soleil : *Mulier amicta Sole*[1]. Quel est ce Soleil ? C'est le soleil de la Divinité et des divines perfections, selon l'explication de plusieurs saints Pères. C'est ce Soleil, dont elle est non seulement revêtue et environnée, mais tellement remplie et pénétrée, qu'elle est toute transformée en lui. C'est pourquoi saint André de Candie donne un merveilleux éloge à cette incomparable Vierge, et dont elle est très digne. Il l'appelle : *Compendium incomprehensibilium Dei perfectionum*[2] : « L'abrégé des incompréhensibles perfections de Dieu. »

Mais entendons-la parler elle-même sur ce sujet. Voici ce qu'elle dit un jour à sainte Brigitte, comme il est rapporté dans le premier livre de ses Révélations, qui ont été approuvées, ainsi qu'il a déjà été dit, par trois Papes, par Urbain VI, par Boniface IX, par Martin V, et par deux Conciles, par le Concile de Constance et par le Concile de Bâle.

« Dieu m'a donné, dit-elle[3] trois vertus qui m'ont ren-

1. *Apoc.* XII, 1. — 2. *Orat.* 2 *de Assumpt.*

3. « Ego habui tria, quibus placui Filio meo. Humilitatem, ut nulla creatura, nec Angelus, nec homo esset me humilior. Secundo, habui obedientiam, quia studui obedire Filio meo in omnibus. Tertio, habui præcipuam charitatem. Ideo tripliciter honorata sum a Filio meo. Nam primo, facta sum Angelis et hominibus honorabilior,

» due agréable à mon Fils : La première est l'humilité, » qui a été plus profonde en mon Cœur, qu'elle n'a jamais été en aucune créature, soit humaine, soit angélique. La seconde est l'obéissance, parce que je me » suis toujours étudiée à obéir à mon Dieu en toutes » choses. La troisième est la charité, que j'ai possédée en » souverain degré. C'est pourquoi mon Fils m'a honorée » et exaltée en trois manières.

» Premièrement, parce que je me suis abaissée au- » dessous de toutes choses, il m'a rendue plus glorieuse » que tous les Anges et tous les hommes ensemble. Il est » le Créateur de toutes choses, et je suis la créature à » laquelle il a donné sa grâce en un degré beaucoup » plus éminent qu'à toutes les autres. Il est le principe » de tout bien et la source de toutes sortes de perfec- » tions ; mais il n'y a aucune excellence en sa divinité » qui n'éclate en moi par une souveraine participation.

» Secondement, pour l'obéissance que j'ai pratiquée, » il m'a donné une si grande puissance, qu'il n'y a aucun » pécheur, quoique très abominable, pour lequel je » n'obtienne pardon, s'il vient à moi avec une véritable » volonté de se convertir à Dieu.

» En troisième lieu, la très ardente charité qui embrase » mon Cœur, m'a unie si étroitement avec Dieu, que » quiconque voit Dieu, il me voit en Dieu et il voit Dieu » en moi ; et quiconque me voit, il peut voir en moi, » comme dans un très beau miroir, la divinité et l'hu- » manité de mon Fils. Car je suis tellement renfermée et » abîmée dans la Divinité, et Dieu m'a tellement environ- » née et remplie de ses divines vertus, que toutes ces

ita ut nulla sit virtus in Deo, quæ non fulgeat in me, licet ipse sit fons, et omnium Creator ; ego autem sum creatura ejus, cui gratiam suam concessit præ cæteris. Secundo, pro obedientia tantam potestatem obtinui, quod nullus tam immundus peccator est, si ad me cum emendationis proposito convertitur et cum corde contrito, quod non habebit veniam. Tertio, pro charitate sic appropinquat Deus mihi, quod, qui videt Deum, videt me, et qui videt me, Dei-

» excellences se voient en moi comme dans un abrégé. Il » m'a donné un corps et une âme qui sont plus purs que » le soleil et plus nets qu'aucune glace de miroir ; et » cette pureté dont il a orné mon corps et mon âme est » si grande et si éclatante, que recevant en moi, comme » dans un très clair miroir, les rayons des divines per- » fections, je les représente aussi parfaitement qu'il est » possible à une pure créature de le faire. »

Voilà les paroles de la très sainte Vierge, qui sont conformes à celles du Saint-Esprit alléguées ci-dessus : *Mulier amicta Sole* ; et à celles des saints Pères. Car, outre ce que saint André de Jérusalem, évêque de Candie, vient de nous dire, que cette merveilleuse Vierge est un abrégé des incompréhensibles perfections de Dieu ; si vous lui donnez encore audience, il vous dira qu'elle est : *Declaratio occultorum et profundorum divinæ Incomprehensibilitatis* [1] : « Une manifestation et expression des secrets admirables, et des merveilles cachés dans les abîmes de la divine Incompréhensibilité » ; parce qu'elle les exprime et les représente en sa vie et en ses mœurs, comme dans un beau miroir ou dans un tableau vivant.

Or si toutes ces choses sont vraies de la sacrée personne de la bienheureuse Vierge, comme on n'en doit pas douter, certainement elles sont encore plus véritables de son divin Cœur, puisque c'est la plus noble partie d'elle-même, et que c'est l'origine et le siège de ces trois saintes vertus, l'humilité, l'obéissance et la charité, par lesquelles elle est arrivée, ainsi qu'elle le témoigne elle-même à

tatem et humanitatem videre potest in me, quasi in speculo, et me in Deo... Nam Deitas conclusit me in se cum anima et corpore, et implevit me omni virtute, ut non sit virtus in Deo quæ non splendeat in me... Anima mea et corpus meum puriora sunt sole, et mundiora speculo. Unde, sicut in speculo viderentur tres personæ, si adstarent, sic in puritate mea videri potest Pater, et Filius, et Spiritus sanctus. » *Revel.* lib. 1, cap. 42.

1. *Orat.* 2 *de Assumpt.*

sainte Brigitte, à un état si sublime et si divin. C'est ce Cœur, qui non seulement est tout environné, tout rempli, tout pénétré du Soleil de la Divinité, mais qui est tout transformé en cet adorable Soleil. C'est ce Cœur qui est une expression très parfaite et un abrégé merveilleux de tous les attributs de la divine Essence. C'est ce Cœur qui est comme un très beau miroir, dans lequel le très ardent Amour de Jésus vers sa très aimable Mère dépeint toutes les perfections de sa divinité et de son humanité, d'une manière très excellente.

La première chose que fait ce divin *Amour* du Sauveur c'est de se dépeindre soi-même dans cet aimable Cœur d'une manière très parfaite. Car, après l'amour infini qui brûle dans la fournaise immense du Cœur adorable de Jésus, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'amour si fort, si élevé, si étendu, si ardent, et si pur, comme celui qui a toujours possédé, rempli et embrasé le Cœur virginal de la Mère du Rédempteur.

Cet Amour tout-puissant de Jésus en fait de même de tous les divins attributs, dont il imprime une parfaite ressemblance dans ce même Cœur.

Oui, ce Cœur admirable est une image vivante, premièrement, de la divine *Unité*. Car, comme Dieu est très seul et très unique dans l'éminence infinie de toutes ses grandeurs, seul puissant [1], seul bon, [2] seul sage, [3] seul miséricordieux [4], seul juste [5], seul immortel, seul bienheureux, seul Seigneur, seul Très-Haut [6] : aussi il n'y a qu'un Cœur de Mère de Dieu en tout l'univers ; et ce Cœur divin est très unique en son ordre et en l'excellence

1. « Solus potens Rex regum. » I *Tim.* VI, 15.
2. « Nemo bonus, nisi solus Deus. » Luc. XVIII, 19.
3. « Soli sapienti Deo. » *Rom.* XVI, 27.
4. « Quia solus pius es. » *Apoc.* XV, 4.
5. « Solus justus. » II *Mach.* I, 25.
6. « Beatus et solus potens, Rex regum et Dominus dominantium, qui solus habet immortalitatem. » I *Tim.* VI, 15, 16.

de ses perfections, surpassant en puissance, en sagesse, en bonté, en miséricorde, en piété, en amour, en charité et en toutes sortes de vertus et de qualités éminentes, tous les cœurs les plus parfaits des hommes et des Anges.

Il n'y a que le Cœur de Marie, Mère de Jésus et de tous les membres de Jésus, qui aime Dieu d'un amour sans égal, et qui aime les enfants de Dieu d'une charité sans pareille. Aussi ce Cœur très unique en son espèce est aimé de Dieu et de l'Homme-Dieu très uniquement, c'est-à-dire d'un amour incomparable ; et il mérite d'être révéré et honoré de toutes les créatures par-dessus tous les cœurs du ciel et de la terre, après le Cœur adorable de Jésus.

Ce Cœur unique n'a jamais eu qu'un seul amour, qui est le très pur amour de Dieu. Il n'a jamais souffert en soi la multiplicité des pensées superflues, des désirs inutiles et des affections vaines qui remplissent et divisent ordinairement les misérables cœurs des enfants d'Adam ; mais il n'a jamais eu qu'une pensée, qu'un dessein, qu'une volonté, qu'une affection, qu'une intention et qu'un très seul désir ; à savoir, de plaire à Dieu et de faire en tout et partout sa très adorable volonté. Et ç'a été par ce moyen que cette divine Épouse a blessé, a ravi et possédé entièrement le Cœur de son adorable Époux, ainsi que lui-même lui déclare par ces paroles : *Vulnerasti Cor meum, Soror mea Sponsa : vulnerasti Cor meum, in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui* [1] : « Vous avez blessé mon Cœur, ma Sœur, mon Épouse : vous avez blessé mon Cœur par l'un de vos yeux et par un des cheveux de votre cou », c'est-à-dire en n'aimant et en ne regardant que moi en toutes choses, et en n'ayant point d'autre pensée ni d'autre intention et affection dans votre Cœur, que de faire en tous lieux et en tout temps ce qui m'est le plus agréable.

Grâce, paix et bénédiction à tous les cœurs qui tâche-

1. *Cant.*, IV, 9.

ront d'imiter en ceci le très saint Cœur de la Mère de belle dilection : Car ils blesseront, ils raviront, ils posséderont par ce moyen le Cœur du souverain Monarque de l'univers, et se rendront dignes d'être mis au rang des enfants du Cœur de l'Impératrice du ciel et de la terre !

SECTION PREMIÈRE

Le portrait de la Simplicité de Dieu.

Le Cœur admirable de notre grande Reine porte en soi le vrai portrait de la divine *Simplicité*. Car la duplicité, le déguisement, la tromperie, le mensonge, la curiosité, la singularité, la sagesse du monde, la prudence de la chair, l'amour-propre qui nous fait faire tant de retours et de réflexions imparfaites sur nous et sur nos actions, et tout ce qui est contraire à la sainte simplicité n'a jamais eu aucune part dans le Cœur de notre divine Colombe, qui a toujours été rempli, possédé et animé de l'esprit de vérité, de sincérité, de candeur et de simplicité, que son Fils nous a commandé de suivre par ces paroles : *Soyez simples comme des colombes* [1].

Bienheureux ceux qui se conduisent par cet esprit, et qui peuvent dire avec saint Paul : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ, quod in simplicitate cordis, et sinceritate Dei, et non in sapientia carnali conversati sumus in hoc mundo* [2] : « C'est ici notre gloire, que, selon le témoignage de notre conscience, nous nous sommes comportés en ce monde, non pas suivant les maximes de la sagesse de la chair, mais en la simplicité du cœur et en la sincérité de Dieu. » Bienheureux ceux qui obéissent à cette voix du Saint-Esprit : *Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum* [3] :

1. « Estote... simplices sicut columbæ. » Matth. X, 16.
2. II *Cor.* 1, 12. — 3. *Sap.* 1, 1.

« Ayez de bons et religieux sentiments du Seigneur, et le cherchez en simplicité de cœur. » Ce sont ceux-là qui le trouvent et à qui il se manifeste clairement. C'est avec ceux-là qu'il traite familièrement, et auxquels il découvre ses secrets comme à ses amis : *Cum simplicibus sermocinatio ejus*[1]. Enfin ce sont ceux qui portent le caractère de vrais enfants de Dieu, et qui se rendent irréprochables devant Dieu et devant les hommes, autant qu'on le peut être en ce monde, selon ces divines paroles : *Ut sitis simplices filii Dei, et irreprehensibiles*[2] ; et celles-ci : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit*[3]. « Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux. »

SECTION II

La ressemblance de l'Infinité, de l'Incompréhensibilité et de l'Immensité de Dieu.

Le Cœur incomparable de la Mère de Dieu porte en soi une merveilleuse participation et ressemblance de l'*Infinité* et de l'*Incompréhensibilité* de Dieu ; parce que la dignité comme infinie de Mère de Dieu ennoblit et relève en quelque façon infiniment tout ce qui est en elle, jusqu'aux moindres choses ; mais spécialement son très digne Cœur, qui est la source, comme nous verrons ci-après, d'un nombre innombrable de biens ; qui est le principe, comme nous verrons aussi, de tout ce qu'il y a de grand en elle ; et qui est comblé d'une infinité de dons et de grâces célestes. Car, pour la rendre Mère de Dieu, il a fallu, dit saint Bernardin de Sienne[4], qu'elle ait été élevée à cette dignité en quelque manière infinie, qui la rend semblable à Dieu, la faisant Mère du même Fils dont

1. *Prov.* III, 32. — 2. *Phipp.* II, 15. — 3. Matth. VI, 22.
4. *Serm.* 5 de *Nativ. B. Virg.* cap. 12 ; et *Serm.* 4 *de Conceptione B. Virg.* art. 1, et 31.

il est Père : *Per quamdam quasi infinitatem perfectionum et gratiarum* : « Par une certaine infinité, s'il faut ainsi dire, de grâces et de perfections » ; mais si excellentes et si relevées qu'il n'y a que Dieu seul, dit ce même Saint, qui les connaisse parfaitement : *Tanta fuit perfectio ejus, ut soli Deo cognoscenda reservetur.*

O ma divine Maîtresse, mon cœur est ravi de joie, de voir que le vôtre est si noble, si digne, si saint et si rempli de perfections ! Grâces infinies et éternelles en soient rendues à celui qui l'a fait si grand, si excellent et si aimable.

Ce Cœur admirable porte aussi en soi une communication abondante et une expression singulière de l'*Immensité* de Dieu. En quelle manière ? Écoutons saint Bonaventure. *O Marie*, dit ce Docteur séraphique[1], *je vois dedans vous une grandeur et une capacité immense, et très immense* : Tu Maria immensissima. *Je vois dedans vous trois sortes d'immensités : La première est l'immensité de vos bienheureuses entrailles, qui ont renfermé en soi celui qui est immense et infini, et que ni les cieux ni tout l'univers ne sont point capables de comprendre. La seconde, c'est l'immensité de votre esprit et de votre Cœur ; car, si votre ventre sacré est immense, combien davantage votre Cœur virginal ! La troisième, c'est l'immensité de votre grâce et de votre charité ; car votre Cœur étant immense et étant plein de grâce et de charité, il faut nécessairement que la grâce et la charité qui le remplit soit immense.*

Oui, Mère d'amour, votre charité est sans mesure et sans bornes ; elle s'étend non seulement dans tous les

1. « Tu ergo immensissima Maria, capacior es cælo : quia quem cæli capere non poterant, tuo gremio contulisti. Tu capacior es mundo : quia quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera factus homo. Si ergo Maria tam capacissima fuit ventre, quanto magis mente ? Et si capacitas tam immensa fuit gratia plena, oportuit utique quod gratia illa quæ tantam implevisse potuit capacitatem, esset immensa. » *In Speculo*, cap. 5.

siècles, dans tous les lieux du monde et sur toutes les choses que Dieu a faites ; mais elle est si grande et si étendue, qu'elle se répandrait dans une infinité de mondes, s'ils étaient.

Enfin la grandeur ineffable du Cœur de Marie est telle, que l'on peut dire que c'est en quelque façon la mesure de la grandeur infinie du Cœur et de la charité de Dieu. De sorte que, si vous ne connaissez point le Cœur merveilleux et la charité inestimable de la Mère de Dieu, vous ne pouvez pas connaître l'immensité du Cœur et de la charité de celui qui a fait cet incomparable chef-d'œuvre, et qui l'a formé sur le divin modèle de son Cœur adorable. Mais si vous voulez prendre les mesures, s'il faut ainsi parler, du Cœur de la Divinité, mesurez la grandeur et l'étendue du Cœur de la Reine du ciel. Ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est saint Pierre Chrysologue, dont voici les paroles : *Tanta est Virgo, ut quantus sit Deus satis ignoret, qui hujus Virginis mentem non stupet, animam non miratur*[1] : « La grandeur excessive de l'esprit et du Cœur de cette Mère Vierge est si prodigieuse », que c'est l'objet des admirations et des extases de ceux qui la contemplent ; et « quiconque regarde ce Cœur admirable sans en être ravi, fait voir qu'il ne connaît pas assez celui qui l'a créé », et qui en a fait une image vivante et parfaite de son Cœur divin.

O Dieu de mon cœur, soyez-en béni, aimé et glorifié éternellement. O Cœur nonpareil de la Mère de Dieu, qui étendez votre charité partout et sur toutes choses, rendez-nous participants de cette même charité, nous obtenant de celui qui est tout charité, une charité universelle pour toutes les choses qu'il aime, laquelle nous les fasse aimer comme il veut que nous les aimions.

1. *Serm.* 104.

SECTION III

La représentation de la Stabilité et Immutabilité de Dieu.

Le Cœur très constant de la Reine des Anges représente encore excellemment en soi-même la divine *Stabilité* et *Immutabilité*, en ce qu'il a toujours été constant, ferme, invariable et inébranlable dans son parfait amour vers Dieu, et dans toutes les saintes dispositions qui font un cœur tout à fait selon le cœur de Dieu.

O mon Jésus, je vous supplie, par l'amour invariable que ce très sacré Cœur vous a toujours porté et portera éternellement, d'établir et affermir tellement nos cœurs en votre sainte dilection, que nous puissions dire véritablement avec votre Apôtre[1] : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou la persécution, ou le glaive? Non, non, car nous remportons la victoire en toutes ces choses. Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne nous pourra séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur*, c'est-à-dire de l'amour que Dieu le Père nous a donné pour son Fils Jésus, et de l'amour que Jésus Fils de Dieu nous a donné pour son Père. Mais revenons au Cœur très charitable de la Mère de Jésus.

1. « Quis ergo nos separabit a charitate Christi ? tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ?... Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque Angeli, neque Principatus, neque Virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a caritate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. » *Rom.* VIII, 35, 38, 39.

SECTION IV

Le Tableau de l'Éternité de Dieu.

Le divin Cœur de notre grande Princesse est un beau tableau de l'*Éternité* de Dieu, tant parce que toutes ses affections ont toujours été entièrement dégagées des choses temporelles, et très étroitement attachées aux éternelles, que d'autant qu'il a été rempli de l'esprit de prophétie, qui est une participation de l'Éternité de Dieu, laquelle rend toutes choses présentes devant les yeux de sa divine Majesté. Car, si Dieu a communiqué cette divine perfection à tant de Saints, qui peut douter que la Reine de tous les Saints n'en ait été rendue participante en un très haut degré, vu qu'elle a possédé avec éminence tous les dons et toutes les grâces que Dieu a faites à tous les autres Saints. Quiconque aime la très aimable Mère de Dieu, dit Albert le Grand, doit tenir pour une règle infaillible que tout ce qu'il y a de bon et de beau dans tous les autres Saints, est en elle dans un degré beaucoup plus relevé : et que même c'est par elle qu'il leur a été donné : *Pro infallibili regula debemus habere, qui Mariam diligimus, quod quidquid unquam bonitatis in aliquo Sancto fuit, vel pulchritudinis, hoc in ipsa per excellentiam excreverit, et per ipsam in eos* [1]. Aussi le Saint-Esprit lui donne le nom et la qualité de Prophétesse en ces paroles : *Accessi ad Prophetissam* [2], que saint Basile [3] et plusieurs autres Saints entendent d'elle.

O divine Prophétesse, dont l'esprit et le Cœur a toujours été rempli des années éternelles, d'une manière plus excellente que celui qui a dit : *Annos æternos in mente habui* [4], je vous donne mon cœur avec les cœurs de tous mes

1. In *Bibliis B. Mariæ*, ad. cap. 1 *Cantici Canticorum.*
2. Isa. VIII, 3. — 3. D. Basil. *In cap.* 8 *Isa.* — 4. *Psal.* LXXVI, 6.

frères, afin que vous les donniez, s'il vous plaît, à la divine Éternité.

O adorable Éternité, prenez possession de tous ces cœurs, détachez-les entièrement de tout ce qui est passager et temporel, et les attachez fortement aux choses permanentes et éternelles. Imprimez-y un profond mépris, dégoût et aversion au regard de ce monde qui ne fait que passer, *Mundus transit*[1], et de toutes les choses vaines et périssables qui sont en lui, et qui s'évanouissent comme une ombre et comme le songe d'une ombre : *Præterit figura hujus mundi*[2] ; et y gravez une haute estime et affection pour les biens éternels que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, dans son Royaume éternel.

O admirable Éternité, au regard de laquelle il n'y a rien d'absent, rien de passé ni d'à venir, mais devant laquelle tout est présent, nous ne vous demandons point le don de prophétie, qui fait que les prophètes voient les choses absentes, soit quant au lieu, soit quant au temps, comme si elles étaient présentes ; mais pourtant, nous vous supplions de faire que plusieurs choses, qui sont très éloignées de nous par la distance des lieux et des temps, nous soient rendues présentes, afin que leur présence et leur vue nous obligent à vivre comme Dieu veut que nous vivions.

Faites donc que nous ayons souvent devant les yeux de notre esprit le néant duquel nous sommes sortis, le péché dans lequel nous sommes nés, qui est l'origine de toutes les abominations imaginables, et tous les autres péchés, offenses et négligences innombrables de notre vie ; pour nous exciter à nous humilier, et à aimer et bénir celui qui, par un excès d'amour incompréhensible, s'est voulu charger de nos crimes, et répandre son sang jusqu'à la dernière goutte pour les effacer.

Faites que nous ne perdions jamais de vue les mer-

1. I Joan. II, 17. — 2. I *Cor.* VII, 31.

veilles infinies que la divine Bonté a opérées pour nous dans la création, conservation et rédemption du monde, afin que cela nous anime à louer, servir et glorifier comme nous devons notre très adorable Créateur, Conservateur et Rédempteur.

Faites que les maux et les biens à venir, je veux dire les maux effroyables que l'ire de Dieu fera souffrir éternellement aux méchants, et les biens inconcevables dont la divine libéralité comblera les bons pour jamais, nous soient souvent présents, afin de nous porter à redouter ceux-là et à désirer ceux-ci ; comme aussi à aimer et remercier celui qui s'est dépouillé de toutes les joies du ciel, l'espace de trente-quatre ans, pour nous en mettre en possession, et qui a souffert les horribles tourments de la croix pour nous délivrer des épouvantables supplices de l'enfer.

Ce sont les effets et les sentiments que la divine Éternité a opérés dans le Cœur de la Mère du Roi éternel.

SECTION V

Excellente imitation de la divine Plénitude.

Le bienheureux Cœur de la Reine du ciel fait voir en soi une parfaite imitation de la *Plénitude* et *Suffisance* de Dieu, à raison de laquelle il[1] porte le nom de *Saddaï*,[2] c'est-à-dire qu'il est suffisant à soi-même, parce qu'il n'a besoin de rien, étant rempli d'une infinité de biens : ce qui fait dire au Fils de Dieu, parlant à son Père : *Dixi Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges*[3] : « J'ai dit au Seigneur, vous êtes

1. Dieu.
2. Voir *Méditations sur l'humilité*, 8e Médit. ; tome 2 des Œuvres, page 92.
3. *Psal.* XV, 2.

mon Dieu, d'autant que vous n'avez que faire de mes biens. » Aussi, le Cœur virginal de la Mère de Dieu n'ayant jamais rien aimé que Dieu, et ayant toujours été entièrement vide et désoccupé de tout ce qui n'est point Dieu, il a toujours été rempli de Dieu beaucoup plus parfaitement que ceux auxquels saint Paul écrivait qu'il fléchissait les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le supplier qu'ils fussent remplis de toute la plénitude de Dieu : *Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei*[1].

De là vient que ce bienheureux Cœur n'a jamais rien désiré ni cherché, ni pris aucune complaisance ou satisfaction hors de Dieu, et qu'il a toujours joui d'un repos et d'une paix inébranlable, parce que toute sa capacité étant continuellement remplie de la plénitude de Dieu, il a toujours été pleinement rassasié, et incomparablement plus content et plus satisfait que le cœur d'un homme qui posséderait cent mille mondes.

O cœur humain, n'apprendras-tu jamais cette si importante vérité que l'esprit de Dieu te prèche par la bouche de ses Saints, que ton cœur, qui n'est fait que pour Dieu, peut bien être occupé et embarrassé des autres choses qui ne sont pas Dieu, mais qu'il n'en peut pas être rempli ni rassasié : *Cæteris rebus occupari potest, impleri non potest*[2]; parce que, Dieu l'ayant créé pour jouir de sa divinité, il lui a donné une capacité infinie qui ne peut être remplie que d'un bien infini. Sache donc que la possession de cent mille mondes n'est point suffisante de te contenter pleinement, non pas même durant un moment, et qu'il n'y a que Dieu seul qui te puisse rendre heureux et content : *Quid ergo vagaris, o homoncio ; quærens bona corpori et animæ tuæ?* c'est un Saint qui te parle ainsi[3] : « Pourquoi donc, ô homme insensé,

1. *Eph.* III, 19. — 2. S. Aug. — 3. D. Anselmus.

vas-tu rôdant de tous côtés pour chercher et pour donner à tes sens et à tes passions animales des plaisirs qui ne te peuvent point satisfaire ? » *Hæres Dei, cohæres Christi, quid gaudes, quia socius es pecorum ?* c'est un autre Saint qui te parle [1] : « Toi qui es fait pour être l'héritier de Dieu et le cohéritier de Jésus-Christ, et par conséquent pour posséder les mêmes biens qu'ils possèdent, pourquoi veux-tu être le compagnon des bêtes », ne voulant point d'autre félicité que les sensualités qui te sont communes avec elles ?

N'ouvriras-tu jamais les oreilles de ton cœur à la voix de ton Dieu, qui te crie il y a si longtemps et à tous tes semblables : *Filii hominum, usquequo gravi corde* [2] : « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous un cœur de terre, un cœur de pierre, un cœur de bronze et de fer, un cœur endurci, un cœur insensible et inflexible, un cœur qui tend toujours vers la terre, qui ne regarde que la terre, qui n'aime que la terre, que les faux plaisirs de la terre, que les honneurs imaginaires de la terre, que les biens trompeurs de la terre ? » *Ut quid diligitis vanitatem* : « Pourquoi avez-vous tant de passion pour des bagatelles, des fadaises, des chimères, des niaiseries ? » *Quousque vos, illustres viri, nugis studebitis ?* Car il y a une version qui porte : « Jusques à quand, vous qui êtes d'une naissance noble et d'une si illustre condition, étant nés de Dieu, *Ex Deo nati* [3], donnerez-vous vos soins et vos affections à des niaiseries ? » Et il y en a encore une autre qui dit : *O mortales, quousque, spreta magnitudine mea, nugacia sectabimini* : « Jusques à quand, ô mortels, mépriserez-vous les biens incompréhensibles qui sont en moi et que je désire vous donner, pour courir après des niaiseries ? » *Ut quid quæritis mendacium* : « Pourquoi cherchez-vous avec tant d'ardeur des choses vaines, frivoles et mensongères », dans

1. S. Aug. in *Psalm.* 102. — 2. *Psal.* IV, 3. — 3. Joan. I, 13.

lesquelles il n'y a rien de solide, rien de véritable, mais toute fausseté, séduction et illusion ? N'oyez-vous pas le Saint-Esprit qui vous dit : *Beatus vir, cujus est nomen Domini spes ejus, et non respexit in vanitates et insanias falsas*[1] : « Bienheureux l'homme qui a mis toute son espérance au Seigneur, et qui n'a ni yeux, ni cœur, ni estime, ni affection pour les vanités, les faussetés et les trompeuses et enchanteresses folies du monde ! »

Écoutons donc et croyons les Saints qui viennent de parler. *Erige spem tuam*, dit saint Augustin, *ad bonum omnium bonorum*[2] : « Élevez vos espérances, élevez vos cœurs, *Sursum corda*, vers celui qui est le souverain bien et la source de tous les vrais biens. » *Quære unum bonum*, dit saint Anselme, *in quo sunt omnia bona, et sufficiet tibi* : « Il n'y a qu'un seul véritable et souverain bien qui contient en soi une immensité de biens ; cherchez-le et vous le trouverez, et il vous rassasiera pleinement. » Que pouvez-vous désirer davantage que de posséder Dieu et tous les biens que Dieu possède ? Dieu qui est suffisant à soi-même, n'est-il point capable de vous contenter ? *Nimis avarus est, cui Deus non satis est*, dit saint Augustin : « Trop est avare à qui Dieu ne suffit. » *Tu sufficis Deo*, dit saint Cyprien, *sufficiat tibi Deus* : Dieu vous ayant créé pour lui, encore qu'il soit rempli d'une infinité de biens et très suffisant à soi-même, et qu'il n'ait que faire de vous, il vous désire néanmoins par un excès de bonté qu'il a pour vous ; il vous cherche continuellement, et avec autant d'affection comme si vous lui étiez fort nécessaire ; et quand vous vous donnez à lui, et qu'il vous a trouvé, « il se contente de vous », quoique vous ne soyez rien ; « contentez-vous aussi de lui », qui est tout ; et qu'il soit votre très unique tout, afin que vous puissiez dire avec le saint Prophète David : *Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei,*

1. *Psal.* XXXIX, 5. — 2. S. Aug. *in Psalm.* 102.

et pars mea Deus in æternum[1] : « Qu'est-ce que je veux au ciel, qu'est-ce que je désire en la terre sinon vous, ô mon Dieu ? Oui, mon Seigneur, vous êtes le Dieu de mon cœur et mon très unique partage pour jamais. » Et avec le séraphique saint François : *Deus meus et omnia* : « Mon Dieu et mon tout. »

Je ne veux rien et je veux toutes choses,
Mon Dieu m'est tout, sans lui tout ne m'est rien ;
Otez-moi tout, donnez-moi ce seul bien,
Et j'aurai tout, n'ayant aucune chose.

CHAPITRE IV

Que le Cœur de la très précieuse Vierge est une image vivante de la divine Pureté et Sainteté.

Nous avons vu dans le chapitre précédent comme le Cœur de la bienheureuse Vierge porte en soi une vive ressemblance de l'Amour divin, de la très adorable Unité de Dieu, de sa très parfaite Simplicité, de son incompréhensible Infinité, de sa très sainte Immutabilité, de sa merveilleuse Éternité et de sa divine Plénitude. Nous allons voir comme il porte en soi une image vivante de la Pureté et Sainteté de Dieu, [de sa Force et de sa Puissance, de sa Sagesse et de sa Vérité, de sa Bonté et de sa divine Providence]. Et dans le livre suivant, nous verrons comme il est une expression parfaite de sa Miséricorde, de sa Patience, de sa Clémence, de sa Mansuétude, de sa Justice, du Zèle qu'il a pour sa gloire et pour le salut des âmes, de sa Vigilance, de sa Souveraineté, de sa Vie, de sa Paix, de sa Gloire, de sa Félicité, et des trois Personnes éternelles de la très sainte Trinité,

1. *Psal.* LXXII, 25.

et comme enfin il est tout absorbé et transformé en toutes les divines perfections.

Mais afin de rendre les chapitres plus courts et moins ennuyeux, je me contenterai de parler en celui-ci de la divine *Pureté* et *Sainteté*. Sur quoi je dirai que ce très pur et très saint Cœur porte en soi une image vivante de ces deux adorables perfections, qui ne sont qu'une même chose; car la sainteté est une pureté parfaite, dit saint Denys l'Aréopagite[1].

Qui dit une chose pure, comme de l'or pur, du vin pur, dit une chose qui n'est point mêlée avec d'autres, mais qui possède purement toute la perfection de sa nature, sans en souffrir aucune diminution par le mélange d'une autre chose moins noble et moins excellente. Or la Sainteté infinie de Dieu est une perfection qui fait que Dieu est infiniment séparé et éloigné de toutes sortes d'imperfections, et de tout ce qui n'est point lui ; qu'il possède très éminemment toutes les vertus et toutes les perfections possibles ; et qu'il est tout retiré en lui-même, tout appliqué et uni à lui-même. De sorte que, si Dieu suivait les inclinations de son adorable Sainteté, il ne regarderait rien que sa divine essence, il n'aimerait rien que ses incompréhensibles perfections, il serait entièrement éloigné de tout ce qui n'est point lui, totalement retiré en soi-même et très uniquement appliqué à soi-même : tout autre objet étant infiniment indigne de sa pensée, de son regard et de son application.

Dieu est appelé le Saint des saints, dit le divin saint Denys[2], *parce qu'il est la source très abondante de toute sainteté*, *et qu'il a une suréminence séparée de tout*, *et élevée*

1. « Sanctitas igitur, (ut more nostro loquar), est ab omni scelere libera, et omnino perfecta, et omni ex parte immaculata puritas. » *De divinis Nominibus*, cap. 12, § 2.

2. « Quoniam autem universorum Auctor rerum omnium plenissimus est, secundum unam quæ omnibus antecellit excellentiam, Sanctus sanctorum nominatur. » *Ibid.* § 4.

par-dessus toutes choses. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ étant attaché à la croix, et parlant à son Père en tant qu'homme, après lui avoir dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ?* il apporte lui-même ensuite deux causes de ce délaissement, dont il déclare la première en disant : *Longe a salute mea verba delictorum meorum* [1] ; c'est-à-dire : Mon salut corporel ou ma délivrance de la mort corporelle ne peut subsister avec les péchés des hommes que j'ai rendus comme miens. La seconde est marquée en ces paroles qu'il dit par après : *Tu autem in sancto habitas :* « Mais vous, ô mon Dieu, vous demeurez dans votre sainteté » ; comme disant : Il est vrai que, quand les péchés dont je suis chargé ne seraient point cause de ce délaissement, si vous avez égard à votre sainteté, si vous vous conduisez au regard de moi par l'esprit de votre sainteté, si vous me traitez selon les inclinations de votre sainteté, vous ne devez point penser à moi ni regarder mon humanité.

Mais, comme la sainteté de Dieu le sépare et l'éloigne infiniment de tout ce qui n'est point lui, sa bonté l'applique et le donne avec une profusion inconcevable à une infinité de choses qui sont hors de lui. Sa sainteté l'a tenu caché et retiré en lui-même durant toute une éternité Sa bonté a fait qu'il est sorti de sa divine solitude, et qu'il a communiqué et communiquera à toute éternité son être et ses perfections à un nombre innombrable de créatures ; ce qu'il fait néanmoins sans intéresser ni préjudicier aucunement sa très sainte pureté, et sa très pure sainteté. Car, comme les rayons du soleil sont tous les jours dans la boue et dans l'ordure, sans s'y mêler néanmoins, sans s'y attacher et sans rien perdre de leur clarté et netteté ; aussi, quoique Dieu remplisse le ciel, la terre et l'enfer même, et toutes les créatures qui sont en l'univers, et qu'il soit appliqué au gouvernement et à la

1. *Psal.* XXI, 2.

conduite de toutes choses, c'est néanmoins sans aucun mélange ni engagement, et sans aucune diminution de sa très excellente pureté et de sa très parfaite sainteté, demeurant aussi libre et dégagé de tout ce qui n'est point lui, et aussi appliqué et uni à soi-même, comme s'il n'y avait que lui seul, et comme il était avant la création du monde. Voilà ce que c'est que la pureté et la sainteté de Dieu, et comme ces deux divines perfections ne sont qu'une même chose.

Or je dis que le très sacré Cœur de la Mère du Saint des saints porte en soi une image très excellente de cette divine pureté et sainteté. Car non seulement ce très pur et très saint Cœur a toujours été très éloigné de toutes sortes de péchés ; mais il a toujours été entièrement dégagé de toutes les choses créées, et toujours uni à Dieu très intimement par le très pur et très saint amour qu'il lui a porté, et par la pratique très éminente de toutes les autres vertus, qu'il a toutes possédées en un très haut degré. A raison de quoi cette Reine des vertus est appelée par saint Jean Damascène : *Virtutum omnium domicilium*[1] : « La maison et la demeure de toutes les vertus. » De sorte que, quoiqu'elle ait demeuré tant d'années en ce monde plein d'ordures et d'abominations, et tout empoisonné du venin du péché, et au milieu des Juifs tout remplis de perfidie et de malignité, son très saint Cœur néanmoins non seulement n'a jamais contracté aucune souillure ni aucune tache, et ne s'est jamais engagé par la moindre affection déréglée à aucune chose créée, et même ne s'est jamais attaché aux dons et aux grâces de Dieu ; mais il a toujours été uni à Dieu très étroitement, et aussi purement et uniquement comme s'il n'y avait eu que Dieu et elle au monde. Et ainsi ces divines paroles ont été accomplies très excellemment au regard de son

1. *De fide orthodoxa*, lib. 4. cap. 15.

divin Cœur : *Fiat Cor meum immaculatum in justificationibus tuis*[1] : « Que mon Cœur soit immaculé dans vos divines justifications ou sanctifications », c'est-à-dire par l'union et l'adhérence que je veux qu'il ait à vos divines volontés, qui justifient, qui sanctifient et même qui déifient tous les cœurs qui les aiment et qui les suivent parfaitement.

C'est par ce moyen que le très saint Cœur de la Reine de tous les Saints a toujours été immaculé, qu'il s'est conservé dans une très éminente pureté et sainteté, qu'il a été rempli et pénétré de la sainteté et pureté de Dieu, qu'il a été tout abîmé, absorbé et transformé en cette divine pureté et sainteté, et qu'il a mérité, dit saint Anselme, la réparation du monde. Voici les paroles de ce saint Père : *La très pure sainteté et la très sainte pureté du très pur Cœur de Marie surpassant incomparablement toutes les puretés et toutes les saintetés de toutes les créatures, elle a mérité, par cette admirable pureté de son Cœur virginal, d'être la très digne Réparatrice du monde, qui était plongé dans le plus profond abîme de la perdition*[2].

Voulez-vous, mon cher frère, trouver place dans ce divin sanctuaire ? Voulez-vous avoir quelque part dans le très pur et très saint Cœur de la Reine du ciel ? Travaillez à purifier et sanctifier votre cœur. C'est ce que Dieu veut que vous fassiez. N'oyez-vous pas le Saint-Esprit qui vous le dit par la bouche de son Apôtre : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*[3] : « C'est la volonté de Dieu que vous travailliez à votre sanctification. »

Vous me direz peut-être que cela est bon pour ceux qui sont retirés dans les cloîtres et dans les monastères. Sur

1. *Ps.* CXVIII, 80.
2. « Pura enim sanctitas et sanctissima puritas piissimi Pectoris ejus, omnem omnis creaturæ puritatem sive sanctitatem transcendens, incomparabili sublimitate hoc promeruit, ut Reparatrix perditi orbis benignissime fieret. » *De excell. B. Virg.* cap. 9.
3. I *Thess.* IV, 3.

quoi je vous répondrai qu'il est vrai que les Religieux doivent être saints, et des exemplaires de sainteté, parce qu'ils sont dans une profession tout à fait sainte, et qu'ils ont toutes sortes de moyens pour se sanctifier. Mais quiconque a été baptisé est obligé aussi d'être saint, pour quantité de raisons :

Saint, parce qu'il porte un nom, à savoir le nom de chrétien, qui est très saint ;

Saint, parce qu'il est enfant de celui qui est la sainteté essentielle et le principe de toute sainteté ;

Saint, parce que, par le saint baptême, il a reçu en soi la grâce divine, qui est une participation de la sainteté de Dieu, et qui rend tous ceux qui sont baptisés et qui conservent en eux cette sainte grâce, *divinæ consortes naturæ*[1], « participants de la divine nature » ;

Saint, parce que, par le saint baptême il est membre d'un chef qui est le Saint des saints, et d'un corps qui est très saint : c'est-à-dire, membre de Jésus-Christ et de son corps mystique, qui est la très sainte Église ;

Saint, parce qu'il doit être animé de l'esprit de son chef, qui est le Saint-Esprit. A raison de quoi saint Paul crie : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus*[2] : « Quiconque n'a point l'esprit de Jésus-Christ, n'appartient point à Jésus-Christ » ;

Saint, d'autant qu'il doit être revêtu du même Jésus-Christ, c'est-à-dire de sa sainteté et de toutes ses vertus : *Quotquot baptizati estis, Christum induistis*[3] ;

Saint, d'autant qu'il est nourri d'une très sainte et divine viande, qui est la chair déifiée et le sang très précieux du Fils de Dieu ;

Saint, d'autant qu'il est enfant de la Reine de tous les Saints ;

Saint, d'autant qu'il est aussi enfant des Saints, c'est-

1. II Pet. I, 4. — 2. *Rom.* VIII, 9.
3. *Galat.* III, 27.

à-dire des saints Patriarches, des saints Prophètes, des saints Apôtres et des autres Saints qui ont contribué à sa naissance spirituelle : *Filii Sanctorum sumus*[1] ;

Saint, parce qu'il est instruit dans une sainte école, et qu'il fait profession de suivre une Loi toute sainte ;

Saint, parce que Dieu nous a élus en son Fils, avant la constitution du monde, pour être saints et immaculés devant lui : *Elegit nos in ipso, ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus*[2] ;

Saint, parce que le Fils de Dieu nous a rachetés, afin que nous servions Dieu en sainteté et en justice devant ses yeux, tous les jours de notre vie : *Fecit redemptionem plebis suæ, ut serviamus illi in sanctitate et justitia, coram ipso omnibus diebus nostris*[3] ; et qu'il nous a réconciliés par sa mort avec son Père, afin de nous rendre saints, immaculés et irrépréhensibles devant sa divine majesté : *Reconciliavit vos, per mortem, exhibere vos sanctos, et immaculatos, et irreprehensibiles coram ipso*[4].

Toutes ces considérations vous obligent d'être saint, de quelque condition que vous soyez ; mais surtout si vous êtes honoré de la dignité sacerdotale, ou si vous êtes engagé dans la profession ecclésiastique. Car qui doit être plus saint que celui qui est consacré au trois fois Saint, et à la Sainteté même essentielle et éternelle, par un sacrement si saint et si divin comme est le sacrement de l'Ordre ?

Qui doit être plus saint que celui qui, selon le langage de saint Denys, est Dieu par grâce et par participation, enfant des Dieux, c'est-à-dire des Évêques, et père des Dieux, c'est-à-dire des chrétiens qui portent ce nom dans les divines Écritures : *Ego dixi, Dii estis*[5] ?

Qui doit être plus saint que celui qui tient la place de

1. *Tob.* II, 18. — 2. *Ephes.* I, 4.
3. Luc. I, 68, 74, 75. — 4. *Coloss.* I, 22.
5. Joan. X, 34.

Dieu en la terre, qui représente sa personne, qui agit en son nom, qui est revêtu de son autorité et de sa puissance, et qui par conséquent doit être rempli de son esprit et revêtu de sa pureté et de sa sainteté?

Qui doit être plus saint que celui qui est associé avec le Saint des saints dans ses plus dignes et plus saintes opérations, lui ayant donné le pouvoir admirable d'effacer le péché dans les âmes, d'y mettre la grâce et l'auteur même de la grâce, de les délivrer de l'enfer et de la captivité de Satan, de les réconcilier avec Dieu, de leur ouvrir le ciel qui était fermé pour elles, de faire les hommes dieux et enfants de Dieu, de produire Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, de le former dans les cœurs des chrétiens, de l'offrir en sacrifice à son Père, de le donner aux fidèles et de se le donner à soi-même?

Qui doit être plus saint que celui que le Sauveur du monde a mis en sa place, pour continuer et accomplir le grand œuvre du salut des âmes, par la puissance qu'il lui a donnée de continuer l'exercice des mêmes fonctions sacerdotales qu'il a exercées à cette fin, et d'appliquer aux âmes le fruit de ses travaux, de son sang et de sa mort; à raison de quoi il est obligé de continuer aussi la très sainte vie qu'il a menée sur la terre et la pratique des vertus qu'il y a exercées?

Qui doit être plus saint que celui auquel le souverain Prêtre a communiqué ses plus saintes et divines qualités, à savoir : sa qualité de médiateur entre Dieu et les hommes, sa qualité de juge et sa qualité de Sauveur; dont la première s'exerce par les prêtres, principalement lorsqu'ils offrent à Dieu le saint Sacrifice de l'autel; la seconde, dans le tribunal de la Pénitence; et la troisième, lorsque, par leur exemple, ou par leurs prières, ou par quelqu'une des actions de leur office, ils coopèrent avec Dieu au salut des âmes?

Qui doit être plus saint que celui qui est presque toujours dans les lieux saints. et presque toujours appliqué

aux plus saintes fonctions qui se puissent faire : à dispenser les saints et sacrés Mystères, à administrer les saints Sacrements, à annoncer la sainte parole de Dieu, et à faire dans la terre ce que tous les Anges et tous les Saints font continuellement dans le ciel, par le sacrifice de louanges qu'il offre à Dieu en la célébration ou récitation de l'Office divin ?

Qui doit être plus pur et plus saint de corps, de cœur et d'esprit, que celui qui reçoit tous les jours dans son corps, dans son cœur et dans son âme, le très sacré corps, le très pur Cœur, la très sainte âme, le très précieux sang du Fils de Dieu, avec toute la plénitude de sa divinité, toute la très sainte Trinité, et la source inépuisable de toute sainteté ?

Quelle doit être la pureté et la sainteté des yeux, dont la vue et les regards sont tous les jours honorés de l'aspect des saints et redoutables mystères que les puissances du ciel ne regardent qu'avec tremblement : *Tremunt potestates* ? Quelle doit être la pureté et la sainteté des mains qui touchent tous les jours ce qui est l'objet des adorations continuelles des Séraphins ? Quelle doit être la pureté et la sainteté de la bouche et de la langue qui est tous les jours trempée du précieux sang de l'Agneau immaculé ?

Enfin qui doit être plus saint que celui qui est obligé d'être une fontaine de grâces et de bénédictions ; d'avoir toutes les vertus en un si haut degré, qu'il soit un exemplaire de perfection à tous les fidèles ; de posséder la sainteté en plénitude, c'est-à-dire d'en être si rempli qu'il en regorge,pour la répandre et communiquer aux autres ; en un mot, d'être si saint, qu'il soit capable de sanctifier les autres ?

O prêtres ! ô ecclésiastiques ! que vous êtes obligés à une grande sainteté ! Oh ! que votre vie et vos mœurs doivent être saintes ! Oh ! que vous devez être saints en votre intérieur et en votre extérieur, en vos pensées, en

vos paroles, en vos actions, en votre conversation avec le prochain, en tout et partout ! Mais spécialement vous devez vous comporter très saintement dans les saints lieux et dans les saintes fonctions de votre divin ministère.

Oh ! qu'un saint prêtre est agréable à Dieu ! Oh ! que c'est un grand trésor pour l'Église ! Qu'il donne de joie aux Anges et à tous les Saints ! Qu'il mène d'âmes avec lui dans le paradis ! Oh ! qu'il sera grand et élevé dans le ciel, et qu'il y rendra de gloire à Dieu éternellement !

Mais, mon Dieu, qu'un prêtre profane et dépravé est horrible devant les yeux de votre divine Majesté ! Que votre ire est horriblement embrasée contre lui ! Qu'il est pernicieux à votre Église ! Combien d'âmes il traîne avec lui en enfer ! plus sans doute beaucoup que plusieurs démons. Ah ! que la mort lui doit être redoutable ! Ah ! que la face du souverain Juge lui sera sévère et formidable, quand il sera contraint de comparaître devant son tribunal à la sortie de ce monde ! Que son jugement sera terrible ! Que sa condamnation sera effroyable ! Oh ! que sera-ce de voir un prêtre damné, au grand jour du jugement ! Oh ! que ce sera un monstre hideux et affreux entre les autres réprouvés ! Mais quel enfer lui est préparé ! Quels sont les supplices qui l'attendent dans les enfers ! Combien de bourreaux seront employés à le gêner et torturer ! Car, outre les démons et ses crimes innombrables, toutes les âmes à la perdition desquelles il aura contribué par sa négligence, ou par son mauvais exemple, ou en quelque autre manière, seront autant de bourreaux qui lui feront souffrir des peines inexplicables. Ah ! quelle rage, quel désespoir, quels grincements de dents, de se voir enfoncé dans le plus profond des abîmes, et absorbé dans un gouffre d'angoisses, de douleurs et de tourments inénarrables, dans lesquels il ne recevra jamais aucun soulagement, pour petit qu'il soit, et dont il ne verra jamais la fin !

Mais je reviens à mon sujet, pour vous dire que le Saint-Esprit, parlant par la bouche du prince des Apôtres à tous ceux qui ont été baptisés, de quelque état et profession qu'ils soient, leur dit : *Secundum eum, qui vocavit vos sanctum, et ipsi in omni conversatione sancti sitis, quoniam scriptum est : Sancti eritis, quoniam ego sanctus sum*[1] : « Soyez saints en toute votre conversation », c'est-à-dire soyez saints en tous lieux, en tout temps et en toutes choses ; « et soyez saints comme celui qui vous a appelés est saint ; d'autant qu'il est écrit : *Vous serez saints, parce que je suis saint* » ; comme disant : Vous êtes les créatures d'un Créateur qui est saint ; vous êtes faits par un Dieu et pour un Dieu qui est saint ; vous êtes faits à l'image et à la ressemblance d'un Dieu qui est saint; vous avez été rachetés et appelés des ténèbres à la lumière, du péché à la grâce, de la mort à la vie, de l'enfer au paradis par un Rédempteur qui est saint ; vous êtes enfants d'un Père qui est saint et qui est la sainteté même : c'est pourquoi vous devez être saints, et saints comme il est saint. Pesez bien ces paroles, mon cher frère, et remarquez que le Saint-Esprit ne dit pas seulement : Soyez saints comme les Anges sont saints, comme les Séraphins sont saints ; mais soyez saints comme Dieu est saint. Regardez la sainteté de Dieu comme l'exemplaire auquel vous devez vous conformer, et comme la règle que vous devez suivre.

Vous me demanderez peut-être comment il se peut faire qu'une créature si fragile, si faible et si misérable comme est l'homme, puisse être sainte comme Dieu est saint. Mais je vous répondrai, qu'encore que cela soit impossible à la faiblesse humaine, il est pourtant possible et même facile, avec la grâce de Dieu, qu'il ne refuse à personne quand on la lui demande de bon cœur : *Dat omnibus affluenter*[2]. Je dis bien davantage ; car j'ose

1. I Petr. I, 15, 16. — 2. Jac. I, 5.

dire, qu'avec cette divine grâce, il est beaucoup plus facile d'être saint et d'imiter la sainteté de Dieu, que de suivre la corruption du monde et la malignité de Satan. N'oyez-vous pas la divine Parole, qui vous dit que la voie des divins Commandements, par laquelle il faut marcher pour suivre Dieu, n'est point difficile : *Mandata ejus gravia non sunt*[1] ? Et n'entendez-vous pas la Vérité même qui vous assure que son joug est doux, et sa charge légère et facile à porter : *Jugum meum suave est, et onus meum leve*[2]. Faites-en l'expérience, et vous avouerez et témoignerez, avec un nombre innombrable de Saints qui ont été en ce monde comme vous, environnés de faiblesse et de fragilité comme vous, qu'il est beaucoup plus facile de mener une vie sainte et céleste, qu'une vie méchante et dépravée.

Que faut-il faire pour cela ? Une seule chose, et une chose qui est très douce et très délicieuse. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus facile que d'aimer ? Qu'y a-t-il de plus délicieux et de plus agréable que d'aimer celui qui est infiniment bon, infiniment beau, infiniment parfait, infiniment aimable ; qui est tout bonté, tout beauté, tout perfection ; qui ne vous a jamais fait aucun mal, qui vous a fait une infinité de biens ; et qui est tout cœur, tout charité, tout amour au regard de vous ? Aimez ce Dieu très bon et très aimable, et vous serez saint.

Ne savez-vous pas que l'amour transforme l'amant en la chose aimée ? Si vous aimez les choses terrestres, dit saint Augustin, vous devenez tout terrestre. Si vous aimez les choses célestes, vous devenez tout céleste. Si vous aimez les choses divines, vous devenez tout divin. Aimez donc le Saint des saints, et vous deviendrez saint ; aimez Dieu, et vous serez Dieu par participation et par ressemblance.

Mais si vous aimez Dieu, haïssez ce qu'il hait : *Qui*

1. I Joan. V, 3. — 2. Matth. XI, 30.

diligitis Dominum, odite malum[1] : « Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, ayez en haine le mal », c'est-à-dire le péché, qui est le seul objet de sa haine. Si vous aimez Dieu, aimez ce que Dieu aime, c'est-à-dire toutes les vertus, mais spécialement l'humilité, la charité ét la pureté d'esprit et de corps. Si vous aimez Dieu, détachez votre cœur et vos affections de toutes les choses créées, pour les donner entièrement à celui qui s'est tout donné à vous. Si vous aimez Dieu, faites ce qui est agréable à Dieu en suivant ses divines volontés, qui vous sont manifestées par ses saints Commandements, par les règles et obligations de votre état et profession, et par les ordres de vos supérieurs : *Qui servat mandata mea, ille est qui diligit me*[2] : « Qui garde mes commandements, c'est celui-là qui m'aime. » Enfin si vous aimez Dieu, aimez les choses qui sont chères et précieuses à Dieu, et par lesquelles il est aimé et glorifié ; et par conséquent, ayez une vénération et une dévotion toute particulière pour le très saint Cœur de la très sacrée Mère de Dieu, qu'il chérit et prise plus incomparablement que tout ce qu'il y a de rare et d'aimable au ciel et en la terre, parmi les pures créatures, et duquel aussi il est plus aimé et honoré que de tous les cœurs humains et angéliques.

CHAPITRE V

Que le Cœur de la Mère de Jésus est une illustre ressemblance de la Force et de la Puissance de Dieu.

Un des principaux noms et des plus ordinaires que Dieu prend dans ses Écritures, c'est celui de *Fort* et de *Puissant* : *Ego sum Deus fortissimus*[3], se dit-il lui-même :

1. *Psal.* XCVI. 10. — 2. Joan. XIV, 21. — 3. *Gen.* XLVI, 3.

« Je suis le Dieu très fort » ; *Ego Deus omnipotens*[1] : « Je suis le Dieu tout-puissant. »

Si vous me demandez en quoi diffèrent ces deux choses je vous répondrai qu'en Dieu la puissance et la force ne sont qu'une même perfection, mais qu'il y a néanmoins quelque différence entre leurs effets. Car le propre de la toute-puissance est d'opérer des choses grandes et admirables ; et le propre de la force est de les opérer facilement, sans aucune peine ni travail.

Les effets de la toute-puissance de Dieu sont de créer des mondes, de les conserver, de les gouverner ; de les créer de rien, et en un moment, et avec un *fiat*, et même avec un seul acte de volonté, et d'en pouvoir créer une infinité, et de les pouvoir tous réduire au néant en un seul instant.

Les effets de la force sont de faire toutes ces œuvres avec une vertu infatigable, et de travailler continuellement à produire, à conserver, à gouverner une immensité et une infinité de choses, sans se lasser aucunement, et sans rien perdre du tout du plus parfait repos qui se puisse imaginer.

Les effets de cette même toute-puissance, regardée dans l'Homme-Dieu, sont le mystère ineffable de son Incarnation, celui de sa naissance, tous les autres mystères et tous les miracles qu'il a opérés en la terre, l'institution du très saint Sacrement, sa résurrection, son ascension, l'établissement de l'Église, et tous les prodiges qu'il y a faits par ses Saints.

Les effets de la force, ce sont toutes les actions qu'il a faites pour notre salut, durant le cours de sa vie sur la terre, avec une vertu et une vigueur infatigables, selon ces divines paroles : *Exultavit ut gigas*, et selon la version de saint Jérôme, *ut fortis, ad currendam viam*[2] : « Il a fait sa carrière avec un cœur et une force de géant. »

1. *Gen.* XXXV, 11. — 2. *Psal.* XVIII. 6.

Ce sont aussi toutes les souffrances presque infinies qu'il a portées avec une constance admirable. Ce sont enfin toutes les victoires qu'il a remportées sur le péché, sur le monde, sur l'enfer et sur tous ses ennemis et les nôtres.

Voilà ce que c'est que la puissance et la force divines, et la différence qu'il y a entre les effets de ces deux adorables perfections.

Voyons maintenant ce qu'elles font dans le Cœur très auguste de notre Reine. Je vois qu'elles y impriment leur image d'une manière très parfaite. Car quelle puissance n'a point le Cœur de la Mère du Tout-Puissant sur le Cœur de celui qui a voulu s'assujettir à elle comme à sa Mère : *Et erat subditus illis*[1], et lui donner une autorité et puissance maternelle sur lui, qui ne sera jamais séparée de sa divine Maternité ; parce que, comme le Fils de Marie ne quittera jamais ce qu'il a pris de sa Mère très aimée dans ses bénites entrailles, aussi il ne lui ôtera jamais ce qu'il lui a une fois donné.

Si tout est possible au cœur fidèle qui croit en Jésus-Christ, selon sa sainte Parole : *Omnia possibilia sunt credenti*[2] ; qu'y aura-t il d'impossible au Cœur maternel de celle qui l'a engendré, qui l'a porté neuf mois dans son ventre sacré, qui l'a enfanté, qui l'a allaité de ses mamelles, qui l'a nourri et élevé, et qui l'a accompagné en tous ses travaux et souffrances, et qui l'a plus aimé que tous les cœurs du ciel et de la terre ? *Si omnia possibilia sunt credenti, quanto magis diligenti ?* dit Gerson, *Quanto magis gignenti ?* dit saint Bernardin.

Si l'apôtre saint Paul nous déclare qu'il peut tout en celui qui le fortifie : *Omnia possum, in eo qui me confortat*[3] ; que ne peut pas le Cœur de la Reine des Apôtres, qui porte et portera éternellement en soi celui que les divines Écritures appellent la vertu de Dieu : *Christum Dei*

1. Luc. II, 51. — 2. Marc. IX, 22. — 3. *Philip.* IV, 13.

virtutem [1] ; et qui par conséquent est rempli et animé de la vertu et de la puissance du Très-Haut ? Ne peut-on pas dire véritablement que ce Cœur virginal est tout-puissant en celui qui, étant comme son âme et son esprit, est aussi sa puissance et sa force ?

C'est le Cœur de cette femme forte, dont parle Salomon, qui a toujours été animé d'une vertu mâle et vigoureuse, laquelle lui a fait faire toutes ses actions avec une souveraine perfection et sans aucune défectuosité.

C'est le Cœur de cette femme forte, qui a porté les plus pressantes angoisses et les plus cuisantes douleurs qui se puissent imaginer, avec une constance merveilleuse et une fermeté inébranlable.

C'est le Cœur de cette femme forte, qui a coupé la tête du cruel Holopherne, c'est-à-dire du péché, qui a brisé celle du dragon infernal, et qui est formidable à toutes les puissances de l'enfer comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata* [2] ; parce qu'elle a combattu généreusement et vaincu glorieusement tous les ennemis de Dieu.

Mais ce qui est bien davantage, c'est qu'elle a même vaincu le Tout-Puissant, s'il faut ainsi dire. J'entends un Ange, lequel, parlant au patriarche Jacob, lui dit : « Vous ne vous appellerez plus Jacob seulement, mais vous aurez nom Israël » : c'est-à-dire, selon l'interprétation de saint Jérôme et des Septante : *Dominans Deo*, ou *prævalens Deo :* « celui qui surmonte Dieu. » Ce qui est conforme aussi à l'explication de l'Ange ; car après avoir dit : « Vous aurez nom Israël », il ajoute : *Quoniam si contra Deum fortis fuisti, quanto magis contra homines pævalebis* [3] : « D'autant que, si vous avez été fort contre Dieu, et que vous l'ayez surmonté, combien davantage vaincrez-vous les hommes ? » Cependant Jacob n'avait surmonté

1. I *Cor.* I, 24. — 2. *Cant.* VI, 3.— 3 *Gen.* XXXII, 28.

qu'un Ange, et parce que néanmoins cet Ange représentait Dieu, il lui dit qu'il a vaincu Dieu.

Mais la sainte Fille de Jacob et la digne Mère de Jésus a surmonté Dieu même, en quelque manière. Car combien de fois, par la vertu de ses prières et de ses mérites, et par la force de son amour, a-t-elle vaincu l'ire de Dieu et arrêté les torrents de ses indignations, qui auraient inondé et perdu tout le monde à raison de ses innombrables forfaits ? Combien de fois a-t-elle désarmé la divine vengeance de ses foudres, qu'elle était prête de lancer sur les têtes criminelles ? Combien de fois la charité incomparable dont son Cœur est rempli pour les hommes a-t-elle lié les mains de la terrible justice de Dieu, pour l'empêcher de les châtier comme ils le méritaient ? *O quam potens est amor ejus*, dit Richard de Saint-Victor [1], *qui vicit Omnipotentem* : « Oh ! que l'amour et la charité du Cœur de Marie sont puissants, puisqu'ils ont vaincu le Tout-Puissant ! »

Oh ! que l'on peut bien vous dire, grande Princesse, et avec plus de raison qu'à Jacob : *Si fortis fuisti contra Deum, quanto magis contra homines prævalebis?* « Si vous avez surmonté Dieu, combien davantage vaincrez-vous non seulement les hommes », mais tous les démons et tous les ennemis de Dieu et les nôtres ; comme vous les avez vaincus, non seulement par vous-même mille et mille fois, étant armée de la divine vertu, mais encore par votre Fils Jésus, autant de fois qu'il les a vaincus, parce que vous n'êtes qu'un avec lui, comme la mère et le fils ne sont qu'un ; comme aussi par tous les Anges, par tous les Saints du ciel et par tous les fidèles qui sont en la terre, autant de fois qu'ils les ont surmontés, tant parce que ç'a été par la grâce qu'ils ont reçue de la bonté de Dieu par votre entremise, puisqu'il n'en donne aucune à personne qui ne passe par vos mains ; que d'autant que

1. *De gradibus Charitatis.*

la divine Parole nous apprend qu'ils ont vaincu en la vertu du sang du divin Agneau : *Vicerunt propter sanguinem Agni*[1]. Or, comme saint Augustin ne craint pas de dire que la chair de Jésus est la chair de Marie : *Caro Jesu est caro Mariæ*[2] : aussi on peut bien dire que le sang de Jésus est le sang de Marie, et qu'ainsi ils ont vaincu en quelque manière par votre sang. Si bien que toutes les victoires de votre Fils, toutes les victoires des Anges, toutes les victoires des Martyrs et de tous les autres Saints du ciel et de la terre sont en quelque façon vos victoires, ô généreuse Princesse, tant pour les raisons susdites, que parce que vous êtes la Générale des armées du grand Dieu, et que les victoires qui sont remportées par une armée sont plus attribuées au général de l'armée qu'aux soldats ; et conséquemment toute la gloire et toutes les couronnes qui sont dues aux susdites victoires, seront en quelque sorte votre gloire et vos couronnes pour jamais.

Oh ! que de victoires ! que de triomphes ! que de couronnes glorieuses et éternelles ! O Reine du ciel, que j'ai de joie de vous voir ainsi victorieuse et triomphante, ainsi couronnée d'une gloire si éclatante ! Béni soit à jamais le Roi de gloire qui a terrassé tous nos ennemis par vous, et qui vous a rendue si puissante et si admirable ! Oh ! que nous pouvons bien vous dire, et avec plus de raison, ce que le grand prêtre de Jérusalem dit à la généreuse Judith, qui n'était que votre ombre, ensuite de la victoire qu'elle avait remportée sur l'armée des Assyriens, en coupant la tête d'Holoferne qui en était le général : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri*[3] : « Vous êtes la gloire de la vraie Jérusalem, qui est la sainte Église ; vous êtes la joie du christianisme, vous êtes l'honneur des chrétiens » : *Quia fecisti viriliter, et confortatum est Cor tuum*, « parce que vous vous êtes

1. Apoc. XII, 11. — 2. *Serm. de Assumpt. B. Virg.* cap. 5.
3. *Judith*, XV, 10.

comportée généreusement, et que votre Cœur a été rempli de force. » *Eo quod castitatem amaveris*[1], « d'autant que vous avez aimé la pureté » : *Ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum*[2] : « C'est pourquoi la main du Seigneur vous a fortifiée, et c'est pourquoi aussi vous serez bénite éternellement » : *Quia Dominus nomen tuum ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum*[3] : « Car le Seigneur a si hautement exalté votre nom, que vos louanges ne partiront jamais de la bouche des hommes. »

O glorieuse Reine du monde (c'est ainsi que le Saint-Esprit vous appelle par la bouche de l'Église : *Gloriosa Regina mundi*), vous voyez comme nous sommes assiégés de toutes parts d'un nombre innombrable de cruels ennemis qui ne songent nuit et jour qu'à nous perdre. Vous connaissez que notre faiblesse est si grande, que, de nous-mêmes, nous ne pouvons pas résister au moindre de leurs assauts. Ayez donc pitié de nous, et employez la puissance que Dieu vous a donnée pour nous garder de leurs embûches, et pour nous soutenir contre leurs efforts. *Pone nos juxta te, et cujusvis manus pugnet contra nos*[4]. *Si consistant adversum nos castra, non timebit cor nostrum*[5] : « Faites-nous la faveur, ô Vierge sacrée, de nous mettre sous votre sauvegarde et protection, et nous défierons hardiment toutes les puissances malignes de la terre et de l'enfer ; et quand nous verrions toutes les armées infernales campées devant nous pour nous combattre, nous ne les craindrons pas. » *Da nobis virtutem contra hostes tuos* : Nous n'avons point d'autres véritables ennemis que les vôtres et ceux de votre Fils : « Donnez-nous donc force pour les combattre et pour les surmonter », et ne souffrez pas qu'il se vantent d'avoir vaincu ceux qui combattent sous vos enseignes.

1. *Judith*, XV, 11. — 2. *Judith*, XIII, 25. — 3. *Judith*, XV, 11
4. *Job*. XVII, 3. — 5. *Psal.* XXVI, 3.

Faites-nous participants de cette divine vertu dont Dieu a fortifié votre saint Cœur : afin que nous fassions toutes les actions que nous devons faire pour la gloire de votre Fils, avec une vigueur qui en bannisse toute lâcheté, et qui les rende parfaitement agréables à sa divine Majesté ; afin que nous portions toutes les peines et afflictions qui nous arriveront, avec une constance et fermeté dignes de ceux qui ont l'honneur de vous appartenir ; et afin que vos soldats combattent généreusement tous vos ennemis, et qu'ils remportent autant de victoires qu'ils auront d'attaques et de combats. Ce sera vous, ô grande Princesse, qui combattrez en eux et qui vaincrez par eux ; et ainsi vos victoires et vos triomphes se multiplieront de jour en jour, et vous en aurez la gloire à toute éternité, qui retournera à votre Fils comme à celui qui est la souveraine force, qui est le principe de toute force, qui est tout, et qui fait tout en vous. Que toutes les puissances de l'univers et toutes les vertus de sa divinité et de son humanité l'en bénissent, exaltent et glorifient éternellement : *Benedicite omnes virtutes Domini Domino; laudate et superexaltate eum in sæcula* [1].

SECTION UNIQUE

Effets très signalés de la puissance admirable de la bienheureuse Vierge.

Michel Colonne, natif d'Elcala de Hénarès, en l'archevêché de Tolède, combattant à Thunes en Afrique, contre les Mahométans, le propre jour de saint Jean-Baptiste, l'an 1535, reçut plusieurs plaies mortelles de la part des ennemis, et entre autres trois coups de flèches, dont l'un lui perça le petit ventre, l'autre l'estomac, et un autre la main droite ; et outre cela, il eut le bras gauche

1. Dan. III, 61.

coupé presque tout net. Mais se voyant ainsi blessé mortellement et hors de tout secours humain, il eut recours à la bienheureuse Vierge, invoquant son aide avec la plus grande dévotion qui lui fut possible, laquelle le secourut au même temps qu'il acheva sa prière, et le dégagea de ses ennemis, qui étaient plus de huit cents Turcs, auxquels elle ôta le pouvoir de le blesser davantage ni de lui faire aucun mal. Ainsi il échappa de leurs mains par l'assistance et la protection de la Reine du ciel. Et peu de temps après, étant parfaitement guéri, il s'en alla joyeusement à Mont-Serrat, en remercier Dieu et sa libératrice, où il publia ce miracle, qui est rapporté dans les histoires de Notre-Dame de Mont-Serrat [1].

En voici un autre qui est écrit par un célèbre auteur [2].

L'an 1212, Mohamed, roi des Sarrasins, ennemi juré du nom chrétien, se jeta dans le royaume de Grenade, avec une armée si terrible qu'il ne prétendait pas moins que d'exterminer tous les chrétiens. Le roi Alphonse VIII, surnommé le Bon, ayant obtenu du Pape Innocent III des Indulgences fort amples, se croisa avec les rois d'Aragon et de Navarre, et s'en alla vers Baeza, ville de Grenade, par des chemins égarés et malaisés à tenir, conduit par un paysan que depuis on crut avoir été un Ange, car il ne parut jamais plus, après les avoir mis hors le danger. Le 16 de juillet, on battit aux champs contre l'ennemi, les soldats ayant été auparavant munis des armes chrétiennes des Sacrements, et la sainte Messe célébrée en présence de toute l'armée. La croix marchait devant ; et au milieu de l'étendard royal était peinte la Mère de Dieu, tenant son Fils entre ses bras, de qui la seule vue réjouissait les combattants et les remplissait de courage. On combattit longtemps sans qu'on pût apercevoir à qui demeurerait la victoire; voire du commencement, les chré-

1. Miracle 195. — 2. *Mariana*, lib. 11, *De rebus Hispan.* cap. 23.

tiens furent contraints de reculer. Mais aussitôt la Générale de l'armée les encouragea tellement, et jeta une telle épouvante parmi les ennemis, qu'il en demeura plus de deux cent mille sur la place, sans qu'on perdît plus de vingt-cinq ou trente chrétiens.

Le roi Alphonse envoya lui-même le narré de cette journée au pape Innocent ; et Roderic Ximenès, archevêque de Tolède, qui était comme l'âme du combat, en a écrit l'histoire, où il ajoute que son porte-croix s'étant jeté au travers des Sarrasins avec le signe de notre salut, il ne fut aucunement blessé, quoique le bâton de la croix qu'il portait se trouvât tout hérissé de flèches, et qu'il en fût lui-même tout couvert.

On célèbre par toute l'Espagne, le 16 juillet, une fête double, sous le nom de la Sainte-Croix, pour perpétuelle mémoire de cette grande victoire, qui, après Dieu, doit être attribuée à la puissance admirable de celle qui est la Générale des armées du grand Dieu, et à la bonté incroyable dont son Cœur maternel est rempli au regard des chrétiens, qui sont ses enfants.

Mais admirons encore celle-ci, qui est rapportée dans l'histoire de Notre-Dame de Chartres, en cette manière.

L'un de nos rois très chrétiens, Philippe IV, dit le Bel, petit fils de saint Louis, dans la guerre qu'il eut contre les Flamands, fut inopinément assailli de leur part jusque dans son camp, avec une telle fureur, qu'ayant d'abord rompu les compagnies qui étaient en garde, ils pénétrèrent jusqu'au pavillon du roi, qui se trouva en très grand danger de sa vie, ayant vu mourir à ses pieds pour sa défense la compagnie d'élite des bourgeois de Paris, qui avaient coutume en ce temps-là de se tenir auprès de la personne de nos rois.

Ce prince donc, se voyant en cette extrémité, leva les yeux et le cœur au ciel, implorant le secours de la Mère de Dieu pour lui et pour toute son armée, et faisant vœu

d'aller visiter son église de Chartres, s'il évitait ce danger, pour lui rendre grâces. A peine eut-il fait cette promesse, qu'au même temps il se vit environné d'un grand nombre de noblesse, laquelle, suivie du reste de l'armée et favorisée de la protection du ciel, mit en déroute l'armée ennemie, avec tel avantage qu'il en demeura trente-six mille sur la place.

Philippe VI, dit de Valois[1], se rencontra presque dans un même péril, dans une autre guerre qu'il eut environ vingt-cinq ans après, contre les mêmes Flamands. Car, étant attaqué dans ses propres retranchements par une surprise soudaine, il eut recours à celle qui a toujours été reconnue pour le plus favorable asile des Français, et l'ayant invoquée dans la confusion de cette effroyable mêlée, où le sang de ses plus fidèles serviteurs rejaillissait jusque sur lui, elle lui fut si favorable, qu'en fort peu de temps il se vit non seulement dégagé de ce danger, mais aussi victorieux de ses ennemis ; desquels, au rapport de Froissard, il n'y en eut pas un seul qui réchappât.

C'est ainsi que la Reine du ciel ne manque jamais aux besoins de ceux qui l'honorent et qui l'invoquent de bon cœur.

O grande Princesse, donnez-nous force et vertu contre vos ennemis : *Da mihi virtutem contra hostes tuos* ; et employez votre puissance pour détruire en nous tout ce qui déplaît à votre Fils, et pour y établir parfaitement le règne de sa gloire et de son amour.

1. Ce roi est représenté sur son cheval dans l'église de Notre-Dame de Paris, près du chœur, à main droite, contre le premier pilier. (Note du V. P. Eudes).

CHAPITRE VI

Que le Cœur de la glorieuse Vierge est une merveilleuse expression de la Sagesse et de la Vérité de Dieu

La *Sapience* et la *Vérité* divines ne se communiquent pas moins au sacré Cœur de la très sainte Vierge, que la Puissance et la Force. Pour bien entendre ceci, il faut savoir premièrement ce que c'est que la sapience ou la science de Dieu, et ce que c'est que sa divine vérité.

La Sapience et la science en Dieu ne sont qu'une même chose ; et cette Sapience est une lumière divine, substantielle, infinie, immense, éternelle, par laquelle Dieu se connaît parfaitement soi-même et toutes ses divines perfections. C'est une lumière par laquelle il voit et connaît de toute éternité toutes les choses qui ont été, qui sont et qui peuvent être, leur essence, leur nature, leurs propriétés, leurs qualités, tous leurs mouvements et toutes leurs actions, pénétrant jusqu'au plus profond de leur être, et les connaissant beaucoup mieux qu'elles ne se connaissent elles-mêmes. Et il les connaît dans leur première et souveraine cause, c'est-à-dire dans sa divine Essence, qui est la cause efficiente, finale, exemplaire, fondamentale de toutes choses, dans laquelle toutes choses sont de toute éternité beaucoup plus parfaitement qu'en elles-mêmes ; comme l'ouvrage d'un excellent ouvrier est bien plus noblement dans son esprit qu'en lui-même. C'est ainsi que saint Augustin explique ces paroles de saint Jean : *Quod factum est, in ipso vita erat*[1] : Tout ce qui a été fait était en Dieu de toute éternité, et était non seulement vivant, mais vie en Dieu, n'étant qu'un avec celui qui est la vie essentielle et éternelle.

1. Joan. I, 34.

Cette divine Lumière est l'essence même de Dieu ; car Dieu est tout lumière, tout science et tout sapience. » Cette divine Sagesse est la cause, dit saint Denys[1], de » l'entendement et de la raison, de toute sagesse et intel- » ligence ; c'est à elle qu'appartient tout conseil ; c'est » d'elle que procède toute connaissance et toute prudence ; » c'est en elle que sont renfermés tous les trésors de la » sapience et de la science. »

« C'est une lumière fontale et originale, dit le même » Saint[2], une effusion de lumière qui se répand de toutes » parts, et qui de sa plénitude illumine tout esprit. C'est » une lumière qui chasse toute ignorance et toute erreur » hors des âmes dans lesquelles elle s'insinue ; elle purifie » et nettoie la vue de leur entendement du brouillard de » l'ignorance ; elle les éveille et leur ouvre les yeux, et » leur communique premièrement une médiocre lueur ; » et puis, quand elles ont goûté la lumière et qu'elles » viennent à la désirer plus fortement, elle leur en donne » davantage ; et lorsqu'elles l'ont beaucoup aimée, elle » les illumine abondamment. »

Mais, hélas ! la plupart des hommes méprisent cette précieuse lumière, lui ferment les yeux, la haïssent, aiment mieux les ténèbres que la lumière : *Dilexerunt ho-*

1. « Hanc igitur sapientiam superlate laudantes, dicamus omnis mentis et rationis, omnisque sapientiæ et intelligentiæ causam esse ; et ipsius esse consilium, et ab ea omnem scientiam et intelligentiam proficisci, et in ea omnes thesauros sapientiæ et scientiæ absconditos esse. » *De divinis Nominibus*, cap. 7, § 1.

2. « Lumen quod est supra omne lumen, tanquam fons radiorum et effusio luminis inundans omnem mentem... Omnem autem ignorantiam et errorem ex omnibus animis in quibus est, ejicit... eorumque oculos mentales a caligine ex ignorantia circumfusa repurgat et liberat, et excitat atque aperit multa gravitate tenebrarum compressos et clausos : datque primum quidem mediocrem splendorem ; denique, tanquam degustato lumine, et oculis jam magis post degustationem lumen appetentibus, magis se impertit, et copiosius fulget, quia dilexerunt multum ; ac semper eas ulterius provehit proportione studii earum ad aspiciendum sursum. » *Ibid.* cap. 4, § 5 et 6.

mines magis tenebras quam lucem[1], et préfèrent l'ignorance à la science, la folie à la sagesse. Et de là vient que tout le monde est rempli d'un nombre innombrable de fous et d'insensés, selon ces paroles du Saint-Esprit : *Stultorum infinitus est numerus*[2], qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Les yeux de leur esprit sont remplis de ténèbres, dit saint Augustin ; ils aiment les ténèbres, ils approuvent les ténèbres, et ils vont sans cesse des ténèbres en d'autres ténèbres plus épaisses : *Tenebras vident, tenebras diligunt, tenebras approbant, de tenebris in tenebras euntes*. Et ce qui est déplorable, c'est qu'étant fous et aveugles comme ils sont, ils s'imaginent être fort sages et fort clairvoyants : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt*[3] ; parce qu'ils ne connaissent point d'autre sagesse que la sagesse du monde, qui n'est que folie, selon cet oracle du ciel : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum*[4] ; et que la vraie sagesse n'a point de part dans leur cœur.

Mais entendons encore parler saint Denys sur le sujet de cette adorable Sapience. « C'est une lumière, dit-il[5], » qui est le premier principe de toute lumière et de tout » ce qui est lumineux, qui recueille et qui rassemble en » un toutes choses intellectuelles et raisonnables, et qui » fait qu'elles soient très étroitement unies. Car, tout » ainsi que le propre de l'ignorance est de diviser et de » séparer les esprits qui sont en erreur : de même le » propre de la lumière divine est de recueillir et de réunir

1. Joan., III, 19. — 2. *Eccle.* I, 15. — 3. *Rom.* I, 22.
4. I *Cor.* III, 19.
5. « Tanquam princeps luminis, et supraquam lumen in se comprehensum habet... atque omnia ratione et mente utensia congregat et in unum copulat. Etenim sicut ignorantia errantes dirimit, sic adventus luminis congregat et copulat illuminatos, perficitque eos, et ad id quod vere est convertit, a multis opinationibus eos revocans, ac varios aspectus, vel, ut magis proprie dicam, varia in unam veram et puram ac simplicem cognitionem contrahit, et uno lumine unifico implet. » *De divinis Nominibus*, cap. 4, § 6.

» par sa présence les choses qu'elle illumine, de les per-
» fectionner et de les convertir à celui qui est leur pre-
» mière origine, en les détournant de plusieurs opinions,
» et recueillant leurs vues éparses et égarées en plusieurs
» objets, ou, pour mieux dire, leurs imaginations et
» fantaisies distraites et vagabondes, en une seule vraie,
» pure et uniforme connaissance, les remplissant d'une
» lumière qui est une, et qui a le pouvoir de rendre un
» ceux à qui elle se communique. »

Voilà ce que c'est que la divine Sapience.

Pour connaître maintenant ce que c'est que la Vérité divine, il faut savoir qu'il y a en Dieu quatre sortes de vérités.

La première est la Vérité de sa divine essence, marquée en ces paroles du Fils de Dieu à son disciple bien-aimé : *Hæc dicit sanctus et verus*[1] : « Voici ce que dit le saint et le vrai. » Dieu s'appelle ainsi, parce qu'il est tout vérité, son essence divine étant une plénitude de vérité, la première et la souveraine vérité, le principe, la fin, la règle, l'exemplaire, le fondement de toute vérité. *Ego sum veritas*, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlant comme Dieu : « Je suis la vérité même. » Oui, Dieu est la vérité essentielle, parce qu'il a la vraie essence, la vraie nature, le vrai être qu'un Dieu doit avoir, c'est-à-dire un être infini, immense, immuable, éternel, tout-puissant, tout sage, tout bon, et rempli d'une infinité d'autres perfections toutes infinies ; un être qui est le principe et la fin de tout être et de toute perfection, et qui est infiniment élevé au-dessus de tout ce qui se peut concevoir de grand et de parfait.

La seconde vérité qui est en Dieu, est la Vérité de sa divine connaissance, qui n'est autre que son infinie Sapience dont nous venons de parler, par laquelle il se

1. *Apoc.* III, 7.

connaît parfaitement soi-même dans toute l'étendue immense de ses grandeurs éternelles, et par laquelle il voit toutes choses dans sa divine essence, et les connaît telles qu'elles sont. *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus*[1] : Rien ne lui peut être caché, mais « toutes choses sont entièrement découvertes et exposées aux yeux » de son incompréhensible Sagesse, qui pénètrent jusque dans le plus intime de leur essence.

La troisième vérité qui est en Dieu, est la Vérité de toutes ses divines actions. *Omnes viæ tuæ veritas*, dit la Parole sainte [2] : « Toutes vos voies, ô grand Dieu, sont vérité. » Quelles sont les voies de Dieu ? Ce sont ses actions : les actions de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de son amour, de sa charité, de sa miséricorde, de sa justice, et toutes les autres, qui s'appellent *les voies* de Dieu, parce que c'est par ses actions qu'il vient à nous, et qu'il nous attire et fait aller à lui. Or ces divines actions sont toutes pleines de vérité, d'autant qu'elles sont infiniment parfaites et saintes : *Sanctus in omnibus operibus suis*[3], et tout à fait conformes à la vérité de sa divine essence.

La quatrième vérité qui est en Dieu est la Vérité et la fidélité de ses paroles et de ses promesses : *Principium verborum tuorum veritas*, dit le Saint-Esprit[4] : « C'est la vérité même qui prononce toutes vos paroles. » *Fidelis Dominus in omnibus verbis suis*[5] : « Le Seigneur est fidèle en toutes ses paroles. » *Veritas Domini manet in æternum*[6] : « La vérité de ses promesses est stable, permanente, immuable et éternelle. » *Cælum et terra transibunt*, dit le Fils de Dieu, *verba autem mea non præteribunt*[7] : « Le ciel et la terre passeront, mais toutes mes paroles demeureront fermes et inébranlables », et s'accompliront en-

1. *Hebr.* V, 13. — 2. *Psal.* CXVIII, 151. — 3. *Psal.* CXLIV, 13.
4. *Psal.* CXVIII, 160. — 5. *Psal.* CXLIV, 13.
6. *Psal.* CXVI, 2. — 7. Matth. XXIV, 35.

tièrement jusqu'à un *iota*. Enfin il s'appelle dans ses Écritures, *Fidelis et verax*[1], « le fidèle et le véritable. »

Voilà les quatre vérités qui sont en Dieu, lesquelles ne sont qu'une même vérité exprimée en ces sacrées paroles : *Domine, Deus virtutum, quis similis tui? Potens es Domine, et veritas tua in circuitu tuo*[2] : « Qui est semblable à vous, ô Seigneur Dieu des vertus? Vous êtes puissant, mon Seigneur, et vous êtes tout environné et comme revêtu de votre divine vérité » ; c'est-à-dire : il n'y a rien en vous que vérité ; on n'y voit rien que vérité ; vous êtes tout vérité, vérité en votre essence, vérité en vos connaissances, vérité en vos actions, vérité en vos promesses et en toutes vos paroles.

Cette Vérité souveraine et incréée est le principe de quatre autres vérités qui sont dans les créatures.

La *première* est la vérité de l'être naturel ou surnaturel de chaque chose, c'est-à-dire de l'être de nature ou de l'être de grâce : vérité qui consiste en la conformité que chaque chose doit avoir avec sa première règle et sa cause exemplaire, qui est l'idée et la conception que Dieu en a formée de toute éternité par sa divine Sapience. De sorte que une chose est vraie, quand elle est telle que Dieu a eu dessein de toute éternité de la faire. Par exemple, le vrai or est celui qui est conforme à l'idée que la divine Sapience a conçue lorsqu'elle a eu dessein de faire du vrai or. S'il est autre que cela, c'est de l'or faux. Il en faut dire autant de toutes les autres choses que Dieu a faites, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Celles qui sont telles que Dieu a eu dessein de les faire, sont véritables ; mais celles qui ne sont pas conformes au dessein de Dieu, sont fausses, vaines et mensongères.

De là vient que Notre-Seigneur a dit du mauvais ange qui est le diable, qu'il n'est pas demeuré dans

1. *Apoc.* XIX, 11. — 2. *Psal.* LXXXVIII, 9.

la vérité : *In veritate non stetit*[1]. Et le Saint-Esprit nous déclare que l'homme n'est que vanité : *Universa vanitas omnis homo vivens*[2] ; c'est-à-dire que la vérité n'est point en lui, mais qu'il n'y a que mensonge, fausseté et tromperie. Car souvent, dans l'Écriture sainte, le mot de vain se prend pour faux et mensonger, et le mot de vanité pour une chose qui est opposée à la vérité, c'est-à-dire pour mensonge et fausseté. Le Saint-Esprit parle ainsi de l'homme, parce qu'il n'est pas demeuré dans la vérité de sa nature, et de l'état de rectitude, de pureté et d'innocence dans lequel Dieu l'avait créé. Dieu avait fait un homme juste, saint, et qui se conduisait par les lois de la droite raison et de sa divine volonté ; et il s'est tellement perverti et dépravé, qu'il est devenu semblable aux bêtes : *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*[3].

C'est pourquoi on peut dire qu'il y a très peu de vrais hommes sur la terre ; mais qu'elle est toute couverte d'hommes qui n'ont que l'apparence d'hommes, qui sont de faux hommes et de véritables bêtes. Ce monde est un vrai désert, dans lequel on voit quantité de bêtes et très peu d'hommes : *Relinquuntur homines pauci*[4]. On n'y voit presque autre chose que des pourceaux qui n'aiment que la boue et la fange, qui se vautrent dans la saleté et qui ne se repaissent que d'ordure et de puanteur ; des chiens pleins d'envie et de rage ; des renards remplis de finesse et de fourberie ; des loups ravissants et dévorants ; des lions qui ne respirent que la fureur et le carnage, et des tigres pleins de vengeance et de cruauté.

La *seconde* vérité qui est dans les créatures, c'est la vérité de la connaissance soit naturelle, soit surnaturelle ; c'est-à-dire, de la connaissance qui procède de la lumière naturelle de la raison, ou de la science acquise par

1. Joan. VIII, 44. — 2. *Psal.* XXXVIII, 6.
3. *Psal.* XLVIII, 13. — 4. Isa. XXIV, 6.

l'étude de l'esprit humain ; et de celle qui procède de la lumière surnaturelle de la foi et des vérités chrétiennes qu'elle nous enseigne. Cette vérité consiste en la conformité de nos connaissances avec la vérité des connaissances de la divine Sapience, auxquelles les nôtres sont conformes quand nous connaissons les choses comme Dieu les connaît, c'est-à-dire telles qu'elles sont ; quoique nous ne les connaissions pas si clairement et si parfaitement comme Dieu les connaît. Ce qui se fait seulement par la lumière de la foi. Car pour connaître les choses telles qu'elles sont, il en faut porter le même jugement que Dieu en porte ; il les faut regarder dans la vérité de Dieu et avec les yeux de Dieu, c'est-à-dire avec les yeux de la foi, qui sont une participation des yeux de Dieu, de la lumière de Dieu, de la vérité de Dieu ; et cela s'appelle, selon la divine Parole, marcher dans la voie de la vérité : *Viam veritatis elegi*, disait le saint roi David [1] : « J'ai choisi la voie de la vérité. » Il est vrai que la foi ne nous fait pas voir les choses si clairement et si manifestement comme Dieu les voit ; mais elle nous les fait voir aussi certainement et infailliblement comme Dieu les voit. C'est une lumière très véritable et qui ne peut jamais mentir. Toute autre lumière en ce monde est incertaine et se peut tromper, et se trompe en effet très souvent.

De là vient qu'il y a très peu de vérité dans les connaissances des hommes, et qu'ordinairement elles sont pleines d'erreur, de mensonge et de fausseté : parce que la plupart des hommes se gouvernent par les mouvements de leurs passions et de leurs sens, comme les bêtes ; quelques-uns par les lumières de la raison humaine seulement, qui sont fort courtes, faibles et ténébreuses, spécialement depuis que l'homme a été dépravé par le péché ; mais il y en a très peu qui se conduisent par la science et par la vérité de Dieu, c'est-à-dire par les lumières de

1. *Psal.* CXVIII, 30.

la foi et par les vérités chrétiennes. *Non est veritas, et non est scientia Dei in terra*[1], dit le Saint-Esprit : « La vérité et la science de Dieu ne sont point en la terre. » A raison de quoi, *maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt, et sanguis sanguinem tetigit*[2] : « Toute la terre est abîmée dans un déluge de malédictions, de mensonges, de fraudes, de tromperies, de faussetés, de parjures, de dissensions, d'inimitiés, de guerres, de meurtres, de larcins, d'adultères, et de toutes sortes de crimes » que les hommes entassent continuellement les uns sur les autres.

Car si la vérité et la science de Dieu étaient en eux, ils connaîtraient Dieu ; et s'ils connaissaient les grandeurs incompréhensibles de sa majesté, de sa justice, de sa bonté, ils l'honoreraient, ils le craindraient, ils l'aimeraient. S'ils suivaient les lumières de la foi, ils connaîtraient la laideur infinie et l'horreur effroyable du péché, et ils l'abhorreraient, ils le fuiraient. Ils connaîtraient la bassesse, la vanité et le néant de toutes les choses que le monde estime tant, et ils les mépriseraient. Ils se connaîtraient eux-mêmes, et ils s'humilieraient et pourraient dire avec le Prophète royal : *In veritate tua humiliasti me*[3] : « Vous m'avez humilié en votre vérité. »

Mais la vérité et la science de Dieu n'éclairant point leurs esprits, il s'ensuit nécessairement qu'ils sont remplis d'ignorance, de ténèbres et de vanité, c'est-à-dire de mensonge, de fausseté et d'illusion en leurs connaissances et en leurs jugements : *Vani sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei*[4]. Car ils sont si aveugles, qu'ils prennent le bien pour le mal et le mal pour le bien, les ténèbres pour la lumière et la lumière pour les ténèbres, et qu'ils font passer le vice pour la vertu et la vertu pour le vice.

1. Osee, IV, 1. — 2. *Ibid.* 2. — 3. *Psal.* CXVIII, 75.
4. *Sap.* XIII, 1.

C'est pourquoi Dieu fulmine cette malédiction contre eux : *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum ; ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras : ponentes amarum in dulce, et dulce in amarum*[1] : « Malheur à vous, qui appelez bon ce qui est mauvais, et mauvais ce qui est bon ; qui donnez aux ténèbres le nom de la lumière, et à la lumière le nom des ténèbres ; qui faites passer ce qui est amer pour une chose douce et agréable, et ce qui est doux pour une chose amère et fâcheuse ! » *Væ qui sapientes estis in oculis vestris, et coram vobismetipsis prudentes*[2] : « Malheur à vous, qui vous imaginez être remplis de lumière, de sagesse et de prudence », et vous êtes pleins de ténèbres et d'aveuglement, et de la plus haute folie qui se puisse imaginer !

La *troisième* vérité qui est dans les créatures, c'est la vérité des actions, laquelle consiste en la conformité de nos actions avec la divine Volonté, qui est la souveraine loi, la suprême vérité : *Lex tua veritas*, et la règle divine qui doit nous diriger en tout ce que nous faisons. Toutes les actions qui sont conformes à cette loi éternelle et à cette vérité essentielle sont véritables. Toutes les actions qui n'y sont pas conformes sont vaines, c'est-à-dire fausses et mensongères. De là vient que faire des actions saintes et vivre saintement cela s'appelle, selon le langage de Dieu dans les divines Écritures : *Facere veritatem*[3], « faire la vérité » ; *Ambulare in veritate*[4], « marcher dans le chemin de la vérité. » Et au contraire, faire de mauvaises actions et vivre mal, cela s'appelle s'égarer de la voie de la vérité : *Erravimus a via veritatis*[5], disent les damnés : « Nous nous sommes éloignés du chemin de la vérité » ; cela s'appelle : *Facere mendacium*[6], « faire le mensonge » ; *Peccare et mentiri contra Dominum*[7], « pécher et mentir contre le Seigneur. » C'est pourquoi, tous les

1. Isa. V, 20. — 2. Isa. V, 21. — 3. Ezech. XVIII, 9.
4. III Joan. 3. — 5. *Sap.* V, 6.
6. Jerem. VIII, 10. — 7. Isa. LIX. 13.

hommes étant pécheurs, le Saint-Esprit nous déclare que tous les hommes sont menteurs : *Omnis homo mendax* [1]. Ce qui nous apprend que l'homme ne ment pas seulement de bouche, mais aussi par ses œuvres.

Cela étant ainsi, on peut bien dire avec le Prophète royal que les vérités sont bien rares parmi les enfants des hommes : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum* [2], non seulement en leurs connaissances, mais aussi en leurs actions et en leurs paroles ; et avec un autre Prophète, qu'on ne sait plus ce que c'est que la vérité, et qu'elle est presque tout à fait effacée de la mémoire des hommes : *Facta est veritas in oblivionem* [3] ; et que toute la terre est pleine de mensonge et de fausseté.

La *quatrième* vérité qui est dans les créatures, c'est la vérité des paroles, laquelle n'est pas moins rare que la précédente, même parmi les chrétiens qui sont les enfants d'un Père et les membres d'un chef qui s'appelle le *Fidèle* et le *Véritable* [4], et qui se nomment aussi eux-mêmes *les fidèles*. Mais la plus grande partie méritent plutôt d'être appelés les infidèles : car il n'y a plus de foi, plus de fidélité ni de vérité dans leurs paroles et dans leurs promesses.

Il y a longtemps que cette prophétie de Daniel est accomplie : *Prosternetur veritas in terra* [5] : La vérité sera jetée par terre et foulée aux pieds. » Il y a longtemps que l'on voit partout l'effet de ces paroles d'Isaïe : *Corruit in platea veritas* [6] : « La vérité est tombée morte dans les places de la grande cité de Jérusalem » ; c'est-à-dire qu'elle est morte publiquement et visiblement parmi les chrétiens, parce qu'elle n'est pas morte seulement en quelques particuliers, mais en la plus grande partie des chrétiens, non seulement dans leurs paroles, mais aussi dans leurs connaissances et dans leurs actions. Qui est-ce qui l'a

1 *Psal.* CXV, 11. — 2. *Psal.* XI, 2. — 3. Isa. LIX, 15.
4. « Fidelis et verax. » *Apoc.* XIX. 11.
5. Dan. VIII, 12. — 6. Isa. LIX, 14.

fait mourir ? C'est le péché ; c'est cet antéchrist qui a tué les deux témoins de la vérité, c'est-à-dire les Prophètes et l'Évangile, et qui a tué la verité même dans les chrétiens.

Seigneur, la Vérité n'est-elle pas votre fille aînée ? Jusques à quand donc souffrirez-vous que le mensonge soit dans le trône, et que cette princesse du ciel soit sous les pieds ? Quand est-ce que vous la délivrerez de cet opprobre ? Quand est-ce que vous la ressusciterez ? Mais quand sera-ce, Père saint, que vous ressusciterez votre Fils, qui est la Vérité éternelle, lequel est mort dans les cœurs de la plus grande partie des chrétiens ? Quand sera-ce que cette Vérité increéée, par laquelle vous avez créé et réparé toutes choses, sera connue de ceux qui ont tant d'obligations de la reconnaître, de l'adorer et de l'aimer ? Hâtez-vous, mon Dieu, de nous faire voir l'accomplissement de ces divines paroles que votre bouche adorable a prononcées il y a si longtemps : *Omnes cognoscent me, a minimo usque ad maximum*[1] : « Tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. »

Mais nous nous écartons trop de notre divin objet, je veux dire du bienheureux Cœur de notre divine Mère. Rentrons dans cet agréable paradis, et après avoir considéré les excellences de la Sapience et de la Vérité de Dieu, voyons les effets merveilleux que ces deux divins attributs opèrent dans ce Cœur admirable, et comme ils s'y dépeignent eux-mêmes.

Si le Saint-Esprit nous assure que l'âme du juste est le siège de la divine Sapience : *Anima justi sedes est sapientiæ,* on peut bien dire que le Cœur de Marie, Mère de Jésus, est le trône de cette même Sapience, et le plus haut et magnifique trône qu'elle ait jamais eu, et qu'elle aura jamais en la terre et au ciel.

Ce n'est pas seulement son trône ; mais c'est son image

1. Jerem. XXXI, 3

vivante. Car c'est le Cœur de la Mère de celui que les saintes Écritures appellent *Dei sapientiam* [1], « la sagesse de Dieu » ; et dans lequel tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont renfermés ; qui sans doute en a plus fait de part incomparablement à celle qui lui a donné la vie, qu'il n'a jamais fait au roi Salomon et à tous les sages et savants de l'univers.

Jamais la prudence de la chair ni la sagesse du monde n'ont eu aucun accès auprès de ce très sage Cœur ; mais c'est un trésor inépuisable et un abîme sans fond de prudence angélique, de science sainte, de lumière céleste et de sapience divine ; parce que ce Cœur lumineux a toujours été et sera pour jamais la maison du Soleil éternel et de la Sapience increée, qui y a toujours fait et qui y fera sa demeure éternellement. C'est la cité du soleil, dont le prophète Isaïe fait mention en ces paroles : *Civitas solis vocabitur* [2].

Saint Bernardin de Sienne dit hautement qu'elle a été si remplie de la lumière de la divine Sagesse, dès le ventre de sa mère, que dès lors elle a eu une parfaite connaissance du Créateur et de toutes les créatures irraisonnables, raisonnables et intellectuelles, du moins en général : *Tanto lumine divinæ sapientiæ illustrata fuit beata Virgo, cum etiam esset in ventre matris, quod non tantum plena fuit lumine rationis, sed etiam altissimæ contemplationis. In quo quidem lumine perfecte hæc quatuor intellexit, saltem secundum genera singulorum. Primo naturam creatam irrationalem, secundo naturam creatam rationalem, tertio naturam creatam spiritualem, quarto naturam increatam divinam* [3]. Et elle a connu toutes ces choses en Dieu, comme dans leur cause première et universelle. Car Dieu était le très unique objet de son regard aussi bien que de son amour. Elle ne regardait que

1. I *Cor.* I, 21, 24. — 2. Isa. XIX, 18.
3. D. Bern. Sen., *Serm.* 13 de Exalt. B. V. in gloria.

Dieu en toutes choses, et elle ne voyait rien qu'en Dieu. Elle regardait Dieu dans toutes les créatures, comme le principe, la fin, le centre, l'exemplaire, l'auteur et le conservateur de tout l'être créé ; et elle voyait toutes les créatures en Dieu, comme autant de participations de son être souverain et de ses divines perfections. A raison de quoi, comme Dieu aime toutes les choses qui sont, et qu'il ne hait rien de ce qu'il a fait, selon ces divines paroles : *Diligis omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti*[1] : aussi le divin Cœur de la Mère de Dieu a toujours été plein d'affection et même de respect pour toutes les choses que Dieu a créées ; parce qu'elle regardait toutes les créatures raisonnables et intellectuelles, comme des images et ressemblances ; les irraisonnables et insensibles, comme des vestiges et des traces ; et toutes ensemble, comme des expressions et des participations de la Divinité.

Si le Cœur de la Mère du Soleil éternel a été ainsi rempli de ses divines splendeurs, dès le commencement de sa vie, jugez ce que ç'a été dans le progrès et dans la fin. Car, comme de moment en moment il allait toujours croissant en grâce et en amour, il croissait aussi continuellement en lumière et en sagesse. *C'est à bon droit*, dit saint Bernard, *que Marie nous est représentée revêtue d'un soleil, puisqu'elle a pénétré l'abîme très profond de la divine Sagesse par-dessus tout ce qu'on peut penser et croire ; de telle sorte que, autant que la condition de la créature le peut souffrir hors de l'union personnelle avec Dieu, il semble qu'elle ait été plongée et comme abîmée dans cette lumière inaccessible*[2].

Mais depuis que cette Mère incomparable est au ciel, là

1. *Sap.* XI, 29.
2. « Jure ergo Maria sole perhibetur amicta, quæ profundissimam divinæ Sapientiæ, ultra quam credi valeat, penetravit abyssum : ut quantum sine personali unione creaturæ conditio patitur, luci illi inaccessibili videatur immersa. » *Serm. in* Signum magnum

où elle est toute absorbée dans l'océan de la Sapience éternelle, son Cœur est une mer de science et un abîme de sapience. Car, comme Dieu l'a associée avec lui dans son empire, et qu'il l'a rendue participante de sa divine royauté, en l'établissant Reine et Impératrice du ciel et de la terre, et qu'il lui a communiqué la puissance qu'il a sur toutes les créatures qui sont dans l'univers; il a rempli aussi son Cœur des lumières de son adorable Sapience, afin qu'elle connaisse toutes les choses qui dépendent de son autorité, et qu'elle les sache régir et gouverner selon leurs nécessités et selon les ordres de la divine Volonté.

Mais elle a une connaissance particulière de tous ceux qui lui ont une dévotion spéciale, des desseins de Dieu sur eux, de la voie par laquelle il veut qu'ils marchent pour aller à lui, de l'état et des dispositions de leurs âmes, de tous les accidents qui leur arrivent, de tous les périls où ils se trouvent, de toutes les peines qu'ils souffrent, soit intérieurement, soit extérieurement; de toutes les tentations qui les attaquent, de toutes les mauvaises volontés que leurs ennemis ont contre eux, et généralement de tous leurs besoins corporels et spirituels; afin de les assister, de les favoriser, de les défendre, de les fortifier, de leur obtenir de son Fils tous les secours qui leur sont nécessaires et convenables, et d'exercer vers eux toutes les bontés d'une véritable Mère. Jugez de là quel est le bonheur et l'avantage de ceux qui tâchent de se rendre dignes d'être mis au rang des vrais enfants de son Cœur.

Voilà quelque chose des effets que la divine Sapience opère dans ce Cœur admirable. Nous allons voir maintenant ce que la divine Vérité y fait.

SECTION UNIQUE

Image de la divine Vérité dans le Cœur de la bienheureuse Vierge.

Cette divine Vérité imprime son image d'une manière très excellente dans le sacré Cœur de la bienheureuse Vierge. Car premièrement, comme Dieu est tout vérité, à raison de quoi il s'appelle le Saint et le Vrai : *Hæc dicit Sanctus et Verus* [1] : aussi le Cœur de la Mère de Dieu est un Cœur qui a toujours été plein de vérité. Et entre tous les cœurs des pures créatures qui ont jamais été en la terre, il n'y a que le Cœur de la Mère du Créateur duquel on puisse dire qu'il a toujours été rempli de vérité ; parce qu'il n'y a que ce Cœur qui ait toujours été parfaitement conforme à sa règle et à son exemplaire, c'est-à-dire au Cœur adorable de la Divinité. Donnez-moi tous les cœurs des enfants d'Adam, quels qu'ils soient, je vous dirai, après le Saint-Esprit, qu'il a été un temps auquel il a été vrai de dire : *Cor eorum vanum est* [2] : « Le cœur est vain », c'est-à-dire, c'est un cœur vide de la vérité ; parce qu'il n'y en a point qui ait toujours été parfaitement véritable et fidèle à son Dieu. Il n'y a que le Cœur de la Mère de celui qui est la Vérité increéée et essentielle, duquel on a toujours pu dire, depuis le premier moment de sa vie jusqu'au dernier : *Cor Mariæ sanctum et verum est* : « Le Cœur de Marie est saint et véritable », parce qu'il a toujours été tout à fait conforme aux desseins que Dieu a eus sur lui de toute éternité, ayant toujours été aussi saint et aussi parfait que Dieu le voulait. *Quidquid in ea gestum est*, dit saint Jérôme, *totum puritas et simplicitas, totum gratia et veritas fuit* [3] : « Tout ce qui s'est fait en elle est tout pureté et simplicité, tout sainteté et tout vérité. »

1. *Apoc.* III, 7. — 2. *Psal.* V, 10.
3. *Serm. de Assumpt. B. Mariæ.*

Secondement, comme Dieu est infaillible en ses jugements et en ses connaissances, étant impossible qu'il se puisse tromper, parce qu'il connaît et juge de toutes choses en sa vérité : *Judicabit in veritate sua*[1] : aussi la bienheureuse Vierge ne s'est jamais trompée dans les siennes ; parce que son Cœur a toujours été rempli et possédé de l'esprit de vérité, qui la conduisait en toutes choses par les lumières infaillibles de la foi, laquelle est une participation de la divine Vérité.

En troisième lieu, comme toutes les actions et toutes les paroles de Dieu sont pleines de vérité et la vérité même ; aussi toutes les actions et toutes les paroles de la Mère de Dieu ont toujours été très véritables, c'est-à-dire très conformes à la sainteté, à la perfection et à la vérité des actions et des paroles de Dieu ; d'autant qu'elles procédaient d'un Cœur très saint, très parfait et très véritable, puisque, selon le témoignage du Fils de Dieu, le cœur de l'homme est le principe de toutes ses pensées, paroles et actions, bonnes et mauvaises [2].

Toutes ces choses nous font voir que le sacré Cœur de la très précieuse Vierge est un vif portrait de la Sapience et de la Vérité de Dieu.

Voulez-vous, mon cher frère, que cette véritable Sagesse et cette sage Vérité établissent leur trône dans votre cœur ? Ayez-en premièrement un grand désir, et entrez dans la résolution de faire tout ce que vous pourrez pour vous y disposer. Et pour cet effet, faites profession de renoncer entièrement à la sagesse du monde et à la prudence de la chair, et de ne vous gouverner jamais par leurs maximes.

Gardez-vous des erreurs et des faussetés dont le monde est tout rempli.

1. *Psal.* XCV, 13.
2. « Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum... Ex abundantia enim cordis os loquitur. » Luc. VI, 45.

Craignez votre propre esprit plus que tous les esprits malins de l'enfer ; et vous prenez garde de lui, comme d'un vrai fourbe et d'un dangereux séducteur, qui vous séduira souvent si vous ne vous en défiez extrêmement, et que vous ne vous gardiez soigneusement de ses subtiles illusions.

Accoutumez-vous à regarder et à juger de toutes choses, non pas selon l'opinion des hommes, ni selon les sentiments ordinaires du monde, ni selon les pensées de votre esprit, mais selon les lumières et les vérités de la foi, afin que vous soyez du nombre de ceux dont saint Jean parle quand il dit : *Majorem horum non habeo gratiam, quam ut audiam filios meos in veritate ambulare*[1] : « Il n'y a rien qui me donne tant de contentement, que quand j'apprends que mes enfants marchent dans le chemin de la vérité. »

Faites souvent quelqu'une des prières suivantes, spécialement quand vous aurez à faire quelque action en laquelle vous aurez besoin de lumière :

Domine Deus meus, a viro iniquo et doloso erue me[2] : « O Seigneur mon Dieu, délivrez-moi de l'homme inique et trompeur », c'est-à-dire de moi-même, de mon amour-propre, de ma propre volonté, de mon propre esprit, qui est plein de malignité et de tromperie. *Eripe me a me, et conserva me in te ; impugna quod feci, et vindica quod fecisti : tunc ero meus, cum fuero tuus*[3] : « Délivrez-moi de moi-même, et me conservez en vous ; détruisez ce que j'ai fait, et prenez possession de l'ouvrage de vos mains : je ne serai jamais à moi que quand je serai tout à vous. »

Deus meus, illumina tenebras meas. Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte[4] : « Éclairez mes ténèbres, ô mon Dieu ; illuminez mes yeux, et ne permettez pas que je m'endorme dans la mort du péché. »

1. III Joan. 4. — 2. *Psal.* XLII, 1.
3. Cassiodor. *Lib. de Anima,* cap. 20. — 4. *Psal.* XVII, 29.
5. *Psal.* XII, 4.

Emitte, Domine, sapientiam de cælis sanctis tuis, et a sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit, et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit coram te omni tempore[1] : « Envoyez-moi, Seigneur, votre divine sapience de vos saints cieux et du trône de votre grandeur, afin qu'elle soit toujours avec moi, qu'elle me conduise en toutes mes voies, qu'elle travaille avec moi, qu'elle me dirige en toutes mes pensées, paroles et actions, et qu'elle me fasse connaître en tout lieu et en tout temps ce qui vous est le plus agréable. » O Mère de la Sagesse éternelle, je me donne à vous, donnez-moi à elle s'il vous plaît.

Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me. Dirige me in veritate tua et doce me; quia tu es Deus, Salvator meus[2] : « Seigneur, découvrez-moi les chemins que je dois suivre pour aller à vous ; montrez-moi les sentiers par lesquels je dois marcher » pour vous plaire. Ne permettez pas que je me conduise par les damnables maximes de la sagesse du monde et de la prudence de la chair, ni que je sois séduit par les illusions du père du mensonge, du monde trompeur et de mon propre esprit ; mais « dirigez-moi en votre vérité », faites que je marche par les voies des enfants de la lumière et de la vérité, et que je me gouverne en toutes choses par les lumières de la foi ; « parce que vous êtes mon Dieu et mon Sauveur. »

Scuto circumdet me veritas tua[3] : « Que je sois toujours environné, revêtu et armé de votre divine vérité », afin que les mensonges, les faussetés, les erreurs et les tromperies dont toute la terre est remplie, n'aient aucune atteinte sur moi.

Emitte lucem tuam et veritatem tuam ; ipsa me deduxerunt et adduxerunt[4] (ou, selon saint Jérôme, *ipsa me deducent et introducent*) *in montem sanctum tuum et in tabernacula tua* (ou, selon la diction chaldaïque, *in montem*

1. *Sap.* IX, 10. — 2. *Psal.* XXIV, 4. — 3. *Psal.* XC, 5.
4. *Psal.* XLII, 3.

sanctuarii et in scholas domus divinitatis tuæ) : « Envoyez, ô mon Dieu, votre sainte lumière et votre divine vérité, afin qu'elles me dirigent en toutes mes voies, et qu'elles me conduisent à votre sainte montagne, et m'introduisent dans votre divin sanctuaire et dans vos sacrés tabernacles, et dans les saintes écoles de la maison de votre Divinité », c'est-à-dire dans le très adorable Cœur de Jésus, votre Fils bien-aimé, et dans le très aimable Cœur de Marie, sa très chère Mère, qui sont les deux plus saints tabernacles de votre Divinité, et les plus divines écoles de votre adorable Sapience et de votre éternelle Vérité : deux tabernacles qui ne sont qu'un tabernacle ; deux écoles qui ne sont qu'une école ; deux Cœurs qui ne sont qu'un Cœur, qui est la plus haute et la plus sainte montagne, et le plus vénérable sanctuaire de votre divine Majesté.

Que donc votre céleste lumière, ô mon Dieu, et votre divine vérité me conduisent à cette sainte montagne, et me donnent entrée dans cet auguste sanctuaire et dans cette savante école : afin que j'y contemple et honore les effets merveilleux que vos adorables attributs y opèrent, pour vous en louer et glorifier à jamais ; et afin que j'y apprenne la science et la sagesse des Saints, et que j'y étudie les maximes de votre admirable Sapience, les leçons de votre lumineuse Vérité, et ce que j'ai à faire pour former et dresser mon cœur sur le modèle de ce très aimable Cœur de Jésus et de Marie, qui est l'exemplaire et la règle de tous les cœurs qui désirent vous aimer et vous plaire.

CHAPITRE VII

Que le Cœur de la Mère de Jésus porte en soi une très vive ressemblance de la Bonté de Dieu et de sa divine Providence.

La divine Théologie reconnaît et adore en Dieu trois sortes de *Bontés* qui ne sont qu'une même bonté : la bonté naturelle, la bonté morale et la bonté de bienveillance ou de bénéficence, que quelques-uns appellent bénignité.

La bonté naturelle n'est autre chose que la perfection et la beauté de la nature divine, qui contient toutes les excellences infinies de la Divinité. De sorte que, représentez-vous une puissance infinie, une sagesse infinie, une lumière infinie, une félicité infinie, une gloire infinie, une sainteté infinie, une majesté infinie, et une immensité d'autres perfections toutes infinies, tout cela est contenu dans la bonté naturelle de Dieu, comme dans une mer immense d'une infinité de biens.

La bonté morale comprend toutes les vertus morales que Dieu possède très éminemment, et en une perfection infiniment relevée, et qui est infiniment au-dessus de tout ce que les esprits créés en peuvent dire et penser.

La bonté de bienveillance ou de bénéficence est une inclination infinie que Dieu a de se communiquer. Elle procède de sa bonté naturelle. Car, comme un vaisseau qui est tout plein d'une liqueur précieuse, la communique avec effusion : ainsi une chose qui est remplie de perfection, a une inclination naturelle de la communiquer. C'est pourquoi Dieu étant un océan immense, rempli, comblé et surcomblé d'une infinité de biens et de perfections, il a une propension indicible et incompréhensible de les répandre et communiquer avec une effusion et une libé-

ralité digne de sa magnificence divine ; ce qu'il fait en deux manières, en soi-même et hors de soi-même : En soi-même, par une communication naturelle et heureusement nécessaire, par laquelle le Père communique sa nature divine, et toutes les merveilles qu'elle contient, à son Fils bien-aimé ; et le Père et le Fils au Saint-Esprit : Hors de soi-même, par une communication libre et non nécessaire, par laquelle Dieu communique, non pas sa nature et son essence, mais son image, sa ressemblance, son ombre et ses vestiges, à toutes les créatures qui sont dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la gloire.

Dans l'ordre de la nature, il communique son être à toutes les choses qui sont ; sa vie, à toutes les choses qui vivent, soit de la vie raisonnable, soit de la vie sensitive ou de la végétative ; sa puissance aux choses puissantes ; sa sagesse aux choses intellectuelles ; sa bonté aux choses bonnes ; sa beauté aux choses belles ; sa lumière aux choses lumineuses ; sa stabilité et fermeté aux choses stables et fermes ; son immortalité aux immortelles ; sa béatitude et sa félicité à celles qui ont non seulement l'être, mais le bien-être, c'est-à-dire qui possèdent quelque contentement ou satisfaction naturelle. Et généralement il se communique soi-même et ses divines perfections à tout ce qui est enclos dans l'ordre de la nature, par la création, par la conservation et par le gouvernement et la conduite de tout l'être naturel.

Dans l'ordre de la grâce, il se communique beaucoup plus abondamment aux créatures raisonnables et intellectuelles, par le mystère adorable de l'Incarnation, par tous les autres mystères de la vie de son Fils Jésus-Christ, notre Rédempteur, par les saints Sacrements qu'il a établis dans son Église, spécialement par la très sainte Eucharistie, et par plusieurs autres moyens par lesquels il répand ses grâces dans nos âmes, si nous n'y mettons empêchement.

Dans l'ordre de la gloire, il se communique très pleinement et très parfaitement à tous les Bienheureux, les revêtant de sa gloire, les comblant de ses félicités, les enivrant de ses joies, et les faisant jouir de tous les biens qu'il possède.

Enfin, comme le soleil, dit saint Denys[1], éclaire tout ce qui peut participer de sa lumière, qui est merveilleusement diffuse et répandue, déployant par tout le monde, en haut et en bas, les brillements de ses rayons, de sorte qu'il n'y a rien de tout ce qui est visible où il n'atteigne par la grandeur immense de sa clarté : ainsi la divine Essence étend sa bonté à toutes les choses qui ont l'être, comme leur principe, leur conservation et leur fin, et comme une cause universelle, et un bien général et infini, duquel toutes choses ont l'être et le bien-être, et dans lequel toutes choses consistent, et sont renfermées et conservées comme dans un fond qui embrasse et qui comprend toutes choses.

Mais cette très aimable Bonté communique ses divines inclinations et ses adorables qualités avec beaucoup plus d'effusion et de plénitude au très saint Cœur de la toute bonne et tout aimable Marie, qu'à toutes les créatures ensemble qui sont en l'univers. Car, après le Cœur de Dieu, il ne fut ni ne sera jamais un cœur si bon, si libéral, si bienfaisant, si magnifique, si plein de bénignité que ce Cœur admirable.

C'est un Cœur si plein de bonté que le Cœur de Marie Mère de Jésus, que saint Bernard parle d'elle en cette façon[2] : *Quid ad Mariam accedere trepidat humana fragi-*

1. « Ingens iste et totus splendidus ac semper lucens sol, imago expressa est divinæ bonitatis, quatenus tenuissimum quid illius boni in eo procul resonat, et omnia quæ eum participare possunt illustrat, et lumen habet supra extensum, quod in universum mundum qui cernitur, tum superiorem, tum inferiorem, splendore radiorum suorum multiplicat... » *De divinis Nominib.* cap. 4, § 4.

2. « Nihil austerum in ea, nihil terribile : tota suavis est, omnibus offerens lac et lanam. Revolve diligentius evangelicæ historiæ seriem

litas ? Pourquoi est-ce que la fragilité humaine craint de s'approcher de Marie ? Il n'y a rien d'austère en elle, rien qui donne de la terreur ; elle est toute remplie de douceur. Feuilletez diligemment toute l'histoire évangélique, et si vous trouvez en elle la moindre marque de rigueur et de sévérité, le moindre signe d'indignation, craignez de vous présenter devant elle. Mais, si au contraire vous trouvez en cette Vierge (comme vous trouverez assurément) un Cœur tout rempli d'amour, de piété, de douceur et de bonté, rendez grâce à celui qui par sa très grande bénignité vous a pourvu d'une telle Médiatrice.

Elle a un Cœur si plein de bonté, que jamais elle ne rejette aucun de ceux qui viennent à elle avec humilité et confiance. *Inventa Maria, invenitur omne bonum*, dit le savant Idiot, très ancien auteur qui vivait en l'an neuf cent[1] : *Quiconque a trouvé Marie, il a trouvé un trésor inépuisable de toutes sortes de biens. Car elle aime ceux qui l'aiment ; voire même elle sert ceux qui la servent. Elle a un très grand pouvoir d'apaiser la colère de son Fils, et de lui réconcilier ceux qui s'affectionnent à la servir. Sa bénignité est si grande, que tout le monde la peut aborder sans crainte, parce que jamais elle ne rebute personne : Ab ea*

universam : et si quid forte increpatorium, si quid durum, si quid denique signum vel tenuis indignationis occurrerit in Maria, de cætero suspectum habeas, et accedere verearis. Quod si (ut vere sunt) plena magis omnia pietatis et gratiæ, plena mansuetudinis et misericordiæ, quæ ad eam pertinent inveneris, age gratias ei qui talem Mediatricem benignissima miseratione providit, in qua nihil possit esse suspectum. » *Serm. de verbis Apoc.* Signum magnum.

1. Raymond Jourdain, qui par humilité s'était surnommé l'Idiot, fut prévôt d'Uzès en 1381, puis Abbé de Celles au diocèse de Bourges. C'est donc à tort que le P. Eudes, suivant l'opinion commune de son temps, le fait remonter au 9e ou au 10e siècle. Voici le passage qu'il emprunte à son livre des *Contemplations* :

« Et inventa Virgine Maria, invenitur omne bonum, ipsaque diligit diligentes se ; imo servit sibi servientibus. Ipsa benedicto Filio suo irato potentissime reconciliat servos et amatores suos. Et tanta est ejus benignitas, quod nulli formidandum est accedere ad eam ; et tanta est ejus misericordia, quod ab ea nullus repellitur » *Contempl. de B. Virg.* in Prologo.

nemo repellitur. N'est-ce pas ce qu'on lui dit si souvent en cette belle prière que quelques-uns attribuent à saint Bernard, et d'autres à saint Augustin[1] ? *Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, que depuis que le monde est monde, on n'a jamais ouï parler qu'aucun de ceux qui se sont réfugiés sous votre protection, qui ont imploré votre secours, qui ont demandé la faveur de vos suffrages, ait été délaissé.*

Elle a un Cœur si plein de bonté, que tout ce qu'on lui demande de bon cœur elle l'accorde : *O felix Maria,* dit saint Bernard[2], *qui te diligit, Deum honorat ; qui tibi servit, Deum reficit; qui tuum nomen puro corde invocat, quidquid postulat indubitanter consequitur :* « O bienheureuse Marie, celui qui vous aime honore Dieu ; celui qui vous sert contente Dieu ; celui qui invoque d'un cœur pur votre saint nom obtient infailliblement tout ce qu'il demande. » *Quis unquam invocavit eam, et non est exauditus ab ea,* dit le Pape Innocent III[3] : « Qui est-ce qui l'a jamais invoquée de bon cœur, qui n'ait été exaucé ? » *Hæc nullum a se repellit, sed omnibus se præbet exorabilem,* dit le très pieux et vénérable abbé Blosius[4] : « Elle ne rejette personne, mais elle se rend bénigne et exorable à tous. » *Citius cælum cum terra perierit, quam ipsa aliquem serio se implorantem sine ope destituat* : « Le ciel et la terre périraient plus tôt qu'elle déniât son secours à celui qui l'invoque sérieusement et avec affection. » *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse* ; c'est encore

1. On ignore quel est l'auteur du *Memorare.* Dans sa *Vie de saint Bernard*, tome II, p. 103, Vacandart dit que cette prière est attribuée au saint Docteur, parce que les pensées principales qui y sont exprimées se trouvent quant au sens dans les œuvres de saint Bernard. On l'attribue aussi parfois au prêtre Claude Bernard, dit « le pauvre prêtre », (1588-1641), sans doute parce qu'il aimait à propager le *Memorare* ; mais il ne peut en être l'auteur, car on trouve des livres imprimés au 16e et même au 15e siècles, qui contiennent cette prière.

2. S. Bern. citatus a Pelbarto, lib. 4, part. 1, art. 2.

3. *Serm. de Assumpt.* — 5. *In Speculo spirit.*, cap. 12.

saint Bernard qui parle[1] : « Que celui-là, dit-il, ne parle jamais de vos miséricordes, ô Vierge bienheureuse, qui vous ayant invoquée en ses nécessités, se souviendra que vous lui ayez manqué au besoin. »

Elle a un Cœur si bon et si bénin, qu'elle exerce ses bontés, non seulement vers les bons, mais encore vers les méchants ; non seulement vers les fidèles, mais aussi vers les infidèles. *Vous êtes secourable en cette vie aux bons et aux mauvais,* dit le vénérable religieux Raymond Jourdain, abbé de Celles, qui par une rare humilité a voulu prendre le nom d'Idiot ; *vous aidez les justes et les pécheurs ; les justes en les conservant dans l'état de la grâce, à raison de quoi l'Église vous appelle Mère de grâce ; les pécheurs en les ramenant à la divine Miséricorde, et pour cela l'Église vous nomme Mère de miséricorde*[2].

Ceux qui ont demeuré dans la ville de Constantinople, qui est maintenant entre les mains des Turcs, nous assurent qu'il y a une image de la sainte Vierge par laquelle Dieu fait beaucoup de miracles, non seulement en faveur des chrétiens du pays, mais encore des infidèles, qui y font des neuvaines pour eux et pour leurs enfants quand ils sont malades, dont plusieurs reçoivent la guérison par l'entremise de cette très bonne et très puissante Vierge.

Elle a un Cœur si plein de bénignité, que non seulement elle fait du bien à ceux qui implorent son secours, mais même à ceux qui ne l'invoquent pas. Écoutez saint Bernard : *Quid mirum,* ce dit-il, *si advocata adest, quæ etiam non vocata præsto est*[3] *:* « Quelle merveille si elle se rend secourable à ceux qui l'en supplient, puisque

1. *Serm. 4 de Assumpt.*

2. « Adjuvas in vita præsenti tam bonos quam malos ; bonos in gratia conservando, unde cantamus : *Maria Mater gratiæ* ; malos ad misericordiam reducendo, ideo dicitur : *Mater misericordiæ.* » *Contempt. B. M.* Part. 5, cont. 2.

3. *Serm. 4. de Assumpt.*

même elle donne son secours à ceux qui ne l'en prient pas ? »

Entendons parler encore une fois sur ce sujet le très saint abbé Blosius [1] : *Elle ne méprise personne*, ce dit-il, *elle ne refuse son assistance à aucun ; elle console et soulage tous ceux qui implorent son aide ; elle ouvre son Cœur plein de bénignité à tous ceux qui l'invoquent ; elle est toujours disposée à secourir ceux qui ont recours à elle ; et même, par un excès de bonté, souvent elle prévient ceux qui n'y pensent pas, et qui n'ont aucun sentiment de piété, et les attire doucement et efficacement à Dieu par les grâces qu'elle leur obtient. Elle est telle, et a été rendue telle par la divine Bonté qui nous l'a donnée, afin que tous puissent s'adresser à elle sans aucune crainte, mais avec une entière confiance.*

Elle a un Cœur si plein de bonté, qu'elle aime même ceux qui la haïssent, et fait du bien à ceux qui lui font du mal ; puisqu'elle a sacrifié son propre Fils pour ceux qui l'ont crucifié.

Enfin elle a un Cœur si rempli de bonté et de bénignité, qu'elle en fait ressentir les effets en tous lieux, en tout temps, à toutes sortes de personnes, et en toutes sortes de besoins, tant spirituels que corporels. La charité des autres Saints est bien universelle ; mais pourtant ils peuvent davantage l'exercer au regard des lieux et des personnes dont ils sont les patrons particuliers, qu'au regard des autres, leur pouvoir et leur secours étant pour l'ordinaire attachés à certains lieux et à certaines nécessités. Mais, comme la très sacrée Mère

1. « Nullum Maria Virgo aspernatur, nulli se negat, omnes consolatur, omnibus sinum pietatis aperit : et vel tenuiter invocata, præsto adest. Sua ingenita bonitate atque dulcedine sæpe eos qui Deo minus afficiuntur, ad sui cultum blande allicit, potenterque excitat : ut per hujuscemodi studium præparentur ad gratiam, et tandem apti reddantur regno cœlorum. Talis est, talis a Deo facta est, talis nobis data est, ut nemo eam horreat, nemo refugiat, nemo ad eam accedere trepidet. » *In Paradiso animæ*, cap. 18.

de Dieu est la Mère de tous les chrétiens, la Reine de tous les hommes, la Patronne et l'Avocate de tous les enfants d'Adam, l'Impératrice du ciel et de la terre, la Dame souveraine de toutes les créatures : aussi sa bonté et ses soins s'étendent partout et sur toutes choses. *Omnibus omnia facta est*, dit saint Bernard, *ut de plenitudine ejus accipiant universi*[1]. « Elle s'est faite toute à tous, elle ouvre à tous son Cœur plein de bonté, afin que tous reçoivent de sa plénitude. »

C'est *la Reine de toutes les créatures*, dit saint Éphrem[2], très saint et très ancien auteur, *c'est l'unique espérance des Patriarches, c'est la gloire des Prophètes, c'est la louange des Apôtres, c'est l'honneur des Martyrs ; c'est la lumière, la joie et la couronne de tous les Saints ; c'est l'honneur d'Aaron, c'est la splendeur de Moïse, c'est la table de la Loi nouvelle, c'est la vraie Arche d'alliance, c'est le Livre de vie, c'est l'Étoile du ciel, c'est le Paradis des délices, c'est le Jardin de l'immortalité et de toute beauté, c'est l'Arbre de vie, c'est le saint Propitiatoire, c'est la Cité de refuge, c'est le trône du Très-Haut, c'est l'échelle et la porte des cieux, c'est l'avocate des pécheurs, c'est le port des échoués, c'est le recours des orphelins, c'est la rédemption des captifs, c'est la joie des malades, c'est la consolation des affligés, c'est le salut et la vie de tous.*

Tous les autres saints Pères tiennent le même langage, et nous assurent que la bénignité comme immense du très bon Cœur de la Mère d'amour s'étend généralement en tous lieux, en tout temps et sur toutes choses, par une communication très abondante et une participation très

1. *Serm. in* Signum magnum.

2. « Regina omnium... unica spes Patrum, gloria Prophetarum, præconium Apostolorum et honor Martyrum, lætitia Sanctorum et lumen probatissimorum Abraham, Isaac et Jacob ; decus Aaron, splendor Moysis, et Gedeonis vellus... tabula scriptam Legem mortalibus afferens ; arca vera, charta divinissima... » *Homil. de Laud. B. V.*

éminente de l'infinie Bonté de Dieu, et ensuite de sa divine Providence.

Car, comme cette adorable *Providence* s'applique au gouvernement et à la conduite générale et singulière de toutes les choses créées, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite : aussi la très puissante et très bonne Mère de Dieu étant la Reine et la gourvernante de l'univers, les affections et les soins de son Cœur royal se répandent universellement sur toutes les choses qui sont comprises dans l'enceinte de son état et de son gouvernement, pour les acheminer à la fin dernière pour laquelle Dieu les a faites, qui est la gloire de sa divine Majesté ; mais spécialement sur les créatures raisonnables, et plus encore sur les chrétiens ; mais surtout sur ses véritables enfants, qui tâchent de l'honorer, de la servir et de l'imiter.

Car son Cœur maternel a un soin et une providence toute singulière au regard de ceux-ci, ayant toujours la vue fixée sur eux ; les conservant et protégeant comme la prunelle de ses yeux ; prenant le gouvernement et la conduite de leur vie et de leurs actions ; les conduisant par la main en toutes leurs voies , ôtant de leur chemin les obstacles et empêchements qui les peuvent faire tomber, ou broncher, ou retarder ; leur procurant les moyens et les aides qui peuvent les fortifier et les faire avancer ; les portant même entre ses bras et sur son sein virginal, dans les pas dangereux où il y a davantage de péril ; enfin les assistant très soigneusement dans le périlleux passage de cette vie en l'autre ; les défendant puissamment des embûches et des efforts des ennemis de leur salut ; recevant leurs âmes en ses douces et bénignes mains, à la sortie de leurs corps ; les logeant amoureusement dans son très bénin Cœur ; les emportant avec une joie indicible dans le ciel, et les présentant avec une bonté incroyable à son Fils bien-aimé.

O Mère admirable, qui pourrait raconter tous les effets merveilleux de la bonté et de la providence de votre très charitable Cœur au regard de ceux qui vous honorent et qui vous aiment comme leur Mère ? On conterait aussi tôt toutes les étoiles du ciel, toutes les gouttes d'eau de la mer et tous les brins d'herbe qui sont sur la terre. Car, si ce Cœur magnifique a tant de bonté pour ceux qui ne vous réclament point, pour ceux qui ne vous ont jamais rendu aucun service, pour les infidèles qui ne vous connaissent point, pour les perfides Juifs qui vous ont causé tant de douleurs, pour les superbes hérétiques qui vous méprisent, et dont vous en convertissez néanmoins un grand nombre : quel est l'amour et la tendresse dont ce même Cœur est rempli au regard de ceux qui vous révèrent et qui vous aiment, et qui prennent un singulier contentement à penser à vous, à parler de vous, à publier vos louanges, à rendre grâces à Dieu des faveurs qu'il vous a faites, à vous servir et honorer en toutes manières, et à vous faire honorer et servir par les autres ?

Honneur, gloire et louange éternelle à l'infinie Bonté de Dieu et à sa très aimable Providence, d'avoir communiqué si abondamment leurs divines inclinations à votre très saint Cœur ! Grâce, paix, bénédiction et joie immortelle à tous les cœurs de ceux qui s'efforceront de graver en eux une image et ressemblance de la bénignité de votre divin Cœur ; bannissant entièrement de leur cœur toute sorte d'amertume, d'aigreur et d'aversion au regard de leurs frères ; y conservant soigneusement la charité, la douceur et la débonnaireté que votre Fils Jésus nous a tant recommandée ; s'abstenant de juger et de condamner personne témérairement ; se gardant de contrister ou incommoder qui que ce soit ; préférant les intérêts et satisfactions d'autrui à leurs propres intérêts et satisfactions ; fuyant la contestation, comme l'ennemi de la paix et de la mansuétude ; s'étudiant à plaire à leur

prochain en bien pour son édification, selon ces divines paroles : *Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem* [1] ; pensant bien de tous, jugeant bien de tous, parlant bien de tous, se rendant faciles, bénins, affables, libéraux et bienfaisants à tous, selon leur pouvoir ; et les assistant promptement et allègrement dans leurs besoins corporels et spirituels, spécialement les pauvres, les veuves, les orphelins, les affligés et les étrangers, parce que toutes ces personnes nous sont très souvent recommandées par la bouche de Dieu dans ses saintes Écritures ; faisant même profession d'aimer ceux qui les haïssent, de bénir ceux qui les maudissent, et de faire du bien à ceux qui leur font du mal, afin de vaincre la malice par la bonté ; enfin tâchant de faire tout le bien qui leur est possible à un chacun ; et tout cela pour l'amour de leur très bon Sauveur, duquel il est dit que, *transiit benefaciendo*[2], « il est passé par la voie de ce monde en exerçant sa bonté vers tous ».

O Mère de bonté, nous vous offrons nos cœurs : imprimez-y, s'il vous plaît, une image parfaite de la bénignité incomparable de votre très charitable Cœur, et y détruisez entièrement tout ce qui peut y être contraire.

SECTION UNIQUE

Admirable bonté du Cœur très bénin de la bienheureuse Vierge envers deux Révérends Pères Capucins.

J'ai lu ce que je vais dire dans les Annales des Révérends Pères Capucins, en l'année 1630, là où il est rapporté, dans la sainte vie du frère Benoît a Gasoldo, de la province de Venise, que la dévotion très particulière qu'il avait à la Mère de Dieu l'ayant poussé à demander permission à ses Supérieurs de l'aller visiter

1. *Rom.* XV, 2. — 2. *Act.* X, 38.

en sa maison de Lorette, et cela lui ayant été accordé, il se mit en chemin avec un autre frère capucin, qui était aussi fort dévot à la très sainte Vierge. Mais après avoir cheminé trois ou quatre jours, comme ils se trouvèrent surpris de la nuit, et qu'ils ne voyaient point de maison où ils pussent se retirer, voilà deux pages qui se présentent à eux avec chacun un flambeau à la main, et qui les invitent de la part d'une grande Dame leur maîtresse d'entrer dans son palais qui était tout proche. Ce qu'ayant accepté, les deux pages les firent entrer dans une chambre, où ils trouvèrent une Dame d'une majesté et beauté extraordinaire, habillée fort modestement, mais d'un port et d'un air tout céleste et tout divin. Elle était assise auprès d'une petite table, tenant un livre en sa main, dans lequel elle récitait des psaumes avec grande attention. Ces deux religieux lui ayant fait une profonde inclination, et elle les ayant reçus avec une charité et douceur très singulière, elle donna ordre qu'on les menât dans une chambre, là où ils trouvèrent un bon feu, une table couverte pour leur souper, et deux lits pour les coucher.

Après avoir soupé et s'être fort bien reposés, le matin étant venu, et voulant continuer leur chemin, ils prièrent qu'on les menât dans la chambre de Madame, pour la remercier de la grande charité qu'elle leur avait faite. Ce fut alors que, la considérant plus attentivement, ils remarquèrent en elle une modestie toute angélique, et une beauté et gravité toute divine. Sa face était toute luisante, et ses paroles comme autant d'oracles, dont ils étaient si remplis de consolation qu'ils ne se pouvaient lasser de contempler un objet si ravissant. Après qu'elle leur eut demandé des nouvelles de plusieurs Religieux qui lui avaient une dévotion particulière, les nommant tous par leur nom, elle leur donna une lettre, les priant fort humainement de la porter avec eux. Ensuite de quoi ils prirent congé d'elle ; puis ayant cheminé environ cinquante pas, ils s'arrêtèrent pour regarder à qui la lettre

s'adressait, où n'ayant trouvé aucune inscription, et n'étant pas même cachetée, ils crurent que cette bonne Dame s'en était oubliée. Et parce qu'ils ne savaient à qui la donner, ils retournèrent promptement sur leurs pas. Mais après avoir cherché assez longtemps, ils ne trouvèrent plus le palais dans lequel ils avaient passé la nuit. Et ce fut alors qu'ils reconnurent que les deux pages qui les avaient conduits dans le château, étaient deux Anges, et que la Dame qui les avait si bien reçus était la Reine des Anges. Là-dessus ils ouvrent la lettre qu'elle leur avait donnée, dans laquelle ils trouvèrent ces paroles écrites en lettres d'or, selon la langue du pays où ils étaient : *Christus Dominus et Maria sint spes vestra, et nihil vobis deerit* : « Mettez tout votre appui et toute votre confiance en Jésus et en Marie, et rien ne vous manquera. »

Outre ce que dessus, j'ai trouvé dans le *Calendrier historial de la Mère de Dieu*, au dixième jour de décembre, dont l'auteur assure qu'il a lu dans les lettres de Pères Capucins ce qu'il rapporte ; j'ai trouvé, dis-je, la même histoire en substance, à la fin de laquelle il est ajouté que le frère Benoît, étant prêt de mourir, mit la lettre de la bienheureuse Vierge entre les mains de son Gardien ; qu'elle fut par après envoyée au Père Provincial de la province de Venise ; que depuis, elle fut donnée, par permission du Révérend Père Général des Capucins, à la duchesse de Camerin, bienfaitrice de ce saint Ordre ; que Dieu a fait plusieurs miracles par cette lettre ; et que tout ceci arriva du temps que le Révérend Père Clément a Noto était général de l'Ordre, qu'il gouverna depuis l'an 1618 jusqu'à l'an 1625.

O divine Vierge, que les bontés de votre Cœur très bénin sont excessives ! Oh ! si on les connaissait, qui est-ce qui ne vous aimerait ? Qui est-ce qui ne vous servirait ? Qui est-ce qui ne voudrait consacrer entièrement à votre amour et à votre service tous les cœurs et

toutes les vies d'un million de mondes s'il les avait ? Il ne paraît point, dans ce narré, que ces bons Religieux implorassent votre secours, quand vous fîtes tant de miracles en leur faveur. Que ferez-vous donc donc pour ceux qui vous invoquent dans leurs besoins avec humilité et confiance ?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VI

LE CŒUR ADMIRABLE DE LA TRÈS SAINTE MÈRE DE DIEU

INTRODUCTION

LIVRE PREMIER

QUI FAIT VOIR CE QUE C'EST QUE LE CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE.

LIVRE SECOND

CONTENANT LE PREMIER FONDEMENT DE LA DÉVOTION AU CŒUR ADMIRABLE DE LA TRÈS SAINTE MÈRE DE DIEU, QUI EST LE CŒUR ADORABLE DU PÈRE ÉTERNEL, LEQUEL NOUS MET DEVANT LES YEUX DOUZE BEAUX TABLEAUX DE CE CŒUR VIRGINAL.

LIVRE TROISIÈME

Contenant six autres tableaux du Cœur virginal de la Reine du Ciel.

LIVRE QUATRIÈME

Contenant le second fondement de la dévotion au très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui est le divin Cœur de Jésus.

Vannes. — Imprimerie Lafolye Frères.

Eudes
Oeuvres completes
BQ
7032
.U2
A2
v.6

